6
34-e
36

Ex Bibliotheca
Majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

LES

HISTOIRES TRAGIQVES

DE

NOSTRE TEMPS.

Où sont contenuës les morts funestes & lamentables de plusieurs personnes, arriuées par leurs ambitions, amours déreiglées, sortileges, vols, rapines, & par autres accidents diuers & memorables.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Composées par F. DE ROSSET, & dediées à

FEV MONSEIGNEVR LE CHEVALIER DE GVISE.

Derniere Edition, reueuë, corrigée & augmentée de plusieurs Histoires dignes de remarque.

Coll.ne Nom.le Sca.le Jeh.

A LYON,

Chez IACQVES CARTERON, aux trois Eglans, proche de Confort.

M. DC. XLIII.

Digitized by Google

A TRES-ILLVSTRE, tres-magnanime, & tres valeureux Prince, François de Lorraine de Guise, Cheualier de l'Ordre de S. Iean de Ierusalem, Lieutenant General pour le Roy en Prouence.

MONSEIGNEVR,

I'auois iuré par Apollon, & par les Muses de me bannir pour iamais des yeux de ceux que Dieu a establis en terre pour estre l'image de sa gloire. Si l'inclination que i'ay naturellement au seruice du sang de Godeffroy, & l'estime que ie fais de vostre incomparable valeur ne me solicitoient incessammẽt à recher-

cher l'occaſiõ de vous faire paroiſtre le deuoir que toutes les belles plumes ſont obligées de rendre à voſtre race & à voſtre merite, ie paſſerois auſsi ferme en ceſte reſolutiõ tout le reſte de mes iours, que i'y ay demeuré conſtãt tout vn luſtre. I'ay eſté ſi mal-heureux aux ſeruitudes volontaires que i'ay renduës aux grandeurs du mõde, & ſi indignemẽt traité de la Fortune, lors qu'elle me monſtroit ſon viſage plus doux & plus riant, que ie n'oſe preſque me preſenter à voſtre Excellence pour luy teſmoigner ma deuotion. Mais les loüanges que nous sõmes obligez de donner à vos perfections, & les obligatiõs que les lettres ont à l'Il-

luſtre

lustre Princesse vostre sœur, comme à leur seul & vnique soustien; estant naturelles elles forcent les accidẽs, & me dispensent d'autãt plus de ce serment, que vous estes l'Autheur de la plus belle partie de cét ouurage. Vostre valeur s'y est dépeinte auec de si viues couleurs, que l'éclat en fait rougir de honte les plus valeureux de ce siecle, & efface les portraicts des plus prodigieux cõbats que les Histoires des siecles passez nous rapportent. Qu'on recherche les monumens de l'Antiquité, & qu'on y mesle encore les contes fabuleux des vieux Romans, ie m'asseure que vostre exemple n'y treuuant plus d'exemple, non plus qu'il ne

peut auoir d'imitation, & pour le preſent, & pour l'aduenir. Nul ne me pourra nier que la franchiſe de voſtre genereux courage, vrayement inuincible, ne ſurpaſſe par les effets de ce qu'on nous repreſente par des figures. Il n'eſt pas beſoin de reciter en cette Epiſtre ce que tout le mõde doit admirer, puis que ie l'ay fidelement décrit en l'vne de ces Hiſtoires. Receuez (ô Prince Genereux) ce qui eſt proprement à vous, & ce que voſtre merite vous aquiert iuſtement ſur les volontez de ceux qui ſçauent publier à la poſterité la gloire de vos ſemblables: & croyés que quant voſtre fortune ſeroit auſsi grande que celle du premier

des Ceſars, elle ne ſera iamais pourtant égale à voſtre valeur, & à la fidelité que vous ſouhaitte.

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, & tres-obeyſſant ſeruiteur,

DE ROSSET.

LES HISTOIRES Tragiques de noſtre Temps.

PREFACE.

CE ne ſont pas des contes de l'Antiquité fabuleuſe que ie te donne, ô France, mere de tant de beaux eſprits, qui font rougir de honte, & la Grece, & l'Italie. Ce ſont des Hiſtoires autant veritables que triſtes & funeſtes. Les noms de la pluſpart des perſonnages ſont ſeulement deſguiſez en ce Theatre, à fin de n'affliger pas tant les familles de ceux qui ont donné le ſujet, puis qu'elles en ſont aſſez affligées. Mon deſſein n'eſt pas de publier les hommes, à fin de les rendre deshonorez par leurs deffauts: mais bien pluſtoſt de faire paroiſtre les defauts, à fin que les hommes les corrigent, & que par ce moyen l'exercice de la vertu, les rende dignes d'honneur & de loüange.

TABLE

TABLE DES HISTOIRES CONTENVES EN ce Liure.

DE la mort Tragique arriuée à vn Seigneur de Perſe, pour auoir trop legerement parlé, & de la fin lamentable de ſon Fils, voulant venger la mort de ſon Pere. fueillet 1

De l'horrible & eſpouuentable ſorcelerie de Louys Goffredy Preſtre de Marſeille. fueil. 33

Le funeſte & lamentable mariage du valeureux Lyndorac, & de la belle Calliſte, & des triſtes accidens qui en ſont procedez 69.

Alidor Gentil-homme de Picardie apres la mort de ſa maiſtreſſe en fait faire deux portraicts, l'vn mort, & l'autre vif, & va confiner ſes iours aux deſerts de Tbe-

haïde. 105
Des Amours inceſtueuſes d'vn Frere & d'vne ſœur, & de leur fin malheureuſe, & tragique. 137
De la conſtante & deſeſperée reſolution d'vn Gentil-homme & d'vne Damoiſelle. 157.
De la cruauté d'vn frere exercée ſur vne ſienne ſœur, pour vne folle paſsion d'amour. 172
D'vn Demon qui apparoiſt en forme de Damoiſelle au Lieutenant du Cheualier du Guet de la ville de Lyon. De leur accointance charnelle, & de la fin malheureuſe qui en ſucceda. 194
Des auantures Tragiques de Floridan, & de Lydie, 208
De la cruelle vengeance exercée par vne Damoiſelle ſur la perſonne du meurtrier de celuy qu'elle aymoit. 235
Du Parricide d'vn Gentil-homme commis en la perſonne de ſon Pere, & de ſa malheureuſe fin. 261
De l'abominable peché que commit vn Cheualier de Malte aſsiſté d'vn Moine, & de la punition qui s'en enſuiuit. 280

De la Coniuration de Baiamont Tiepoly, Gentil homme Venitien, contre ſa patrie, & de ſa fin malheureuſe. 295

Flaminie Dame Romaine, pour eſpouſer ſon amoureux, faict mourir Altomont ſon mary, & de ce qui en aduint. 311

Des horribles excez commis par vne ieune Religieuſe à l'inſtigation du diable. 342

De la mort pitoyable du valeureux Lyſis, 360

De la cruauté d'vne femme exercée ſur ſon mary, de ſa fin malheureuſe, & de celle de ſon amoureux. 383

De la fauſſe trahiſon commiſe contre vn Marchond nommé Beliard, ſon innocence recogneuë, ſa delivrance du ſupplice, & la punition de l'accuſateur, & des faux teſmoins. 406

Des grandes voleries & ſubtilitez de Guillery, & de ſa fin funeſte & malheureuſe. 427

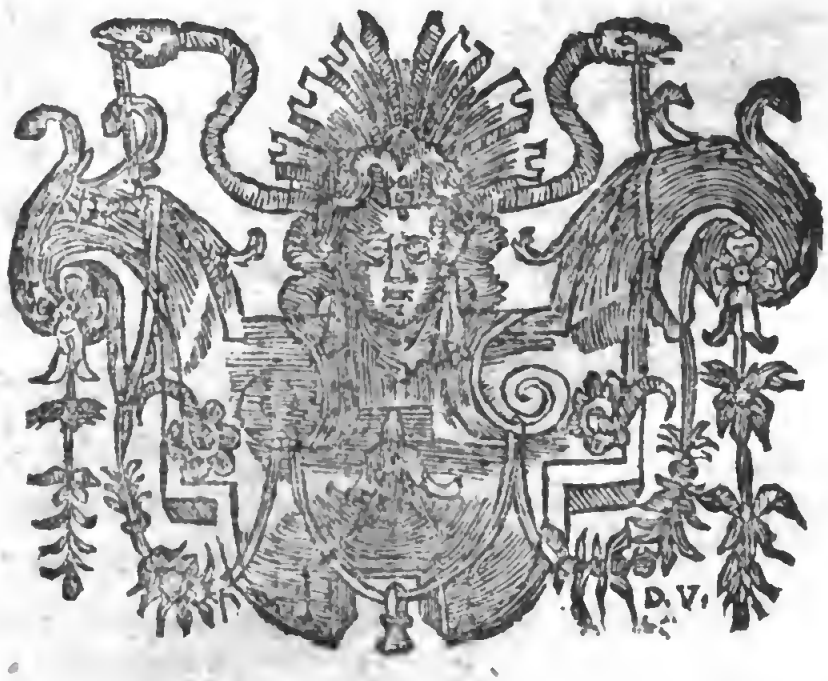
D'vn homme qui apres auoir demeuré vingt ans aux Galeres eſt recogneu par ſon Fils, & de ce qui en aduint, & autres choſes digne de remarque. 444

Du

Du Baron de Guemadeuc, Gouuerneur pour le Roy de la ville & Chaſteau de Fougeres en Bretagne. 462

Relation veritable de tout ce qui s'eſt paſsé en la priſe de Monſeigneur le Duc de Montmorency, iuſques à ſa mort. 467

Particularitez remarquées, en la mort de Meſsieurs de Cinq-Mars, & de Thou, à Lyon, le Vendredy 12. Septembre 1642. 485.



LA MORT TRAGIQVE arriuée à vn Seigneur de Perſe pour auoir trop legerement parlé, de la fin lamentable de ſon Fils, voulant venger la mort du Pere.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

HISTOIRE I.

ENCORES qu'il n'y ait rien de ſi difficile au monde que de taire ce qu'on ne doit dire : toutesfois ceux qui font profeſſion d'eſtre ſages, & qui cheriſſent leur vie doiuent prendre garde ſoigneuſement à retenir leur langue, puis qu'vne ſeule parole ſimplement proferée ruine bien ſouuent toute vne famille, & cauſe la perte des corps & des ames. Il n'y a dómage de biens qui ne ſe puiſſe reparer : mais il eſt impoſſible de reuoquer la parole vne fois laſchée. Les diſcoureurs reſſemblent proprement aux Amandriers, qui fleuriſſent les premiers des arbres, & qui fleſtriſſent à la premiere bruïne. La nature nous a donné deux oreilles, & vne ſeule langue, pour nous apprendre qu'il faut eſcouter deux fois plus que parler. La vie & la mort dependent de la bou-

che, & quiconque en ſçaura bien vſer recueillira le fruict qu'il deſire. L'Hiſtoire deplorable que ie vais reciter, arriuée depuis peu de iours en Aſie, confirme la verité de mon dire.

Durant que l'Empire des Perſes eſtoit accablé de miſeres publiques: que l'eſtat de l'ancien ſeruice de la Diuinité eſtoit en danger d'eſtre ſubuerty par vne ſecte nouuellement introduicte: que le fer & le feu rauageoient les Prouinces, ſans eſpargner meſme les temples des immortels: que le frere attentoit ſur la vie du frere, & que le propre fils pouſſé d'vn zele inconſideré de Religion, n'auoit point horreur d'enfoncer ſa main execrable dans le ſein de celuy qui l'auoit engendré, & le propre pere de coupper la gorge à celuy qu'il auoit fait naiſtre, il y auoit vn Prince nommé Cleandre, accompli en toutes rares perfections qu'on puiſſe imaginer. Il eſtoit riche, vaillant & ſage: il eſtoit ieune, ſçauant & liberal. Il eſtoit ſi beau, & ſi courtois, qu'il eſtoit impoſſible de le voir ſans l'aymer, n'y parler à luy ſans eſtre gaigné de la douceur de ſa parole. Sa foy eſtoit touſiours ferme comme vn rocher, ainſi que les effets en rendoient teſmoignage, car il expoſoit tous les iours ſa vie à toutes ſortes de perils pour la foy de ſes Peres, pour ſa patrie, & pour ſon Roy. Iamais le Soleil depuis qu'il monte ſur l'Oriſon ne vit tant de perfection. Mais comme les accidans humains ſont diuers, & ſujects à l'inconſtante roüe de la fortune, ce braue Prince, digne de ne mourir iamais (ſi par le merite on euitoit la nuict du trépas) fut vn iour mis à mort par ceux à qui il auoit tant

de fois conſerué la vie. Mon deſſein n'eſt pas de deſcrire l'auéture de ceſte Tragedie, qui a tant reſpandu de ſang ſur le Theatre de Perſe. Les hiſtoires fidelles de noſtre temps ne ſont baſties d'autres matieres. Ie diray ſeulement qu'alors que l'envie croyant triompher de ce grand Prince, qu'elle fit cruellement maſſacrer en preſence du Sophy, à qui l'on auoit dõné de fauſſes impreſſions, qu'il vouloit empieter ſon Sceptre, l'eut couronné dans les Cieux d'vne couronne d'immottalité, on ſe ſaiſit de la perſõne d'Almidor & d'Alphée, deux de ſes fils: afin d'en eſteindre la race, & oſter tout moyen de vengeance. Clorinde auſſi vertueuſe que belle, chere eſpouſe de Cleandre, auoit deſia produit au mõde trois enfans maſles: le grãd Almidor de qui le nom eſt redouté par toute la terre : le genereux Alphée Prince, qui ne cede en merite à nul des mortels: le ſage & Prudent Alexandre, dõt les perfectiõs ne ſe peuvent exprimer en ce petit recit: & la belle & genereuſe Princeſſe Philis, l'ornement de ſon ſiecle, la hõte du paſsé, & l'envie du futur.

Ceſte dolente Mere ayant appris les nouvelles d'vn ſi ſanglant deſaſtre, & la priſe de ſes deux enfans, apres auoir émeu les rochers à la compaſſion, priſt les deux autres, & ſe retira dans la ville de Suze, capitale du Royaume, qui luy tẽdit les bras, & qui s'eſtoit rebellée cõtre ſon Empereur, quand elle entendit le maſſacre de Cleãdre. Les maux qui procederent tant de ceſte rebellion, que de la mort de ce Prince, eſtans inſerez dãs les Chroniques de Perſe, i'y r'enuoye ceux qui prendront la peine de

lire

lire l'Hiſtoire. La Princeſſe Corinde ſe treuvoit encore groſſe de cinq ou ſix mois,& quand le terme de l'accouchement fut venu , & qu'elle eut long-temps appellé Lucine à ſõ ſecours,elle ſe deliura du plus parfait des hõmes. Son nom eſt Alexandre. C'eſt vn vif tableau d'amour & de gloire, & ſi ſemblable à Cleandre en tous les traicts & lineaments de ſon beau corps , que ceux qui le voyoient iugent auſſi-toſt qu'vn iour il ſera auſſi biẽ poſſeſſeur de ſa valeur que de la douceur de ſon œil, qui gaigne les courages & toutes les volontez. L'on ne s'eſt pas trompé en ce iugement,comme nous verrons en la ſuitte de ceſte Hiſtoire.

Quand la ſomme des deſolations du plus fleuriſſant Royaume du monde fut accomplie,& que les Dieux appaiſez par les larmes , & par les cris des gẽs de biẽ donnerent aux Perſes pour Sophy le grand Alexandre : la paix qu'on ne cognoiſſoit plus en ce Royaume que de nom,commençant de fonder vne longue demeure par les villes, chacun taſchoit de reparer les pertes que les deſordres de la guerre ciuile auoient cauſées On ne parloit plus que de feſtins,d'amour , & de bal. Les Palmes de ce grand Monarque enlacées des branches de l'Oliue,couvroient de leurs fueilles toute l'Aſie , de ſorte qu'on ſe repoſoit ſans trouble,ny ſans crainte à leur ombre. Mais lors qu'vn feneſte & lamentable accident eut rauy vn ſi digne Empereur,& que le Ciel pour ne demeurer imparfait en ſon ouvrage,l'eut retiré d'entre les humains, le peuple ſujet aux loix de ceſt Empire , apprehẽdant ſoudain les horreurs

horreurs des calamitez paſſées, ſolliciterent les Eſtats de s'aſſembler, pour remettre le gouuernement de la Monarchie pendant la minorité de leur jeune Prince, à celuy qui en ſeroit le plus capable. Ce fut à la diuine Parthenie que le commun ſuffrage & le conſentement vniuerſel mit entre les mains les reſnes de ce Royaume. Sage deliberation s'il en fut iamais! Il n'y a point de doute que le Conſeil ne fut alors inſpiré du Demon de l'Eſtat. Iamais la Perſe ne ſe vit colloquée ſur vn plus haut throſne d'honneur. La prudence de ceſte grande Imperatrice, reünit ſoudain les volontez, que des factions naiſſantes alloient ſeparer. Elle recouura dans peu de iours la Prouince de Clarimene, pour vn de ſes alliez, & le bruict de ſon nom fit que le grand Roy des Indes rechercha ſon alliance, offrant ſa fille pour eſtre mariée à l'heritier d'Alcandre, & demandant l'Infante de Perſe pour eſtre eſpouſe de ſon fils. Les mariages eſtans arreſtez, l'on dreſſa des iouſtes & des tournois, où le Prince Alexandre (qui pour lors auoit attainct l'age de vingt & deux ou vingt-trois ans, & qui venoit freſchement d'vne bataille naualle, où il auoit rendu la mer rouge d'effect, auſſi bien que de nom,) & paroiſſoit ſur tous les plus vaillants, comme vn beau Cyprés parmy les arbriſſeaux.

Tandis que les nopces ſe preparent, vn Seigneur, Gouuerneur d'vne des Prouinces de Medie arriue à la Cour. On le nomme Clarimont.

L'Imperatrice le voit de fort bon œil, parce qu'il eſt vaillant & ſage, & bien verſé aux affaires d'Eſtat. Comme il eſt vn des plus adroicts & accords Gentils-hommes du Royaume, il ſçait ſi bien meſnager ſa fortune, qu'en peu de iours elle ſouffle à pleines voiles ſon vaiſſeau, du vent des Courtiſans. Heureux s'il ſe fuſt contenté de ceſte faueur, & ſi tant de gloire ne l'euſt porté à la legereté d'vn vain diſcours. Il n'y a piege qui nous attrappe ſi biẽ que noſtre propre bouche: car chacun eſt pris par les paroles qui en ſortent. Comme l'on doit eſtre prompt à ouyr: auſſi doit-on eſtre tardif à parler.

Si Clarimont euſt pratiqué ces maximes, ma plume ne ſeroit pas maintenant occupée à deſcrire ſon deſaſtre, & celuy de ſa maiſon. En fin ce Gentil-homme ſe treuuant vn iour en bonne compagnie, comme l'on parloit de ce qui s'eſtoit paſsé aux guerres dernieres de Perſe, & des mal-heurs que la mort de Cleandre auoit produicts, il profera ce langage: *Cleandre eſtoit vn Prince qui auoit beaucoup de valeur & de merite: mais auſſi ne manquoit-il pas d'ambition & de vaine gloire. Le grand Sophy ne fit iamais mieux que de ſe deffaire d'vn tel homme. Si i'auois l'honneur d'eſtre participant des ſecrets d'vn Monarque, cõme i'auois alors l'oreille de mon Roy, ie luy cõſeillerois touſiours de tenir vne pareille procedure. Auſſi pouuois-ie deſtourner ce coup ſi ie l'euſſe voulu, mais mon deuoir eſtant plus fort que toutes les conſiderations contraires, ie conſentis à la perte de cét Ambitieux.*

O diſ

O diſcours vainement proferé ! Il euſt bien mieux valu ſe taire que parler ſi legerement. Ce langage ſcandaliſa toute la compagnie, & particulierement deux ou trois Seigneurs affectionnez au Prince Almidor, à qui ils ne manquent pas de rapporter le ſoir meſme les propos de Clarimont. Eſt-il donques vray (s'eſcrie alors ce Prince) que ce temeraire ait pris à taſche la ruine de noſtre maiſon ? Non content de nous broüiller tous les iours auec noſtre Maiſtreſſe, il ſe vante encores d'auoir conſenty à la mort de mon Pere, & en fait des diſcours par tout où il ſe treuue ? Ay-ie bien ſi peu de reſſentiment, que ie ne le chaſtie de ſa folie ? Non, non, il faut qu'il en meure de ma main, & que ſa mort apprenne deſormais à ſes ſemblables d'eſtre plus ſobres en diſcours, & moins remplis de temerité.

Il n'y a point de doute que l'effect n'euſt ſuiuy la parole, ſi le ieune Prince Alexandre, qui fortuitement ſe trouua preſent à ce rapport, ne l'euſt deuancé. Il ne dit mot pourtant de ce qu'il eſt reſolu dés l'heure meſme d'executer. Encore que ſon cœur boüillonne de colere, il ſçait neantmoins ſi bien diſſimuler ſa paſſion, qu'on diroit qu'il eſt inſenſible à vne ſi grande offenſe. Quand l'heure de ſe repoſer eſt venuë, il ſe retire en ſa chambre, & enuoye chercher Lindamart. C'eſt vn braue & genereux Caualier, qui a fait preuue de ſa valeur en vne infinité de combats & de duels, & de qui Alexandre fait beaucoup d'eſtime. Soudain qu'il eſt arriué, le

jeune Prince luy apprend la temerité de Clarimont : luy deſcouure le juſte ſuject qu'il a de ſe venger d'vne telle inuire, & le chaſtiment qu'il en veut faire à la premiere rencontre. Il le prie de l'aſſiſter en ceſte action, pour en pouuoir rendre teſmoignage, s'il en eſt beſoin, cõtre ceux qui en voudroient blaſmer la procedure. Lindamart le remercie de l'honneur qu'il luy fait de l'employer en vne ſi digne action, & dés l'heure meſme ils prennent reſolution de venir about de ceſte entreprinſe, en la ſorte que ie vais vous reciter.

Le Soleil auoit deſ-ja par deux fois redonné à noſtre Hemiſphere ſa lumiere accouſtumée, depuis le iour que Clarimont, par la liberté de ſon langage, ayant nauré l'ame de quatre grands Princes, eſtoit cherché de tous coſtez par le genereux Alexandre pour en receuoir la punition. Le ſort luy fut ſi fauorable, qu'il euſt le vent de ce deſſeing. Et bien que ſa vanité ne luy perſuadaſt pas ayſement qu'on euſt le courage de l'attaquer : toutesfois la grandeur de la maiſon qu'il auoit offensée ſe repreſentant à ſes yeux il en prend l'allarme, & croit que d'vne iujure faicte de gayeté de cœur à des perſonnes qualifiées on ne peut receuoir d'excuſe, puis que la propre conſcience en a deſ-ja donné l'arreſt de condamnation. Mais neantmoins voulant ſe munir contre l'orage qui s'éleue pour le perdre, il a recours à ſes parens & à ſes alliez, à fin d'en implorer l'aſſiſtance.

Cleophon

Cleophon eſt vn digne & parfaict Caualier, à qui la Perſe eſt extremement obligée, pour auoir eſpandu mille fois ſon ſang pour elle, lors que le grand Alcandre la purgeoit des monſtres qui la deuoroient. C'eſt à luy que s'addreſſe Clarimont, comme à ſon allié, & à qui il tient ce diſcours : Ie vous ay touſiours faict participant, ô braue Cleophon, de mes aduantures bonnes ou mauuaiſes, & pris aduis de voſtre clair iugement ſur ce qui en pourroit ſucceder. Si iamais i'eu beſoin de voſtre conſeil & de voſtre aſſiſtance, c'eſt maintenant qu'vne des plus Illuſtres maiſons de ceſt Empire trame ma ruïne. Le Prince Almidor & ſes freres ſont courroucez, pour vn rapport qu'on leur a fait de moy ſur la mort de leur Pere. Vous ſçauez bien que la foy que nous deuons au Prince ſouuerain eſt de telle nature, qu'elle ne ſouffre point de meſlange. Si ie n'aduertis point Cleandre du deſſein qu'on prit de le perdre, n'en doi-ie pas pluſtoſt receuoir de la loüange que du blaſme, puis que faiſant autrement, n'eſtoit-ce pas pour ſauuer vn homme, eſtre dignement coulpable du crime de leze-Majeſté, & indigne de participer aux ſecrets d'vn Monarque? Ie vous conjure doncques, par noſtre commune amitié, qui doit eſtre ſoigneuſe de ma conſeruation, de me vouloir conſeiller en vne affaire, où l'on me menace de la vie : & neantmoins me vouloit aſſiſter de voſtre eſpée, en cas que mes ennemis oſent y attanter.

Ainſi parloit Clarimont, lors que Cleophon non moins ſage que vaillant, ayant vn peu digeré les paroles qu'il venoit d'entendre, répondit en ceſte ſorte: Choſe eſtrange (dit-il en ſouſpirant) que les hommes les plus prudens, ſont ceux qui commettent ordinairement les plus grandes fautes! Ie le dis pour vous (mon Couſin) qui ayant la reputation d'eſtre l'vn des plus aviſez Caualiers de l'Aſie, vous eſtes neantmoins laiſsé emporter à tant de vanité, que de toucher vne corde dont l'eſtraincte eſt ſi dangereuſe. Et encor apres auoir faict vne telle folie, au lieu de la reparer, vous tentez l'impoſſible, par la reſolution que vous prenez de la ſouſtenir? Ignorez vous la valeur des Princes que vous auez offenſez, & le moyen qu'ils ont d'en faire la vengeance? L'exemple de ceux qui les ont outragez autresfois, devroit-il pas repaſſer par vos yeux, & vous apprendre d'eſtre plus ſage à leurs deſpens? Le meilleur & le plus ſalutaire conſeil que ie vous puis donner en vne affaire, où il n'y va moins que de la vie, eſt que vous deuez recourir à la douceur du Prince Almidor, & luy demander pardon d'vn tel outrage. En cela ie m'employeray pour vous aſſiſter, ſuiuant que i'y ſuis obligé par les loix de noſtre amitié; mais de vous offrir mon eſpée contre luy & contre ſes freres, ie ne puis. L'obligation que ie leur ay de l'honneur qu'ils me font de m'aymer, & le ſeruice que i'ay voüé à ceſte maiſon, n'y peuuent conſentir. Seruez-vous doncques de l'aſſiſtance

que

que ie vous offre, & croyez que ſi i'eſtois reduit aux extremitez où vous eſtes, ie ſuiurois touſiours le conſeil que ie vous donne. Cependant ne ſortez point de voſtre logis, que bien à propos, de peur que quelque funeſte rencontre, ne m'oſte le ſujet de m'employer à la conſeruation de voſtre vie.

Ie voy bien, repart Clarimont, que le conſeil que vous me donnez, & l'aſſiſtance que vous me refuſez ont quelque apparence de raiſon. Ie penſeray à ce que ie dois faire, pour le premier : & pour l'autre, puis qu'il m'eſt dedié ie taſcheray de me conſeruer moy-meſme en me deffendant ſi l'on m'attaque. Ce diſant, il ſort du logis de Cleophon, qui s'efforce par ſes prieres de le retenir à diſner : mais la deſtinée qui veut trencher la trame de ſa vie, eſt ineuitable. O decrets de la fatalité qui pourra ſõder la profondeur de vos abiſmes! Nos iours ſont cõtez dés l'Eternité, & c'eſt en vain de vouloir preuenir ce qui doit arriuer.

Clarimont entrant dans ſon carroſſe, qui l'attendoit à la porte de Cleophon, cõmande qu'on le mene à ſon logis, ou pluſtoſt au monument. A peine a-t'il marché cent pas qu'Alexandre, ſuiuy de Lindamart l'apperçoit. Le Prince monté ſur vn cheual, reuenant du logis de la Princeſſe ſa ſœur, ne penſoit pour l'heure aucunement à luy : auſſi n'eſtoit-il armé que d'vne petite eſpée qui luy pẽdoit en eſcharpe, & par cõſequent il n'y auoit pas d'apparence d'attaquer vn Caualier qui auoit vne bonne eſpée, & qui ne manquoit pas de valeur ny

d'adreſſe pour ſe defandre. Mais ſon courage qui ne treuue rien d'inuincible; & quiſe nourrit dans les hazards, cõme la Pyralide dans le feu, n'ayant point d'eſgard à toutes ces conſiderations, s'enfle dans ſes poulmons, & luy fait haſter le pas de ſon cheual, & approcher de ſon homme. Lindamart ſuit tout docement, bien monté, ſans qu'il oſe remonſtrer au Prince le danger où il ſe veut expoſer, auec des armes tant ineſgales. Soudain qu'Alexandre eſt ſi pres du carroſſe, que Clarimont qui deſia l'auoit deſcouuert, & qui ſe preparoit à la deffenſe, le pouvoit ouïr, il ſaute legerement du cheual, & luy crie: *Baron, i'ay vn mot à vous dire. Mettez pied à terre.* A ceſte reſponſe Clarimont fait ouurir la portiere de ſon carroſſe, & commandant à ſes gens de n'en bouger, ſort pour parler à ce jeune Mars, de qui les yeux eſtincellans de courroux, reſſembloient à deux Cometes qui preſageoient du malheur. Il fait neãtmoins bonne mine, & ayant la main ſur la garde de ſon eſpée, s'approche d'Alexandre, & luy tient ce diſcour: Et bien (mon Maiſtre) que voulez-vous de voſtre ſeruiteur? Neſt-il pas vray (luy dit le Prince, en le prenãt par la main) que vous auez eſté ſi temeraire de vous vanter en bonne cõpagnie d'auoir conſenty à la mort de feu mon Pere, & qu'ayant peu deſtourner ceſt accident, vous auez pluſtoſt avancé la fin de ſes jours; Ie vous prie (repart Clarimont) m'eſcouter en mes iuſtes deffenſes, & ne me comdaner point ſans m'auoir premierement ouy. I'ay à la verité dit que i'en pou

pouuois deſtourner l'accident, mais d'auoir eſté cauſe de ſa mort, iamais ie ne le fus, & iamais ie n'ay tenu vn tel langage. Ce que vous m'aduoüez (dit le Prince ſans le vouloir plus entendre) ſuffit pour vous en couſter la vie, ou pour me faire icy laiſſer la mienne pour gage. Mettez doncques la main à l'eſpée (pourſuit-il en ſe reculant) & deffendez-vous, autrement vous eſtes mort.

Mon Maiſtre (s'eſcriant alors Clarimont en mettant pareillement la main à l'eſpée nuë) que voulez-vous faire? Au moins faictes que i'acheue mon diſcours, & puis ſi vous n'y trouuez de la ſatisfaction, ie vous ſatisferay par la voye des armes. Deffendez-vous (luy dit encor Alexandre) c'eſt en vain que vous taſchez d'allonger voſtre vie par vos belles paroles. Acheuant ce diſcours, il lu tire vne eſtocade que l'autre r'abat de ſon eſpée, qui ſe croiſe auec celle d'Alexandre, ſi bien qu'ils paſſent l'vn deçà & l'autre de là. Le Prince voyant qu'il n'auoit rien faict en ce premier aſſaut, reuient ſur luy, & l'autre pareillement ſur ſon aduerſaire: mais le coup que le Prince tire, ayant rendu vain celuy de Clarimont & ne s'y trouuant point de reſiſtance, il entre ſoubs la mammelle gauche, & ayant trouvé le chemin de la vie, il arriue à ſa demeure, & l'en chaſſe. Ie ſuis mort, s'eſcrie alors Clarimont, & auec ceſte parole, ſon ame abandonne ſon corps qui tombe à la renuerſe froid & bleſme.

Au cry que fit Clarimont le peuple accourut en foule animé de fureur, croyant de voir le contraire de ce qu'il apperceut. Vne fauſſe alarme avoit volé legerement par tout ce quartier de la ville, que Clarimont auoit tué Alexandre. Si ceſte infortune fut arriuée l'aduerſaire n'euſt pas iouy longuement du fruict de ſa victoire, car l'amour que les Citoyens de Suze portẽt à la braue race des Noralis, & particulierement à ce jeune Prince: pour des raisõs qu'il n'eſt pas beſoin d'inſerer icy, eſt ſi grande qu'ils euſſent mis en pieces Clarimont. Mais quad tout le monde veid Alexandre remonter à cheual, & reprendre froidement le chemin de ſon Hoſtel, accompagné de Lindamart, qui durant ce dueil demeura immobile ſur ſon cheual, ayant l'œil touſiours fiché ſur le Carroſſe de l'infortuné Gentil-homme, pour voir ſi quelqu'vn des ſiens feroit mine de branler, pour ſecourir ſon maiſtre, ce ne furent que cris d'allegreſſe. Il y en eut pourtant qui releuerent ce corps qui n'auoit point d'ame & le porterent à vne boutique prochaine. Ses parens & ſes ſeruiteurs s'y aſſembloient de toutes parts, lamentans ſa fin tragique & mal-heureuſe. Mais ce ne fut rien au prix des plaintes que fit retentir le jeune Lucidor, quand il entendit la mort de ſon Pere.

Ce braue gentil-homme, autant remply de courage & de valeur qu'autre de l'Empire, s'eſtãt rendu promprement au lieu de ceſte ſanglante execution, & voyant celuy de qui il auoit receu

la

la vie n'auoit plus de mouuement, eſt ſaiſi d'vne telle deſtreſſe, que le coup de la douleur par trop de ſentiment le rend inſenſible. Il tombe à la renuerſe froid & bleſme, & quiconque voit en cet accident le Pere & le Fils, a bien de la peine à iuger qui des deux eſt viuant. Mais enfin quand les eſprits, qui ſe ſont ramaſſez à l'entour du cœur, comme les chaudes exhalaiſons dans la froidure d'vne nuë, commencent vn peu à s'eſuaporer par l'humeur qui diſtile de ſes yeux, & par les longs ſouſpirs qui ſortent de ſon ſein panthelant, il commence à proferer de ſi pitoyables regrets, qu'il en euſt eſmeu les trois puiſſances fatales des Enfers à compaſſion, ſi ces cruelles n'eſtoient ſans oreilles auſſi-bien que ſans yeux.

O mon cher Pere, (diſoit ce mal-heureux) *eſt-il poſſible que voſtre valeur ait eſté ſurmontée ſi legerement par vn homme, plus propre à contenter les Dames, que nourry dans les ſanglants exercices de Bellonne? Ce mignon qui a pluſtoſt les atraicts d'vn Medor que d'vn Roger, dont il ſe vante d'eſtre iſſu, ſe vantera-il encor d'auoir mis au tombeau, toute la valeur du monde? O fortune cruelle auois-tu conſerué Clarimont ſi long temps parmy des hazards & des perils ſi horribles, que la mort meſme y eut paly de peur, pour reſeruer ſon deſtin à la pointe de l'eſpee de ce ieune Adonis? Pourray-ie bien viure, & le voir triompher d'vne telle gloire? Non, non, il faut que ſon ſang appaiſe les Manes de mon geniteur, ou bien que ma vie ſoit encore immolée à ſa cruauté.*

Telles

Telles eſtoient les plaintes de Lucidor, à qui la douleur pluſtoſt que la verité faiſoit tenir ce langage. Vn ſi ſanglant obiect le randroit parauanture excuſable, ſi ſon Pere mourant l'eſpée à la main n'auoit rendu des preuves de ſon courage & de ſon addreſſe. Mais quoy ? nous ſommes hommes, & par conſequent ſubiects aux paſſions humaines, qui en des coups ſi ſenſibles, nous oſtent, & le iugement & la raiſon. Ie le laiſſe rendre les derniers de voirs à ſon Pere, pour reciter le bruit qui remplit la Cour de ceſte mort

Quand la Diuine Parthenie en appréd la nouuelle, ſa Majeſté, qui ayme la conſeruation de ſes ſubiects, & qui auoit fait prononcer deux ou trois iours auparauant vn edict rigoureux contre ceux qui ſe priuent ainſi cruellement de vie, à bon droict courroucée contre le Prince. Toutesfois quand la Princeſſe luy remonſtre le juſte reſſentiment de ſon frere, & que ce mal-heur eſt arriué pluſtoſt par rencontre que par deliberation, elle s'appaiſe aucunement, tandis qu'Alexandre s'abſente pour qulques iours de la Cour, attendant que la fumée de ces brouillars s'eſclairciſſe, & que ceux qui iugent de ceſt accident, ſuiuant leur paſſion pluſtoſt que par raiſon en puiſſent voir clairement la verité. Ce nüage paſſe bientoſt des yeux de tous les plus fauorables à la cauſe de Clarimont, lors qu'ils ont cognoiſſance de l'iniure qu'il auoit faicte à vne ſi grande maiſon: pendant que le déſir de vengeance repreſente inceſſamment à Lucidor la mort de ſon Pere.

Il

Il ſemble que ce genereux Caualier eſt deuénu lethargique durant quelques jours, & qu'il a plus d'enuie de viure que de ſe battre. Mais comme les fleuues qui ſe cachent ſoudain en terre, ne laiſſent pourtant de courir où ils tendent, & puis de ſortir plus gros & plus ſuperbes qu'il ne paroiſſoient auparauant: auſſi Lucidor qui ſerecelle pour quelque peu de temps, les flots de ſon courroux, en vomit bien-toſt les ondes à gros boüillons, ne pouuant plus les retenir dans ſon ſein. Il ne ſe reſſouuient plus du dire du Sage : que les actions baſties ſur vne iniure mal fondée, ſont touſiours mal heureuſes : au contraire, il prend le cõſeil du mal-aduiſé qui dit en ſon cœur qu'il fera cõme on luy a fait, & qu'il rendra à chãcun ſuiuãt ſon œuure, ſans regarder la iuſtice de la cauſe.

L'inégale courriere des mois n'auoit pas encores du tout acheué, ſa courſe, depuis le iour que la Parque ferma les yeux à Clatimont: quand Lucidor, qui veut accompagner l'ombre de ſon Pere ou bien ſacrifier à ſes Manes le ſang de celuy qui l'a mis au tombeau, pour mieux executer ſa reſolution qu'il prend, ouure ſon cœur à vn gentil Caualier appllé Roland, qui auoit eſté nourry Page en ſa maiſon, qui depuis ayant atteint l'aage d'homme, eſtoit touſiours ſorty victorieux d'vne infinité de combats qu'il auoit rendus. Se fiant doncques à ſon courage, & à ſa fidelité, il luy remonſtre ſon iuſte reſſentiment, & luy dict, qu'il luy eſtoit impoſſible, de pouuoir plus viure dans le monde, pendant

que

que le meurtrier de ſon Pere y ſera viuant ; que ne pouuant retenir plus long temps le deſir qui le ſollicite nuict & iour à la vangeance : s'il a iamais recherché le ſubiect de luy teſmoigner ſon affection, c'eſt maintenant que le chemen luy en eſt ouuert, par la peine qu'il prendra à porter vn Cartel au Prince Alexandre. Et pour mieux l'obliger à l'accompliſſement de ſon deſir, il le baiſe mille fois, & le coniure de ne luy denier point ce qu'auſſi bien il feroit faire par vn autre.

Roland qui ayme ce ieune Seigneur autant que ſon ame propre, ayant appris ceſte ferme deliberation, ſe treuue bien empeſché en vn affaire de telle importance. Se repreſantant l'extreme valeur du Prince, & le premier eſſay que ſon ieune Maiſtre veut faire de ſon courage, en s'affrontant à celuy qui ne trouue rien d'inuincible, il taſche autant qu'il peut de le deſtourner de ce deſſein : mais quand il voit que c'eſt parler aux rochers & eſcrire ſur les ondes, il prend à regret vn billet que Lucidor luy baille, & de ce pas il va à l'hoſtel du Prince afin de le luy remettre entre les mains.

Le Soleil commençoit d'eſclairer de ſes rayons la cime des montagnes, lors que Roland fit aduertir Alexandre par vn de ſes valets de chambre qu'vn Caualier deſiroit de parler à luy, d'vn affaire qui le touchoit extremement. Le Prince auoit paſsé toute la nuict en hõneſtes priuautez chez vne grande Dame, de ſorte qu' à peine le ſommeil arroſoit de ſes charmes la prunelle de

ſes

ſes yeux. On fait entrer ce Gentil-homme, qui apres auoir donné le bon iour au Prince, & faict vne profonde reuerence, s'approche du lict, & le ſupplie qu'il commande de faire retirer ſes gens, parce qu'il luy veut apprendre vn ſecret qui n'a pas beſoing de teſmoins. Chacun ſe retire par le commandement du Prince, & alors Roland luy met pour excuſe deuant les yeux, la norriture qu'il a priſe à la maiſon de Lucidor : que la force de ſon deuoir luy ayant faict prendre la hardieſſe de luy porter vn deffi de la part de ſon maiſtre, il eſt aucunemẽt excuſable en ſa temerité, & qu'en fin il ſe ſoubmet à la diſcretion de ſon Excellẽce pour receuoir telle punition qu'elle ordonnera, lors qu'elle aura pris la peine de voir le contenu de ce Cartel, qu'à l'inſtant il luy donne. Alexandre en riant reçoit ce Cartel, & ſautant legerement du lict en chemiſe s'approche d'vne feneſtre pour le lire, la teneur en eſtoit telle.

MONSEIGNEVR.

Nul ne peut eſtre plus fidelle teſmoing du iuſte ſuiect de ma doleur que vous : c'eſt pourquoy ie vous ſupplie tres-humblement de pardoner à mon reſſentiment, ſi ie vous conuie par ce billet de me faire tant d'honneur, que ie me puiſſe voir l'eſpee à la main auec vous pour tirer raiſon de la mort de mon pere. L'eſtime que ie fais de voſtre courage me faict eſperer que vous ne mettrez en auant voſtre qualité, pour euiter ce à quoy voſtre honneur vous oblige. Ce Gentil-homme vous amenera au lieu où ie ſuis auec vn bon cheual, & deux eſpées, deſquelles vous aurez le

le choix. Et ſi ne l'auez agreable, ie m'en iray par tout où vous me le commanderez.

Ce genereux Prince, digne de race des Noralis, qui ſe paiſt parmy les ſanglants exercices de Mars, comme dans ſon element, ayant leu ce deffi, s'informe de ce gentil-homme du lieu où ſon maiſtre l'attend. Quand l'autre luy a donné la cognoiſſance, il luy dit qu'il luy pardonne la folie que ſa temerité luy a faict commettre, oſant ſi librement le venir appeller au combat de la part d'vne perſonne que la Nature luy a renduë inegale: qu'il viue doncques ſans apprehenſion pour ce regard: mais qu'il retourne vers Lucidor afin de l'aſſeurer, que dans vne heure pour le plus tard, il le verra au lieu où il l'attend, pour luy donner toute ſatisfaction. Cependant il conſeille à ce Caualier de n'oublier pas vne bonne eſpée, parce que ſans doute celuy qui l'accompagnera pour eſtre teſmoing de ceſte action, ne luy permettra pas de s'en retourner, ſans auoir eſpreuué ſon courage. Roland remercie le Prince de ſa courtoiſie & de l'honneur qu'il luy faict, le plus grand qu'il puiſſe iamais receuoir, & de qui les Hiſtoires parleront eternellement; & apres prend congé d'Alexandre, monte ſur ſon cheual qu'vn laquay luy tient preſt à la porte de l'hoſtel, & puis ſort de la grande ville de Suze. Il le faict aller ſi legerement qu'en peu de temps il arriue au lieu où Lucidor l'attend auec impatiéce.

Et bien mon grand amy luy dit-il en l'embraſſant, le Prince aura il bien le courage de me

me faire raiſon de la mort de mon Pere.

Penſez ſeulement à vous bien deffendre (reſpond Roland) & Dieu vueille que ceſte meſlée ſoit plus heureuſe que l'autre. Le Prince ne māquera point de comparoiſtre preſentement icy où vous l'auez conuié. Ie crois auſſi que ie ſeray du feſtin; dont ie me repute extremement heureux, tant pour l'honneur que i'y receuray, que pour le témoignage que ie vous y rédray de mon ſeruice.

Tandis qu'ils ſe diſpoſent à bien faire, Alexandre s'habillant promptement enuoye à Lindamart qui ſe vouloit mettre dans le lict pour ſe repoſer, & qui reuenoit à l'heure meſme de la ville d'vn lieu où il auoit demeuré toute la nuict à paſſer le temps. Ce renommé Cauallier ne manque pas de ſe rendre incontinent à la chambre du Prince, qui luy baille auſſi toſt à lire le deffi; & puis luy commande à l'oreille d'aller au meſme inſtant faire viſte equipper tout ce qu'il faut, deux bons cheuaux, & les tirer hors de l'Eſcurie, le plus ſecrettement qu'il luy ſera poſſible. Lindamart obeït ſoudain au Prince, & à peine les cheuaux ſont à la ruë que le Prince qui n'auoit pas la patience de ce faire habiller, deſcend, ſaute legerement ſur l'vn d'iceux, ſans mettre le pied à l'eſtrieu, & Lindamart ſur l'autre, & puis eſtant ſortis par la porte qu'on nomme de l'Hermite; ils marchent par ceſte belle plaine, qu'on deſcouure à la ſortie de la ville.

Lors que Roland qui eſt au guet les apperçoit,

BIBLIOTECA ROMA VITTORIO EMANUELE

il en aduertit ſoudain Lucidor qui eſt caché derriere le clos de l'Hermitage,& apres piquant ſon cheual, il s'approche du Prince, le ſaluë, & luy tient ce diſcours. Genereux Prince, vous ſçauez la ceremonie qui ſe pratique ordinairement à viſiter ceux qui doiuent combatre à outrance : c'eſt pourquoy ie vous ſuplie que vous ne treuuiez point eſtrange ſi ie procede enuers vous, comme ie ferois enuers vne perſonne de moindre eſtoffe, & puis ce Caualier qui vous ſuit, en fera de meſme, s'il vous plaiſt, enuers Lucidor.

Mon amy (dit Alexandre) il n'eſt pas beſoin que tu prennes tant de peine, pique ſeulement vers ton maiſtre; dy-luy qu'il ſe haſte, & qu'il face comme tu me vois faire. Ce diſant, il prend ſon pourpoint qu'il deſpoüille & le iette par terre en le deſchirant, & deſcouure à nud ſa chair, qui fait honte à la blancheur des lis qu'on vient de cueillir tout fraichement. Roland eſtonné de ce courage qui n'a iamais veu la peur qu'au front de ſes ennemis, doubte, & non ſans grande raiſon, de la vie de ſon Maiſtre, qu'à grande courſe de cheual il va promptement faire ſortir du lieu, où il s'eſt mis à couuert.

Qui donnera à ma plume le ſçauoir de bien depeindre à la poſterité le plus funeſte, & le plus horrible de tous les combats, qui ſe liront iamais dans les Hiſtoires ? Quel ancre de ſang marquera dieſormais d'vne lettre aſſez rouge, le dernier iour du mois le plus court de l'année : iour que la glorieu

glorieuſe fortune d'Alexãdre, & la triſte auenture de Lucidor rendent pour iamais memorable. Il ſemble que le Soleil pâlit de peur, à ce ſanglant ſpectacle. O Perſe, voici vn nouueau ſujet de dueil: La perte que tu feras bien toſt de l'vn des plus gentils courages que le flambeau du monde verra iamais, te doit eſtre fort ſenſible. A la mienne volonté que la paſſion euſt treuué dans ſon ame moins de place que la raiſon, il eut ſuiuy de bien pres le Prince Alexandre, en l'honneur qu'il doit vn iour acquerir, lors que ton ieune Sophy ira à la conqueſte de tout le monde.

Si toſt que le braue Lucidor apperçoit Alexandre en l'eſtat que nous l'auons laiſſé, il loüe ceſte genereuſe action, & pour ne luy ceder en franchiſe, il ouure ſon pourpoint, le met en pieces, & paroit en chemiſe: il pique des eſperons ſon cheual; & partãt comme vn foudre, l'eſpée à la main, il ſe lance ſur le Prince, qui fond ſur luy comme vn torrent qui tombe d'vne haute montagne, & qui noye toute vne plaine. Les coups ſont diuers car en paſſant Lucidor perce l'eſpaule ſeneſtre d'Alexandre, pendant que le Prince luy paſſe ſon eſpée ſous le bras droict ſans luy faire autre mal. Le valeureux Caualier voyant ſon ſang couler à longs fillets & ſon aduerſaire ſain & gaillard, s'eſchauffe comme vn ſanglier quãd il ſe ſent atteint d'vn coup d'eſpieu. Il tourne ſon cheual, & ſe rüant ſur Lucidor il luy perce le bras gauche, pẽdant que l'autre luy porte vn coup au coſté droict, que le Prince ne ſçait ſi bien eſquiver qu'vne

piece de ſa chemiſe n'en ſoit emportée. O Dieux, (ce dit alors Alexandre tout baſſement) vous ſçauez la iuſtice de ma cauſe : ne permettez pas que le deſeſpoir d'vn ieune homme triomphe de ma valeur.

Il acheuoit de prononcer à part ſoy ces paroles, lors qu'il fit faire vn ſaut à ſon cheual, & que paſſant ſur ſon aduerſaire, il luy tire vne eſtocade qui luy perce d'outre en outre le coſté droit, & en fait jaillir vn ruiſſeau de ſang. Lucidor aucunement eſtonné, s'arme plus que deuant d'vn courage magnanime, & pouſſant ſon cheual porte au petit ventre du Prince vn coup, auquel ce parfaict Caualier par ſon addreſſe incomparable, oppoſe l'arçon de la ſelle, qui en eſt percé de part en part : & cependant il laſche vn autre coup d'eſtoc dans l'eſpaule droicte de Lucidor qu'il ouure d'vne profonde playe. I'ay horreur de reciter les horribles coups qu'ils ſe donnerent. Le Prince en auoit de ſia cinq ou ſix qui perçoient à iour l'arçon de la ſelle de ſon cheual, & dix ou douze en diuerſes parties du corps, & l'autre eſtoit percé comme vn crible, quand tranſporté de rage il ſe iette ſur Alexandre & luy porte vn coup droict au goſier, que le Prince diuertit de ſon eſpée, mais non pas ſi bien qu'il n'atteigne le gras du bras gauche, & ne luy face vne playe large de quatre doigts. Qui a iamais veu vn Toreau eſchaufé de l'amoureuſe rage, ſe ietter furieuſement ſur ſon riual, qu'il s'imagine de voir Alexandre, lors qu'il ſe ſentit ſi viuement touché.

Tel

Tel parauanture eſtoit le Dieu de Thrace, quand Diomede le bleſſa deuant Troye : mais toutesfois le Prince eſtoit bien plus reſolu à ſe venger, car de ce bras qui chaſtie les plus mauuais garçons, il tire vne ſi roide eſtocade, que le coup brife vne partie de l'eſpée de Lucidor, qui s'eſtoit opposée à la rencontre ; & penetrant plus auant treuue ſous la mammelle gauche le ſentier du cœur, qu'il perce de part en part, & en chaſſe la vie. Bien heureux guerrier, à qui la cauſe de ſa mort ſert de conſolation : car s'il meurt, pour le moins, c'eſt de la main du plus digne Cheualier qui ceignit oncques eſpée.

Cõme vn vaillãt guerrier qu'au milieu des cõbats
Quelque farouche eſpée a fait tomber à bas,
Et qui ſe ſent la vie & le ſang y reſpandre,
En mourant il s'eſcrie, orgueilleux de ſa mort.
L'auteur de mon treſpas me ſert de reconfort:
Ie meurs mais abbatu par la main d'Alexandre.

Pendant ce cruel exercice, le genereux Lindamart, & le braue Roland, qui s'eſtoient au commencement amuſez à conſiderer la valeur & l'addreſſe de ces deux ieunes Palladins s'eſcarterẽt quelques cent pas pour eſprouuer leurs eſpées. Lindamart, de qui le courage eſt eſtimé par tout le mõde, auoit eſté ſi preſſé lors que le Prince luy commanda de le ſuiure, qu'ayant oublié ſon eſpée à ſa chambre, il en prit à la ruë vne que l'vn de ſes Laquais portoit en eſcharpe ſans auoir la patience d'attendre qu'on luy apportaſt la ſienne, n'y ſans conſiderer ſi celle qu'il

prenoit ; eſtoit de fine trempe.

Ils ſe tirerent pluſieurs coups memorables, où nous ne nous arreſterons plus long temps , parce que noſtre intention n'eſt pas de deſcrire maintenant les particularitez de leur combat , nous deſcrirons exactement en la ſuitte de noſtre Romãt des Cheualiers de la gloire , lors qu'il ſera temps d'en diſcourir. Nous dirons ſeulement que cõme les armes ſont iournalieres , Lindamart ſe trouua percé d'outre en outre de deux coups mortels pour quelque autre , qui euſt eu moins de courage, mais nõ pas pour vn ſi genereux Caualier, qui ne mourra iamais de coup d'épée. Le malheur l'accompagne encores tellement que ſon cheual venant à brõcher, vne profonde playe qu'il a dans l'eſtomac s'ouure & verſe vn deluge de ſang. Il ſe releue pourtant l'eſpée à la main , & comme il eſt reſolu de ſe vanger , il apperçoit ſon aduerſaire qui ayãt veu tomber Lucidor, piquoit vers Alexãdre, pour le ſupplier de ſe contenter de l'auoir mis à bas. Lindamart croyãt que Rolãd y couroit pour vn autre ſujet, crie au Prince de prendre garde à luy. Le Caualier ſe tourne tout empourpré de ſon ſang, le glaiue droit à la main. Voyant venir l'autre ſi legerement vers luy, il part comme vn traict decoché par vn puiſſant archer, en intention de faire ſentir le tranchãt de ſa redoutable eſpée à ce braue Gentil-hõme. Mais Roland s'arreſte, & baiſſant la pointe de la ſienne luy dit : Prince genereux, c'eſt aſſez. Commẽt aſſez (repart le Prince encore tout eſchauffé) ie ne dis iamais, c'eſt aſſez, tãdis que i'ay l'épée à la main. C'eſt aſſez (valereux

Cheualier, pourſuit encores l'autre en croiſant les bras) contentez vous que toute valeur rend hommage à la voſtre. A ces mots Alexandre qui tient du naturel du Lion genereux, qui pardonne aux vaincu, & dompte les rebelles, s'arreſte, & profere ce langage: Va doncques, & penſe aux funerailles de ton maiſtre.

Il s'approche cependant de Lindamart, qui s'eſtoit aſſis ſur l'herbe, la perte de tant de ſang ne luy permettãt pas de remonter à cheual. Le Cheualier outré d'vne douleur extreme, pour la crainte qu'il a de perdre vn ſi fidelle ſeruiteur, voyãt qu'il n'eſtoit pas tẽps de diſcourir regarde d'vn coſté & d'autre, & void vn carroſſe qui paſſe, & qui tire vers la ville. Il pique ſoudain & prie ceux qui ſont dedãs d'y vouloir receuoir vn gentil homme extremement bleſſé, pour eſtre conduit à ſon logis. Au commẽcement l'on fit difficulté de luy accorder ſa priere, parce que de premier abord on ne le recogneuſt pas ainſi ſanglant qu'il eſtoit. Mais quand on ſceuſt que c'eſtoit le Prince Alexandre, ſoudain on arreſta le carroſſe, & l'on coucha doucement dedans Lindamart.

Tandis la Renommée, prompte Meſſagere des auantures, ſeme legerement la nouuelle de ce cõbat par toute la ville de Suze. Au bruict qu'elle en faict, vne infinité de Seigneurs ſe rendet ſoudain à l'hoſtel du grand Almidor. Le Prince en auoit eſté aduerty par le moyen du Cartel qu'on treuua ſur la table de la chambre d'Alexandre. Il ſaute legerement du lit & cõme il eſt preſt d'aller

promptement vers le lieu de l'execution, vn gentil-homme arriue, qui luy rapporte le ſuccés du combat: la mort de Lucidor, la gloire d'Alexãdre: & les dãgereuſes bleſſeures de Lindamart. O pauure Lindamart (dit alors le Prince, ſoigneux de la vie des ſiens, autant que de la ſienne propre) que ie te regrette ? Qu'on aille prõptement chercher le ſçauant Aſtbel, afin que leurs playes ſoient par luy viſitées de bonne heure : Pendant qu'on va vers le logis de cét expert Chirurgien, qui fait des miracles en ſes cures, vn gentilhõme dit au Prince Almidor, qu'il ne doit pas ſe mettre en peine pour la vie de Lindamart, parce que c'eſt vn teſmoignage infaillible qu'on ne meurt point lors que l'on tombe d'vn coup qu'on reçoit, ſi au meſme inſtant l'on a le courage de ſe releuer, de meſme qu'auoit eu Lindamart. O Dieux (repart le Prince) c'eſt vne foible raiſon pour m'aſſeurer de la vie de Lindamart : car il n'a que trop de courage.

Comme il tient ce diſcours, & qu'il ſe promene à la Cour de ſon Hoſtel, auec le Duc Incomparable, qui ſuiuy d'vne grande troupe de Caualiers eſtoit haſtiuement couru au logis du Prince, pour luy offrir ſon eſpée, voila qu'Alexandre paroit marchant au petit pas, ſans pourpoinct, couuert de ſon manteau durant la plus grande froidure de l'hyuer. Il met pied à terre, & Almidor en l'embraſſant luy demande s'il eſt fort bleſſé. Monſeigneur (ce dit-il) non pas mortellement, comme ie croy. Pleuſt à Dieu que Lindamart en fuſt eſchappé

chappé à ſi bon marché. Et où eſt-il (repart Almidor.) Le voila (dit Alexandre) dans ce carroſſe qui s'approche de nous. Cependant la fleur de toute la genereuſe Nobleſſe de Perſe, vient baiſer la main victorieuſe de ce jeune Prince, dont l'ardeur du courage empeſche à la froidure de rendre figé ſon ſang, qui degouſte de pluſieurs parties de ſon corps. Chacun admire ſa franchiſe & ſa valeur, & louë le Ciel de ſon heureuſe fortune : mais particulierement les Citoyens de Suze, accourants à milliers deuant l'Hoſtel d'Almidor, rendent graces aux Dieux de ce qu'ils leur ont conſerué vn ſi cher Nourriſſon. Les vns diſent que le nom de Grand, luy eſt auſſi bien deub que celuy d'Alexandre: Les autres aſſeurent tout haut qu'vn iour il obſcurcira la gloire de ſes Anceſtres, lors qu'il ſuiura le ieune Sophy aux conqueſtes que les Oracles luy promettent.

Sur ces entrefaites le carroſſe où eſtoit Lindamart arriue. Il eſt porté doucement dans ſa chambre, & couché dans vn bon lict, où Aſtibel le traicte auec tant de cure, qu'en peu de iours on prend vn bon augure de ſes playes. Nous le laiſſerons auec le Prince Alexandre remettre entre les mains d'vn ſi ſçauant homme, le ſoing de leur gueriſon, & retournerons au recit de Lucidor.

Ce courageux Caualier ayant rendu à la Nature, ce que tous les hommes luy doiuent, & acquis par ſa mort honorable, vn renom qui ne mourra jamais, ſon ame encores toute allumée

de courroux eſt receuë dans la barque de l'auare Nautonnier, qui la paſſe de là du fleuve, en vn lieu où l'on ne void jamais la plaiſante lumiere du Soleil, & ſon corps eſt porté au monument par ſes plus proche, & mis auec le corps de ſon Pere, dans vne tombe de marbre, couverte d'vne lame de cuivre où l'on graue ces paroles, ſeruant à tous deux d'Epitaphe.

O DIVERS SVCCEZ DV SORT DES HVMAINS. ICY GISENT LE PERE ET LE FILS. POVR VENGER LA MORT DE SON PERE VN PRINCE DONNE LA MORT AV PREMIER, ET L'AVTRE VOVLANT VENGER LA MORT DV SIEN, PERD LVY-MESME LA VIE. PASSE PASSANT, ET LOVE SON COVRAGE ET SA PIETE.

C'eſt la fin Tragique & deplorable du Pere, & du Fils. La mort de l'vn nous apprend, que qui veut conſeruer ſa vie, doit empeſcher que ſa langue ne devance point en parlant ce qu'il doit dire. La parole vole legerement: mais elle bleſſe cruellement: elle paſſe comme vn eſclair, mais elle bruſle en paſſant: elle penetre facilement dan l'ame, mais elle n'en ſort pas aiſement. En fin on la profere ſans aucune peine: mais on ne la peut plus retirer: & comme elle vole legerement, elle viole

viole en vn inſtãt toute affection. Il eſt bien dangereux de dire non ſeulement des choſes fauſſes: mais encores d'en proferer de veritables, lors que celuy cõtre lequel on les adreſſe ne mãque point de pouvoir, n'y de reſſentiment. La mort entre par la porte de noſtre logis, quand nous nous emancipons de diſcourir hors de ſaiſon, ſans conſiderer le lieu, le temps, & la perſonne de qui nous parlons. Le vain diſcours eſt le teſmoignage d'vne vaine conſcience, & la parole deſcouvre incontinent les mœurs de celuy qui la laſche.

Pour le Flis, ie le trouue grandement excuſable, ſi l'on regarde à la regoureuſe loy de l'honneur, qui toutes les ames genereuſes obſeruent ſi exactement au Royaume de Perſe, qu'y manquer en vn ſeul poinct, c'eſt eſtre deshonoré pour jamais. Il me ſemble encores que l'on remarque de l'iniuſtice du Ciel au ſuccez de la triſte auanture de ce gentil-homme. Car, ôDieux! (pourra dire quelqu'vn) ſi vous eſtes defenſeurs de la iuſtice d'vne cauſe: pourquoy premettez-vous que l'vn pourſuivant la vengeance de la mort de ſon Pere, en voye l'vn de ceux qui conſentirent à ſon treſpas aux demeures ſombres & tenebreuſes. Et l'autre pourſuivant vne pareille vengeance, eſt luy-meſme contraint de mourir, de la main propre de celuy qui a donné la mort à ſon Pere?

O iugement du grand Dieu (reſpondra quelque autre) que vous eſtes remplis de droicture! Ia n'aduienne, que nous oſions vous attribuër l'iniquité. Le poids & la balance ſont vos iugemens:

mens : & vous rendez aux hommes leurs œuures, & leur reſtituez ſuiuant les voyes des cœurs que vous ſondez. L'vn auoit vengé la mort d'vn innocent : & l'autre vouloit venger la mort de celuy que l'vn ne peut excuſer.

Il ne faut doncques s'eſtonner, ſi vous conſentez à ſa perte, puis que vous ſupportez l'equité, & faites vengeance de l'iniuſtice. On doit ſuiure ce qui eſt iuſte, ſi l'on veut viure longuement ſur la terre. C'eſt bien viure, lors que n'y paſſion, n'y hayne, ny bien-vueilläce, ne ſont pas capables de nous faire embraſſer vne mauuaiſe cauſe. C'eſt pourquoy quiconque iugera de ceſte action, qu'il ne s'arreſte pas à l'apparence, de peur de ne donner vn temeraire iugement contre celuy de qui l'innocence ne ſera jamais offenſée par la temerité : au lieu que la temerité pourroit neceſſairement eſtre nuiſible à celuy qui entreprendroit d'en iuger temerairement.

LVCIDORIS INFORTVNATI
VINDICIS, NECNON MAGNANIMI
IVVENIS TVMVLVS.

B. I. C. P. C.

Vlciſci Patris cadem dum nititur armis
Filius infelix pro genitore cadit.
Victa licet pietas tamen eſt laudanda parentis:
Victorem voluit, qui iugulare ſui.

DE

DE L'HORRIBLE ET espouuantable sorcellerie de Louis Goffredy, Prestre beneficié de Marseille.

HISTOIRE II.

SI jamais l'Ennemy commun du genre humain, a donné du scandale au monde. Si jamais il a fait paroistre par ses horribles impietez, & par ses abominables seductions la malice de sa Nature, & la tyrannie qu'il exerce sur ceux qui en sont possedez, i'estime qu'il l'a faict en ce siecle où nous viuons plus qu'en tout autre. Ie sçay que l'antiquité peut produire beaucoup d'exemples de sa rage, & de son imposture, si execrables, qu'ils font dresser les cheveux en les lisant: mais l'ignorance que les mortels auoiét pour lors du vray Dieu, & leur Idolatrie, seruoiét d'instrument à ses tromperies, de sorte que la merueille n'est pas si grande, comme de veoir maintenant qu'en ce siecle il ayt puissance par ses organes, de se iouër des deux plus augustes Sacremens

cremens des Chreſtiens, de corrompre la chaſteté des filles & des femmes, & de commettre mille autres abominables crimes: en ce ſiecle, dis-ie, & en vn pays où la foy de Ieſus-Chriſt, qui a briſé par ſa mort glorieuſe la teſte de ce ſerpent, eſt plantée, où le nom du vray Dieu eſt inuoqué. L'horreur de ceſte Hiſtoire teſmoignera la verité de mon dire. Ie l'ay eſcrite ſuiuant la verité des actes, & ſelon les memoires que des teſmoins irreprochables en ont faicts. Que ceux qui viendront apres nous ne l'eſtiment point vne fable. Il n'y a pas encore deux ans, qu'vn des plus grands, & des plus infames inſtrumens que l'Enfer ayt jamais produict, fut publiquement executé en Provence, apres auoir eſté attain & conv aincu des execrables abominations ſuiuantes.

Aux montagnes proches de Grace eſt vn village nommé Beluezer, où vn certain Preſtre renommé pour ſainct homme ſe tenoit, nommé Pierre Goffredi. Il auoit vn neveu fils d'vn ſien frere, auquel il apprit quelque peu de lettres humaines, afin de le rendre capable de ſucceder vn iour à vne petite Cure qu'il auoit. Ce Neveu s'appelloit Louys Goffredy, à qui ſon Oncle donna ſes meubles en mourant, & entres autres ſes Liures. Vn ſoir comme il en faiſoit inuentaire, il y treuva parmi vn certain petit livret eſcrit à la main, remply de characteres, & d'invocations diaboliques, où le moyen de conjurer ces malheureux Eſprits eſtoit contenu. Au commencemens

ment Goffredy eſtoit en reſolution de le mettre dans le feu : mais la curioſité, qui cauſe tant de mal au monde, ayant plus de pouvoir dans ſon ame, deſia deſpoſee de ſa nature au mal, que la crainte de Dieu, il ſe reſolut de faire experience de ces invocations, en la maniere qu'elles eſtoiẽt deſcrites, & prit celle qui s'addreſſoit à Beelzebub Prince des diables. Si toſt qu'il euſt achevé l'execrable myſtere, voylà que Satan apparoiſt à luy en forme humaine, & luy tient ce diſcours. *Que veux-tu de moy (Goffredy) Ie ſuis ſorty de ma ſombre demeure auſſi-toſt que tu m'en as euoqué.* Goffredy fut de premier abbord eſtonné, toutesfois endurcy en ſon abominable reſolution, il reſpondit en ceſte ſorte : *Qui es-tu qui te preſentes maintenant à moy.* Ie ſuis (dit Satan) le Prince de tout le monde. Ie gouverne comme il me plaiſt l'air, la mer, la terre, & les Enfers. Quiconque fera mon commandement, & ſe donnera à moy, ie le rendray excellent en tout ce qu'il voudra. Mais, repart Goffredy, cela ſeroit bon ſi apres la mort on n'eſtoit point ſi cruellement tourmenté dans la gehenne de feu, pour avoir adheré à tes volontez. Que tu es ſimple, dit le Diable, de croire ce tourment. Ce ſont des choſes imaginées, & forgées à plaiſir, pour faire peur aux hommes. Penſes-tu que ſi cela eſtoit, moy & tous mes Anges euſſions pouvoir d'aller par tout où nous voulons exercer noſtre Empire, & y prendre nos esbats ? Il faut que tu croyes que les ames de ceux qui font ce que ie veux, deuiennent apres la

ſepa

ſeparation de leurs corps des Demons, & que ſuiuant qu'elles ont operé en ce monde ſelon ma volonté, elles ſont recompenſées de charges honorables. Or ſi tu veux te donner entierement à moy, ie t'octroyeray en ce monde tout ce que tu me demanderas, & puis tu ſeras auec nous apres ta mort, colloqué en quelque degré des plus excellens. O promeſſe non moins eſtrange que diabolique, & neantmoins eſtimée pour veritable de tous les Sorciers, ainſi que nous le teſmoignerons par des exemples admirables, en la ſuite de ceſte Hiſtoire.

Goffredy alleché doncques de ceſte promeſſe, & deſia poſſedé de ce Lyon rugiſſant, prie le diable de luy donner terme d'vn iour pour ſe reſoudre à ce qu'il doit faire, & le malin Eſprit diſparoit. Quand la nuict ſuiuante eſt arriuée, ce malheureux reitere ſa conjuration, & Sathan luy apparoiſt en meſme forme que la nuict precedente. Il eſt vray que pour mieux attraper ſon homme, il eſtoit environné d'vne grande lumiere. As-tu bien penſé (dit-il à Goffredy) à ce que tu me promis hier? Ouy (reſpond l'autre) Si tu m'octroyes ce que ie te veux demander, ie te donneray pareillement tout ce que tu voudras de moy: Or ie te demande trois choſes. La premiere eſt, que ie veux eſtre honoré, & le plus eſtimé de tous les Preſtres de la Provence. La ſeconde eſt, que ie veux viure trente & quatre ans ſans maladie, n'y incommodité en ceſte reputation. Et la troiſieſme que ie veux eſtre aymé, & auoir la iouïſſance

de

de toutes les femmes que ie deſireray, ſoit en les ſoufflant, ſoit en leur donnant quelque charme. Le diable luy ayant accordé ces trois choſes, Goffredy luy en octroye trois autres. Il luy donne reciproquement ſon corps, ſon ame, & toutes ſes actions. Cedule mutuelle s'en faict. Ce maudit eſcrit de ſon ſang, la ſienne, & Sathan l'autre de ſa main : toutesfois il le trompe, ſelon ſa couſtume : car au lieu de trente & quatre ans, il ne m'eſt que quatorze, luy ébloüiſſant les yeux, & luy faiſant prendre vn pour trois.

Cet accord Diabolique paſſé, Goffredy quitte le lieu de ſa demeure, & s'achemine à Marſeille, où il faict deſſein de s'arreſter. Il n'y eut pas long-temps eſté, que par ſon hypocriſie, & moyens de ſon maiſtre, il eſt faict beneficié en l'Egliſe des Accoulés : Le bruit de ſa ſainčteté court en peu de temps par tous les lieux circonuoiſins. Toutes les femmes les plus deuotes ſe vont confeſſer à luy. Cependant il exerce ſur elles ſes malefices, & en les ſoufflant iouyt de toutes celles qu'il veut. O eſtrange & inouye permiſſion de Dieu ! O Seigneur que vos ſecrets ſont profonds & inexpliquables ! i'ay honte de publier ce qui n'eſt que trop veritable, & qui neantmoins meriteroit d'eſtre ſubmergé dans le fleuue d'oubly.

Pendant que cét hypocrite eſt eſtimé de tous les gens de bien & qu'il ſeduict les filles, & les femmes de ſon prochain, il aſſiſte ordinairement aux Sabbats des Sorciers, & à leurs aſſemblées generales, qui ſe font en diuers climats de l'Euro-

pe, & d'vne partie de l'Aſie. Il auoit eſté eſleu en vne des deteſtables conuocations, pour Prince des Magiciens de France, d'Eſpagne, d'Angleterre, d'Allemagne, & de Turquie : ſi bien qu'il menoit la bande, lors qu'on faiſoit l'hommage au Bouc, meſme ſouuent les diables le tranſportoient, quand il vouloit, aux baſſes Allemagnes, pour y iouyr d'vne Princeſſe ſorciere, & puis le ramenoient à Marſeille. Quelques années ſe paſſent de la ſorte, pendant qu'il faict touſiours ſon ſejour en ceſte ville, eſtimé comme nous auons deſia dict, pour le plus homme de bien du monde. Ceſte reputation luy donnoit l'entrée de pluſieurs bonnes maiſons, & entre autres il s'inſinua en celle d'vn Gentil-homme Prouençal, nommé le ſieur de la Palud. Ce Gentilhomme auoit vne ieune fille nommée Magdelaine de la Palud, aſſez belle & gentille, & de l'aage de dix ans. Goffredy ayant ietté l'œil ſur elle, la conuoita, & vſant de charmes accoutumez il en eut la ioüiſſance charnelle. Son Pere ſe tenoit le plus ſouuent aux champs en vne ſienne metairie où Goffredy alloit ſouuent, ſous pretexte de le viſiter : mais en effect c'eſtoit pour voir Magdelaine, & pour executer ce qu'il auoit entrepris, en la ſorte que ie vay le reciter.

Ayant vn iour trouué Magdelaine toute ſeule, & apres auoir ioüy d'elle, il la ſollicita de venir auec luy dans vne cauerne proche de ceſte metairie, où il promettoit de luy faire voir de grandes merueilles. Ceſte ieune fille le creut, & tous deux eſtans arriués dans l'Antre,

ils y treuuerent vn grand nombre d'hommes, & de femmes qui danſoient à l'entour d'vn grand Bouc, aſſis. Magdelaine fut toute eſtonnée au commencement; & eut vne grande frayeur, voyant ce ſpectacle: mais Goffredy luy donna courage en luy diſant, que ceux qu'elle voyoit eſtoiẽt de leurs amis: qu'il ne failloit pas qu'elle euſt peur: au contraire qu'il failloit que deſormais elle fut de la bande, luy promettãt de receuoir le plus grand honneur qui luy peut iamais arriuer. Auec ces belles paroles il la mene vers le Bouc, qui eſtoit Beelzebud, & la luy preſente. L'execrable Demon la prend & la marque comme les autres Sorciers, & puis s'accouple auec elle, & la viole. Ce faict les Sorciers & Sorcieres qui s'eſtoient aſſemblez à l'entour iettent vn grand cry de reſiouyſſance, & puis d'vn conſentement, la declarent Princeſſe de la Synagogue, de meſme que Goffredy en eſtoit le Prince. Quand elle & Goffredy s'en retournent, il luy commande de ne dire rien de ce qu'elle auoit veu, ny à ſon Pere, ny à ſa mere, ny à aucun autre. Depuis il ne ſe tenoit Aſſemblée nocturne que les Diables ne l'y tranſportaſſent, là où elle eſtoit recognuë pour Maiſtreſſe des autres Sorcieres, & cognuë charnellement par le Bouc. Il ſe trouue des perſonnes qui ſe mocquent de ce qu'on raconte tant des marques des Sorciers, que des accouplements charnels qu'ils ont auec les Diables, mais s'ils auoient leu les liures des Payens, ils y auroiẽt appris que ce n'eſt pas d'auiour-

d'huy que cet aduerſaire pratique ces choſes. Les myſteres de Cybelle, & de Cerés : & les Orgyes de Bachus n'eſtoient autre choſe que ce qu'on appelle auiourd'huy Sabbat. Les Eſprits d'Orphée, & d'Eumolpe, grand Sorciers s'il en fut iamais, nous teſmoignent, que ceux, qui deſiroient eſtre receus en ceſte confrairie & aſſemblée, y eſtoient entoolés de nuict dans quelque cauerne eſcartée.

L'on faiſoit aſſeoir le Nouice ſur vn ſcabeau, & puis tous danſoient en rond, à l'entour, & l'on apperceuoit des choſes eſtranges & horribles. Au reſte tous ces ſorciers du temps paſſé eſtoient tous marquez comme Orphée, Eumolpe, Tireſias & ſes filles Daphné, & Manto, & autres, & eſtoient viſitez charnellement par des Incubes, & des Succubes. Mais laiſſants à part ce diſcours, & retournans à noſtre Hiſtoire, teſmoignée par vne infinité de perſonnes viuantes, & dignes de croire, & confirmée par tant de bons Religieux : voire encore par vn Arreſt d'vne ſouueraine Cour de Parlement, prononcé par ſon premier Preſident, l'vne des grandes lumieres de ce ſiecle, ſoit en doctrine, ſoit en pieté, nous dirons que la permiſſion de Dieu, de qui la miſericorde eſt infinie, & la pieté incomprehenſible, il vint en fantaiſie à Magdelaine de la Palud, qui pechoit en partie de ieuneſſe, & d'ignorance, de ſe rendre Religieuſe au Conuent de S. Vrſule, qui eſt ſoubs l'adminiſtration des Preſtres, qu'on nomme de

la

la doctrine Chreſtienne. Ayant communiqué ſon intention à Goffredy, elle eſt perſuadée de quitter ce deſir. Il ne veut point qu'elle entre nullement en Religion, mais qu'elle eſpouſe vn beau & riche ieune homme, qu'il luy veut dõner pour mary. Toutes-fois ces promeſſes ne ſont pas capables de la deſtourner de ceſte reſolution. Le Magicien voyant qu'il ne peut l'en diſtraire, il vſe de menaces, & iura par toutes les puiſſances des Enfers, que ſi elle execute ſon entrepriſe, il affligera tout le Conuent, & fera mourir cruellement elle & toutes les autres Religieuſes, auec tous les Preſtres de la doctrine Chreſtienne : Ces menaces ne furent pas ſans effect : car auſſi toſt que Magdelaine eſt receuë en ceſte Religion, Goffredy en vertu de la promeſſe qu'elle auoit faite au diable ſignée de ſon ſang, luy enuoye dans ſon corps Beelzebud, Leuiathan, Aſmodée, Balberith, & Aſtaroth. Deplorable condition de ceux qui ſeruent à tels maiſtres. Non content de cet acte, il iette encores vn malefice ſur vne autre ieune Religieuſe, nommée Louyſe Cappeau, & la faict poſſeder par vn autre Demon, appellé Verrine, & deux ſiens compagnons, Grezil, & Sonneillon. Ces deux filles ainſi poſſedées, faiſoient paroiſtre des mouuemens eſtranges & non accouſtumez. Elles ſe remuoient, ſe deſtordoient, rouloient des yeux, tiroyent la langue, & faiſoient par fois de telles grimaces, que les Preſtres, qui en auoient le gouuernement en eſtoient tous esbahis. Le

Superieur qui ſe nomme Iean Baptiſte Romillon, eſtonné de cet accidẽt, & recognoiſſant d'où en procedoit la cauſe, de peur de ne diffamer le Conuent, s'efforçoit d'y apporter le remede ſalutaire, par l'entremiſe des exorcimes ſecrets & cachez qu'il faiſoit faire en leur chappelle. Mais quelque peine qu'il y prit: quelque ieuſne, priere, & oraiſon qu'il employaſt, ſon trauail fut inutile. Iamais les Demons poſſeſſeurs de ces corps n'ouurirent la bouche pour parler & pour declarer qu'ils eſtoient, ny pourquoy ils s'y eſtoyẽt logez. Ce bon pere ayãt long temps trauaillé en ceſt exercice, & ſe voyant fruſtré de ſon attente, depuis vn an qu'il ne ceſſoit d'exercer le ſoing & le remede qu'il y pouuoit apporter, ſe reſolut d'amener Magdelaine de la Palud à S. Maximin. C'eſt vne ville diſtante de Marſeille de quelque ſept lieuës, où l'on veoid pluſieurs ſainctes Reliques, entre autres, la Phiole où le ſang que noſtre Seigneur Ieſus Chriſt verſa, lors qu'on luy ouuriſt d'vne lance le coſté, eſt contenu, & où le corps de la Saincte Marie Magdelaine qui le recueilliſt repoſe. Quand il fut arriué auec la poſſedée, il alla trouuer le P. Michaëlis Prieur du Conuent, perſonnage fort renommé pour ſa pieté & Religion, à fin de prendre de luy conſeil, en vne affaire de telle conſequence. Ce Religieux Pere fut d'auis qu'on fiſt faire vne neufueine à la poſſedée, en la chappelle où ſe repoſe la ſaincte Magdelaine: & puis qu'on l'amenaſt auec Louyſe Cappel à la S. Baume, lieu où la belle pechereſſe

reſſe paſſa trente ans en vne dure & auſtere penitence. Ce fut le vingt-ſeptieſme Nouembre 1610. qu'ils y arriuerent, & trouuerent le Frere Frãçois Domps, de l'Ordre des freres Preſcheurs, que le P. Michaëlis ſon ſuperieur y auoit quelques iours auparauant enuoyé. Ce Pere Domps ayant eſté prié d'exorciſer, il commança par Louyſe, & apres les coniurations vſitées, le diable Verrine ſe mit à parler & à diſcourir, au grand eſtõnement des aſſiſtans. Il nõma luy & ſes Compagnons pareillement, Greſil & Sonneillon, & pour preuue qu'ils eſtoit vn Demon, il donna pluſieurs ſignes extraordinaires durant quelques iours. Apres cõtinuant ſon diſcours, il entra ſur la loüange de la ſaincte Mere de Dieu, ſur ſa beauté, ſur ſes richeſſes, ſur ſon ſçauoir, ſur ſa douceur, & ſur ſa miſericorde. Tous ceux qui l'oyoiẽt parler en eſtoiẽt tous rauis. Il diſoit en outre, qu'il auoit eſté expreſſemẽt deſtiné de Dieu, pour deſcouurir deux perſonnes Magiciennes, & entre autres, le Prince des Magiciẽs de Frãce, d'Eſpagne, d'Angleterre, d'Allemagne & de Turquie, le Createur de l'Vniuers ne pouuant plus ſupporter les blaſphemes, & les injures que l'on commettoit là contre ſa Diuine Majeſté, & contre le S. Sacrement de l'Autel. *O peuple Catholique* (diſoit ce Demon) *voicy le plus eſtrange & la plus inouye choſe qui ſoit iamais arriuée au mõde. Iamais de pareille n'y arriuera. Vn Diable eſt deputé pour la conuerſion des hommes. Et neantmoins la miſericorde Celeſte eſt ſi grande, que ces peruers ayans renoncé à Dieu, à la mort, & à la*

paſſion de Ieſus-Chriſt ſon Fils, & à tout ce qu'il a merité, aux inſpirations du S. Eſprit : à l'aſſiſtance de la glorieuſe Vierge : à tout les chœurs des Anges, à tous les Saincts ; aux Sacremens, aux Predications, & generalement a toutes les creatures viſibles & inuiſibles, hormis au diable, ce grand Dieu ſe ſert maintenant des eſprits mal-heureux pour les publier, & les manifeſter aux yeux de tout le monde ; voire meſme pour les conuertir. Ce diable Verrine continua de faire ces exhortations l'eſpace de deux mois, & lors que Magdelaine de la Palud fut confrontée à Louyſe Cappel, ce meſme demon iniurioit Beelzebud, qui eſtoit dans le corps de Magdelaine, & meſpriſoit toutes ſes menaces, diſant que c'eſtoit par le commandemẽt de Dieu, qui pour ceſt effect luy auoit promis de diminuer les peines qu'il deuoit ſouffrir aux Enfers.

Apres que Verrine euſt faict des remonſtrances dignes, & graues, qu'il proferoit contre ſon gré, à la loüange de la Trinité, de la treſſaincte Vierge, & de tous les Anges, Saincts & Saincties de Paradis : il nomma Louys Goffredy, & dict que c'eſtoit luy qui eſtoit le Prince des Magiciens. Qu'il l'auoit enuoyé auec ſes deux compagnons Grezil & Sonneillon dans le corps de Louyſe, ayant eu ce pouuoir parce que ſouuent elle auoit demãdé à Dieu, de luy faire ſouffrir toutes les plus cruelles peines qu'on puiſſe imaginer, voire meſme les tourmens des damnez, pourueu que ce fuſt pour la conuerſion de l'vne de ſes ſœurs, qui ſe trouueroit hors de la

grace

grace de Dieu. Ce diable euſt vn grand combat auec Beelzebud, & auec Leuiathan, Aſtaroth, & Aſmodée, qui comme ſes ſuperieurs le menaçoient à tous coups de le traicter cruellement en Enfer. Mais pour tous leurs corroux, il ne deſiſta iamais de les meſpriſer, & de nommer tout haut Louys Goffredy, autheur des plus horribles meſchancetez, qu'on peut inventer. Cependaant le Pere Domps, & apres luy le Pere Michaëlis exorcizerent Magdelaine de la Palud, & firent tant par leurs prieres, leurs jeuſnes & leurs oraiſons, qu'ils amolirent ſon œur, & derechef la rendirent vraye contrite. Ce ne fut pas pourtant ſans que la miſerable ne ſouffrit beaucoup des malings Eſprits qui la poſſedoient; & principalement de Beelzebud, qui tãtoſt la ſollicitoit de ſe tuër d'vn couſteau, tantoſt de ſe precipiter, maintenant de s'enfuyr, & d'autres deſeſpoirs. Meſmes le Magicien qui l'auoit ſeduite luy apparoiſſoit viſiblement auec d'autres Enchanteurs, ſans que les aſſiſtans en veiſſent rien, pour la confirmer aux promeſſes qu'elle auoit faictes au diable, & pour luy jetter des characteres, & des ſortileges propres à la deſtourner des remedes ſalutaires que les bõs Peres apportoient pour le ſalut de ſon ame. Et vn iour, qui eſtoit le dix-huictieſme Ianvier, mil ſix cens onze, comme les Religieux l'exhortoient de confeſſer ſes pechez, & publier devant tous les forfaicts horribles & execrables qui ſe cõmettent à la Sinagogue. Beelzebud la menaça de l'eſtrangler, ſi elle les recitoit. De ſorte qu'à meſure

ſure qu'elle vouloit ouvrir la bouche, ce Prince infernal la priſt par le gozier, & la ſerra ſi eſtroictement qu'il luy fiſt rouler les yeux, & perdre la parole. Les aſſiſtans croyans qu'elle en mourroit, ſe mirent à luy faire le ſigne de la Croix ſur ſon gozier, & à reciter le commencement de l'Euangile de ſainct Iean, *In principio erat Verbum*. Cela fut cauſe que Sathan l'ayant quittée, elle reprit le fil de ſon diſcours, non ſans eſtre tourmentée de nouveau par le Magicien qui luy envoyoit des ſorciers, & des ſorcieres aux autres inuiſibles, & non à elle, pour la remplir de charmes, & luy faire perdre le ſens, & la memoire. Ils entroient par la cheminée, & leurs ſortileges auoient ce pouvoir que Magdelaine demeuroit lõg-temps apres comme morte. Et comme en vertu des exorciſmes les Peres l'interrogeaſſent d'où cela pouvoit proceder, elle leur dit qu'ils en pourroient faire l'experience, s'ils vouloient, lors qu'elle ouvriroit la bouche, que le diable luy faiſoit expreſſement ouvrir pour donner entrée à ſes ſortileges. Il arriva donques comme on la preſſoit de nommer les complices des Sabbats, où elle auoit aſſiſté, & qu'elle ouvroit la bouche, le Pere Fournez Dominiquain, miſt la main devant ſa bouche, & le charme tomba ſur le tablier de Magdelaine, au grand eſtonnement des aſſiſtans mais bien plus encores, lors que le Pere Michaëlis priſt ce charme avec vn couſteau. C'eſtoit vne matiere craſſe & gluante, reſſemblant à de la poix & à du miel entremeſlez & broüillez enſemble.

Comme

Comme l'on veid que ce n'eſtoient pas des imaginations, mais bien des choſes veritables & reelles, on reſoluſt d'auoir des eſpées, & des hallebardes, pour s'en eſcrimer par le vuide de la chambre, & à la cheminée. Entre autre, il y euſt vn ieune homme nommé Gobert, qui commença à battre dans la cheminée auec vne eſpee toute nuë, pendant que ſes compagnons ioüoient de la hallebarde par la chambre, Pendant qu'ils ſe demenoient de la ſorte, Magdelaine ſe mit à crier tout haut, en deſtordant ſes mains, & en battant ſes cuiſſes : *Ha miſerable Marie, que viens-tu faire icy.* Quand ceſte action fuſt finie, Magdelaine fuſt interrogée, pourquoy elle s'eſtoit eſcriée de la ſorte, & elle reſpondit, qu'vne ieune fille nõmée Marie la Pariſienne, eſtoit entrée auec ſa ſeruante nommée Cecile dans la chambre pour luy donner vne lettre amoureuſe de la part du Magicien, qu'elle n'auoit point voulu receuoir, & que n'ayant pas oſé ſortir par la cheminée, de peur d'eſtre bleſſée, & voltigeans par la chambre portées par les Demons, ceſte pauure Marie, qui eſtoit vne fille gentille, & qu'elle aymoit par deſſus toutes celles de la Synagogue, auoit eſté attainte d'vn coup de hallebarde au coſté gauche, pres du cœur, & ſa ſeruãte aux reins, de ſorte qu'elle croyoit que la playe de Marie en ſeroit mortelle & incurable. Et lors que les Religieux s'informerent pourquoy elle ne perçoit le chaſſis, qui n'eſtoit que de papier, pour s'enfuyr, elle leur repondit que les diables auoient bien

bien la puiſſance defaire ſortir par la cheminée, ou par quelque trou de telle groſſeur qu'vn grãd chat y peuſt paſſer, les ſorciers & les ſorcieres qu'ils y introduiſoient : mais non pas de rompre ny faire aucune ouuerture ſans la permiſſion du maiſtre du logis. Ce ſont des choſes bien admirables, & neantmoins veritables, ainſi que l'effect le demonſtra : car tous les Peres qui aſſiſtoient à exorciſer ceſte pauure poſſedée, auec pluſieurs autres aſſiſtans, ouyrẽt ſur le ſoir, & enuiron, lors que le Soleil ſe couche, ſur la cime de la prochaine montaigne, voiſine de la ſaincte Baume, vne voix qui ſe plaignoit, comme d'vne perſonne qui eſt aux peines de la mort. Ces plaintes durerent vn long-temps : pendant leſquelles on fit venir Magdelaine, pour s'enquerir d'elle de la cauſe de ce dueil. Elle mit à l'heure la teſte à la feneſtre, & regardant vers la montagne d'où la voix prouenoit, elle leur dict : Ne voyez vous pas Louys le Magicien, qui tient Marie ſur ſes genoux, qui la conſole, & qu'elle ſe meurt. Sur les neuf heures du ſoir, les Religieux du Conuent, auec les femmes aſſiſtantes, & autres perſonnes, veirent paroiſtre en l'air certains flambeaux, & vne grande quantité de chandelles allumées, qui eſtoient portées comme en proceſſion vers Marſeille. Beelzebud fuſt le lendemain au matin interrogé, qui eſtoit ceſte creature, qui ſe plaignoit ainſi le ſoir precedent, & apres pluſieurs refus, il reſpondit en fin que c'eſtoit vne ieune fille. Que ſa bleſſeure auoit eſté faicte au cœur : qu'elle eſtoit

eſtoit morte ſur la prochaine montaigne, à huict heures du ſoir : & que les ſorciers auoient puis apres jetté ſon corps dans la mer, derriere l'Adbaye de ſainct Victor de Marſeille, où tous les Magiciens s'eſtoient rendus. Ce malin eſprit, contraint d'abondãt par la force des exorciſmes, appriſt auſſi qu'elle eſtoit de la ville de Paris, fille d'vn Gentil-homme nommé Henry Alphonſe, qui ſe tenoit aupres du Louvre à main gauche.

Cependant que les choſes paſſent de la ſorte, le bruit s'eſtend par tous les lieux de l'environ de ceſte horrible avanture. Louys Goffredy eſt accuſé, mais il ne faict que ſe mocquer de ce qu'on dit de luy. On l'auoit en telle reputation à Marſeille, que le peuple, & particulierement les femmes diſoient tout haut que l'enuie que le Pere Michaëlis, & autres Religieux auoient conceuë contre luy, eſtoit cauſe de ce diffame. Pour faire le bon valet, & pluſtoſt commandé par ſes ſuperieurs, il s'achemina à la ſaincte Baume. Le P. Michaëlis treuva bon à ſon arriuée qu'il exorcizaſt Louyſe, & à ces fins luy remit toute ſon authorité. Quand il ſe preſenta pour y vacquer, Verrine commença à prier Dieu, & noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt de conuertir ce mal-heureux, qui auoit le cœur plus endurcy qu'vn caillou. Iamais on n'a ouy dire qu'vn diable deſiraſt & requiſt le ſalut d'vn pecheur. Il ne ſonge pluſtoſt qu'à le perdre. Et toutesfois cela eſt aduenu en nos iours, pour les raiſons que ce mauuais Eſprit alléguoit, & que nous auons deſia deduites. Mais

lors

lors qu'il prioit auec vn tel zele, pluſieurs des aſſiſtans pleuroient de compaſſion : d'autres interrompoient Verrine, & diſoient qu'il luy falloit interdire de parler. Toutesfois ils ne peurent ſi bien faire, qu'il n'interrogeaſt Goffredy ſur quatre poincts, A ſçauoir.

Si Dieu eſt Tout-puiſſant :

Si l'Egliſe a puiſſance de commander aux demons.

Si les Diables peuuent eſtre contraints de dire la verité.

Si leurs iuremens faicts auec les ſolemnitez requiſes ſont valables.

Le Magicien luy ayant accordé ſa demande, conjura les aſſiſtans de ſe reſſouuenir, de ce qui luy auoit eſté accordé, & puis il luy dit, qu'il cõmençaſt à exorciſer. Ce qu'il fit, mais auec vne ſi grãde ignorance, qu'à chaſque fois il s'informoit du P. Michaëlis comme il falloit faire. Et pendant ſon exorciſme, Verrine & Beelzebud ſe mocquoient de luy, & principalement Verrine, qui luy reprochoit l'eſtat de ſa mal-heureuſe vie, & comme il eſtoit le Prince des Magiciens: les horribles forfaicts qu'il commettoit aux Sabbaths en y celebrãt la Meſſe, y foulãt puis apres le corps de noſtre Seigneur, & le donnant aux chiens. *O crime ! ô meſchanceté abominable !* Ce mal-heureux (pourſuiuoit Verrine) ne ſe contente pas de commettre ce que les diables n'oſeroient auoir attẽté: mais encores il reſpand puis apres le ſang du Fils de Dieu ſur les autres ſorciers, & puis tous d'vne voix, ils ſe mettent à crier, *Sanguis eius ſuper nos*, &c. Son Sang ſoit ſur nous. Lors

Lors que Verrine proferoit ces paroles, les cheveux dreſſoient à ceux qui les eſcoutoient. Tout le monde faiſoit le ſigne de la Croix, pendant que ce Pharaon demeuroit obſtiné en ſa malice, niant que cela fuſt veritable, Meſmes quand les Peres Religieux luy demandoient & le conjuroient de leur dire la verité, s'il n'eſtoit pas Magicien, au lieu que ce miſerable innoquaſt le nom de Dieu, il ſe donnoit à tous les diables que cela n'eſtoit pas. Et lors qu'il exorciſoit Magdelaine, elle fermoit les yeux, ayant horreur de veoir vn trompeur, vn abominable, & vn Magicien ennemy de Dieu & des hommes. Tandis il menaçoit de tirer raiſon de l'impoſture (diſoit-il) qu'on luy mettoit ſus, & le huictieſme iour de Ianvier ayant eſté mandé par l'Eueſque de Marſeille, partit de la S. Baume au grand contentement de Beelzebud, qui croyoit que par ce moyen l'on le iugeroit innocent, & qu'il obtiendroit gain de cauſe. Apres toutes les formes & procedures qui ſe font, ſuiuant les Canons de l'Egliſe, le bon Pere Michaëlis, auec certains autres bons Religieux, tant de l'Ordre des Freres Preſcheurs que de celuy des Capucins, ayans recognu la verité du faict, qui leur eſtoit clairement teſmoigne par les marques diaboliques que Magdelaine portoit imprimées ſur ſon corps, & ayant ouy comme les Demons auoient eſté contraincts de manifeſter les horribles meſchancetez de Goffredy, qui feront peur à ceux qui les liront, comme d'auoir inventé (ainſi que nous auons dict cy-deſſus)

cy-deſſus) de dire la Meſſe au Sabbath, de conſacrer veritablement, & puis offrir le Sacrifice à Lucifer : manger la chair des petits enfans, ainſi que Magdelaine aſſeura eſtre veritable, qu'il auroit incité vne femme de Marſeille d'eſtouffer vne ſienne petite fille aagée de deux ans, nommée Marguerite, par ce que ce mal-heureux & deteſtable forgeron d'Enfer auoit enuie de manger de ſa chair. M. du Vair premier Preſident en fut aduerty. Il manda querir les deux poſſedées, & luy meſme puis apres s'achemina à l'Archeueſché, où eſtoit Magdelaine, & en preſence du Pere Michaëlis, & du ſieur Garandel Vicaire de M. l'Archeueſque d'Aix, & autres, il interrogea ceſte fille, luy promettant de la fauoriſer à n'eſtre point punie de ſes fautes, pourueu qu'elle vouluſt librement declarer depuis le commencement iuſques à la fin l'Hiſtoire de la donation qu'elle auoit faicte au Diable. Elle commençoit à obeïr au commandement de M. le premier Preſident, lors que Beelzebud la prit par le goſier, & la ſerra tellement que l'on penſoit qu'elle eſtoufferoit. Ses yeux luy tournoient en la teſte, & ſa face palliſſoit au grand eſtonnement des ſpectateurs. Mais apres les exorciſmes accouſtumez, Sathan abandonna ſon gozier, & elle pourſuiuit ſon diſcours, & meſme elle monſtra vne marque que cet aduerſaire luy auoit faicte au pied. Monſieur du Vair, pour eſpreuue y fourra dedans vne groſſe eſpingle, ſans qu'elle en ſentiſt rien, n'y ſans qu'aucune goutte de ſang en ſortit : teſmoignages

gnages euidents des marques des Sorciers, il apperceut encores vn autre ſigne: c'eſt que Beelzebud ſe tenoit ſur la partie anterieure de la teſte, en faiſant vn continuel mouuement, la hauſſant, & la baiſſant viſiblement. Cela ſe pouuoit verifier par l'impoſition de la main. Leuiathan en faiſoit de meſme au derriere de la teſte: toutes leſquelles choſes, ſuiuant le rapport du docte Medecin Fontaine, de Merendol & de Graſſi, profeſſeur en Medecine, & de Bon-temps maiſtre Chirurgien, & excellent Anatomiſte, eſtoient contre nature.

Tant de circonſtances & de teſmoignages, faiſans paroiſtre que Louys Goffredy eſtoit vn execrable Magicien, & entre autres celuy de Damoiſelle Victoire de Courbier, il eſt ſaiſi, emmené à Aix, & mis aux priſons accouſtumées. Mais puis que nous venons à parler de la Damoiſelle de Courbier, l'Hiſtoire en eſt telle.

Louys Goffredy, ſuiuant que nous auons dit cy deſſus, auoit impetré du Diable que par charmes, & par illuſions il ſeroit le plus homme de bien, & le meilleur Preſtre de la Prouence. Le bruit de ſa ſainteté courant par toute ceſte Prouince, il n'y auoit femme à Marſeille qui ne deſiraſt de ſe confeſſer à luy. Et Dieu ſçait ſi ſoubs pretexte de cõfeſſion il en reduiſoit. Le nõbre eſt ſi grand, qu'il y en euſt pluſieurs qui furent de la confrairie d'Acteon: Comme ſa reputation eſtoit en vogue, il arriua qu'vne Damoiſelle nommee Victoire, honneſte & pudique autãt que

femme du pays, & mariée depuis peu de temps auec vn gentil-homme, fut inuitée à vn iour ſolemnel par ſa belle Mere, de s'aller confeſſer auec elle à Meſſire Louys Goffredy. Elles ſe tenoiẽt en vne maiſon des chãps proche de Marſeille, & de là elles s'acheminerent à l'Egliſe des Accoulez, où demeuroit Goffredy. Ce malheureux jettant l'œil de concupiſcence ſur ceſte Damoiſelle, apres l'auoir cõfeſſée, luy fit preſent d'vne ſaincte relique, enchaſſée dãs de l'argent, la priãt de la porter pour l'amour de noſtre Seigneur, & luy donnant à entendre qu'elle eſtoit remplie de grande vertu. La Damoiſelle de Courbier, ſans pẽſer à aucune malice, & croyant que Goffredy eſtoit vn ſainct hõme la priſt, & lors qu'elle fut arriuée à ſon logis elle la mit à ſon col. Mais à peine l'a luy eut-elle miſe, qu'elle ſe ſentit embrazée d'vne ardeur & d'vne affectiõ deſordonnée enuers cet execrable. L'amitié qu'elle portoit auparauant à ſon mary, fut contrainte de ceder au charme: & ſa chaſteté, qu'elle auoit touſiours ſi ſoigneuſement gardée plus que ſa propre vie, euſt eſté corrõpuë par ce ſortilege, ſi elle en euſt eu le moyen. O Dieu tout puiſſant, eſt-il poſſible que vous dõniez vne telle puiſſãce à vos cruels ennemis, que de triõpher de ceux que vous auez laué de voſtre ſang precieux, & regenerez par l'eau du ſacré Bapteſme? Ceſte Damoiſelle n'a point de repos; elle parle à toute heure de Meſſire Louys, & prie ſa belle mere d'aller auec elle pour le trouuer, meſme en preſence de ſon cher mary. Luy qui ne faiſoit que cõmencer

ter de iouyr de celle qu'il auoit tãt aymée, & qui pẽsoit son amour estre reciproque, comme ils'approche pour la caresser, la treuue auec des inquietudes, & des impatiẽces extraordinaires. Il s'estõne de ce changemẽt & comme la vraye amour est presques tousiours suiuie de deffiance, il prend garde de plus pres à ses actiõs, & la tiẽt de court: pendant qu'elle qui ne peut supporter le feu dereglé qui brusle ses mouelles, est cõme furieuse, & a tousiours Messire Louys à la bouche. Ceste passiõ dura quelques iours, iusques à tãt que Dieu ayant pitié de son innocẽce, & ne voulãt pas permettre que sa chasteté fust ainsi contaminée, voulut qu'en prenãt vne chemise, elle osta de son col ceste feincte relique. Elle ne fut pas plustost hors de son col, que le charme cessa, & l'amour desordonné prit fin. Sa passion se representant à ses yeux, elle s'en estonne, & s'accusant d'impudicité elle verse vn ruisseau de larmes: *Miserable* (disoit la dolante,) *est-il bien possible que ta volonté ait consenty à trahir ton honneur, & à rompre la foy que tu as si sainctement iurée à celuy, sans lequel tu ne sçaurois viure? Quelle eau sera capable de lauer vn si grand crime? Quand tu y employerois toute celle de la mer, encores ne seroit-elle pas suffisante de la nettoyer. O mon Dieu, ayes pitié de ma folie! & vous mon cher Espoux, si vous ne voulés octroyer pardon à celle que vous auez autrefois aymée si cherement, faictes en la punition sur mon corps telle qu'il vous plaira. Vous ne m'en sçauriez donner de si grande, que ma déloyauté n'en merite en-*

cores vne plus griefue. Tenant ce diſcours, ſon mary qui eſtoit bien faſché de ſes deportemens, & qui ne l'eſloignoit gueres de veuë, entre dans la chambre où elle lamantoit. Si toſt qu'elle le voit, elle court, & l'embraſſe eſtroictement en pleurant à chaudes larmes. Luy qui l'ayme comme nous auons deſia dit, la careſſe reciproquement, & apres luy demande, ſi elle ne veut point aller auec luy à ſa ville, pour voir Meſſire Louys. Ha! ma chere ame, repond elle, ie vous coniure ne me parler iamais de cet homme, autrement ie me donneray la mort de ma main propre. Ce Gentil-homme la voyant changée, & en meilleur ſens que de couſtume, ſe doute ſoudain de quelque charme, & s'informe d'elle, ſi Meſſire Louys ne luy auoit rien donné. Si a bien, dit elle: Il me donna vn *Agnus Dei*, enchaſsé dans de l'argent, que i'ay porté pendu à mon col quelque temps. Et où eſt-il, pourſuiuit le mary. Il eſt (repart-elle) dans mon coffre. Il luy demande la clef du coffre qu'il ouure, & puis prend ceſt *Agnus Dei*, & treuue dedans la patte d'vne chauue ſouris, & par meſme moyen deſcouure la meſchanceté & la malice de ceſt execrable ſorcier, qui comme nous auons dict eſt deſia entre les mains de la Iuſtice. Ceſte Damoiſſelle ſe plainct, & faict partie contre luy. Et en l'Arreſt qu'on donna, elle eſt nommée ainſi que nous verrons en la ſuite de ceſte hiſtoire.

Comme il eſt priſonnier, la Cour, pour s'informer

mer plus au vray des malefices qu'on luy mettoit ſus, apres quelques interogations faictes le faict viſiter par maiſtre Iacques Fontaine, Louys Graſſin, & Antoine Merindol Docteurs en Medecine, pour voir s'il n'eſt point marqué comme ſont ordinairement tous les ſorciers, afin qu'apres leur rapport, il ſoit procedé comme de raiſon. Ces Docteurs ſuiuant le commandemant de la Cour, le viſitét, & le deſpoüillent aſſiſtez de maiſtres Bon-temps, & Proult maiſtres Chirurgiens, en preſence de Meſſieurs Thoron & Seguiran, Conſeillers & Commiſſaires deputez, & de Garandel Vicaire general. Ils treuuent ſur ſon corps pluſieurs marques infaillibles de ſorcier, & en font leur rapport. Le Docte Fõtaine en a faict vn liure ſur ce ſuiect, qui ſe lict publiquement. La Cour cependant l'interroge derechef, & le confronte à Magdelaine de la Palud, qui luy ſouſtiét conſtamment ſans varier, toutes ſes meſchãcetés, & particulierement recite en ſa preſence la maniere dont il vſa pour la corrõpre, & la ſeduire. Il nie touſiours neantmoins, meſchant & execrable obſtiné qu'il eſt. Il eſt cependant viſité par Beelzebud, qui à ces fin quitte par interualles le corps de Magdelaine, ſuiuant que Leuiatham, Aſtaroth, Barberith (demeurez dedans pour garder la place, auec Aſmodée & autres eſprits Infernaux) aſſeurét. Le meſme Prince des diables cõfirme leur dire à sõ retour, forcé par la vertu des exorciſmes, & raport, comme il a biẽ endurcy le cœur de Goffredy, afin qu'il ne ſe cõuertiſſe point. Cepẽdant il

ne ceſſe d'affliger, & de torturer Magdelaine, & voyãt qu'elle eſtoit vrayment repẽtante, meſmes que par la force de ſa repentãce, les caracteres de ſorciere qu'elle auoit au corps eſtoiẽt effacés, il fit qu'Aſmodée, qui eſt le Demõ qui incite aux ſalletez, la polluoit à toute heure au grand ſcandale des aſſiſtãs. Vilainie execrable d'Enfer, qui deſcouure touſiours par ſes effects, ce qu'elle eſt. Les pechez de ceſte mal-heureuſe eſtoient bien deteſtables, puis que Dieu permettoit ces abominations eſtre exercées ſur ſon corps. En outre elle eſtoit battuë inceſſamment, auec tant de rigueur qu'elle eſmouuoit chacun à la cõpaſſion. I'ay hõte de publier tant d'horreur à la poſterité, & de diffamer vne Prouince, ſi proche du lieu de ma naiſſance, hõteuſe, pour auoir produit ces prodiges. Ceux qui viendront apres nous doubteront, ainſi que i'ay dit, de la verité de ceſte hiſtoire: mais la caution que ie leur donne d'vn ſi grand Preſident, & d'vn ſi Auguſte Senat, joincte au teſmoignage de ces Reuerends Peres & bons Religieux, les doit diſpoſer à la croyance.

Le procés ayant eſté faict à cet execrable Magicien auant que proceder à ſa condemnation, on taſcha de le conuertir. Pluſieurs Religieux renommez pour leur ſainteté de vie, y prindrent beaucoup de peine: mais ce n'eſtoit qu'hypocriſie en ſon faict. S'il pleuroit quelque fois, il iettoit des larmes à la façon des ſorciers: en mettant les deux doigts indices ſur les deux temples de la teſte: larmes qui n'eſtoient pas pour

tant

tant chaudes,comme les autres communes, ainſi que l'experience le fit paroiſtre, les Peres qui l'exhortoient en ayant eſté aduertis par Magdelaine. Toutesfois il ſe confeſſa & recogneut aucunement ſes pechez:mais l'on voyoit bien que c'eſtoit à grande peine. Ce miſerable obſtiné de la ſorte, croyoit comme font tous le Magiciens, qu'apres ſa mort,il deuiendroit vn demõ de l'air, qui cõme les autres malings eſprits, tourmenteroit les hommes. Car durant le tẽps qu'il exerçoit l'office de Prince des Magiciens,il eſtoit plus malicieux & plus execrable que les diables meſmes, ainſi que Verrine, & Beelzebud le rapportoient. L'vn de ſes plus grands deſirs eſtoit d'engendrer l'Antechriſt,ou bien de viure iuſques à ſa venuë, à fin de pouuoir ioindre ſa rage auec celle du fils de perdition. Or que les Magiciens ayent creu d'eſtre faicts Demons de l'air apres leur mort, la Sybille Erithrée nous le teſmoigne en ces termes. *Lors*(dit ceſte ſorciere)*que le grand Apollon tirera mon ame hors de ce corps,elle s'enuollera libre,& ſe pourmenera par les vuides campagnes de l'air,ſe mélant parmy les voix des vents legers& inuiſibles,& prediſant parmy leurs confuſes halaines, aux oreilles des mortels, l'heur & le malheur de leurs futures aduanturos. Mon corps meſme engraiſſant la terre, luy fera pouſſer des herbes & des racines. Les brebis quiy paiſtront,ſentiront couler dãs leur foye,vne ſcience veritable des choſes ſecrettes & incogneuës,& les oyſeaux qui mangeront de ma chair, prediront à ceux qui ſe meſlent d'augurer le ſuccez des choſes à venir.*

en l'air preſts à l'emporter, ſi les bons Religieux qui l'aſſiſtoient ne l'euſſent ſecouruë.

Or ces malins eſprits ne la tourmentoient pas ſeulement. Les Magiciens contribuoient auſſi toute leur malice, pour ſon affliction. Vn iour elle ſe pourmenoit en la galerie, qui eſtoit joignant ſa chambre en l'Archeveſché d'Aix, lors qu'vn Magicien nommé Iean Baptiſte (ainſi qu'elle diſoit) vint à l'inſtant, & auec vne lancette luy picqua le doigt, plus proche de l'auriculaire, & ayant pris de ſon ſang ſe retira.

Alors elle fit vn grand cry, & alla promptemẽt vers les Peres Billet, & Bailletot, qui la gardoiẽt, pour leur monſtrer le ſang qui ſortoit encores de ſon doigt: meſme ils en veirent eux-meſme trois gouttes ſur la feneſtre, par où ce Magicien s'en eſtoit enfuy. Soudainement ils en aduertirent le Sieur Thoron Commiſſaire, & le Medecin Graſſin.

C'eſt ſans doute que l'Enchanteur luy tira ce ſang pour faire contre elle vn malefice, & pour luy r'allumer dans ſon ame l'amour qu'elle portoit auparauant à Goffredy. Et ce malefice fit ſon operation le lendemain. Elle fut agitée tout ce iour là par des mouuemens ſi eſtranges & prodigieux, qu'on croyoit aſſeurément qu'elle en mourroit

Cependant le Prince des Magiciens eſt touſiours en priſon, & ſouuent ſur la cime de la tour de ſa priſon, l'on void, & l'on entend hurler, & principalement la nuict vn gros chat-huand, enſem

tendez Lucifer ; par le fils Beelzebud , & par le ſainct Eſprit Leuiathan. Lors que vous atteſtez le nom de la Vierge, c'eſt la mere de l'Antechriſt: & le Diable precurſeur de ce fils de perdition eſt voſtre ſainct Iean Baptiſte. O Ciel , ſe peut-il ouyr, n'y imaginer rien de plus execrable ! En quel ſiecle maudit & abominable auons nous pris naiſſance , que nous y voyons de tels monſtres? Les pechez de Sodome , & de Gomorrhe , auec ceux de Babylonne ſont-ils comparables à ces blaſphemes & impietez ? Ie fremis moy-meſme d'horreur , eſcriuant ceſte Hiſtoire : ma main en friſſonne toute, & à peine peut-elle empeſcher que la plume ne luy eſchappe. Si les diables ſont veritables , lors qu'ils ſont adjurez de proferer la verité , par des exorciſmes de l'Egliſe , ie croy les paroles de Verrine , qui a touſiours aſſeuré eſtant dans le corps de ladite Loyſe Cappel , que la fin du monde eſtoit proche , & que l'Antechriſt eſtoit deſia né d'vn Incube , & d'vne Iuifue. Il eſt impoſſible que la patience de Dieu puiſſe plus long-temps ſupporter ces deteſtables pechez. Ie m'eſtonne qu'il n'a deſia exterminé la race des mortels. N'ayant plus de pouvoir de reciter dauantage les crimes de ceſt abominable Magicien , ie m'en vay finir ceſte Hiſtoire par la fin de ſa vie. La Cour de Parlement de Prouence ayant bien & deuëment examiné les actes du procez, tant les preuves & indices de la poſſeſſion diabolique de Magdelaine de la Palud , auditiõs, depoſitions , confeſſions d'icelle ſur le rapt faict d'elle,

d'elle, paſches & promeſſes aux malings Eſprits, & autres cayers d'informations : que les atteſtations & les rapports des Medecins, commis pour verifier les marques de ladite Magdelaine de la Palud, & de Louys Goffredy : enſemble l'audition de ladicte Damoiſelle Victoire de Courbier, ſur les charmes à elle baillez par le Magicien, qui luy auoit causé indiſpoſition en ſon cerueau, & vn amour deſordonné enuers iceluy, auec les confeſſions, retractions, & ſecondes confeſſions volontaires de ce maudit & execrable Sorcier Louys Goffredy, & autres choſes contenuës au procez, le declara par vn Arreſt fort ſolemnel & memorable attaint & conuaincu des crimes à luy impoſez, & pour reparation d'iceux le cõdamna d'eſtre livré entre les mains de l'Executeur, pour eſtre conduit & mené par tous les lieux & carrefours accouſtumés de la ville d'Aix, & au deuant de la porte de l'Egliſe Metropolitaine ſainct Sauveur, pour y faire amande-honorable, teſte nuë, & pieds nuds, la hart au col, tenant vn flambeau ardent en ſes mains, pour illec à genoux demander pardon à Dieu, au Roy, & à la Iuſtice: & puis eſtre mené à la place des Preſcheurs de la dicte ville, & y eſtre ars, & bruſlé tout vif, ſur vn bucher, iuſques à conſommation de ſa chair & oſſemens, dont les cendres ſeroient iettées au vent. Et auant l'execution d'eſtre appliqué à la queſtion ordinaire, & extraordinaire, pour tirer de ſa bouche la verité de ſes complices. Ceſt Arreſt fuſt prononcés, & executé le dernier d'Avril,

d'Auril, mil ſix cens onze. Si toſt qu'il euſt eſté executé, Marguerite fort hõneſte fille de la maiſon de ſaincte Vrſule, fuſt delivrée de trois diables, qui la poſſodoient. Grazil & Sonneillon, deux autres diables qui eſtoient dans le corps de Louyſe Cappel, ſortirent pareillement, mais non pas Verrine, diſant que la volonté de Dieu eſtoit telle qu'il ne ſortiſt point iuſques à ce que la fin de ceſte Hiſtoire fuſt venuë, par la declaration qu'il devoit faire des complices. Auſſi il commença de les nommer par noms, & par ſurnõs, & particulierement vne fille aueugle nommée Honorée, qui fut priſe, treuvée marquée, & conuaincuë, puis bruſlée, auec grande douleur qu'elle reſſentoit pour ſes fautes. Quant à Magdelaine de la Palud, elle fuſt auſſi delivrée d'Aſmodée, ceſt Eſprit maling qui la polluoit & d'autres diables. Cependant elle faict des Pelerinages, tantoſt vers la ſaincte Baume, tantoſt à ſainct Maximin, & maintenant elle va à ſainct Firmin, Egliſe proche de la ville d'Vzés en Languedoc. Elle eſt neantmoins encores poſſedée de Beelzebud, qui la tourmente touſiours, pour l'expiation de ſes pechez. Elle le tient pourtant lié, par la permiſſion de Dieu, dans ſon corps, de telle ſorte qu'il n'en peut ſortir aucunement, bien que le Diable luy demande congé pour vn quart d'heure ſeulement, afin de mettre ordre à ſes Sabbaths. Ceſte pauure repentante faict depuis penitence, & va chercher auec d'autres pauures femmes de Carpentras, nuds pieds, du bois qu'elle vend puis apres

apres publiquement, & tout l'argent qui en prouient, elle le diſtribuë aux pauvres, non ſans eſtre ſouuent affligée de ſes plus proches parens, pour ceſte humilité. Dieu la vueille aſſiſter par ſa ſaincte grace, & la delivrer entierement de la poſſeſſion du malin Eſprit.

C'eſt la fin Targique de ce mal-heureux Preſtre, qui pour vn plaiſir temporel, & vne fumée d'hõneur renõça à ſon Creatur, , à la part de Paradis qui luy eſtoit ouvert aux Sacremens de l'Egliſe. Si i'euſſe voulu eſcrire toutes ſes meſchancetez, il euſt fallu remplir tout vn gros volume, & non vne ſimple narration. Ie ſçay qu'il y en aura pluſieurs qui riront de ceſte Hiſtoire, encores que la verité en apparoiſſe par le teſmoignage de tant de gens de bien, & par l'Areſt d'vn ſi celebre Parlement, prononcé de la bouche de l'vn des plus illuſtres hommes de noſtre ſiecle. Entre telles perſonnes, ie vois les Athées, & les Heretiques, qui rapportent aux cauſes naturelles, ce qu'on raconte des Demoniacles & des ſorciers. Ils diſent que la fantaiſie bleſſée, reçoit des vaines impreſſions, & des chimeres, qui font fouruoyer l'entendemẽt du droit chemin de la raiſon, & alleguent l'exẽple des pretendus ſorciers, qui croyẽt eſtre portés aux Sabats, pendãt qu'ils ſont aſſoupis de ſommeil. En fin ces perſonnes voudroient mettre ceſte croyãce, qu'il n'y a eſprit, ny ſorcier, que ce ſont choſes invẽrée. Mais les impies, tãdis qu'ils nous veulent imprimer ceſte erreur, ils taſchẽt auſſi de ſapper ſourdemẽt vn autre pilier que nous

nous auons de la cognoiſſance du vray Dieu, & de ſon Fils noſtre Redẽpteur, qui nous apprend dans les Euangiles qu'il y a des diables, par le commandement qu'il leur fait de ſortir hors du corps des poſſedez, qui imploroiẽt ſon aſſiſtance. Les Actes des Apoſtres font auſſi mention de Simon le Magicien, & le vieil Teſtament eſt fourny d'vne infinité d'exemples de ſorciers, que Dieu commande d'exterminer. La Pithoniſſe ou ſorciere d'Endor, dont il eſt parlé au liure de Samuël, en fait foy, & autres qu'il n'eſt pas beſoing de reciter. Or quoy que les Libertins de ce miſerable ſiecle tournẽt à riſée ce qu'on dit des ſorciers, des marques qu'ils portent ſur leurs corps, & des hõmages qu'ils rendent à Sathan, nous ne laiſſerons pas de croire ce qui eſt de la verité, puiſque meſme les teſmoignages des Payens confirment ce que nous voyons arriuer tous les iours.

Durant que l'idolatrie eſtoit en ſa plus grande vogue, les Infidelles, & particulierement les Syriens & les Egyptiens, portoient des lettres & des characteres, qui ſignifioient les nõs de leurs Idoles. C'eſt pourquoy Moyſe deffendit aux Iſraëlites de n'imprimer ſur leurs corps aucunes marques, lettres, ny caracteres en haine des Idolatres qui en vſoient pour lors. Ceux qui s'enrooloient en la religion du Dieu Mithres en Perſe, eſtoient marqués par lettres de feu. Et puis ne liſons-nous pas dans les liures de l'Antiquité Payenne, cõme les Striges & les Sorciers ſont de tout temps auides du ſang des petis enfans? Cauidie enterra vn petit

petit garçon iuſques au menton, & le fit mourir ainſi lentement, & de ſa mouëlle, & de ſon foye compoſa vn breuuage amoureux. Tout ce qu'on nous raconte des Menades qui ſuiuoient Bachus en forme de Bouc, n'eſt que le Sabbath des ſorciers de ce temps, qui adorent le diable en figure de Bouc, puant & infect. C'eſt ce Pan laſcif, tant recherché des Matrones d'Italie : C'eſt ce Demon Duſien, qui s'accouploit jadis auec nos Gauloiſes. Nous liſons encore qu'en Grece l'on celebroit anciennement les Bacchanales de trois en trois ans ſur le mont Parnaſſe. A la feſte on y voyoit arriuer de tous coſtez des Satyres à grandes troupes, qui s'aſſembloient, & apres danſoiét en rond, faiſans ſonner des cymbales & des tambours, & crioient hautement à voix enroüée, *Saboé*, *Euam*, *Attes*, *& Hyes*. Ie laiſſe maintenant à iuger ſi ce n'eſtoit pas le Sabbat des Sorciers d'auiourd'huy, qui danſent, & qui ſe meſlent parmy les diables. Suiuant la depoſition de ceux qui ont eſté attaints & conuaincus de ſortilege, les ſorciers crient auiourd'huy en leurs Synagogues: *Has Sabat*, *Sabat*. Dieu vueille reduire ces miſerables à la voye de ſalut : ou bié permettre, que s'ils demeurét obſtinez en leurs ſoüilleures, paillardiſes, pechez contre nature, execrables & diaboliques meurtres & ſanglans deſirs de vengeance, la Iuſtice y mettre ſi bien la main, qu'ils ſoiét exterminez entierement de la terre, à la confuſion de leur Bouc deteſtable, ſale, & puant: & à la gloire de noſtre Seigneur Ieſus. Chriſt.

LE

LE FVNESTE ET lamentable mariage du valeureux Lyndorac, & de la belle Caliſte, & des triſtes accidens qui en ſont procedez.

HISTOIRE III.

LYNDORAC que le Ciel auoit pourueu de valeur & de courage, autant que Gentil-homme de France, tiroit ſon origine des contrées, où prend ſa ſource le fleuue du Gard, renõmé pour le pont admirable que l'Empereur Adrian y fit baſtir. Son inclination qui le pouſſoit naturellement aux armes, luy fit en l'aage de quinze ans quitter ſa patrie, & s'expoſer aux hazards de la guerre, pour en moiſſonner les lauriers, que l'on ne peut recueillir ſans les arrouſer premierement de ſang. Le Lãguedoc, la Prouẽce, & le Dauphiné, admirẽt deſia ſa valeur, & la publient ſi bien, que le grand Henry amoureux de tels hommes, le veut auoir auprés de ſa Majeſté. Il luy donne des charges qui excedent ſon aage,

& l'employe en des affaires, & des intelligences qu'il a parmy les nations eſtrangeres, & Lyndorac s'en demeſle ſi bien, que ce grand Prince (qui ne ſe trompoit iamais en ſon eſlection) l'en ayme, & eſtime d'auantage.

Mon ſubject n'eſt pas de raconter icy particulierement les effects de ſa valeur, du courage & du iugement de Lyndorac. Il a mieux graué ſon nom ſur le dos de ſes ennemis, que ie ne ſçaurois faire auec vne plume ſur du papier. Ie diray ſeulement, qu'apres auoir receu de ſon Prince ce qu'il meritoit, auec promeſſe d'en receuoir d'auãtage, l'humeur le prit de reuoir ſes parẽs. Il part auec ſon congé, & arriue au bas Lãguedoc. Ce ne ſont que careſſe & que viſites de ſes amis. Ceux que ſon renom attiroit par l'oreille, veulẽt maintenant cõtenter leurs yeux, & remarquẽt en Lyndorac vne viue image de valeur. Ceſte belle diſpoſition, ceſte gaillarde ieuneſſe, qui commence à pouſſer vn premier cotton, ce corps où la Nature admire ſes richeſſes, & le bruit de ſa valeur luy donnent l'entrée libre parmy les plus honneſtes cõpagnies. Les Dames à l'enuy l'honnorẽt & pluſieurs taſchent de gaigner ſa liberté. Luy que les exercices de Mars auoiẽt iuſques alors empeſché de receuoir les charmes d'vn bel œil, auſſi toſt qu'il voit Caliſte, vn deſir le bruſle, & ſa franchiſe gardée ſi longuement, eſt contrainte de ſe rendre.

Caliſte n'eſt pas de ces beautez vulgaires, que le monde priſe. C'eſt vn vif tableau d'honneur, & de graces. Ses yeux ne vont iamais en vain

vain à la conqueſte. Toute liberté fuit au deuant d'eux, & ie croy que s'ils eſlançoient par tout leurs regards, ils la banniroient entierement de la terre. Sõ humeur libre (modeſte neantmoins) faict naiſtre le deſir, & mourir l'eſperance. Celuy qui la voit, & qui la ſert, croit de voir bien toſt payer la fidelité de ſon ſeruice : mais il ſe trouue autant eſloigné de ſon attente, comme il penſoit eſtre proche de ſa gloire. Ieune liberté, que tu couteras cher à Lindorac, & à Rochebelle : voire à ton propre repos ! Ie ne te blaſme pas toutesfois, la faute ne procede point de toy. Ton futur eſpoux & ſon aduerſaire en ſont l'origine.

L'vn ne deuoit iamais entrer ſi auant en de jalouſes humeurs, puis qu'eſtant comme tu es, vn vif exemplaire d'honneur auſſi bien que de beauté, il ſe rendoit coulpable de beaucoup de crimes. Et l'autre ne deuoit iamais abuſer de ton honneſte courtoiſie, & par ſa fole vanité porter vn mary ialoux au blaſme de ton innocence.

Voila doncques comme ce braue guerrier, qui n'euſt pas craint d'attaquer le Dieu Mars, ſe treuue ſi ſenſible aux premiers traicts que l'Amour luy decoche, qu'il n'a plus d'autre occupation qu'à cherir ſa bleſſeure, & honorer ſa priſon. Il s'efforce de faire paroiſtre à ſa Maiſtreſſe les effects de ſa paſſiõ, mais la crainte qu'elle n'ait engagé sõ ame en quelque autre part le retiẽt. C'eſt ce qui le deſeſpere, tãdis qu'il ſe flatte en ſa douleur. Il voudroit biẽ (s'il luy eſtoit poſſible) reſiſter

à ce nouuel aſſaut : mais ſon amour eſt trop forte, & ſa raiſon trop foible, & puis c'eſt vne folie, de vouloir eſtre ſage cõtre le deſtin, de qui les hõmes s'efforcent en vain de fuir les loix. Caliſte, qui n'auoit encore experimenté ce que peuuent les belles qualitez, & le merite d'vn galand homme, auſſi toſt qu'elle vid Lindorac, s'émeut aucunemẽt, & la glace qui ſeruoit de répart à ce cœur, que les flammes de l'Amour n'auoient peu eſchauffer auparauant, commence de ſe fondre.

Lyndorac cependant reſue touſiours ſur ſon amour, tandis que le ſommeil adoucit les trauaux des mortels, il ne peut fermer la paupiere. L'obiect de Caliſte, vole touſiours au deuant de ſes yeux, & l'obſcurité de la nuict ne le peut empeſcher de la voir.

Faut-il doncques (diſoit cet Amoureux) *que ie me rende ſi ſoudain, & ſans me deffendre à vn ennemy, qui ne peut ſur nous, que ce que nous luy donnons. Sera il dict, que Lyndorac, qui n'a iamais pally pour la peur des hazards, mais qui pluſtoſt a deffié tant de fois de la mort teincte de ſang & d'horreur, au milieu des perils, ſoit maintenant de ſi foible & de ſi laſche courage, qu'il n'oſe faire de reſiſtance à vn enfant, tout nud, & qui pour toutes armes ne ſe ſert que de noſtre conſentement. Eſtouffons de bõne heure ceſte paſſion, indigne de loger dans vne ame releuée, & meurtriſſons ce penſer, enfant d'vn courage bas. Bouchons les oreilles à ces Sirenes trompeuſes, & fermons les yeux à ce Baſiliq, qui tuë de ſon regard.*

L'Amour

L'Amour reſſemble proprement au riuage Aſphaltite. Il cache touſiours vn noir ſerpent ſoubs vne belle fleur.

Ainſi parloit Lyndorac, en la naiſſance de ſa paſſion. Heureux s'il euſt eu plus de reſolution que d'amour. Mais à peine ſon cœur enfante ce diſcours, qu'vn autre tout contraire penſer, luy faict tenir ce langage.

Indigne de iouyr de lumiere du iour, as-tu bien le courage de blaſphemer contre ce Dieu, qui fait trembler & le Ciel & la terre. Veux-tu demeurer ſeul au monde ſans aymer, comme ſi tu eſtois vn rocher inſenſible. L'amour eſt inſeparable d'vne ame genereuſe, & ces braues guerriers tant vantez aux Hiſtoires de l'antiquité, ont touſiours meſlé les Myrthes auec les Palmes. Aymõs doncques, & marchõs auec eux, ſoubs l'enſeigne de Cupidon, auſſi bien que ſoubs la banniere de Mars. Faiſons paroiſtre à ma belle les trophées de ſa victoire, & les marques de noſtre deffaite. Encores que sõ cœur fuſt de roche, nous l'amolirõs auec nos larmes. Mais que ſçay-ie ſi quelque autre plus heureux que ie ne ſuis ne m'a point deuancé? O Amour! entre les mains de qui ie remets ma vie deſormais, & mõ repos deſtourne de moy ceſte peur, & rend vaincu ce preſage, fay que mon eſprit ne ſoit point troublé par ceſte nouuelle imagination, qui veut diuiſer mon ame de ton obeyſſance.

Ce ſont les meſmes diſcours que tenoit cet Amant paſſionné, lors qu'auec les flambeaux de

l'Amour : il allumoit les torches de ſes funerailles. Et pour tenter la volonté de ſa maiſtreſſe, vn iour ſa main, plus courageuſe que ſa bouche, eſcriuit ceſte lettre.

SI i'eſtois autant priué de iugement (Belle Calliſte) comme vous eſtes pourueuë de beauté, vous ne verriez peut eſtre mon amour deſcrite ſur ce papier. Mais eſtant comme vous eſtes la merueille des yeux, & moy le plus recognoiſſant de vos merites, vous excuſerez mõ audace, & ingerez que l'excés des preſens que le Ciel & la Nature vous ont donnez, ſont plus coulpables que mon extreme paſſion. Les Dieux vous ont doüée de tant de graces, qu'il eſt impoſſible de les voir ſans les aymer. Il ne faut donc que vous doutiez ſi ie vous ayme, & ſi ie deſire de vous ſeruir, puis que vous eſtes l'obiect le plus aymable des beautez, & moy le plus viuement atteint de vos beaux yeux. Ie vous coniure par ces Soleils qui m'eſclairent de receuoir la promeſſe que ie vous fais de n'adorer deſormais autre que vous. Ie la ſigneray de mon ſang, ſi vous le voulez ainſi, & vous teſmoigneray par ma mort, que mes paroles, & ma paſſion ſont vne meſme choſe.

Ayant fermé ceſte lettre, il la fit donner à vne fille de chambre de la mere à Caliſte, afin qu'elle ſoit renduë ſecrettement à ſa Maiſtreſſe. Ceſte fille que nous appellerons Melite, cognoiſſoit Lyndorac, & eſtoit bien aiſe de luy rendre quelque bon office. Et ne pouuãt l'obliger mieux qu'é ce ſuject, elle ne manque point de la remetre entre les mains de Caliſte, qui l'ouure comme vne choſe

choſe indifferente: mais qui l'ayant ouuerte, & ſe voyant nõmer dedans rougit, & pallit en meſme tẽps. Elle eſtoit vne fois reſoluë de s'arreſter ſans la lire d'auantage, & la ietter dans le feu, ſi la meſſagere ne l'euſt empeſchée par ces paroles.

Et quoy (belle Caliſte) eſt cecy le ſalaire que vous rendez à ceux qui meurent pour voſtre amour. Acheuez de lire ceſte lettre, & recognoiſſez que ſi les Dieux vous ont enrichie de beauté, ils n'ont pas priué Lyndorac de merite. Il eſt tel, que ſa valeur & honneur demandẽt vne autre recompenſe. Comment (reſpond Caliſte) eſtes-vous doncques de celles qui ſeruent de conſeil & d'adreſſe aux artifices des hommes trompeurs & abuſeurs? Si n'eſtoit que l'amitié que ie vous ay portée iuſques icy, retient vn peu ma iuſte colere, ie vous ferois chaſtier, comme vous meritez.

Vous appellez doncques, repart Melite, trompeur & abuſeur, celuy qui paſſe en fidelité, auſſi bien comme en valeur, tout le reſte des hommes, & blaſmez vne fille, qui a ſuccé l'honneur auec le laict dans voſtre maiſon? Caliſte celuy qui vous eſcrit, a faict iuſques icy trop de profeſſion de l'honneur, & celle qui vous en parle, deſire trop voſtre contentement. Mon penſer eſt bien eſloigné de voſtre impreſſion. Son amour eſt honneſte, & ſa recherche loüable.

S'il eſt ainſi que vous le dictes (reſpond Caliſte) que n'entre-il doncques en ſes recherches par la porte de l'honneur? Ne ſçaiſt-il pas que ie

ſuis ſous les loix d'vne mere, & que ie ne plus auoir d'autre volonté que la ſienne ? Peut eſtre qu'il s'attend que ie luy reſponde. Ie ne ſuis pas ſi ſotte, encores que ie ſois ſi ieune ; que ie ne ſçache bien cognoiſtre comme l'on s'engage par des reſponſes.

Tenant ce ſage diſcours, elle quitta l'autre, qui vouloit repliquer, & entre à l'heure meſme dans vne chambre, & s'enferme dedans toute ſeule. Ce fut-là qu'elle acheua de lire la lettre de Lyndorac, & que d'vn coſté l'amour commence d'acheuer ſon ouurage. La valeur, & la beauté de ce ieune guerrier, ſeruent à ce petit Dieu d'inſtrument, pour rauir la liberté de ceſte Belle. Caliſte veut tuër ceſte paſſion en naiſſant, mais ſon cœur trop doux, ne tient point de l'inhumanité de Medée, qui fit mourir ceux qu'elle auoit faict naiſtre. Elle eſt reſoluë d'aymer Lyndorac, mais autant que les bornes de l'honneur le peuuent permettre. Auſſi elle diſſimule ſa paſſion, luy preſcrit des loix, & ne permet pas que perſonne en ait la cognoiſſance.

Mais Lyndorac, qui bruſloit d'impatience, & qui ſe promettoit d'eſtre honoré d'vne reſponſe, eſt preſque ſur le poinct d'vſer de violence ſur luy, meſme, lors qu'il apprend par ſa fidele Meſſagere le ſuccez de ſon ambaſſade. Ha! mal-heureux, diſoit-il, que ta folie eſt bien chaſtiée. Tu deuois meſurer ton deſſein, & tenir le milieu, ſans monter aux extremitez. Ne deuois-tu pas croire que Caliſte eſtant la plus belle

du

du monde, la raiſon veut qu'elle ſoit ſeruie de celuy qui poſſede plus de merite ! O fauſſe eſperance, ô deſir auantureux & temeraire, que vous me couſtés cher.

Il vouloit pourſuiure, lors que la parole luy faillit, au grand eſtonnement de Melite, qui par ce diſcours taſche de releuer ſon courage. Et quoy, Monſieur, vous rendez-vous doncques ſi toſt au premier coup de tempeſte & d'orage que vous eſprouuez en amour ? Eſtes-vous ſi peu expert en ceſte nauigation, que vous ne ſçachiez que la bonace n'y peut eſtre telle qu'on n'y redoute touſiours quelque nouueau eſcueil ? Si voſtre Maiſtreſſe par ſa rigueur a monſtré qu'elle eſt femme, vous monſtrez maintenant par voſtre laſcheté, que vous eſtes moins qu'homme. Parauanture voudriez-vous, qu'à la premiere rencontre, elle couruſt les bras ouuerts pour vous teſmoigner ſa flamme. Reprenez vos eſprits impatients & abbatus, & apprenez que l'amour doit proceder de la cognoiſſance, & qu'en amour, non plus qu'en guerre, le ſoldat ne merite point la couronne, auant que d'auoir combatu.

Ainſi parloit Melite, quand Lyndorac par vn ſouſpir donnant de l'air à ſon ame oppreſſée, reſpond de la ſorte.

Ma chere amie, il eſt bien aiſé à ceux qui ſont ſains, de donner conſeil aux malades. Mais en effect puis que vous m'auez tant obligé iuſques icy que me conſeillez-vous de faire : de viure, ou de mourir ?

Viuez (dit Melite) & prenez courage. Dieu nous a donné vne incertaine vie, & vne certaine mort, & nous deuons conſeruer l'vne, & fuyr l'autre, puis que l'vne nous manque ſi toſt, & que l'autre nous eſt infaillible. Voyez voſtre Maiſtreſſe, ſondez ſon cœur, parlez à ſa mere, & ſoyez ſi diſcret en toutes vos actions, que rien ne vous puiſſe reculer des bonnes graces de celle qui ſans doute vous ayme, quoy qu'elle le diſſimule.

Ce furent les diſcours de Melite, qui firent que Lindorac le iour meſme eut moyen de parler à Caliſte. Si mon deſſein eſtoit de raconter des propos amoureux pluſtoſt que des Hiſtoires Tragiques, i'eſcrirois beaucoup de choſes ſur ce ſujet: mais craignant d'ennuyer ceux qui prendront la peine de lire ce recit, ie diray ſeulement qu'apres que noſtre amoureux eut appris de ſa Maiſtreſſe, que ſon vouloir dependoit de ſa mere, & qu'admirant la ſageſſe de ceſte fille bien nourrie, ſon amour ſe fuſt augmenté, il la fiſt demander en mariage, & employa pour ce ſujet ceux de qui il ſe fioit le plus.

La mere de Caliſte, qui eſt vne Dame illuſtre de ſang, & de vertu, vefue d'vn des braues Barons que le Soleil veid iamais, aſſemble ſes parens, & leur communique la recherche & l'amoureuſe pourſuite de Lindorac. Et comme les eſprits ſont differents en leurs iugemens, les vns treuvent bon ce mariage, les autres le reiettent, & par leur raiſon alleguent que Lyndorac n'eſt pas aſſez riche. Toutesfois apres qu'il fut repreſenté

à la

à la mere comme la vraye richeſſe conſiſte aux dons de nature, & qu'en vain vn homme s'efforce à deuenir riche, lors qu'il manque des belles parties de l'ame, & qu'on euſt mis en auant la Nobleſſe, la valeur & la fortune de Lyndorac, ce mariage eſt conclud, au grand contentement des deux parties.

Voicy de belles roſes en apparence, mais leurs eſpines picqueront iuſques au cœur. Toute la Nobleſſe du Pays vient honorer leur nopces. On y court la bague, on y iouſte, on y danſe, & l'on n'y parle que de ſe reſiouyr. La nuict vient cependant auec ſes larges voiles, & Lyndorac qui l'a ſi long-temps deſirée, y recueille le fruict de ſes trauaux, & ſeme dans vn jardin clos & fermé pour tout autre. Qui voudroit conter les mignardes careſſes de ce couple amoureux, qu'il nombre les eſtoilles du Firmament, les fleurs du Printemps, & les fruicts de l'Automne. Il n'appartient qu'à l'Amour, qui preſidoit en ceſte chaſte couche, & qui recueilloit ces doux ſouſpirs, ces mots deſirables, & ces petits refus ſuiuis d'embraſſemens, de les reciter. Il ſemble deſia à Lyndorac que deſormais il doit eſtimer ſa gloire eſgale à celle des Dieux, & ignore les tragiques, & les ſanglãs effets qui ſortirõt d'vne ſi douce ame.

O decrets du deſtin ! mais pluſtoſt ſecrets du conſeil de la ſageſſe du grand Dieu, que vos abiſmes ſont profonds & merueilleux ! Faut-il qu'vne action ſi honneſte, ou pluſtoſt vn Sacrement honnorable en la preſence du Ciel & de la terre,

ſoit

ſoit le commencement de tant mal-heurs : Iunon n'y Pronube, ne ſe treuuerent point à ceſte nopce : la diſcorde toute la nuict ſema ſes couleuures dans la maiſon, & la choüette, oiſeau malancontreux, chanta ſur le toict vne triſte & funeſtre chanſon.

Apres les ſolemnitez accouſtumées, chacun ſe retire en ſa maiſon, & nos deux Mariez s'abandonnent aux plus cheres delices de leur accouplement. On les voit touſiours enſemble, & les petits Amours volent touſiours dedans leurs yeux, & baiſent inceſſamment leur viſage. Ils furent heureux & contents de la ſorte l'eſpace de ſix moix : lors que la fortune enuieuſe de leur aiſe, vient ſemondre Lyndorac de ſon deuoir. Elle luy repreſente le ſeruice de ſon Prince, ſa valeur qu'il doit exercer contre l'Eſtranger orgueilleux & perfide, & ceſte fleur de ieuneſſe, qui ne doit iamais permettre qu'vn eſprit maſle & genereux comme le ſien, ſe laiſſe entierement ſurmonter par les embraſſemens d'vne femme.

Ces conſiderations ont tant de force, qu'il ſe delibere de quiter, pour vn peu de temps, ſon plus doux repos, & d'abandonner ce qu'il auoit recherché auec tant de paſſion. Il en parle à Caliſte, qui du commencement a bien de la peine à ſe reſoudre à ceſte dure ſeparation. Ce ne ſont que ſouſpirs & que regrets capables d'arreſter Lyndorac, ſi les loix de l'honneur, tyran des belles ames, euſſent eu pour ce coup moins de pouuoir que celles de l'Amour.

Il

Il part doncques, & en partant ils font vne eſchange. Lyndorac emporte le cœur de Caliſte, & elle retient celuy de Lyndorac.

Belle Calliſte que ce depart vous fut de dure digeſtion. Ceux qu'vne veritable & legitime amour a rendus tributaires, peuuent iuger des trauerſes d'vne abſence. C'eſt vne nuict toute noire de douleurs, & d'autant plus faſcheuſe à ſupporter, qu'elle dure beaucoup. Elle fut auſſi longue que la nuict qui partage l'année auec le iour, aux contrées qui ſont iuſtement deſſous l'Ourſe. Ceſte apprehenſion de ſix mois vous eſt vn ſiecle: mais ſi vous auiez cognoiſſance des malheurs que la fortune vous trame au retour de Lyndorac, helas! Caliſte, vous la ſouhaitteriez eternelle.

Tandis que ceſte nouuelle mariée ſouſpire l'abſence de ſon mary, ſa mere & ſes plus proches parents la viennent conſoler, & par des belles raiſons s'efforcent d'adoucir la rigueur de ceſt éloignement. On la diuertit, mais non pas ſi bien, que le ſouuenir de ſon eſpoux ne ſoit touſiours viuement empraincт dedans ſon ame.

Comme la liberté des compagnies eſt grande en ceſte Prouince, où l'on faict plus de profeſſion de l'honneur, que de ſon apparence, pluſieurs Damoiſelles voiſines, accompagnées de quelques Gentils hommes voyent ſouuent Caliſte, & elle leur rend ſouuent leurs viſites. Parmy ces Gentils-hommes qui menent ces Dames, Rochebelle tient le premier lieu. Sa beauté, ſa taille, ſa

diſpoſi

à ce nouuel aſſaut : mais ſon amour eſt trop forte, & ſa raiſon trop foible, & puis c'eſt vne folie, de vouloir eſtre ſage cõtre le deſtin, de qui les hõmes s'efforcent en vain de fuir les loix. Caliſte, qui n'auoit encore experimenté ce que peuuent les belles qualitez, & le merite d'vn galand homme, auſſi toſt qu'elle vid Lindorac, s'émeut aucunemẽt, & la glace qui ſeruoit de rẽpart à ce cœur, que les flammes de l'Amour n'auoient peu eſchauffer auparauant, commence de ſe fondre.

Lyndorac cependant reſue touſiours ſur ſon amour, tandis que le ſommeil adoucit les trauaux des mortels, il ne peut fermer la paupiere. L'obiect de Caliſte, vole touſiours au deuant de ſes yeux, & l'obſcurité de la nuict ne le peut empeſcher de la voir.

Faut-il doncques (diſoit cet Amoureux) *que ie me rende ſi ſoudain, & ſans me deffendre à vn ennemy, qui ne peut ſur nous, que ce que nous luy donnons. Sera il dict, que Lyndorac, qui n'a iamais pally pour la peur des hazards, mais qui pluſtoſt a deffié tant de fois de la mort teincte de ſang & d'horreur, au milieu des perils, ſoit maintenant de ſi foible & de ſi laſche courage, qu'il n'oſe faire de reſiſtance à vn enfant, tout nud, & qui pour toutes armes ne ſe ſert que de noſtre conſentement. Eſtouffons de bonne heure ceſte paſſion, indigne de loger dans vne ame releuée, & meurtriſſons ce penſer, enfant d'vn courage bas. Bouchons les oreilles à ces Sirenes trompeuſes, & fermons les yeux à ce Baſiliq, qui tuë de ſon regard.*

L'Amour

L'Amour reſſemble proprement au riuage Aſphaltite. Il cache touſiours vn noir ſerpent ſoubs vne belle fleur.

Ainſi parloit Lyndorac, en la naiſſance de ſa paſſion. Heureux s'il euſt eu plus de reſolution que d'amour. Mais à peine ſon cœur enfante ce diſcours, qu'vn autre tout contraire penſer, luy faict tenir ce langage.

Indigne de iouyr de lumiere du iour, as-tu bien le courage de blaſphemer contre ce Dieu, qui fait trembler & le Ciel & la terre. Veux-tu demeurer ſeul au monde ſans aymer, comme ſi tu eſtois vn rocher inſenſible. L'amour eſt inſeparable d'vne ame genereuſe, & ces braues guerriers tant vantez aux Hiſtoires de l'antiquité, ont touſiours meſlé les Myrthes auec les Palmes. Aymõs doncques, & marchõs auec eux, ſoubs l'enſeigne de Cupidon, auſſi bien que ſoubs la banniere de Mars. Faiſons paroiſtre à ma belle les trophées de ſa victoire, & les marques de noſtre deffaite. Encores que sõ cœur fuſt de roche, nous l'amolirõs auec nos larmes. Mais que ſçay-ie ſi quelque autre plus heureux que ie ne ſuis ne m'a point deuancé? O Amour! entre les mains de qui ie remets ma vie deſormais, & mõ repos deſtourne de moy ceſte peur, & rend vaincu ce preſage, fay que mon eſprit ne ſoit point troublé par ceſte nouuelle imagination, qui veut diuiſer mon ame de ton obeyſſance.

Ce ſont les meſmes diſcours que tenoit cet Amant paſſionné, lors qu'auec les flambeaux de

l'Amour : il allumoit les torches de ſes funerailles. Et pour tenter la volonté de ſa maiſtreſſe, vn iour ſa main, plus courageuſe que ſa bouche, eſcriuit ceſte lettre.

SI i'eſtois autant priué de iugement (Belle Calliſte) comme vous eſtes pourueuë de beauté, vous ne verriez peut eſtre mon amour deſcrite ſur ce papier. Mais eſtant comme vous eſtes la merueille des yeux, & moy le plus recognoiſſant de vos merites, vous excuſerez mõ audace, & ingerez que l'excés des preſens que le Ciel & la Nature vous ont donnez, ſont plus coulpables que mon extreme paſſion. Les Dieux vous ont doüée de tant de graces, qu'il eſt impoſſible de les voir ſans les aymer. Il ne faut donc que vous doutiez ſi ie vous ayme, & ſi ie deſire de vous ſeruir, puis que vous eſtes l'object le plus aymable des beautez, & moy le plus viuement atteint de vos beaux yeux. Ie vous coniure par ces Soleils qui m'eſclairent de receuoir la promeſſe que ie vous fais de n'adorer deſormais autre que vous. Ie la ſigneray de mon ſang, ſi vous le voulez ainſi, & vous teſmoigneray par ma mort, que mes paroles, & ma paſſion ſont vne meſme choſe.

Ayant fermé ceſte lettre, il la fit donner à vne fille de chambre de la mere à Caliſte, afin qu'elle ſoit renduë ſecrettement à ſa Maiſtreſſe. Ceſte fille que nous appellerons Melite, cognoiſſoit Lyndorac, & eſtoit bien aiſe de luy rendre quelque bon office. Et ne pouuãt l'obliger mieux qu'é ce ſuject, elle ne manque point de la remetre entre les mains de Caliſte, qui l'ouure comme vne choſe

choſe indifferente: mais qui l'ayant ouuerte, & ſe voyant nõmer dedans rougit, & pallit en meſme tẽps. Elle eſtoit vne fois reſoluë de s'arreſter ſans la lire d'auantage, & la ietter dans le feu, ſi la meſſagere ne l'euſt empeſchée par ces paroles.

Et quoy (belle Caliſte) eſt cecy le ſalaire que vous rendez à ceux qui meurent pour voſtre amour. Acheuez de lire ceſte lettre, & recognoiſſez que ſi les Dieux vous ont enrichie de beauté, ils n'ont pas priué Lyndorac de merite. Il eſt tel, que ſa valeur & honneur demandẽt vne autre recompenſe. Comment (reſpond Caliſte) eſtes-vous doncques de celles qui ſeruent de conſeil & d'adreſſe aux artifices des hommes trompeurs & abuſeurs? Si n'eſtoit que l'amitié que ie vous ay portée iuſques icy, retient vn peu ma iuſte colere, ie vous ferois chaſtier, comme vous meritez.

Vous appellez doncques, repart Melite, trompeur & abuſeur, celuy qui paſſe en fidelité, auſſi bien comme en valeur, tout le reſte des hommes, & blaſmez vne fille, qui a ſuccé l'honneur auec le laict dans voſtre maiſon? Caliſte celuy qui vous eſcrit, a faict iuſques icy trop de profeſſion de l'honneur, & celle qui vous en parle, deſire trop voſtre contentement. Mon penſer eſt bien eſloigné de voſtre impreſſion. Son amour eſt honneſte, & ſa recherche loüable.

S'il eſt ainſi que vous le dictes (reſpond Caliſte) que n'entre-il doncques en ſes recherches par la porte de l'honneur? Ne ſçaiſt-il pas que ie

ſuis ſous les loix d'vne mere, & que ie ne plus auoir d'autre volonté que la ſienne ? Peut eſtre qu'il s'attend que ie luy reſponde. Ie ne ſuis pas ſi ſotte, encores que ie ſois ſi ieune ; que ie ne ſçache bien cognoiſtre comme l'on s'engage par des reſponſes.

Tenant ce ſage diſcours, elle quitta l'autre, qui vouloit repliquer, & entre à l'heure meſme dans vne chambre, & s'enferme dedans toute ſeule. Ce fut-là qu'elle acheua de lire la lettre de Lyndorac, & que d'vn coſté l'amour commence d'acheuer ſon ouurage. La valeur, & la beauté de ce ieune guerrier, ſeruent à ce petit Dieu d'inſtrument, pour rauir la liberté de ceſte Belle. Caliſte veut tuër ceſte paſſion en naiſſant, mais ſon cœur trop doux, ne tient point de l'inhumanité de Medée, qui fit mourir ceux qu'elle auoit faict naiſtre. Elle eſt reſoluë d'aymer Lyndorac, mais autant que les bornes de l'honneur le peuuent permettre. Auſſi elle diſſimule ſa paſſion, luy preſcrit des loix, & ne permet pas que perſonne en ait la cognoiſſance.

Mais Lyndorac, qui bruſloit d'impatience, & qui ſe promettoit d'eſtre honoré d'vne reſponſe, eſt preſque ſur le poinct d'vſer de violence ſur luy, meſme, lors qu'il apprend par ſa fidele Meſſagere le ſuccez de ſon ambaſſade. Ha! mal-heureux, diſoit-il, que ta folie eſt bien chaſtiée. Tu deuois meſurer ton deſſein, & tenir le milieu, ſans monter aux extremitez. Ne deuois-tu pas croire que Caliſte eſtant la plus belle

du

du monde, la raiſon veut qu'elle ſoit ſeruie de celuy qui poſſede plus de merite ! O fauſſe eſperance, ô deſir auantureux & temeraire, que vous me couſtés cher.

Il vouloit pourſuiure, lors que la parole luy faillit, au grand eſtonnement de Melite, qui par ce diſcours taſche de releuer ſon courage. Et quoy, Monſieur, vous rendez-vous doncques ſi toſt au premier coup de tempeſte & d'orage que vous eſprouuez en amour ? Eſtes-vous ſi peu expert en ceſte nauigation, que vous ne ſçachiez que la bonace n'y peut eſtre telle qu'on n'y redoute touſiours quelque nouueau eſcueil ? Si voſtre Maiſtreſſe par ſa rigueur a monſtré qu'elle eſt femme, vous monſtrez maintenant par voſtre laſcheté, que vous eſtes moins qu'homme. Parauanture voudriez-vous, qu'à la premiere rencontre, elle couruſt les bras ouuerts pour vous teſmoigner ſa flamme. Reprenez vos eſprits impatients & abbatus, & apprenez que l'amour doit proceder de la cognoiſſance, & qu'en amour, non plus qu'en guerre, le ſoldat ne merite point la couronne, auant que d'auoir combatu.

Ainſi parloit Melite, quand Lyndorac par vn ſouſpir donnant de l'air à ſon ame oppreſſée, reſpond de la ſorte.

Ma chere amie, il eſt bien aiſé à ceux qui ſont ſains, de donner conſeil aux malades. Mais en effect puis que vous m'auez tant obligé iuſques icy que me conſeillez-vous de faire : de viure, ou de mourir ?

Viuez (dit Melite) & prenez courage. Dieu nous a donné vne incertaine vie, & vne certaine mort, & nous deuons conſeruer l'vne, & fuyr l'autre, puis que l'vne nous manque ſi toſt, & que l'autre nous eſt infaillible. Voyez voſtre Maiſtreſſe, ſondez ſon cœur, parlez à ſa mere, & ſoyez ſi diſcret en toutes vos actions, que rien ne vous puiſſe reculer des bonnes graces de celle qui ſans doute vous ayme, quoy qu'elle le diſſimule.

Ce furent les diſcours de Melite, qui firent que Lindorac le iour meſme eut moyen de parler à Caliſte. Si mon deſſein eſtoit de raconter des propos amoureux pluſtoſt que des Hiſtoires Tragiques, i'eſcrirois beaucoup de choſes ſur ce ſujet: mais craignant d'ennuyer ceux qui prendront la peine de lire ce recit, ie diray ſeulement qu'apres que noſtre amoureux eut appris de ſa Maiſtreſſe, que ſon vouloir dependoit de ſa mere, & qu'admirant la ſageſſe de ceſte fille bien nourrie, ſon amour ſe fuſt augmenté, il la fiſt demander en mariage, & employa pour ce ſujet ceux de qui il ſe fioit le plus.

La mere de Caliſte, qui eſt vne Dame illuſtre de ſang, & de vertu, vefue d'vn des braues Barons que le Soleil veid iamais, aſſemble ſes parens, & leur communique la recherche & l'amoureuſe pourſuite de Lindorac. Et comme les eſprits ſont differents en leurs iugemens, les vns treuvent bon ce mariage, les autres le reiettent, & par leur raiſon alleguent que Lyndorac n'eſt pas aſſez riche. Toutesfois apres qu'il fut repreſenté

à la

à la mere comme la vraye richeſſe conſiſte aux dons de nature, & qu'en vain vn homme s'efforce à deuenir riche, lors qu'il manque des belles parties de l'ame, & qu'on euſt mis en auant la Nobleſſe, la valeur & la fortune de Lyndorac, ce mariage eſt conclud, au grand contentement des deux parties.

Voicy de belles roſes en apparence, mais leurs eſpines picqueront iuſques au cœur. Toute la Nobleſſe du Pays vient honorer leur nopces. On y court la bague, on y iouſte, on y danſe, & l'on n'y parle que de ſe reſiouyr. La nuict vient cependant auec ſes larges voiles, & Lyndorac qui l'a ſi long-temps deſirée, y recueille le fruict de ſes trauaux, & ſeme dans vn jardin clos & fermé pour tout autre. Qui voudroit conter les mignardes careſſes de ce couple amoureux, qu'il nombre les eſtoilles du Firmament, les fleurs du Printemps, & les fruicts de l'Automne. Il n'appartient qu'à l'Amour, qui preſidoit en ceſte chaſte couche, & qui recueilloit ces doux ſouſpirs, ces mots deſirables, & ces petits refus ſuiuis d'embraſſemens, de les reciter. Il ſemble deſia à Lyndorac que deſormais il doit eſtimer ſa gloire eſgale à celle des Dieux, & ignore les tragiques, & les ſanglãs effets qui ſortirõt d'vne ſi douce ame.

O decrets du deſtin! mais pluſtoſt ſecrets du conſeil de la ſageſſe du grand Dieu, que vos abiſmes ſont profonds & merueilleux! Faut-il qu'vne action ſi honneſte, ou pluſtoſt vn Sacrement honnorable en la preſence du Ciel & de la terre, ſoit

ſoit le commencement de tant mal-heurs : Iunon n'y Pronube, ne ſe treuuerent point à ceſte nopce : la diſcorde toute la nuict ſema ſes couleuures dans la maiſon, & la choüette, oiſeau malancontreux, chanta ſur le toict vne triſte & funeſtre chanſon.

Apres les ſolemnitez accouſtumées, chacun ſe retire en ſa maiſon, & nos deux Mariez s'abandonnent aux plus cheres delices de leur accouplement. On les voit touſiours enſemble, & les petits Amours volent touſiours dedans leurs yeux, & baiſent inceſſamment leur viſage. Ils furent heureux & contents de la ſorte l'eſpace de ſix moix : lors que la fortune enuieuſe de leur aiſe, vient ſemondre Lyndorac de ſon deuoir. Elle luy repreſente le ſeruice de ſon Prince, ſa valeur qu'il doit exercer contre l'Eſtranger orgueilleux & perfide, & ceſte fleur de ieuneſſe, qui ne doit iamais permettre qu'vn eſprit maſle & genereux comme le ſien, ſe laiſſe entierement ſurmonter par les embraſſemens d'vne femme.

Ces conſiderations ont tant de force, qu'il ſe delibere de quiter, pour vn peu de temps, ſon plus doux repos, & d'abandonner ce qu'il auoit recherché auec tant de paſſion. Il en parle à Caliſte, qui du commencement a bien de la peine à ſe reſoudre à ceſte dure ſeparation. Ce ne ſont que ſouſpirs & que regrets capables d'arreſter Lyndorac, ſi les loix de l'honneur, tyran des belles ames, euſſent eu pour ce coup moins de pouuoir que celles de l'Amour.

Il

Il part doncques, & en partant ils font vne eſchange. Lyndorac emporte le cœur de Caliſte, & elle retient celuy de Lyndorac.

Belle Calliſte que ce depart vous fut de dure digeſtion. Ceux qu'vne veritable & legitime amour a rendus tributaires, peuuent iuger des trauerſes d'vne abſence. C'eſt vne nuict toute noire de douleurs, & d'autant plus faſcheuſe à ſupporter, qu'elle dure beaucoup. Elle fut auſſi longue que la nuict qui partage l'année auec le iour, aux contrées qui ſont iuſtement deſſous l'Ourſe. Ceſte apprehenſion de ſix mois vous eſt vn ſiecle: mais ſi vous auiez cognoiſſance des malheurs que la fortune vous trame au retour de Lyndorac, helas! Caliſte, vous la ſouhaitteriez eternelle.

Tandis que ceſte nouuelle mariée ſouſpire l'abſence de ſon mary, ſa mere & ſes plus proches parents la viennent conſoler, & par des belles raiſons s'efforcent d'adoucir la rigueur de ceſt éloignement. On la diuertit, mais non pas ſi bien, que le ſouuenir de ſon eſpoux ne ſoit touſiours viuement empraincт dedans ſon ame.

Comme la liberté des compagnies eſt grande en ceſte Prouince, où l'on faict plus de profeſſion de l'honneur, que de ſon apparence, pluſieurs Damoiſelles voiſines, accompagnées de quelques Gentils hommes voyent ſouuent Caliſte, & elle leur rend ſouuent leurs viſites. Parmy ces Gentils-hommes qui menent ces Dames, Rochebelle tient le premier lieu. Sa beauté, ſa taille, ſa

diſpoſi

diſpoſition, & la bonne opinion qu'on a de luy, joincte à ſes richeſſes, le rendent recommandable. Il auoit aymé Caliſte, comme ie croy, lors qu'elle eſtoit fille, mais neantmoins ſi couuertement, que jamais n'y elle n'y autre n'en eut la cognoiſſance.

Et comme les premieres impreſſions amoureuſes ſont les plus fortes, la playe demeure encore freſche dans ſon ame, bien qu'il voye qu'vn autre poſſede ce que ſon mal-heur luy a oſté. Il n'ignore pas cõme ſon eſpoir mourut le iour que ſon Riual prit poſſeſſiõ de ceſte place, & que c'eſt en vain de taſcher à luy redonner la vie, puis que l'honneur auſſi bien l'eſtoufferoit en naiſſant. Toutesfois il eſt de ces gens là qui embraſſent vne ombre au lieu d'vn corps, & qui ſe repaiſſent de vanité. Il fait dõcques ſi bien ſes parties, qu'en toutes les compagnies qui vont voir Caliſte, ou qu'elle va voir, il ſe trouve touſiours le premier: car l'humeur libre de ceſte mariée, comme nous auons deſia dit, permet à chacun de l'aborder. C'eſt ce qui dõne courage à Rochebelle, à ourdir le commencement d'vne toile, qu'on arroſera de ſang & de larmes. Caliſte n'eſt pas ſi peu fine que dans peu de iours elle ne recogneuſt bien le deſſein de noſtre homme, qui ſouſpire aupres d'elle, & qui en la regardant s'aueugle en l'excez de la lumiere de ſes beaux yeux. Et au lieu de chaſtier ſa folie & ſa temerité, il ſemble qu'elle prenne plaiſir à r'alumer ſa flame, par des regards mutuels qu'elle luy donne, bien qu'en effect elle le faſſe pour auoir du paſſe-temps, & pour ſe rire de

de ceſte ieune audace. C'eſt à la verité la plus grande punition qu'vn temeraire ſçauroit receuoir, que celle-là, de voir le fruict de ſon attẽte, auſſi vain que ſon deſir, mais ſemblables procedures ne produiſent pas touſiours de pareils effets.

Vne ſœur de Lyndorac n'aymoit point Caliſte. Ie ne ſçaurois dire particulierement la ſource de ceſte mal-vueillance, toutesfois ie preſuppoſe que Caliſte ne luy auoit iamais donné ſujet, d'attenter ſur ſon honneur. Son ame eſt trop franche, & ſa vertu blaſmée pour vn temps, ſçaura bien faire paroiſtre differents le menſonge & la verité. Ceſte ſœur s'appelle Doris, qui d'enuie, ou autrement veut ruyner Caliſte.

La nouvelle paſſion de Rochebelle, de qui elle s'eſtoit apperceuë, luy ſervira de matiere, & d'autant plus encores, que ceſt outrecuidé Gentilhomme, ſe vante de certaines primautez imaginaires, & prend plaiſir par tout où il ſe treuve, qu'on luy parle de ſon Amour. Homme vain & temeraire, ſi Caliſte en euſt eu le vent, tu n'euſſes jamais troublé l'accord de ce mariage, & donné ſuject à ma plume de tracer auec du ſang & des larmes ceſte lamentable Hiſtoire. Et toy Doris, tu penſes te venger auxdeſpens de l'innocence, mais l'effect eſt bien eſloigné de ta penſée. Tu verras la mort de celuy qui honnoroit ta maiſon, ſuivie de tant de morts, que le recit m'en faict horreur. La Comedie eſt achevée, voicy le commencement de ceſte funeſte Tragedie.

Apres

Apres que Lyndorac euſt ſeruy ſon quartier, & rendu à ſon Prince de nouuelles preuues de ſa valeur & de ſon iugement en des choſes où il l'employe, particulierement en vn voyage qu'il faict en Allemagne, pour le ſeruice de ſa Majeſté, il obtient congé de reuoir ſa maiſon. Il y arriue, Heureux s'il n'y fuſt iamais reuenu: car auſſi bien tout plaiſir y eſt banny deſormais pour luy. Qui dira la ioye de Caliſte au retour de ſon eſpoux, & le plaiſir de Lyndorac reuoyant le doux ſuject de ſes yeux. Leurs ames ſe meſlent par leur bouche, & ſe confondent ſi bien qu'elles ne ſont plus qu'vne. Ils paſſent ce iour & ceſte nuict en tel excez de lieſſe, qu'il ſemble qu'ils en veulent faire prouiſion pour adoucir l'amertume qu'ils doiuent boire bien toſt en aduance.

Le lendemain leur maiſon eſt pleine de parens & d'amis, qui viennent ſaluer Lyndorac. Apres tous les compliments, Doris tire ſon frere à l'eſcart, & luy dit ces paroles.

Que ie plains ton aduanture (mon cher frere) qu'il faille qu'apres auoir receu tant de gloire aux Prouinces eſtrangeres tu reçoiues tant de deshonneur en ta propre maiſon.

Si iamais ton courage eut beſoing d'eſtre ferme, c'eſt à ce coup que tu le dois faire paroiſtre inuincible, & prendre vne telle vengeance de ceſt affront que la memoire en ſoit immortelle. Caliſte indigne que ie l'appelle ton Eſpouſe, reçoit en ton abſence Rochebelle, auec les priuautez qui n'appartiennent qu'à toy.

Helas!

Helas ! ie voudrois que le Ciel m'euſt renduë aueugle & muette, à fin que ie n'euſſe point veu de mes propres yeux vne partie de leurs folles amours,& que maintenant le moyen de t'en faire le recit ; ſuiuãt que le sãg m'y oblige, me fuſt oſté. Mais à quoy bon tãt de diſcours ? La choſe en eſt ſi claire, & l'impudence de Rochebelle en eſt deuenuë iuſques là,qu'il ſe vante par tout des faueurs de ta femme.

Iamais homme touché ſans y penſer, de l'eſclat du foudre ne fut plus eſtonné que Lyndorac. Il demeure inſenſible aux paroles de ſa ſœur, & ne reſpond vn ſeul mot. Son ame bleſſée d'extreme douleur, n'a point de mouuement en ceſte action,& ſans doute elle abandõneroit ſon corps, ſi le deſpit & la vengeance, ne venoient au ſecours. Choſe eſtrange ! que l'amour n'y treuue point de place. O credule, pourquoy te precipites-tu ſi toſt, & comdamnes ſi legerement celle de qui la Chaſteté ne peuſt eſtre ſoüillée, ny par ta credulité,n'y par la mediſance.

Lyndorac ſaiſi de jalouſe rage,ſent en meſme temps que ſon bon-heur s'eſuanoüit, & que la belle clarté qui l'eſclairoiteſt changée en tenebres.En fin il iute qu'il rẽdra ſa vẽgeãce memorable.Et defaict il cõmanda à vn laquay de tenir preſt vn cheual,& lors que la nuict eſt venuë, il mõte deſſus, & part ſans dire mot à perſõne. Calliſte qui auoit recognu de l'alteration en ſon mary, & qui s'attẽdoit d'en ſçauoir l'origine eſt biẽ eſtõnée d'vn depart ſi ſoudain.Elle paſſa toute la

nuict en larmes, croyant ce qui n'eſt pas: car cõmẽt euſt elle creu que ſon mary qui iuſques à ceſte heure l'auoit tãt aymée en apparẽce l'euſt cõdãnée ſans l'ouyr en ſes iuſtes deffẽces? Noſtre ialoux marche toute la nuict, & arriue le lendemain matin en vn Chaſteau où Rochebelle ſe tenoit.

Le pere & le fils le reçoiuent auec mille careſſes: mais toutes ces courtoiſies ne ſont pas capables d'adoucir ſa paſſion. Ils le traictent honorablement, & ſe reputent bien-heureux de luy teſmoigner l'eſtime qu'ils font de ſon merite.

Apres diſner Rochebelle s'amuſe à monſtrer à Lyndorac le bel air de ſa maiſon, & les campagnes & les valons proches. Mais lors qu'ils arriuent en vn certain lieu aſſez eſcarté du logis, Lyndorac tient ce diſcours à Rochebelle.

Vous m'auez monſtré tout plein de belles choſes fort plaiſantes à la veuë, & ie vous en veux maintenant deſcouurir vne autre qui eſt bien plus rare, & que vous ignorez encore. Ie vous prie de regarder ſous ce buiſſon, & vous verrez vne grande merueille.

Rochebelle ſe baiſſe, & y iette les yeux, & y treuue deux eſpées nuës, & deux poignards. Cõme il eſt eſtonné de ce myſtere. Ce n'eſt pas tout (pourſuit l'autre) il faut choiſir & prendre celle que vous voudrez, & vous en deffendre: car i'ay reſolu de laiſſer ma vie à voſtre mercy, ou d'auoir la voſtre. Encores faut-il ſçauoir (dit Rochebelle) le ſuject de voſtre courroux.

Voſtre conſcience (repart Lyndorac) vous l'apprend

prend aſſez, ſans que ie vous doiue reciter le iuſte reſſentiment que i'ay de me vanger du tort que vous m'auez faict en mõ abſence. Mais nous perdons le tẽps, ie voy bien, vous voulez dilayer le chaſtiment qne mes mains en doiuent faire.

Lindorac (dit l'autre) vous me voulez forcer à vne grande extremité. Toutesfois puis que i'y ſuis contraint, ie vous contenteray. Mais auant que nous vuidiõs ce different par la mort de l'vn, ou de l'autre, il me ſemble que vous deuez écouter mes raiſons. Vous ſçauez que vous eſtes venu chez moy ſans compagnie. Vous n'ignorez pas auſſi que les armes ſont iournalieres, & que voſtre valeur eſt ſubiecte au hazard. S'il aduient que la fortune vous ſoit contraire, l'on dira que ie vous ay pris en auantage, & par meſme moyen me voila ruyné d'õneur, qui m'eſt plus cher que la vie. Au contraire ſi mõ innocence vient à eſtre ſurmontée par voſtre valeur, ne dira-on pas de meſme que vous m'auez eſcarté tout ſeul, & ſans armes hors de ma maiſon, & que m'ayant dreſſé ceſte partie vous auez eu bon marché de voſtre ennemy, qui n'auoit dequoy ſe deffendre? Si vous balancez mes raiſons auec iugement, nous remettrons la partie à demain, où ie promets de me trouuer en tel lieu que vous voudrez & tout ſeul, auec vne eſpée & poignard, & ie vous le iure en foy de Gentil-homme.

Belles excuſes que Lyndorac ne peut refuſer, autrement il offenſeroit ſon honneur. Ils s'accordent du iour & du lieu: & l'vn remonte à cheual,

& s'en va coucher chez vns de ſes proches voiſins, & l'autre ſe retire dans ſon chaſteau.

Le iour cõmençoit à redonner ſa lumiere accouſtumée, lors que Lyndorac, qui eſt reſolu de recouurer la perte imaginaire de ſon hõneur par la mort de ſon ennemy, ſe trouue à l'aſſignation. Il l'attend tout le long du iour auec vne extreme impatiẽce, mais point de nouuelle. Il ne ſçait qu'en iuger: toutesfois auant que de l'accuſer, il luy deſpeche le ſoir meſme ſon Laquay, pour ſçauoir ce qui l'a retenu de luy manquer de promeſſe, & le coniure par l'honneur qu'il doit aux armes, dont il faiſoit profeſſion, de ſe treuuer le lendemain au meſme lieu.

Le Laquay trouue Rochebelle, de qui il reçoit ceſte reſponſe: Va, & rapporte à ton Maiſtre que ſa folie eſt bien grande, de rechercher la mort de ceux qui ne l'ont point offencé. Dy luy encores que ie n'ay nullement affaire de me battre cõtre vn deſeſperé, qui n'eſt pas neantmoins ſi mauuais garçon, que ie ne ſçache bien chaſtier ſes folies lors qu'il m'en donnera du ſubject.

Lors que Lyndorac ſe vit mocqué par ceſte reſponſe, la fureur le ſaiſit, de ſorte qu'il ſe delibere de retourner luy-meſme tout ſeul au Chaſteau de ſon ennemy, d'y entrer par force, & là luy fendre l'eſtomach & d'arracher ſon cœur. Mais apres qu'vn peu de raiſõ luy eũſt repreſenté ceſte choſe eſtre impoſſible, il le publie par tout, pour le plus grand poltron du monde, & par toutes les bonnes compagnies, il le ruyne d'hon-

neur

neur & de reputation. Et non content de cecy, il retourne à ſa maiſon, & ſans autre ceremonie, oſte tout le maniement de ſes affaires à ſa femme, la gourmande, & la traicte le plus indignement du monde. Qu'ay-ie faict (luy diſoit-elle) qui merite vne telle indignité? Vrayement, ie n'eſtime point d'eſtre coulpable d'autre crime, que d'auoir trop aymé vn ingrat. O Dieux vengeurs de l'innocence, voyez vous bien de voſtre Ciel vne telle cruauté ſans la punir? Mal-heureuſe Calliſte faut-il que la naiſſance de ton plaiſir ſoit celle de ta miſere, & que l'amour qu'on te juroit ſi ferme, ſoit ſubiect au vent d'vn ſi ſoudain caprice? de qui pourray-je deſormais eſtre aſſeurée, puis que celuy qui deuroit rendre ma vie cõtẽte, la tẽd ſi miſerable?

Ie pourſuiurois les plaintes de Calliſte, mais mon cœur trop ſenſible à la petié de ceſte Belle, ſe fond tout en larmes, tandis que ſon cruel mary ne s'en eſmeut auſſi peu qu'vn marbre. Vous diriez que c'eſt Pyrope que l'eau rend plus clair & plus brillant. Les larmes de Calliſte l'allument d'autant plus de courroux, qu'elle en verſe d'auantage. Au recit de ſi triſte nouuelle la Mere accourt chez Lyndorac & voyant ce meſnage exhorte ſon gendre de ſon deuoir, & luy met deuant les yeux l'honneur & la qualité de la maiſon de ſa fille, la fable du monde, & le trophée de leurs ennemis. Luy repreſente par meſme moyen le iuſte reſſentiment qu'vne infinité de gens d'honneur auront de cet affront, & que

tant de bruit ne peut paſſer ſans la perte de plusieurs. Mais ceſte roche dure à la raiſon n'ayant deuant les yeux que ſon honneur intereſſé par imagination, ſe laiſſe tellement emporter à ſa folie, qu'il croit n'eſtre pas ſatisfaict du tort qu'il faict à Caliſte, s'il n'ouure encores ſa bouche contre ſa mere.

O jalouze fureur, mortelle ennemie del'Amour que tes effects ſont prodigieux ! Tu donnes en vn moment vne cruelle mort, au milieu d'vne douce vie, & parmy ſes breuuages plus delicieux, tu luy fais aualer vne amere poiſon. Ceſte honneſte Dame voyant que ceſte extreme furie poſſedoit entierement l'ame de Lyndorac, & que ſa raiſon eſtoit deſeſperée, elle prend ſa fille, & auec vn vif & picquant regret, l'emmene & la retire chez elle.

C'eſtoit au temps que noſtre Prince pour venger le tort que luy faiſoit ſon Alteſſe, s'appreſtoit de conquerir la Sauoye, paſſer les Alpes, & luy oſter encores le Piemond. Il luy eſtoit auſſi aiſé à le faire qu'à le dire, voire de ſe rendre abſolu Monarque de la terre, ſi ſa clemence euſt eſté moindre que ſa valeur.

Lyndorac ſe diſpoſe à dreſſer ſa compagnie, afin de ſe trouuer parmy les gens de bien, cependant que le valeureux Leandre, donne ſa cornette à Rochebelle. Tous deux ſont au camp, lors que Leandre, qui a teſmoigné en tant de batailles, de rencontres & de duels, ſon courage, apprend de quelqu'vn l'affaire de ces deux ennemis, & la procedu

procedure de l'vn & de l'autre. Il eſt bien faſché d'auoir mis entre les mains d'vn homme, qui a plus d'apparence que d'effect, vne choſe de telle importance, & de qui depend preſque tout l'honneur des gens-darmes. Ce valeureux Caualier pour mieux ſonder Rochebelle, le faict appeller & luy tient ce diſcours. Lyndorac ſe vante par tout que vous luy auez manqué de promeſſe, & refusé de vuider vn different que vous auez enſemble. Que pour ceſt effect il vous a prins par la main dans voſtre prope maiſon, & vous a mené en vn lieu exempt de toute ſupercherie. Ie vous prie ſi vous m'aymez d'en tirer voſtre raiſon, & faire paroiſtre que ie ne me ſuis point trõpé au iugement que i'ay fait de voſtre merite.

Rochebelle ſe void engagé par ce moyen à ſe battre. Il ne s'en peut deſdire, ſi bien qu'il enuoye le iour meſme de ſes nouuelle à Lyndorac auec ce cartel : *Il eſt temps que le Ciel vange par ma main, ton inſupportable folie. I'auois dilayé iuſques icy de la chaſtier eſperant que tu t'amenderois. Mais puis que ton inſolence perſeuere, ie t'attends au lieu où ce garçon te dira, tout ſeul auec vne eſpée & vn poignard, afin de te priuer & d'honneur & de vie.*

Ie ne ſçaurois dire ſi de ces nouuelles Lyndorac receut plus de contentement, que de faſcherie. L'aiſe de ſe treuuer bien toſt au lieu qu'il a tãt deſiré, ne ſe peut exprimer, & le courroux de ſe voir meſpriſer par vn homme qu'il a braue tãt de fois, le poſſede également, de ſorte qu'il meſpriſe

de reſpondre à vn vanteur qui publie ſon triomphe auãt la victoire. Il ſe porte ſur le lieu monté ſur vn petit cheual ; & à peine il y arriue qu'il voit Rochebelle monté ſur vn cheual d'Eſpagne fort & puiſſant. Lyndorac met pied à terre, croyãt que ſon homme en fera le ſemblable, mais il eſt bien deceu: car l'autre pique ſon cheual, & comme vn foudre fondant ſur luy delaſche vn piſtolet, & luy emporte la moitié de ſa fraiſe & fuït.

Arreſte poltron (crioit Lyndorac courant apres) & n'allonge point au monde (auec ſi peu d'honneur) la trame d'vne vie pleine de tant d'infamie. Mais le vent emporte ſes paroles, & la viteſſe du cheual deſrobe à ſes yeux ſon ennemy, qui abandonne en meſme temps & ſon honneur, & l'armée, & s'en retourne à ſa maiſon.

Lyndorac eſt bien affligé de voir que ſon homme luy eſchappe pour la ſeconde fois à ſi bon marché, mais il faut qu'il prenne patience iuſques à ce que le temps luy offre le moyen d'en tirer plus de raiſon. Il prend à teſmoin quelque paſſant qui ſe trouue par rencontre lors que ſon ennemy luy laſcha le piſtolet, & qu'il s'enfuit : le mene au camp vers le grand Henry, à qui il monstre la moitié de ſa fraiſe emportée, luy recite le ſuccés de ſon duel, implore ſa iuſtice, & employe le teſmoignage de ceſt homme.

Noſtre Monarque, de qui l'on pouuoit dire iuſtement:

Que ce qu'il commandoit en grand & ſage chef,
Sa main l'executoit en valeureux gendarme.

Luy

Luy diſ-ie, qui s'expoſoit luy-meſme en de tels hazards que les plus aſſeurez y fuſſent deuenus bleſmes. Ce grand Prince ennemy mortel des poltrons faict aſſembler incontinent les Mareſchaux de France, & leur cómande de faire droict à Lyndorac.

Il ne falut guieres employer de temps à condamner Rochebelle, puis que ſa fuitte le rendoit atteinct & conuaincu du crime, dont ſon aduerſaire l'accuſoit. L'affaire eſt peſé auec iuſte & meur iugement, & ce fuyard eſt degradé des armes, & declaré rotutier & ſa poſterité. C'eſt bien perdre vn homme que de le traicter de la ſorte. Il faut qu'il ſe delibere deſormais de viure en vn deſert indigne de conuerſer parmy les viuans. Pour moy i'eſtime que c'eſt eſtre proprement enfermé dans vne tombe relante, lors qu'on n'oſe paroiſtre en la compagnie de ſes égaux.

Apres que la valeur de noſtre Prince eut dompté l'orgueil de ſes ennemis, & vſé apres la victoire de ſa douceur accouſtumée, Lyndorac a ſon congé de retourner chez luy. L'aduantage que le droict des armes luy donne ſur Rochebelle ne l'empeſche pas de ſe ſoumettre encores à le faire appeller au combat: mais l'autre n'en veut point ouyr parler. Toute la Nobleſſe du pays s'en eſmerueille. Auparauant ce mal-heur, on l'auoit en auſſi bonne reputation que Gentilhomme de la Prouince.

Son pere meſme, qui eſtoit vn venerable vieillard luy en fait tous les iours mille reproches, &

dict qu'il a eſté changé au berçeau, & que iamais il n'a produit au monde ce poltron. Meſmes il s'offre à Lyndorac de le combattre pour ſon fils, ſi Lindorac euſt voulu s'y accorder En fin le Gendre de Rochebelle redoute celuy de Lyndorac, & le Ciel les veut dignement punir tous deux; l'vn de ſa vanité, & l'autre du tort qu'il faiſoit à ſa femme.

Que faiſiez-vous en ce temps, belle Caliſte? Voſtre bouche eſtoit ouverte aux regrets, & vos yeux verſoient vn deluge de larmes capables de noyer tout le mõde, ſi le feu de voſtre iuſte courroux n'en euſt deſſeché l'humeur. Ce cruel bouche les oreilles, lors qu'on luy parle de vous, & fuit les lieux de voſtre demeure. Vos parés & vos amis s'aſſemblerent pour remedier par vn doux accord, àce grand mal. On ne le peut fléchir. Son obſtination eſt extreme. Mais il ſera bien toſt chaſtié. Il taſche ſurprendre ſon ennemy, qui ſe tient ſur ſes gardes, & qui le ſurprend luy-meſme.

Rochebelle ne ſortoit iamais en campagne qu'il ne fuſt ſuiuy de trente ou quarante mauuais garçons bien armés. En cet equipage il rencontra vn iour Lyndorac auec ſix ou ſept hommes. Auſſi toſt que noſtre jaloux recognoiſt ſon aduerſaire, ſans conſiderer l'inegalité de la partie, il picque ſon cheval, & donne dedans, tandis que ceux qui l'acompagnoient prennent la fuite. Il rendit des preuves de valeur incroyable. Auſſi on ne ſçauroit luy oſter l'honneur d'eſtre vn des plus vaillans hõmes du monde. Mais que fera-il tout ſeul

con

contre tant de perſonnes,& encores mal mõté,& deſarmé. C'eſt vn ſanglier au milieu d'vne infinité de veneurs. L'vn luy dõne vn coup d'eſpée, l'autre vn coup de pique, & l'autre le trauerſe d'vn eſpieu. Son ſang à longs filets change la verdure en pourpre. Il ſe venge neantmoins, & autant de coups qu'il donne, ce ſont autant de morts aſſeurées. Il cherche à trauers ſon ennemy, qui ſe contente de le voir percé de mille coups, ſans s'oppoſer à ſa furie. En fin il eſt porté par terre tout ſanglant,& defiguré,& laiſſé pour mort.

Rochebelle qui croit deſormais viure en repos, ſe retire promptement en vne ſienne forte place, & bien toſt apres pluſieurs courent ſur le lieu de l'execution, & treuvent que Lyndorac s'eſtoit releué, & aſſis ſur l'herbe, la perte de tant de ſang qu'il auoit verſé ne luy permettant pas de ſe tenir ſur pieds. Il eſt emporté par ſes amis en ſa maiſon,& ſi bien ſecouru, que dans peu de iours il eſt guery : mais non pas ſi bien qu'il ne ſe reſſente encores de ſes playes,& particulierement d'vn coup d'eſtoc qui luy fut donné au coſté droit. La playe eſt bien fermée, toutesfois il y a quelque choſe qui le picque comme d'vne groſſe aiguille, & principalement lors qu'il ſe baiſſe, ou qu'on le touche en ceſte partie offensée. Cela ne l'empeſche pas neantmoins de monter à cheval, & de faire vn voyage à la Cour, pour former de nouvelles plainctes à ſa Majeſté, contre ſon aduerſaire. Rochebelle eſt la fable des Courtiſans. On luy fait ſon procez, & par arreſt il eſt condamné d'auoir

d'auoir la teſte tranchée. Ses biens ſont confiſquez, & adiugez à Lyndorac, à qui le Roy permet encores de prendre mort ou vif ſon ennemy, en quelque maniere que ce ſoit, & luy laiſſe en ſa diſpoſition de le tuër de ſes propres mains, ou bien de le liurer entre les mains de la Iuſtice. Lyndorac fait executer l'arreſt par contumace, & pour cet effect on dreſſe vne potence pres le Louvre deuant l'Hoſtel de Bourbon, où le tableau de Rochebelle eſt attaché.

Quand le Pere de Rochebelle apprend cette notte d'eternelle infamie, ſuruenuë à ſa maiſon, il tire ſes blancs cheveux, les arrache, & s'abandonne à la douleur. Et en vain on taſche à le conſoler. Ce regret treuve ſon ame ſi ſenſible, qu'en peu de iours il le met dans le tombeau. Noſtre homme veut retourner cependant au pays, pour iouyr du fruict de l'Arreſt : mais le mal que ceſte bleſſeure de reins luy donne, l'afflige fort. Il porte touſiours vne face bleſme, & traine ſa vie en langueur. La Riuiere, Martin, & la Violette, Medecins renommez s'aſſemblent pour y remedier: mais ils n'y voyent goutte, ſi bien qu'il ſe diſpoſe de conſulter ceux de Montpellier. Il y arriue auec beaucoup de douleur, & y treuve auſſi peu de reſolution, que d'allegement. Rochebelle en eſt bien aiſe, puis que par ce moyen ſon ennemy ſonge plus à ſe guerir qu'à le rechercher.

Lyndorac qui auoit deſia gardé plus de quinze mois ce mal inſupportable, deſeſperé du tout de ſa vie, attend la mort en patience. Geronyme

Ope

Operateur paſſe cependant par Montpellier, & noſtre malade eſt conſeillé de luy montrer ſon mal. Il le fait pluſtoſt pour leur complaire, que pour eſpoir de gueriſon. Ceſt homme luy manie ſon coſté, & à meſure qu'il le touche, Lyndorac ſe ſent picquer iuſques au cœur. Prenez courage, luy dit alors cet Empyrique, i'ay trouvé la cauſe de voſtre mal. Vous auez vn fer fiché dans vos reins, il l'en faut arracher. Pluſieurs Medecins que Lyndorac auoit appellez pour y aſſiſter, ſe rioyent de l'Operateur, lors qu'en leur preſence il fait vne inciſion au lieu de la douleur, & en tire la pointe d'vn fer, long de ſept ou huit grands doigts. Il luy applique puis apres de l'onguent, & dans ſept ou huict iours, il rend le malade ſain & gaillard. La viue & freſche couleur luy reuient au viſage, & à meſure qu'il reprend ſes forces, le deſir de ſe vanger de Rochebelle ſe r'allume.

Cependant qu'il eſt ſur les deſſeins d'attraper ſon ennemy, les parens de Caliſte & ceux de Lindorac ſe r'aſſemblent pour la derniere fois, à fin de voir ſi l'on peut mettre remede au trouble de leur mariage. Mais c'eſt eſcrire en l'air, & peindre deſſus l'onde, puiſque noſtre jaloux demeure touſiours en meſme predicament, inſenſible à la raiſon, & au deuoir.

En fin comme on void que ſon iugement eſt du tout perdu, le mariage ſe diſſoult, du conſentement des parties, & Bulles s'obtiennent de Rome, qui donnent diſpenſe à tous deux de ſe ſeparer, & de ſe remarier là où bon leur ſemblera.

Ie

Ie n'entre point en diſpute ſi cela ſe pouvoit, ou s'il ne ſe pouuoit pas faire. Les hommes peuvent par faux entendre tromper l'Egliſe qui ne iuge que de l'exterieur, mais non pas l'eſprit de Dieu, qui ſonde les penſées, & de qui la bouche nous apprend que l'homme ne doit point ſeparer ce que le Ciel a conioinct. Lyndorac aueuglé de rage, ne penſe point à ceſte faute. Toute ſon imagination eſt portée à ſurprendre ſon ennemy: Et d'effect comme il eſt vn grand petardier, il entreprend vn ſoir ſur Rochebelle, enfonce la porte de ſon chaſteau, l'emporte, tuë & renverſe tout ce qui s'oppoſe, & prend ſon ennemy priſonnier. Quelle faueur de fortune, s'il en euſt bien vsé? Rochebelle ſe voyant atrapé n'a recours qu'aux larmes. Il ſe jette aux pieds de Lyndorac, & luy demande la vie qu'il a deſia tant de fois perduë par la perte que tant de fois il a faite de ſon honneur. Lyndorac, image de valeur, reſſemble au lyon genereux qui s'appaiſe par humilité. Il ſe contente d'enfermer ſon ennemy dans vne chambre, & là le conjurer auec toute ſorte de remonſtrances, de luy dire librement la verité de ſes amours, & ſi iamais il a receu de Caliſte ce dont on l'acuſe. Mais Rochebelle qui n'eſt point aſſeure de ſa vie, & par meſme moyen qui ne veut point charger ſa conſcience, appelle le Ciel à teſmoin, & le ſupplie de laſcher ſur luy les traits de ſa foudre, ſi iamais Caliſte luy a monſtré ſigne de folle amour: mais pluſtoſt ſi elle n'a vsé en ſon endroict, parmy ſon humeur libre de tant de

mas

marques d'honneur,& de modeſtie, qu'il eſt impoſſible de les reciter.

Que peut reſpondre l'autre, oyant ſes horribles ſermens,qui font dreſſer les cheveux en les oyant. Lors qu'il n'en peut tirer autre choſe, il enferme ſon ennemy, & prend vne nouvelle reſolution.

Rochebelle auoit des ſœurs capables de donner de l'amour au courage le plus farouche du monde. Lyndorac deuient amoureux de l'aiſnée, & obtient d'elle ſous promeſſe de mariage, ce qu'il en deſire. Ces nouvelles amours achevent d'eſteindre la memoire de Caliſte, & avancent la fin de la Tragedie. O que la jeuneſſe eſt volage,& que l'homme eſt ſuject à ſa paſſion:car bien qu'il ſoit enueloppé de mille affaires,nantmoins il ſe reſerue touſiours du temps pour le donner, s'il luy eſt poſſible aux voluptez. Lyndorac n'eſt pas neantmoins ſi ſot, qu'auec la iouyſſance de ceſte beauté, il ne vueille encores tout le bien du frere. Il void Rochebelle pour ce ſubject, & luy declare ſon intention en peu de mots. Vous ſçauez(dit-il)comme vous m'auez tant de fois traicté indignement, & le pouvoir que i'ay de me venger,ſi ie veux maintenant de vous. Voſtre vie & voſtre mort ſont entre mes mains, & il eſt en ma diſpoſition de faire mettre voſtre teſte ſur vn eſchafaut.

Si i'eſtois auſſi prõpt à punir qu'à pardonner, vous auriez deſia ſeruy de ſanglant & d'infame ſpectacle au public : mais preferant la douceur à mon

mon iuſte reſſentimẽt, tant s'en faut que ie pourchaſſe la fin de voſtre vie, qu'au cõtraire ie veux, s'il eſt poſſible, releuer voſtre honneur, par l'alliãce que ie feray auec vous. Voſtre ſœur Amynthe ſera le lien qui nous rendra deſormais inſeparables. Ie luy ay deſia donné ma foy, & elle m'a donné la ſienne. Il ne reſte ſinon que vous acheviez vne ſi bonne œuure, par voſtre conſentement, & par l'auantage que vous luy ferez, tel que ie le deſire.

L'honneur que vous me faictes (reſpond Rochebelle) me tient deſia lieu d'eternelle obligation que ie vous auray deſormais. Ie vous jure, que i'en garderay la memoire iuſques au tombeau. C'eſt à vous à me faire la part que vous voudrez, auſſi bien tout eſt à vous.

Les arreſts que i'ay obtenus, joincts au don du Prince, dit Lyndorac, me donnent à la verité tout voſtre bien. Mais ie ne ſuis pas ſi rigoureux, que ie ne vous laiſſe de quoy viure. Voſtre ſœur a ſix mil eſcus, par le teſtament de voſtre Pere. Elle vous remettra ſon legat, & vous luy remettrez l'heritage, & par accord public, confirmerez ce que la Iuſtice me donne.

Ie vous ay deſia dit (repart Rochebelle) que ie n'ay point d'autre volonté que la voſtre. Ie me ſens trop fauoriſé de ceſte offre, & plus honoré de voſtre alliance.

A ces mots ils s'embraſſent, & s'entreſalüent comme beaux freres, & jurẽt deſormais vne eterle concorde. Lyndorac que vous eſtes credule en toutes

toutes choſes. Eſtimez-vous qu'vn homme réply de vanité, & qui faict plus eſtat de biens du monde que de l'honneur ſe deſpoüille ſi legerement d'vntel heritage. Vous croyez peut-eſtre à ſes iuremẽs. Voyez-vous pas qu'il eſt de ceux qui tiẽnẽt pour maxime que l'on trompe les enfans auec des oſſelets, & les hommes auec des ſerments.

Tandis que Lyndorac prepare ſes nouuelles nopces, Rochebelle qui a la clef des chãps ſe ſaiſit d'vne forte place de ſa maiſon, & s'y fortifie. Vne ville prochaine d'où il eſtoit natif, luy tẽd la main, & luy offre tout ſecours. Ceſte derniere procedure accuſe Lyndorac d'auarice, & pluſieurs de ſes amis l'en blaſment. Son aduerſaire aſſiſté, luy tend de tous coſtez des pieges. La premiere rencontre deuoit auoir rẽdu Lyndorac plus prudent: mais luy qui croit que tout le monde enſemble ne ſçauroit le ſurmonter, quãd il a vne eſpée à la main, ſort tous les iours en cãpagne auec peu de gens. Son ennemy a touſiours cinquante, ou ſoixante hõmes bien armez qui le ſuiuent par tout. En fin ils ſe treuuent. Lyndorac met la main au piſtolet. Il tuë le premier qui s'oppoſe. Ses gẽs plus reſolus que la premiere fois font plus de reſiſtance. Mais la greſle de mouſquets & des arquebuſes de l'ennemy les eſtonnent. Leur chef vaillãt comme de couſtume, vend ſa peau cherement. C'eſt vn foudre qui paſſe au trauers d'vn nüage, lors qu'vn autre foudre luy donne dans la teſte, & le porte mort par terre. Il n'eſt pas pluſtoſt abbatu, que le reſte de ſa troupe ſe ſauue à

la fuitte,& le chãp de bataille demeure à Rochebelle, qui deſcend de cheual & perce de ſon piſtolet ſon ennemy tout mort qu'il eſt. Il luy paſſe puis apres ſon eſpée au trauers du corps, & laue ſes mains de ſon ſang. Il a ſi grãde peur de ſon retour, qu'il luy ouure la poictrine & luy tire le cœur. O barbare! tu fais bien paroiſtre qu'vn genereux courage, ne fut iamais hoſte de l'ame d'vn poltron.

La mort tragique de Lyndorac, eſt regrettée de pluſieurs gẽs d'honneur, encores que tout le monde le blaſme des rigueurs qu'il exerça contre Caliſte, ſans aucune apparence de raiſon. Sa ſœur Doris le plainct, & recognoiſt bien tard la faute qu'elle commit, lors qu'elle luy bleſſa le iugement du traict de jalouſie. Cependant le Gouuerneur de la Prouince commande aux Preuoſts de ſe ſaiſir de la perſonne de Rochebelle, qui cõme vn Oreſte agité de furies court de lieu en lieu, & ne s'arreſte iamais de peur de receuoir le chaſtiment qu'il merite. Ses complices ſont preſques tous pris. Les vns ſont eſtendus ſur la roüe, les autres ſeruent d'ornement à vn gibet.

Lors qu'Amynthe ſçait la mort de Lyndorac, elle peinct ſa face des couleurs du treſpas. Le coup de la douleur par trop de ſentiment, la rẽd inſenſible. Enfin comme les eſprits ramaſſez cõmencent à s'euaporer par l'humeur de ſes yeux, & par les ſanglots continuels qui ſortent de ſon cœur: elle commence à proferer de ſi pitoyables regrets, qu'elle euſt contrainct la mort meſmes à pleurer ſon tourment, ſi ceſte fureur euſt

eu des

eu des oreilles pour entendre ſes plainctes.

Ha ! mal-heureux frere (diſoit Amynthe) *eſt-cecy le partage que ie reçois en ta maiſon ? Me donnes-tu du ſang à boire, le premier iour de mes nopces ? Sont-ce cy les premiers mets du banquet ! ô cruel que ne commençois-tu à lauer tes mains de mon ſang, puis qu'en oſtant la vie à l'vn, tu ſçauois bien que l'autre ne pouuoit demeurer viuãt. O Soleil, qui as veu meurtrir celuy qui ſeruoit de lumiere au monde, que ne te cachois-tu ſoubs noſtre hemyſphere, & que ne couurois tu d'eternelle obſcurité le monde, cõme tu fis iadis en la faute d'Atrée ? Que deſormais ce iour ſoit marqué d'vne lettre rouge, dans nos Ephemerides, & qu'il y pleuue touſiours du sãg. O Lyndorac, qui n'eus oncques d'ennemy plus grand que ton courage, ta valeur t'a perdu. Si tu euſſes creu le conſeil de celle qui t'aymoit plus que ſes propres yeux, tu euſſes logé en ton ame le ſoin de ton ſalut, auſſi bien que celuy de ta gloire. Ce perfide à qui tu auois donné la vie, lors que tu la luy pouuois oſter ſi iuſtement, n'auroit point maintenant rauy la tienne, auec tant de cruauté. Mais ie te vengeray, quelque choſe qui en puiſſe ſucceder, & me blaſme qui voudra d'inhumanité, ie feray reuiure celle qui pour ſauuer Iaſon, mit en pieces ſon propre frere. Ie ne craindray de deliurer la terre d'vn tel monſtre, puis que le regret de t'auoir perdu (ô mon Lyndorac) me priue en meſme temps, de crainte auſſi bien comme d'eſpoir.*

Ainſi parloit Amynthe, & ſes paroles furent bien toſt ſuiuies des effects. Rochebelle quel-

que temps apres, & lors qu'il fuit tãt qu'il peut la main de la iuſtice, eſt atteint d'vne mouſquetade qui luy perce la teſte, ainſi qu'il paſſe par vn village proche de ſa maiſon. Son ame qu'il auoit ſi cherement conſeruée, iuſques à ceſte heure, quitte à grand regret ſon bel hoſte. La Parque luy ſille haſtiuement ſa mourante prunelle, & ce corps miracle de nature, indigne de loger vn courage ſi cruel & ſi poltron, demeure froid & tranſly.

Caliſte apres tant d'orages, & de tempeſtes ſe trouue au port de ſes deſirs. Le Ciel qui auoit pris ſa couſe en main, & eſpouſé ſa querelle, rompit la faſcheuſe chaine qui l'attachoit. Elle fuſt pour vn temps expoſée comme vn autre Andromede à la mercy du monſtre de la calomnie. Mais ſa patience a depuis eſté recompensée : car elle viſt maintenant heureuſe & contente auec vn Gentil-homme honneſte & riche. Elle nous apprend par ſon exemple que la verité peut eſtre obſcurcie, comme le Soleil, lors que l'obſcurité de la Lune ſe met entre luy & la terre, mais ſeulement par interualles. La verité reſſemble à la palme, elle ſe releue d'autant plus qu'on la charge. L'on diroit que les fardeaux augmentent ſa vigueur. C'eſt la fin de ceſte Hiſtoire Tragique. Prenez patience d'en ouyr vne autre non moins triſte & funeſte.

ALIDOR GENTIL-homme de Picardie, apres la mort de ſa maiſtreſſe, en fait faire deux pourtraicts : l'vn mort, & l'autre vif, & va confiner ſes iours aux deſerts de Thebaïde.

HISTOIRE IV.

DE toutes les paſſions humaines ie penſe que celle de l'amour eſt la plus violente. Lors que ceſte fureur s'eſt renduë la maiſtreſſe de noſtre ame, la raiſon n'y treuue plus de place. C'eſt en vain qu'on y veut apporter du remede. La playe en eſt incurable. Il faut le plus ſouuent qu'on en reçoiue la gueriſon de la main du deſeſpoir, principalement lors qu'on perd le ſubject d'où procede ce mal. L'hiſtoire que ie veux racourer en rend teſmoignage. Elle contient tout ce qui ſe peut remarquer en amour de funeſte, & de Tragique. Ie ne puis l'eſcrire ſans larmes. Si le commandement d'vne grande Princeſſe ne m'y obligeoit, i'en l'aiſſeroy

i'en laiſſeroy la charge à vn autre. Mais puis que le deuoir & la raiſon m'y force, ie la deſcriray en ceſte ſorte.

Alidor n'auoit pas encores atteinct la vingt & deuxieſme année de ſon aage, que ſa valeur eſtoit renommée par toute l'Europe. C'eſtoit vn Gentil-homme de Picardie, qui auoit teſmoigné ſa valeur en pluſieurs rencontres & batailles fameuſes. Il commandoit à vne compagnie de cheuaux legers, lors que le grand Henry fit rougir les eaux de la Dordonne du ſang de ceux, qui non contens de l'auoir eſloigné de la Cour, luy vouloient encores oſter l'eſpoir d'eſtre vn iour aſſis au throſne de ſes Anceſtres.

Apres que le courage de ce Caualier, qui tenoit le party de la ligue, fut contrainct de ceder à la valeur, & à la fortune de ce grand Monarque, il ſe retira en ſon pays en vne ſienne maiſon de plaiſance, où il ſe mit à paſſer le temps. Tantoſt il couroit le cerf : tantoſt il faiſoit voler le heron : maintenant il prenoit vn liure & aſſis ſous vn arbre, ou bien aux bords d'vne claire fontaine, il liſoit les aduentures des Cheualiers renommez dans les Hiſtoires. Quelquesfois il compoſoit de beaux vers en ſa langue, & loüoit le Ciel dans ſes eſprits, de ce qu'il viuoit ſans paſſion, priſant ſa liberté plus que tous les threſors du monde. Heureux s'il euſt continué en ceſte reſolution, & ſi les charmes d'vne beauté n'euſſent troublé le doux repos de ſa vie, & donné ſubject à ma plume d'eſcrire pluſtoſt ſa paſſion que ſa valeur.

Du

Durant que ſon ame n'eſtoit point encores eſpriſe d'aucune flamme amoureuſe, il arriua qu'vn Gentil-homme ſon voiſin, que nous nommerons Lycidas reuint de Flandres, où il auoit demeuré dix ou douze ans, commandant vn Regiment pour le ſeruice du Roy Catholique. Si toſt que la nouuelle de ſa venuë fut ſemée par la prouince, tous les Cheualiers alloyent à la foule en ſa maiſon pour le voir, & pour le ſaluër. Alidor qui eſtoit remply de courtoiſie, ne manqua point de le viſiter. Il y fut vn iour auec vn ſien Gentil-hõme nommé Fatyme. Lycidas qui auoit cognoiſſance du merite d'Alidor, & du rang qu'il tenoit au pays, le receut auec toutes ſortes de compliméts. Il le fit promener par toute ſa maiſon. Il luy fit voir les parterres de ſon jardin : le bois planté d'arbres qui portét des fruicts les plus delicieux: les cabinets, & les allées couuertes de fueilles vertes. En fin il luy fit voir vne autre choſe bien plus ſinguliere. C'eſtoit Callirée qu'il auoit eſpouſée en Flandre. C'eſtoit vne beauté la plus rare qui ſe peuſt voir. L'Amour ſe ſeruoit de ſes yeux pour bruſler toutes les ames genereuſes, & ſon frõt eſtoit vn Tableau où toutes les belles graces eſtoient repreſentées. Alidor n'eut ſitoſt jetté les yeux ſur ce beau Soleil, que ſon cœur, nõ encores atteint des fleſches de ce petit Dieu qui preſide ſur l'aiſe des humains, ſent vne bleſſeure ſecrette & incognuë. Callirée qui n'auoit encores veu tant de grace & tant de beauté en vn homme ſe treuva en meſme temps atteinte des

perfections de ce Caualier. L'Amour frappe leurs deux cœurs à la fois Lycidas qui ne ſe defioit nullement de la fidelité de ſon eſpouſe, luy commanda d'entretenir Alidor, pendant qu'il alloit receuoir vne nouuelle compagnie, qui venoit pour le viſiter. O que ce commandement luy fut agreable. Elle s'aſſit en vne chaire, & pria Alidor de s'aſſeoir en vne autre qu'elle fit apporter. Ce Caualier voyant deuant ſes yeux celle qui commençoit deſia de rauir ſa franchiſe, ne ſçauoit par quel chemin il deuoit tourner ſes pas pour paruenir au lieu où il deſiroit arriuer. Le Dedale amoureux où il ſe treuuoit engagé, luy mõſtroit pluſieurs voyes: mais elles eſtoient confuſes & incertaines. Ainſi balançãt entre l'eſpoir & la crainte, il demeuroit immobile. Ses yeux arreſtez ſur le beau viſage de ſa Maiſtreſſe faiſoient l'Office de ſa langue, qui demeuroit attachée à ſon palais, d'où ſortoient par fois des ſouſpirs interrompus, meſſagers de ſa paſſion. Il ne l'euſt iamais declarée ouuertement, ſi la belle Callirée n'euſt par ces paroles chaſſé ſa crainte, & releué ſon eſperance. *Monſieur* (ce dit elle) *il ſemble que ce lieu vous ſoit deſagreable, & que l'abſence de quelque ſubject pour qui vous ſouſpirez, vous face ſouhaitter à partir d'icy auſſi toſt que vous venez d'y entrer. Au moins ie vous puis aſſeurer qu'il y a ceans vne perſonne qui fait autant d'eſtime de voſtre merite, qu'autre qui ſoit au monde.* Acheuãt ce diſcours, elle iéta vn regard amoureux ſur Alidor capable de le faire mourir & reuiure

à meſ

à meſme temps. *Helas!* reſpondit-il) *pleuſt à Dieu que ie fuſſe condamné à demeurer eternellement en ce lieu. Ce n'eſt pas l'abſence de quelque ſuiect qui me faict ſouſpirer. C'eſt pluſtoſt la preſence d'vn autre, que ie ſeray contrainct de perdre bien toſt, & peut-eſtre ſans eſpoir de le reuoir iamais. Ce ſouuenir m'afflige & me fait ſouffrir deſia vne mort plus cruelle, que la mort meſme.* Tenant ce propos, il tira vn ſouſpir du profond de ſon ame, qui interrompit ſon diſcours, cependant que Callirée repart en ceſte ſorte. Ie voudrois auoir cognoiſſance de la perſonne de qui vous apprehendez l'abſence. Si elle eſtoit ſi inhumaine que de vous defendre ſa veuë, ie me forcerois de la diſpoſer pour voſtre contentement. O Dieu! (s'eſcrie alors Alidor) ſi voſtre parole eſt veritable, ie ſuis le plus obligé des mortels à l'Amour. I'ay conſacré cy-deuant ma ieuneſſe au Dieu de la guerre, & poſſedé du deſir d'acquerir de l'honneur, ie n'ay point eſpargné d'eſpandre mon ſang, & d'en arrouſer les lauriers que i'y ay gagnez: mais ie veux deſormais employer le reſte de mes iours à cultiuer les myrthes, ſi vous daignez auoir pitié de ma paſſion. C'eſt vous (Madame) & non autre, qui auez deſia acquis ſur moy, ce que toutes les beautez du monde ne ſçauroient acquerir. Il faudroit que ie fuſſe ſans yeux, ou ſans iugement, ſi ie ne vous aymois point. C'eſt vous que ie veux deſormais non ſeulement reuerer par deſſus toutes les creatures: mais encores adorer comme l'on fait les Dieux. Il vouloit acheuer ce diſcours lors

que la venuë du mary de Callirée l'interrompit, & empeſcha ceſte beauté à luy reſpondre. Tout ce qu'elle peut faire, c'eſt qu'elle prit la main d'Alidor, & la ſerra amoureuſement, en teſmoignage qu'elle receuoit les offres de ſon ſeruice, & qu'elle ſe diſpoſoit à l'aymer d'vne amour mutuelle. Cependant elle ſe leue, & va pour receuoir la compagnie qui entroit dans la ſalle auec Lycidas. Apres elle fait preparer la collation, & tãdis qu'il s'amuſe à entretenir les vns & les autres, elle a moyen de dire à Alidor, qu'il treuve vn expediẽt pour paſſer la iournée dans ce logis, afin qu'ils puiſſent s'entretenir plus au long de leurs nouvelles amours. Alidor ne mãque point de le mettre en execution. Il commande dés l'heure meſme à Fatyme de monter à cheval, & ne reuenir que ſur le ſoir. Ce Gẽtil-homme luy obeyt: Tandis la Nobleſſe qui eſtoit venuë pour viſiter Lycidas prend congé de luy, & chacun s'en retourne en ſa maiſon. Il n'y a qu'Alidor qui demeure, & qui faict le faſché de ce que ſon homme ne reuient point du lieu où il l'a envoyé. Il faict ſemblãt de vouloir s'en retourner tout ſeul, mais Lycidas ne le veut pas permettre. Il le prie de demeurer chez luy ce ſoir. Pour le garder de s'ennuyer luy & ſa femme, le menent promener au jardin. Alidor la prend ſous les bras, & pendant que le mary n'y prend pas garde, elle reçoit apres beaucoup de proteſtations amoureuſes, ſon ſeruitude. Et pour arres de leur nouvelle alliance, elle tire vn diamant de ſon doigt, & luy en fait preſent, & luy

luy vn rubis qu'il luy donne. Ha folle alliance! où penſez-vous Callirée? Ne vous reſſouvient-il plus de la foy que vous auez iurée ſi ſolemnellement à voſtre mary? Ignorez-vous que le Ciel qui en fut le témoing, n'en ſoit encore le iuge? Helas ie parle à des perſonnes que l'amour a rendus ſans ouye, auſſi bien que ſans yeux.

Apres que nos amoureux ſe furent jurez l'vn à l'autre vne eternelle fidelité, ils treuvent vne inuention pour ſe faire ſçauoir de leurs nouvelles. C'eſt que Callirée doit faire croire à ſon mary que Fatime eſt amoureux d'vne de ſes Damoiſelles nommée Iris, en qui elle ſe confie entierement. Par ce moyen ſa maiſon luy eſtant ouverte ſans aucun ſoupçon, ils auront ce contentement de receuoir les lettres qu'ils s'eſcriront, attendant que l'amour leur offre plus de commodité de ſe voir. Ceſte reſolution priſe, ils diſſimulent leur paſſion. Callirée s'approche de ſon mary, & le careſſe extraordinairemont afin de l'endormir. Mais elle ſe trompe la premiere, ainſi que la ſuite de ceſte hiſtoire nous l'apprendra. Il eſt bien difficile d'abuſer vn homme, qui entend le cours du marché, & que l'experience a rendu habile. Le Soleil commençoit deſia à decliner, lors que Fatyme arriue, & qu'Alidor veut monter à cheval pour s'en retourner. Lycidas l'arreſte, & le ramene au logis, où l'on auoit deſia couvert pour le ſoupper. Alidor tire cependant Fatyme à part, & luy declarant en peu de mots ſa paſſion, luy commande d'entretenir Iris, à qui deſia

Cal

Callirée a ouvert ſon cœur. Fatyme ne manque point de jouër ſon perſonnage. Il l'accoſte apres ſouper, & ſe met à chanter vne chanſon amoureuſe. La douceur de ſa voix, qui rauiſſoit les aſſiſtans, fait que Lycidas le pria de la recommencer, & ayant appris d'Alidor qu'il ioüoit fort bien du luth, il luy en fit apporter vn. L'ayant mis d'accord, il ſe mit à marier ſa voix au ſon de l'inſtrument, & à chanter vne chanſon pitoyable, qu'vn bel eſprit de ce temps, plein de deſeſpoir auoit nouvellement compoſée. Elle eſt aſſez cõmune par toute la France. La teneur en eſt telle;

Aupres des beaux yeux de Philis
Mouroit l'amoureux Calliante,
Heureux en ſa fin violente,
De ſes iours ſi toſt accomplis.

En chantant, il leuoit touſiours les yeux ſur Iris, & ſçauoit ſi bien contrefaire le paſſionné, que le mary de Callirée ne pouvoit s'empeſcher de rire. En fin comme l'heure de ſe retirer fut venuë, Alidor ayant donné le bon ſoir à Lycidas, & à ſon Eſpouſe, il fut conduit en vne chambre richement parée. Auant que ſe coucher, il tire à part Fatyme, & luy ayant donné vne plus entiere cognoiſſance de ſon amour, il le conjura de le vouloir aſſiſter, à la charge qu'il ne ſeroit pas ingrat à le recompenſer de ſa peine. Apres que Fatyme luy eut promis non ſeulement de luy rendre ſeruice en ceſte action, mais encores d'y expoſer ſa vie s'il en eſtoit beſoing, noſtre amoureux ſe mit au lict. Le repos qu'il y eut ne fut

gueres

gueres grand. Toute la nuict il ne fit que penſer à ſon amour. La beauté de Callirée luy reuient touſiours deuant les eux.

O Ciel (diſoit-il par fois) faut il que ie ſois priué ſi toſt des rayons de mon beau Soleil ? Mes yeux ſe peuvent bien diſpoſer aux tenebres , & mon ame à toutes ſortes d'ennuys. Quel aſtre pourra deſormais m'eſclairer, quand ie ſeray priué de ma douce lumiere , & quel contentement ſçaurois-ie eſperer, lors que ie ne verray point la clarté de mon ame ? O amour que d'eſpines accompagnent tes roſes ! Que ſçay-ie ſi durant ceſte abſence ma belle ne changera point d'affection. Si cela doit arriuer , ô mort decoche ſur moy ta fleſche cruelle, & mets dans le tombeau ma vie auec mes amours. Puis en ſe reprenant, il proferoit ces paroles : Ha ! mal-heureux , commẽces-tu à douter ſi toſt de la fidelité de ta Maiſtreſſe, ſans ſubiect ? Que diroit-elle , ſi elle ſçauoit ceſte deffiance ? N'auroit elle pas occaſion de ſe plaindre du mauuais iugement que tu fais de ſon bon naturel? Pardon, Madame, ie reſſemble à l'auare, qui a touſiours ſon cœur au lieu où eſt ſon threſor, & qui craint inceſſamment de le perdre. Et puis voſtre merite me doit excuſer: car puis qu'il eſt incomparable, & que rien n'eſt digne de vous, ce n'eſt pas donc ſans iuſte raiſon ſi ie crains.

Il paſſa vne partie de la nuict à s'entretenir de ces penſées, & l'autre à compoſer vn Sonnet ſur les perfections de Callirée. Ie l'ay icy inſeré, parce

parce qu'il me ſemble fort bon. Auſſi ce Gentilhomme faiſoit d'auſſi beaux vers François, que Gentil-homme de ſon temps.

SONNET.

IL n'eſt point de beauté, ſemblable à Callirée:
Son front eſt vn miroir où ſe mirent les Dieux:
La liberté s'enfuit au deuant de ſes yeux,
Et l'Amour eſt lié de ſa treſſe dorée.
Mortels, ne cherchez plus le beau Ciel Empirée:
Voicy l'heureux ſeiour des eſprits glorieux:
C'eſt la beauté qui rend l'amour victorieux,
Et qui fait que ſa fleſche eſt par tout reuerée.
Qui la void ſans l'aymer, n'a point de iugement,
C'eſt vn viuant rocher priué de ſentiment:
Pour moy dont la fortune en ſes yeux eſt encloſe.
(Encores que l'Amour ſoit plein de cruauté)
O Dieux, puis-ie bien voir ce Soleil de beauté,
Sans bruſler de l'amour d'vne ſi belle choſe.

Tandis qu'il ſouſpire d'vn coſté ſon amour, ſa Maiſtreſſe ſe plaint tout baſſement de la paſſion qu'elle reſſent. Alidor a cet avantage de pouvoir alleger aucunement ſon mal en ſouſpirant: mais elle n'oſe reſpirer qu'à grande peine, de peur que ſon mary n'en ayt la cognoiſſance. Deſguiſant neãtmoins ſa douleur: elle parle à luy de la ſorte: Et bien, Mõſieur que dites vous de ce Gentil-hõme qui accompagne ce Caualier, qui loge auiour d'huy

d'huy ceans ! N'eſt-il pas bien paſſionné d'Iris? Nous aurons au moins le plaiſir de l'ouyr ſouuẽt chanter, & de iouër du luth: car il ne manquera pas de viſiter ſes amours, pourueu que vous l'ayés agreable. Il m'a conjurée de vous en ſupplier. Il y ſera le bien receu (reſpond Lycidas) toutes les fois qu'il y viendra, pour l'amour de ſon maiſtre, qui eſt vn fort brave, & fort honneſte Gentil-homme. Callyrée bien aiſe de ſçauoir la volonté de ſon mary, paſſe le reſte de la nuict auec inquietude d'en aduertir Alidor.

A peine l'Aurore commençoit à ſemer ſes lys & ſes roſes par l'Orizon, que noſtre amoureux ſaute du lict, & s'appreſte pour prendre congé de Lycidas. Luy ſçachant qu'il vouloir partir, ſe leue pareillement, & le va treuver à ſa chambre. Il s'excuſe du mauuais traictement qu'il a receu en ſa maiſon, & Alidor de l'importunité qu'il luy a donnée. Lycidas ne veut pas qu'il parte ſans dejeuſner. Il ne s'en fait gueres prier, à fin d'auoir moyen de voir Callirée, qui par ſa Damoiſelle aduertit Fatyme du plaiſir que ſon mary recevra, ſi par fois il les vient viſiter. Fatyme apprend ceſte bonne nouvelle à ſon maiſtre, qui en reçoit vn plaiſir extreme. L'heure de partir eſtant arriuée, il prend congé de Lycidas, & auſſi de ſa femme, & monte à cheval. Mais l'amour qui a deſia pris poſſeſſion de ces Amants, faict vne choſe impoſſible en Nature. Il faict qu'Alidor ſe priue de ſon cœur, & Callirée du ſien, pour leur en faire vn eſchange mutuel. Quand il

fut

fut arriué en ſa maiſon, ſon humeur auparauant libre & ioyeuſe, commence à deuenir morne & triſte. La chaſſe qu'il auoit cy-deuant tant aymée luy deſplaiſt. Il fuit toute compagnie, & tout ſon contentement eſt de s'eſcarter tout ſeul dans vn bois, ou dans quelque antre, & là conter aux rochers & aux arbres les beautez de ſa Maiſtreſſe, & la violence de ſa paſſion. Il paſſa quelques iours en ces ſolitudes : où il compoſa mille beaux vers, que i'inſererois icy, s'ils n'eſtoient imprimez autre part : En fin ſe reſſouuenant de l'inuention de ſa Maiſtreſſe, pour s'eſcrire l'vn l'autre, il eſcriuit ceſte lettre.

IE voudrois (mon beau Soleil) *que voſtre lumiere penetraſt les nuicts ſombres où ie ſuis reduict: Vous verriez toutes les paſſions que l'Amour peut faire reſſentir à vn mortel, qui n'attend la deliurance des peines qu'vne cruelle abſence luy donne, que du bien de voſtre chere preſence. La Deité que ie reuere m'en donnera le contentement, lors que laſſée de mon tourment i'auray le bon-heur de vous reuoir. Attendant ceſte felicité, ie vous coniure de me teſmoigner par vos lettres le reſſouuenir que vous auez de celuy de qui les deſtinées dependent de vos beaux yeux.*

Il bailla ceſte lettre à Fatyme, & le pria de la rendre ſecrettement à ſa Maiſtreſſe, ſous couleur de reuoir Iris. Ce Gentil-homme part, & arriue le lendemain matin au Chaſteau de Lycidas. Le Ciel doux & ſerain l'inuitoit ce iours-là d'aller à

la

la chaſſe. Comme il ſortoit de la porte de ſon logis, il recontra Fatyme qui vouloit y entrer. Il ſaluë Lycidas, & contrefaict le honteux. Entrez ſeulement dedans (luy dict le mary) ie ſçay de vos affaires plus que vous ne penſez pas. Vous y trouuerez vos amours. Fatyme apres vne grande reuerence y entre & treuue Iris, qui ayant deſia appris ſa venuë, venoit pour le receuoir. Apres qu'il luy eut ſecrettement faict entendre le ſubject de ſa venuë elle en aduertit Callirée, qui toute tranſporttée de ioye ſaute du lict : elle n'a pas la patience de s'habiller. Le deſir d'apprendre des nouuelles d'Alidor, faict qu'elle commande à Iris de luy amener ce Meſſager d'Amour. Quand il fut entré dans ſa chambre, il fit vne grãde reuerence, & s'approchant d'elle, luy dit comme il luy apportoit des lettres du plus accomply Caualier de la terre. Mon amy (dit-elle) auant que nous les voyons, ie vous veux recompenſer de tant de peine. Ce diſant elle s'en va vers vn Cabinet d'Allemagne, qu'elle ouure, & en tire cent Piſtoles qu'elle luy donne. Ce ne ſont point des contes faicts à plaiſir. Ie recite la pure verité de ceſte Hiſtoire. Fatyme eſt encores en vie pour teſmoigner que ce que ie dis eſt veritable. Il faict à preſent ſa demeure pres de la premiere des Citez de l'Europe. Il remercie ceſte Dame de ſon preſent, qu'il prit fort bien, ſans en faire refus, & en recompenſe luy rendit les lettres d'Alidor. Elle les prend & les baiſe mille fois auant que les ouurir. Apres qu'elle les

euſt ouuertes, & qu'elle eut leu ce qu'elles contenoiẽt, elle commãda à Iris d'aller faire deſieuner Fatyme. Tandis elle ſe retire toute ſeule dans ſon cabinet, pour faire reſponſe à ſon amoureux en ceſte ſorte.

MA chere ame, s'il eſtoit auſſi bien en ma puiſſance de vous tirer des peines dont vous vous plaignez, que i'en ay la volonté, croyez que vous en receuriez bien toſt la deliurance. Ie vous prie de conſiderer que le moindre ſoupçon qui pourroit naiſtre en l'ame de mon mary, qui eſt aſſez ombrageux de luy-meſme, ſeroit capable de nous ruiner. Conſolez-vous de l'eſpoir que la Deité que i'adore auſſi bien que vous, me donne, que nous aurons bien-toſt le plaiſir de vous reuoir, auec plus de commodité, que nous n'auons encores euë. Cependant enuoyez-moy ſouuent voſtre homme, afin que ſi elle s'offre, ie puiſſe vous en aduertir. Adieu ma tres-chere ame, Conſerue touſiours la memoire de celle qui ne vit que de la creance qu'elle a que tu l'aymes. Ceſte lettre fermée, elle fit venir Fatyme à qui elle la bailla, & puis le chargea de ioüer ſon perſonnage contrefaiſant l'amoureux d'Iris. C'eſtoit vn plaiſir que de le voir en ceſte action. On euſt dit qu'il mouroit d'amour. Lycidas eſtant reuenu de la chaſſe, le fit diſner auec luy : & le gauſſa tout le long du repas. Apres diſner il luy fit prendre vn luth, dont il ioüa fort melodieuſement au grand plaiſir du Mary qui le prioit de les veoir ſouuent. Sur le ſoir il prend congé, & s'en retourne vers la demeure d'Alidor, qui l'attendoit

doit d'vne impatience d'amoureux. Si toſt qu'il le vit reuenir il courut pour l'embraſſer, & pour luy demander des nouuelles de ſes amours. Tenez (luy dict Fatyme) ces lettres vous apprendront ce que vous deſirez de ſçauoir. Il les prend, il les baiſe, & les ayant ouuertes il les lit. Quand il les a leuës il s'enquiert plus particulierement de l'eſtat de ſa Maiſtreſſe. Fatyme luy raconte tout le ſuccez de ſon voyage. Si ie voulois icy deſcrire toutes les particularitez de leurs amours, il faudroit que ie fiſſe vn liure entier, & nõ vn ſimple diſcours En fin Fatyme va preſques tous les iours au logis de Lycidas : comme s'il y alloit pour voir Iris. Mais il ne peut iouër ſi ſecrettement ſon perſonnage, que le mary qui auoit de l'eſprit & du iugement n'entre en quelque défiance. Il commence à remarquer ſans mot dire, les actions de ſa femme, & la voyant moins ioyeuſe que de couſtume, il ſe doute qu'on n'attente quelque choſe ſur ſon honneur. O qu'il eſt impoſſible de receler le feu d'amour à vn mary defiant ! C'eſt vn Argus qui penetre au trauers des plus ſecrettes penſées. Lycidas apres beaucoup de ſoin, & de peine, treuue vne lettre qu'Alidor eſcriuoit à Callirée. Ce fut à l'heure, que deux contraires paſſions commencent à poſſeder ſon ame. Le iuſte reſſentimẽt qu'il auoit le pouſſe d'vn coſté à vne cruelle vẽgeãce. Il veut expier le tort qu'õ luy fait par le ſang de ſa fẽme, & par celuy d'Alidor: mais l'amour que iuſqu'à preſẽt il a portée à l'vne, & le danger qu'il ſe repreſente de-

uant les yeux de faire mourir vn Gentil-homme qualifié, retiennent d'autre part quelque peu ce courage nourry dãs les ſanglãs exercices de Mars. Apres auoir beaucoup ruminé en sõ eſprit cõme il deuoit proceder en ceſte actiõ, il treuue que le meilleur expediẽt eſt de s'ẽ retourner en Flãdres, & par ce moyen empeſcher le cours de ces nouuelles amours, en priuant pour iamais Alidor de reuoir Callirée. Ceſte reſolution eſt bien toſt ſuiuie de l'effect. Il part vn iour ſans prendre congé de ſes amis, & emmene ſa femme qui eſt toute eſtõnée de ce changemẽt, & qui neantmoins n'oſe rien dire. Quand Alidor euſt appris ce depart ſi ſoudain, il s'abandonna aux regrets, & aux larmes. Il inuoqua mille fois la mort, que le deſeſpoir luy euſt bien ſouuẽt faict treuuer, ſi Fatyme ne luy euſt promis de faire des voyages en Flandres, pour y porter de ſes nouuelles à la Maiſtreſſe. Tãdis qu'il paſſe les iours & les nuicts à plaindre, & à ſouſpirer, Lycidas, qui eſtoit deſia arriué à Anuers, eſt mandé par le Duc d'Albe, de le venir treuuer à Bruxelles. Auant que partir il laiſſa ſa femme ſous la garde d'vne ſienne parente à qui il auoit deſia declaré ce qui luy eſtoit arriué en Picardie. Eſtãt à Bruxelles, bien venu aupres de sõ Excellẽce, vne entrepriſe ſe fait ſur vne place forte que ceux du party contraire auoient en leur puiſſance : Lycidas y eſt bleſſé d'vne arquebuſade au trauers du corps, & rẽporté à Bruxelles demy mort. Les Medecins & les Chirurgiẽs deſeſperent de ſa gueriſon. Sa femme en ayãt appris

la

la nouuelle, y court pour faire bonne mine. Elle verſe vn torrẽt de larmes ſur ſa couche, mais ce ſont larmes de Crocodile. Elle ignoroit que ſon mary ſçeuſt l'eſtat de ſes amours: car il remit la lettre au meſme lieu où il l'auoit treuuée. Il fut neantmoins ſi bien ſecouru, qu'il commença à ſe porter aucunement mieux. Ce fut toutesfois ſous ceſte condition que les Medecins ne luy dõnerent que ſix mois de vie, parce que la bleſſeure qu'il auoit receuë luy offençoit les poulmons. Il ſe leua doncques deux mois apres du lict: mais ce fut en trainãt, & languiſſant apres la fin de ſes iours. Comme les choſes paſſent de la ſorte, Callirée en aduertir ſecrettement Alidor, par vne lettre qu'elle enuoye. Céſt amoureux qui auoit perdu tout eſpoir de reuoir les beaux yeux de ſa Maiſtreſſe, commence dés l'heure meſme à baſtir de nouueaux deſſeins. Il croit que l'Amour laſſé de le tourmenter, le recompenſera bien toſt de tant de trauerſes, par le moyen qu'il luy ouure d'eſpouſer Callirée. Il communique la lettre à Fatyme, & apres le prie de faire vn voyage en Flandres, ſous couleur de viſiter Lycidas de ſa part, & luy teſmoigner la douleur qu'il a receuë de ſon deſaſtre. Fatyme part, & arriue en diligence à Bruxelles. Il va droict au logis de Lycidas, & luy rend vne lettre d'Alidor. Ce fut la ruïne de ces amoureux. Sans doute ſi Alidor euſt patienté, ce mary qui n'eſtoit deſia que trop poſſedé de ialouſie, n'euſt point vſé de la cruauté qu'il pratiqua. Doncques (diſoit-il en luy meſ-

me ſie ſouffriray l'iniure que l'on me faict? Sera-il dict que ceſte infame que i'auois ſi cherement aymée, ſe rie apres ma mort de ma ſottiſe, & de mon peu de courage? Non, non, ie veux apprendre à la poſterité que c'eſt que d'offenſer vn mary qui a du reſſentiment : Pleuſt à Dieu que celuy qui attente ſur mon honneur, ſans que ie luy en aye donné du ſuject, peuſt ſi bien eſtre payé de ſa trahiſon, comme i'eſpere me venger de ceſte louue, mon ame ſortiroit plus contente hors de ce corps, & deuant que mourir, i'aurois ce contentement de voir au tombeau ceux qui eſtabliſſent deſia leur ioye, ſur l'eſpoir du peu de vie qui me reſte. Il tenoit de tels & de ſemblables diſcours en luy meſme, pendãt qu'en apparẽce, il faiſoit mille careſſes à Fatyme. Il remercia mille fois ſon maiſtre du reſſouuenir qu'il auoit d'vn homme qui auoit ſi peu merité de luy, & le pria d'attendre quelques iours, pendant leſquels il feroit reſponce à Alidor.

Fatyme accorda ſa priere, & ſejourna là quelque temps, mais comme quelques iours apres il eſt preſt à partir, il ſuruint vn grand accident : car voilà qu'vn excez de fievre ſaiſit Callirée auec tant de violence, qu'elle fut emportée en moins de vingt & quatre heures. Son mary la voyant aux peines de la mort, lamente, crie, & arrache ſes cheueux. Il ſçait ſi bien feindre le contentement qu'il a de la voir mourir, par la fainte douleur qu'il eſtalle, qu'on diroit que c'eſt l'image de l'ennuy meſme. En fin la Par-

que

que qui rauit toutes choſes, ferme les yeux & la bouche de ceſte beauté, que les roſes & les lis accompagnent dans le tombeau. Ceſte mort ſi precipitée eſtonna merueilleuſement Fatyme : Il vouloit s'en retourner promptement lors que Lycidas le coniura de demeurer encor quelques iours chez luy, durant leſquels il eſcriuit vne lettre à Alidor, par laquelle il le coniuroit de vouloir prendre la peine de le venir voir en Flandre, afin que ſa veuë luy apportaſt quelque ſoulagement au mal qu'il reſſentoit de la perte incomparable qu'il venoit de faire. Fatyme part auec ceſte lettre, bien faſché d'eſtre le porteur d'vne ſi mauuaiſe nouuelle. Lors qu'il fuſt de retour à la maiſon d'Alidor, il tira ce malheureux à part, & luy donna la lettre que Lycidas luy eſcriuoit. Il n'y a pas pluſtoſt appris ce qu'il ne cherchoit pas, qu'il tombe à terre paſmé de douleur. Lors qu'il reprend ſes eſprits il veut ouurir ſon ſein d'vne dague, ſi Fatyme ne le contenoit par ces paroles: Et quoy (Mõſieur) où eſt voſtre courage accouſtumé ? Qu'eſt deuenuë la conſtance qui vous accompagnoit ordinairement aux perils où vous vous eſtes treuué ſi ſouuent ? Voulez-vous perdre auec voſtre ame, l'honneur que vous auez iuſques icy cõſerué, & par meſme moyen ruyner la reputation de voſtre Maiſtreſſe, que vous deuez cherir apres la mort ? Si vous exercez vne telle cruauté ſur vous meſme, ne donnerez-vous pas occaſion à Lycidas de croire ce que ſans doute il ſoupçõne,

il me ſemble que vous deuez pluſtoſt vous vaincre vous meſme, pour maintenir voſtre reputation, & celle de voſtre maiſtreſſe, & en vous contraignant aller voir Lycidas : mais toutesfois bien accompagné, & puis attendre que le temps, ou qu'vn nouueau ſubject ſoit le remede de voſtre paſſion.

Ha ? Fatyme (reſpond Alidor) il m'eſt impoſſible de viure plus long-tẽps, puis que i'ay perdu le Soleil de mon ame. Toutesfois ie ne veux point mourir que ie n'aye auparauant arrousé des mes larmes ſon tombeau, à fin de proteſter à ſes Manes que ie ne tarderay gueres à la ſuiure. Acheuant ſon diſcours, il diſſimule ſa paſſion, & fait preparer ſon equipage, & part le lendemain. Quãd il eſt arriué à Bruxelles, il va chez Lycidas, qui le voyant ſe iette à bras ouuerts ſur luy, & puis profere ces pitoyables paroles. *Helas! Monſieur, ie ſuis deliuré d'eſperance, & de crainte. Ie n'ay plus d'eſpoir au monde, puis que i'ay perdu la douce conſolation de ma vie, & ie ne crains d'y perdre rien plus, puis que i'y ay tout perdu. Il ne me reſte que le plaiſir que ie reçois, ſçachant que ie mourray bien toſt. Sans ceſte conſideration i'aurois aduancé deſia la fin de mes iours.* Alidor qui auoit bien plus de beſoin d'eſtre conſolé, & qui reſſentoit vne vraye douleur, pẽſa mourir à l'heure meſme: toutesfois diſſimulãt ſon mal, il luy dict ſeulemẽt, que ſi ſon courage genereux, s'eſtoit faict paroiſtre en tant d'occaſions, il le deuoit maintenant teſmoigner en ceſte perte, où il acquerroit

plus

plus de gloire qu'en toute autre, puis qu'elle eſtoit la plus grande qu'vn mortel ſçauroit receuoir. Apres quelques diſcours tenus d'vne part & d'autre, Alidor prit congé de Lycidas, ſans vouloir aucunement s'arreſter chez luy, s'excuſant ſur quelques affaires qui le preſſoient. Auant que partir, il va à l'Egliſe, où ſa Maiſtreſſe eſtoit enterrée. Il y reſpandit mille larmes, & y profera mille paroles que ſa paſſion luy dictoit, & puis mõta à cheval, & s'en retourna auec ſes gens en ſa maiſon, ne ceſſant de pleurer, & de ſouſpirer. Quand il eſt chez luy, il ſe retire dans vn ſien cabinet eſcarté, & alors la violence de ſa douleur qu'il auoit iuſques icy retenuë, commence à luy faire proferer mille iniures contre le Ciel. Il maudit les deſtins, mais plus encores la cruauté de Lycidas, qu'il croit auoir empoiſonné ſa Maiſtreſſe : *Ha, cruelle fortune* (diſoit-il) *que te reſte-il deſormais pour me nuire? Si tu me voulois pourſuiure auec tant de rigueur, que ne prenois-tu ma vie, lors que ie l'expoſois librement aux perils & aux dangers? Las! pour me tourmẽter dauãtage, tu m'as oſté celle qui m'eſtoit plus chere que la vie meſme, & par ce malheur, amené tous les autres que tu me reſeruois. O ma douce lumiere, vous eſtes au Ciel bien-heureuſe, & ie demeure parmy les ennuis & les deſeſpoirs. Helas, ie vous pleure, non pas pour la felicité dont vous iouiſſez, mais pour le regret que i'ay de ne vous auoir pas ſuiuie, & de ne vous accompagner en vos aiſes.* Proferant ce diſcours, il vouloit, remply de deſeſpoir, ſe donner d'vne eſpée au trauers du corps, quand

Fatyme qui l'auoit ſuiuy entre dans ſon cabinet, & luy remonſtre les actes qu'il faiſoit, indignes d'vn Chreſtien, de murmurer ainſi contre Dieu: que nous naiſſons pour mourir, & que tous ces pleurs ny ces plaintes ne r'animeront pas ſa Maiſtreſſe. Que s'il ſe donne luy-meſme la mort, il eſt en danger de ne la reuoir iamais, puis que les Enfers ſont deſtinez aux deſeſperez, & qu'il n'y a point de doute qu'eſtant morte en bon eſtat elle ne ſoit maintenant au Ciel iouyſſante des lieſſes eternelles. Ces raiſons eurent tant de pouvoir enuers Alidor, que dés l'heure meſme il prit vne autre reſolution. Et bien, dit-il, ie veux doncques viure, mais à telle condition que vous m'aſſiſterez en vn voyage que ie feray. Fatyme le luy promet, & luy ſe reſoult au deſeſpoir que ie vous veux reciter.

Au temps qu'il perdit ſa Maiſtreſſe, la France eſtoit deſia diuiſée en deux partis. Le peuple de Paris oubliant la fidelité qu'il devoit à ſon Prince, venoit de rendre notable en infamie ce iour des barricades ſi funeſte en nos Hiſtoires. On ne parloit que de ſang, & que de carnage par toutes nos Provinces. Alidor, qui pour pluſieurs raiſons que ie tais maintenant, eſtoit obligé à vn Prince de la maiſon de Lorraine, prend ſuject de parler à ſa mere, & de luy remonſtrer l'orage apparent qui ſe levoit en France. Que leur maiſon eſtant alliée de ce Prince. il eſtoit obligé d'vn coſté à ſuiure ſa fortune: & que d'autre part le deuoir naturel qu'il deuoit à ſon Roy le poſſedoit de ſe

ban

bander contre ſes propres amis & bien-faicteurs. Que pour ce ſuiect il auoit reſolu d'aller faire vn voyage en Italie, & de paſſer là le temps aux exercices vertueux, attendant que la ſaiſon fut plus calme : que par ce moyen il ſe rendroit indifferent, & n'acquerroit point l'inimitié ny des vns ny des autres. Ceſte bonne Dame, qui n'auoit que ce fils, & qu'il l'aymoit à l'eſgal d'elle meſme, trouva au cõmencement fort aigre de l'eſloigner de ſes yeux : mais ayant bien peſé ſes raiſons, & conſideré qu'il ſe pouvoit perdre en quelque bataille, ou en quelque rencontre, elle luy fait donner l'argent qu'il voulut. Comme ſon equipage ſe preparoit, il fit appeller vn peintre, & ſur vn pourtraict qu'il auoit de ſa Maiſtreſſe, il en faict tirer deux autres en petit volume, l'vn mort, & l'autre viuant. Quand le peintre euſt achevé ſon ouvrage, Alidor les mit dans ſon ſein, & apres il prend ſeulement auec luy Fatyme & Anſelme ſon valet de chãbre, & en ceſte compagnie il part, & cõmanda à ſes gẽs de ne le ſaluër deſormais qu'au nom de ſa maiſtreſſe, de ne boire à luy qu'au nom de ſa Maiſtreſſe: bref de ne parler jamais à luy que de ſa Maiſtreſſe. Il arriue à Marſeille. Treuvant vn Nauire d'Eſpagne, qui eſtoit preſt de faire voile pour Alexãdrie, il fit marché auec le Patron, & ſe mit dedans. Les Mariniers penſoient faire bon voyage, quand vne galiotte de Turcs les attaqua, & apres leur auoir oſté ce qu'ils portoiẽt, les mena pour eſclaues à Arger. Alidor qui reſſentoit ſon bien, & qui nonobſtãt ſon extreme douleur, faiſoit

faiſoit paroiſtre ie ne ſçay quoy de releué par deſſus tous les autres, il fut mené au Roy. Ce Prince le voyant ſi beau, ſi ieune, & de belle taille, le retient à ſon ſeruice en qualité d'eſclave, ſe ſeruant de luy à ſa chambre. Ce Gentil-homme faiſoit de ſi bonne grace les actions qu'on auoit accouſtumé autrefois à luy rendre, qu'on euſt dit qu'il auoit fait ce meſtier toute ſa vie. Auſſi ſe fut il rendu le plus accomply Caualier de ſon temps, s'il euſt peu dompter ſa folle paſſion. Ayant acquis la faueur du Roy d'Arger, il eut moyen de retirer pres de luy Fatyme, & Anſelme ſon valet de chambre. Quand il eut demeuré ſix mois en ceſte ſeruitude, le Roy d'Arger, qui le voyant touſiours triſte croyoit qu'on luy eut faict quelque deſplaiſir, le tira vn iour à part, & luy tint ce langage : Vien-ça (Chreſtien) que veut dire que ie ne te vois iamais ioyeux? Eſt-ce pour autant que tu n'as point la liberté de retourner en ta patrie ? Il me ſemble que ta condition n'eſt pas ſi mauvaiſe que tu pourrois eſtimer, puis que tu as acquis les bonnes graces d'vn Prince, qui non ſeulement te mettra quand tu voudras en liberté, mais encores te departira de ſes biens, pourueu que tu vueilles demeurer à ſa Cour. Tenant ce diſcours, il iettoit ſes regards ſur Alidor, qui verſoit de ſes yeux vne fontaine de larmes. Qu'as-tu (pourſuit le Roy,) as-tu receu deſplaiſir de quelqu'vn des miens? dy moy, & ie te jure Mahomet, que i'en feray la vengeance. Non Sire, reſpond Alidor, ie ne vous ay que trop d'obligation

tion. Ie ne me plains auſſi d'aucun des voſtres, ie regrette ſeulement la perte que i'ay faite, il n'y a pas long-temps. Ie ſuis inſenſible à tous les bonheurs, & à tous les mal-heurs, & ie n'ay du reſſentimét que pour ceſte perte ſeule. Comme il acheuoit ces paroles, il tira du profond de ſon cœur vn ſouſpir qui émeut à compaſſion ce Prince. Ie veux, dit-il, que tu te deſcouures entierement à moy, afin que ſi ie puis, ie donne quelque allegement à ta douleur. Dy moy donc qui tu es, & le ſuiect de ton avanture. Puis que vous me preſſez de la ſorte (Sire) ie ne veux pas eſtre, repart Alidor, ſi mal appris de ne la declarer à voſtre Majeſté. Ie ſuis vn Caualier François, qui eſtois ſorty de mon pays, en intention d'aller confiner mes jours aux deſert d'Egypte pour y pleurer mon deſaſtre. Et pourquoy (demande le Roy,) n'y a il pas moyen de donner remede à ton mal? Non, Sire, dit Alidor, qui acheuant ce langage, mit la main dans ſon ſein, & en tira les deux pourtraits qu'il auoit touſiours gardez, iuſques à l'heure, ſans les en retirer, horſmis que tous les matins & tous les ſoirs il les prenoit, les baiſoit, & les adoroit, & parloit à eux comme s'il euſt parlé à ſa Maiſtreſſe. Site pourſuit cet amoureux infortuné: *I'adore ce vif, & pleure ce mort.* Ce diſant, il luy monſtre les deux tableaux. Le Roy d'Arger, voyant ce myſtere, appriſt auſſi-toſt qu'vn deſeſpoir d'amour le poſſedoit, dont il en eut encores plus de compaſſion, de ſorte qu'il ne ſe peut tenir de larmoyer. Vrayement, dit-il, c'eſtoit vne belle

crea

creature que ta Maiſtreſſe : toutesfois il me ſemble que puiſque tes plaintes & tes pleurs ne la peuuent plus ramener, tu deurois en fin donner quelque relaſche à ton affliction, & te cõſoler par raiſon. Le conſeil en eſt pris, Sire, (reſpõd ce Cauallier) faſſe la fortune ce qu'elle voudra deſormais faire de moy, iamais ie ne changeray d'humeur. Puis que tu es ſi obſtiné en ton malheur (dit le Roy) ie ne te veux point contraindre. Dy moy ſeulement ce que tu veux que ie faſſe pour toy : ſi tu veux demeurer auec moy, ie te feray vn des premiers de mon Eſtat, & parauãture le temps ſera le medecin de ton infortune. Ie vous réds graces, Sire, repart Alidor, de tant de faueurs que vous m'offrez, ſans que ie l'aye merite. Ie vous aſſeure que ſans la reſolution que i'ay faicte de ne ſeruir, & de n'adorer iamais autre que ma Maiſtreſſe, il n'y a Prince au mõde pour qui i'expoſaſſe ſi librement ma vie, que pour le ſeruice de voſtre Majeſté. Tout ce que ie requiers d'elle, eſt ſeulement de me donner la liberté afin que ie puiſſe accomplir mon entrepriſe, puis qu'il n'y a que la ſeule mort qui m'en puiſſe oſter la volonté. Ie te la donne dés à preſent (dit le Roy) & ſi ie te feray encores fournir de l'argent pour ſubuenir à tes neceſſitez. Alidor continüa de le remercier, & luy dit qu'il n'en auoit pas autremẽt beſoin, car il auoit encores vn diamant de mille eſcus, qu'il auoit caché ſur luy lors qu'on le fiſt eſclaue. Ayant recouuert la liberté en ceſte ſorte, & pour luy & pour ſes gẽs, il prit cõgé du Roy, & ſe

& ſe mit dans vn Nauire, & arriua en peu de tẽps en Alexandrie, où il vendit ſon diamant. Apres il s'habille en Pelerin, & auec Fatyme & Anſelme habillez de meſme, il ſe met en chemin, & faict tant qu'il paruient aux deſerts de Thebaïde. Il n'eſt pas beſoin que ie deſcriue ceſte ſolitude. Les Hiſtoires des anciens Peres Hermites la depeignent aſſez. Ie diray ſeulement qu'apres auoir fait eſlectiõ d'vn haut rocher, proche de certains hermitages des Chriſtiens qui s'y tiennent, il y fiſt baſtir vne maiſonnette en forme de chapelle. Là il fit auſſi dreſſer vn Autel, où il mit vn Crucifix au milieu, & à coſté les deux pourtraicts de ſa Maiſtreſſe. Durant qu'on baſtiſſoit ceſte Chapelle, Fatyme le tira à part, & luy remonſtra le rang qu'il tenoit en France : le beſoin que ſa patrie pouvoit auoir de ſa valeur, & la reputation qu'il auoit acquiſe auparauant. Qu'il la fleſtriſſoit & eſtouffoit maintenant en ſe confinant ainſi dans vn deſert. Qu'il ſeroit la fable & la riſée du monde, & que l'on diroit que la peur de combattre l'auoit reduict en ces extremitez : Il luy mit en auant pluſieurs autres ſemblables raiſons pour le deſtourner de ceſte folle reſolution, & voyant qu'il y eſtoit obſtiné, & qu'il eſtoit impoſſible de luy arracher ceſte fantaiſie : Pour moy (dit-il en fin) ie ne ſuis ny fol, ny amoureux. Vous eſtes l'vn & l'autre. Ie n'ay point enuie de paſſer mes iours inutilement parmy des beſtes ſauvages. Ie ſuis contrainct de vous dire adieu, puis que voſtre folie eſt incurable, & de m'en retourner en France ſans

vous.

vous. Ie vous ay accompagné iuſques au lieu où vous deſiriez de paruenir. Puis que vous y eſtes arriué, ie ne ſuis point obligé de faire dauantage. Comment (dit Alidor) me voulez vous donques abandonner ſi toſt? Au moins attendez encores vn petit de tẽps. Ma vie ne ſera plus gueres longue. Apres ma mort vous vous en retournerez, & en porterez les nouvelles à mes parens. Ie n'en feray iamais (reſpond Fatyme) le triſte Meſſager, Dieu vous vueille remettre en voſtre bon ſens: Adieu. Ce diſant, il part dés l'heure meſme, & s'en reuient en France, pendant que ce mal-heureux Caualier demeure auec ſon valet de chambre, qui ne l'abandonne iamais.

Lors que la Chapelle fut achevée, & qu'en prophanant les ceremonies de l'Egliſe, il eut appendu les deux pourtraicts de Callirée, il eſtoit à genoux à toute heure deuant cet Autel. Tantoſt il s'addreſſoit au viuant, & parloit à luy en ceſte ſorte: *Ha! pourtraict que me repreſentes mes lieſſes paſſées, ſi les images des Saincts ſe peuuent adorer ſans idolatrie, puis que l'honneur qu'on leur rend ſe rapporte tout à Dieu, ne peux-ie pas t'adorer. Tu es l'image d'vne Deité, de qui dependoit tout mon bien, & tout mon bon-heur. Vueille permettre le Ciel, que bien-toſt ie la puiſſe reuoir, & que mon ame qui ne vit qu'à regret dans ce miſerable corps, puiſſe voler au ſéiour bien-heureux qui retient la plus belle choſe que la Nature ait iamais produicte.* Apres il contemploit le mort, & proferoit ces parolles: *Ha! ſeul repos de mes deſirs, combien me*

ſeroit

ſeroit la mort plus douce, & plus agreable, que deuoir vn ſi tragique ſpectacle! O Parque inique, & deteſtable, pourquoy lors que tu rauis le doux eſpoir de ma vie, ne me mis-tu pareillemẽt au tombeau? Ignorois-tu que nous n'auiõs qu'vn meſme deſtin, & qu'il eſtoit impoſſible à l'vn de demeurer au port tãdis que l'autre faiſoit naufrage! O loup cruel & rauiſſant, quelle furie, & quelle rage l'a pouſſé à cõmettre vne ſi grande cruauté, que de faire mourir vne ſi belle choſe. Ces beaux yeux les miroirs de l'Amour, & ceſte bouche, le ſeiour des graces & des beautez ne t'ont-ils pas peu fleſchir à quelque compaſſion? O Dieux auancez bien toſt la fin de mes triſtes iours, afin que ie tiẽne compagnie à celle, ſans qui ie ne puis longuement eſtre. O ma chere Deeſſe, en recõpẽſe de noſtre amour que la Parque ne peut eſteindre, ie ne vous puis offrir que des larmes, & que des gemiſſemẽs, que ie cõtinueray à reſpãdre ſur cet autel, iuſques à tãt que mon ame dolente & affligée, abandonne la miſerable priſon de ſon corps. Tels & ſemblables diſcours tenoit ce mal-heureux à des choſes inanimées, cependant que ſon valet de chãbre qui auoit ſoin de luy en tout ce qui luy eſtoit neceſſaire pour l'aliment de ſa miſerable vie, l'aduertit que ſon argent eſtoit court, & qu'il en deuoit pouruoir auant qu'il en manquaſt du tout. Il croyoit que la neceſſité le diuertiroit de la pourſuitte de ſa folie, mais il fut trõpé: car au lieu que cét amoureux deſeſperé sõgeaſt à s'en retourner en Frãce, il cõiura tant ſon hõme, qu'il luy perſuada d'y faire vn voyage, pour y aller querir de l'argent. Cependant qu'Alidor

continuë ceſte vie ſolitaire & lamétable, Anſelme part de ces deſerts inhabitez, & treuuant vn Nauire en Alexãdrie, qui vouloit partir pour Genes, il ſe met dedãs, & arriue en peu de temps au port de ceſte ſuperbe ville. Il paſſe puis apres les Alpes du coſté du mõt Cenix plus aiſémẽt (encores qu'ils ſoiẽt tous pauez de neige) qu'il ne fait par les villes, & les Prouinces de Frãce. Le glaiue y exerçoit alors ſa cruauté par tout. Le pere n'y eſpargnoit pas le ſang de ſon propre fils: ny le fils celuy de ſon propre pere. Le zele inconſideré de Religion animoit les plus chers amis les vns contre les autres. Neantmoins il paruint à la fin en Picardie, & treuua la mere d'Alidor au lieu de ſa demeure. Ceſte hõneſte Dame y paſſoit les iours en regrets, pour l'abſence de ſon fils, dõt elle auoit appris les triſtes nouuelles par Fatyme. Apres qu'Anſelme luy euſt rapporté ce dont ſon fils la requeroit, & que luy meſme luy euſt faict entẽdre la neceſſité où il ſe treuuoit reduict, elle cõmença à pleurer ameremẽt, & dict à ceſt hõme qu'elle eſtoit reſoluë de ne luy enuoyer point la sõme qu'il demãdoit: mais ſeulemẽt quinze cens eſcus pour ce mettre en equipage, & pour s'en retourner. Qu'à ces fins elle le prioit de le cõjurer, par tous les deuoirs qu'on doit à vne mere, de reuenir le pluſtoſt qu'il luy ſeroit poſſible, & de tirer tant de bons amis qui le regrettoiẽt tous les iours, de l'ennuy qu'ils receuoient, pour eſtre priuez de ſa perſonne, & pour ſçauoir la deplorable vie qu'il menoit. Anſelme ayãt receu ceſt argẽt & promis

promis à ceſte Dame de faire tout ſon poſſible pour diſpoſer ſon Maiſtre à reuenir, fit tant qu'il ſortit de France, & s'eſtãt mis ſur la mer, il aborda en Alexandrie. De là il s'achemina au deſert, où Alidor faiſoit ſa triſte demeure. Il croyoit treuuer ſon maiſtre en l'eſtat où il l'auoit laiſſé : mais il fut deçeu en ſa croyance. La rigueur qu'il auoit exercée ſur ſon corps, le peu de repos qu'il auoit pris depuis la mort de ſa Maiſtreſſe: en fin la melancholie, & le tourment, l'auoient tellement miné, que ne pouuant plus reſiſter à tant de ſouffrãces, il venoit de rẽdre l'eſprit. Quelques bõs Hermites qui tous les iours le viſitoient, eſmeus de pitié & compaſſion, auoient allumé deſia des Cierges, & chantans ſur luy l'Office des Treſpaſſez, s'appreſtoient de le porter en terre.

Le pauure Anſelme voyant ce piteux ſpectacle, tõba de ſon haut tout eſuanoüy. Apres qu'il fut reuenu à luy ; il ſe mit à proferer les plus pitoyables regrets, que la douleur enſeigne en ſon eſcolle. Helas ! (diſoit-il) mon bon maiſtre, faut-il que ie ſois ſi mal heureux de vous perdre, lors que ie croyois vous treuuer au lieu où ie me ſeparay de vous. Ie vous y treuue mais ſans mouuement, & couché dans vne biere. O Amour que tu cauſes de mal-heurs au monde ! Tu mets dans le tombeau toute la valeur, & toute la courtoiſie du monde. Deſolé que ie ſuis, que feray-ie donc deſormais, que deuiendray-ie, puis que i'a perdu celuy, de qui dependoit mon eſpoir, & ma fortune. Ie l'ay accompagné

en ſon tourment, il faut que ie le ſuiue encores en la mort. Ce diſant il eſtoit en volonté de ſe trauerſer le corps d'vn coup d'eſpée, n'euſt eſté qu'il ſe repreſenta deuant les yeux, que s'il ſe tuoit, l'on ne ſçauroit iamais la verité de la fin pitoyable de ſon maiſtre : au contraire l'on croiroit que pour auoir ſon argent, il luy auroit coupé la gorge, & par ce moyen ſa memoire ſeroit en horreur & en execration à tous ceux de ſon pays. Ceſte ſeule conſideration euſt tant de pouuoir, qu'elle l'empeſcha de ſe donner la mort, de ſorte qu'apres luy auoir faict dreſſer vne tombe honorable, & rendu les derniers deuoirs que l'on doit aux Treſpaſſez, il s'en retourna en France auec l'argent qu'il y auoit receu. Quand il y fut de retour il fit recit à la mere d'Alidor de la triſte fin de ſon fils, & reſtitua les quinze cens eſcus. Grande fidelité, & bien rare au ſiecle où nous ſommes. Ceſte dolente Dame ne ſurueſquit pas long temps vn ſi cher enfant. La douleur qu'elle en reſſentit luy donna dans peu de iours la mort. Dieu iuſte iuge des viuans & des morts, vueille traicter en l'autre vie l'ame d'Alidor, plus doucement que l'Amour laſcif & deſordonné n'a pas faict ſon corps & ſon eſprit durant le temps qu'il viuoit en ce monde.

DES AMOVRS INCESTUEUSES d'vn frere & d'vne sœur, & de leur fin mal-heureuse, & tragique.

HISTOIRE V.

IL ne faut plus aller en Affrique pour y voir quelque nouueau monstre. Nostre Europe n'en produict que trop auiourd'huy. Ie ne serois pas estonné des scandales qui y arriuent tous les iours, si ie viuois parmy des infidelles. Mais voir que les Chrestiens sont entachez des vices si execrables, que ceux qui nont pas la cognoissance de l'Euangile n'oseroient commettre, ie suis contrainct de confesser que nostre siecle, est l'esgout de toutes les vilainies des autres, ainsi que les Histoires suiuantes en rendent tesmoignage, & particulierement ceste-cy que ie commence à vous reciter.

En vne des meilleures Prouinces de Frãce, appellée anciennement Neustrie, estoit vn gentil-

homme de bonne maiſon, qui le maria auec vne honneſte Damoiſelle fille d'vne autre Gentil-hõme ſien voiſin. Ils eurent pluſieurs beaux enfans, & entre autres vne fille que nous appellerõs Doralice, & vn fils plus ieune qu'elle de quelques dixhuict mois, que nous nommerõs Lyzaran. Ceſte fille & ce fils eſtoient ſi beaux, qu'on euſt dit que la Nature auoit pris plaiſir à les former, pour faire voir vn de ſes miracles. Ils ſe reſſembloient ſi parfaictemẽt, que iamais la Bradamante de l'Arioſte ne fut ſi ſemblable à ſon frere Richardet. Le pere fut ſoigneux de les faire inſtruire en leur aage en toutes ſortes d'exercices vertueux, comme à ioüer de l'eſpinette, à danſer, à lire, à eſcrire & à peindre. Ils y profitoiẽt ſi bien, qu'ils ſurmõtoiẽt le deſir de ceux qui auoient la charge de les enſeigner. Au reſte ces deux ieunes enfans nourris touſiours enſemble, s'aimoient d'vne telle amour, que l'vn ne pouuoit viure ſans l'autre. Ils n'eſtoiẽt iamais contẽts que quand ils ſe voyoiẽt, & meſpriſoient de courir, & de paſſer le temps auec les autres enfans de leur aage. En ce temps d'innocẽce tout leur eſtoit permis. Ils couchoient ordinairemẽt enſemble, & parauãture ce fut trop long-tẽps. Les peres & les meres deuroient prendre garde à cecy, pour ſe rendre ſages par ceſt exemple. Ce ſiecle comme i'ay deſia dit, n'eſt qu'trop corrompu. Les enfans qu'on viẽt d'arracher à la mãmelle, y ſçauent plus de malice, que les enfans de douze ans n'y auoient iadis de ſimplicité. Ie croy fermement que le mal proceda de ceſte

trop

trop lõgue accointance qui continuoit de iour à autre,& iuſques à ce que Doralice ayãt deſia atteint l'aage de dix à onze ans,& Lyzaran eſtant entre neuf & dix, il fut envoyé en vn College pour y eſtudier. Ceſte ſeparatiõ leur fut ſi grieſue,qu'ils en verſerent tous deux mille larmes. Ce n'eſtoient que ſanglots, & que ſouſpirs interrõpus d'vne part & d'autre. que le pere & la mere attribuoient ſeulemẽt à l'amitié fraternelle. Mais l'amour impudique & deteſtable y eſtoit deſia ſans doute meſlée. L'apparence y eſt grande, ainſi que nous verrõs par la ſuitte de ceſte hiſtoire.

Lyzaran ayant eſté mené au College,en vne des meilleures villes de la Prouince,ſe rendit en peu de temps ſi capable, qu'il deuança tous ſes compagnons. Quand il eut demeuré aux eſtudes l'eſpace de quatre années,ſon pere eut deſir de le reuoir. Il le r'appelle doncques,fort aiſe, quand il le veit ſi beau,ſi ſcauant,& deſia grand. Mais ce ne fut rien au prix du contentement que ſa ſœur en receut. Elle ne ceſſoit de l'embraſſer & de le baiſer. Toutesfois ils n'auoient pas les priuautez qui leur eſtoient octroyées en leur enfance. Et puis la honte les retenoit tous deux,& le peché deteſtable qu'ils ſe repreſentoient deuant les yeux. Toutesfois ny l'vn ny l'autre ne pouuoient ſi bien refrener leur maudite paſſion, qu'elle n'eſchappaſt par fois au frein de la raiſõ. Cependãt le pere fit retourner au College Lyzarã,pour y acheuer ſes eſtudes, pendant qu'il faiſoit deſſein, de luy faire auoir vne Abbaye. Il auoit pluſieurs

autres fils, & eſtoit bien-aiſe d'accommoder ceſtuy-cy qui eſtoit le cadet, de quelque bonne piece d'Egliſe, afin de deſcharger d'autant la maiſon. Ce qu'il fit, tandis que la beauté & la bonne grace de Doralice attiroient pluſieurs braues & hõneſtes Gentilshõmes à luy venir offrir leur ſeruice. Elle fut recherchée d'vne infinité de Caualiers qui auoient beaucoup de merite, & qui eſtoient d'aage ſortable à celuy de ceſte Damoiſelle. Toutesfois preferant les moyens à toutes ces conſiderations, il l'accorda à vn gentil-hõme ſon voiſin, fort riche, mais deſia griſon. Ha, maudite auarice que tu cauſes de mal au monde! Celuy qui t'appella racine de tous vices, auoit bien cognoiſſance de ce que tu es, & de ce que tu produicts. Noſtre hiſtoire appelle ce gẽtil-hõme Timãdre. Heureux s'il euſt paſſé le reſte de ſes iours ſans s'allier auec vne beauté trop ieune pour luy, & laquelle luy faiſoit mille affrõts, lors qu'il l'accoſtoit. Au moins quand les parties ſont d'accord, la bonne volonté qu'ils ont l'vn enuers l'autre, ſupplée au deffaut de l'aage. En fin Doralice, quelques plaintes qu'elle faſſe, & quelques larmes qu'elle reſpande, eſt contrainɛte d'obeir à la volonté de ſon pere. Le mariage eſt conclud, & Lyzaran eſt appellé de ſes eſtudes pour aſſiſter aux Nopces. Si toſt que ſa ſœur le vit & qu'elle euſt moyen de parler à luy ſans eſtre entenduë d'aucun autre, elle commença à proferer ces pitoyables paroles : *Mon cher frere que ie ſuis miſerable! Faut-il que ie paſſe la fleur de mon aage, auec*

auec vne perſonne que ie deteſte plus que la mort meſme? Mon pere n'eſt-il pas bien cruel, de me liurer entre les mains d'vn mortel ennemy? Conſumeray-ie doncques déſormais mes iours en vne ſeruitude ſi contraire à mon aage, & à mon humeur? Que ſeruent les richeſſes, ſi le contentement n'y eſt? Conſeillez moy, ie vous prie en vne ſi grande affliction. Ie ſuis preſque reduicte à ceſte extremité de me donner la mort de ma propre main. Apres que Lyzaran euſt eſcouté ſes plaintes, il luy reſpondit en ceſte ſorte. Ma chere ſœur, ie plains voſtre infortune. Voſtre mal eſt le mien propre. I'en ay autant de reſſentiment que vous-meſme. Ie ne puis que ie ne blaſme la cruauté de mon pere, de ce qu'il vous marie ainſi outre voſtre gré, & auec vn homme de qui l'aage eſt ſi different du voſtre. Toutesfois puis que la puiſſance que les Peres ont ſur leurs enfans eſt abſoluë, ie vous conſeille de prendre patience. La fortune parauenture vous reſerue quelque choſe de meilleur. Au moins aſſeurez-vous qu'auſſi-toſt que vous ſerez mariée auec Timandre, ie ne vous eſloigneray gueres de veuë. Ie feray ma demeure ordinaire chez vous. Il m'eſt preſque impoſſible de viure ſans vous voir. Acheuant ce diſcours ils s'embraſſerent & ſe baiſerent eſtroictement, & ſans la honte qui les retint, & la crainte qu'ils eurent d'eſtre apperceus, ils euſſent accomply leurs execrables deſirs. Doralice conſolée par la promeſſe de Lyzaran, qu'elle aymoit non ſeulement comme frere, mais encore d'vne amour violente par deſſus tout le reſte des homes, ne ſe ſoucia

gueres plus d'eſpouſer ce vieillard, qui deſormais ſeruira de couuerture à ſes abominables plaiſirs. Elle eſt donc eſpouſée, & Timandre recueille le fruict qu'il a tant deſiré. Apres que la feſte eſt finie, il emmene ſa femme à ſa maiſon, qui eſtoit vn chaſteau proche de celuy de ſon beau pere. Lyzaran qui n'eſtoit deſia que trop ſçauant, ne retourna plus au college. Il iouyſſoit d'vn bon benefice que ſon pere luy auoit fait obtenir. L'amour deſordonné qu'il portoit à ſa ſœur, ne permit pas qu'il fut long-temps ſans l'aller voir en ſon nouveau meſnage. Il y faiſoit ſa demeure ordinaire, touſiours aupres d'elle.

Leurs deſirs commencerent par ceſte frequentation à s'allumer de telle ſorte, que bien ſouuent ſans la honte d'vn ſi grand & execrable peché, ils les euſſent tous aſſouuis.

L'horreur d'vn tel crime ſe repreſentoit ſouuent à leurs yeux, & particulierement à ceux de Doralice, qui tenoit ce diſcours à elle meſme. *Ha! cruel Amour qui me fais follement aymer celuy, de qui ie dourois, pour la proximité du lignage, non ſeulement fuyr l'impudique regard, mais encores craindre qu'autre que moy n'euſt iamais cognoiſſance de ma folle & inceſtueuſe paſſion, à quoy me reſeruestu? Faut-il que ie commette vn peché ſi deteſtable? Oſtons ceſte maudite fantaiſie, auant qu'elle s'imprime plus auant, & repreſentons nous le mal-heur qui pourroit proceder d'vn crime ſi deteſtable.* Ces bonnes inſpirations la deſtournoient preſque bien ſouuent de ſes folles penſées, lors que la beauté,

la bonne grace, & l'amour qu'elle portoit à ſon frere, s'oppoſant à meſme tẽps, elles eſtoiẽt auſſitoſt eſteinctes qu'allumées. *Et qui me peut* (diſoit elle puis apres) *empeſcher d'aymer ? N'eſt-ce pas vne choſe naturelle. Durant le temps d'innocence, & que l'on viuoit au ſiecle d'or, auoit on toutes ces conſider ations ? Les hommes ont fait des Loix à leurs plaiſirs : mais la nature eſt plus forte que toutes ces conſiderations. Ie la veux ſuiure, puis qu'elle eſt vne bonne & ſeure guide de noſtre vie.* Ainſi parloit ceſte execrable, tãdis que ſon frere viuoit aux meſmes peines. En fin i'ay horreur de reciter icy leurs raiſons maudites & peruerſes. Ce n'eſt pas mon intention. Mon deſſein eſt de depeindre & de faire paroiſtre la ſaleté du vice & nõ de le defendre. Ie diray donc, qu'apres pluſieurs & diuers mouuemens, ils prindrent pour exemple la loy que Iupiter & Iunon, execrables Deitez des Payens practiquerent. Ils continuërent leurs deteſtables plaiſirs, ſans que perſonne s'en doutaſt. Encores qu'on les ſurpriſt enſemble couchez ſur vn lict, qu'ils ſe baiſaſſent deuant tout le monde, & qu'ils s'eſcartaſſent dãs le bois, & en des lieux ſolitaires, qui eut iamais preſumé vne telle accointance ? Toutesfois le Ciel, qui ne peut plus long-temps ſouffrir ceſt horrible & inceſtueux adultere, permit qu'vn iour vne ſeruante les treuvaſt ſur le faict. Elle en fiſt mille fois le ſigne de la Croix, & ferma ſes yeux à fin de ne veoir vne choſe ſi execrable. Et ne voulant pas tout à coup l'eſvanger, elle ſe contenta de remonſtrer priuément

à ſa

à ſa maiſtreſſe le grand crime qu'elle commettoit, & le grand ſcandale qui en proüiédroit s'il eſtoit deſcouvert.

Doralice au lieu de receuoir ſon aduertiſſemẽt en bonne part, la traicta le plus indignement du monde : car apres l'auoir outragée de paroles, elle la batit fort bien, & puis luy donna ſon congé. Ceſte ſeruante indignée du tort qu'elle auoit receu, pour auoir procuré du bien, aduertit ſecrettement Timandre, du ſuject qui auoit induit ſa femme à la chaſſer du logis, & qu'il prit garde ſur elle : que ſans doute le frere iouyſſoit impudiquement de ſa propre ſœur. Le mary bien eſtonné de ceſt aduis, ne ſçauoit que dire, ny que faire. Vne fois il vouloit ſans autre procedure ſe venger d'eux, tant le deſir de vengeance poſſedoit ſon ame : mais puis apres venant à ſe repreſenter, que parauanture c'eſtoit vne calomnie, il diſſimula ſa iuſte douleur, eſpiant en tant de ſortes les actions de ſa femme, & de ſon beau frere, qu'il ne fut que trop aſſeuré de leurs inceſtueux deportemens.

L'amour qu'il portoit à ſa femme, joinct à quelque opinion qu'il ſe forgeoit que parauanture cela n'eſtoit point veritable, encore qu'il en eut apperceu toutes les apparences, qui ſe peuvent remarquer, fit qu'il ſe contenta d'interdire à ſon beau-frere ſa maiſon. Douceur fort grande d'vn mary qui receuoit vne ſi indigne offenſe. Voylà doncques nos amoureux privez de ſe veoir au grand deſplaiſir de l'vn & de l'autre. Doralice

con

contrefaiſant la femme de bien, s'informe de ſon mary, quelle animoſité il a contre ſon frere, qu'il luy defende ainſi ſon logis. Timandre luy met alors deuant les yeux leur exſecrable paillardiſe, & le iuſte reſſentiment qu'il en devroit auoir, s'il ne preferoit la douceur à la vengeance : luy promet de mettre toutes choſes ſous les pieds, pourueu qu'elle vueille deſormais viure vne meilleure vie, & demander pardon à Dieu d'vn crime ſi horrible & deteſtable, ſinon qu'il ſera contrainct de faire exercer ſur eux le chaſtiment qu'ils ont merité. Elle oyant les raiſons de ſon mary, commença à verſer vn torrent de larmes. Sa bouche profera puis apres des plainctes & des regrets, joinct à des ſermens ſi horribles, qu'ils eſtoient capables de faire croire à Timandre le contraire de ce qu'il ſçauoit bien, ſi la jalouſie n'euſt deſia poſſedé entierement ſon ame. Les hommes qui tirent deſia ſur l'aage, ne ſont pas tant allumez du feu d'amour que les ieunes : mais auſſi ils ſont beaucoup plus jaloux. Le moindre ſoupçon leur demeure dans la ceruelle, & ie vous laiſſe à penſer, ſi vne choſe qu'ils ont veuë de leurs propres yeux, n'y eſt pas imprimée. Pour concluſion, il ne veut nullement que Lyzaran reuienne plus à ſon logis, & iure que s'il l'y rencontre, il leur fera vn mauuais party. Comme ces choſes ſe paſſoiét, Lyzaran s'eſtoit retiré au logis de ſon pere, qui ne ſçauoit rien de tout ce mauvais meſnage. Il y demeuroit les iours & les nuicts en tourment, pour ne voir pas ſes deteſtables amours. Elle

eſtoit

eſtoit d'autre coſté la plus trauaillée d'ennuy & de deſplaiſir, que l'on puiſſe imaginer. A la verité s'ils n'euſſent eſté ſi proches de ſang, ils ſeroient plus excuſables en leur folle paſſion : car elle eſtoit vue des beautez les plus parfaictes que i'aye iamais veuë, & luy l'vn des plus beaux Gentil-hõmes qu'on puiſſe voir. Mais quand ie penſe à leur vice ſi ſcandaleux, ie ſuis contaainct de m'eſtonner comme Dieu qui voit tout, pouvoit tant ſouffrir ceſte meſchanceté, ſans la punir. Sa patience eſt bien grande, d'attendre ſi long-temps à penitence des pecheurs ſi obſtinez en leur malice.

Apres que Lyzaran eut ſejourné quelques mois chez ſon pere, le deſir de reuoir ſa ſœur ne permit pas qu'il y demeuraſt dauantage, ſans luy faire à ſçauoir de ſes nouvelles par vne lettre qu'il luy eſcriuit en ces termes.

IE ſuis aux peines de la mort, priué du contentement de vous voir. S'il faut que ie demeure long-temps eſloigné de vos beaux yeux, vous ferés vne perte que vous ne recouurerez iamais. Le moyen de conſeruer ma vie eſt, que ie puiſſe parler à vous, afin de vous tirer de la captiuité où vous eſtes reduicte, & du tourment que i'endure en ceſte cruelle abſence. Apportez y tout le remede que vous pourrez (ma chere ſœur) ſi vous deſirez voſtre repos, & ma vie, qui ne depend que de voſtre veuë.

Quand il eut eſcrit & fermé ceſte lettre, il la bailla à vn valet de ſon pere, en qui il ſe fioit entieremẽt. Cet hõme apptis en ce qu'il deuoit faire

arriua

arriua vn ſoir au chaſteau de Timandre, feignant de venir d'autre part que de la maiſon de ſon beau pere. Il y fut bien receu, ſans qu'on le ſoupçonnaſt de ſon meſſage. Le ſoir il bailla la lettre à Doralice, qui l'ayant leuë, ne voulut faire d'autre reſponſe à ſon frere, ſinon qu'elle chargea ce valet de luy dire, qu'il vint le lendemain ſur le tard la trouver ſecrettement au logis par la porte du jardin qu'elle luy feroit tenir ouverte, & où elle l'attendroit. Ce valet ayant le lendemain pris congé de Timandre, & de ſa femme, ſans auoir autrement cognoiſſance des deportemẽs du frere & de la ſœur retourna au logis de ſon maiſtre, où il rapporta à Lyzaran ce que ſa ſœur luy mandoit. Luy ayant appris cette nouvelle monte à cheval, & arriue le ſoir meſme au lieu où ſa ſœur l'attẽd. Apres s'eſtre embraſſez, & cõtẽtez leurs appetits deſordonnez, ils delibererent enſemble du moyen qu'ils pourroient prẽdre pour iouyr auec plus de liberté de leurs plaiſirs. C'eſt que le lendemain elle prendroit tous ſes ioyaux, & puis ſur le ſoir lors que tout le monde ſeroit couché, il la monteroit en croupe, & apres cela ils s'en iroiẽt en quelque Prouince pour y paſſer le reſte de leurs iours. Entrepriſe remplie autant de temerité, que de paſſion deſordonnée. Le temps s'approchoit qu'ils deuoient receuoir le chaſtiment de leur execrable adultere. La iuſtice Diuine qui marche à pas de laine, eſtendoit deſia ſon bras de fer.

Ils firent ce qu'ils auoient reſolu, & le voyage que le mary deuoit le lendemain faire en certaine

ville

ville de la Prouince, fauoriſa leur deſſein. Le iour qui ſuiuit le ſoir de leur fuïte eſtant venu, les domeſtiques du logis eſtoient tous eſtonnez de ne voir point leur maiſtreſſe. Ils chercherent par tout : mais ils l'auoient beau chercher, elle & ſon frere eſtoient deſia bien eſloignez. Le mary eſtãt reuenu quelques iours apres, il fut bien eſtonné de ne l'y trouver pas. Il courut vers le logis de ſon beau pere, pour en apprendre des nouvelles. Sa peine luy fut inutile. Il n'y treuva ny ſa femme, n'y ſon beau frere. Nul ne ſçauoit où il eſtoit allé. Cela luy fit auſſi toſt iuger de ce qui en eſtoit, & dés l'heure meſme il veid ſon beau pere, à qui il fit entendre auec beaucoup de plaintes & de regret le tort que ſes enfans luy faiſoiẽt. Qu'il auoit long-temps diſſimulé leur execrable villenie : parce que peu de perſonnes en auoient cognoiſſance, & taſché de les ranger en vn meilleur train de vie : mais que maintenant leur ſalut eſtoit deſeſperé, & qu'il eſtoit la fable & la riſée de tout le monde, de ſorte qu'il deſiroit d'en retirer ſa raiſon par la voye de la Iuſtice. Le pouvre vieillard de Pere ayant ouy les iuſtes reſſentimens de ſon gendre, tomba de ſon haut pâmé de douleur. Quand il eut vn peu repris ſes eſprits, il commẽça à maudire la fortune, qui ſur la fin de ſes ans luy donnoit vne ſi cruelle trauerſe. La mere de l'autre coſté penſa mourir d'ennuy. On n'entend que regrets & que gemiſſemens dans le logis. Le bruit de ceſte aduanture s'eſpand par tout le païs. Tout le monde en parle, mais diuerſement. Les

vns

vns ne peuuent croire vne telle meſchanceté, mais ſeulement que Lizaran, de pitié qu'il a euë de voir ſa ſœur indignement traictée par vn mary ialoux, l'a retirée de ceſte captiuité. Les autres diſent au contraire, que ſi cela eſtoit, ils ne s'en ſeroient pas enfuis ſi ſecrettement & qu'ils auroient deſcouuert leur entrepriſe à d'autres.

Tandis que les choſes paſſent de la ſorte, ces inceſtueux adulteres vont par les villes & par les Prouinces de France ſans eſtre cogneus de perſonne. Tantoſt ils ſont en Poictou, tantoſt en Anjou, & maintenant en Bretaigne. En fin croyans eſtre deſcouuerts, ils penſent qu'il n'y a ville en France, où ils ſe puiſſent mieux cacher que dans Paris. Ceſte multitude de perſonnes; qui faict vn petit monde, les doit tenir clos & couuerts, à leur opinion, mieux que s'ils eſtoient en Canada. Opinion qui leur reüſſit pour quelque temps, mais qui les trompa à la fin. Il falloit que le deteſtable crime qu'ils commettoient deuant Dieu, fuſt publié deuant les hommes par vn chaſtiment public & exemplaire. Timandre auoit enuoyé de tous coſtez par toute la France à ſes amis pour mettre peine de les apprehender, & pour ceſt effect il les depeignoit viuement. A la fin eſtant luy meſme vn iour à Paris vn de ſes amis le vint aduertir qu'il auoit apperceu ſon beau frere, & deſcouuert le lieu où il eſtoit logé. Le mary bien aiſe de ceſte nouuelle, va ſoudain vers vn commiſſaire à qui il fit ſa plainte, & puis il le mena à la

la demeure où ces adulteres ſe retiroient.

Il eſtoit nuict, & les portes du logis eſtoient fermées. Le Commiſſaire les feit ouurir, & apres s'eſtre informé de l'hoſte en quelle chambre logeoit vn ieune Gentil-homme, auec vne ieune Damoiſelle, & appris ce qu'il demandoit, il monta accompagné d'vn nombre de ſergents. Il frappa à la porte. Au commencement l'on fit quelque difficulté de l'ouurir : car ils eſtoient couchez. Mais le Commaiſſaire ayant menacé de l'enfoncer, on luy ouurit. Elle eſtoit dans le lict, & luy à demy habillé. Le Commiſſaire les ayant faicts priſonniers de par le Roy, il commanda à Doralice de s'habiller. On ſe ſaiſit de leurs hardes, & l'on les mene au Chaſtelet. Le mary le lendemain rapporte l'information qu'il auoit deſia faicte, & faict ouyr de nouueaux teſmoings. Les coulpables ſont ouys. Doralice eſtoit groſſe, on luy demande de qui : car elle ne pouuoit dire des œuures de ſon mary, s'eſtant abſentee de luy depuis huict mois, & n'eſtant groſſe que depuis quatre. Elle ne ſçait que dire à ceſte demande. Ses reſponces ſont variables. Tantoſt elle dit vne choſe, & puis vne autre, & pour concluſion, que c'eſt d'vn valet de ſon mary, qu'elle nomme. Ce valet eſt interrogé : mais l'on deſcouure en peu de temps ſon innocence. Elle neantmoins n'accuſe iamais Lyzaran. Cependant elle & ſon frere apres tant d'indices, & de preuues ſont condamnez à perdre la teſte.

ſte. Mais auparauant que prononcer la ſentence, les iuges attendent qu'elle ſoit deliurée de ſon enfantement, qui fut d'vne fille. Leur iugement leur eſt puis apres ſignifié. Ils en appellent à la Cour. Pluſieurs pourſuiuirent leur deliurance : car ils ne manquoient pas ny d'amis n'y de moyen. Le pere meſme prit leur faict & cauſe, & informa du mauuais traictement que ſon gendre auoit faict à ſa fille, & comme cela auoit donné ſubiect à ſon frere, pour la compaſſion qu'il en auoit eüe de la luy oſter, & de l'emmener. Luy au contraire produit ſes informations, & faict voir au Senat leur inceſte, & adultere plus clair que le iour. En fin ceſte venerable aſſemblée de gens les plus ſçauants, & les plus iuſtes du monde ayans examiné, & peſé ceſte cauſe au poids de l'equité, confirme par ſon Arreſt la ſentence du Chaſtelet.

Le miſerable pere ayant appris la teneur de ce iuſte Arreſt, ſe va ietter aux pieds du Prince, pour obtenir leur remiſſion. Les larmes qu'il reſpandoit aux pieds de Henry le Grand, les ſouſpirs, & les regrets qui ſortoient de la bouche de ce Gentil homme tout chenu de vieilleſſe, toucherent viuement le cœur de ceſt inuincible Monarque, qui n'eſtoit que trop ſenſible à la pitié.

Mon Pere (luy dit-il) leuez vous, & me dictes le ſubject de voſtre dueil, & i'y remedieray ſi ie puis. Helas Sire, (reſpond ceſt infortuné) ie vous demande la vie de mes enfans, qui ſont

preſts d'eſtre executez, s'ils ne ſont ſecourus de voſtre miſerecorde. S'il y a (repart le Roy) quelque apparence qu'ils doiuent viure, ie leur donne la vie. Et comme il ſe vouloit informer plus auant du ſubject de leur comdamnation, vn Seigneur qui l'accompagnoit luy apprit en peu de mots ce qu'il en ſçauoit. Mon pere (dict alors le Roy) ie ne ſçaurois deuant Dieu pardonner ce crime. Il eſt trop grand. Il faudroit qu'vn iour i'en rendiſſe conte à celuy qui m'a conſtitué ſouuerain Iuge de ſon Peuple.

Le pauure pere apperceuant qu'il failloit que la Iuſtice fuſt exercée ſur ſa miſerable geniture, n'eut autre recours qu'aux pleurs, & aux cris.

Cependant l'Arreſt eſt prononcé aux coulpables. On leur donne temps de ſe confeſſer. Courage mõ frere (dit alors Doralice) puis qu'il faut mourir, mourons patiemment. Il eſt temps que nous ſoyons punis de ce que nous meritons. Ne craignons plus de confeſſer noſtre peché deuant les hommes. Auſſi bien faut-il que nous en rendions bien toſt conte à Dieu. Sa miſericorde eſt grande (mon cher frere) il nous pardonnera, pourueu que nous ayons vne vraye contrition de nos fautes. Helas, Meſſieurs (dit-elle puis apres aux Iuges) ie confeſſe que ie merite iuſtement la mort: mais ie vous ſupplie de me la donner la plus cruelle qui ſe puiſſe imaginer, pourueu que vous donniez la vie à ce pauure Gentil-homme. C'eſt moy qui ſuis cauſe de tout le mal. I'en dois receuoir toute ſeule la punition: & puis

ſa

ſa grande ieuneſſe vous doit toucher à compaſſion. Il eſt capable de ſeruir vn iour ſon Prince en quelque bonne occaſion.

Elle tenoit ce diſcours aux Iuges, à fin de les eſmouuoir à pitié & compaſſion pour ſon frere. Mais c'eſtoient paroles perduës. La Sentence eſtoit deſia prononcée, & eux liurez entre les mains de l'executeur de la haute Iuſtice. Ce fut en la place de Greve, où l'execution ſe fiſt. Iamais on ne vit tant de peuple, qui accouroit à ce ſpectacle. La place en eſtoit ſi remplie, qu'on s'y eſtouffoit. Les feneſtres & les couuertures des maiſons en eſtoient toute occupées.

Le premier qui parut ſur ceſt infame Theatre fut Doralice, auec tant de courage & de reſolution, que tout le monde admiroit ſa conſtance. Tous les aſſiſtans ne pouuoient defendre à leurs yeux de pleurer ceſte beauté. Auſſi eſtoit-elle telle qu'on en trouueroit bien peu au monde qui luy peuſſent eſtre comparables. L'on euſt dit quand elle monta ſur l'eſchafaut, qu'elle alloit ioüer vne feinte Tragedie, & non pas vne veritable : Iamais elle ne changea de couleur. Apres auoir ietté ſes yeux d'vn coſte & d'autre, elle les eſleua au Ciel ; & puis les mains ioinctes elle fit ceſte priere.

O Seigneur qui eſtes venu au monde pour le pecheur, & non pour le iuſte, prenez pitié de ceſte pauure pechereſſe, & faictes que la mort infame de ſon corps qu'elle reçoit maintenant, ſoit l'honorable vie de ſon Ame. Pardonnez encores (ô Dieu de miſe-

ricorde) à mon pauure frere, qui implore voſtre mercy. Nous auons peché, Seigneur, nous auons peché, mais reſſouuenez-vous que nous ſommes les ouurages de vos mains. Par donnez noſtre iniquité, non pas cõme aymant le vice, mais comme aymant les humains, en qui les vices ſont attachez, dés le ventre de leur mere.

Ayant acheué ſa priere, elle ſe degraffa elle-meſme ſans vouloir permettre au Bourreau de la toucher. Ayant oſté ſon rabat, elle ſe mit à genoux, & l'executeur luy banda les yeux: & comme elle recomandoit ſon ame à Dieu, il ſepara d'vn coup la teſte d'vn ſi beau corps, de qui la beauté eſtoit obſcurcie par ſon abominable paſſion. Quand ceſte execution fut faicte, vn des valets du Bourreau tira le corps à l'eſcart, & en le retirant le deſcouurit iuſques à demy greue, & fit voir vn bas de ſoye incarnat, ce qui faſcha tellement le Bourreau, qui ne ſe pouuoit contenir luy meſme de pleurer auec tous les aſſiſtans, qu'il pouſſa d'vn coup de pied ſon valet, de ſorte qu'il le fit cheoir de l'eſchafaut en bas. Auſſi vne telle Beauté, encores qu'elle euſt merité la mort, ne deuoit pas eſtre ſi vilainement traictée, tant pour la maiſon dont elle eſtoit iſſuë, que pour l'heureuſe fin qu'elle venoit de teſmoigner.

Tout le peuple pleuroit encore à chaudes larmes, quand on fit monter le frere ſur le theatre. Si la compaſſion auoit émeu l'aſſemblée pour le ſubject de la ſœur, la pitié qu'elle euſt pour celuy du frere ne la toucha pas moins. Il ne pouuoit

pouuoit auoir que vingt ans, & à peine vn petit cotton, meſſager de ieuneſſe paroiſſoit à ſes iouës. Il eſtoit le viuant pourtraict de ſa ſœur, comme nous auons deſia dit, & par conſequent doüé d'excellente beauté. Quand il vit ceſte belle teſte ſeparée d'vne ſi belle gorge, il penſa rendre ſoudain l'eſprit, ſans attendre l'execution du Bourreau : *Helas* (ce dit-il) *ma pauure ſœur, que n'exerçoit on toute la cruauté qu'on euſt ſçeu imaginer contre moy, pourueu qu'on vous euſt donné la vie, & qu'on ſe fuſt contenté de vous enfermer dans vn Monaſtere. Il n'eſt tourment ſi rigoureux que ie n'euſſe ſouffert auec allegreſſe. Mon ame auroit quitté ce miſerable corps auec ce contentement de ne voir point mourir celle à qui i'ay causé la mort. L'on deuoit excuſer ſa fragilité, & tourner toute la coulpe ſur moy, comme ſur l'autheur du crime. O Dieu ayez pitié de ſon ame, & de la mienne, qui n'a ſon recours qu'à voſtre miſericorde.* Il proferoit ces paroles auec tant de zele, que tout le peuple en reſſentoit vne grande douleur. Apres qu'on luy euſtoſté ſon pourpoint, & faict les cheueux, il s'agenoüilla. Le Bourreau luy vouluſt bander les yeux: mais il ne le vouluſt iamais. Deſcharge (dit-il) ſeulement ton coup. I'ay aſſez de courage pour le receuoir. Tu as deſia veu la conſtance de ma ſœur. Tu dois penſer que ie ſuis ſon frere, & que par conſequent la raiſon veut que i'aye encores plus de courage. Ayant finy ce diſcours il ſe mit à dire, *In manus tuas*, tandis, que l'executeur luy fit voler la teſte. Leurs corps

ſurent le iour meſme emportez, & mis dans vne biere pour eſtre enterrez dans vne Egliſe de Paris, où ils repoſent auec ces mots.

CY GISENT LE FRERE, ET LA SOEVR. PASSANT NE T'INFORME POINT DE LA CAVSE DE LEVR MORT, PASSE ET PRIE DIEV POVR LEVRS AMES.

C'eſt la fin tragique, & lamantable de Lizaran, & de Doralice, que le Ciel auoit pourueus de beauté, & d'eſprit autant que toute autre perſonne. Leurs execrables amours auancerent la fin de leurs ieunes ans. Exemple memorable, qui doit faire trembler de peur les inceſtueux, & les adulteres. Dieu ne laiſſe rien d'impuni. Sa vengeance treuue touſiours le coulpable, s'il perſeuere en ſa malice. Tels exemples ſont ſi rares parmy les Payens, qu'à peine en treuueroit on deux ou trois dans leurs fables : voire meſme ſans que l'Adultere y ſoit conjoinct. Dieu vueille ſi bien defendre ſon Peuple des aguets de Sathan, que iamais vn tel ſcandale n'arriue plus parmy nous.

DE

DE LA CONSTANTE & deſeſperée reſolution d'vn Gentil-homme, & d'vne Damoyſelle.

HISTOIRE VI.

QVand ie lis les Hiſtoires des Payens, & que i'y treuve des exemples d'amour, de conſtance, & de fidelité. iuſques au dernier ſouſpir de la vie: que i'y vois les reſolutions que des perſonnes ont autresfois priſes, à ſe donner la mort de leurs propres mains, avant que la recevoir de celles de leurs ennemis, ou pluſtoſt qu'eſtre menez en triomphe, & qu'honorer leur victoire, ie ne puis que ie ne louë leur courage, puis qu'ils ne faiſoient autre profeſſion, que de ne craindre point la mort, & qu'ils eſtoient priuez de la claire lumiere du Soleil de Iuſtice, qui nous defend le deſeſpoir, ſur peine de faire perte de la plus chere partie que nous ayons. Mais lors qu'il ſe treuve parmy nous qui ſommes Chreſtiens, des

hommes qui practiquent la meſme reſolution, ie dis que ces perſonnes ſont du tout eſloignées de leur ſalut, & qu'au lieu d'eſtre loüables, leur memoire eſt plaine d'infamie, autant que les autres ſont dignes de loüange. L'hiſtoire que i'eſcris maintenant, arriuée depuis trois ou quatre ans, traicte d'vne conſtance plus prodieuſe qu'imitable. La poſterité la lira pour luy ſeruir d'exemple à bien viure, & à n'irriter point la vengeance du Ciel, qui permet quelquesfois la peine du peché, & la perte des hommes, ainſi que ie vous vay raconter.

Valeran eſtoit vn Gentil-homme de Picardie, qui durant nos troubles derniers auoit acquis vne grande reputation parmy ceux qui ſuiuent le train des armes. La fortune l'auoit fauoriſé en toutes ſes entrepriſes. Son nom eſtoit craint & redouté de ſes voiſins. Si toſt qu'il ſe faiſoit quelque partie au pays, on l'inuitoit à s'y treuver: ſoit en des rencontres, ou des duels, qui ne ſont que trop ordinaires en France; encores que nos bons Roys, & particulieremẽt Henry le Grand d'heureuſe memoire, & la ſage Reyne Regente ſon eſpouſe, ayent fait publier des Edicts rigoureux, pour empeſcher ces funeſtes iournées, où l'on perd miſerablement le corps & l'ame. En ce qui concerne l'honneur des hõmes, il auoit touſiours faict patoiſtre vne franchiſe, & vn courage genereux. Les belles parties dont il eſtoit accomply, luy acquirent l'amitié d'vne ieune & belle Damoiſelle, que nous nommerons Amarylle.

Leur

Leur amour fut ſi violente, que ceſte fille luy laiſſa cueillir le fruict qu'elle auoit conſerué cherement iuſques à l'heure. L'honneur qui doit eſtre en ſi grande recommandation aux femmes, & notamment à celles qui ſont de noble extraction, n'eut point d'eſgard en ſon endroict. Le reſpect qu'elle deuoit à ſa mere qui eſtoit vefue, ny la crainte de ſes parens, ne furent pas capables de l'empeſcher de ſe donner à Valeran. Ce Gentilhõme poſſeſſeur de ceſte Beauté, s'eſtimoit heureux d'avoir fait vne telle acquiſition, & leurs affections eſtoient ſi bien liées, qu'Amarille ne fit point difficulté d'aller faire ſa demeure auec luy dans vne meſme maiſon, ſans qu'il y euſt entre eux autre promeſſe de mariage que l'vnion de leurs corps. Comme ils eſtoient enyurez en leurs amours, & qu'ils ne s'eſloignent gueres l'vn d'auec l'autre, & que meſmes ils auoient deſia vne fille, il arriue que Valeran ſe treuue vn iour en vne aſſemblée de Gẽtils-hommes. Aronce y eſtoit auſſi. C'eſtoit vn Caualier voiſin de Valeran, fort renommé pour ſa valeur, & pour ſa courtoiſie. Ie ne ſçaurois dire particulierement l'origine de leur querelle. I'ay ſeulement appris que luy & Valeran ſe picquerent pour peu de choſe. Ils en fuſſent venus aux mains, ſi leurs amis communs ne les en euſſent empéchez. On les mit d'accord, & on leur fit iurer amitié. Aronce y proceda fort franchement, mais non pas Valeran, qui croyant eſtre encores offenſé, quelque accord qu'il y euſt, ne ſongea depuis qu'à ſe venger, & à luy oſter

oſter la vie. Iuſques alors on l'auoit eu en eſtime de genereux. Iamais il n'auoit faict paroiſtre aucun traict de cruauté, ny de manque de courage. Mais en vne heure il perdit la reputation qu'il auoit ſi long temps conſeruée. Soit doncques qu'il ne ſe ſouciaſt de l'honneur, ou qu'il redoutaſt l'eſpée de ſon ennemy, il ſe reſoluſt de le prendre à ſon auantage, & de le tuer par ſupercherie. Pour paruenir à ſon deſſein, il eſpia tant ce Gentil-homme, qu'en fin il le rencontra à la campagne, accompagné ſeulement d'vn petit laquay. Si toſt qu'Aronce le vit, luy qui ne ſe doutoit nullement de ſa trahiſon s'approcha, & le ſalüa. L'autre luy rendit ſon ſalut, & comme ils cheminoient enſemble, Valeran luy delâche vn piſtolet, & luy en donne dans la teſte.

L'infortuné Gentil homme tomb de cheual roide mort, & l'autre gaigne au pied, & ſe retire au chaſteau de Moyencourt appartenant à Monſieur le Comte de Sault. La nouuelle de ceſt aſſaſſinat fuſt incontinent eſpanduë par tous les enuirons. Tous ceux qui auoient autresfois eu en eſtime ce Gentil homme, commencerent à le blaſmer de cruauté, & de peu de courage. Aronce appartenoit à tant de gens d'honneur, qu'on viſt bien toſt des preparatifs pour tirer raiſon de ce meurtre. Ils firent informer de l'excez : & taſcherent de l'attraper : mais il ſe tenoit clos & couuert dans Moyencourt, place aſſez forte, où ſa Maiſtreſſe eſtoit venuë, auec reſolution de le ſuiure, & de l'aſſiſter en la vie & en la mort, comme

comme fit Ipſycrate autrefois à Mithridates ſon mary. Les parens du deffunct voyans que la Iuſtice du pays n'eſtoit pas capable de forcer ce cõtumace, s'acheminerent à la Cour, & à genoux implorerent l'aſſiſtance de Henry. Ce grand Monarque, ennemy juré de la ſupercherie, ayant apris l'acte indigne de Valeran, fit venir le grand Prevoſt de ſon Hoſtel de France, & luy commanda expreſſement de ſe ſaiſir de la perſonne de ce perfide, & de l'amener, pour eſtre procedé contre luy par les voyes du droict. Le grand Preuoſt obeyſſant à ſon Prince, fit partir ſur le champ la Morliere, l'vn de ſes Lieutenans de Robbe courte, à qui il bailla vne douzaine d'Archers pour l'aſſiſter. La Morliere ſe tranſporte deuant le chaſteau de Moyencourt, & apres l'auoir ſommé d'obeyr au commandement de ſa Majeſté: qui eſtoit, que Valeran la vinſt treuver à Paris, il n'eut pour toute reſponſe qu'vn refus. Le Lieutenant du grand Preuoſt, luy reïtera le commandement, ſur peine de deſobeyſſance, & d'eſtre atteinct de crime de leze-Majeſté, & luy demanda s'il ne le cognoiſſoit pas. Ie vous recognois aſſez, reſpond Valeran, les cazaques de vos Archers me teſmoignent aſſez que vous eſtes vn des officiers du Roy: mais pour tout cela ie ne ſuis point d'aduis d'obeyr au commendement que vous me faites, que premierement ie ne voye mon abolition ſignée, & ſeellée du grand ſeau, ou que Meſſieurs de Crequy, & de Sault, ne viennent icy eux-meſmes en perſonne, pour me rendre entre

leurs

leurs mains. C'eſt peine perdue de penſer me tirer hors d'icy autrement. I'ay reſolu de n'en faire autre choſe.

La Morliere voyant ſon opiniaſtreté, & qu'il luy eſtoit impoſſible de prẽdre la place ſans auoir vn plus grand ſecours, s'achemine à Noyon, à Peronne, & à Amiens, exhibe la cõmiſſion du Roy, & ſomme les garniſons qui ſont en ces trois villes, de luy preſter main forte, pour l'execution du vouloir de ſa Majeſté. Les Capitaines obeyſſans au mandement, ſe diſpoſent, & ſe mettent en ordre pour aller donner l'aſſaut à la place. Mais s'ils aſſaillent bravement, ils ſont repouſſez courageuſement. Valeran accompagné d'Amarille ſa Maiſtreſſe, tire ſur eux, & en bleſſe cinq ou ſix. Ceſte courageuſe Damoiſelle armée de toutes armes, paroiſt comme vne Amazone ſur le baſtion, tantoſt auec vne arquebuze, & tantoſt auec vne pique.

Quand Valeran n'auroit point de cœur, la braue reſolution de ſa Maiſtreſſe, ſeroit capable de le rendre le plus courageux de la terre. *Mourons* (diſoit-elle) *mon cher amy, pluſtoſt que nous rendre à la mercy de ceux en qui tu ne treuueras iamais de pitié. Si ie craingnois la mort, ie m'en pourrois bien exempter, puis que ie ne ſuis nullement coulpable de ce dont l'on t'accuſe. Mais ma vie eſt ſi bien attachée auec la tienne, qu'il m'eſt impoſſible de te ſurvivre!* Valeran tout eſtonné de ſon grand courage, s'efforçoit de la faire retirer, de peur qu'il auoit que quelque coup d'arquebuze ne l'ẽuoyaſt en l'autre

mon

monde. *Mon ame* (diſoit-il *ie vous coniure par l'amour qui nous a iuſques icy aſſemblez auec tant de concorde, d'eſpargner voſtre vie. Ie ſuis aſſez capable de me deffendre de ceux qui nous attaquent, ſans que vous y employez voſtre courage. Laiſſez moy ſeul ſouſtenir ceſt aſſaut, & ſi ie meurs, ayés ſoing que mon corps ne tombe point entre les mains de nos ennemis. Octroyez moy ceſte requeſte, pour derniere obligation de tant d'autres que ie vous ay.* Que vous mouriez (reſpond-elle) & que ie viue, vous penſez à vne choſe impoſſible. *La Parque a filé dans vn meſme fuzeau mon deſtin auec le voſtre. Mon ſort & le voſtre ne ſont qu'vne meſme choſe. Si vous faictes naufrage, croyez-vous que ie vueille demeurer au port? Non, non: ſi vous eſtes forcé par vos aduerſaires, il faut que la mort nous rauiſſe tous deux à meſme inſtant, & que nos ames ſoient portées enſemble au lieu qui leur eſt deſtiné.* Ce pendant qu'ils ſe preparent à mourir pluſtoſt qu'à ſe rendre, la Morliere ſage & biẽ aviſé voit qu'il ne peut forcer la place par aſſaut, ſans perdre beaucoup de gẽs, fait venir deux petards de Noyon. Mais auãt qu'on les poſe, il taſche de reduire ce miſerable à cõpoſition, & le fait derechef ſommer. La peine qu'il y prẽd eſt inutile. Valeran ne veut point s'y reſoudre. Le Preuoſt tẽte vne autre voye, il prie le Curé de Moyencourt, hõme docte, & de bonne vie, de parler à ce deſeſperé, & de taſcher par ſes ſainctes remonſtrãces de le renger au deuoir. Le Curé s'approche des murailles, & demãde à parlemẽter. Valeran paroiſt, & le Curé luy remõſtre le peu de ſujet qu'il a de ſe

perdre

dre de la ſorte : luy met deuant les yeux la clémence du grand Monarque tant celebre dans nos Hiſtoires modernes : luy apprend que les Roys auoient les mains longues, & que c'eſtoit tenter l'impoſſible, que de cuider faire reſiſtance à la force d'vn ſi grand Prince. Il l'aduertit puis aprés de ne penſer pas tant à ſauuer ſon corps, qu'il en oublie le ſalut de ſon ame. Que le deſeſpoir où il le voyoit porté, cauſeroit la perte de l'vn & de l'autre : qu'il eſtoit ſon Paſteur, & par conſequẽt obligé pour la deſcharge de ſa conſcience de luy tenir ce diſcours qu'il deuoit receuoir en bonne part, & le croire pour ſon bien, pour ſon honneur, & pour ſon ſalut. Valeran apres l'auoir eſcouté auec patience, reſpondit en ceſte ſorte : Ie vous remercie Monſieur lé Curé, du ſoing que vous auez de la conſeruation de ma vie & de mon ſalut. Ie prendrois en bonne part voſtre aduis, & ſuiurois, ſi c'eſtoit en vn autre lieu qu'en ceſtuy-cy. Pour concluſion mes ennemis n'auront iamais ce contentement de me voir porter ma teſte ſur vn eſchaffaut. Ie ſçay qu'il n'y aura iamais de pardon pour moy : ſi bien que ma reſolution eſt de mourir icy. Dieu eſt pitoyable & miſericordieux, parauenture qu'il aura mercy de mõ ame. Ie vous prie de vous retirer, & de rapporter à ceux qui vous ont icy enuoyé, qu'ils faſſent du pis qu'ils pourront, & que pour moy ie n'en feray autre choſe. Le bon Curé voyant qu'il employoit inutilement le tẽps enuers ce miſerable, le recommanda à Dieu, & s'en retourna.

Lors

Lors que la Morliere euſt appris par la bouche du Curé l'obſtination de Valeran, il voulut encore eſſayer vn autre moyen, pour taſcher à diuertir ce perdu de ſa folle reſolution. Il auoit leu dens les vies des hommes Illuſtres de Plutarque, cõme Coriolanus indigné de l'affront quil auoit receu de ſes Citoyens, tenoit la ville de Rome ſi eſtroictement aſſiegée qu'elle alloit eſtre le pillage de ſes ennemis. Le Senat, les Veſtales, ny les Haruſpices, n'auoiẽt peu adoucir ſon fier courage. Au lieu d'eſteindre le feu de ſon courroux, ce n'eſtoient que des allumettes qui l'enflammoient d'auantage, lors que ſa mere ſortant de la ville, & ſe proſternãt deuant ſon fils, amollit de ſes larmes ce cœur de diamãt. La Morliere creut que la mere d'Amarille émouvroit peut eſtre le courage de ces deſeſperés, par ſes larmes & par ſes plainctes. Il l'enuoya querir, afin qu'elle meit peine de venir à bout de ce, où tous les autres auoiẽt failly. Lors que ceſte bõne Dame fut dedans le Chaſteau, où le Lieutenant du Preuoſt luy donna moyen d'entrer, en faiſant retirer les compagnies des ſoldats, elle ſe mit à verſer vn torrent de larmes, en preſence de ſa fille, & de ſon amy, & puis profera les plus pitoyables paroles qu'on apprend de la douleur. Que penſez-vous de faire miſerables (diſoit-elle) ne voyez-vous pas que vous-vous perdez malheureuſement par voſtre obſtination: Le peard eſt deſia tout preſt, pour donner entrée à ceux, de qui il ne ſera pas puis apres tẽps d'implorer la miſericorde. Ha! Valerã, ne vaut-il pas

mieux que vous vous rendiez de bon gté entre les mains de ceux qui ont commiſſion de vous mener au Roy, pluſtoſt que d'attendre qu'on vous y traiſne par force ? Vous ne manquez pas de bons amis qui obtiendront facilement voſtre grace de la bonté d'vn ſi doux Prince. Comme Valeran luy vouloit reſpondre, Amarille le deuança & parla à ſa mere en ces termes : Ie vous ſupplie, ma mere, de ne tenir iamais ce langage à mon amy : car auſſi bien vous ne faictes que conſumer inutilement le temps. Luy & moy ſommes reſolus de viure & de mourir enſemble. Ie ſçay bien que s'il eſt pris, iamais il n'en reſchapera. Il ſera plus eſtimé s'il meurt honorablement, que ſi vne infamie perpetuelle luy allonge quelque peu la trame de ſes iours. Ie vous iure que ſi le ſoin d'allonger ſa vie de quelques heures luy faiſoit changer de reſolution, ie luy planterois tout preſentement ceſte eſpée iuſques aux gardes dans le corps. Ne le ſolicitez donc plus à faire vn acte ſi laſche, & ſi poltron, autrement ie l'occiray en voſtre preſence de mes propres mains, & apres me tueray moy meſme. La miſerable mere oyant la deſeſperée reſolution de ſa fille, penſa mourir de dueil. Faut-il (pourſuit-elle) que i'aye produict vne creature ſi deſnaturée ! A la mienne volonté que la mort t'euſt eſtouffée dans le berçeau, ie n'aurois pas maintenant tant de ſubject de regretter la perte de ton ame. Ie vois que ton deſeſpoir te precipite dans les Enfers. Vienne ce que pourra (reſpond

la

la fille) au moins ie n'auray iamais le regret de voir honteuſement mourir celuy que i'ayme plus que moy meſme. Tandis que la bonne Dame s'efforce par ſes dolents regrets à les deſtourner de leur cruel deſſein, Valeran luy proteſte que le plus grand contentement qu'il peuſt receuoir en la mort, c'eſt voir la vie de ſa Maiſtreſſe conſeruée, & ſur cela il la conſiure de ſortir auec ſa mere hors du chaſteau auec leur petite fille, & leur laquay : mais Amarille n'y veut point entendre, & ſe plaint du peu d'eſtime que Valeran faict de ſon amitié. Retournez vous-en s'il vous plait (ma mere,) ie veux mourir (dit-elle) auec mon cher amy. Vos pleurs, & vos plaintes ſont vaines. La dolente mere n'ayant rien pû gaigner ſur leur obſtination, fut contrainte auec larmes & gemiſſemẽs de ſortir du chaſteau, ſans rapporter autre choſe que le regret d'auoir mis au monde vne fille ſi peu ſoigneuſe de ſa vie & de ſon ſalut. Si toſt que le Lieutenant du Preuoſt eut appris, que tous ces delais ne ſeruoient qu'à retarder l'effect de ſa commiſſion, il voulut pour la derniere fois parler à Valeran, afin de ſçauoir encores ſon intẽtion. Ce Gentil-homme parut au donjon du chaſteau, & alors la Motliere luy tient ce langage : I'ay taſché par diuers moyens de vous induire à vouloir obeyr au commandement de ſa Majeſté. Mon pouuoir ne s'eſtend point qu'à vous mener deuant elle. Vous n'ignorez pas la clemence de noſtre Prince, loüée par ſes ennemis meſmes. Croyez vous qu'il refuſe de vous pardonner,

pourueu que vous imploriez ſa mercy ? Rendez-moy raiſõ tout preſentemẽt de ce que vous auez deſir de faire. I'ay dilayé iuſques icy de vous forcer, penſant à voſtre conſeruation. Ie ne puis plus differer. Ie m'en vais faire iouër le petard, ſi vous n'eſtes plus ſoigneux de voſtre ſalut. Quãd il eut acheué ce diſcours, Valeran luy reſpondit en ceſte ſorte: Ie vous ay deſia declaré ſi ſouuent ce qui eſt de mon intention, que vous n'en deuez plus douter. Ie vous dis encores, que mes ennemis n'auront iamais le plaiſir de triompher de mon corps, ny mes amis le regret & la honte de me voir entre les mains d'vn bourreau. C'eſt ma derniere reſolution : neantmoins ie vous remercie de la peine que vous dictes auoir priſe pour mon ſalut. C'eſt vne obligation que ie vous ay. Ie vous prie de m'en faire vne autre, c'eſt de vouloir receuoir vne miſerable fille, & vn petit laquais, qui ſeront bien toſt priuez, l'vne de pere, & de mere, & l'autre de maiſtre, & de maiſtreſſe. Ne deniez pas ceſte faueur à vn infortuné Gentil-homme, qui vous en ſupplie: autrement vous auriez cy apres regret peut eſtre de ne l'auoir pas fait. La Morliere luy ayãt accordé ſa requeſte, il les deuala l'vn apres l'autre, auec vne corde, liez par le milieu du corps. Cependant qu'il eſtoit empeſché à ceſte pitoyable action. Amarille ramaſſoit de tout coſtez des matieres cõbuſtibles dãs la ſalle du Donjon, dont elle faiſoit vn bucher. Lors qu'elle l'euſt preparé, elle ſe mit à proferer ſi hautemẽt ces mots qu'on l'entẽdoit

doit d'en bas: Il ſera tantoſt temps, que nous nous diſpoſions à mourir, puis qu'auſſi bien on nous veut interdire de viure plus longuement. L'Amour qui nous lioit d'vne eſtreinte ſi ferme, ne pourra point eſtre des-vnie par la mort. Ie vous prie (pourſuit elle en mettãt la teſte à la feneſtre) de prier Dieu pour nous. A Dieu ma chere mere, ie vous recommande ma fille. Le Ciel luy vueille eſtre plus fauorable qu'à celle qui l'a engendrée. Ainſi qu'elle acheuoit ce propos, le petard ioüa auec tant de violence qu'il mit la porte par terre & à meſme inſtant ceſte courageuſe Amazonne mit le feu au bucher, qui enuironnoit elle & ſon amy. Comme les ſoldats entroient, ils virent ce pitoyable ſpectacle. Vn grand feu allumé en demy rond, & deux Amants dedans tous preſts à laſcher chacun ſur ſa teſte vn piſtolet qu'ils tenoient à la main. Si toſt qu'ils virent qu'on eſtoit entré dedans, ils les debanderent. Les coups leur percerent la teſte de part en part. Leurs corps tomberent roides morts, & furent bien toſt conſumez par le feu, & leurs ames s'en allerent pour bruſler dans les flammes eternelles, ſi Dieu n'en a eu pitié par ſon extreme miſericorde. Voilà la fin deplorable de ces deſeſperez, qui au temps du Paganiſme euſſent eſté renommez pour leur grande conſtance. Mais particulierement euſt-on celebré la memoire d'Amarille.

Exemple rare s'il en fut iamais, & d'autant plus remarquable que l'infinité regne aux ſiecles où nous ſommes parmy le ſexe feminin.

Les Dames y font profeſſion de l'inconſtance, & à peine en trouveroit-on vne ſemblable en tout le monde. Ce bel eſprit qui l'a comparée dans les eſcrits qu'ils en a faicts à Cleopatre : & à la femme de Pœtus l'a fait auec vn grand & ſolide iugement. Ceſte Royne d'Egypte (dit ce grand honneur des lettres) voyant ſon ſoleil proche de ſon Eclipſe, & craignant l'obſcurcir d'auantage en le ſuruiuant, monſtra par ſa mort conſtante & genereuſe, qu'en tout braue cœur, l'amour eſt indiſſoluble, & que la diſſolution du corps n'eſt qu'vne plus forte eſtraincte pour en cimenter la continuation. Quand à Pœtus, il auoit conſpiré contre l'Empereur Claude, & ſçachant qu'il ne pouuoit euiter de mourir, il reſoult de preuenir ſon ſupplice par vne douce & prompte mort. Mais comme l'homme n'a rien de ſi cher que la vie, ce coulpable ne ſe pouvoit reſoudre à l'effect de ſon deſſein, lors que ſa femme nommée Arria, prenant vn poignard, le plongea dans ſon eſtomac, & puis le retirant elle profera ces genereuſes paroles, en rendãt le glaiue à ſon mary : *Tien* (dit-elle) *Pœtus, ie meure, il ne faict point de mal. Le ſeul regret qui ie puis auoir, eſt de te voir forcé d'en faire autant.* A ce ſanglant & pitoyable ſpectacle Pœtus comme frappé d'vn coup de foudre ſe reſueille, & voyant ſa femme à ſes pieds, qui eſtoit aux peines de la mort, bannit la crainte de ſon ame, & prenant le poignard tout rouge du ſang de celle qu'il euſt volõtiers r'animée du ſien propre, s'en donne dans le

le ſein, & tombe ſur le corps de ſa magnanime compagne, qui luy auoit tracé l'exemple d'acheuer honorablement ſes iours. Autant en fit Amarille. Elle prit la premiere le piſtolet à la main, & par ſes courageuſes paroles, & par ſon exemple elle anima Valeran qui ne ſe pouuoit reſoudre à ceſte cruelle execution. Eſtranges effects de l'amour: Ils voulurent practiquer ce que dict vn Ancien, qu'en matiere de mutuelle affection, il vaut mieux mourir auec ce que l'on ayme, qu'en ſuruiuant ce qu'on a chery auec tant de paſſion, s'en voir diſioindre & ſeparer par la mort. Dieu vueille auoir plus de pitié de leur ame qu'eux meſmes n'eurent de leurs propres corps.

DE

DE LA CRVAVTE' d'vn Frere, exercée contre vne ſienne ſœur, pour vne folle paſsion d'amour.

HISTOIRE VII.

QVEL ancre noircy d'infamie pourra bien tracer à la poſterité, l'Hiſtoire que ie vay deſcrire. En quel ſiecle maudit & deteſtable, auons nous pris naiſſance, qu'il faille que nous y voyons arriuer des choſes, dont le ſeul recit faict dreſſer les cheueux de ceux qui les entendent. Mais faut-il encores que tãt d'exemples barbares & dénaturez, paroiſſent parmy la nation la plus courtoiſe, & la plus humaine du monde? O Ciel, à quoy nous reſeruez-vous! Ces accidents execrables & inouys ſont les auant-coureurs de voſtre ire, ſi par vn ſainct amandement, nous ne la preuenons. Voicy vne cruauté non moins eſtrange que veritable. I'en parle comme teſmoin occulaire. Elle merite d'eſtre eſcrite en lettres de ſang en ceſte ſorte.

La

La France iouyſſoit du paiſible repos que le grand Henry luy auoit acquis par ſes trauaux plus memorables que ceux d'Hercule. L'on n'auoit plus de crainte de voir tant de pitoyables ſpectacles que la fureur de nos guerres ciuiles produiſoit tous les iours. Le Pere ne recherchoit plus la mort de ſon fils, par vn zele inconſideré de religion, ny le fils n'attentoit plus ſur la vie de ſon Pere. Le frere & la ſœur, ny les plus proches parens & amis, n'auoient plus de deffiance les vns des autres pour ce meſme ſuject. Chacun ſe repoſoit ſous les palmes & les lauriers de ce grand Monarque, lors qu'à Paris il y auoit vn perſonnage venerable pour ſon merite, & pour ſa qualité, que nous nommerons Ariſte. Il auoit deux enfans procréez de legitime mariage. Vn fils, & vne fille : l'appelle le fils Iracond, & la fille Iſabelle : noms empruntez, par ce que ie ne veux point diffamer leur famille : pour les conſiderations que i'ay alleguées au commencement de cet ouvrage. Iſabelle auſſi chaſte, & auſſi belle que celle que le Diuin Arioſte a tant vantée dans ſes eſcrits, fut recherchée en mariage pour ſes perfections par pluſieurs perſonne de qualitez. Sa beauté & ſa bonne grace, qui eſtoient capables de rauir la liberté des cœurs les plus farouches, plus inſenſibles acquetoient à l'Amour ce que les forces de ſes armes n'auoient pas le pouvoir de ſurmonter, & ſes rares vertus ſeruoiét de patron à celles qui portent l'honneur ſur le front, & qui n'ont que la crainte de Dieu deuant

les yeux. Bien-heureux Pere d'auoir produict vne telle fille, ſi la felicité des hommes eſtoit durable. Comme pluſieurs taſchent par leur merite & par leur perſeuerance d'acquerir ſes bonnes graces, vn ſeul emporte en fin le prix. Ce ioyau precieux luy eſt deſtiné du Ciel. Il portoit le tiltre de Chevalier, & le nom que nous luy donnons eſt Eranthe. Ce couple lié de la ſaincte chaiſne de mariage iouyſſoit d'vn contentement indicible, & d'vne concorde ſouhaittable de tous ceux qui ſe rengent ſous les loix d'Hymenée, pendant qu'Iracond frere d'Iſabelle eſtudioit en vne des celebres Vniuerſitez du Royaume. Il y faiſoit vn tel profit, que ſon Pere eſtoit du tout ſatisfaict de ce qu'on luy en rapportoit. Ceux qui auoient la charge de l'inſtruire auoient vne ſi bonne opinion de luy, qu'ils s'aſſeuroient qu'vn iour il ſeroit vn des ornemens de ſa Patrie. Iamais durant ſa jeuneſſe on ne remarqua en luy aucun traict de folie. Il eſtoit ſage, prudent, & diſcret en toutes ſes actions. Mais le naturel de l'homme eſt vn Prothée, il change de forme à toute heure, & ſe rend ſi diuers en ſes inclinations, qu'à peine le peut-on recognoiſtre du iour au lendemain. Iracond reuenu des eſtudes auec ſes licences, ſe fit receuoir Aduocat en ce renommé Senar, où le droict eſt egalement rendu à chacun. Son Pere vouloit qu'il paſſaſt quelques années au barreau, pour ſe rendre vn iour digne de ſon office qu'il luy vouloit reſigner, ou bien de quelque autre encores plus honorable. Il s'y rendoit aſſez aſſi-

du

du au commencement, & contentoit le deſir de ſon pere, qui remercioit le Ciel de luy auoir donné deux enfans ſi bien nays. Cependant il viſitoit ſouvent ſa ſœur en ſon meſnage, où il receuoit toute ſorte de courtoiſies.

Tout le monde ſçait la liberté que les Dames de Paris ont de ſe voir les vnes les autres, & comme les voiſines principalement ont ceſte couſtume de s'aſſembler les iours de feſte au logis de quelqu'vne d'entre-elles pour y paſſer le temps, ſoit ou à deviſer, ſoit à d'honneſtes exercices, ſoit pour aller à la promenade. Iſabelle, pour eſtre vne des plus apparentes du quartier en toutes ſortes de qualitez, ne manquoit iamais de cõpagnes chez elle, les iours de repos. Sa maiſon eſtoit vne petite Academie de rares beautez qui la frequentoient. Entre celles en qui le Ciel auoit reſpandu ſes richeſſes particulieres, & qui approchoient de bien prés les perfections d'Iſabelle, Elinde eſtoit la premiere. Ces deux Dames eſtoiẽt liées d'vne ſi ferme eſtrainte d'amitié, qu'õ les treuvoit preſque touſiours enſemble, lors que le loiſir le leur permettoit. Leur humeur conforme, rẽdoit leurs deſirs eſgaux, & ne ſouffroit pas qu'elles ſe perdiſſent gueres de veuë. Elinde eſtoit mariée auec vn riche & honorable Bourgeois de Paris, auec lequel elle viuoit auec tant d'amour, & de contentement, que ce que l'vn vouloit, eſtoit la volonté de l'autre. Il aduint vn Dimanche comme vne trouppe de belles Dames eſtoit aſſemblée au logis d'Iſabelle, & entr'autres

Elinde,

Elinde, qu'Iracond y arriue. La courtoiſie naturelle à la nation Frãçoiſe, & le merite de ſa ſœur, fit que chacune le receut auec toute ſorte d'honneur & de reſpect, & qu'on luy donna ſeance en ceſte compagnie, entre Elinde & vne autre Damoiſelle. Mais il n'euſt pas pluſtoſt jetté ſes regards ſur Elinde, que l'Amour qui eſtoit en embuſche n'entraſt par ſes yeux, & ne perçaſt ſon cœur de part en part. Ceſte nouvelle bleſſeure le rend auſſi-toſt ſi eſpris de la beauté de ceſte Dame, qu'il ne ſçait quelle contenance tenir. Il veut parler pour remercier la trouppe de l'honneur qu'il en reçoit : mais ſa langue ſe treuve attachée à ſon palais Ses yeux font ſeulement leur office, & ſe tournent neantmoins inceſſamment vers le beau viſage d'Elinde, comme l'aiguille vers l'eſtoile du Nord. Miſerable deſtourne ta veuë de ce Soleil qui t'esbloüit. Elle eſt trop foible pour le ſupporter. Nouueau Icare tu tentes vne choſe impoſſible. Le ſuccez ne peut eſtre autre que ta mort. Ceſte honneſte Dame eſt poſſedée par vn autre. Tes deſirs ſont friuoles, & la peine que tu prendras à ceſte recherche ne te peut eſtre qu'inutile.

Iracond ſe treuvant follement paſſionné de ceſt amour, accompagne lors qu'il eſt temps de ſe retirer, ceſte Dame, iuſques à la porte de ſon logis. Il voudroit luy faire entendre le mal qu'il endure: mais quand d'vn coſté l'Amour le pouſſe, le reſpect & la crainte le retient. Toutefois ce n'eſt pas en telle ſorte qu'Elinde ne s'apperçoiue bien

de

de ſon emotion. Elle n'en fait pas pourtant ſemblant. L'amitié qu'elle porte à ſa ſœur, la conuie de faire les doux yeux à Iracond par tout où ils ſe rencontrent. C'eſt ce qui l'enflamme dauantage, & qui le rend ſi hors de luy-meſme, qu'il mourroit d'angoiſſe, ſi l'eſpoir de la iouyſſance ne le conſoloit. Que de ſouſpirs, & que de plaintes ſortent de la bouche de ce miſerable! Souuent la difficulté qu'il void de pouvoir paruenir à ce qu'il ſouhaitte, ſe repreſentant à ſes yeux, il veut quitter ceſte folle pourſuitte: mais ſa paſſion demeſurée, ne le permettant pas, il ſe laiſſe empoter au courant de ceſte mer, pleine d'orages & d'eſcueils. La raiſon qui taſche de luy ſeruir de pilote eſt bannie de ſon vaiſſeau, & ſon deſir temeraire le guide. En fin apres auoir beaucoup ſouffert, ſans oſer declarer ſa paſſion, il ſe reſolut de treuver ſon aduerſaire, comme fit Telephe, pour luy guerir ſa playe, pluſtoſt que de mourir en la celant.

C'eſtoit au mois de May que les belles campagnes ſont parées d'vne robbe verte, que les fleurs rendent leurs odeurs de toutes parts, & que les oyſelets peints de diuers plumages volèttent de branche en branche, & font vn agreable concert. Iſabelle ayant fait vne partie auec ſes compagnes fut ſe pourmener auec elle hors la ville, en vn jardin delicieux. Son frere qui ſçauoit leur deſſeing ne manqua pas de les accompagner. L'occaſion s'offrant en ce Paradis, qui fut l'entrée de ſon Enfer, de declarer ſa paſſion à Elinde, il le fit

en

en ces termes : Si vous tournez ſeulement les yeux (belle Elinde) ſur vos perfections , ie ſçay bien que vous m'accuſerez de temerité, & que vous me iugerez digne de chaſtiment pluſtoſt que de recompenſe , d'auoir porté mon deſir ſi haut. Mais auſſi ſi vous conſiderez la force de l'amour qui ne treuve rien d'inuincible , ie ne fais point de doute que voſtre bon naturel ne ſe repreſente par meſme moyen ma cruelle langueur, & qu'elle n'en ayt compaſſion. Elle eſt telle que ſi la pitié n'y treuve point de place la mort m'eſt ineuitable. Si cela arriue vous ferez perte de la plus fidelle conqueſte que vous puiſſiez iamais faire. Ie vous coniure par vos beaux yeux, douces lumieres de ma vie, de conſeruer ce que vous auez conquis, pluſtoſt que de le deſtruire. Pleuſt aux Dieux que ie puiſſe vous faire auſſi bien paroiſtre ma douleur comme ie la reſſents, ie penſe que voſtre cœur n'eſt pas ſi inſenſible, que vous n'en fuſſiez aucunement touchée. Il eſt impoſſible qu'vne telle beauté cache tant de rigueur. Il proferoit ce parolles auec tant d'ardeur, qu'à tous coups ſes ſanglots , & ſes ſouſpirs l'interrompoient. Si Elinde euſt eſté autre qu'elle n'eſtoit, ou pluſtoſt ſi elle euſt eſté libre , parauenture en euſt-elle eu pitié. Iracond eſtoit ieune , & agreable , fils vnique d'vne bonne maiſon, & accomply en beaucoup de rares parties. Mais quoy ! Elinde quiaymoit égalemẽt ſon honneur , & ſon mary, ne pouvoit eſtre touchée d'autre affection. Auſſi le deſdain qu'elle eut de la temerité de ce

ieune

ieune homme la mit en telle colere, que ſans le reſpect qu'elle portoit à ſa ſœur, elle luy eut faict ſur le champ vn affront. O que ſi elle euſt vsé de ceſte rigueur, l'avanture funeſte & execrable que nous deſcriuons ne ſeroit pas arrivée. Mais la premiere conſideration euſt tant de force en ſon ame, que diſſimulant ſon courroux, elle répõdit à ceſt amoureux en ces termes. Ie ne ſçay, (Monſieur) pour qui vous me prenez. Vous croyez peut-eſtre que ie ſuis de ces folles, qui foulants aux pieds la crainte de Dieu, & leur propre honneur ſe laiſſent prendre aux charmes d'vne paſſion deſordonnée. Ie vous prie d'oſter ceſte croyance de voſtre cerueau, & vous aſſeurer que ſans l'excuſe que voſtre ieuneſſe me donne, & l'amitié que i'ay voüée à voſtre ſœur, ie chaſtierois voſtre temerité, en telle ſorte que la memoire en ſeroit de longue durée. Deſiſtez-vous doncques de me tenir ce langage, & addreſſez vos yeux à vne autre qui ſans la tache de ſon honneur, vous peut rendre plus ſatisfait, que ie ne fay pas: autrement il me ſeroit impoſſible de ſupporter voſtre folie, ſans la faire ſçauoir à tel qui s'en reſſentiroit à vos deſpens.

Iracond oyant ceſte reſponſe penſa mourir de deſplaiſir. Il en receut vne telle douleur, qu'il fut long-temps comme immobile, de meſme qu'vn qui eſt touché de foudre. Ayant repris ſes ſentimens, il ſe retira à vn coin d'vn verger, là où il verſa vn torrent de larmes, & profera mille pitoyables paroles. *O cruel amour!* (diſoit-il)

que d'amertume pour vn peu de douceur ! Que d'eſpines pour vn bouton de roze. Helas ! qui eut iamais creu, que ſous vn ſi beau viſage, ſe cachaſt tant de cruautez.

Il euſt continué ſes plaintes, ſi la crainte d'eſtre deſcouvert ne l'euſt empeſché. Apres qu'il euſt exhalé par ſes yeux & par ſa bouche vn peu de l'ardeur de ſon ame, il ſe contient le mieux qu'il peut, & diſſimulant ſon angoiſſe, il s'approche de ces belles Dames, qui s'eſtoient aſſiſes ſur l'herbe freſche, où elles s'entretenoient d'honneſtes & de plaiſans diſcours.

Il ſe mit parmy elles, tout triſte neantmoins, & reuenant touſiours à ſa folle paſſion, ſans qu'il la peuſt oſter de ſa fantaiſie. Souvent il jettoit ſes regards ſur Elinde, qui ne daignoit pas de jetter ſur luy vne œillade ſeulement, Auſſi depuis ne luy donna-elle pas tant de priuauté, comme elle auoit accouſtumé de faire. Elle luy oſtoit tout ſuject de l'accoſter, & de parler à elle : Ces rigueurs au lieu de le rendre ſage, le rendirent plus follement tranſporté. Quelquesfois il ſe flattoit en ſon mal, & croyoit que ces cruautez eſtoient feintes, & qu'elle en vſoit pour faire eſpreuve de ſon amour, & de ſa perſeuerance. Toutesfois, comme ſon ardeur croiſſoit, & quil taſchoit d'amólir Elinde, l'eſpoir lui en fut du tout oſté par la priuation qu'elle luy fit de ſa preſence. Elle ne pouvant plus ſupporter ces folies, ſe reſolut de ne hanter plus la maiſon d'Iſabelle. Ce fut alors qu'Iracond devint entierement forcené. Il inuoquoit

quoit la mort tous les iours,& deuenoit d'heure à autre ſi poſſedé de rage, qu'il en eſtoit au deſeſpoir. Sa ſœur qui s'eſtonnoit de ce qu'Elinde ne la venoit plus voir, comme elle auoit accouſtumé de faire, voulut en ſçauoir la cauſe. Elle l'alla trouuer chez elle, & luy tint ce langage: Ie croy (ma chere amie) qu'on vous a faict quelque mauvais rapport de moy, qui vous eſtrange de ma compagnie. Ie vous prie de croire que ie ſuis touſiours telle en voſtre endroit, que i'eſtois lors que nos cœurs liez d'vne chaine d'amitié, ne permettoyent pas d'eſtre ſi long-temps ſans nous voir. Elinde en ſouſriant, luy reſpondit en ces termes: Ie n'ay iamais douté de voſtre affection (ma douce vie.) Vous m'auez trop teſmoigné voſtre amitié. Si ie ne vous vois ſi ſouvent que ie deſire, voſtre frere en eſt le ſubject. Il ne ceſſe de m'importuner de mon hõneur. Voſtre reſpect m'a faict vſer de plus de diſcretion qui ie n'euſſe pas faict enuers vn autre. Il faut que vous treuuiez moyen, ou de le guerir de ſa folie, ou de luy interdire de ne m'importuner plus, ſi vous voulez que nous continuons nos honneſtes priuautez.

Iſabelle, qui iuſques à l'heure auoit ignoré ceſte amour, n'en fit que rire, & pria Elinde d'excuſer ſa ieuneſſe, luy promettant d'y apporter le remede ſalutaire. Mais, ô cruel mal'heur au lieu d'eſteindre ſon feu, il allumera ſa rage à l'encontre d'elle meſme.

Tandis qu'elle prend ceſte reſolution, Iracond

pleure & lamente ſon cruel deſaſtre, qui le rend amoureux d'vn cœur de rocher, qu'il ne peut nullement amollir par ſes pleurs n'y par ſa perſeuerence. Son fol deſir luy faict rechercher tous les iours quelque nouvelle intention pour voir ſa maiſtreſſe, & pour luy faire entendre ſa paſſion. Elle ne ſort iamais de ſon logis, qu'il ne la guette pour la ſaluër, & pour parler à elle. Il ſe met à genoux à l'Egliſe deuant ceſte ſaincte, où il addreſſe ſes vœux, & non à Dieu. Mais voyant qu'elle deuient de iour en iour plus rigoureuſe, il prend vne autre voye. Il s'imagine que ſa ſœur luy fera vn bon office en ſes amours : tant il eſt hors de iugement. Auec ceſte croyance il va chez elle, l'ayant tirée à part, il luy dit ces paroles.

Ma chere ſœur, il n'y a que les marbres, & les pierres dures qui ſe puiſſent empeſcher d'aymer. Ie penſe que vous auez autresfois eſprouvé la force de l'amour, ſi vous n'eſtes vn roc inſenſible. Pour moy qui ſuis homme, & par meſme moyen ſubject aux loix de ce petit Dieu, qui force les Dieux meſmes à recognoiſtre ſon pouvoir, il faut donc que ie vous confeſſe que ie ſuis tellement embraſé des perfections d'Elinde, qu'il m'eſt impoſſible de viure plus long-temps, ſi elle n'a compaſſion de mon mal. Ie vous ſupplie par le ſoing que vous deuez auoir de la conſeruation d'vne perſonne qui vous eſt ſi proche, de vouloir adoucir ſes rigueurs, & flechir ſes cruautez. Ie ſçay que vous auez tant de

pouvoir

pouvoit ſur elle, que ma mort & ma vie ſont entre vos mains. Ayez doncques pitié de voſtre frere qui vous ſera obligé de ſa vie, de laquelle vous pourrez diſpoſer comme la tenant de vous. Iſabelle ayſe que ſon frere l'euſt releuée de la peine qu'elle vouloit prendre à luy parler de ceſte folle amour, & recouvrant ceſte occaſion ſi à propos, luy fit ceſte reſponſe. Ie ſuis fort eſtonné (mon frere) de deux choſes, de la vaine pourſuitte que vous faictes, en recherchant le deſ-honneur d'vne Dame, qui aymie ſi cherement ſon mary, qu'elle aymeroit mieux ſouffrir mille morts que d'avoir conſenty à d'autre amour. Et de voſtre impudence qui paſſe tellement les bornes de la modeſtie, qu'elle veut m'employer en vne action ſi deſhonneſte, que d'eſtre la corratiere de vos folles amours. Où auez-vous les yeux ? Ie penſe que vous eſtes aueuglé, & priué de voſtre bon ſens. Conſiderez ie vous prie les vertus & les rares qualitez de celle à qui vous adreſſez temerairemens vos deſirs, & ce que ie ſuis; & vous aduouërez auſſi toſt la verité de mon dire. Eſteignez ceſte folle paſſion, & ne me parlez iamais plus de ces choſes, autrement ie ſerois contrainćte d'informer mon Pere de vos folies. Il pourroit vous chaſtier comme vous meritez. Et puis penſez vous qu'Elinde, ſi vous continuez deuantage à la recherche de ſon des-honneur, ne perde en fin patience, & que ſans conſideration de l'amitié qu'elle me porte, elle n'en aduertiſſe ſon mary? Il eſt hom-

me pour vous faire vn affront, s'il en a vne fois la cognoiſſance.

Iracond tout confus des ſages & hõneſtes raiſõs de ſa ſœur, ne ſçeut que repartir. La rage qu'il auoit de voir qu'elle ne luy vouloit point ſeruir de truchement, le fit retirer ſans luy repliquer vn ſeul mot. Il va au logis de ſon Pere, & là ſe retirant dans ſa chambre, il recõmence ſes plaintes & ſes regrets accouſtumez, & cent fois il ſe veut luy meſme priuer de vie. Eſtrãge paſſion d'amour deſordonnée, qui n'a pour but qu'vn fol plaiſir, qu'elle cauſe de mal heurs ! Pour elle le fils ne faict point de conſcience d'oſter la vie à celuy qui la luy a donnée, & vne fille ruine ſa cité & meurtrit ſon propre Pere. Le frere couppe la gorge à ſa propre ſœur, & vne ſœur met en pieces le corps de ſon frere. Les hiſtoires ſacrées & prophanes ſont toutes remplies de tels exemples. Iracond accuſe ſa ſœur de peu d'amitié, ſans qu'il aye eſgard à l'honneur dont elle faict profeſſion. Il demeura quelques iours ſans aller à ſon logis, n'y ſans rechercher comme il auoit de couſtume la veuë d'Iſabelle, qui ne ſe ſoucioit gueres de luy donner allegeance : mais qui eſtoit toutesfois bien marrie de ſa folie.

Apres que cet amoureux enragé eut deſiſté de viſiter pour quelque temps ſa ſœur, ſon deſir l'incita d'y retourner, là où il ſe plaignoit à toute heure à elle du peu de ſoin qu'elle auoit de ſa vie, & ne ceſſoit d'importuner Elinde, ſoit en l'accompagnãt outre ſon gré à l'Egliſe, ſoit en luy iettant

quelque

quelque poulet dans ſon manchon. Ceſte honneſte Dame voyãt qu'il n'amendoit point, ſe reſolut entieremẽt de ne frequenter plus Iſabelle, afin de ne donner plus ſubject à Iracond de la voir, & auec cela elle defendit à ceſt amoureux de l'accoſter plus. Elle auoit bien du regret de ſe priuer de la compagnie d'vne perſonne qu'elle aimoit tant : mais ſon honneur luy eſtoit encores plus cher. Iſabelle d'autre part faſchée des deportements de ſon frere, & voyant qu'il ne ſe vouloit aucunement renger au train de la raiſon, fut forcée à la parfin apres beaucoup de remonſtrances inutiles d'aduertir ſon Pere de ce qui ſe paſſoit. Ariſte iuſtement courroucé, ſi toſt qu'il voit Iracond commence à le gourmander de paroles, & à le menacer de le bien eſtriller. Eſt-cecy la peine (diſoit-il) que i'ay priſe à te faire inſtruire en tout ce qui peut rendre accomply vn ieune homme de ta profeſſion ? Eſt-ce la belle moiſſon que ie recueille d'vn tel terroir ? Au lieu de vaquer à l'eſtude des bonnes lettres, où ton ſort t'appelle, tu t'amuſes à faire l'amour, & taſches de ſeduire celle que la ſaincte loy de mariage defend de rechercher ? Tu veux encore faire ſeruir de maquerelle à ta folle paſſion, ta propre ſœur, & luy faire perdre en vne heure tout l'honneur & la reputation qu'elle a acquiſe de ſi long temps. Si iamais on m'abbreuve les oreilles de ces rapports, ie te monſtreray qui ie ſuis, & te traicteray ſuiuant ton merite.

Iamais homme ne fuſt plus eſtonné qu'Ira-

cond. Il n'oſoit leuer les yeux de honte : neantmoins le deſpit & la fureur boüillonnoient dans ſon ame de telle ſorte contre ſa ſœur, qu'il ſe reſolut dés l'heure meſme de ſe vanger. Il s'enferme dans vne chambre, où il paſſa toute la nuict à maudire Iſabelle, comme celle qu'il croyoit ſeruir d'obſtacle à ſon aiſe. L'ennemy du genre humain, voyant cet homme ſi tranſporté hors des bornes de la raiſon, ſe fourre dans ſon ame, luy propoſe la vengeance, & le poſſede entierement. Ce malheureux n'attend que la venuë du iour pour executer la plus execrable cruauté dont ont ait ouy parler de long-temps. O Soleil arreſte ta carriere en l'autre Hemiſphere : pour n'auancer point par la lumiere que tu veux redonner au noſtre, vn ſi ſanglant deſaſtre. Si tu montes ſur noſtre Horiſon, tu ſeras contrainct de voir vne barbarie la plus denaturée qui arriuera peut-eſtre iamais au monde. Demons de la douleur : genies effroyables, preſtez-moy vos plaintes lamantables, afin que ie puiſſe dignement deſcrire ceſte pitoyable aduanture. Que n'ay ie autant d'yeux que celuy que Mercure priua de chef pour pleurer dignement ceſte infortune. O Pere, ô mary infortunez empeſchez ce bourreau d'approcher d'vne choſe que vous tenez ſi chere.

Cet execrable frere, pouſſé par toutes les furies des Enfers, apres auoir blaſphemé tout le long de la nuict le Ciel, la Terre, les Aſtres, & tous les Elements, ſe prepare à l'execution de ſon deſſein

deſſein abominable. Si toſt que l'Aſtre de iour a chaſſé les tenebres, il ſe leue & s'habille, & prend vn poignard qu'il met dans ſa pochette. Porté d'vne execrable reſolution il s'achemine puis apres au logis de ſa ſœur. Il monte à ſa chambre, & treuue qu'elle ſortoit du lict. Elle eſtoit aſſiſe au bout d'vne table, n'ayant pour toute compagnie qu'vne fille de chambre qui l'aydoit à peigner ſes blonds cheueux. Quand elle apperceut ſon frere elle luy donna le bon iour, & luy demanda où il alloit ſi matin. Iracond ne luy dit mot, mais il s'aſſit en vne chere, tout paſle & tout deſiguré comme vne furie infernale. Sa ſœur que ſes cheueux empeſchoient, ne prit pas garde à ſa contenance. Lors que le mal-heureux voit que la fille de chambre deſcend en bas à la cuiſine pour aller chercher vn boüillon pour ſa Maiſtreſſe qui n'eſtoit gueres bien diſposée, à cauſe qu'elle eſtoit groſſe de ſix ou ſept mois, il prend ſon temps, & ſe leuant de la chaire où il eſtoit aſſis, il ſe ruë furieuſement ſur elle auec ſon poignard qu'il auoit tiré de ſa pochette, & luy en donne vn coup mortel dans ſon ſein d'albaſtre qu'elle auoit deſcouuert. La pauure Dame iette vn cry, tandis que le parricide redouble ſes coups, & enfonce deux ou trois autres dans le corps. Au bruit qu'elle fit en tombant & rendant l'eſprit, & ſe recommandant à Dieu, les domeſtiques accourent, & voyants eſtenduë leur Maiſtreſſe, toute enſanglantée, & cet execrable le poignard encores à la main, ils appellent au ſe-

cou s. Les voiſins y accourent pareillement, qui ſe ſaiſirent du meurtrier, bien eſtonnez de ce funeſte accident. Sur ces entrefaictes le mary arriue, qui voyant de ſes yeux celle qu'il aymoit plus que luy-meſme verſer vn ruiſſeau de ſang, tombe par terre éuanouy. Lors qu'il ſe releue : il commence vn dueil le plus piroyable du monde, & ſçachant qui en eſtoit l'homicide, il tire ſon eſpée, & s'en va contre cet execrable, qui ne faiſoit que rire de ſes lamentations. Il euſt vengé le ſang de ſa chere eſpouſe, ſi on ne l'euſt retenu : Dieu le permettant pour reſeruer l'expiation de ce forfaict à vn plus digne ſupplice. On le ſaiſit, & il eſt mené priſonnier à la Conciergerie, & mis dans vne baſſe foſſe. Qui pourra dignement reciter la iuſte douleur du pauure pere ? Quelle poire d'angoiſſe ! Quel glaiue de douleur : Le peintre qui peignit Iphigenie preſte à eſtre immolée, apres auoir repreſenté les aſſiſtans triſtes & dolents, tira ſon pere Agamemnon auec vn voile ſur la face, pour apprendre que la douleur qu'il reſſentoit de la perte de ſa fille, ne ſe pouuoit exprimer. Et moy ie laiſſe au iugement de ceux qui liront ceſte hiſtoire, ſi Ariſte n'auoit pas du ſubject de lamenter ſon infortune par la perte qu'il venoit de faire d'vne telle fille, & par la mort ignominieuſe qu'il voyoit preparée à ſon fils vnique. Pendant qu'il ſe tourmente & qu'il inuoque le Ciel à luy donner patience, la Cour veut auoir la cognoiſſance d'vn meurtre ſi extraordinaire & ſi

exetra

execrable, qu'elle peſe à la balance de l'equité: meurtre qui eſt accompagné d'vn autre, nõ moins denaturé, qui eſt la mort de l'enfant, qui meurt auec la mere, & encores ſans Bapteſme. Cet Auguſte Senat treuve qu'il n'y a peine de mort ſi cruelle, que ce meſchant ne merite. Comme il eſt preſt d'eſtre iugé, l'on dit que le pauvre pere pourſuit, non pas qu'on luy octroye la vie de ſon fils: mais qu'on le faſſe mourir en priſon, à fin que ſa maiſon ne reçoiue point ceſte infamie, de voir ſon fils mourir publiquement par la main d'vn bourreau. Sa Majeſté meſme eſt importunée de ceſte grace. Mais le faict eſt trop atroce, & de trop de conſequence. Il eſt condamné d'auoir le poing couppé à la porte du grand Chaſtelet, & puis d'eſtre roüé tout vif à la place de Greve. Auant qu'on luy prononçaſt ſon Arreſt, il eſtoit reſolu à la mort la plus cruelle qu'on luy peuſt ordonner. Sa paſſion auoit deſia faict place à la raiſon, deſorte que ſe repreſentant iour & nuict l'enormité de ſon crime, il ne faiſoit que pleurer, & que lamenter la mort de ſa ſœur, & d'implorer la mercy du Ciel. O ma ſœur (diſoit ce mal-heureux) s'il m'eſt permis de vous appeller ainſi, helas! quelle fureur execrable a pouſſé ma main à reſpandre voſtre ſang? Fut-il iamais cruauté ſemblable à la mienne, que de faire mourir & la mere & l'enfant, & encores des perſonnes innocentes, pour qui ie deuois expoſer mille vies? Quel ſupplice me peut-on deſtiner capable d'expier vne telle meſchanceté. O terre, que ne t'ouvres. tu

pour engloutir cet execrable, indigne de reſpirer, & de comparoiſtre iamais à la veuë des hommes. O Dieu de miſericorde treuveray-ie bien de la remiſſion deuant le throſne de voſtre Majeſté, lors que ceſte ame damnable quittera le logis de ceſt infame corps.

Tenant ce diſcours, il euſt ſouvent entré en deſeſpoir, s'il n'euſt eſté aſſiſté de quelques bons Religieux, qui le venoient voir pour le ſalut de ſon ame. Ces bons Peres en luy remonſtrant d'vn coſté le deteſtable meurtre qu'il auoit commis, luy propoſoient d'autre part la douceur infinie de Dieu, qui auoit touſiours les bras ouverts pour ceux qui vrayement contrits & repentans, imploroient ſa g: . Leurs ſainctes remonſtrances eurét tant d'efficace que iamais homme ne fut plus reſolu à attendre patiemment la peine qu'on luy ordonneroit, ny plus confiant en la miſericorde de Dieu.

Quand on luy prononça ſon Arreſt, il dit aux Iuges qu'il eſtoit indigne de la douceur de ce ſupplice, mais qu'il en meritoit vn autre bien plus ſeuere & plus rigoureux. Eſtãt livré entre les mains de l'executeur, & mené ſur vne claye au lieu où il deuoit auoir le poing coupé, il le tendit, ſans iamais faire demonſtration d'auoir regret de le perdre, ny de reſſentir aucune douleur. *Il eſt bien raiſon* (dit-il tout haut) *ô execrable main, que tu reçoiues ceſte punition. A la mienne volonté que tu l'euſſes receuë auant que de commettre le crime, qui me rendra infame eternellement. Acheue bourreau, & exerce ſur.*

ce ſur mon corps la cruauté que tu voudras. Tu ne me peux faire tant ſouffrir de tourment, que ie n'en merite encore dauantage.

Tout le peuple admirant la conſtãce de ce jeune hõme, ne pouvoit cõtenir ſes larmes, bien que ſa cruauté fut deteſtée d'vn chacun. Eſtant arriué au lieu où il devoit finir ſes iours, auãt qu'on l'étendiſt ſur la Rouë, & monté ſur l'eſchaffaut, il profera tout haut ces patoles pleines de bonne repentance. *Contemplez (Aſſiſtans) l'aduenture infame & malheureuſe d'vn cruel homicide de ſa ſœur: Ses pechez l'ont conduit en ce lieu pour y receuoir vn cruel chaſtiment: mais non pas ſi ſeuere, qu'il eſgale ſa cruauté. Pouſſé d'vne folle paſſion, i'ay trempé mes mains dans le ſang innocent, & priué meſmes* (ô execrable forfaict) *pour iamais de la viſiõ de Dieu vne creature, qui n'a iamais veu la lumiere du Soleil. O bon Dieu* (pourſuit-il, en s'agenoüillant) *qui auez promis d'exaucer le pecheur toutes & quantes fois qu'il gemiroit a vous pour ſon peché, ie vous ſemons de voſtre promeſſe. Iettez les yeux pitoyable ſur vn miſerable pecheur, & pardonnez ſon peché, non comme aymant le vice, mais comme aymant vn hõme, en qui le vice eſt naturellement attaché. Et vous, ô Catholique Aſſemblée* (dit-il encores en tournant ſes regards d'vn & d'autre coſté) *ſi vous eſtes touchez de la charité iant recommandable parmy les Chreſtiens, ſecondez mes humbles prieres, & vueillez par les voſtres implorer du Ciel, qu'il traicte plus fauorablement mon ame, que mon corps n'eſt par maintenant traicté. O mon pauure Pere, Dieu vous conſole.*

Vous

Vous penſiez que ie ſerois vn iour le baſton de voſtre vieilleſſe: & vous n'auez pas eſté deceu en voſtre croyãce. Ie ſuis vrayement voſtre baſtõ: non pour ſouſtenir, mais pour vous battre, & pour vous affliger. Ce regret m'eſt plus cuiſant & plus ſenſible que la mort ignominieuſe que ie vay receuoir.

Ces paroles eſtoient accompagnées de tant de zele, & de tant de ſignes apparents de vraye repentance, que tout le peuple ne pouvoit contenir ſes larmes. Chacun prioit pour luy. Et la priere publique, qu'on a de couſtume de faire en ces pitoyables ſpectacles, eſtant achevée, il fut attaché ſur la Rouë, & rompu bras & jambes par le bourreau, ſans que iamais il proferaſt autre parole que le nom de Ieſus-Chriſt. La Iuſtice auoit commandé au bourreau de l'eſtrangler bien toſt apres, encores que ſon Arreſt portaſt, qu'il demeureroit viuant, apres eſtre rompu, autant que ſes forces le pourroient ſupporter. L'executeur le fiſt, encores que le patient requiſt, que pour l'expiation de ſon crime, on le laiſſaſt pâtir en ce monde, afin qu'en l'autre il y treuvaſt plus d'allegement. Ainſi finit miſerablement ſes iours Iracond, pour s'eſtre laiſſé emporter à vne rage deſeſperée d'amour. L'on ne doit pas ſi follement s'embarquer auec ceſte paſſion, qu'on en perde le iugement. Et puis les affections illicites ſont touſiours vituperables. Quand on s'y porte auec tant d'ardeur, Dieu permet qu'vn peché attire l'autre, & qu'en fin vne iuſte punition s'en enſuyt. L'amour honneſte eſt

per

permiſe, & loüable d'elle-meſme : Mais d'attenter à la pudicité d'vne Dame d'honneur, & de violer vn ſi ſainct Sacrement, cela n'eſt jamais avoüé du Ciel. Les ſcandales & les horribles excez qui en arriuent tous les iours devroient ſervir d'exemple à ceux qui ne les peuvent ignorer. Mais quoy ? la pluſ-part des mortels n'eſt iamais ſage, n'y arreſtée qu'apres le coup receu, & apres le dommage. Bien-heureux ſont ceux qui ne font à autruy ce qu'ils voudroient ne leur eſtre point faict. Iamais ils ne tomberont en ces infamies. Leur memoire ſera memorable, & la recompenſe ſuivra leurs œuvres & bien-faicts.

Ainſi ſoit-il.

D'VN DEMON QVI apparoiſt en forme de Damoyſelle au Lieutenant du Cheualier du Guet de la ville de Lyon. De leur accointance charnelle, & de la fin malheureuſe qui en ſucceda.

HISTOIRE VIII.

IE m'eſtonne de l'incredulité de ceux, à qui l'on ne peut perſuader, que ce qu'on raconte de l'apparition des Demons, ſoit veritable. Les raiſons qu'ils amenent ſont ſi foibles, qu'elles ne meritent preſque point de reſponce, puis qu'elles ſe refuſent d'elles-meſmes. Tout ce qu'ils alleguent pour la preuve de leur dire eſt, qu'ils rapportent ces viſions, ou aux ſens qui ſont deçeus & trompez, ou à la fauſſe imagination, ou aux Atomes. Telles perſonnes ſont Athées, & des Epicuriens, qui veulent que tout arriue à l'aduenture, & par conſequent qu'il n'y ayt

n'y ayt n'y bon, n'y mauuais eſprit. Mais nous qui ſommes enſeignez en vne meilleure eſcole, & ſçauons par le teſmoignage que les ſainctes Eſcriptures en rendent, que les bons & les mauuais Anges apparoiſſent aux hommes, ſuyuant qu'il plaiſt à Dieu, nous dirons que tels eſprits ſe peuvent former vn corps. Les bons Anges comme purs & nets de toute matiere terreſtre, en prennent des aëriens, purs & ſimples, qu'ils font mouvoir par la celerité de leur flamme celeſte. Et les mauuais Anges, ou Demons, comme elementaires & abaiſſez iuſques à la terre, prennent des corps compoſez de ce que plus ils deſirent. Tantoſt ils s'en forment d'vne vapeur terreſtre, congelée par la froidure de l'air: & maintenant de feu, ou d'air, & de feu tout enſemble: mais le plus ſouvent des vapeurs froides & humides, qui ne durent qu'autant qu'il leur plaiſt, & qui ſe reſoluent auſſi-toſt en leur element. Quelquesfois auſſi ils ſe mettent dans les charongnes des morts, qu'ils font mouvoir & marcher, leur influants pour vn temps vne eſpece de proprieté & d'agilité. Les exemples en ſont ſi euidents, & en ſi grand nombre, que qui les voudroit nier, nieroit la clairté du iour. Et particulierement celuy que ie veux maintenant rapporter en ceſte Hiſtoire, arrivé depuis quatre ou cinq ans.

En l'vne des meilleures villes de France, arrozé de deux beaux fleuves, de la Saone, & du Rhoſne, il y auoit vn Lieutenant du Chevalier du

Guet,

Guet, nommé la Iaquiere. Suivant le deuoir de ſa charge il alloit la nuict par la ville, pour empeſchet les meurtres, les voleries, & autres inſolences & meſchancetez, qui ne ſont que trop en vſage aux bonnes villes. Mais auec cela il ſe diſpoſoit luy-meſme quelquefois à viſiter les garces, quand il en ſçauoit quelque belle, ſi bien qu'il eſtoit grandement blaſmé de ce vice. Vn ſoir bien tard, entre onze heures & minuict, comme il ſe vouloit retirer chez luy, il tint ce diſcours à cinq de ſes compagnons qui marchoient auec luy. *Ie ne ſçay mes amis* (dit-il) *de quelle viande i'ay mangé. Tant y a que ie me ſens ſi eſchauffé, que ſi maintenant ie rencontrois le Diable, il n'eſchapperoit iamais de mes mains, que premierement ie n'en euſſe faict à ma volonté.* O iugement incomparable de Dieu! A peine a il achevé de proferer ces paroles, qu'il apperçoit en vne ruë, qui eſt proche du pont de Saone, vne Damoiſelle bien veſtuë, accompagnée d'vn petit Laquay qui portoit vne lanterne. Elle marchoit à grand'haſte, & ſembloit à la voir, qu'elle n'auoit pas enuie de ſejourner guieres par les ruës. Là Iaquiere eſmerueillé de voir vne Damoiſelle ſi bien parée aller de nuict auec vne ſi foible compagnie, doubla le pas auec ſes cõpagnons; & l'ayant atteinte, il la ſalüa. Elle faiſant vne grande reuerence, oſta ſon maſque & le ſalüa pareillement. Si la Iaquiere auoit eſté eſmerueillé de rencontrer vne perſonne de ce ſexe ſi bien couverte à vne heure ſi indeuë, croyez qu'il fut encores bien eſtonné de voir tant

de

de grace & tant de beauté luire en ſon viſage. Les doux regards qu'elle luy auoit iettez en la ſaiüant, l'allumerent auſſi toſt d'vn deſir amoureux ; de ſorte qu'attiré par ceſte douce amorce, il s'approcha de plus pres d'elle, & luy tient ce diſcours : Vrayement Madamoiſelle, ie ſuis fort esbahy de ce que vous allez par la ville ſi tard. N'auez vous point peur d'y receuoir quelque deſplaiſir? Ie vous accompagneray s'il vous plaiſt iuſques en voſtre logis. Ie ſerois bien marry ſi vne telle beauté receuoit quelque affront : Ce diſant il l'a prit ſous les bras, ſans qu'elle le refuſaſt: au contraire elle luy reſpondit en ces termes ; Ie vous remercie, Monſieur, de voſtre courtoiſie. Il n'y aura iour de ma vie, que ie ne me publie voſtre obligée. Mais pour reſpondre à la demande que vous me faictes, pourquoy ie ſuis ſi tard par les ruës, vous deuez ſçauoir que i'ay ſouppé ce ſoir chez vne de mes parentes : & maintenant ie me retire à mon logis, encores qu'il ſoit ſi tard. Si i'euſſe eſté en voſtre place, dit la Iaquiere, i'euſſe mieux aymé paſſer le reſte de la nuict là où vous auez ſouppé, que non pas m'expoſer au hazard de quelque mauuaiſe rencontre. Ie l'aurois bien faict, repart-elle : mais la neceſſité me contraignoit à faire autrement. Acheuant ce diſcours, elle tira vn grand ſouſpir du profond de ſon cœur. *Quelle neceſſité* (pourſuit le Lieutenant du Guet) *& qui eſt-ce qui peut contraindre vne telle beauté : capable de reduire en ſeruitude tout le monde* ? Mon mary, dit elle, qui

eſt plus rude, & le plus mauuais qu'õ puiſſe treuuer. La Iaquiere ſe voyant en ſi beau train, pour luy offrir ſon ſeruice, pourſuyuit encore ſon propos en ceſte ſorte. Eſt il poſſible (dict-il) Madamoiſelle, qu'il y ait vn mary ſi barbare, & ſi deſnaturé qu'eſtant poſſeſſeur d'vne ſi rare choſe, il la puiſſe indignemẽt traicter. Si ie le cognoiſſois, ie luy en dirois particulierement ce qu'il m'en ſẽble. Vrayement (dit ceſte Damoiſelle) on le luy a aſſez remonſtré. Il eſt obſtiné en ſa malice. Pour le preſent il eſt allé aux champs: ou il a feint d'y aller. S'il ne me treuuoit au logis, il y auroit bien du bruict. Sa ialouſie eſt ſi grande, qu'il m'aſſommeroit de coups. Il me tient en telle captiuité que ie n'oſe preſques parler à perſonne. Madamoiſelle (pourſuit la Iaquiere) paravanture vous ne ſçauez pas qui ie ſuis. Ie puis faire plaiſir & ſeruice à vne infinité de perſonnes en ma charge, qui eſt de veiller ſur les mauuaiſes actions des hommes. Aſſeurez vous que ſi voſtre mary continuë à vous traicter ſi indignement, i'auray moyen de vous en vanger, & de le rendre ſage. Elle le remercia de ſa bonne volonté, & luy promit de l'en recompenſer en temps & lieu. Ils pourſuiuirent ce diſcours, & eurent pluſieurs autres propos, que la Iaquiere faiſoit touſiours tomber ſur l'amour, ſans qu'elle fiſt ſemblant d'en eſtre mal contente. Cela pouſſoit noſtre homme à pourſuiure ſes briſées, auec vne ardeur exceſſiue, car il en eſtoit deſia follement paſſionné. Or ils auoient loiſir de

diſcourir

diſcourir tout à leur aiſe, parce que le quartier où cette Damoiſelle s'alloit retirer, eſtoit vers Pierre Anciſe, bien eſloigné du lieu où ce Lieutenant du Guet l'auoit rencontrée. Cependant qu'ils ſont en termes, où la laquiere s'efforce de teſmoigner à ceſte Damoiſelle l'amour qu'il luy porte, tant par paroles, que par petits attouchemens, il congedie trois de ceux qui l'accompagnoient & en retient deux auec luy, qui eſtoient de ſes plus intimes amis, & arriue auec eux, & auec ceſte femme vers Pierre Anciſe, à la porte d'vne maiſon fort eſcartée. *C'eſt icy ma demeure* (dit-elle) & à l'inſtant le petit Laquay qui portoit la lanterne, tire vne clef qu'il auoit à ſa pochette, & ouvre la porte. Ceſte maiſon eſtoit fort baſſe. Il n'y auoit que deux eſtages: contenans chacun deux membres, & encores les deux plus hauts ne ſeruoient qu'à tenir du bois & autres choſes ſemblables Les deux d'embas eſtoient vne petite ſale, & vne garderobbe. La ſale eſtoit aſſez bien accommodée. Il y auoit vn lict de taffetas jaune, & vn pauillon de meſme. Les chaires eſtoient couuertes de p reilles eſtoffes, & la tapiſſerie eſtoit de ſarge jaune. C'eſtoit au mois de Iuillet, neantmoins le temps eſtoit vn peu froid, à cauſe d'vne biſe qui s'eſtoit leuée. Ceſte Damoiſelle commanda au Laquay d'allumer vn fagot. Tandis qu'il obeyt à ſon commandement, la laquiere s'aſſied à vn coin de la Sale dans vne chaire, & elle en vn autre. Le deſir qu'il auoit deſteindre le feu qui le

conſommoit, fit qu'il luy deſcouvrit entierement ſon amour ; & la conjura d'auoir pitié de ſon mal, luy promettant toutes ſorte de ſeruices, pourueu qu'elle luy octroyaſt la courtoiſie, Elle faiſoit ſemblant de le refuſer, oppoſant l'honneur pour ſa defence, l'infidelité des hommes, qui eſt ſi grande au ſiecle où nous ſommes, & leur peu de diſcretion, qui publie auſſi toſt vne faueur qu'ils ont receuë. Ceſt Amoureux fait des ſerments horribles, & dit que iamais elle n'aura ſujet de ſe plaindre pour ſon regard: que pluſtoſt il perdroit mille vies que de la deſ-honorer, & qu'il eſt preſt de s'expoſer pour ſon ſeruice à toutes ſortes d'occaſions. En fin apres beaucoup de propos tenus d'vne part & d'autre elle conſent de luy accorder ſa demande, à la charge qu'il ſe reſſouvienne de ſa promeſſe, & de ſes ſerments. La laquiere luy confirme par d'autres, & au meſme inſtant, ils entrent tous deux dans la garderobe, où il y auoit vn petit lict de pareille eſtoffe que les autres, & là ils prennent leurs deduicts enſemble.

Noſtre homme ayant receu l'accompliſſement de ſes deſirs, commença de la careſſer, & à luy proteſter de nouveau que iamais il n'oublieroit vne telle faueur, & que deſormais elle pouvoit diſpoſer de luy & de ſes biens, comme des fiés propres, *Toutesfois* (dict-il) *Madamoiſelle, bien que ie vous ſois ſi redeuable. vous m'obligerez encores d'auantage, ſi vous me vouliez accorder vne autre faueur.* Et de quoy (reſpond elle) me ſçau-

riez

riez-vous requerir que ie ne vous octroye, puis que ie vous ay deſia eſté ſi liberale de ce que i'ay plus cher au monde.

Vous deuez ſçauoir Madamoiſelle (repart la Iaquiere) que ie ſuis venu ceans en compagnie de deux les plus grands amis que i'aye au monde. Nous n'auons rien de propre. Tout eſt commun parmy nous. Si ie ne leur faiſois part de ma bonne fortune, parauanture cela ſeroit cauſe de rõpre le lien d'amitié qui nous eſtreinct ſi fermement, & par meſme moyen ils pourroient publier nos amours. Ie vous ſupplie doncques que la meſme courtoiſie que vous m'auez octroyée, ne leur ſoit point refuſée. Iamais nous n'oublierons vne telle faueur, & vous pourrez vous vanter deſormais d'auoir trois hommes à voſtre commandement qui ne ſont qu'vn & qui ne reſpireront que voſtre obeïſſance. Helas que ie ſuis mal-heureuſe, reſpond la Damoiſelle. Ie penſois auoir faict acquiſition d'vn loyal amy, qui voulut tenir chere la faueur qu'il auoit receuë de moy: mais ie vois maintenant qu'il ne viſoit à d'autre deſſein qu'à tirer de moy ce qu'il deſiroit, puis qu'il le diuiſe de la ſorte. Eſt-ce icy la recompenſe que i'en reçois? Eſtimez-vous que ie ſois vne louve, pour m'expoſer à l'abandon de tant de perſonnes? Ie n'euſſe iamais creu cela de vous, qui auez receu de moy ce qu'homme viuant, hors-mis mon mary, n'a iamais peu receuoir? Ie vous prie ne me parlez plus de ces choſes, autrement ie me donnerois la mort

de ma propre main. Ce diſant elle ſe leue & faict ſemblant de s'en vouloir ſortir hors de la garderobbe, mais la Iaquiere la retient, & puis auec les plus belles paroles qu'il peut proferer, il la ſupplie d'appaiſer ſa colere: Il l'embraſſe, & la baize, & s'eſchauffe ſi bien encores en ſon harnois qu'il continuë de prendre ſes plaiſirs auec elle. Ayãt acheué ceſte belle œuure, ils ſont collez bouche à bouche l'vn auec l'autre, & la Iaquiere qui veut que ſes compagnons ayent part au gaſteau, la coniure vne autrefois de ce dont il l'auoit auparauant requiſe, & la flatte ſi bien auec tant de douces promeſſes qu'en fin apres beaucoup de refus & de plainctes qu'elle faict, il la fleſchit à ce qu'il deſire, encores qu'elle face ſemblant d'en eſtre dolente. La Iaquiere ayant obtenu à grande peine ce qu'il ſouhaittoit, ſort de la garderobbe, & s'approchant de ſes compagnons, qui l'attendoient auec impatience, & auec vn deſir violant d'eſteindre leur ſale ardeur, il guigne de l'œil à l'vn deux, afin qu'il entre au lieu où il l'auoit laiſſée. Cet homme ne ſe faict gueres prier. Il y treuue la Damoiſelle ſur le lict; & ſans autre ceremonie il en faict à ſon plaiſir. Apres il ſort, & l'autre qui reſtoit y va pareillement, & reçoit d'elle le don de l'amoureuſe mercy. Les voilà donc tous trois ſi aiſes de ceſte bonne fortune, qu'ils ne la changeroient pas pour vn Empire. Chacun d'eux prend vne chaire où ils s'aſſient, & la Damoiſelle s'aſſied en vne autre auprés d'eux. Ils ne ceſſent de la contempler,

templer, & de l'admirer. L'vn loüe ſon front, & dit que c'eſt vne table d'yuoire bien polie. L'autre s'arreſte ſur ſes yeux, & aſſeure que ce ſont les deux flambeaux dont Amour allume toutes les ames genereuſes. L'autre ſe met ſur la loüange de ſes blonds cheueux qu'elle delioit, parce qu'il eſtoit temps de s'aller coucher, & ne ceſſe de proferer tout haut, que ce ſont les filets où le fils de Cypris arreſte la liberté des hommes & des Dieux. En fin il n'y a partie en ſon corps qu'ils ne priſent. Ses mains ne vont iamais en vain à la conqueſte. Sa gorge ſurpaſſe la blancheur de la neige, & les petits Amours volettét à l'entour de ſes ioües, pour y ſucer les roſes, les lys, & les œillets que la Nature y a ſemez. Apres qu'ils ont bien chanté ſes perfections, elle ſe leue de ſa chaire, s'approche du feu, & puis ſe tournant vers eux leur tient ce diſcours : *Vous croyez* (dit-elle) *auoir faict vn grand gain d'auoir obtenu de moy l'accompliſſement de vos deſirs. Il n'eſt pas ſi grand que vous penſeriez bien. Auec qui penſez vous auoir eu affaire?* Ces hommes eſtonnez d'entendre ce langage, neſçauoiét que reſpõdre, lors que la laquiere profera ces paroles: Ie croy Madamoiſelle, que nous auons eu affaire auec la plus belle, & la plus galante Dame qui viue. Quiconque diroit le cõtraire, manqueroit d'yeux, ou bien de iugement. *Vous eſtes trompez* (repart-elle :) *Si vous ſçauiez qui ie ſuis, vous ne parleriez point de la ſorte.* Ils furent encores plus esbahys de ces paroles, & comme ils auoient tous trois les yeux fichez ſur

elle,& qu'ils ſe doutoiét quaſi de ce qu'en eſtoit, elle continua de parler à eux en ces termes : *Ie veux me deſcouurir à vous , & vous faire paroiſtre qui ie ſuis.* Ce diſant,elle retrouſſe ſa robbe, & ſa cotte & leur faict voir la plus horrible , la plus vilaine, la plus puante , & la plus infecte charogne du monde.Et au meſme inſtant il ſe faict comme vn coup de tonnerre.Nos hommes tombét à terre comme morts : La maiſon diſparoit , & il n'en reſte que les maſures d'vn vieil logis deſcouuert, plein de fumier,& d'ordure.Ils demeurerent plus de deux heures eſtendus comme des pourceaux, dans le bourbier,ſans reprendre leurs eſprits. En fin l'vn deux commença à reſpirer , & à ouurir les yeux & veit la Lune qui acheuoit dans le Ciel ſa courſe. Il fit le ſigne de la Croix,& ſe recommande à noſtre Seigneur. Il s'efforça de crier: mais la grande frayeur qu'il auoit euë , luy auoit oſté la parole. Comme petit à petit il commençoit à ſe plaindre , Dieu permit qu'vn homme portant vne lanterne s'arreſta en ce lieu pour y deſcharger ſon ventre. Quand il entendit ces gemiſſements , il s'enfuit , & courut pour l'annoncer aux maiſons prochaines. Le iour commençoit deſia à poindre , lors que les voiſins vindrent à grande haſte pour voir que ceſtoit , & trouuerent la laquiere qui commençoit de reſpirer & d'implorer le ſecours d'enhaut. Le premier qui auoit commencé à ce recognoiſtre ſe plaignoit pareillement : tandis que l'autre dormoit d'vn ſommeil eternel. Il mourut

de

de peur ſur le champ. Ceux qui eſtoient accourus ayant recogneu le Lieutenant du Chevalier du Guet auec ces compagnons, les emporterent chacun en ſon logis, tous ſoüillez d'ordure, comme ils eſtoient. On enterra vn des trois, & les autres deux demanderent vn Confeſſeur. La laquiere mourut le lendemain, & l'autre ne veſquit que trois ou quatre iours apres. Ce fut celuy qui raconta le ſuccez de ceſte eſtrange avanture. Le bruit ayant bien-toſt eſté ſemé par toute la ville, il ſe reſpandit en peu de temps par toutes les Provinces de France. Ceux qui nient l'appatition des Eſprits, ne ſçauoient que dire, ſe voyans confondus par vn tel exemple. Mais les Chreſtiens & Catholiques y remarquent les iuſtes iugemens de Dieu. Ces choſes n'arriuent point à ceux qui ſe diſent de la compagnie des fideles, qu'ils n'ayent commis d'autres pechez. La paillardiſe attire l'adultere, l'inceſte le peché contre nature, & apres Dieu permet qu'on s'accouple auec le Diable. Ie ne dis pas que ces hommes fuſſent entachez de tous ces vices. Mon deſſein eſt de ne blaſmer perſonne. Ie ne deteſte que le vice; & ſouſtiens qu'on eſt bien delaiſſé de l'aſſiſtance du ſainct Eſprit, quand on tombe en de tels inconueniens. Il reſte maintenant à dire, ſi c'eſtoit vn vray corps, celuy auec qui ils s'accouplerent, ou bien vn corps fantaſtique. Pour moy ie croy fermement, que c'eſtoit le corps mort de quelque belle femme, que Sathan auoit pris en quelque ſepulchre, & qu'il faiſoit mouvoir. Et ſi l'on me

dict qu'il n'y a pas d'apparence que le Diable vueille emprunter vne charoigne, parce qu'on le deſcouvriroit aiſément par ſa puanteur : ie reſponds, que puis que le malin eſprit a pouvoir de donner mouvement à ce qui n'en a point, il a bien auſſi la puiſſance de luy donner telle odeur, & telle couleur qu'il voudra. Ioinct qu'il peut tromper nos ſens, & s'inſinuër dans eux, pour nous faire prendre vne choſe pour vne autre. Nous en auons pluſieurs teſmoignages arriuez de noſtre temps. Celuy de la Demoniaque de Laon entre autres en faict foy. Vn Diable appellé Baltazo, prit le corps d'vn pendu à la plaine d'Arlon, à la ſollicitation d'vn ſorcier qui s'ingeroit de guerir la patiente. Si quelqu'vn deſire de ſçauoir comme la fraude fut deſcouverte, il ne faut que lire l'Hiſtoire de ceſte poſſedée, qui eſt aſſez commune en France. Il y a vne autre infinité de tels exemples dans les hiſtoires anciennes, & modernes. Phlegon affranchy de l'Empereur Adrian en rapporte vn eſtrange, d'vne ieune fille, nommée Philinion de Theſſalie, qui apres auoir eſté miſe au ſepulchre parut à Machates Macedonien, & coucha long-temps auec luy, & iuſques à tant, qu'ayans eſté deſcouverts, le Diable abandonna ce corps, qu'il faiſoit mouvoir, & on l'enterra pour la ſeconde fois, comme ſi elle fuſt encores treſpaſſée.

Le meſme Autheur rapporte, qu'apres la bataille qui ſe donna entre les Romains, & Antiochus Roy de Syrie aux Thermophyles, comme

les

les Romains s'arreſtoyent ſur le pillage, & deſpoüilloient les corps morts des ennemis, vn Capitaine du Roy, nommé Duplage, ſe leua d'entre les morts, & puis en voix greſle & deſliée profera ces paroles : *O Soldats Romains, ceſſez de deſpoüiller ceux que l'auare Nautonnier a deſia paſſez au delà du fleuue infernal. Le grand Iuſiter de qui l'on doit redoubler l'ire & la fureur, eſt tranſporté de colere, pour ceſte cruauté & inhumanité. Vn iour viendra, que ce Dieu ſouuerain, couurira voſtre terre d'vn peuple nourry aux ſanglants exercices de Mars. Il ſaccagera voſtre pays, & pillera voſtre grande Cité. Voſtre Empire ſera par luy deſtruict, en la meſme ſorte que vous auez deſtruict les autres.*

Ces teſmoignages ſont capables de refuter les Athées, & les Epicuriens, qui nient l'apparition des Eſprits : mais l'Hiſtoire horrible & eſpouuantable, que ie vous ay deſia racontée par cy-deuant, le teſmoigne bien encores dauantage.

DES

DES ADVENTVRES Tragiques de Floridan, & de Lydie.

HISTOIRE IX.

QVE la race des mortels eſt ſujecte à des accidens diuers : La vie de l'homme eſt vn branle perpetuel, vn flot inconſtant, & vn nüage porté au gré des vents. Rien ne ſe treuve de durable, & la felicité qu'on s'y propoſe pour la plus aſſeurée, eſt celle qui eſt la plus ſujecte au changement. L'amour, l'honneur, les richeſſes, la beauté, & le contentement s'y rendent comparables à vn eſclair, à qui naiſtre & mourir, luire, & s'eſteindre eſt vne meſme choſe. L'hiſtoire deplorable que ie veux deſcrire en rendra teſmoignage. Les memoires que l'vn de mes amis, curieux de recueillir les choſes plus memorables qui arriuent tous les iours au monde m'en a donnez, me l'ont appriſe en ceſte maniere.

Cleon heritier d'vne des plus illuſtres maiſons de France, eſtoit vn Seigneur accomply en beaucoup de rares qualitez. Il auoit mille fois teſmoi-

gné

gné ſon courage & ſa valeur aux yeux de ſon Prince, en tant de batailles & de rencontres, qu'à bon droict il auoit acquis le tiltre de parfait Caualier. Lors que l'aage le diſpenſa de ſe treuver deſormais aux ſanglans exercices de Mars, il ſe retira en vne ſienne maiſon baſtie aux bords du beau fleuve de Loire. Quand il quitta le train des armes, il auoit deſia perdu Cleonice ſa chere eſpouſe, à qui les vertus ſeruoient de luſtre & d'ornement. De leur chaſte couche eſtoit procedé vn fils nommé Floridan, doüé de beauté & de bonne grace, autant que Gentil-homme de ſon temps. Apres que le Pere l'eut fait inſtruire en tout ce qui peut rendre recommãdable vne perſonne de pareille qualité, il delibera de le marier de bonne heure, auec la fille d'vn Seigneur, ſien voiſin, fort riche, & fille vnique, de meſme que Floridan eſtoit fort riche, & fils vnique. Comme les deux Peres eſtoient ſur le poinct de faire ceſte alliance, il arriue que Floridã, qui eſtoit pour lors à la Cour en reputation de l'vn des plus galans Caualiers, ſe rencontre vn iour en la galerie du Palais : lieu où communémẽt la jeune Nobleſſe ſe rend, pour y voir vne infinité de belle Dames qui y abordent auſſi de toutes parts. Comme il s'y entretient auec d'autres Caualiers, vne ieune Damoyſelle y paſſe maſquée. Elle eſtoit de belle taille, & de fort bonne mine. *Si ceſte Damoiſelle* (Floridan) *eſt auſſi belle ſoubs ſon maſque, comme elle le faict paroiſtre en apparence, elle merite d'eſtre ſeruie des plus braues.* Tenant ce diſcours, & ayant

touſiours

point ſa cruauté contre vne perſonne, qui ne viuoit que pour l'aymer & pour la ſeruir. Lydie comme vne fille bien appriſe, luy oppoſoit au contraire qu'encores qu'elle luy fut ſa redevable, elle faiſoit neantmoins tant de conte de ſon honneur, qu'elle aymoit mieux perdre la vie, que de le noircir d'aucune taſche. Qu'elle le ſupplioit de prendre la raiſon pour guide, & d'oſter ſon amour d'vn ſubiect qui pour la difference & inegalité du ſang, luy devoit eſtre interdit.

Vous eſtes grand grand Seigneur (diſoit-elle) & ie ne ſuis qu'vne ſimple Damoyſelle. Vous deuez addreſſer vos vœux à vne Beauté digne de voſtre maiſon, & de voſtre merite. Il faut que i'aduouë que ie vous honore & vous ayme plus que toute autre perſonne: mais la reputation que toutes les honneſtes Dames doiuét auoir en eſtime, empeſchera touſiours que ie n'accompliſſe mon deſir & le voſtre. Contentez vous ie vous prie, de l'vn, & ne m'importunez point de l'autre, puis qu'il n'eſt point en mon pouvoir de vous l'octroyer, ſans faire vne cruelle breſche à mon honneur. Floridan oyant la ſage reſponſe de ceſte Damoyſelle, & l'en eſtimant dauantage luy repart en ces termes: Ia n'aduienne (ma chere ame) que ie taſche à vous oſter vne choſe, pour qui i'expoſerois mille vies. Si ie vous recherche, ce n'eſt que par la voye d'vn legitime mariage, que ie celebreray lors que vous me voudrez accorder tant de grace que de m'adnoüer pour voſtre eſpoux. I'en feray paroiſtre

les

le gouuerneur de Floridan, qui l'attend hors la ville, & qui la monte ſur vne haquenée, & la mene en Auuergne en vn chaſteau que le pere de Floridan y auoit. Tandis Floridan qui s'eſtoit arteſté à Paris pour leuer des eſtoffes, & pour acheter des bagues & des ioyaux, prend la poſte, & arriue auſſi toſt qu'eux au lieu aſſigné. Cependant les parens cherchent ceſte Damoiſelle par tout, & employent inutilement beaucoup de peine pour ſçauoir de ſes nouuelles, tandis que Floridan faict venir vn Preſtre, & en preſence de la Garde & de ſon valet de chambre, eſpouſe Lydie. Les voila doncques mariez, iouyſſants à ſouhait de leurs deſirs. Ils n'auoient qu'vn cœur. Ils ſont touſiours enſemble, & ne peuuent, ſans ſouffrir vn cruel tourment, d'eſtre ſeparez l'vn d'auec l'autre. Toutesfois Floridan eſt contrainct de faire quelque voyage vers ſon pere: mais c'eſt le plus rarement qu'il peut. Au bout de l'an Lydie produict de ce mariage clandeſtin vn fils. Ils le font nourrir & eſleuer, & Floridan luy faict porter le nom de ſa maiſon. Ie l'appelleray Gétian Mais pẽdant qu'ils cueillent le fruict de leurs amours ſans trouble ny empeſchement, la fortune qui n'a d'autre fermeté que l'incõſtance, apres leur auoir monſtré vn viſage ſi riant, & ſi fauorable, & qu'elle leur faict gouſter tant de douceurs, ſe prepare à leur tourner le dos, & à leur faire aualer tout ce qu'elle a d'amertume. Le Ciel qui leur auoit eſté ſi calme & ſi ſerain, ne ſera deſormais

BIBLIOTECA N.1
ROMA
VITTORIO EMANUELE

pour eux qu'vn orage de mal-heur & d'infortune. La cauſe en fut telle.

Le Roy pour venger le tort que des Prouinces Eſtrangeres luy faiſoient, & pour recouurer ce qui luy appartenoit iuſtement, auoit en ce tẽps leué vne grande armée, & paſſé les monts. Deſia tout trembloit au bruict de ſes conqueſtes, & la victoire qui l'auoit accompagnée en deux ſanglantes batailles, luy promettoit le triomphe entier de ſes ennemis, quand Floridan conſiderant le rang qu'il tenoit en France, & le merite que ſes Anceſtres s'eſtoient acquis dans les Hiſtoires fidelles, ſe reſolut de quiter pour vn tẽps le myrthe, pour le laurier, & d'aller employer la force de ſon bras en vne occaſion ſi celebre & ſi remarquable. Il communique ſon deſſein à Lydie, qui au commencement ne pouuoit ſe reſoudre à ſouffrir l'Eclypſe de ſon beau Soleil. Ses beaux yeux ne ceſſoient de verſer vn torrent de larmes, & ſa belle bouche eſtoit inceſſamment ouuerte aux ſouſpirs & aux ſanglots. Floridan luy repreſentoit l'honneur qui le conuioit à partir : & la breſche qu'il feroit à ſa reputation, ſi pendant que tant de braues Caualiers auoient pour teſmoins de leur valeur, les yeux d'vn ſi grand Monarque, il demeuroit en ſa maiſon, auec autant d'infamie, que les autres poſſedoient de gloire. Que cela luy apporteroit vn grand preiudice, & à luy & à ſa poſterité, & luy ſeroit deſormais vn obſtacle pour atteindre aux charges & aux qualitez que ſes predeceſſeurs auoient

ſi di

ſi dignement exercée. Qu'elle trouuaſt doncques bonne ſa reſolution, puis qu'elle eſtoit fondée ſur l'honneur qui doit ſeruir de conduitte aux ames genereuſes, & qu'elle ſe conſolaſt de l'eſpoir d'vn prochain retour.

Ces raiſõs ſi iuſte furẽt en fin capables d'appaiſer en quelque ſorte le dueil de Lydie, que Floridan pourueut de tout ce qui luy eſtoit neceſſaire, pendant ſon abſence, & laiſſa en charge le chaſteau où ils ſe tenoient à ſon Gouuerneur, le priant d'auoir ſoin de ſa femme, comme de luy meſme, & promettãt de l'en recõpẽſer, enſemble des autres ſeruices qu'il luy auoit rendus, ſi toſt qu'il ſeroit de retour. La Garde luy promit toute fidelité, & toute aſſiſtance, en ceſte affaire, & d'y expoſer meſme ſa propre vie, s'il en eſtoit beſoin. Mais le traiſtre garda mal ſa promeſſe ainſi que nous verrons par la ſuitte de ceſte hiſtoire. Apres que Floridan fut party, auec vn equipage digne de ſa grandeur, la Garde alla treuver ſon pere, pour voir ce que l'on diſoit, & pour deſcouurir s'il n'auoit pas eu le vent de ce mariage.

Cleon l'ignoroit: mais neantmoins il auoit ſoudement appris que ſon fils entretenoit vne Damoiſelle en Auuergne, en ce chaſteau, dont nous auons deſia parlé. Cela le faſchoit fort, & il euſt volontiers empeſché ces amours & chaſſé le ſuject de ceſte place, s'il euſt peu: mais elle eſtoit ſi forte & ſi bien gardée, que perſonne n'y pouuoit entrer, ſans la permiſion de celuy qui en auoit le gouuernement. Dautrepart, il auoit peur de faire

deſplaiſir à ce fils qui eſtoit vnique en ſa maiſon, & qu'il aymoit à l'eſgal de luy meſme. Si toſt qu'il veit le Gouverneur, il cõmença à ſe plaindre, & à luy tenir ce langage *Ie n'euſſe iamais cru* (La Garde) *que vous euſſiez procedé au gouuernement de mon fils comme vous auez faict. Ie fis election de voſtre perſonne, comme d'vn ſage Gentil-homme, qui ne doit auoir pour but que l'honneur & la reputation. Mais au lieu de reprimer les folles paſſions d'vne ieuneſſe, vous auez non ſeulement preſté voſtre conſentement à ſes deſirs: Voire encores vous luy auez ſeruy de ſupport. Eſt cecy le fruict que i'eſperois de la nourriture qu'il deuoit receuoir de voſtre mãin! O Dieu quelle gloire auez-vous acquiſe! I'ay appris que vous auez changé la qualité de Gouuerneur, en celle de maquereau, nom indigne de Gentil-homme, & qui vous fera porter deſormais vne marque ſur le front, que vous n'effacerez iamais.* La Garde ayant ouy ce diſcours, & piqué iuſques au vif par vne telle iniure, reſpondit à Cleon en ces termes: *Monſieur vous me faictes vn grand tort de m'auoir en vne ſi vile eſtime. Si vn autre que vous, & qui fut de ma qualité me tenoit ce diſcours, ie perdrois la vie ou i'en tirerois ma raiſon. Ie n'ay iamais appris à Monſieur voſtre fils que tout exemple d'honneur, & de vertu. Les rares dons dont il eſt accomply en pourront touſiours donner vn fidele teſmoignage. S'il a eſté tranſporté d'amour, ie n'en ſuis pas cauſe. L'amour eſt vne ſi violente ardeur, qu'il eſt bien difficile de l'eſteindre. Ie penſe que vous l'auez aſſez experimenté: lors que voſtre age*

vous

vous conuioit à le ſeruir. Ie puis neantmoins dire auec aſſeurance que les amours de Floridan ne m'ont iamais eſté cogneuës, iuſques à tant qu'il me fit appeller pour teſmoin, & qu'il eſpouſa en ma preſence, vne honneſte Damoiſelle, qu'il cherit, & qu'il tiẽt maintenãt pour ſa femme & dont il a eu vn fils. Appellez vous maquerelage, ce qui ſe faict par la voye de l'Egliſe, & par le cõſentemẽt des parties? Pouvois-ie deſormais ſeparer ce que Dieu auoit conioinct? Quãd vous cõſidererez biẽ tout, vous treuverés que ie ne ſuis ſi coulpable que vous me faites. Il vouſlut continuer ſes excuſes, lors que le pere ne pouvant ſupporter d'auantage le regret qu'il reſſentoit de ceſte clandeſtine alliance, l'interrompit par ces paroles. Mõ fils eſt doncques marié ſans mon conſentement, & auec vne fille desbauchée, & de bas lieu? O Ciel puis-ie biẽ ouyr ceſte nouvelle ſans mourir! Eſt-cecy l'alliãce que i'eſperois de faire pour la grandeur de noſtre maiſon. Ha! la Garde vous m'en deuiez aduertir pluſtoſt, & i'y euſſe apporté le remede qu'il y falloit apporter Si ie l'euſſe fait (reſpond le Gouuerneur) il y alloit de ma vie, mais ſi vous me voulez croire, & me recompenſer de ma peine, ie ſçay vn moyen pour tirer dehors ceſte femme, & pour l'enuoyer en vn lieu, dont vous n'orrez iamais parler. Si vous le faictes (dict Cleõ) ie promets de vous recompenſer ſi dignement que vous aurez ſuject de viure content le reſte de vos jours. Le Gouverneur le prie de luy laiſſer manier l'affaire, & l'aſſeure qu'il s'y comportera ſi dextrement qu'il n'aura occaſion de ſe plain-

dre de luy. En ceſte reſolution, ce meſchant perfide part de la maiſon du pere, pour s'en retourner en Auvergne, & durant le chemin, il inuente la plus grande trahiſon dont on ayt jamais ouy parler. Auant que d'arriuer au chaſteau où eſtoit Lydie, il s'habille de noir, & en ceſt accouſtrement il ſe preſente à la maiſtreſſe de Floridan tout triſte, & les larmes aux yeux. Helas Madame (ce dit-il) la grande perte que nous venons de receuoir, vous & moy! Vous auez perdu vn tel mary, qu'il eſt impoſſible que vous en recouvriez jamais vn ſemblable, & moy le meilleur maiſtre du monde. Nous auons bien du ſubject de nous plaindre. Tout noſtre eſpoir eſt mort auec Floridan, qui a eſté tué en vne bataille. La dolente Lydie tombe à ces triſtes mots par terre paſmée. Sa damoiſelle de chambre auec la Garde, taſchent à luy faire reprendre ſes eſprits, & à la conſoler. Lors qu'elle ſe recognoiſt, elle profere de ſi piroyables plaintes qu'elles ſeroyent capables d'eſmouuoir les pierres, & les marbres. Ha! fauſſe fortune (diſoit ceſte miſerable) m'auois-tu colloquée en vn ſi haut throſne de gloire, pour m'en faire choir ſi promptement. A qui auray-ie deſormais recours, puis que i'ay perdu le ſouſtien de mon heur, & de ma vie. I'ay abandonné mes parens, qui ſe mocqueront maintenant de moy, ſi ie me retire vers eux. Pour ſuyure Floridan ie me ſuis renduë odieuſe à tous mes amis. Iray-ie vers ſon pere? Il me tiendra pour vne impudique, & au lieu de me traicter comme

me ſa belle fille, il voudra me faire punir comme coulpable. Acheuant ce diſcours elle s'eſuanoüit derechef : cependant la Garde la faict emporter en ſa chambre, & coucher ſur vn lict, où elle pleure, crie, & ſe tourmente: mais c'eſt la maniere des femmes, qui pleurent & rient à meſme temps, & de qui l'amour (comme l'on dit) & la douleur ne durent que l'aâge des animaux qu'on nomme Ephemeres, qui ne viuent qu'vn iour. L'exemple de Lydie me ſeruira de caution. Quand elle a bien crié & appellé à ſon ſecours la mort, triſte recours des miſerables, la Garde la vient veoir, & apres quelques diſcours & quelques plaintes ſur le ſuject de leur commun deſaſtre, ce traiſtre tient ce langage : Vous ſçauez (Madame) que les choſes que la mort rauit, ne retournent plus au monde. Il n'eſt plus temps, de nous conſumer aux ſouſpirs, & aux regrets : mais de donner ordre à nos affaires. Floridan n'eſt plus en vie, pour nous aſſiſter à noſtre beſoin. Vous eſtes denuées de tout ſupport, comme moy de maiſtre. On ne vous aduoüera iamais pour ſa femme, de ſorte que ny vos parens ny les ſiens ne vous traicteront iamais ſuyuant voſtre merite. Si vous voulez tendre l'oreille à vn aduis ſalutaire que ie vous donneray, vous pourrez viure deſormais, ſi non auec tant de fortune que vous auiez, pour le moins en vne paiſſible condition. Ie fais tant de conte de vos perfections, que ſi vous voulez me receuoir pour voſtre eſpoux, ie m'efforceray deſormais, de vous rendre non ſeu-

lement tout deuoir de mary, mais encore de ſeruiteur : quand ie n'aurois autre conſideration que vous auez eſté la femme de mon maiſtre. Si vous conſiderez l'eſtat où vous eſtes reduicte & ma condition, la choſe ne vous ſemblera pas ſi deſauantageuſe que vous pourriez eſtimer de premier abord. Ie ſuis Gentil-homme d'aſſez bon lieu, qui ay encores en Poictou deux mille liures de rente. Si nous ſommes contraints à deloger de ce lieu, nous y paſſerons le reſte de nos iours auec tant de contentement, que nous auons maintenant de deſplaiſir.

Lydie oyant ce diſcours, ne ſçauoit que luy reſpondre, tant elle ſe treuvoit confuſe. D'vn coſté elle ſe repreſentoit l'honneur qu'elle auoit eu d'eſpouſer vn ſi grãd Seigneur, dont elle auoit vn fils, qui ſelon le droict diuin & humain, deuoit vn iour poſſeder ſoixante ou quatre vingts mille liures de rente. La mort ſi freſche & ſi recente de Floridan, & les reproches qu'on luy pourroit faire de l'auoir peu aymé, ſi elle conſentoit ſi toſt à ceſte amour, ſe repreſentoit deuant elle. D'autre part ſa miſere preſente offroit deuant ſes yeux le peu de ſupport qu'elle pouuoit receuoir de ceux qui luy appartenoient, & le peu de moyen qu'elle auoit pour faire authoriſer ſon mariage. Ces dernieres conſiderations meſlées auec l'apprehenſion de deuenir plus miſerable qu'elle n'eſtoit, eurent tant de force, qu'elle fut induitte à conſentir à la recherche de la Garde. Par ceſt exemple nous pouuons remarquer

remarquer l'inconſtance de ce ſexe, plus variable que la giroüette d'vne tour, & plus mouvant que le ſable. C'eſt vn rare oyſeau qu'vne femme conſtante. Nos ſiecles n'en produiſent plus, & s'ils en en ont produict quelqu'vne, la ſemence en eſt perduë. Voilà doncques comme ce traiſtre ayant la volonté de ceſte legere, paruient au but qu'il auoit tant deſiré. Sans doute il y auoit lõg-temps qu'il en eſtoit amoureux: mais iamais il n'auoit oſé declarer ſon amour, pour le reſpect de ſon maiſtre, & pour la peur qu'il auoit d'eſtre chaſtié de ſa temerité. Ils accompliſſent doncques leur mariage en ceſte ſorte: C'eſt que la Garde faict venir le Curé du prochain village, & en preſence d'vn des domeſtiques qui luy eſtoit affidé, il eſpouſe Lydie & ſouille perfidement la couche de celuy à qui il auoit autresfois donné contraires inſtructions. Apres auoir aſſouvy ſes deſirs durant l'eſpace de quelques iours il dit à Lydie, qu'il auoit appris de bonne part, comme le Pere de Floridan le menaçoit de leur envoyer vn Prevoſt ſe pour ſe ſaiſir de ſa perſonne, diſant qu'elle auoit retenu pluſieurs bagues & ioyaux appartenans à feu ſon fils: que pour euiter cet inconvenient, il eſtoit d'aduis que tous deux ſe devoient retirer en Poictou, en la maiſon qu'il y auoit, où ils pourroient deſormais paſſer leurs iours ſans aucun trouble. Lydie veut ce qu'il veut, & ſe remet à ſon iugement, pour diſpoſer de ſa perſonne, comme celuy qui a toute puiſſance ſur elle. Ils diſpoſent doncques de leur depart, & empor-

tent ce que Lydie a de plus precieux, & font tant par leurs iournées qu'ils arriuent en Poictou, en vne maiſon où ſe tenoit le frere aiſné de la Garde. Apres y auoir ſejourné quelques jours, le traiſtre dit à Lydie qu'il veut faire vn voyage vers le Pere de Floridã, pour tirer de luy ce qui luy eſtoit deub de reſte de ſes gages, & pour taſcher à receuoir quelque digne ſalaires des lõgs ſeruices qu'il luy a rendus au gouvernement de ſon fils: l'aſſeure de reuenir bien toſt, pour viure deſormais auec elle en toute ſorte de lieſſe, & en ſa preſence, il la recommande à ſon frere, & à ſa belle ſœur, & les prie de luy faire le meilleur traictement qu'il leur ſera poſſible. Cependant il aduertit ſecrettement ſon frere, que ſept ou huict iours apres ſon depart, il la chaſſe & mette hors de ſa maiſon, & qu'on n'en entende plus parler. Indignité la plus cruelle qui ſe puiſſe iamais imaginer, ainſi que vous apprendrez tout preſentement. La Garde part doncques, & arrive en peu de temps en la maiſon de Cleon. Si toſt qu'il le void, il luy apprend le beau traict dont il a vſé envers Lydie, & les moyens qu'ils auoient practiquez pour s'en deffaire. Le Pere de Floridan aiſe au poſſible, l'embraſſe mille fois, & luy donne telle recompenſe qu'il veut. La pauvre Dame, qui ne ſonge point à toutes ces trahiſons, n'auoit pas encores achevé de demeurer ſix ou ſept iours au logis du frere de la Garde, que ce cruel la va treuver ſur la minuict à ſa chambre, il l'eſueille, & comme tout effrayé, il luy apprend qu'vn Prevoſt

des

des Mareſchaux eſt au village prochain pour venir ſe ſaiſir de ſa perſonne, à la poincte du iour, ſuyuant vne permiſſion qu'il a, à la requeſte du Pere de Floridan, & luy dit que ce luy ſeroit vn grand creue-cœur s'il la voyoit ainſi mener priſonniere, de ſorte qu'il luy conſeilloit de ſe lever promptement, & de gaigner au pied pour ſauver ſa vie. La miſerable bien eſtonnée, reſpond qu'il n'y auoit pas d'apparence, qu'elle ſortiſt à vne heure ſi indeuë, ſans ſçauoir ou tirer, ſans ſecours, n'y ſans compagnie. L'autre luy repart que c'eſt vn faire le faut, & qu'il n'eſt pas temps de diſcourir: parce que peut-eſtre le Prevoſt eſtoit deſia en campagne. Ainſi bon gré, ou mal-gré qu'elle en ayt, elle eſt forcée de ſortir du logis en cotte, & auec vn habillement de teſte. La peur qu'on luy auoit imprimée luy fiſt gaigner vne prochaine foreſt, où elle marcha tout le reſte de la nuict, en pleurant, ſans tenir ny chemin, n'y ſentier. Les ronces & les eſpines l'arreſtoient ſouvent par ſes blonds cheveux, dont elle en laiſſoit des marques en pluſieurs lieux. Toutefois elle ne s'en ſoucioit gueres, eſtimant que bientoſt elle mourroit, ou de faim, ou bien que quelque cruelle beſte affamée la deuoreroit. Elle y chemina ceſte nuict, & preſques tout le long du iour ſuyuant, ſans treuver perſonne viuante, n'y maiſon aucune, ſinon ſur le ſoir, qu'ayant ouy abbayer des chiens, elle tourna ſes pas de ce coſté, & elle apperçeut vne grange, & vne vieille femme qui y ramenoit vn trouppeau de brebis.

brebis. S'eſtant approchée, elle la pria de luy donner à boire ſi elle auoit de l'eau. Ceſte bõne femme la regardant, & la voyant toute eſcheuelée, & toute ſanglante, en eut compaſſion, & la mena dans ſa cabane, où elle la fit repaiſtre de ce qu'elle auoit. Lydie auoit encores vne bague d'or qu'elle luy donna le lendemain au matin, en recompenſe de ſon bon traictemẽt, & ſe veſtit d'vne meſchante robbe que la vieille & ſon mary luy baillerent en eſchange de ſa cotte. En ceſt habit elle s'en alla de chaſteau en chaſteau, & de village en village demandant ſa vie, incogneuë, & habillée en pauure gueuſe. Quel creue-cœur reſſentoit-elle en ſon ame, de ſe voit ſi miſerable, elle qui s'eſtoit veuë autrefois ſi honorée. Si la crainte de perdre ſon ame ne l'euſt retenuë, elle ſe fuſt donnée plus de cent fois la mort de ſa propre main.

Quand la Garde ſeroit de nature ſauuage, & engendré d'vn Tigre, ie croy qu'il en auroit compaſſion s'il la voyoit reduite en ceſte extremité.

L'infortunée fit tant de chemin, croyãt touſiours qu'on la pourſuiuoit, qu'à la fin apres beaucoup de tours, & de deſtours, elle arriue à Laual au pays du Maine Elle entre dans la ville, & cõme les autres mendians, elle s'arreſte à la porte du chaſteau, & y demande l'aumoſne. La Dame de Laual, qui viuoit en ce temps, grande aumoſniere s'il en fut iamais, venoit de la pourmenade lors qu'elle apperçeut ceſte gueuſe qui luy demande l'aumoſne. Son langage autre que celuy du

du pays fiſt que ceſte vertueuſe Dame s'informa d'elle dequelle cõtrée elle eſtoit. L'autre luy reſpond qu'elle eſtoit vne pauure femme de Picardie, qui venant d'vn pelerinage auoit perdu ſon mary par les chemins: & que pour viure, elle eſtoit contrainɛte de quaimander. La Dame l'ayant de plus pres regardée, & ayant remarqué en elle, ie ne ſçay quoy qui reſſentoit ſon bien, encores que Lydie euſt le viſage tout barboüillé, luy dit: ſi elle voudroit bien la ſeruir, pour nettoyer la vaiſſelle de la maiſon. L'autre s'y acorde, & dés l'heure meſme elle s'employe à ce vil exercice. Apres qu'elle y eut demeuré quelque temps, elle ne peut ſi bien receler les traicts de ſa beauté, quoy qu'elle ſe defiguraſt, & qu'elle portaſt vn chapperon gras, & vne robbe de meſme, qu'vn vieil ſeruiteur du logis, qui auoit la charge de l'argenterie en devint amoureux. Il eſtoit veuf & riche, & n'auoit iamais eu aucuns enfans de ſa premiere femme. Il parla ſouvent de mariage à Lydie, qui s'excuſoit ſur ſa pauureté: & le vieillard luy remonſtroit qu'il auoit aſſez de bien, & pour luy, & pour elle. Iugez encores vn peu de l'inconſtance de ceſte femme. Sous l'eſpoir d'auoir quelque peu de treſve de ſes malheurs, & de paſſer deſormais le reſte de ſa vie auec quelque repos, elle s'accorde d'eſpouſer ceſt argentier, pourveu que la Dame leur Maiſtreſſe y conſente. Noſtre amoureux tranſſy ayant tiré ceſte ioyeuſe reſponſe de Lydie, va vers Madame de Laual, & ſe jettant à ſes genoux la ſupplie que

pour

pour tant de ſeruices qu'il luy a rendus, elle luy vueille accorder vne demande, qui ne la peut en rien incommoder. Leuez vous (dit-elle) pourueu qu'elle ſoit raiſonnable, ie vous l'octroye. Ma requeſte eſt (pourſuit l'argentier) que vous me permettiez d'eſpouſer Lydie: la Dame oyant ceſte requiſition, & conſiderant l'ardeur dont il eſtoit porté, luy en donna la permiſſion. Alors les nopces ſe firent, & voylà Lydie mariée à trois diuerſes perſonnes toutes viuantes, encores qu'elle ignore que Floridan ſoit au monde. Elle eſt excuſable pour le ſecond mariage qu'elle contracta: mais pour ceſtuy-cy elle ne le ſçauroit deffendre, encores que la Garde ayt vsé en ſon endroit d'extreme cruauté. Quelques iours ſe paſſent, durant leſquels Lydie à qui l'apprehenſion de tomber entre les mains du Pere de Floridan auoit oſté preſque le ſens vient à ſe recognoiſtre, & à ſe repreſenter l'honneur qu'elle auoit receu d'eſtre l'eſpouſée d'vn grand Seigneur, la faute qu'elle auoit faicte d'eſpouſer ſi legerement la Garde, qui parauanture pourroit bien l'auoir trahie, ſous quelque faux entendre, & encores ceſte derniere, de prendre en mariage vn homme ſi eſloigné de ſa condition. Elle reſſent vne telle douleur du reſſouvenir de ſa fortune paſſée, & de l'eſtat de ſa miſere preſente, qu'elle en perd preſques le boire, & le manger. Elle diminuë peu à peu comme vne fleur expoſée à l'ardeur du ſoleil, ſans receuoir aucune humeur. Son vieillard qui l'aime plus que luy-meſme, s'eſtonne, & participe à ſa

dou

douleur. Il tasche de luy donner toutes sortes de contentemens, mais en vain: car en fin vne maladie la saisit de telle sorte, que les Medecins desesperent de son salut. Estant preste à rendre l'ame, & apres auoir cõfessé ses fautes, & receu le sainct Sacremẽt, elle prie son mary d'impetrer ceste requeste de la Dame de Laual, qu'elle puisse luy dire vn secret qu'elle a sur le cœur, auãt que rendre l'ame : le bon homme, treuve sa Maistresse, & luy rapporte ce que sa femme luy auoit chargé, la Dame s'achemine à la chambre où Lydie estoit gisante. S'estant assise aux pieds de son lict, elle luy demande si elle auoit besoin de quelque chose, & l'asseure que rien de sa maison ne luy sera espargné. La malade la remercia de sa courtoisie, & fait priere au Ciel, qu'il l'en vueille remunerer. Apres elle fait retirer de sa chãbre tous ceux qui y estoient, horsmis la Dame, & son mary : puis elle leur expose ce qu'elle estoit, & cõmence par le lieu de sa naissance, & par ses parens. Elle leur conte en suitte comme Floridan se rendit amoureux d'elle : la sorte qu'il l'emmena en Auvergne, comme il l'espousa, & comme il partit pour aller à la guerre, la nouvelle de sa mort à elle rapportée par la Garde. Ses secõdes nopces, la cruauté de son frere, & en fin en quelle maniere, craignant la colere du Pere de Floridan, elle arriua à Laual. Ceste bonne Dame ayant appris tout le succez de ceste aduenture, se mit à pleurer de compassion qu'elle eust de tant de maux soufferts par ceste pauvre miserable. Elle tascha

de

de luy faire reprendre courage, & enuoya chercher les plus excellents Medecins du pays pour la guerir : mais c'eſtoit trop tard. Dieu la retira peu de temps apres de ce monde, plein de miſeres & d'ennuis, pour luy donner vn lieu exempt de paſſions. La Dame de Laual la regretta fort : mais particulierement le bon vieillard qui l'auoit eſpouſée, conceut vn ſi grand deſplaiſir de ſon treſpas, qu'il la ſuiuit incontinent apres.

Cependant que ces choſes paſſent de la ſorte, Floridan reuient de la guerre, tout couvert de palmes & de lauriers, qui ſeront bien-toſt changez en aches & en cyprez. Il penſoit treuver à ſon Chaſteau ſa Maiſtreſſe, mais il n'y a que la Garde auec quelques domeſtiques. Le traiſtre faiſant bonne mine court pour le ſaluër, tout triſte en apparence. Floridan luy demanda nouvelles de ſa femme & de ſon Fils : & l'autre luy reſpond que ſon fils eſt en bon portement, mais que la mort qui rauit toutes choſes a mis ſa femme dans le tombeau. Ie vous laiſſe à iuger quel tourment il reſſentit. Il demeura immobile de douleur, & apres il verſa vn deluge de larmes, & profera des regrets que la douleur apprend à ceux qui ſon touchez de pareille affliction. Mais voyãt en fin que la mort n'a point d'oreilles, ny de cœur pour entendre nos cris, ou pour s'en eſmouvoir, il voulut rendre les devoirs que l'on doibt aux morts. Il fit faire les obſeques de ſa femme, fiſt prier Dieu pour ſon ame, priſt vn accouſtrement de dueil, & fit habiller tous ſes gens de meſme.

O que

O que s'il euſt ſceu ce qui en eſtoit, quelle cruelle vengeance euſt-il exercée cõtre la Garde! Il n'y a ſupplice tant cruel ſoit-il qui peuſt égaler celuy qu'il luy euſt fait ſouffrir. Encor n'euſt-il ſçeu le punir, ſuiuãt qu'il l'auoit merité: Auſſi ce perfide ſi toſt que ce ieune Seigneur fut reuenu de la guerre, priſt incontinent congé de luy, ſous pretexte qu'il ſe vouloit retirer, & qu'il eſtoit las de ſuiure la Cour. Floridan luy fit donner vne honneſte recõpenſe, au lieu qu'il meritoit vne cruelle punition. Comme il ſe fuſt retiré en Poictou, vn ſeruiteur de Floridan, à qui le valet de la Garde auoit conté toute la trahiſon, tire vn iour ſon Maiſtre à part, & luy apprend qu'il portoit le dueil d'vne perſonne qui eſtoit en vie. Il luy recite ce que il en auoit appris: la menée de ſon Pere, & de la Garde, & luy aſſeure qu'il eſtoit allé auec Lydie en Poictou. Floridan bien esbahy de ceſte nouuelle, & plus encores de la trahiſon de la Garde, jure qu'il s'en vengera, & de ce pas prend cinq ou ſix de ſes ſeruiteurs bien-armez, & s'achemine vers le Poictou. Il faict tãt par ſes iournées qu'il arriue à la maiſon du frere de la Garde: Il luy demande qu'eſt-ce qu'eſt deuenuë vne ieune Dame, que ſon frere laiſſa dans ſa maiſon. L'autre luy reſpond, qu'à la verité il auoit logée quelques ſept ou huict iours vne ieune Damoiſelle chez luy: mais qu'elle eſtoit puis apres partie ſans qu'il euſt eu pouuoir de la retenir. Ha! traiſtre, dit Floridan, vous eſtes cauſe de ſa mort, ſi elle eſt morte: mais aſſeurez vous que i'en au-

ray la raiſon en temps & lieu. Ce diſant, il va & cherche les lieux d'alentour, & de fortune il arriue à la grange de la pauure femme qui l'auoit logée. Il ſçait d'elle la funeſte aduenture de ſa femme, & paſſant plus outre, dolent & affligé, va tant de coſté & d'autre, qu'en fin il arriue à Laual, deſeſperé de treuuer ce qu'il cherchoit. Et bien que le Seigneur du lieu fut ſon parent, il ne vouloit pas pourtant loger chez luy, car il auoit reſolu de ne ſe faire point cognoiſtre qu'il n'euſt nouvelles de ce qu'il cherchoit. Le Comte de Laual l'ayant rencontré comme il vouloit entrer en vne hoſtellerie, & iugeant à ſa mine qu'il eſtoit, le preſſa tant, qu'il le mena à ſon chaſteau, ſans toutesfois le cognoiſtre. La Comteſſe le reçeut auec toutes ſorte de bonne chere, ſuiuant l'honneſte courtoiſie, qui ſe pratique en France entre la Nobleſſe. Apres ſouper, la Dame de Laual luy recita l'aduenture qui eſtoit arriuée en leur maiſon depuis quelques iours, non ſans ietter des larmes, Floridan oyant ce qu'il ne cherchoit pas, fut à l'heure ſaiſi de tant de douleur, qu'il cheut à terre eſuanouy. Le Comte & ſon eſpouſe croyans que ce fuſt quelque defaillance coururent à l'eau & au vinaigre pour luy faire reprendre ſes eſprits. Quand il reuint à ſoy, il ietta vn profond ſouſpir, & puis en voix baſſe & debile il profera ces paroles. *Ha! cruelle mort, qui m'as rauy celle pour qui i'ay tant pris de peine en la cherchant, que tardes-tu d'acheuer le reſte de ta cruauté?* A ces mots le Comte & la Comteſſe cognoiſtre

gneurent

gneurent que c'eſtoit Floridan. Ils taſcherent de le conſoler: mais ſon mal eſtoit trop grãd. Quand il venoit à ſe ramenteuoir la trahiſon de la Garde, la ſimple credulité de Lydie : & ſa facilité à entendre ſi toſt à vn nouueau mariage, il creuoit de deſpit, de ſorte qu'abhorrant le lieu où il ſe trouvoit, commanda à l'vn de ſes gens de faire promptement brider ſon cheual pour partir ſur le champ. Quelques prieres que luy ſceuſſent faire ſes parens, il ne fut iamais poſſible de l'arreſter. Il chemina vers Paris toute la nuict ſans repoſer, touſiours ſouſpirant & ſe plaignant. Au poinct du iour il repeut quelque peu, & repoſa: mais auec mille fantaiſies & mille imaginations. Celuy eſtoit ſon ennemy, qui s'ingeroit de le conſoler. Eſtant arriué à Paris, il alla deſcendre à ſon ancien Logis, & ſe mit dans vn lict accablé de douleurs & d'angoiſſes. Là il ſe mit à deteſter la cruauté de ſon pere, & la trahiſon de la Garde. *O cruel Pere* (diſoit-il) *vous auez creu me procurer du bien, en me priuant de ce que i'auois auſſi cher que moy-meſme ; & penſiez en ce faiſant traicter vne autre alliance plus aduantageuſe pour moy ſelon voſtre opinion : mais vous ne conſideriez pas la force de l'amour, & mon inclination qui ne pouuoit eſtre forcée que par la mort, & quel fruict receurés-vous de voſtre cruauté, ſinon que vous ne verrez iamais plus celuy, pour qui vous auez eu autresfois tant de ſoin ? Et toy perfide & cruel, qui non content d'auoir abuſé mon eſpouſe, & ſouillé par la plus grande trahiſon du monde ma couche, as encores*

expoſé à toutes ſortes d'inhumanitez celle que tu eſtois obligé d'honorer, ie n'ay d'autre regret en la fin de mes iours que de ce que ie ne puis te payer comme tu merites, & laiſſer à la poſterité vne marque memorable de iuſte vengeance. Ie prie à Dieu qu'il l'exerce pour moy. Il eſt iuſte Iuge. Ie ne doute point que tu ne reſſentes l'effect de ſa Iuſtice diuine: quoy qu'il tarde. O miſerable Lydie, que vous fuſtes bien credule, & plus encores prompte à quitter nos amours! Helas ie vous excuſe. La miſere où vous eſtiez reduicte, eſtant abandonnée de tout le monde, eſtoit capable de forcer à ceſte extremité la plus conſtante du monde.

Floridan paſſoit les iours & les nuicts auec tant de douleur, qu'en fin ſon corps ne pouuant plus ſupporter tant d'angoiſſes, & eſtant ſaiſi d'vne violente fiéure, ſon ame fut contrainćte d'en d'eſloger, & de payer à la Nature le commun peage des mortels. Son Pere qui ſçeut auſſi toſt ſon treſpas que ſa maladie, & ayant recogneu, mais trop tard, ſa faute, en receut vn ſi grand deſplaiſir, qu'il s'en mit dans le lict, où il mourut dans peu de iours. Et auant ſa mort il fit ſon teſtament, & diſpoſa de ſes biens, inſtituant heritier vn ſien frere, d'où ſont iſſus ceux qui portent maintenant le nom de ſa maiſon: braues & genereux Caualiers s'il y en au monde. Quand au baſtard de Floridan (ainſi appelloit-il Gentian, qui eſtoit pourtant legitime) il luy legua certaine ſomme de deniers. Le perfide la Garde eſtoit cependant en Poictou, où il ſe maria, bien aiſe de la mort

de

de Floridan, de qui il ne pouuoit euiter le chaſtiment s'il euſt dauantage veſcu. Le ieune Gentian fuſt inſtruit aux bonnes lettres dés ſa plus tendre ieuneſſe, il profita ſi bien, que pour ſon ſçauoir & pour ſa preud'hommie le Roy le fit Eueſque de Tarbes, en l'aage de vingt ans, Choſe rare en ce temps, où l'on regardoit plus au merite, qu'au luſtre de la maiſon. Comme il eſtoit en ſon Eueſché, la Garde eſtant en ſa maiſon, commence à ſe reſſouuenir de la trahiſon qu'il auoit commiſe enuers Floridan, & de la cruauté exercée contre la pauure Lydie. Le ſouuenir de la trahiſon, & de ſa cruauté, luy picque ſi viuement le cœur, qu'il ne peut auoir aucun repos en ſa concience. Le remords qu'il a d'auoit perpetré vn ſi grand crime luy ſert de bourreau perpetuel. En fin accablé de regrets, il ſe couche au lict malade, où il maudit ſa mal-heureuſe vie. Quelque conſolation que de bons Religieux luy donnent pour remede à ſon mal, il ne peut bannir le deſeſpoir qui s'eſt emparé de ſon ame. Enfin eſtant preſt à rendre ſon mal-heureux eſprit, il recite publiquement ſa trahiſon, & le ſuccez de l'aduenture que nous auons racontée, & charge vn ſien fils vnique qu'il auoit d'en eſcrire l'hiſtoire tout au long, & de la porter à l'Eueſque de Tarbes, & de luy demander pardon du tort qu'il luy auoit fait. Son fils apres ſon treſpas ſe diſpoſe à executer ſa volonté, & ſe met en chemin. Mais il meurt en vne hoſtellerie proche de la demeure de l'Eueſque. En mou-

expoſé à toutes ſortes d'inhumanitez, celle que tu eſtois obligé d'honorer, ie n'ay d'autre regret en la fin de mes iours que de ce que ie ne puis te payer comme tu merites, & laiſſer à la poſterité vne marque memorable de iuſte vengeance. Ie prie à Dieu qu'il l'exerce pour moy. Il eſt iuſte Iuge. Ie ne doute point que tu ne reſſentes l'effect de ſa Iuſtice diuine: quoy qu'il tarde. O miſerable Lydie, que vous fuſtes bien credule, & plus encores prompte à quitter nos amours! Helas ie vous excuſe. La miſere où vous eſtiez reduicte, eſtant abandonnée de tout le monde, eſtoit capable de forcer à ceſte extremité la plus conſtante du monde.

Floridan paſſoit les iours & les nuicts auec tant de douleur, qu'en fin ſon corps ne pouuant plus ſupporter tant d'angoiſſes, & eſtant ſaiſi d'vne violente fiéure, ſon ame fut contrainćte d'en d'eſloger, & de payer à la Nature le commun peage des mortels. Son Pere qui ſçeut auſſi toſt ſon treſpas que ſa maladie, & ayant recogneu, mais trop tard, ſa faute, en receut vn ſi grand deſplaiſir, qu'il s'en mit dans le lict, où il mourut dans peu de iours. Et auant ſa mort il fit ſon teſtament, & diſpoſa de ſes biens, inſtituant heritier vn ſien frere, d'où ſont iſſus ceux qui portent maintenant le nom de ſa maiſon: braues & genereux Caualiers s'il y en au monde. Quand au baſtard de Floridan (ainſi appelloit-il Gentian, qui eſtoit pourtant legitime) il luy legua certaine ſomme de deniers. Le perfide la Garde eſtoit cependant en Poictou, où il ſe maria, bien aiſe de la mort de

de Floridan, de qui il ne pouuoit euiter le chaſtiment s'il euſt dauantage veſcu. Le ieune Gentian fuſt inſtruit aux bonnes lettres dés ſa plus tendre ieuneſſe, il profita ſi bien, que pour ſon ſçauoir & pour ſa preud'hommie le Roy le fit Eueſque de Tarbes, en l'aage de vingt ans, Choſe rare en ce temps, où l'on regardoit plus au merite, qu'au luſtre de la maiſon. Comme il eſtoit en ſon Eueſché, la Garde eſtant en ſa maiſon, commence à ſe reſſouuenir de la trahiſon qu'il auoit commiſe enuers Floridan, & de la cruauté exercée contre la pauure Lydie. Le ſouvenir de la trahiſon, & de ſa cruauté, luy picque ſi viuement le cœur, qu'il ne peut auoir aucun repos en ſa concience. Le remords qu'il a d'auoit perpetré vn ſi grand crime luy ſert de bourreau perpetuel. En fin accablé de regrets, il ſe couche au lict malade, où il maudit ſa mal-heureuſe vie. Quelque conſolation que de bons Religieux luy donnent pour remede à ſon mal, il ne peut bannir le deſeſpoir qui s'eſt emparé de ſon ame. En fin eſtant preſt à rendre ſon mal-heureux eſprit, il recite publiquement ſa trahiſon, & le ſuccez de l'aduenture que nous auons racontée, & charge vn ſien fils vnique qu'il auoit d'en eſcrire l'hiſtoire tout au long, & de la porter à l'Eueſque de Tarbes, & de luy demander pardon du tort qu'il luy auoit fait. Son fils apres ſon treſpas ſe diſpoſe à executer ſa volonté, & ſe met en chemin. Mais il meurt en vne hoſtellerie proche de la demeure de l'Eueſque. En mou-

rant il charge ſon hoſte, d'accomplir ce qu'il n'auoit peu faire. L'hoſte apres ſon deceds prend le memoire & le rend à l'Eueſque. Luy qui iuſques à l'heure s'eſtimoit eſtre baſtard de Floridan, met en procez ſes parens qui iouyſſoient du bien de ſon Pere, produict le contract de mariage que la Garde auoit touſiours retenu, & l'atteſtation du Curé. La Cour de Parlement retenant la cognoiſſance de la çauſe, apres auoir meurement exageré ceſte affaire recognoit qu'à la verité l'Eueſque Gentian eſt vray, & legitime fils de Floridan, & que par conſequent l'heritage luy appartient de droict: neantmoins pour ne diſſiper point vne ſi grande maiſon qui euſt peut eſtre ruinée ſi elle tomboit entre les mains d'vn Preſtre, elle ordonna que l'heritage ne ſeroit point oſté à ceux qui le poſſedoient: mais d'vne penſion de dix mille liures de rente annuelle ſeroit ſeulement payée à l'Eueſque pour en iouyr ſa vie durant: declarant en outre, bon & valable le contract de mariage paſſé entre Floridan & Lydie, & Gendian leur fils legitime, à qui il fut permis de prendre & de porter les armes de la maiſon. Voilà l'hiſtoire Tragique & lamentable de ces deux infortunez amoureux. Ie l'ay eſcrite ſuccinctement. Si i'euſſe voulu m'eſtendre, il euſt fallu cõpoſer vn gros volume, & non vne ſimple narration. Paſſons maintenant au recit d'vn autre non moins funeſte & pitoyable.

DE LA CRVELLE vengeance exercée par vne Damoiſelle, ſur la perſonne du meurtrier de celuy qu'elle aymoit.

HISTOIRE X.

CRuelle vengeance que tu as bien ſouuent du pouuoir ſur les hommes! Tu bannis la raiſon de l'ame, & ſans te ſoucier de ſa perte tu reduits les perſonnes en de telles extremitez, qu'elles executant des entrepriſes ſi horribles, qu'à peine ceux meſmes qui le voyent en peuuent imaginer les effects. Mais particulierement le ſexe qui eſt le plus benin, eſt ſubiect à ceſte paſſion. Mille hiſtoires en rendent teſmoignage, & particulierement ceſte-cy que ie donne à la poſterité pour l'vne des pitoyables & tragiques qu'on puiſſe lire.

Du temps que le zele inconſideré de Religion armoit nos Prouinces les vnes contre les autres : que les ſacrileges, les meurtres, les vols,

les rauiſſements, & les autres maux infinis eſtoiẽt en regne, & le plus fleuriſſant Royaume de la Chreſtienté deſchiré de toutes parts, il y auoit vn Gentil-homme François, qui apres auoir rendu vne infinité de marques de ſa valeur & de ſon courage en Hongrie contre les Infidelles, retourna au pays de ſa naiſſance. Ie le nommerois de ſon propre nom, & dirois le lieu de ſon origine : mais pour le mal-heur arriué à ſa maiſon ie m'en tairay pour le preſent, & l'appelleray Adraſte. Le long-temps qu'il auoit demeuré ſans voir ſes parens & ſes amis, fit qu'à ſon arriuée tous accouroient à ſa maiſon pour le voir & pour le ſaluër. Ce n'eſtoient que reſiouyſſances & compliments reciproques. Apres qu'il y eut ſejourné quelques mois, faſché de ſuiure deſormais le train des armes, & importuné de ſes plus proches il ſe reſolut de s'arreſter aupres de ſes amis, & de prendre femme. Il auoit honneſtement des moyens, & auoit acquis aſſez de reputation parmy les hommes, de ſorte qu'il eſtoit recherché de l'alliance de pluſieurs nobles familles. Il eſpouſa doncques vne Damoiſelle fort ſage, fort vertueuſe, & pourueuë de beauté & de nobleſſe autant qu'autre du pays. Ils paſſerent quelques années enſemble ſans auoir lignée. Heureux s'ils n'en euſſent iamais eu. Tant de ſubjects de malheurs n'employeroient pas maintenant ma plume à deſcrire vne hiſtoire ſi ſanglante. En fin ils eurent vne fille, que le Ciel & la Nature douërent à ſa naiſſance d'vne beauté ſi rare qu'à peine

peine en euſt-on trouvé vne pareille en toute la Province. Nous l'appellerons Fleurie. Le Pere & la Mere la firent inſtruire en ſa jeuneſſe plus tendre en toutes ſortes d'hõneſtes gentilleſſes; comme à iouër de l'eſpinette & autres inſtrumens, à chanter en muſique, à lire, à eſcrire, & à peindre, où elle profitoit ſi bien qu'elle ſurmontoit le deſir des perſonnes qui en auoient la charge. A meſure que ſes ans croiſſoient, ſes perfections croiſſoient pareillement, de ſorte qu'à l'aage de treize à quatorze, le bruict de ſa beauté & de ſa bonne grace couroit par tout le pays. Et parce qu'elle eſtoit fille vnique, & accomplie de tant de rares dons, pluſieurs Gentils hommes d'illuſtre maiſon venoient au logis du pere, taſchans de la ſeruir, & d'en acquerir auec le temps la poſſeſſion. Le Pere comme perſonne pleine de courtoiſie, les receuoit tous honorablement, ſans demonſtration d'amitié aux vns plus qu'aux autres: car il voyoit que ſa fille n'eſtoit pas encores en aâge d'eſtre mariée: ioinct qu'il y vouloit penſer meurement auant que la marier. Il n'auoit que cet enfant, qu'il aymoit à l'eſgal de luy-meſme, & il deſiroit de le pouruoir ſelon ſon deſir. Tandis toute la fleur de la Nobleſſe du pays abordoit chez luy. On ne voyoit que courſes de bagues & autres ſemblables exercices: chacun pretendoit à gaigner les bonnes graces de Fleurie: les vns d'vne façon, les autres d'vne autre. Pluſieurs compoſerent des vers à ſa loüange: d'autres taſchoiẽt par leurs belles paroles, & par leurs plain-

tes amollit ſon cœur, ſur qui l'Amour n'auoit encores decoché le traict qui le fait redouter des hommes & des Dieux. Elle ſe rioit de tous indifferemment, & les entretenoit de meſme, ſans teſmoigner aucune particuliere faueur. Son Pere ſe tenoit le plus ſouuent en vne ſienne maiſon de plaiſance, baſtie aux bords d'vn coulant ruiſſeau dont l'on voyoit la ſource au pied d'vn haut rocher voiſin de ceſte demeure. Il y auoit auſſi tout proche vne grande foreſt plantée d'arbres ſi épais, que le Soleil ne les perçoit iamais. Deſja le grand Henry auoit donné la paix à ſon peuple, & l'Eſtranger auoit vuidé nos Prouinces, de ſorte que chacun viuoit & dormoit en aſſeurance en ſa maiſon. Vn iour comme Fleurie, accompagnée de quelques autres Damoiſelles voiſines, qui la venoient ſouuent viſiter eſtoit aux bords de ce coulant ruiſſeau, ſous des ſaules verds, & qu'elles y paſſoient la chaleur du iour à diuiſer, & à ſe gauſſer entre elles des hommes, & qu'elles aſſeuroient que la plus grande partie d'eux n'eſt que diſſimulation, & qu'inconſtance, & qu'il faut bien que les filles au ſiecle où nous ſommes, prennent bien garde à elles, à fin de n'eſtre point abuſées, la belle Fleurie, prit vn luth, & puis mariant ſa diuine voix au ſon de cet inſtrumẽt, elle ſe mit à chanter ces vers cõtre l'Amour.

Auant que ie m'engage à ce Dieu des Amours,
De qui la Tyrannie eſt par tout ſi cogneuë.
Ie prie aux Immortels, qu'ils retranchent mes iours,
Et qu'ils couurent mes yeux d'vne eternelle nuë.

Ie

Ie deſpite ſes traicts, mon cœur eſt vn rocher,
Auſſi dur pour ſes coups, comme il eſt inſenſible:
Il a beau contre moy ſes fleſches decocher.
Il trouuera touſiours que ie ſuis inuincible.

Toute la compagnie prenoit vn ſingulier plaiſir à ouyr la douceur incomparable de ſa voix meſlée aux accords du luth, lors qu'vn ieune Gentil-homme paſſant le long de ce riuage, planté comme nous auons dit, de ſaules verts, s'arreſta oyant ceſte voix Angelique. Et pour mieux l'entendre, il s'approcha tout doucement, le plus à couuert, qu'il peut de ceſte belle trouppe.

A l'heure le Soleil commençoit à plonger ſes rayons dans l'Occident, & les ombres ſe preparoient de couurir la face de la terre, tandis que ce beau Soleil qui ioüoit de l'inſtrument, & qui chantoit ſi melodieuſement allumoit les lieüx d'alentour de ſi clairs rayons qu'il ſembloit que l'autre qui luit dans le Ciel, couruſt plus viſte que de coûſtume, pour ſe cacher de honte. Si toſt que ce Gentil-homme eut jetté les yeux ſur ce nouvel Aſtre, l'excez de ſa lumiere l'esblouit ſi bien, & l'eſtonna ſi fort, que tirant vn grand ſouſpir du profond de ſon eſtomach, il tomba de ſon haut tout eſtendu. Au bruit qu'il fit en ſouſpirant, & tombant à terre, ces Damoiſelles ſe leuerent ſur pieds toutes effrayées. Vne plus courageuſe que les autres, s'eſtant approchée du lieu où l'on auoit ouy le bruit, & y ayãt treuvé vn homme eſtendu à la renuerſe, elle ſe mit à crier, & à proferer ces paroles: *ô Dieu qu'eſt-ce que*

ie voy, c'eſt mon couſin Lucidamor. C'eſtoit vn Gentil-homme des plus accomplis du monde. Il ne faiſoit que de reuenir d'Italie, où il auoit acquis tant de gloire parmy ceux qui y font les exercices, qu'il eſtoit eſtimé le plus adroict Caualier de ſon temps. Il eſtoit doüé d'vne beauté ſi excellente, que ſans doute l'infidelle eſpoux d'Oenone luy en euſt quitté le prix. A peine auoit-il alors vingt ans, Iamais aucune beauté n'auoit peu rien gaigner ſur ſa Franchiſe. Toutes luy auoient eſté iuſques à ce moment indifferentes. Mais ayant veu paroiſtre ceſte belle clairté, qui doit eſtre deſormais la lumiere de ſon ame, il perdit au meſme inſtant ſa liberté, auec ſes ſentimens, contrainct de ſe rendre ſans faire de reſiſtance. Il n'y auoit que trois ou quatre iours qu'il eſtoit reuenu à ſa maiſon, proche de celle du Pere de Fleurie: & chaſſant dans ceſte prochaine foreſt qui luy appartenoit, s'eſtoit eſgaré courant apres vn ſanglier. Le mal-heureux penſoit prendre, lors qu'il fut pris. Sa couſine Cloris, s'eſtant eſcriée de la ſorte que nous auons dict, Fleurie quitta ſon luth, & auec ſes autres compagnes courut pour voir ceſte auanture. Cloris luy prit la teſte, & l'ayant couchée en ſon giron, elle verſa tant de larmes, qu'ayant repris ſes ſentimens, il ouvrit les yeux, qu'auſſi-toſt il referma, voyant devant luy celle d'où ſon mal procedoit, & en euanoüiſſant derechef, il profera ces paroles: *ô Dieux*, (dit-il) *faut-il que ie meure pour auoir trop veu.* Fleurie eſtonnée de ce nouvel accident, ne peut

ſi bien

ſi bien ſe contenir, qu'apres auoir conſideré la beauté de ce Gentil-homme, de qui les cheveux eſtoient plus blonds que l'or, & le teinct plus blãc que les lys que l'on vient tout freſchement de cueillir, elle ne ſe retiraſt à part pour pleurer, tandis que les autres apportans de l'eau du prochain ruiſſeau, luy en arrouſent le viſage, & luy firent reprendre ſes eſprits. *Helas Amour* (cria-il alors) *combien tes effects ſont contraires à ton nom ! ô dommageable regard.* Achevant ceſte plainte, il ietta ſes yeux d'vn coſté & d'autre, & voyant tant de belles Damoiſelles empeſchée pour le ſecourir, il ſe leua tout honteux, & apres leur auoit fait la reuerence, diſſimulant ſon mal, il les pria de l'excuſer, s'il ne les auoit pas pluſtoſt ſaluées, reiettant la coulpe ſur vne foibleſſe qui l'auoit prins lors qu'il s'appreſtoit de s'acquitter de ſõ devoir. Comme il acheuoit ce diſcours, trois ou quatre Gentil-hommes qui le cherchoient, arriverent à ſon grand regret: par ce que de peur qu'ils ne s'apperçeuſſent de ſa nouvelle amour, il fut contrainct de prendre congé de ceſte belle compagnie; mais auparauant il tira à part ſa couſine Cloris, de laquelle il apprit le nom de la Damoiſelle qui ioüoit du luth, & qui elle eſtoit. Eſtant de retour chez luy, au lieu de ſe reſiouyr comme il auoit de couſtume, il ſe retira dans ſa chambre à part, & puis ſe jettant ſur ſon lict, il commença de tenir ce langage. *O Ciel, pourquoy m'auez-vous eſté iuſques icy tant fauorable, puis que vous me deuiez faire mourir d'vne ſi cruelle mort !*

Que

Que me ſeruent tant de dons de Nature, s'il faut deſormais que ie paſſe les iours & les nuicts, à plaindre & à ſouſpirer. Helas ! Amour, que tu te venges bien maintenant de moy. I'auois iuſques icy meſpriſé ton pouuoir : mais maintenant ie voy bien qu'il n'eſt puiſſance mortelle qui puiſſe reſiſter à ta force: au moins ſi i'eſperois que celle pour qui ie meurs ſi cruellement euſt pitié de moy, i'aurois quelque conſolation en ma douleur : mais las ! quel eſpoir puis-ie auoir d'en receuoir allegement, puis que les Dieux meſmes ne ſont pas dignes de la ſeruir.

Pluſieurs autres plaintes & regrets faiſoit noſtre amoureux quand la belle Fleurie, qui commençoit deſia d'ouurir ſon cœur aux traicts de l'Amour par le ſouuenir de l'incomparable beauté de Lucidamor, que ce petit Dieu luy repreſentoit à toute heure, ſouſpiroit tout baſſement lors qu'elle eſtoit couchée dans ſon lict. *D'où me vient* (diſoit-elle) *ceſte nouvelle bleſſeure. Faut-il que ie quitte le rempart de ma franchiſe gardée ſi longuement, contre ceſte Deïté, qui ne peut ſur nous que ce que luy nous donnons. Ie veux arracher de bonne heure ceſte mauvaiſe ſemence, & paſſer deſormais mes iours, comme i'ay faict cy-deuant ſans paſſion, & ſans inquietude.* Vne fois elle faiſoit reſolution d'oſter Lucidamor de ſa fantaſie : mais venant puis apres à s'imaginer ſes graces, & ſes perfections elle eſtoit forcée de dire? Helas! ie voy bien Amour, que ton pouuoir eſt infiny. C'eſt en vain que ie taſche de repouſſer celuy qui donne des loix au Ciel & à la terre.

Fleurie

Fleurie balançoit de la ſorte, comme vn cheſne agité de deux vents contraires. Tantoſt elle eſtoit reſoluë de n'aſſubiectir iamais ſa liberté ſous les loix de l'amour, & tantoſt elle proteſtoit de les recognoiſtre.

Cependant que le fils de Cypris ſe iouë de ces deux Amants, & qu'il trauerſe leurs cœurs d'vne ſeule fleſche, il arriue qu'vne parente de Fleurie ſe marie: Les nopces s'en preparent en grande põpe & magnificence. On y doit courir la bague, que la nouvelle mariée doit donner auec vn bracelet de perles de grande valeur à celuy qui la gaignera. Toute la Nobleſſe du pays s'appreſte pour y faire paroiſtre ſa diſpoſition, chacun y veut auoir pour teſmoins de ſon addreſſe les yeux des parfaites Beautés qui s'y doiuẽt treuuer. Ceux qui aſpiroient à l'acquiſition des bonnes graces de Fleurie, ne manquoient pas de dreſſer des parties. Lucidamor en fait vne auec trois de ſes intimes amis. Deſia tout le monde eſt aſſemblé pour auoir le plaiſir des courſes. En fin Lucidamor deſguiſé ſous le nom du Cheualier de la Renõmée, apres vne grande diſpute l'ẽporte par deſſus tous. Nul hormis ceux qui eſtoient en ſa compagnie & ſa couſine Cloris, à qui il auoit declaré auparauãt sõ entrepriſe ne le cognoiſſoit point. Apres auoir gaigné l'honneur, il s'approcha de l'eſchaffaut de la mariée, qui eſtoit au milieu de Fleurie & de Cloris, & ayant receu de ſa main la bague, & le bracelet, il attacha le diamant auec les perles, & puis ayant mis le tout au bout

de

de la lance, il s'addreſſe à Fleurie, & luy tint ce langage : *C'eſt vous (ô belle Deeſſe) qui auez remporté le prix de ces courſes. Mon bras n'a eſté guidé que par vous, ie n'ay point eſté eſclairé que par les rayons de vos beaux yeux, plus luyſans que la clarté qui nous donne le iour. Ie vous ſupplie doncques de receuoir ce qui vous appartient ſi iuſtement.* Fleurie toute honteuſe d'ouyr proferer ces loüanges, ne ſçauoit au commencement que reſpondre, ſi elle devoit prendre ou refuſer le preſent : toutesfois ayant appris par vn ſigne que fit Cloris, que c'eſtoit Lucidamor elle le prit, & reſpondit en ceſte ſorte : *Voſtre courtoiſie pluſtoſt que mon merite, vous faict tenir ce langage. Ie ne refuſe point neantmoins ce que vous me preſentez, car ie ne doute pas que ce preſent ne parte d'vn courage noble & genereux. Toutesfois c'eſt à condition que vous oſterez ce maſque, qui nous priue du bien de vous voir, & de vous cognoiſtre, afin que ie ſçache qui ie dois remercier, & récompenſer de la bonne volonté qu'il fait paroiſtre enuers vne perſonne de ſi peu de merite.* Lucidamor ne pouuant refuſer la premiere requeſte que luy fit ſa Maiſtreſſe, oſta ſon maſque, & à l'heure tout le monde le recogneut. La ioye qu'il auoit d'auoir emporté le prix, & de voir celle ſans qui il ne pouuoit viure, augmentoit de beaucoup ſa beauté naturelle. Il n'y auoit Damoiſelle en la trouppe qui ne jettaſt les yeux ſur luy, & qui ne portaſt deſia de l'enuie à la beauté de Fleurie, qui auoit eu le pouuoir d'acquerir vn ſi braue Cauallier. Auſſi s'eſtimoit-elle heureuſe de ceſte acquiſition,

ſition, plus que ſi elle euſt acquis le plus grand Monarque du monde. Ce fut à l'heure que les affections qui ne commẽçoient que de naiſtre, s'accreurent auec telle violence, qu'ils ne pouuoient eſtre l'vn ſans l'autre. Si quelquesfois ils eſtoient priuez du bon heur de ſe voir, ils ſe viſitoient par lettres, & ſe conſoloient de l'eſpoir d'eſtre bien toſt enſemble. Ils n'auoient qu'vn meſme deſir. Iamais amour ne lia deux ames d'vne eſtreinte ſi ferme. Ils n'outrepaſſoient pourtant les bornes de l'honneſteté: mais attendoient que l'vnion du ſainct mariage aſſemblaſt leurs corps, auſſi bien que leurs cœurs.

Durant que leurs affections ſont plus allumées, il arriue qu'vn riche Baron, que nous nommerons Clorizande, reuient auſſi d'Italie, où il auoit faict les exercices. Si toſt qu'il fut au pays, il alla voir Lucidamor, auec qui il auoit vne grande familiarité, comme ceux qui eſtans pareils d'aage, & de Nobleſſe, & d'vn meſme pays, ſe hantoient ordinairement. Lucidamor luy fit mille careſſes, & entre autres choſes le ſoir eſtans couchez enſemble, luy ouurit ſon cœur, & luy declara l'amour qu'il portoit à Fleurie, dont il luy fit voir le lendemain vn pourtraict racourcy, tiré naifuement. Clorizande n'euſt pas pluſtoſt apperceu le tableau, que les perfections d'vne telle beauté le rendirent ſi viuemẽt eſpris, qu'il en perdit tout repos. Il diſſimule neãtmoins ſa paſſion, & ayant loüé ſon amy du iugement qu'il auoit fait paroiſtre en l'election d'vn ſi diuin

ſuject, il s'offrit de l'aſſiſter en toutes occaſions contre toutes ſortes de riuaux, dont le nombre eſtoit infini. Lucidamor l'ayant remercié, ils firét reſolution d'aller voir Fleurie. S'ils furent les bien receus, il ne faut pas que perſonne en doute. C'eſtoient deux ieunes Gentil-hommes des plus illuſtres de la Prouince. Clorizande voyant celle qu'il n'auoit iamais auparauant veuë qu'en pourtraict ſeulement, ſentit augmenter le feu qui le conſumoit, de ſorte qu'il ſe reſolut dés l'heure meſme de s'en rendre poſſeſſeur à tel prix que ce fuſt. Il m'eſt impoſſible (diſoit-il à part luy) que ie viue ſans iouyr d'vne ſi rare beauté. Puis que la mort m'eſt infaillible, ſi vn autre vient à la poſſeder, il ne me chaut de tenter toutes voyes extraordinaires pour l'acquerir. Voila comme deſia ceſte folle paſſion luy faiſoit ourdir la trahiſon qu'il executa ainſi que vous verrez en la ſuitte de ce diſcours. Ce fut doncques depuis que palliant ſon amour, il faiſoit l'entremeteur des amours de ſon amy & de ſa maiſtreſſe, & par meſme moyen il ſçauoit tous leurs ſecrets. Il ſondoit plus ſouuent auec vne grande dexterité le cœur de Fleurie, pour prendre garde s'il y auoit moyen de gaigner ſes bonnes graces, & la deſtourner de l'amour qu'elle portoit à Lucidamor : mais voyant que c'eſtoit tenter l'impoſſible, il prit vn autre voye cruelle & deteſtable. Deſia le bruict de la recherche que Lucidamor faiſoit de Fleurie, eſtoit eſpandu par tout le pays. Sa beauté, ſa courtoiſie, ſa valeur, & ſa nobleſſe auoient gaigné le courage du pere & de la mere ; de ſorte que voyans

l'inclination de leur fille diſpoſee d'aymer ce Cauallier, ils auoient reſolu de la luy donner en mariage. On n'attendoit plus ſinon que les parens s'aſſemblaſſent d'vn coſté & d'autre, pour conclurre l'affaire, lors que Clorizande deſeſperé de ioüir de celle pour qui il mouroit iour & nuict, faict tant par promeſſes & par preſents, qu'il induict vn ſien valet, mauvais garçon, de ſe cacher vn ſoir dans ceſte foreſt, dont nous auons cy-deſſus parlé, & d'attendre à vn mauvais paſſage, auec vne harquebuſe pour la deſcharger ſur Lucidamor, à vn ſigne qu'il luy dõnera, lors qu'il y paſſeront tous deux. Ceſt Arſacide ne manque point. Il charge vne grande harquebuſe de chaſſe, pendant que le traiſtre Clorizande va à l'accouſtumée voir celuy qui ne ſe doutoit nullement de la trahiſon. Il le treuue preſt d'aller voir ſa maiſtreſſe : mais Clorizande luy dit qu'il faut attendre que la chaleur du iour ſoit paſſée, ſi bien qu'ils ne partent du logis que bien tard.

Quand ils furent arriuez dans la foreſt, & qu'ils s'approcherent du paſſage, où le cruel aſſaſſin eſtoit caché, Clorizande ſe mit à chanter vne chanſon, qui eſtoit le ſigne qu'il luy auoit donné. La Lune eſtoit fort claire & luyſante, le Ciel ſans broüillars. On y voyoit preſques auſſi bien que de iour. Le meurtrier ayant bien remarqué celuy, ſur qui il deuoit exercer ſa cruauté, delaſcha l'harquebuſe. Le coup fuſt ſi funeſte & ſi malheureux pour le pauvre Lucidamor, qu'vne des bales luy donna au trauers du corps, & l'autre

dans la teſte. Malheureuſe deſtinée! La fleur de la beauté, & de la valeur du monde fut contrainɛte de payer le tribut que l'on doit à l'auare Nautonnier. Ce braue Caualier n'euſt point loiſir de proferer vne parole, tant s'en faut qu'il euſt le moyen de mettre la main à l'eſpée. Sa belle ame quitta ſoudain ſa premiere demeure, toute deſpitée, de ce qu'elle ne delogeoit de ſon corps en quelque Theatre d'honneur, pour ſon Prince, & pour ſa patrie. Le meſchant qui fit le coup, fauoriſé de l'eſpaiſſeur du bois & de la nuiɛt, gaigna ſoudain au pied, tandis que Clorizãde mit la main à l'eſpée, auec les deux valets qui les accompagnoient. Il ſe fourra dans la foreſt, faiſant ſemblant de pourſuiure le meurtrier, pendant que le pauure valet de Lucidamor, ayant mis pied à terre, & couché dans ſon giron ſon maiſtre, faiſoit les plus pitoyables regrets qu'on ſçauroit imaginer. Clorizande arriua bien toſt apres, les bras croiſez, & les yeux vers le Ciel. Helas (diſoit ce traiſtre) mon fidelle & loyal compagnon, comment eſt il poſſible que ie reſte viuant, puis que vous eſtes mort? Faut-il que la Parque deſuniſſe deux cœurs qu'vne amitié ſainɛte auoit ſi bien aſſemblez. Au moins ſi ie ſçauois qui eſt le meurtrier de mon cher amy, i'arroſerois ſa tombe du ſang de ce meſchant, & taſcherois par vne cruelle vengeance de rendre ce dernier deuoir aux Manes de Lucidamor. Acheuant ce diſcours il ſe battoit la poiɛtrine, & ſe ietroit ſur le corps du deffunɛt de qui les playes s'ouvrirent & enſanglan

ſanglanterent ce maudit autheur de l'aſſaſſinat. Choſe qui arriue le plus ſouuent, ſoit que ce ſoit vn miracle, ou vn cas naturel. Mon intention n'eſt pas icy de decider ceſte matiere que i'ay traictée au long en l'hiſtoire d'vn parricide, dans ceſt ouurage. Quiconque ſera curieux d'apprendre les raiſons que i'en donne, qu'il prenne la peine de les y lire.

Le valet remarquant ce pitoyable ſpectacle, ſe doubta auſſi toſt de la trahiſon. Il n'en fit point pourtant aucun ſemblant ſur l'heure. Il pria ſeulemẽt Clorizande & ſon valet de l'aſſiſter à mettre ſon Seigneur ſur ſon cheual, pour conduire le corps chez luy. La renommée qui tant de langues, & tant de bouches annonce bien toſt par toute la contrée ceſte pitoyable aduanture. Fleurie l'apprend comme les autres, encores qu'on taſche de la luy celer. Mais que dit ceſte Damoiſelle eſplorée, ou que ne dit elle pas? Elle accuſe les aſtres innocents: elle maudit la mort, & par vn cruel deſeſpoir elle veut accompagner ſon amy dans le tombeau. Son Pere & ſa mere taſchent de la conſoler: mais elle ne veut pour toute conſolation que ſa douleur. On la tient de court: on la veille, de peur qu'elle n'imite Alcione ou Porcie. Tandis qu'elle ſe plainct & ſe lamente ſans ceſſe, Clorizande pour faire du bon valet, la vient viſiter; toutesfois ce n'eſt que rengregement de douleur.

Le voyant elle ſe paſme, elle ſe lamente, elle arrache ſes blonds cheueux. Son pauure pere

recherche tous les moyens pour donner quelque remede à ſon deſeſpoir, & le meilleur & le plus expedient eſt, qu'vn bon & ſainct Religieux ſçait ſi bien vſer des remonſtrances puiſées dans les ſainctes Eſcritures, & luy mettre deuant les yeux la perte qu'elle faict de ſon ame, qu'elle modere, pour quelque temps ſa paſſion. Sa reſolution fut dés l'heure de faire eſlection de quelque auſtere Religion pour y paſſer le reſte de ſes iours. Comme elle penſe à quitter le monde, voicy vn accident qui l'en deſtourne, comme vous orrez preſentement.

Clorizande ſe voyant deliuré de celuy qui luy donnoit empeſchement en ſes amours, & craignant d'eſtre deſcouuert du meurtre, prit vn iour vn grand laquay qu'il auoit chez luy, & de qui il ſe fioit fort, & l'ayant tiré à part, il luy dit que Maubrun (ainſi s'appelloit l'homicide) luy auoit faict le plus grand deplaiſir du monde, & que s'il le vouloit venger, en le tuant qu'il luy donneroit cent eſcus L'autre ouurant l'oreille à ceſte ſomme de deniers, promit à ſon maiſtre d'en depeſcher le monde, & de faict il receut de luy cinquante eſcus d'auance. Ce laquay alloit ſouvent à la chaſſe auec Maubrun, & il n'attendoit que de treuuer quelque lieu fauorable, & eſcarté pour faire ſon coup. Vn iour apres auoir tous deux chaſſé dans vn bois, Maubrun s'endormit ſous vn arbre. Le laquay voyant que l'occaſion s'offroit d'executer ce que ſon maiſtre luy auoit commandé, tire ſon poignard, preſt à le luy fourrer

rer dans le ſein, lors qu'vn remords de conſcience le ſaiſit, Dieu le permettant ainſi, afin que la trahiſon de Clorizande fuſt deſcouuerte, & que les meſchants en fuſſent punis, comme ils meritoyét : deſorte que ſe propoſant la cruauté de ſon maiſtre, & ſe repreſentant que peut-eſtre il luy en pendoit autant ſur la teſte, il remit ſon glaiue dans le fourreau, & eſueillant Maubrun, apres quelques paroles il luy demanda pardon de ce qu'il auoit penſé faire. Et de faict, il luy raconta la charge qu'il auoit de le tuer, & la recompenſe qu'il en receuoit, dont il en auoit deſia touché la moitié. Maubrun bien eſtonné de ceſte choſe, remercie ce laquay de ce qu'il luy auoit deſcouuert vne telle trahiſon, & luy conſeille de retourner vers ſõ maiſtre pour luy dire, qu'il auoit executé ſon deſſein, à fin d'auoir les autres cinquante eſcus. Quand à luy, il auoit deliberé de s'en aller habiter en quelque autre pays, puis qu'au lieu où il demeuroit pour le preſent, les ſeruices eſtoient ſi mal recogneus. Il luy apprit en ſuitte comme Clorizande ſe vouloit deſpeſcher de luy, parce qu'il l'auoit induit à tuër Lucidamor. Que luy ſans autre, auoit fait le coup, induict par la perſuaſion de ſon maiſtre, qui maintenant, de peur que ſa trahiſon ne fuſt cogneuë, vouloit l'enuoyer en l'autre monde.

Ce laquay ayant ouy la trahiſon de Clorizande, commença à le deteſter, reſolu de quitter auſſi ſon ſeruice ſi toſt qu'il auroit touché les autres cinquante eſcus. Il priſt doncques congé de

ſon maiſtre, à qui il fit entendre de la mort de Maubrun, dont il fut extremement aiſe, croyant que ſon crime ne viendroit iamais à la notice d'aucun.

Mais Dieu qui ne laiſſe rien à impunir, & qui apres auoir long-temps attendu le pecheur à penitence, paye auec vſure le fruict du peché, voulut que Maubrun auant que s'eſloigner de la Prouince, alla treuuer le valet de chambre de Lucidamor, qui s'eſtoit retiré en vn village prochain, aupres de ſon pere, reſolu de paſſer ſes iours, ſans engager ſa liberté à quelque autre maiſtre, puis qu'il auoit faict perte du meilleur qu'il euſt ſceu recouurer. Ils ſe cognoiſſoient familierement, de ſorte qu'il fut aiſé à Maubrun de le tirer à l'eſcart, là où il luy raconta tout au long la trahiſon de Clorizande, & ce que nous vous auons recité, & puis gaigna le bois prochain. Ce valet qui n'auoit n'y eſpée ny baſton, & qui ſçauoit que l'autre eſtoit vn dangereux garniment, n'oſa crier apres luy, de peur qu'il ne retournaſt, & ne le miſt à mort. Tout ce qu'il fiſt, c'eſt de s'en retourner chez luy, & de penſer comme il pourroit venger la mort de ſon bon maiſtre. Apres auoir beaucoup ruminé en ſa cerueſle, il treuue que le plus expedient eſtoit d'aduertir Fleurie, qui paſſoit les iours & les nuicts à plaindre, & à regreter la mort de ſon amy. La belle ne l'euſt pas pluſtoſt veu que ſes cris & ſes douleurs ſe renforcerent, au ſouuenir de la ioye paſſée qu'elle receuoit lors que ce valet fidele ſecretaire

de

de leurs chaſtes affections, leur rendoit des lettres mutuelles. Mon amy (diſoit ceſte dolente) quelle perte commune auons nous faicte : toy d'auoir perdu vn ſi bon Maiſtre, & moy vn ſi digne ſeruiteur. Au moins ſi ie pouvois auoir cognoiſſance du meurtrier, la cruelle vengeance que i'en prendrois, allegeroit parauanture le mal que ie ſouffre.

Madamoyſelle (reſpond l'autre en ſanglottant) ie ne ſuis venu icy que pour vous apprendre la plus grande trahiſon qui ayt iamais eſté perpetrée. Clorizande en qui mon maiſtre ſe fioit autant qu'à luy-meſme, en eſt l'autheur. C'eſt luy ſans autre qui a priué de vie la perſonne pour qui nous ſouſpirons. O Ciel (s'eſcrie-elle) comment le ſçais-tu? Alors l'autre luy raconte tout ce qu'il en auoit appris de Maubrun, & le ſalaire qu'il en auoit penſé receuoir.

Qui euſt veu alors Fleurie, on l'euſt iugée comme vne perſonne qui eſt tranſportée de fureur & de rage. Ses beaux yeux où la douceur de l'amour ſouloit faire ſa reſidence, ſont maintenant deux aſtres qui preparent vne mauuaiſe influence à Clorizande. Ses ioües auparauant teintes de lys, & de roſes vermeilles, ſont rouges comme vn Montgibel. Elle eſt tellement tranſportée de colere, qu'elle iroit dés l'heure meſme toute forcenée plonger mille fois vne dague dans le ſein du traiſtre, ſi puis apres reprenant vn peu ſes eſprits eſgarez, elle ne deliberoit d'en faire vn plus rigoureux chaſtiment. Mon amy (dit-elle) ie te prie

de tenir ſecret ce que tu viens de me rapporter, & ſois aſſeuré que ce maudit & execrable aſſaſſin recevra le ſalaire digne de ſa meſchanceté. Cependant ne bouge point du logis de ton pere, iuſques à tant que ie te demande pour venir vers moy. Le valet luy obeyt, & prend congé, & en partant elle luy donna vne chaiſne d'or de la valeur de cent eſcus, & vne bague de pareille valeur, à fin de l'obliger à l'aſſiſter en ce que elle auoit entrepris d'executer. Tandis que les choſes ſe paſſent de la ſorte, Clorizande viſite ſouvent Fleurie, pour veoir ſi le temps qui adoucit toutes les paſſions humaines, ne donnera point de remede à la ſienne.

La premiere fois que ceſte Damoiſelle le veid, depuis qu'elle euſt cognoiſſance de ſa trahiſon, elle fut en reſolution de luy ſauter deſſus, & le daguer: mais les conſiderations que nous auons dictes l'ayant retenuë, elle diſſimula dés l'heure ſon mal talent, & ſe monſtra vn peu plus ioyeuſe que de couſtume, au grand contentement de ſon pere, & de ſa mere, mais plus encores de Clorizande, qui ſe promettoit de ſucceder bien-toſt à la place de Lucidamor. De faict elle commença à luy faire les doux yeux, & à luy donner de petites priuautez, afin de mieux paruenir à bout de ſon deſſein.

Ces amorces rendirent plus courageux Clorizande à luy declarer ſa paſſion, & à luy remonſtrer l'iniuſtice qu'elle commettroit d'employer ſes beaux yeux aux larmes, lors qu'elle les deuoit

uoit exercer aux conqueſtes de l'amour. Que ſi elle vouloit le receuoir au rang qu'elle tenoit ſon compagnon, elle ne perdroit rien au change, puis qu'il ne luy cedoit ny de courage, ny de valeur, ny de nobleſſe, & qu'il le ſurpaſſoit en amour, qu'il auoit iuſques alors recelée, pour l'amitié qui eſtoit entr'eux deux. Elle faignant d'eſtre deſia eſprise de ſemblable ardeur, eſcoutoit ſes paroles & luy promettoit, que pourueu qu'elles ne fuſſent point diſſimulées, elle perdroit la memoire de ſa premiere amour, pour ne penſer deſormais qu'à luy complaire.

Clorizande croyant d'eſtre deſia poſſeſſeur de la place, la voyoit preſque tous les iours, & le bruict couroit que le mariage s'en accompliroit. En fin Fleurie impatiente de ſe venger, tint vn iour ce diſcours à Clorizande : Mon cher amy, il faut que i'aduouë que vos perfectiõs ſont telles, qu'il m'eſt impoſſible de plus celer l'amour que ie vous porte. Ie vis neantmoins contente, de ce que ie ſçay que vous m'aymez auſſi. Vous ſçauez les accidents qui arriuent tous les iours aux mortels. Ie vous prie que i'aye ce bien de vous voir de main au ſoir à ce petit pauillon, qui eſt au coin de noſtre jardin, à fin que nous puiſſions là diſcourir librement de noſtre mariage. Ie vous donne ceſte permiſſion que iamais homme n'a euë, aſſeurée que vous n'outrepaſſerez point les bornes de l'honneur : autrement vous perdriez en vn moment, ce que vous auez acquis ſur moy auec tant de trauail. Vous ne manquerez dõc pas

de

de vous y rendre par vne petite porte de fer, où ie vous attendray.

Si Clorizande fut ioyeux de ceſte nouvelle, ie le laiſſe imaginer aux amoureux paſſionnez, lors que telles faueurs leur ſont accordées. Il remercie mille fois ſa maiſtreſſe, de la compaſſion qu'elle a de ſon mal, & pour ſigne de recognoiſſance, il baiſe encores mille fois les mains qui le feront cruellement mourir, ainſi que vous apprendrez maintenant. Ceſte reſolution priſe, Fleurie envoye vers le valet de Lucidamor, afin qu'il ne mãque point de la venir treuver dés le iour meſme. Le meſſager faict ſes diligences, & l'amene. Fleurie le tire à part, & luy raconte la trouſſe qu'elle a baillée à Clorizande, & puis le coniure de l'aſſiſter à la vengeance qu'elle veut prendre de la mort de ſon maiſtre. Le valet qui eſtoit pouſſé de meſme deſir, luy promet d'y employer ſon honneur & ſa vie, s'il en eſt beſoin. Soubs ceſte promeſſe, Fleurie fait ſçauoir comme elle a recouvert des filets, qui lieront pieds & mains Clorizande auſſi-toſt qu'il ſera cheut dedans, ſans qu'il ait moyen de ſe remuër. Le lendemain auant que perſonne ſoit debout, elle & ce valet vont au lieu aſſigné, & tendent ces filets au ſueil de la porte du pauillon, que Fleurie ferme puis apres auec clef qu'elle emporte.

Cependant Clorizande attend que le Soleil acheve ſa courſe, & que la nuict auec ſes larges voiles couvre la face de la terre. Il accuſe de pareſſe la ſœur d'Apollon, & ſe plainct que ſon frere

va

va trop lentement. Vn moment luy eſt vn ſiecle. Malheureux ! ſi tu ſçauois ce qu'on te prepare, tu voudrois qu'il ne fuſt iamais nuict & t'eſloignerois du lieu dont tu t'approches, auſſi viſte que le berger qui a marché ſur vn ſerpent qui vomit feux & flammes, & qui ſe jette apres ſur luy, pour luy planter ſon venimeux aiguillon. Le ſoleil s'eſtoit à la fin plongé dans le giron de l'Ocean, & la troupe des eſtoilles brilloit ſur noſtre Orizon, lors que Clorizande arriue à la porte aſſaſinée. Il y treuve Fleurie, de qui la beauté luyſoit parmy les tenebres, comme vn nouvel aſtre paré de mille rayons.

Elle n'auoit qu'vn ſimple couure-chef d'vn ouvrage, au trauers duquel l'on voyoit ſes cheveux blonds & deliez. Elle portoit vne cotte de ſatin incarnat, auec des bandes de clincant d'argent. Les bras n'eſtoient couuerts que d'vne chemiſe fine & deſliée. Lors que ce Gentil-homme l'apperceut, à peine que le contentement qu'il receuoit ne le fit mourir dés l'heure meſme. L'excez de la ioye le rendoit inſenſible & muët, lors qu'elle le prit par la main, & luy tient ce langage: Mon cher amy, l'extreme amour que ie vous porte, m'a forcée de vous octroyer tant de priuauté, ie vous prie entrons dans la ſale de ce pauillon, où nous aurõs plus de moyen de diſcourir de nos amours. Clorizande ſans ſe douter du piege entre : mais il n'y euſt pas pluſtoſt mis le pied, que le voyla pris d'autres liens que de ceux de l'amour. *O traiſtre* (s'eſcria alors Fleurie) *c'eſt à ce coup que tu receuras*

ceuras le chaſtiment de l'aſſaſſin que tu as commis en la perſonne de Lucidamor. Ce qui me faſche, eſt que ie ne te peux donner qu'vne mort : car mille ne ſeroient pas ſuffiſantes pour expier ton crime. Ce diſant, elle ſe ruë ſur luy, & à belles ongles luy eſgratigne tout le viſage. Le miſerable veut crier, mais Maubrun eſt là tout preſt, qui luy met vn baillon dans la bouche. Fleurie tire vn petit couſteau dont elle luy perce les yeux, & puis les luy tire hors de la teſte. Elle luy couppe le nez, les oreilles, & aſſiſtée du valet luy arrache les dẽts, les ongles, & luy couppe les doigts l'vn apres l'autre. Le malheureux ſe demene, & taſche de ſe deſempeſtrer, mais il s'eſtreinct plus fort. En fin apres qu'elle a exercé mille ſorte de cruautez ſur ce miſerable corps, qu'elle luy a ietté des chatbons ardans dans le ſein, & proferé toutes les paroles iniurieuſes que la rage apprend à ceux qui ont perdu l'humanité : elle prend vn grand couſteau, luy ouure l'eſtomach, & luy arrache le cœur, qu'elle jette dans le feu qu'elle auoit auparauant fait allumer dans ceſte ſalle. Quand ceſte execution eſt acheuée, & qu'elle void que l'aube du iour commence d'ouvrir les portes de l'Orient, elle donne deux cens eſcus d'or qu'elle auoit ſur elle au valet de Lucidamor, & le fait ſortir par ceſte petite porte du jardin. Tandis elle ferme l'huys du pauillon, r'emporte la clef, & ſe retire tout bellement à ſa chambre. Lors qu'elle y eſt, elle prend de l'ancre & du papier, & eſcrit ſommairement la trahiſon commiſe par Clorizande: & la iuſte vengeance

geance quelle en auoit priſe. Ce fait, elle ouvre vn petit cabinet, & prend du poiſon qu'elle détrépe dans vn verre auec de l'eau. Auant que l'avaler, elle tient ce diſcours. *Reçois (mon cher Lucidamor) à gré la vengeance que i'ay priſe du traiſtre, qui t'a priué de vie, en la fleur de tes ans. Mon ame qui eſt liée auec la tienne d'vne eſtreinte ſi ferme, que la Parque ne ſçauroit la deſvnir, te ſeroit deſia allé treuver, ſoit que tu faces ta demeure dãs le Ciel Empirée, ou dãs les campagnes plantées de myrthes amoureux: mais ie voulois que ton cruel meurtrier receuſt auparauant le ſalaire digne de ſa cruauté.* Proferant ce diſcours elle aualle courageuſement le poiſon, & puis ſe couche dans ſon lict. La violence & la quantité du breuvage, s'eſtant bien-toſt emparé de ſon cœur, elle commence à fermer ces beaux yeux, où l'amour cachoit ſes traicts & ſes flammes, & auec vn grand ſouſpir qu'elle tire, ſon ame s'enuole hors ce beau corps, miracle de la Nature. Ce ſouſpir fût tel, qu'il fut ouy d'vne Damoyſelle de chambre, qui couchoit en vn garderobbe prochain. Elle ſe leue, & court vers le lict de la Maiſtreſſe, où elle void le triſte ſpectacle de ſes yeux mourans, & de ſa bouche qui tiroit les derniers traicts. Ceſte fille crie auſſitoſt, & tout le monde accourt au ſecours. Le pere & la mere y arriuent, & font les plus pitoyables plaintes qu'on puiſſe deſcrire. Quelqu'vn void vn papier ſur la table, il le lit, & apprend vn autre eſtrange accident. On va vers le pauillon, qu'on ouvre, & l'on y treuve vne cruelle

& ſan

& ſanglante execution. La clameur ſe redouble. Le pere & la mere ſont au deſeſpoir : On y fait venir la Iuſtice. Le corps de Clorizande ainſi mutilé eſt remporté chez luy, au grand regret de ſes parens, qui intentent procez contre le Pere. Pendant que les affaires s'alterent, vn Prevoſt prend par cas fortuit Maubrun, qui confeſſe tout le faict ſans attendre la queſtion. Il eſt mis ſur vne rouë, & le pere de Fleurie hors de Cour & de procez. Tout le monde accuſe la trahiſon de Clorizande, & regrette Lucidamor & Fleurie. Il y en a neantmoins qui blaſment quelquesfois la grande cruauté qu'elle exerça ſur Clorizande: mais quand ils viennent à conſiderer puis apres ſa iuſte douleur, & ſa perte, l'on la met au rang de ces genereuſes Dames tant celebrées dans les Hiſtoires des anciens. Elle fut miſe dans vn meſme ſepulchre auec Lucidamor. L'on fit leur Epitaphe en ceſte ſorte.

Cy giſent deux Amants dont le cruel deſtin
Trancha les plus beaux iours au poinct de leur matin:
L'vn mourut par la main de la ialouſe enuie,
L'amante deſolée ayant vengé ſa mort
Se priua puis apres elle meſme de vie,
Pour monſtrer qu'ils n'auoient tous deux qu'vn meſme ſort.

DV PARRICIDE D'VN Gentil-homme, commis en la perſonne de ſon Pere, & de ſa mal-heureuſe fin.

HISTOIRE XI.

EST-IL poſſible que ce ſiecle ſoit ſi maudit, & ſi execrable, qu'il produiſe des monſtres que l'Afrique auroit honte d'auoüer? Ie croy que c'eſt l'eſgout des autres ſiecles, & l'infame Theatre où tous les vices ioüent leur perſonnage, & où les fureurs exercent leur plus grande forcenerie. O France autresfois mere de pitié, & de religion, & maintenant de tant d'horreurs & de prodiges, que ton infamie a bien obſcurcy l'eſclat de ton ancien renom! A la mienne volonté qu'vne autre plume que la mienne s'occupaſt a deſcrire ceſte Hiſtoire, que ie ne puis donner à la poſterité, ſans la vergongne qui te demeure empraincte ſur le front, pour auoir mis au monde vne perſonne, qui donna la mort à celuy qui luy auoit donné la vie. Cet accident

Tragique & execrable arriua en ceſte ſorte.

Il n'y a pas long temps qu'au pays de Brie eſtoit vn Gentil-homme que i'appelleray Alderan, yſſu de fort bonne maiſon. Il poſſedoit pluſieurs belles terres que ſon pere luy auoit laiſſées. Il ſe maria auec vne Damoiſelle belle & ſage, s'il y en auoit en toute la contrée. Tant que ſa femme veſcut, ſa maiſon ſe maintint en ſa premiere ſplendeur: mais apres ſon treſpas elle commença bien toſt à decliner. Ils paſſerent neuf ou dix ans ſans auoir aucuns enfans, & au bout de ce terme ils eurent vn fils. Heureux s'ils n'en euſſent point eu du tout, où s'il fuſt mort au poinct qu'il receut la vie. Sa naiſſance donna le treſpas à ſa mere, & ſa meſchanceté perpetra depuis vn double parricide. Il eſt vray que l'innocence de l'aage excuſe l'vn de la peine: au lieu que l'autre merite le ſac de cuir. Ce fils nommé Syluestre, fut nourry en la maiſon de ſon pere auec beaucoup de ſoin. Il donnoit en ſes premiers ans eſperance d'eſtre vn iour ce qu'il ne fuſt pas : tant les iugements des hommes ſont incertains & abuſez. Tandis qu'il eſt inſtruict aux vertueux exercices, par des perſonnages capables, ſon pere qui depuis la mort de ſa femme, n'auoit point eu enuie de ſe marier, ſe donnoit du bon temps, & ſe laiſſoit emporter à ſes plaiſirs deſordonnez, ſans auoir gueres ſoucy de ſon meſnage. Il fit ſi mal ſes affaires qu'apres auoir emprunté de notables ſommes d'argent, il fut contraint de vendre auiourd'huy vne terre, & demain vne autre. Quoy que

ſes

ſes proches parens luy remonſtraſſent d'auoir plus de ſoin de la conſeruation de ſa maiſon, il ne quitta pas pourtant ce train de vie : ſi bien que de iour en iour tout alloit de mal en pis. Cependant Sylueſtre deuint grand. Lors qu'il ſe vit en liberté, le mauuais exemple de ſon pere, & ſon inclination, que la crainte de ceux qui auoient eu la charge de ſa perſonne auoient iuſques alors retenuë, le porterẽt bien toſt à vne grãde licẽce. Il ne s'amuſoit qu'à hãter d'hõmes vains, & dépẽſiers qui ioüoient inceſſamment, ou qui voyoient les Dames. En tels exerceces il faut auoir des moyẽs, & encores on eſt aſſeuré de les eſpuiſer bien toſt. Deſia la maiſon de ſon pere eſtoit incommodée, à cauſe de ſon mauvais meſnage, & luy la vouloit rendre du tout vuide. Il empruntoit des vns & des autres, qui luy preſtoient pour vn temps, mais qui en fin voulurent eſtre payez, de ſorte que ſe treuuãt redeuable envers beaucoup de perſonnes il fut contrainct de ſe retirer en vn chaſteau qu'il auoit en Brie, quatre ou cinq lieuës prés de Paris Ce fut là qu'il commença d'apprehender la neceſſité, & qu'il taſcha à releuer ſa maiſon par l'eſpargne qu'il s'y mit à faire. Et parauanture fuſt-il venu à bout de ſon deſſein ſi ſon pere ſe fuſt voulu reduire comme luy, ſans vendre & engager tous les iours, & continuer vn meſme train. Sylueſtre luy repreſentoit bien ſouvent leur incommodité, & le coniuroit de conſiderer, que s'il venoit à rechercher quelque honneſte party on feroit difficulté d'y entendre, pour le deſordre

qui eſtoit en leur maiſon: qu'il eſtoit deſia temps qu'il ſe mariaſt, à fin de ſortir d'affaires, dont il eſtoit impoſſible qu'ils ſe desbroüillaſſent que par la voye de mariage. Le pere apres pluſieuss prieres & remonſtrances, promit à ſon fils de faire tout ce qu'il voudrit pour ſon aduancement, & de ne ſe meſler plus des affaires de la maiſon. Et d'effect des l'heure meſme il luy fit donation de tous & chacuns ſes biens, excepté d'vne terre qu'il ſe reſerua pour en faire à ſa volonté, à la charge que ſon fils luy donneroit ſon entretient tant qu'il viuroit. Ce contract paſſé, Sylueſtre prend le maniément de tout, & commence dés lors à mettre quelque ordre en ſa maiſon. Toutesfois il y auoit tant de debtes, qu'il vid bien qu'il ne les acquitteroit iamais, ſi ce n'eſtoit en ſe mariant richement. Il y auoit vn Gentil-homme voiſin, qui n'eſtoit pas de ſi illuſtre extration qu'Alderan : mais neantmons fort riche, & principalement en argent. Entre autres enfans, il auoit vne fille nómée Amaranthe, belle & gentille au poſſible. Sylueſtre ſe mit à la courtiſer, & taſcher par vn continuel ſeruice d'acquerir ſes bonnes graces. Il eſtoit aſſez agreable, & bien accort. Les bonnes lettres qu'il auoit appriſes luy ſeruoient de beaucoup en compagnie, de ſorte qu'il ſçeut tant faire par ſes belles paroles, & par ſa perſeuerance qu'il fleſchit aucunement le cœur de ceſte Damoiſelle à luy vouloir du bien. S'il n'euſt tenu qu'à elle, leurs nopces euſſent eſté bien toſt accomplies. Mais le pere qui ne regardoit

doit pas tant à la Nobleſſe qu'aux moyens, n'eſtoit guerres porté à preſter l'oreille à ceſte recherche. Sylueſtre luy eſtoit bien aſſez agreable, & il n'ignoroit pas que ce luy eſtoit aſſez d'honneur qu'il fuſt ſon gendre : toutesfois il ſe repreſẽtoit la charge qu'il auoit priſe ſur ſon dos, d'entretenir ſon pere dans ſa maiſon tant qu'il viuroit : que ceſtoit vn homme inſupportable, & grand deſpenſier qui auoit mangé deſia quatre ou cinq belles terres : meſmes qu'il venoit tout freſchement d'en vendre vne, qu'il s'eſtoit reſeruée pour en diſpoſer à ſa volonté, & qu'il eſtoit capable de diſſiper encores le reſte. Toutes ces conſiderations bien digerées, il ſe reſolut de refuſer ſa fille à Sylueſtre. Ce ieune Gentil-homme eſtoit cependant aſſidu à veoir Amaranthe, & à luy teſmoigner par les ſeruices qu'il s'efforçoit de luy rendre ſon affection. Vn iour comme ils eſtoient tous deux dans vn verger, luy ne pouvant plus ſouffrir l'ardeur qui le conſommoit nuict & iour, luy tient ce langage: Si le Ciel vous auoit renduë autant ſenſible à la pitié, comme il vous a doüée de merite, il y a long temps que vous auriez octroyé quelque recompenſe à vne perſonne qui vous ſert auec tant de paſſion. Mais helas ! mon mal-heur eſt tel, que ie ſouffre pour vous le plus cruel martyre que l'on puiſſe imaginer, & toutesfois vous deuenez tous les iours plus dure & plus cruelle. Il ſemble que ie ſuis né au monde pour eſtre l'exemple de ſouffrance, & vous celuy de cruauté.

Il eſt temps (Madamoiſelle) que vous donniez quelque allegement à mes maux, ou bien que voſtre rigueur acheue de me donner la mort. Elle ne peut beaucoup tarder, ſi vous eſtes reſoluë de perſeuerer à me traiter ſi cruellement, & à perdre celuy qui ne peut viure, que par l'eſpoir de poſſeder vos bonnes graces. Amaranthe ayant ouy le diſcours de cet amoureux paſſionné, elle luy reſpõdit en ces termes : Ie ne ſçay (Monſieur) quel ſujet vous pouuez auoir de vous plaindre ſi fort de moy, que vous m'accuſiez de tant de cruauté ? Ie ne vous ay iamais teſmoigné que ie meſpriſaſſe l'affection que vous me portez. Tant s'en faut, i'en ay fait plus d'eſtime que de toute autre. S'il eſtoit auſſi bien en mon pouvoir de vous alleger de voſtre mal, comme i'en ay la volonté, aſſeurez-vous que voſtre deſir ſeroit bien toſt ſatisfaict. Mais vous ſçauez que ie ſuis retenuë par deux chaiſnes, que ie ne puis rompre. Auant enduterois-je mille morts. Par celle de l'hõneur, qui m'eſt plus chere que la vie, & par la volonté de mon pere, à qui ie me dois conformer. Ie vous ayme bien, ie l'aduouë, & parauenture plus que toute autre perſonne : neantmoins ceſte amour n'eſt pas ſi deſordonnée, que ie n'aye touſiours deuant les yeux ces deux reſpects, dont ie ne paſſay iamais les bornes. Si vous auez deſir de poſſeder ce que vous deſirez : demãdez-moy à mon pere en mariage. Ie croy qu'il ne vous refuſera pas pour gendre. Pour moy ie vous en donne ma foy, de n'eſpouſer iamais autre

que vous, pourveu que mon pere y preſte ſon cõſentement. Sylueſtre loüant l'hõneſte reſolution de ſa maiſtreſſe ; proteſta que iamais il n'auoit eu autre deſſein que de paruenir par ceſte voye, à ce qu'il pretendoit: que pluſtoſt voudroit-il mourir d'vne cruelle mort, que d'attenter à choſe, qui peuſt apporter du preiudice à ſon hõneur, & que puis qu'elle luy auoit declaré ſon intẽtion, il mettroit peine de faire l'ouuerture de leur mariage le pluſtoſt qu'il luy ſeroit poſſible. Apres auoir pris congé de ſa maiſtreſſe, & l'auoir coniurée de ſe reſſouuenir de ſa promeſſe, il s'achemine à Paris, pour y communiquer ceſte affaire à quelques ſiens proches parens: perſonnes notables, & qui exerçoient des charges des plus honorables de la Iuſtice. Ils treuuerent bonne ceſte alliance, & à la priere de Sylueſtre, ils allerent à la maiſon du pere d'Amaranthe, pour taſcher à terminer ceſte affaire. Il les receut ſuiuant leur qualité, auec toutes ſortes de compliments, & eux l'ayant tiré à part, luy entamerent le propos du mariage de leur parent auec ſa fille, & luy mirent deuant les yeux la belle alliance qu'il feroit en cas qu'il vouluſt entendre à ceſte recherche. Le pere apres les auoir paiſiblement eſcoutez, leur reſpondit franchement, que bien que celuy fuſt trop d'honneur, qu'vn Gentil-homme iſſu de noble maiſon, deſiraſt d'eſtre ſon gẽdre, toutesfois il ne pouuoit nullemẽt eſtre induit à cet accord, pour la charge que Sylueſtre auoit priſe de nourrir sõ pere. Que ce ſeul ſuject eſtoit ſi capable de l'en deſgouſter,

qu'il luy eſtoit impoſſible d'y preſter ſon conſentemét. Il les remercia pourtant de l'honneur qu'ils luy faiſoient, & de la peine qu'ils auoient priſe dont il ſe publieroit toute ſa vie leur obligé. Les parens de Sylueſtre ayans appris ſa reſolution, & voyans qu'il eſtoit impoſſible de l'en deſtourner, reprindrét leur chemin, & rapporterent à leur hõme ce qui c'eſtoit paſſé. Luy ſe voyant ainſi refuſé, ne peut proferer à l'heure vne ſeule parole. Il partit de la ville, & ayant paſſé le pont de S. Maur des Foſſés, il arriua en peu de temps au chaſteau, où il faiſoit ſa demeure auec ſon pere. Quand il euſt mis pied à terre, il s'enferma tout ſeul dans vne chambre, où il ſe mit à maudire le le Ciel, les Aſtres, & ceux qui l'auoient engendré. Faut-il (diſoit ce deſeſperé) que pour vn fardeau, que ie me ſuis moy-meſme imposé ſur mon chef, ie perde tout le contentement que i'eſperois receuoir au monde ? Seray-ie doncques ſi malheureux, que pour le mauuais meſnage de celuy de qui ie deurois receuoir du ſupport, ie ſois reculé de toute fortune ? Maudite ſoit l'heure que ie vins au monde, puis que i'y deuois receuoir tant de mal-heur. Maudicts ſoient encores ceux qui m'y ont donné la vie, puis qu'ils ſont cauſe du mal que i'y ſouffre, plus cruel que la mort meſme. Ainſi parloit ce deſeſperé, deſpitant tantoſt ſon pere, & proferant maintenant des propos contre ſon Createur, indignes d'vn Chreſtien. Cependant qu'il ſe tourmente, & qu'il ſe deſeſpere, Sathan qui eſt touſiours en

ſenti

ſentinelle pour attrapper quelqu'vn, ſe fourre parmy les execrables penſers qui naiſſent dans le cœur de ce miſerable. Apres s'eſtre ſaiſi de ſon ame, il luy met en teſte de perpetrer vn crime horrible & de teſtable. C'eſt de ſe depeſcher de ſon pere, eſtimant par ce moyen parvenir puis apres à ſon attente, puis que le refus qu'on luy faiſoit de luy donner en mariage Amarãthe, n'eſtoit fondé que ſur ce qu'il eſtoit obligé d'entretenir ſon pere durant ſa vie. O cruel & abominable Parricide, ſerois-tu bien ſi denaturé que de lauer ton execrable main dans le ſang d'vne perſonne que tu devrois rachepter au prix du tien propre? Où eſt la pieté: où eſt la religion, où eſt la crainte de Dieu? Mais à qui addreſſe-ie mon diſcours? à vn Tigre, & à quelque choſe encores de plus barbare? Durant qu'il ſe reſout à ceſte execrable execution, & qu'il en recherche vn moyen plus aiſé, il s'aduiſe de le communiquer à vn ſien valet, homme d'auſſi bonne farine que luy, & qui auoit merité cent fois le gibet pour pluſieurs crimes, dont il eſtoit attein&. Il luy promet vne bonne ſomme d'argent, en cas qu'il l'aſſiſte à executer ſon maudit deſſein. Ce valet prompt à obeyr aux commandemens de ſon Maiſtre, & attiré de l'eſpoir d'vne telle recompenſe, ſe prepare à luy ſeruir de bourreau. La voye la plus courte eſt, que tandis que tous les domeſtiques du Chaſteau ſeront aux champs, à la cueillette des bleds, car c'eſtoit la ſaiſon des moiſſons, & qu'il n'y aura que ſon pere & eux deux au logis, il luy donnera vn

coup de piſtolet dans la teſte. A ces fins ils prennent iour & heure, pour venir à bout de leur entrepriſe. Le iour venu, Sylueſtre ſe leue à la pointe du iour, & dit à ſon pere qu'il va à Paris, pour quelques affaires. Il faict ſemblant de partir auec ſon valet, & neantmoins ils ſe cachent en vn petit bois prochain, attendant que l'heure ſoit venuë de faire leur coup. Ce iour là tous ceux du chaſteau eſtoient au trauail, lors que ſur les trois à quatre heures du ſoir, Sylueſtre arriue au logis, & y treuvant ſon pere ſeul, il luy fait accroire qu'il eſt de retour de Paris, pour le prier luy-meſme d'y aller coucher ce ſoir, pour mettre fin aux concluſions de ſon mariage, en vn lieu qu'il luy deſigna, où vn nombre de parens d'vn & d'autre coſté ſe deuoient rendre pour ceſt effect. Le pere croyant aux paroles de ce parricide, ſe diſpoſo dés l'heure meſme de partir auec luy, commandant au valet de demeurer au logis pour le garder. Tandis qu'il fait ſeller vn cheual, & qu'il entre dans l'Eſcurie, le valet bande couvertement ſon piſtolet, & en s'approchant de luy, il le delaſche, pour luy perçer la teſte par derriere. Ie ne ſçay ſi l'horreur de commettre vne telle meſchanceté luy fiſt varier la main, tant y a que le coup luy donna dans vne eſpaule, dont il briſa l'os. Alderan tomba à terre, jetta vn haut cry, & appella ſon fils au ſecours. Cet abominable voyant que l'autre auoit failly de le tuër, & craignant d'eſtre deſcouvert, met la main à l'eſpée, & en donne deux ou trois coups dans le ven

tre de ſon Pere. Le pauvre vieillard vomiſt ſa vie auec ſon ſang, qui crie vengeance à Dieu, & coniure ſa Majeſté, qui veoid tout, de ne laiſſer point impunie vne ſi grande & execrable meſchanceté.

Quand l'execrable veid qu'il eſtoit expiré, luy & ſon homme ſortent du chaſteau, & ſe vont recacher au lieu d'où ils eſtoient venus. Ils reuiennent puis apres le ſoir au logis, & y treuvent les Domeſtiques bien dolents, & bien effrayez de ceſte mort. Qui euſt veu alors Sylueſtre lamenter la mort de ſon pere, il ne l'euſt iamais ſoupçonné d'en eſtre la cauſe. O mon pauure pere (diſoit-il) qui eſt le mal-heureux qui a oſé en mon abſence vous oſter la vie ? I'ay eſté bien mal-heureux de m'en aller auiourd'huy hors du logis. Si i'y euſſe eſté ceſt aſſaſſin n'euſt eu garde d'executer ſa cruelle entrepriſe. Ie ne ceſſeray iuſques à tant que i'aye deſcouvert ce meurtrier, à fin de le faire punir comme il a merité. Tenant ce diſcours, il s'arrachoit les cheueux, & alloit baiſer mort celuy qu'il auoit eu en telle horreur durant ſa vie. Mais ô merueille ! comme il s'aproche du corps ſes narrines & ſes playes s'ouvrent, & iettent contre luy vn ruiſſeau de ſang, dont il eſt tout ſoüillé, au grand eſtonnement des aſſiſtans. Ce n'eſt pas la premiere fois que ces miracles ont paru. Pluſieurs en ont recherché la cauſe. Les vns s'appuyans ſur l'authorité de Moyſe, qui eſcrit que Dieu inſpira aux narrines de l'homme vne ame viuante, eſtiment que

les

les meurtriers ayans priué le corps de vie, & forcé l'ame raiſonnable,& viuante à quitter ſon domicile, ils offenſent en ce faiſant les deux vies de l'homme. L'Ame immortelle, & la ſenſitiue. Le corps de ceux qui ont eſté tuëz en rendent teſmoignage, lors que de leurs narrines, où Dieu auoit infuſé les deux vies humaines, du ſang viét à ruiſſeller. Platon qui n'iguoroit pas les eſcrits de Moyſe, dit que la perſonne de libre condition forcée à mourir de mort violente, ſe courrouçoit contre ſon meurtrier: tout ainſi qu'ayant eſté freſchemẽt tué, elle eſtoit encore remplie de frayeur, pour l'effort qu'elle auoit fait au paſſage de la mort, elle taſchoit auſſi d'eſpouvanter celuy qui l'auoit priuée de ſon corps, en luy remettant ſon crime deuant les yeux. Il y a d'autres Philoſophes qui tiennent qu'en vne mort violente, & inopinée, le corps n'eſt pas pourtant du tout diſſous & ſans ſentiment: mais qu'il y reſte encores certaines reliques de l'ame, qui s'y ſont recueillies & ramaſſée. La preuve qu'ils en donnent eſt par les membres couppez d'vn corps qu'on void encores palpiter, & principalement par la teſte, qui apres auoir eſté ſe parée, iette vn regard furieux, & a encore les yeux ouvers, comme ſi elle ſe reſſentoit de l'iniure qu'on luy a faicte. En fin on lit auſſi dans les liures de pluſieurs Autheurs ceſte raiſon, que i'eſtime plus probable que la derniere dont nous venons de parler, à ſçauoir, que l'impreſſion vehemente que le meurtrier a miſe dans le cœur du meurtry, de ſa furie & de ſa violence,

eſt

eſt encloſe parmy l'ame ſenſitiue & apprehẽſiue, de ſorte qu'elle n'en ſort pas incontinent. Et quãd on preſente le meurtrier deuãt le corps, elle ſe delaſche & ſe debonde tout à coup, & émeut les reliques qui ſont dans le corps, & alors le ſang qui eſtoit ramaſsé dedans en rejallit incontinent.

Quoy que ce ſoit vn miracle Diuin, ou de la Nature, ce mal-heureux parricide, ſans trop s'eſmouvoir du ſang de ſon pere, qui rejailliſſoit contre luy, & qui demandoit vengeance, ne laiſſe pas de ſonger à pallier ſa meſchanceté en ceſte maniere. Son pere auoit eu certaines paroles contre vn maiſtre Armurier de Paris. Ce differend procedoit de ce que l'Artizan luy auoit baillé de la marchandiſe, qu'Alderan ne vouloit pas payer.

Comme ceſt homme n'en peut retirer payement, il le fit actionner au Chaſtelet, où il dénia la debte, & à faute que l'Armurier n'auoit point de promeſſe, ny de teſmoins pour verifier ce qui luy eſtoit deub, l'autre fut relaxé de la demande. L'artizan bien faſché de perdre ainſi ſon bien, dit tout haut, en preſence de pluſieurs perſonnes, que puis qu'il n'auoit peu ſe payer en argent, il ſe payeroit en chair. Sylueſtre prenant ceſte occaſion en main, court dés l'heure meſme vers Paris, aduertit ſes parens du deſaſtre arriué en ſa maiſon, & aſſeure que c'eſt l'Armurier qui a tüé ſon pere. Il preſente requeſte, & a commiſſion de faire informer. Decret de priſe de corps eſt decerné contre ceſt homme. Il eſt interrogé s'il ne s'eſtoit point vanté de ce dont on l'accuſoit. Il reſpond, qu'en

qu'emporté par la iuſte douleur de perdre ſon bien, il auroit tenu vn diſcours: mais que pourtant il n'auoit iamais eu deſſein d'executer ceſt homicide: tant s'en faut qu'il l'euſt commis, que dire & faire ſont deux choſes differentes, & que l'vn n'obligeoit pas neceſſairement l'autre: Au reſte, il s'offre à preuver comme le iour qu Alderan fuſt tüé, il aſſiſta à la nopce d'vn de ſes amis, d'où il ne ſeroit reuenu à ſon logis qu'à la minuict auec ſa femme. La Iuſtice luy permet de preuver ſa deffenſe. Ce qu'il faict par le teſmoignage de cent perſonnes. On le ſort hors de Cour, & de procez. Les parens aduertiſſent Syluestre de rechercher vn autre, & que l'Armurier n'eſtoit nullement celuy qui auoit oſté la vie à ſon pere. Quelques-vns de ſes plus proches ſe tranſportent à ſon chaſteau, pour aſſiſter à la ſepulture du deffunct; mais ils ne veulent point qu'on l'enterre, que premierement Syluestre n'aye faict mettre la main ſur ſon valet. Ils diſent qu'autre que luy ne peut auoir fait le coup, & ſe fondent ſur deux raiſons apparentes. La premiere eſt, qu'ils ont faict recherche de tous les coſtez du chaſteau, pour y remarquer quelques traces, & qu'ils n'en ont trouvé aucunes, horſmis celles des domeſtiques. La ſeconde eſt fondée ſur l'argent que le Pere auoit receu freſchement d'vne terre qu'il auoit venduë, & que ſans doute ce valet pour l'emporter auoit eſté induit à perpetrer ce meurtre. Raiſons fort valables, ſi ce maudit & execrable fils n'eut point eſté le principal coulpable.

ble. Auſſi ne veut-il entendre à leurs raiſons, & allegue que ce ſont de fauſſes imaginations qu'ils s'impriment dans la ceruelle. Les parens courroucez de voir que cet homme ſupportoit vne telle meſchanceté, partirent à l'inſtant, & retournerent à Paris. Tandis le parricide donne ſepulture au corps, en l'Egliſe de la Parroiſſe du lieu: mais ſon pere n'eſt pas pluſtoſt mis dans la tombe, qu'il ſe ſent picqué d'vn remords de conſcience. Les furies l'agitent, il ne peut repoſer ny nuict ny iour. Son crime luy repreſente à tout moment l'image de ſon pere tout ſanglant. Il taſche de ſe diuertir: mais il ne peut. Il y a vne Diuinité (diſoit vn Payen) qui gehenne les conſciences des meſchans d'vne torture inſupportable, & qui les agite inceſſamment. Ce poignant aiguillon les preſſe iuſques au dernier ſouſpir de leur vie. Sylueſtre recognoiſſant ſon crime, & deſeſperant de la miſerecorde de Dieu, prie ſon valet de charger ſon piſtolet, & de luy en donner dans la teſte, & puis de prendre cinq cens eſcus que ſon pere auoit laiſſez de reſte de la terre venduë, & de s'enfuyr: Auſſi bien (diſoit-il) nous ſommes deſcouverts. Tu ſeras pris & mis ſur vne rouë, & pour moy ie ſeray condamné à vne plus griefue peine. Mais quelque ſupplication qu'il ſceuſt faire à ſon valet, il ne peuſt iamais l'induire à le mettre à mort. Tout ce qu'il fit c'eſt de prendre deux cents eſcus, & vn bon courtaud, & de gaigner au pied. Sylueſtre s'enferme cependant dans vne chambre, & ſe iettant par terre, commence

à pro

à proferer contre luy-meſme ce diſcours : *Ha ! maudit execrable parricide, eſt-il bien poſſible que la iuſtice du Ciel puiſſe ſupporter ton iniquité ! O terre, ouure ton ſein, & engloutis celuy qui ne merite point de voir la lumiere du Soleil, puis qu'il en a priué celuy qui luy en auoit donné l'vſage ? où trouueray-ie maintenant de la compaſſion ? Sera-ce entre les hommes, moy qui n'ay rien d'humanité que l'apparence ? Et ce grand Dieu iuſte puniſſeur des execrables, aura-il bien de la miſericorde pour celuy qui l'a deniée à ſon propre pere. Ie ne voy point que ie puiſſe euiter la peine temporelle ny le iugement eternel ! Meurs miſerable, & recherche par vn violent treſpas quelque repos à ta conſcience.* Acheuant ce diſcours, il ſe leue tout furieux, & tout tranſporté de l'eſprit malin. Il prend vn piſtolet, qu'il charge d'vne balle de plomb, & apres il le porte à ſon front, pour s'en percer la teſte. Comme il le vouloit deſcharger la main luy varia, la peur de la mort s'offrant deuant luy, de ſorte que le coup donna ſeulement à coſté, & luy emporta vn loppin de cheuelu. Voyant qu'il auoit failly ſon coup, il ſe mit à crier. *Ha ! cruel bourreau, tu as bien eu le courage d'enfoncer ta main parricide dans le ſang innocent, & tu n'as pas le cœur d'en expier le forfaict ſur toy meſme ? Non, non il faut mourir, & n'eſpargner non plus ton propre corps, que tu n'as faict le corps de celuy qui t'auoit donné naiſſance.* Ce diſant, il ouure la feneſtre de la chambre où il eſtoit, vne des plus hautes de la maiſon, & ſe precipite la teſte premiere du haut en bas. Mais Dieu, qui

no

ne vouloit pas que ce parricide mouruſt ſans auoir auparauant declaré ſon forfaict execrable, permiſt qu'il cheut dans vn foſſé, remply de ronces, où il demeura tout le iour ſans en pouvoir ſortir. Cependant les domeſtiques reuenus des champs, & eſtonnez de ne voir ny maiſtre ny valet, cherchent de tous coſtez pour les treuuer. En fin il y euſt quelqu'vn qui eſtant monté en la chãbre haute, & ayant ouuert la porte, veit ſur la table vn piſtolet & du ſang eſpandu par la chambre. Il voit encores la feneſtre ouuerte, & regardant en bas, il oyt vne voix qui ſe plaignoit. Ayant appellé ſes compagnons, ils vont vers le lieu, & treuvent que c'eſtoit leur maiſtre. Ils le tirerent de là, & le portent dans vn lict. Mais il leur tient ce diſcours. *Pourquoy (mes amis) vſez vous d'vn ſi doux traictement enuers vn homme ſi abominable? C'eſt moy & non autre, qui ay donné la mort à celuy de qui i'auois receu la vie. De grace que quelqu'vn de vous venge ſur moy la mort de ſon maiſtre. Auſſi bien ne puis-ie eſchapper de mourir, puis que i'ay violé les loix Diuines & humaines.*

Les ſeruiteurs eſtonnez d'vn tel langage firent ſoudain aduertir ſes plus proches parens, qui ſe treuuerẽt le lendemain à ſon chaſteau. Quãd il les veit, il rẽforça ſes cris & ſes plaintes. Il maudiſſoit ſa vie en leur preſẽce, & publioit ſon horrible forfaict. Sa conſcience, qui ne luy donnoit point de tréue, eſtoit ſon iuge, ſon teſmoing & ſa partie. Dieu vouloit qu'il decelaſt luy meſme ſon crime, cõme fit autresfois Beſſus, parricide comme Sylue-

ſtre. Les parens ne ſçauoiẽt que dire oyans ſa propre confeſſion. Toutesfois ayãt conſulté l'affaire, & pẽsé que ſi la Iuſtice en eſtoit informée, le bien ſeroit confiſqué, taſcherent à le remettre. Ils luy repreſéterẽt l'infinie miſericorde de Dieu qui tẽd touſiours les bras ouuerts à ceux qui recourent à elle: bien que ſon peché ſoit grand, que la bõté de Dieu eſt encores plus grande. Au reſte, ils luy apprennẽt qu'il n'eſt pas ſi mal qu'il en puiſſe mourir: qu'il peut faire telle penitence, qu'elle ſera capable d'expier ſon peché, qu'il change donc de lãgage, parce que ſi la Iuſtice en a le vent, on luy fera ſouffrir la plus cruelle mort qui ſe puiſſe imaginer: que le moindre ſupplice ſera d'eſtre tenaillé tout vif. Toutes ces raiſons eurent bien quelque pouuoir de luy refrener vn peu la langue: mais non pas de luy oſter l'enuie de mourir. Par interualles les furies le ſaiſiſſoient, de ſorte que ſi l'on n'euſt pris garde à luy, il euſt couru les champs, & publié sõ crime. Le Poëte Euripide introduit Menelaüs dãs l'vne de ſes Tragedies, qui demande à ſon Neueu Oreſte, d'où luy procedoit la maladie qui le tourmẽtoit inceſſamment l'ame & le corps. C'eſt la conſcience (reſpõd Oreſte) d'auoir perpetré vn meſchant acte. Les Payens croyẽt que ceux qui auoient commis quelque meurtre ſecret, ou quelque autre deteſtable peché, eſtoient accompagnez de furies, & qu'ils erroient vagabonds par le monde, à fin que pour le moins s'ils euitoient la vengeance des hommes, ils ne peuſſent euiter celle de Dieu. On a ſouuent veu des ſcelerats, qui

qui à l'heure de leur mort, preſſez de la fureur de leur mal, eſtoient contraincts de confeſſer ce qu'ils auoient celé toute leur vie. Ils penſoient veoir touſiours le bourreau qui les traiſnoit au ſupplice : tant le pas effroyable de la mort donne des eſlancements de conſcience aux coulpables, leur mettant en fantaiſie la peine qu'ils croyent auoir meritée. Mais il ne ſe faut pas eſtonner de ces choſes : puis que l'eſprit de Dieu diffus par toute la machine du monde, eſt le iuge droicturier, & le teſmoing irreprochable, qui faict confeſſer au meurtrier ce qu'il voudroit bien celer. C'eſt luy qui expoſe au iour vne accuſation, qui n'eſt point appuyée d'aucuns teſmoignages occulaires. Luy meſme la rend ſi claire, & ſi bien verifiée, qu'il ne reſte plus que la condamnation de celuy qui la perpetrée. Cet execrable Gentil-homme en ſert d'exemple notable; Apres auoir fauſſement accuſé vn innocent, il s'accuſe luy meſme, & le bourreau qui le tourmente nuict & iour, le force à deſcouurir ce qui eſtoit caché. Ses parents pour ſauuer le bien procederent ſi prudemment en ceſte affaire, qu'ils ne l'abandonnerent ny nuict ny iour, iuſques à la mort, qui fut quelques ſept ou huict iours apres. Quoy que le Preſtre luy ſçeuſt remonſtrer durant ce temps là, de la miſericorde de Dieu, il eſtoit touſiours neantmoins en doubte, & en deffiance, pour ſon deteſtable parricide. On l'enterra dans vn meſme ſepulchre auec ſon pere, & leurs deux corps attendent le grand iour, pour

comparoiſtre deuant le luge des viuants & des morts: tandis que le pere d'Amaranthe remercie Dieu, de l'auoir inſpiré à ne donner point ſa fille à ceſt abominable, & qu'il la pourueut en vn lieu digne de ſon merite. Le bruit de ceſte eſtrange auanture courut bien toſt par tout le pays. Tout le monde en louë le iuſte iugement, & ſupplie le Ciel de deſtourner les malheurs qui menaçent la France, où tels crimes, auantcoureurs de ſon ire, ſe commettent.

DE L'ABOMINABLE peché que commit vn Cheualier de Malte, aſsiſté d'vn Moine, & de la punition qui s'en enſuiuit.

HISTOIRE. XII.

I'Ay honte de publier les horribles & deteſtables pechez, qui ſe commettent tous les iours au ſiecle où nous ſommes. La poſterité ne les croira qu'à peine. Ie n'ay entrepris d'eſcrire en ce volume que de choſes qui ſont arriuées depuis peu de temps, & dont i'ay

i'ay veu vne grande partie. Ie m'eſtonne que la Iuſtice de Dieu n'extermine le monde comme il fit du temps du Deluge vniuerſel, puis que le vice y eſt monté en vn ſi haut degré, qu'il eſt impoſſible que la patience du Ciel le puiſſe plus longuement ſupporter. Voicy vne Hiſtoire non moins veritable qu'horrible & execrable. Elle ſe repreſente ſur le Theatre, au grand des-honneur des Chreſtiens, parmy leſquels on treuue des Monſtres qui donnent ſubject à ma plume de la deſcrire en ceſte ſorte.

Vn ieune Gentil-homme de Pologne (de qui ie tais le propre nom, pour les conſiderations que i'ay cy deuant dites en autre part, & que ie nommeray Eranthe) de fort bonne maiſon, & d'illuſtre famille, allumé du deſir d'aller en Italie Prouince tant renommée par toute la terre, & particulierement à Rome, tant pour y voir ces vieux monuments, & ces antiquitez qui font paroiſtre encores en leurs ruïnes la gloire & la pompe de ce peuple qui fit de l'Vniuers vne ſeule Monarchie, que pour y apprendre toutes ſortes d'exercices vertueux, dreſſa ſon train, & en vn equipage honneſte fit tant qu'il arriua à Florence. La beauté de la ville, & la courtoiſie qu'il receut à la Cour du grand Duc, fit qu'il s'y arreſta plus qu'il n'auoit faict en toute autre ville, depuis le iour qu'il partit de ſa maiſon. Tantoſt il y courroit la bague, maintenant il y manioit vn cheual, tantoſt il alloit à la chaſſe auec le Prince & par tout il ſe monſtroit ſi diſpos, & ſi adroict

qu'il eſtoit le bien receu aux meilleures compagnies de la ville. Sa beauté y ſeruoit encores de beaucoup. Elle eſtoit telle qu'il eſtoit impoſſible d'en treuver en vn homme de pareille au monde. Ses yeux eſtoient verts riants: ſes cheueux blonds & creſpez : ſa face eſtoit viue & coulorée, teinte de lys & d'œillets meſlez enſemble : ſa taille belle & bien proportionnée. Au reſte il n'auoit pas encores atteint la dixneufieſme année de ſon aage. Toutes ſes qualitez, beauté, ieuneſſe, valeur & richeſſe, le rendoient ſi recommandable par tout qu'en peu de temps il acquit l'amitié d'vn Damoiſelle de fort bonne maiſon, nommée Virginie, doüée d'excellente beauté. Et bien qu'ils n'euſſent pas la commodité de ſe voir, à cauſe de la rigueur qu'on exerce en ce pays enuers le ſexe feminin, neantmoins ils ſe viſitoient ſouuent par lettres. Et ne paſſoit gueres ſoir qu'Eranthe ne luy donnaſt quelque ſerenade, ny iour qu'il ne dreſſaſt quelque partie pour courre la bague deuant ſon logis. Comme il paſſoit ainſi les iours & les nuicts à entretenir ſes amours, vn gouuerneur qu'il auoit auec luy, voyant qu'il ſeiournoit trop long-temps à Florence, & s'apperceuant bien que l'amour l'y retenoit, luy remonſtra en fin le tort qu'il faiſoit à ſa reputation, de n'acheuer pas l'entrepriſe qu'il auoit reſoluë, lors qu'il partit de ſon pays : qu'à la verité l'amour n'eſtoit pas defenduë en l'aage où il eſtoit, mais qu'auſſi il ne faut point s'empeſtrer ſi fort dans ce Dedale, qu'on ne reſerue touſiours

quelque

quelque fil pour s'en retirer : qu'il luy conſeilloit doncques de quitter pour vn temps ces paſſions de ieuneſſe, pour ſuiure la raiſon ; & pour ceſt effect qu'il ſe diſpoſaſt de partir bien toſt pour aller à Rome, autrement qu'il s'en plaindroit à ceux qui l'auoient mis ſoubs ſa charge. Ce ieune Gentil-homme eſueillé comme d'vn profond ſommeil, recogneut auſſi toſt que ſon gouuerneur auoit ſubject de ſe faſcher. L'honneur ſe repreſenta par meſme moyen incontinent deuant ſes yeux, de ſorte qu'il ſe reſolut de prendre congé pour quelque temps de celle qui auoit rauy ſa liberté, (encores que ce luy fut vn extreme deſplaiſir) & d'acheuer ſon voyage, faiſant neantmoins eſtat qu'à ſon retour, il pourſuiuroit le ſeruice qu'il auoit voüé à ceſte beauté, qu'il ne pouuoit oſter de ſa memoire. Ceſte reſolution fut preſque auſſi toſt miſe en execution que priſe. Virginie ayant ſçeu ſon depart par vne lettre qu'il luy eſcriuit, penſa mourir de regret. Elle maudit mille fois le iour qu'il ſe ſeparoit d'elle. Ses yeux ſe changerent en deux torrens desbordez, & ſa bouche ouverte à la douleur, proferoit des plainctes guidées de fureur & de rage. Sans la promeſſe qu Eranthe luy faiſoit de n'aymer iamais d'autre qu'elle, & ſans l'eſpoir qu'elle auoit de ſon retour, elle ſe fuſt donnée mille fois d'vn couſteau dans le ſein. Tandis qu'elle pleure ſon ſeruiteur n'a pas moins de paſſion. Le tourmẽt qu'il reſsẽtoit fut ſi grand, qu'vn petit accez de fieure le prit à vne iournée du lieu d'où il eſtoit parti,

de ſorte qu'il fuſt contraint de ſejourner deux iours au village, où il alla coucher. Durant ce ſeiour vn Caualier de Malte, que nous appellerons Flaminio, & de qui nous tairons le nom, pour le reſpect que nous portõs à l'illuſtre famille dont il eſt iſſu, arriue au logis où Eranthe logeoit. Flaminio l'auoit veu à la Cour du grãd Duc, & le maudit & execrable amour l'auoit tellement rendu paſſionné de la beauté de ce ieune Gentil-homme, qu'il en eſtoit aux peines de la mort. Il ne ſongeoit qu'au moyen d'en auoir l'infame iouyſſance. Peché maudit & deteſtable, abhorré de Dieu & de Nature, ie remercie le Ciel de ce que pour le moins la France n'eſt pas ſi enclinée à ce vice, que beaucoup d'autres nations. Ceſte abominable paſſiõ l'auoit arreſté quelque tẽps à Floréce, pour voir ſi l'occaſion s'offriroit, à tel prix que ce fuſt, d'accomplir ſes deſirs: mais voyãt qu'il tentoit vne choſe impoſſible, il auoit reſolu d'en laiſſer la pourſuitte. Lors qu'il ſçeut que ce ieune Gentil-homme eſtoit au logis où il arriua, & qu'il eſtoit preſt de partir le lendemain pour aller à Rome, il treuua vne inuention autant ſubtile pour l'imaginatiõ, que maudite pour l'execution. Il fit ſemblãt de n'auoir iamais veu Eranthe: mais ayant accoſté vn de ſes domeſtiques, il s'informa particulierement du lieu de ſon origine: du nom de ſes proches parens & du rang qu'ils tiennent en Pologne. Apres en auoir appris plus qu'il ne demãdoit, & qu'il l'eut mis en eſcrit, pour mieux s'é reſſouvenir, il partit le lendemain apres Eranthe,

le

le ſuyuant touſiours pas à pas, pour ſçauoir où il logeroit, ſans iamais parler à luy, ny ſe donner à cognoiſtre: Eranthe alla loger aupres de l'Ourſe, & ce Chevalier tout contre.

Le Gentil-homme Polõnois ne fut pas pluſtoſt arriué à Rome, qu'il commença d'y employer le temps aux Academies, où les actes vertueux ſe practiquent. Sa beauté, & ſon addreſſe, ioinctes à ſon humeur franche & courtoiſe, luy acqueroient l'amitié de tout le monde. Flaminio ſongeoit à tous les moyens qu'il pouvoit pour en faire à ſa volonté, ſoit de gré ou de force; mais pluſtoſt par la voye de l'vn que de l'autre: car il n'ignoroit pas que iamais Eranthe n'y preſteroit ſon conſentement. Le peu d'eſpoir de paruenir à ſon deſſeing, le fiſt en fin reſoudre à partir de Rome pour aller à Naples, lieu de ſa demeure, pour s'oſter ceſte execrable fantaſie de la teſte, qu'il tenoit ſi bien ſecrette, qu'autre que luy n'en auoit la cognoiſſance. Tandis qu'il eſtoit à Naples en ſa maiſon, & que le temps luy en eſteignoit preſque le ſouuenir, Eranthe eſt à Rome en reputation d'vn des plus adroits Gentils-hommes eſtrangers. Durant ſon ſejour il eſcrit ſouvent à ſa maiſtreſſe, & reçoit reſponce de ſa part. Par ſes lettres il luy teſmoigne comme l'abſence a bien eu le pouvoir de ſeparer loing d'elle ſon corps, mais non pas ſon ame, qui la luy repreſente touſiours. Qu'autre beauté n'aura iamais la puiſſance de le debaucher de ſon ſeruice, qu'elle eſt ſon ſoleil, & que ſans elle toute autre lumiere

l'on celebroit la feſte, Flaminio l'entrevit, & le recogneut incontinent. L'amour maudite & execrable, que le temps luy auoit vn peu eſtaincte dans le cœur, commença de s'y r'allumer auec plus de violence qu'auparauant. Quand il euſt ſceu où il eſtoit logé, il l'attendit vn tour en vne ruë, où Eranthe deuoit paſſer. Si toſt qu'il l'apperceut, il deſcendit de cheval, & courut l'embraſſer. Eranthe eſtonné de ceſte nouvelle careſſe, mit auſſi pied à terre, s'excuſant du peu de cognoiſſance qu'il auoit de luy. Ha ! Monſieur, dit l'autre, ſi vous ne me cognoiſſez point, ie n'ignore pas qui vous eſtes. Voſtre Pere s'appelloit le Comte de Pleſt, brave Cavalier, s'il en fuſt iamais au monde. Il rendit ſi ſignalée ſa valeur en ceſte bataille fameuſe, que les Polonnois gaignerent contre ceux de Tartarie, que la memoire en demeurera eternelle. Vous auez vn oncle qu'on nomme le Baron d'Anty, I'ay receu mille courtoiſies de luy, du temps que i'eſtois en Pologne, où i'ay demeuré pres de quatre ans, pour quelques affaires concernans noſtre Religion. Enfin ie ſuis tellement obligé à voſtre ſang, que ie ne poſſede rien au monde, qui ne ſoit à voſtre ſeruice. Eranthe esbahy encores de ceſte cognoiſſãce, & croyant que ce que l'autre luy diſoit fut veritable, le remercia de ſa bonne volõte, & luy offrit en eſchange tout ce qui dependoit de luy. Ce n'eſt pas tout (dit-l'autre) ie ne ſouffriray iamais que faciez autre logis que le mien. Vous y ſerez mieux accommodé & ſeruy auec plus de deuotion, qu'en celuy

celuy où vous eſtes. I'ay bien receu d'autres plus grandes courtoiſies de vos parens. Le Gentilhomme Polonnois continüa de le remercier, & s'excuſa ſur l'offre qu'il luy faiſoit d'aller loger chez luy, craignant de l'importuner. Toutesfois l'autre le preſſa ſi fort qu'il fut contrainct pour ne paroiſtre inciuil, & mal appris, de luy accorder ce qu'il deſiroit. Le voila doncques chez luy, logé au plus beau quartier de ſon Hoſtel. Flaminio s'efforce de le traicter le plus magnifiquement qu'il luy eſt poſſible. Il taſche auſſi de luy donner toutes ſortes de plaiſirs. Il luy fait voir les meilleures compagnies, & toutes les ſingularités de ceſte ville. Cependant qu'il endort par ſes artifices, & par ſes feintes careſſes Eräthe, ce malheureux & deteſtable ne pouvät plus ſouffrir l'amour deſnaturée qu'il luy porte, gaigne vn Moyne auſſi mal-heuteux & de teſtable que luy.

Cet execrable & abominable Moyne ſe tenoit dans vn Conuent qui eſt ſitué en vn lieu aſſez eſcarté. Ils prennent enſemble reſolution, qu'vn iour Flaminio y menera Eranthe dans ſa chäbre, & que là il recevra de luy tout ce qu'il deſire, ſoit de gré, ſoit de force. Ha peſtes abominables, qui faictes ſeruir à voſtre horrible impudicité, vn lieu deſtiné pour le ieuſne, pour la pudicité, & pour l'oraiſon, où eſt maintenant voſtre conſcience? ignorez-vous Dieu, & ne croyez vous pas que ſon œil eſt tout voyant, & qu'il penetre les lieux les plus obſcurs & cachez, mieux que l'œil humain ne fait vn verre clair & net. O temps, ô ſiecle?

cle ! ô mœurs ! que les mortels ſont deprauez !

Ceſte reſolution priſe, ces mal-heureux l'executerent en ceſte ſorte. Flaminio mene vn iour pourmener Eranthe dans ſon carroſſe. Ils ſortent hors la ville, & puis y rentrent, & le Chevalier de Malte paſſe expreſſement aupres du Convent que nous auons deſia dict. Lors qu'il en eſt proche, il feint d'y auoir quelque affaire d'importance, de ſorte qu'il commande à ſon cocher de s'arreſter à la porte. Monſieur (dit-il au Polonnois) vous me permettrez, s'il vous plaiſt d'entrer leans, & d'y dire vn mot à vn bon pere qui y faict ſa demeure. Il n'eſt pas beſoing (reſpond l'autre) de me demander permiſſion d'vne telle choſe, ie vous y accompagneray s'il vous plaiſt. Flaminio faiſoit ſemblant de ne l'en vouloir pas importuner, auec vn refus qui l'y conuioit, pluſtoſt qu'il ne l'en deſtournoit. En fin il ſort du carroſſe, & entre dans le Convent, accompagné du Polonnois. Il le meine en vn lieu eſcarté, où le Moyne les attendoit. Ce Moyne poſſedé de Sathan, les faict entrer dans vne chambre, où la colation eſtoit preparée. Il leur faict poſer la cappe & l'eſpée, & puis il les fait boire d'autant. Quand ils eurent gouſté, Flaminio s'approche d'Eranthe, & luy tient ce diſcours :

Seigneur Eranthe, il n'eſt pas maintenant beſoin que i'vſe de longs diſcours pour vous apprendre ce qui eſt de mon intention. Voſtre beauté, & voſtre bonne grace, m'ont ſi bien allumé d'amour, qu'il faut que i'obtienne de vous ce que ie deſire, ou bien que vous

vous mouriez preſentement. Faictes election de deux choſes, ou de contenter mes deſirs, ou de mourir. Si vous m'octroyez de bon gré l'vn, vous eſtes aſſeuré de voſtre vie, & d'auoir vn amy qui vous ſera eternellement acquis. Diſpoſez-vous à me rendre ſatisfaict tout maintenant, ou bien de ſouffrir cela.

Ce diſant, il luy porte à la teſte vn piſtolet preſt à le laſcher. Le Moyne de l'autre coſté s'eſtoit ſaiſy de ſon eſpée, qu'il tenoit toute nuë à la main, le menaçant de la mort, s'il ne conſentoit à leurs deſirs. Ce pauvre Gentil-homme fuſt bien eſtonné, ſe voyant ſurpris de la ſorte, ſans eſpée, n'y ſans baſton. L'image de la mort ſe preſentoit d'vn coſté deuant ſes yeux, & de l'autre le peché deteſtable qu'on vouloit exercer ſur luy. Vne fois il eſtoit reſolu de ſouffrir le treſpas, & balançoit tantoſt d'vn coſté, & tantoſt d'vn autre. Depeſchez-vous (dit Flaminio) autrement vous eſtes mort. Ie vous prie (reſpond ce Gentil-hõme) ayés pitié de moy, & ne me traictez pas ſi indignemẽt. C'eſt trop attendu (repart le Moyne) il faut qu'il meure. Ce diſant, il feinct de le vouloir traverſer d'vn coup d'eſpée, & Flaminio de luy laſcher le piſtolet. Ha! Meſſieurs, (dit le Polonnois, que la frayeur de la mort auoit ſaiſi) ie feray tout ce que vous voudrez, pourueu que vous me donniez la vie. N'ayez peur de mourir, reſpond Flaminio, ie ſacrifierois pluſtoſt la mienne pour vous, apres que vous m'aurez accordé ce que ie ſouhaitte. Voilà comme la crainte de mourir fit que le Polonnois laiſſa faire au Cheualier de Malte ce qu'il voulut.

voulut. Le Moyne en prit auſſi ſa part. O Ciel, où eſt voſtre foudre ? Que n'eſcraſez-vous ces execrables.

Lors qu'ils eurẽt acheué ceſte belle beſongne, il eſtoient en reſolution de le faire mourir, pour mieux celer leur meſchanceté, ſi Eranthe qui ſe doutoit touſiours de leur deſſeing, n'eut apres ce mal-heureux acte, ſauté au col du Cheualier, le baiſant & le careſſant le mieux qu'il luy eſtoit poſſible. I'ay treuué (diſoit-il) Monſieur, ſi doux vos embraſſemens, que ie vous ſupplie de ne nous ſeparer point deſormais l'vn d'auec l'autre. Ie ſçay bien que ce que vous auez exercé ſur moy, ne procede que de la grande amour que vous me portez. Mais ſi vous m'aymez, croyez que ie vous ayme encores plus. Telles & ſemblables paroles, douces & flatteuſes, joinctes à tant de careſſes, eurent ce pouvoir que d'empeſcher la reſolution qu'ils avoyent prinſe de l'envoyer en l'autre monde. Ils beurent encores enſemble, & le Gentil-homme Polonnois feignoit d'eſtre le plus content du monde, à fin qu'il peuſt par ceſte feintiſe eſcapper de leurs mains. En fin la nuict eſtant venuë, Flaminio & Eranthe prîndrent congé du Moyne, ſortirent du Conuent, r'entrerent dans la carroſſe, & retournerent au logis, où le Cheualier penſoit coucher auec le Polonnois. Mais luy ſortant du carroſſe, fiſt ſemblant d'aller au garderobbe, & il s'achemina auſſi-toſt vers la poſte. Il demanda vn cheval, & il paya ce qu'il falloit, & ſans autre compa

compagnie que d'vn poſtillon, il courut dés l'heure meſme vers Rome. Il fit vne telle diligence, qu'il y arriua le lendemain de fort bonne heure. Ce iour le Pape Clement VIII. de qui la memoire eſt celebrée par la bouche des ennemis meſmes de l'Egliſe Romaine, donnoit audiance publique à tout le monde. Le Gentil-homme Polonnois s'en va au Vatican, entre dans la ſale, où le ſainct Pere eſtoit aſſis, s'approche, & ſe iette à genoux, & luy demande iuſtice, du plus indigne & execrable affront qu'vn homme puiſſe receuoir. Le bon Pape, voyant vn ſi beau Gentilhomme, ſi dolent, & ſi eſploré, en eut compaſſion, s'informe de la cauſe de ſon dueil. Helas ſainct Pere, ce dit-il, le ſuject de ma douleur eſt ſi execrable, que i'ay horreur de vous le reciter. Permettez qu'vn autre que moy l'apprenne à voſtre Saincteté.

Le Pape eſmerueillé de ceſte nouueauté, commanda incontinét au Secretaire des memoriaux, qui eſt comme vn Maiſtre des Requeſtes en France, de s'informer particulierement de ceſt affaire. Il le fit, & apprit de ce Gentil-hõme tout le ſuccez d'vn acte indigne des Chreſtiens. Il rapporta puis apres au Pape ce que l'autre luy auoit dit. Le bon Pere ayant entendu vn tel forfaict, en reſſentit vne ſi griefue douleur, qu'il en pleura à chaudes larmes. Cependant il fait depeſcher vn Prevoſt, auec des Archers, & des patentes, qui s'addreſſoient au vice Roy, luy commandant ſur peine d'excommunication de leur preſter main forte.

forte. Le Preuoſt arriue en peu de temps à Naples, & la premiere choſe qu'il faict, eſt de ſurprendre Flaminio, qui auoit pris reſolution de deſloger le iour meſme, ſe doutant bien de ce qui en aduiẽdroit. Apres il va au Conuent, & y entre, & monſtre les lettres du Pape, & conſtituë priſonnier le Moyne. Le Vice-Roy vouloit au commencement ſe formaliſer pour la capture de Flaminio, parce qu'il appartenoit à de nobles familles: mais le peuple crioit qu'on ne deuoit point laiſſer telles meſchancetez impunies. En fin il fut arreſté auec ſon complice entre les mains du Preuoſt, qui les mena à Rome. On les enferma dans la tour de Nonne, où ils ne demeurerent gueres. Leur procez leur fut bien toſt faict, & eux ayans confeſſez le crime, ils furent condamnez: le Cheualier d'auoir la teſte tranchée au pont Sainct Ange, & ſon corps d'eſtre bruſlé: & le Moyne d'y eſtre pendu, eſtranglé & bruſlé.

Le Vice-Roy s'employa auec pluſieurs autres des plus grands d'Italie, pour obtenir la grace de Flaminio, mais le ſainct Pere ne le voulut iamais accorder, quelque inſtance qu'on luy en fiſt, ſçachant bien que s'il le ſauvoit, Dieu qui peut ſeul iuger de ſes actions, luy en feroit vn iour rendre conte.

Tandis que ceſte execution ſe faict, le pauvre Eranthe eſt honteux de l'affront qui luy eſt arriué, qu'il n'oſe ſortir de ſon logis, non pas meſme de ſa chambre. Toute compagnie luy deſplaiſt. Il ne fait que ſe tourmenter & que s'affliger, & ſe

reſoult à quitter Rome, & de s'en aller confiner en quelque pays deſert pour y paſſer le reſte de ſes iours, ne voulant plus paroiſtre deſormais par deuant les hommes ; ſans la peur qu'il a de perdre ſon ame, il ſe donneroit cent fois la mort de ſa propre main. Helas ! (diſoit-il) que ie fus bien coüard & puſillanime, quand pour crainte d'vne choſe qu'il faudra que i'eſpreuve vn iour neceſſairement, i'ay perdu mon honneur ! Aurois-ie bien le courage de me preſenter deſormais à mes parens, ayant faict vne breſche à mon honneur & reputation ? Non, il faut que i'expie par vne auſtere penitence vn ſi grand defaut, puis que i'ay faict perte de la gloire qu'auec tant d'ennuys & trauaux i'auois recherchée, & l'eſpoir de reuoir iamais ma Maiſtreſſe.

Acheuant ce diſcours, il ſe deſrobe ſecrettement de ſes gens, & ſe rend ſi bien inuiſible, que perſonne depuis n'en a point ouy de nouuelles, quelque trauail qu'on ait employé à le treuuer. La nouueauté de ce faict court cependant par toute l'Italie. Virginie en apprend l'Hiſtoire, & la perte d'Eranthe, qu'on ne treuue point.

Ce fut donc alors que la belle maudit ſon infortune, qu'elle accuſe ſon deſtin, & qu'elle veut mourir. Sans vne de ſes compagnes elle euſt aduancé ſes iours, ou par glaiue, ou par poiſon. Mais la mort de l'ame luy eſtant repreſentée deuant les yeux, & la peine des Enfers, qui eſt preparée aux deſeſperez, elle arreſte la violence de ſa main, & ſe diſpoſe dés l'heure meſme de quitter le mõ-

de

de, & d'entrer dans vne auſtere Religion. La penitence qu'elle y fit eſt aſſez renommée par toute l'Italie. Elle y paſſa deux ans, exerçant ſur ſon corps toutes ſortes de rigueurs, pour acquerir l'heritage du Ciel, où ſon ame s'enuola au bout de ceſte eſpace de temps. Dieu nous y veuille receuoir vn iour par ſa miſericorde.

DE LA CONIVRATION de Baiamont Tiepoli, Gentilhomme Venitien, contre ſa patrie, & de ſa fin mal-heureuſe.

HISTOIRE XII.

EXecrable faim de regner, à quoy ne pouſſes-tu le courage des Mortels ! S'il eſt permis de violer le droict, on le peut faire (dit vn ambitieux,) pourueu que ce ſoit pour auoir domination ſur les autres. O parole indigne d'vn homme de bien, & qui reſſent la Tyrannie, quelque eſpece de douceur qu'on y meſle parmy. Iamais ce Paradoxe n'a eſté receu parmy la commune ſocieté des hommes,

& ceux qui l'ont voulu mettre en effect, ont veu bien rarement leur vie paiſible. Ils ont le plus ſouuent terminé leurs iours par vne fin funeſte & tragique. Mille exemples de l'antiquité le teſmoignent, & ce moderne confirme la verité de mon dire.

Au temps que Pierre Gradeuigo gouuernoit la Seigneurie de Veniſe, comme quarante & huictieſme Duc en ordre, il y auoit vn ieune homme Venitien nommé Bajamont Tiepoli accomply en rares dons de Nature, ſi l'ambition ne l'euſt poſſedé. Son pere qui n'auoit que ce fils vnique & qui l'auoit faict inſtruire en tout ce qui peut rendre recommandable vn homme de ſa ſorte, le laiſſa riche apres ſon treſpas de plus de trente mille eſcus de reuenu. Ie ne comprens point auec ceſte rente les maiſons & les poſſeſſions, les vaiſſeaux & les galeres, dont il le fit poſſeſſeur, qui luy rendoient encores par trafic, autant ou plus de commodité. Ce Gentil-homme voyant qu'il auoit tant de moyens, & que neantmoins il ne luy eſtoit point permis de les deſpenſer extraordinairement, ſuiuant les loix de ſa patrie, qui pour ſa fragilité, a quelque ſymbole auec l'ancienne Sparte, s'en alloit le plus ſouuent aux bonnes villes d'Italie, pour y paſſer le temps, & y paroiſtre plus qu'à Veniſe, où il ne pouuoit qu'employer mille eſcus tous les ans, ſoit en habits, ſoit en ſeruiteurs ou en deſpenſe ordinaire de bouche. Quand il eſtoit de retour en ſa maiſon, cõtraint de reprendre le premier

mier train de vie, il blaſmoit en ſon ame le meſnage de ſa cité, & meſpriſoit ſa Lezine. Conſiderant neantmoins qu'il failloit y paſſer ſa vie, il entreprit vn deſſein autãt execrable pour l'entrepriſe, que mal-aiſé pour l'execution. C'eſt de ſe rendre Seigneur ſouuerain de la Republique, & par meſme moyẽ de faire mourir le Duc, la Seigneurie, & tous ceux qui s'y voudroient oppoſer. Le temps luy eſtoit alors fort fauorable: car les rudes ſecouſſes que l'Eſtat auoit ſouffertes en deux freſches batailles que les Venitiens auoient perduës, l'vne en Dalmatie, & l'autre au deſtroit de Galliopi, l'auoient fort esbranlé. La ſaiſon doncques, les calamites publiques, & la foibleſſe de la ville luy ſeruants de ſuports, il fit vn voyage à Rome, où il demeura cinq ou ſix mois. Quand il fuſt de retour il commença de pratiquer les artizans qu'il cognoiſſoit hommes de faction, & dont la plus part auoient porté les armes aux guerres paſſées. Il achetoit de leurs marchandiſes encores qu'il n'en euſt pas de beſoin, & par ce moyen faiſant cognoiſſance auec eux, il diſoit à chacun qu'il auoit vne querelle contre vn Gentil-homme Romain, à qui il auoit donné vn ſoufflet. Que ce Gentil-homme, qui n'auoit peu ſe reſſentir ſur le champ de l'affront, eſtoit reſolu (ſuiuant l'aduis qu'on luy en auoit donné) de venir à Veniſe en habit diſſimulé, & accompagné d'vn nombre d'hommes armez pour l'attaquer, & pour l'aſſaſſiner. Tenant ce diſcours, les vns offroient

de le ſecourir, les autres non. A ceux qui faiſoient offre de l'aſſiſter en ceſte feinte querelle, il faiſoit deliurer de l'argent pour acheter des armes, tant pour eux que pour leurs valets, & ſous main leur donnoit penſion. Cependãt il les prioit chacun à part de tenir la choſe ſecrette, de peur que le Duc & la Seigneurie aduertis de cecy, ſuiuant leurs loix rigoureuſes, & leurs ſoupçons ordinaires, ne creuſſent qu'õ vouluſt braſſer quelque nouueauté contre l'Eſtat. Ceſte coniuration fut ſi bien faicte & ſi couverte que iamais vn voiſin ne reuela à ſon voiſin l'entrepriſe, penſant touſiours eſtre tout ſeul, & qu'il n'y auroit que luy & les ſiens qui aſſiſteroit Tiepoli, lors qu'il en ſeroit de beſoing. Il attira en ceſte ſorte tant d'hommes à ſa cordelle, que le nombre en monta iuſques à trois ou quatre mille, qu'il coniuroit touſiours par paroles gratieuſes, par dons, & par penſions de ſe reſſouvenir de leur promeſſe, & d'accourir armez au ſecours lors qu'ils orroient hautement proferer *Tiepoli*, *Tiepoli*. Tandis il viuoit retiré en ſa maiſon en ſi bon meſnager, qu'on n'euſt iamais creu qu'il attentaſt ce où il aſpiroit. Son deſſein eſtoit, tuër de premier abord le Duc & la Seigneurie, & puis ſous pretexte de liberté, deſcharger le peuple de Daces & d'impoſts, & par meſme moyen de ſe rendre Prince ſouverain de l'Eſtat.

L'on celebre tous les ans à Veniſe au mois de May vne feſte en l'honneur de S. Vito Ce iour là, le Duc & toute la Seigneurie, accompagnez du

du reſte & de la nobleſſe de la ville, & generalement du peuple, ſortent de ſainct Marc, en grãde pompe, & en grande ceremonie, & cheminent en proceſſion iuſques à l'Egliſe de ſaincte Marine pour y rendre graces à Dieu d'vne bataille memorable que les Venitiens gaignerent contre les Turcs. Comme ceſte feſte s'approche, Tiepoli va de ruë en ruë, de boutique en boutique, & de maiſon en maiſon. Il y ſolicite tous ſes partiſans & les ſomme de leur promeſſe, en leur racontant comme il a appris que ſon ennemy ſera bien toſt en ville, reſolu de luy faire vn affront, & chacun luy promet toute aſſiſtance. Et bien que neuf ans ſe fuſſent deſia eſcoulez, depuis le commencement de ſa coniuration, & que le long temps en eut faict mourir pluſieurs de ceux qu'il auoit pratiquez, toutesfois il en auoit gaigné d'autres à leur place, de la volonté deſquels il pouvoit librement diſpoſer. Non content de ces menées, quelques iours auparauant l'execution, il inuita quinze ou vingts Gentils-hommes de la ville, de ſes plus intimes amis, qu'il traicta magnifiquement. Apres auoir faict bonne chere, il commença à leur ouvrir vn diſcours de l'Eſtat où la Republique eſtoit alors. Des grandes foules & impoſitions que le pauure peuple eſtoit contrainct de ſouſtenir, pendant que le Duc & les Seigneurs du Senat s'engraiſſoient, & comme des ſang-ſuës humoient le ſang des Citoyens. Que ceſte calamité le faiſoit ſouvent ſouſpirer en luy-meſme, & deſirer s'il

eſtoit poſſible, quelque reformation. Quelques vns de la trouppe, que la maluoiſie, & autres douces liqueurs auoient eſchauffez ſous leur bonnet, plus que de couſtume, appreuuants ſon dire, ſe mirent à crier tout haut, qu'il ſeroit bon d'y employer le remede : & puis tous d'vn commun conſentement exhorterent Tiepoli d'y mettre la main. Que c'eſtoit luy qui comme vn Alcide eſtoit deſtiné du Ciel à repurger leur cité de Monſtres, & à y introduire les bonnes mœurs. Tiepoli oyant leur langage, feignit au commencement de n'en eſtre pas bien aiſe : mais voyant puis apres comme on le preſſoit de le faire, il leur dit en fin, que s'ils vouloient l'aſſiſter, le moyẽ eſtoit tout ouvert pour venir à bout de ceſte entrepriſe. Sur cela il leur apprit ſes intelligences, comme il auroit quand il voudroit, quatre ou cinq mille hommes armez à ſa deuotion. Les autres loüants ſon deſſeing, luy iurerent tout ſecours, & luy promirẽt d'expoſer leurs vies, & leurs moyens pour ce ſubject, & de n'auoir iamais de repos, iuſques à tant qu'il fuſt abſolu dans la ville. Tiepoli les ayant remerciez, leur fit auſſi promeſſe de donner à l'vn la maiſon, & les biens de Foſcarini, à l'autre d'Andoli, & l'autre Troni, & en fin à chacun ſa part des autres meilleures maiſons.

Voila vne terrible entrepriſe, & vne temerité la plus grande qui ſe puiſſe imaginer. Jamais celle de Catiline ne luy fut egale, ny maniée auec tant de dexterité : car pluſieurs Senateurs

aſſiſtoient

aſſiſtoient le perfide Romain, & meſme celuy qui fut plus heureux quelque temps apres, à rauir la liberté de ſa patrie, & encores c'eſtoit en vn ſiecle où la licence eſtoit debordée à Rome, & où le peuple commandoit à baguette. Au lieu que la police ſi exactement bien reglée à Veniſe, deuoit faire perdre tout eſpoir à ce Conjurateur de venir à bout de ce qu'il entreprenoit, par vne ruſe la plus eſtrange dont on ait iamais ouy parler, ſi long temps couvée, ſans eſtre deſcouverte. Il falloit bien qu'il fuſt accort, pour tromper ſi longuement des hommes ſi occulez, & ſi prudents entre toutes les nations du monde. Si cet homme ſe fut appliqué à des choſes concernant le bien du public, & non ſa ruïne, ſans doute il euſt remply les hiſtoires du bruict de ſon nom. La conjuration eſtant ainſi reſoluë, Liepoli ne ceſſoit tous les iours de voir ceux qu'il auoit practiquez, pour leur ramenteuoir leurs promeſſes, iuſques à ce que le iour fut venu. Ceux qui n'ont iamais eſté à Veniſe apprendront que la ville eſt compoſée de telle façon, que toutes les petites ruës, baſties ſur des fondemens dans la mer, reſpondent à certaints grandes places, de meſme que font les lignes parallelles à leur centre. Si toſt que le iour de la feſte de ſainct Vito fut arriué, Tiepoly deputa ces quinze ou vingt coniurez, pour eſtre de bon matin, l'vn à la place de Santa Foſca, l'autre à celle de Santi Ioanne, & Paulo, & conſecutiuement chacun des autres à l'vne des places de la ville, où ces petites ruës aboutiſſent, leur com-

mandant qu'auſſi-toſt qu'ils iugeroient eſtre tẽps qu'ils ſe miſſent à crier *Tiepoli, Tiepoli*, Cependãt il ſe devoit rendre à vne autre place, où tous les chefs des coniurez viendroiẽt puis apres le treuver auec le peuple qu'ils auroient ramaſsé, pour executer l'entrepriſe. Le deſſein eſtoit (comme nous auons deſia dit) de tuër le Duc, & la Seigneurie, & puis d'aller de maiſon en maiſon acheuer le reſte de la Nobleſſe, ſous couleur de liberté publique. Ceſte entrepriſe eſtoit grande, & releuée : mais ſi la pluſpart des choſes ſe doiuent iuger par l'euenement, elle fut auſſi mal executée, que reſoluë. Il faut croire qu'il y a des intelligences celeſtes, qui conſeruent & maintiennent les Eſtats des Anges gardiens des Provinces, & des Genies tutelaires des Republiques. Quand le changement des dominations temporelles arriue, il faut que le Ciel y conſente, autremẽt les hommes ont beau braſſer, & entreprendre, ils y perdent leur temps, & leur peine, le vent emporte leurs deſſeins, & leurs reſolutions ſont inutiles. Le grand Moteur de l'Vniuers, qui a ſi long-tẽps maintenu ceſte Republique, qu'elle n'a iamais ſouffert aucune mutation depuis onze ſiecles, fait bien paroiſtre, que ceſte conjuration luy eſtoit deſagreable, par les ſignes euidens qu'il enuoya. Les iours precedés auoient eſté ſerains, ſans trouble & ſans nüage : meſme la nuict qui deuança ceſte ſanglante iournée, luyſante & claire par la lueur des aſtres, qui brilloient plus que de couſtume. Mais toutesfois ſi toſt que le ſoleil appellé par

par la courriere du iour, eut commencé de monſtrer ſes cheveux dorez, & de jaunir la cime des Apennins, & des Alpes, voylà vn broüillas qui ſe leue ſi eſpais & ſi noir, qu'on n'y voyoit goutte. Il eſtoit entremeſlé de foudres, d'orages, & d'eſclairs ſi eſpouvantables, que pluſieurs croyoient que la fin du monde eſtoit venuë. Ceſte tempeſte dura deux groſſes heures. Elle fut cauſe que la Seigneurie, n'alla pas en proceſſion de ſi bonne heure, comme elle auoit accouſtumé les meſmes iours. Tandis que les Coniurez n'avoyẽt pas laiſsé de ſe rendre aux places deſtinées pour eſmouvoir la ſedition, & voyant que le temps s'eſclairciſſoit, l'vn d'eux impatient de venir aux mains, & de les tremper au ſang de ſes Concitoyens, commença à crier *Tiepoli*, *Tiepoli*. Au bruit de ce nom les Coniurez habitans aux ruës aboutiſſantes à ceſte place accoururent armez. Les autres oyants le grand bruict & l'emotion, crient pareillement *Tiepoli*, *Tiepoli*, & ſe voyent à l'inſtant environnez d'vn grand nombre de Satellites. Les principaux les menent en la place, où eſtoit l'Autheur aſſemblé auec vne infinité d'autres. Quand Tiepoli void tous ſes gens raſſemblez, & en devoit de bien faire, il faict crier *Liberté*, *Liberté*, & puis monté ſur vn Eſchafaut, qu'il auoit faict dreſſer expres, harangue en ceſte ſorte: *Il eſt temps (mes amis, & mes bons Citoyens) que vous ſecoüez le iong peſant qu'on vous impoſe. Ce n'eſt pas le deſir de vengeance, ou d'acquerir quelque puiſſance ſur vous, qui m'a conuié à vous faire prendre les armes.*

C'eſt pluſtoſt vne enuie de vous voir affranchis de tant d'impoſitions, dont vous eſtes ſurchargez, & que vous recouuriez voſtre liberté. Souffrirez vous touſiours qu'vne iniuſte tyrannie, ſous pretexte d'equitable Seigneurie, vous foule aux pieds, & vous rende plus eſclaues que les beſtes brutes ? ô Nation belliqueuſe, digne ſemence de ces grands Romains, qui firent iadis de tout le monde vne ſeule Monarchie, animez voſtre iuſte courroux contre ceux qui vous traictent ſi indignement. Teſmoignez par des effects genereux & memorables, que vous eſtes iſſus de ces grands hommes, que la rage des Gots, & des Vandales ne peut iamais ſurmonter. Allons (mes chers freres) punir les tyrans comme ils l'ont merité. La gloire qui vous attend, ne ſera iamais aſſez recommandée par des dignes loüanges.

Ayant achevé ce diſcours, il ſaute de la Tribune, met la main à l'eſpée, & s'appreſte à ſon execrable execution. Le peuple affriandé de ce doux nom de franchiſe, crie auec luy, *Liberté, Liberté.* Chacun le ſuit les armes à la main vers le Palais de ſainct Marc. Le Duc qui eſtoit ſur ces entrefaictes deſia accompagné de bon nombre de perſonnes de la Seigneurie, ayant eſté aduerty de ceſte ſedition, taſché par ſa prudence d'y apporter vn prompt remede. Il enuoye d'vn coſté des perſonnes honorables qui courent par ville, & appellent au ſecours dans le Palais les bons Citoyés qui deſirent de conſeruer leur repos, & de ſecourir leur Prince, & leurs Seigneurs. De l'autre il depute Marc Michel, & Guy Canal, perſonnage de

de qualité vers Tiepoli, pour luy remonſtrer de la part des Superieurs, qu'ils ne vueillent rien attenter contre ſa patrie, ny contre les repos de ſes Citoyens. Mais c'eſt en vain, ils courent fortune d'eſtre aſſommez, & ſauuent leur vie à grande peine. Le tumulte croiſt d'vn & d'autre party: car ſi Tiepoli attire beaucoup de perſonnes, pluſieurs autres viennent au ſecours du Duc. Le Palais de S. Marc eſt bien aſſailly, mais il eſt encore mieux defendu. Tous ont ceſte croyance de combattre pour la commune liberté. C'eſt ce qui les fait plus librement expoſer leurs vies. Sanglante & pitoyable iournée, où les amis meurent de la main de leurs amis, & les proches parens de celle de leurs plus proches. Les aſſaillis ſortent dehors, & en nombre égal attaquent ceux de Tiepoli. La place de S. Marc eſt toute pauée de morts. On n'entend que cris & hurlemens confus & eſpouuantables. La victoire balance incertaine, tãtoſt vers vn party, tantoſt vers l'autre. Miſerable cité, les ſanglantes ſeignées que tu auois receuës par la perte de deux ſi funeſtes batailles, ne t'auoient-elles pas aſſez affoiblie, ſans que toy-meſme tu t'en tiraſſes encor auec ſi peu de meſure? Iamais ceſte ſi fleuriſſante Republique ne fuſt en ſi grand dãger de faire naufrage: ſi Dieu protecteur des iuſtes querelles ne l'euſt aſſiſté de ſon ſecours, & permis qu'en fin la Seigneurie gaignaſt la victoire. Elle fut neantmoins Cadmeane, & acheptée à grand prix de ſang. Tiepoli fit ce iour-là le deuoir d'vn vaillant hõme, mais ſa valeur fut ſurmontée par

par le bon droict. Il taſchoit de r'allier touſiours ſes gens, en leur repreſentant la liberté, & quand il veid que tout eſtoit perdu, il prit la fuite comme les autres par la ruë Merciere, appellée vulgairement *Freſqueria*, là où il tint encore ferme auec vne troupe des ſiens, & arreſta ſes aduerſaire. Au bruit qui retentiſſoit par ceſte ruë vne pauvre femme ouvrit vne feneſtre pour veoir le ſubject du tumulte, & de frayeur donna vn ſi grand coup contre vn pot de terre, remply d'œillets, qu'il tomba du haut en bas, & en tombant rencontra la teſte de Tiepoli, ſi rudemẽt qu'il l'aſſomma. Ainſi mourut le cruel meurtrier de ſes freres, par la main d'vne foible femme, cõme nous le liſons au liure des Iuges. Vne meſme aduẽture termina les iours de ce grand Pyrrhus, Roy des Epirotes, ſuiuant le recit que nous en fait Plutarque. Les autres coniurez & ſeditieux voyans Tiepoli eſtendu par terre, perdent courage, & prennent la fuite. Ceux qui peuuent eſtre attrapez ſont pendus & eſtranglez ſur le champ. Le corps pareillement de Tiepoli eſt pendu, & puis trainé, & ietté dans la mer, cõme indigne de ſepulture. La ſedition eſtant appaiſée, & les autheurs de la coniuration punis cõme ils le meritoient, le Duc fait aſſembler le peuple ſeditieux, & ſe contẽte de le reprendre aigrement, cõmandant à chacun de ſe remettre en beſongne, & de n'attenter iamais plus contre l'Eſtat. Ceſte douceur luy acquit la bien-vueillance de tous generalement, & ſupprima tout ce qui pouvoit eſtre reſté de faction.

Tan

Tandis que les choſes paſſent de la ſorte, la femme qui auoit fait tomber le pot d'œillets, eſt appellée par deuant le Duc, & la Seigneurie, & interrogée en quelle maniere elle auoit ſi bien ſceu atteindre Tiepoli que de l'aſſommer. Ceſte pauvre femme remplie de ſimplicité, reſpondit qu'elle eſtoit bien marrie d'auoir tüé vn homme, & d'auoir perdu ſon pot. Que neantmoins elle eſtoit excuſable pour ce meurtre, puis qu'elle l'auoit commis ſans y penſer. La Seigneurie luy dit qu'elle n'en deuoit pas eſtre marrie, puis que c'eſtoit vn perturbateur du repos public, & vn ennemy de la patrie. S'il eſt ainſi (repart-elle) ie ne plains pas mon pot, ny mes œillets. La Seigneurie admirant ſa ſimplicité, luy commanda de demander ce qu'elle voudroit pour la recompenſe qu'elle meritoit d'auoir fait mourir Tiepoli, & qu'on la luy octroyeroit. Mes Seigneurs (dit-elle) ie ſuis vne pauure femme vefue, & chargée de beaucoup d'enfans. Ie ne poſſede rien que ce que ie gaigne en trauaillant de mes mains, ſi bien que i'ay beaucoup de peine à les nourrir, toutesfois ie les entretiendrois hõneſtement ſuiuant leur qualité, s'il ne me falloit mettre en reſerue tous les ans vingt ducats, que ie paye pour loüage de la maiſõ où ie demeure. Si vous auez deſir de me faire quelque bien, ie vous ſupplie me donner vne rẽte de pareille ſomme, & ie ſeray obligée, moy & mes enfans de prier Dieu pour le ſouſtien de la Republique, & pour voſtre proſperité. Le Duc, & les Seigneurs aſſemblez entrans en plus grãde admiration,

ration, pour ſa naïfue façon de parler, & de requerir, la voulurent recompenſer dignement, à fin qu'elle ſeruiſt d'exemple à la poſterité, pour ceux qui deſirent de ſeruir leur patrie. On luy ordonne mille eſcus de rente annuelle, payables pour elle, & pour les ſiens à iamais. La Seigneurie fiſt en outre ſes enfans & leur poſterité Gentilhommes, & pour marque eternelle de ce qui eſtoit arriué, elle voulut que tous les ans au meſme iour de S. Vito, on plantaſt vn eſtendart, & qu'on le mit à la feneſtre. Ceſt eſtendart eſt de taffetas cramoiſy. On y void peint S. Marc, patron de la Cité de Veniſe. A genoux eſt vne femme, & deuant elle vn pot d'œillets. Le Duc auec la Seigneurie, & tout le reſte des Citoyens, paſſent deuant en proceſſion ce meſme iour, & de là l'on va à l'Egliſe S. Vito. En outre il eſt ordonné que les armoiries de Tiepoli, & de tous les cõjurez qui eſtoient auec luy, ſeront effacées, oſtées, & rompuës, la part où elle ſeront trouvées, ſoit en plate peinture, ſoit en pierre, ou en bois, & que ceux qui les garderont, ſeront punis corporellement cõme complices de ſon execrable attentat. Que la maiſon de *Tiepoli*, aſſiſe ſur Realto, ſera razée, & qu'ẽ ſa place on dreſſera vne boucherie publique, afin que cela teſmoigne à la poſterité, que le lieu, où le deſſein auoit eſté pris de reſpandre le ſang innocẽt des citoyẽs, meritoit d'eſtre deſtiné pour eſtre abbreuvé du ſang des beſtes. La Seigneurie veut encor que ceux qui portẽt le nom

de

ſoient deſormais tenus & declarez incapables de pouuoir monter à la dignité Ducale, comme indignes de la qualité, qu'vn de leur race auoit voulu vſurper par la tyrannie. Elle enioinct auſſi qu'ils ayent à changer leurs armes, & qu'au lieu de celles qu'ils portoient auparauant, ils portent vn eſcu de gueules, broüillé de ſang, à vne queüe de ſcorpion d'argent. Armes dignes de l'autheur d'vne ſi grande & ſi abominable trahiſon. L'eſcu & le ſang ſignifioiẽt la marque perpetuelle, & le deſſein deſeſperé, qu'il auoit pris de reſpandre tant de ſang. Et la queuë de Scorpion, le venin de Tiepoli, qui auoit paru ſur la fin en la queuë de ſes actions. Ceſte queuë eſtoit d'argent, par ce que par argent il auoit corrompu les volontez du peuple, & fondé ſon execrable projet d'vſurper la Republique, au prix du ſang & de la mort du Duc, & de la Seigneurie, & de ſes Ciroyens. C'eſt la fin miſerable & Tragique de Tiepoli, commune preſque à tous ceux qui ſe laiſſent emporter ſi auant à leur ambition, qu'à la mienne volonté que ſon exemple ſeruiſt d'inſtruction à tous les perturbateurs du repos commun. Tant de mal-heurs qui en ſuccedent tous les iours n'enſanglanteroient pas les publiqs eſchaffauts. De ſi grands Capitaines & conducteurs d'armées, qui ont tãt de fois deffié la mort au milieu des plus ſanglants hazards, n'auroient point finy leur vie par la main d'vn infame bourreau. Ie m'eſtonne que ceux qui voyent ces ſpe-

cles, ou qui les entendent reciter, n'en deuiennent plus ſages. Il faut bien dire que l'ambition qui eſt aueugle, remplit auſſi d'aueuglement tous ceux qu'elle poſſede vne fois. Ils courent auſſi librement à leurs funerailles, qu'à des nopces, & il n'y a eſperance de meſchanceté qu'ils n'attentent, pourueu qu'ils eſperent de dominer.

O Ange tutelaire de la France, qui auiez ſi lõgtemps conſerué noſtre grand Roy, & deſtourné de ſon chef les poinctes homicides, & qui pour nos pechez auez ſouffert, qu'il nous fut rauy, vueillez garder la ſage & genereuſe Marie. Beniſſez toutes ſes entrepriſes, & permettez (ô grand Dieu) qui auez commandé à vos Meſſagers volãts, de planter leur camp tout à l'entour de ceux qui vous craignent, que le bon Ange accõpagne touſiours noſtre Monarque. Acheuez par ſa maince que les Oracles luy promettent, & qu'à meſure que ſes ans croiſtront, voſtre grace s'augmente auec luy de telle ſorte, que les autres Roys apprennent de luy à regir leurs Empires. Que la valeur de ce digne ſucceſſeur du grand Henry, arbore vn iour voſtre Croix aux terres Idumées, & que le bruict de ſa ſageſſe attire les Princes les plus eſloignez pour luy venir offrir leurs ſceptres, & s'vnir auec luy, à eſtendre la domination de voſtre Chriſt par toutes les Prouinces de la terre: afin que viuans ſous vne meſme foy, & ſous vn meſme Roy, nous celebrions voſtre gloire, & meſlions nos Cantiques de loüanges, auec ceux des eſprits bien heureux.

FLAMF

FLAMINIE, DAME Romaine, pour eſpouſer ſon amoureux, faict mourir Altomont ſon mary, & de ce qui en aduient.

HISTOIRE XIV.

IE Ay proteſté au commencement de ceſt ouurage, que ie ne voulois point nommer de propre nom, ceux de qui ie publie la fin funeſte & tragique.

Pour quelques particuliers, ie ne veux diffamer pluſieurs honneſtes familles. Ie me contente de rapporter la verité du ſubject, les lieux, ou les Prouinces où les choſes ſont arriuées; enſemble le temps à peu pres, encores qu'il n'en ſoit pas trop de beſoin, puis qu'il n'y a point icy d'Hiſtoire en ce volume, qui ne ſoit aduenuë depuis vingt ans. Il n'y a gueres d'auantage de celle que ie vay vous reciter.

Ceux qui ſçauent tant ſoit peu les affaires du monde, n'ignorent point que nous auons veu aſſis dans la Chaire de S. Pierre, vn Pape

ſorty de fort bas lieu. Il eſtoit fils d'vn pauure Contadin, ou payſant, d'vn village qui eſt ſitué pres de Senogaille, en la marche d'Ancone. Deux Cordeliers l'amenerent du lieu de ſa demeure à Rome, & là il profita ſi bien aux bõnes lettres, qu'eſtant paruenu en aage, ſon ſçauoir le rendit en fin Pere Gardien de leur Conuent. Et comme quelque different touchant la religion fut ſuruenu en Eſpagne, il y fut enuoyé par Pie V. en qualité d'Inquiſiteur, reformateur, où il s'aquitta ſi dignement de ſa charge, qu'eſtant de retour à Rome, il y receut le chapeau de Cardinal. Quand il fut paruenu à ceſte tres-illuſtre dignité, il commença à faire du bien à ſes pauures parés, & meſmement il retira chez luy vn ſien frere, que nous appellerons Altomont. Ceſt homme, bien que nourry toute ſa vie au village, ſe rendit neantmoins en peu de temps ſi bien verſé aux affaires que l'on fait en Cour de Rome, qu'on euſt dict qu'il n'é auoit iamais bougé. Il auoit vn bon ſens, qui ayant eſté cultiué, meritoit d'eſtre employé.

Le Cardinal ſon frere, qui eſtoit vn des grands hommes de noſtre ſiecle, ayant auſſi remarqué ſon iugement, luy acheta vn office honorable, qu'il exerçoit ſans reproche. Il paſſa en l'exercice de ceſte charge quelques années, ſans qu'il luy prit enuie de ſe marier. Durant ce temps, il y auoit en la ville vne Dame d'honneſte famille, fort accorte & fort galante, nous la nommerons Flaminie. Ses parens luy auoient faict apprendre en ſa plus tendre ieuneſſe tout plein d'exerci-

ces

ces vertueux. Entre autres elle ioüoit ſi parfaictement du luth, qu'il n'y auoit Maiſtre en Italie qui oſaſt s'eſgaler à elle. Ses attraicts & ſes appas joincts à ſa beauté, bonne grace, & autres loüables parties, eurent tant de puiſſance ſur Altomont, qu'il en deuint extremement amoureux. Le Cardinal ayant appris ceſte nouuelle amour, par l'ouuerture que ſon frere luy fit du mariage qu'il pretendoit contracter auec Flaminie, ne vouloit nullement y preſter ſon conſentement, ſoit qu'il preſageaſt le malheur qui en ſuccederoit, ſoit qu'vne autre occaſion l'en diuertiſt. Neantmoins vaincu par les larmes, & par les ſupplicatiõs d'Altomont, il s'y accorda en fin, & fiſt demander ceſte fille à ſes parens. Eux voyants que ceſt homme auoit des moyens, & vn frere encores colloqué en vn ſi haut degré d'honneur, de qui il pouvoit retirer beaucoup de commoditez, la luy accorderent fort librement, ſans s'informer ſi elle l'auoit agreable. Faute notable où tombent le plus ſouvent les peres & les meres, qui ne regardent qu'à ce qui leur ſemble bon & expedient, & ne conſiderent pas que tous les enfans ne ſont pas de ſi bon naturel que de ſe conformer à leurs volontez. Flaminie eſt doncques accordée outre ſon gré à Altomont. Elle n'oſe contredire à ſes parens, & toutesfois elle ne peut oublier l'amour qu'elle porte au Seigneur Saluſte. C'eſtoit vn Gentil-homme Romain, des plus accomplis de la ville. Il auoit long temps faict l'amour à ceſte fille, & par ſa perſeuerance, & par ſon

merite, acquis ſes bonnes graces. Comme il penſoit iouyr du fruict de ſes amours par l'honneſte voye du mariage, voila qu'vn autre que l'on croit plus riche que luy, eſt preferé, & luy fraudé de ſon attente. Quand il ſceut que le mariage d'Altomont & de Flaminie eſtoit conclud, il ſe mit à maudire l'Amour & ſon infortune. Il accuſa les aſtres non coulpables de ſon mal-heur, & profera tout ce que la rage profere lors qu'elle s'eſt renduë maiſtreſſe de noſtre raiſon. Haldiſoit-il, cruel Amour, faut-il qu'apres tant de peine & de trauail i'aye battu les buiſſons, & qu'vn autre prenne les oyſeaux. Eſt ce cecy le ſalaire que reçoiuent ceux qui paſſent les ſoirs & les nuicts à te ſeruir? O indigne recompenſe! ô malheureuſe fortune, à quoy me reſeruois-tu le iour que ie receus naiſſance. Et vous aſtres, complices de mon cruel deſtin, pourquoy ne reſpandiez vous toute voſtre mauvaiſe influëce à mon berceau. Si ie fuſſe mort au poinct que ie venois de naiſtre, ie ſerois bien heureux & ne reſſentirois pas maintenant le plus cruel martyre, que le deſeſpoir faict ſouffrir.

Tandis que Saluſte lamente la perte de ſes amours Flaminie ſouſpire la ſienne. Elle appelle cent fois la mort à ſon ſecours & accuſe d'iniuſtice ſes parens. Quelques fois elle entre en vn ſi cruel deſeſpoir, qu'elle veut ouurir ſon ſain d'vne dague, ou aualer des charbons ardens cõme Porcie Cependant Altomont la viſite, & elle diſſimule ſa paſſion, & luy faict aſſez bon recueil en apparence, pour ne donner poinct ſubiect à ſes pere, & mere

& mere, de ſe faſcher contre elle, & de l'accuſer iuſtemẽt de deſobeyſſance. En fin le mariage s'accomplit, & Altomont recueille la premiere fleur de ſa virginité. Toutesfois vn autre en a la penſée. Elle ne peut l'arracher de ſon cœur, quelque ſoing qu'elle y puiſſe mettre, tant ceſte premiere amour y eſtoit enracinée. Saluſte apres s'eſtre aucunement reſolu à ceſte perte, s'efforçoit de ſe diuertir, & s'oſter de la memoire ceſte affection, par la viſite qu'il faiſoit d'autres ſubiects, & le temps commençoit peu à peu à rendre ce feu languiſſant, lors qu'il ſe treuva vn iour aux champs, au cariage d'vne ſienne parente, où Flaminie auoit eſté inuitée auec ſon mary. Ils n'eurent pas pluſtoſt ietté les yeux l'vn ſur l'autre, qu'amour commença de r'allumer ſon eſtincelle preſque eſteinte. Si Flaminie euſt ſi bien oſé s'approcher de Saluſte, comme elle luy lançoit à tous moments des regards doux & pitoyables, elle luy euſt bien toſt declaré le mal qui la poſſedoit. Mais la crainte qu'on ne deſcouuriſt ſa paſſion, ne luy donnoit point d'autre permiſſion, que l'vſage des œillades, qui teſmoignent aſſez à Saluſte ce que ſon cœur vouloit dire. Apres diſner le nouueau marié fit apporter vn luth, qu'il mit ſur la table, & auec la compagnie pria Flaminie d'en vouloir ioüer. Son mary meſme l'é requit. Elle apres quelques excuſes ſe voyant preſſée par les prieres d'vne ſi honneſte aſſemblée, prit l'inſtrument, & l'ayant mis d'accord, ſe mit à le toucher ſi melodieuſement, & à y marier ſi bien la douceur de ſa voix,

qu'on euſt dit que quelque eſprit celeſte eſtoit deſcendu en terre, pour y faire entendre la douce harmonie du Ciel. Apres pluſieurs airs qu'elle accorda ſur le luth, elle ſe mit à ietter vn regard ſur Saluſte, capable de faire mourir & reuiure à meſme temps, & puis chanta ces vers, qu'elle meſme auoit compoſez en ſa langue Italienne. Vn mien amy me les donna à Rome. Ils commencent ainſi, *Cruel Amour.* Ie les ay traduicts mot à mot en ceſte ſorte, ſans y adiouſter ny diminuer.

CHANSON.

Cruel amour ceſſe de me pourſuiure:
Ne vois-tu pas que mon cœur eſt à toy,
Et que pluſtoſt ie ceſſeray de viure,
Que de changer de conſtance & de foy?
Ie ne m'en puis, ny ne m'en veux diſtraire:
Amour a ſçeu nos cœurs trop bien lier,
Quoy que le Ciel me ſoit touſiours contraire,
Ie ne ſçaurois ſon merite oublier.

Toute l'aſſemblée ne ceſſoit de loüer les parties & loüables qualitez dont ceſte Dame eſtoit accomplie, lors que Saluſte touché au vif de ſon amour, taſchoit de l'accoſter, pour luy declarer l'eſtat où il eſtoit reduit, & pour la requerir d'auoir pitié de ſõ mal. Elle n'eſtoit pas en moindre peine, & ſi la crainte de ſon mary ne l'euſt retenuë, elle euſt bien toſt accõply le deſir qu'elle auoit de parler à luy. En fin l'heure de partir eſtãt venuë, la compagnie prit congé des nouueau-mariez. Altomõt mena ſa femme à ſon logis, & Saluſte s'en retourna

retourna auſſi, accompagné de quelques ſiens amis, auec le regret de n'auoir pas eu la liberté d'entretenir ſa Maiſtreſſe. La couſtume du pays eſt ſemblable à celle de France, où les femmes mariées diſcourent librement auec les hommes.

Les Italiens ſont plus jaloux, & tiennent pour maxime, qu'on doit garder & enfermer les femmes auſſi bien que les poules, autrement on eſt en dãger de les perdre. Couſtume que ie ne ſçaurois approuuer, puis qu'il eſt impoſſible d'empeſcher vne femme de mal faire, quand elle en a fait la reſolution, Les murailles, ny les tours d'airain, ne ſont pas capables de les retenir. Toutes les hiſtoires anciennes & modernes le teſmoignent, & ceſte-cy encores vous l'apprendra, ſi vous prenez la peine d'en voir la ſuite.

Quand Flaminie fut arriuée au logis auec ſon mary, elle feignit de ſe treuver vn peu mal, de ſorte qu'elle ſe retira dans vne chambre eſcartée pour s'y repoſer. Ce fut à l'heure que la violence de ſon amour, ne pouuant plus ſe cõtenir, ſa bouche profera ces paroles : *Viuray-ie doncques* (diſoit elle) *touſiours en ceſte miſere, ſans que ie donne remede à mon mal ! Seray-ie comme la biche bleſſée, qui porte le dard qui luy perce le corps, & qui au lieu de rechercher le dictame, pour l'en tirer, fuit par mõts & par valées, & par plaines, ſans conſiderer qu'elle ne s'eſloigne point de la cauſe de ſa bleſſeure ? Porteray-ie touſiours dans mon cœur la cruelle fleſche de l'Amour, en fuyant la douce Panacée qui l'en peut arracher ? Non, non, il eſt temps que la gueriſon s'en*

enſuiue, & que ie foule aux pieds tous les vains reſpects de ceſte chimere d'honneur, qui prend naiſſance du cerueau creux des maris ialoux. Acheuant ce diſcours, elle prend du papier & de l'anchre, & puis elle eſcrit à ſon Saluſte cette lettre.

L'Amour que ie vous porte, ne permet pas que ie ſouffre dauantage, ſans vous en donner vne entiere cognoiſſance. La faſcheuſe eſtraincte dont ie ſuis liée, n'eſt pas aſſez forte, pour m'empeſcher de vous voir, ſi vous auez le courage de vous treuver demain à l'heure, & au lieu que ceſte fidelle meſſagere vous aſſignera: Si vous m'aimez, cõme vous m'auez autrefois proteſté, vous y treuverés celle qui meurt mille fois le iour, pour ne vous voir pas, & qui vit de l'eſpoir qu'elle a de bien-toſt vous voir. A dieu ſeul eſpoir de mes deſirs.

Ayant clos ceſte lettre, elle appelle vne ſienne fille de chambre nommée Lucie, en qui elle auoit vne entiere confiance, & apres l'auoir coniurée de tenir ſecrettes ſes amours, elle la prie de porter ceſte lettre, & de la donner habilement à Saluſte. Lucie ſceut ſi bien faire ſon meſſage, qu'ayant eſpié l'occaſion que Saluſte ſortoit de chez luy, elle le tira à part, & luy ayant rendu la lettre luy expoſa ce que ſa Maiſtreſſe luy auoit cõmandé de luy dire particulierement, & de peur d'eſtre deſcouverte, s'en retourna auſſi-toſt vers elle. Si ceſte nouvelle fut agreable à noſtre amoureux, i'en laiſſe le iugement à ceux qui deſeſperez de iouyr du fruict de leurs amours, voyent en vn moment la fortune leur tourner ſon regard amiable.

ble. Quand il eut ouvert la lettre, & leu ce qu'elle contenoit, il benit mille fois l'Amour, de la recompenſe qu'il luy donnoit, de tant de trauaux qu'il auoit endurez, & ce reſte du iour auec la nuict qui ſuruient, luy ſemblent vn ſiecle, tant ils retardent (comme il luy eſt aduis) leurs courſes. *Que ta venuë* (diſoit-il) *eſt longue, ô belle Courriere du iour. Si l'Amour a quelquesfois poſſedé ton ame, prens pitié d'vn pauure amoureux, qui attend la recompenſe de ſes trauaux par ton heureuſe arriuée. Helas! ie penſe que le plaiſir que tu reçois à baiſer ton Cefale, te retient ainſi dans le lict pareſſeuſe, ſans te ſoucier de la peine des autres.* En fin apres auoir long-temps inuoqué le iour, l'Aurore vient, qui rend vermeil l'azur du Firmament, & qui chaſſe les tenebres de la nuict. Noſtre amoureux de qui le repos auoit eſté interrompu, ſaute du lict, & de peur de manquer au lieu de l'aſſignation, & à l'heure que Lucie luy auoit donnée, il aime mieux y aller de bonne heure, & y attendre, que d'y eſtre attendu. C'eſtoit en vne Egliſe au de là du Tybre, où le rendez-vous s'eſtoit donné. Profanes, qui d'vn lieu d'Oraiſon, font vne ſpelonque d'adultere! O maudits & deſeſperez, n'auez-vous point de honte de voſtre vilenie, & ne craignez-vous pas que celuy qui voit tout, ne vous chaſſe plus rudement de ſa preſence, qu'il ne fiſt ceux qui faiſoient autresfois de ſon tẽple vne cauerne de larcins? O Dieu où eſt voſtre foudre, que vous n'employez la rigueur ſur ceux qui cõmettent ſes ſacrileges. Il n'y en a que trop auiourd'huy

d'huy, & il faut bien dire que voſtre patience eſt infinie puis qu'elle void, & qu'elle ſouffre de telles ordures.

Saluſte n'eut gueres demeuré dans ce lieu ſacré, qu'il y veid entrer Flaminie, qui pour contrefaire la deuote, s'en va agenoüiller deuant vn Autel, & ſon chappellet entre les mains, marmotter des oraiſons. Luy s'approche, & s'agenoüille pareillement aupres d'elle, & fait ſemblant de prier Dieu : mais en effect, ils commencent à diſcourir de leurs ſales amours, & à ſe plaindre de ce qu'ils viuoient ainſi ſeparez l'vn d'auec l'autre. Ce n'eſtoient que ſouſpirs & que regrets. En fin Flaminie appiẽd vn moyen à Saluſte pour la venir voir. C'eſt vne petite porte, qui reſpõdoit à vn jardin, par où il pouvoit entrer dans ſa chãbre, ſans eſtre apperceu de perſonne. Le logis où Altomont ſe tenoit, eſt vn lieu fort eſcarté, entre ſaincte Marie Major, & la Trinité du Mont. On l'appelle la vigne du Cardinal ſon frere. Il n'y a que bien peu de maiſons à l'entour, & encores ce ſont maiſons de plaiſance, & qui ne ſont pas ordinairement ſi habitées, que celles du cœur de la ville. Ainſi ayãs diſpoſé du moyen de ſe voir, & de ſatisfaire à leurs deſirs impudiques, ils ſe ſeparent, de peur de ne donner point de ſoupçon de leurs amours à quelqu'vn de leur cognoiſſance, qui euſt peu ſuruenir. Saluſte ne manque pas le ſoir meſme tandis qu'Altomont eſt chez ſon frere, d'aller treuver ſa Maiſtreſſe, qui le faiſoit attẽdre par Lucie à l'huis de ce jardin, où cependant Flaminie ſe pourmenoit.

noit. Quand il fut entré, & qu'ils ſe veirent, ils coururent l'vn vers l'autre. Ce n'eſtoient que baiſers, & qu'embraſſemens. A peu pres que leur ame à demy folle de plaiſir, ne quittaſt la demeure de leurs corps. En fin ayans repris leurs eſprits que le trop grãd contétement leur auoit preſques oſté, Flaminie mena dans ſa chambre ſon amoureux, là où il commença de ſoüiller le lict d'autruy, & de violer la couche honorable, & ſans macule, dont Dieu a fait vn grand Sacrement en ſon Egliſe. Apres auoir aſſouuy leur volupté, ils confirmerẽt leur amour par vne promeſſe qu'ils ſe firent reciproque, de s'aymer iuſques à la mort. Ils continuërent en leurs ſales paſſe-temps pluſieurs iours, ſans que perſonne s'en apperceuſt. Mais il n'eſt rien de ſi caché, qui ne ſe deſcouvre à la fin. Il n'eſt point de feu, qui ſorte ſans fumée, & principalemẽt celuy de l'Amour, qu'on ne peut receler que bien difficilement.

Tandis qu'ils ſe voyent preſque tous les iours, & qu'ils en ont la commodité, parce qu'Altomõt eſt ordinairement au Vatican, ou bien chez ſon frere, de qui il gouvernoit la maiſon, il arriue qu'vne ſeruante du logis, natifue du village du mary, eſtant entrée dans ſe jardin, pour y cueillir certaines herbes, s'y endormit ſi bien, qu'elle y paſſa tout le iour ſoubs vn arbre, ſans que perſonne s'en apperceut. Comme la nuict fut venuë, elle ouvrit les yeux, bien eſtonnée d'auoir tant dormy, & comme elle vouloit ſe leuer, elle entendit des perſonnes qui parloient enſemble. La

cutio

curioſité luy fit tendre l'oreille, de ſorte qu'elle ouyt quelques diſcours amoureux, que Saluſte & Flaminie tenoient l'vn à l'autre, & entreuit des baiſers qu'ils ſe donnoient, lors qu'il prenoit congé de ſa Dame. Ceſte ſeruante ne dit mot; mais elle ſe leva tout doucement, & entra dans le logis. Apres ne pouvant ſupporter l'iniure qu'on faiſoit à ſon Maiſtre, elle luy recita à ſon retour ce qui ſe paſſoit à ſon deſauantage. Altomont fut bien esbahy de ces nouvelles. Il devint dés l'heure meſme tout penſif, & ne peut ſi bien diſſimuler ſa paſſion, que ſa femme qui eſtoit la plus fine & la plus accorte de ſon temps, ne s'apperceuſt auſſi-toſt, qu'il auoit martel en teſte. Et ſe doutant bien de ce qui en eſtoit, elle fit aduertir le lendemain au matin Saluſte, de ne reuenir plus à ſon logis, iuſques à tant qu'elle luy mandaſt, parce qu'elle craignoit que ſon mary n'euſt deſcouvert quelque choſe de leurs amours. Cependant Altomont commence à prendre plus particulierement garde ſur les deportement de ſa femme. Il met à l'entour d'elle des perſonnes qui eſpiét ſes actiós, & celles de Lucie, qui ne peut ſi bien faire ſes meſſages, qu'on ne la deſcouvre en fin parlant à Saluſte. Quand Altomont en eut appris la nouvelle, il fut aſſeuré de ce dont il eſtoit aucunemét en doute. Il auoit deſia ſçeu comme ce Gentilhomme auoit aimé ſa femme durant qu'elle eſtoit fille, de ſorte qu'à l'heure meſme qu'il ſceut de la ſeruante ce qu'elle auoit apperceu dans le jardin il eut ſoupçon de ce qui ſe paſſoit entr'eux. Leurs

amours

amours ayant ainsi esté descouvertes, il cõmence à mal traicter sa femme, luy reproche sa faute, la tient enfermée, & chasse Lucie. Le Cardinal son frere est aduerty de ce mauuais mesnage, & n'en dit autre chose, sinon que s'il a commis la folie, il faut qu'il la boiue. La ville de Rome en est aussi abbreuvée. Salluste n'ose plus approcher du logis de sa Maistresse. Il lamente, il pleure, nõ tant pour son malheur, que pour la captiuité de celle de qui depend toute son esperance. Si la crainte & le chastiment des hommes ne le retenoit, il iroit vn iour rompre les portes du logis, pour s'en aller auec elle en vne autre contrée. Six mois se passerent en ces tumultes, durant lesquels Flaminie sceut si bien regaigner les bonnes graces de son mary, par ses allechemens, qu'elle eut plus de liberté qu'auparauant. Elle luy auoit iuré de ne voir iamais Salluste: mais c'estoient des sermens amoureux, dont la miserable croyoit les Dieux ne tenir point de conte, & n'en faire que rire. Soubs ceste promesse son mary auoit mis toutes choses sous le pied, & les tenoit comme iamais non arriuées. Mais qu'il est mal-aisé de destourner vne mauuaise ame de sa malice! Flaminie n'eust pas plustost la clef des champs, qu'elle fit pis qu'auparauant. Et au lieu que son Adultere auoit accoustumé de la venir voir à son logis, elle l'alloit treuver à vn autre, où il l'attendoit aux heures entr'eux assignées. Là il se mocquoient de la patience & de la sottise d'Altomont, que sa femme sçauoit si bien endormir, qu'il n'y voyoit plus goutte.

goutte. Toutesfois faſchez à la parfin de n'auoir pas toute la liberté qu'ils deſiroient d'auoir, ils attenterent vne choſe horrible & deteſtable contre la perſonne du mary. Le project fut de s'en deffaire, & de l'envoyer en l'autre monde, afin d'auoir puis apres moyen de ſe marier enſemble. Vne fois Flaminie auoit reſolu d'y employer le poiſon, mais Saluſte craignant qu'elle ne fut deſcouuerte, prit ſur luy la charge de le deſpecher. Ie vous ay dit cy-deſſus, que le lieu où faiſoit ſa demeure Altomont, eſt eſcarté du cœur de la ville : car du coſté où eſt la vigne de ſon frere, il y a peu de maiſons, ſi ce n'eſt des Palais, & autres baſtimens des grands de Rome, qui y vont pour s'y pourmener ; & pour y prendre l'air. Le mary auoit accouſtumé de ſe retirer bien tard, tantoſt il venoit du Vatican, où ſon office l'appelloit tous les iours : tantoſt de chez ſon frere, comme ayant la charge & l'adminiſtration de ſa maiſon. Saluſte voyant que la plus aſſeurée, & la plus ſecrette voye eſtoit de l'attaquer comme il s'y retiroit, fait ſi bien qu'il gaigne vn valet qu'il auoit, & par belles promeſſes l'induit à eſtre complice de l'aſſaſſinat qu'il vouloit faire. Ils ſe cachent doncques vn ſoir à vn coing proche du logis d'Altomont, où ils l'attendent pour luy oſter la vie. La choſe eſtoit plus horrible pour l'entrepriſe, que mal-aiſée pour l'execution : car le pauure homme qui ne ſongeoit à aucun mal, venoit ce ſoir du coucher du Cardinal ſonfrere, pour ſe retirer en ſon logis qui eſtoit tout contre. Ces homicides, ſans

rien

rien dire l'aiſſaillent & luy donnent deux ou trois coups d'eſpée au trauers du corps auant qu'il ait moyen de crier. A peine peut-il proferer, a l'ayde qu'il vomit auec ſon ſang ſa vie. Vn de ſes domeſtiques entendit ſon cry, & courut pour voir que c'eſtoit, mais ce fuſt trop tard. Il le treuua eſtendu de ſon long, tout ſoüillé de ſon ſang. Il ſe mit à crier, & tout le logis vint au ſecours, & entre autres ſa femme. Voyant ce ſanglant ſpectacle, la fauſſe femelle tombe de ſon haut, & contre-fait l'eſuanouye, tandis que ceux du logis dolents & eſplorez, emportent le corps dans le logis, & le couchent ſur vn lict.

Flaminie monſtroit en apparence le plus grand dueil qu'on puiſſe imaginer. Elle arrachoit ſes cheueux, eſgratignoit ſon viſage, battoit cruellement ſon ſein, & proferoit des regrets pitoyables. O Ciel (diſoit-elle) que t'ay-ie fait, que tu me priues de la compagnie d'vn ſi cher eſpoux! Faut-il que ie perde ſi toſt le meilleur mary qui fut iamais au mõde, & encores par vne auanture ſi triſte, & ſi funeſte? Cruel, quiconque tu ſois, qui as cõmis vne telle meſchanceté, ſçaches que ſi ie la deſcouvre, i'en pourſuiuray la vengeance, par les voyes de la Iuſtice, & ne ceſſeray iuſques à tant que i'aye par ta vie appaiſé ces Manes. Que ſi ceſte voye me mãque, aſſeure toy, que moy meſme ie trẽperay mes mains dans ton ſang, & t'arracheray le cœur, ſans auoir aucune pitié: non plus que tu n'en as point eu de celuy qui ne meritoit pas de reſſentir vne telle cruauté. O mort auance la fin

de mes iours, puis que i'ay perdu tout mon repos, & mets dans le tombeau ceux qui n'auoiẽt qu'vn meſme cœur, & qu'vne meſme volonté. Finiſſant ces regrets, elle s'alloit iettant ſur le corps mort de ſon mary, qu'elle baiſoit & embraſſoit eſtroictement, & ſembloit qu'elle y vouloit laiſſer la vie. Les domeſtiques auoient bien de la peine à l'en retirer, & à la conſoler. Tandis le logis du Cardinal eſt abbreuvé de ces triſtes nouvelles. Il dormoit deſia de ſon premier ſommeil, lors que ſon valet de chambre l'éueilla, & l'aduertit du meurtre de ſon frere. Luy comme vn homme diſſimulé, s'il en fuſt iamais au monde, ne s'en eſmeuſt autrement en apparence, mais il ne laſſe pas pourtant d'en reſſentir vne extreme douleur: car il l'aymoit à l'eſgal de luy meſme. Il croit dans ſon ame auſſi toſt, que Saluſte & Flaminie ont perpetré ceſt acte, & le iuge par ce que ſon frere eſtoit vn homme paiſible, qui s'acqueroit tout le monde pour amy, & qui n'offençoit iamais perſonne. Or il auoit cognoiſſance de leurs amours, & du different qui eſtoit interuenu pour ce ſubject autresfois, entre le mary & la femme. Mais ce qui le confirma encores plus au iugement qu'il en faiſoit, ce fuſt quand on luy rapporta les plaintes & les regrets de Flaminie, quelle proferoit auec tant de paſſion, qu'on croyoit qu'elle en deuoit mourir. *Meſchante louue* (diſoit ce iudicieux Cardinal à part luy) *tes ſouſpirs ſont des ſouſpirs de Muſique. Ils partent de ta bouche, & non pas de ton cœur. Tes larmes*

larmes reſſemblent à celles du Crocodille, qui pleure pour attraper quelque paſſant au riuage du Nil. Dieu me face la grace de me venger de voſtre meſchanceté, que ie diſſimuleray pour encores, attendant que ie vous puiſſe donner à tous deux le payement que vous meritez. Ruminant ce diſcours dans ſon ame, il monſtroit en apparence autre choſe qu'il n'auoit dans le cœur, & proferoit tout haut ces paroles: *Dieu ſoit loüé du bien & du mal qu'il me donne: Dieu vueille pardonner à ceux qui ont perpetré ceſt acte indigne & mal heureux.* Quand le ſoir fuſt arriué toute la ville de Rome fuſt remplie de la nouvelle de ceſt aſſaſſinat. Tout le monde regrettoit ce mary, qui eſtoit en eſtime d'eſtre vn fort homme de bien. Pluſieurs faiſoient diuers iugements de ceſte mort, & preſques tous ſe rapportoient à Saluſte, & à Fleminie, dont l'on ſçauoit les anciennes frequentations. Si le Cardinal euſt voulu, il les euſt faict ſaiſir tous deux & conſtituer priſonniers, & par des indices qui n'eſtoient que trop grands, ioincts à ſon auctorité, il eſtoit capable par vne queſtion de tirer la verité du faict. Mais il conſideroit que s'il en commençoit vne fois la pourſuitte, ſon honneur l'obligeroit d'en voir vne fin à ſon aduantage, & par meſme moyen il acquerroit force ennemis: parce que ces adulteres, & principalement Saluſte, auoient pour parens les principaux de la ville, & appartenoient à tout plein de Prelats, & de Cardinaux. Ceſte conſideration le

retint. Ie croy fermement qu'il aſpiroit au Papat, & il iugeoit qu'on ne paruenoit pas en ce ſupreme ſommet d'honneur, en faiſant des ennemis. Quelquesfois vn petit compagnon en peut deſtourner la fortune. Les exemples en ſont ordinaires. Ce Cardinal doncques ſupporte ceſte perte conſtamment : pendant que tout le peuple admire ſa douceur & ſa patience. Flaminie qui faiſoit tant l'eſplorée, voyant qu'apres que ſon mary fut mis dans le tombeau, on n'en faiſoit non plus de bruit que de choſe non iamais aduenuë : commence à prendre courage, apres s'eſtre retirée en la maiſon de ſon pere. Tandis Saluſte apres cét aſſaſſinat, ayant appris que le peuple murmuroit cõtre luy, & qu'il l'en croyoit eſtre l'autheur, pour ſe purger de ce ſoupçon, va trouuer le Cardinal en ſon logis, qui le reçoit fort humainemẽt, & auec des feintes ambraſſades. Saluſte luy dit, qu'il vient pour luy rendre raiſon d'vn mauuais bruit qu'on publie par la ville, qu'il eſtoit l'aſſaſſin de ſon frere. Que c'eſtoit la plus grande calomnie qui fut iamais inuentée contre vn homme de bien. Qu'il auoit touſiours faict profeſſion de l'honneur du monde, & plus encores de celuy de Dieu : que iamais vne ſi deteſtable penſeé n'eſtoit entrée dans ſon ame, & qu'auant que de perpetrer vn acte tant indigne d'vn Caualier, il voudroit ſouffrir mille morts. Qu'à ces fins, il ſupplioit ſon Illuſtriſſime Seigneurie de n'auoir pas ceſte croyance, que ſes ennemis taſchoient d'imprimer par tout, afin de le rendre odieux:

mais

mais de le tenir au rang de ſes plus humbles ſeruiteurs, pendant que le temps deſcouurtiroit la verité du fait. Le Cardinal diſſimulant touſiours tout ce qu'il en penſoit, luy reſpondit qu'il pouuoit dormir en aſſeurance de ce coſté là : que iamais il n'auoit creu qu'vn Gentilhomme d'honneur & de reputation, comme il eſtoit, euſt voulu commettre vne choſe ſi eſloignée de ceux qui portent le tiltre de Nobles. Ie vous eſtime (diſoit-il) Seigneur Saluſte, trop homme de bien & d'honneur. Ie fais trop de cas de voſtre merite, & de la franchiſe de voſtre ame. Et pour preuue que ie n'adiouſte point de foy à ces meſdiſances, vous me ferez plaiſir de me viſiter ſouuent comme bon amy. Ie n'ay rien qui ne ſoit à voſtre ſeruice. Voilà comme ce fin vieillard endormoit Saluſte. Il en faiſoit autant à Flaminie qui l'alloit voir ordinairement : Ainſi nos amoureux croyants que tout eſtoit calme, iouyſſoient librement de leurs amours, attendants que l'an du dueil eſtant expiré, ils peuſſent s'eſpouſer ouuertement. Toutesfois comme ceux qui ont commis de telles meſchancetez, ſont touſiours en peur, ils delibererent d'entaſſer crime ſur crime.

Le valet qui auoit aſſiſté Saluſte en ſon aſſaſſinat eſtant ſeul qui les pouuoit deſcouurir, ils reſolurent de l'enuoyer tenir cõpagnie à Altomont. Ce qu'ils firent par le moyen du boucon qu'ils luy donnerent. Iuſte punition de Dieu, qui punit les meſchans par les meſchans. C'eſt le fruict du

peché. On eſt contraint de le gouſter toſt ou tard. Nos adulteres en ſçauront que dire, ſur la fin de ceſte Tragedie,

Les voilà doncques deliurez (comme ils eſtiment) de toute crainte. La fortune leur rit. Il ſemble que tout contribuë à leurs meſchancetez. La ſaincte bonté du Cardinal les endort. Ils croyent que c'eſt vn homme qui ne penſe qu'aux choſes de l'autre vie, & que celles de ce ſiecle luy ſont toutes indifferentes. Ce iugement qu'ils en font eſt cauſe, qu'apres que l'an & le iour eſt paſſé depuis la mort d'Altomont, Saluſte eſpouſe impudemment Flaminie. C'eſt à l'heure que toute Rome vid à l'œil que ce qu'on auoit ſoupçonné n'eſtoit que trop veritable. Les amis & les parens du premier mary en crient tout haut. Sa ſœur, mere d'vn grand & renommé Cardinal qui vit à preſent, les mettoit en Iuſtice, ſi ſon frere ne luy commandoit de ſe taire. En effect il ne vouloit pas perdre ſi temerairement le ſouuerain degré où il aſpiroit. Tout vn temps on ne parloit que de ce mariage: mais en fin quelque autre ſubject eſtant ſeruenu, ceſtuy-cy vint à s'eſteindre, de ſorte qu'on ne s'en ſouuenoit plus. Ioinct que le Cardinal paſſant en Carroſſe deuant le logis des nouueaux mariez s'y arreſtoit bien ſouuent, & les viſitoit: comme pareillement auſſi eux luy rendoient ſa viſite. En apparence Saluſte eſtoit vn des meilleurs amis de ce Cardinal, au grand eſtonnement de ceux qui voyoient ces choſes, & qui auoient appris le meurtre de ſon frere, & les

iuſtes

iuſtes reſſentiments qu'il en deuoit auoir.

Comme cecy paſſe de la ſorte, il arriue que le bon Pape, qui tenoit alors les clefs de ſainct Pierre, vint à deceder, Dieu mette en paix ſon ame. Toute la Chreſtienté luy eſt grandement obligée, tant pour la reformation qu'il fit du Calendrier, que pour celle du Clergé. On ne dira iamais de luy qu'il ſoit entré au Pontificat comme vn Renard, qu'il y ait regné comme vn Lyon, & qu'il y ſoit mort comme vn Chien. Ses vertueux deportemens ont touſiours teſmoigné la ſincerité de ſon ame, qui ſans doute recueille maintenant au Ciel la fin de ſes trauaux. Mais pour reuenir à noſtre Hiſtoire, dont ie m'eſtois deſtourné, par la memoire d'vn ſi grand Paſteur de l'Egliſe, les Cardinaux s'aſſemblerent au Conclaue pour proceder à l'election d'vn nouueau Pape. On eut bien de la peine en ceſte election. Il y auoit tant de brigues, que quand on penſoit auoir acheué, tout eſtoit à recommencer.

En fin par l'inſpiration du S. Eſprit, & par l'entremiſe de ce grand Cardinal Farneſe, dont le ſouuenir vit encores dans Rome, & y viura eternellement, pour tãt d'obligations que les Citoyés luy ont, le Cardinal frere d'Altomont eſt crée Pape contre l'opinion de tout le monde, & contre l'eſpoir de pluſieurs. Apres les ceremonies acheuées, il eſt aſſis en la chaire de ſainct Pierre. Ses amis le viennent feliciter. Ce ne ſont que recõpenſes, & que biens-faicts, qu'il diſtribuë enuers ceux qu'il cherit. Iamais il n'y eut Pape

ſi recognoiſſant. Saluſte & Flaminie furent bien eſtonnez du ſuccez de la ſouueraine grandeur. Ils penſent alors à leurs conſciences, & leur ſemble deſia qu'ils reçoiuent de la main d'vn bourreau le chaſtiment qu'ils ont merité. Ils s'en fuſſent fuis dés l'heure meſme, n'euſt eſté que la douceur que tout le monde attribuoit à l'ame du S. Pere, & qu'il leur auoit touſiours teſmoignée en apparence, fit que Saluſte delibera de luy aller baiſer les pieds, comme les autres, & de le feliciter. Il y fut en compagnie de certains Prelats, ſes parens, & ſes amis. Le Pape le receut aſſez courtoiſement, & apres luy auoir rendu l'honneur accouſtumé, ſupplia ſa Saincteté de ſe reſouuenir du teſmoignage qu'elle luy auoit touſjours rendu, de n'adiouſter point de foy aux calomnies qu'on luy auoit imposées, touchant le meurtre de ſon frere, dont il n'eſtoit nullement coulpable : qu'il eſtoit preſt de luy porter touſjours de ſa teſte, en cas qu'il en fuſt conuaincu. Non, reſpond le Pape, ie ne croy pas que cela ſoit : & quand cela ſeroit ie vous pardonne, à la charge que deſormais vous ſoyez ſage, & que ie n'aye nulle reproche de vous en quelque choſe que ce ſoit. Ie vous le commande expreſſement. Retirez-vous, & que ie n'en oye plus parler. Saluſte ayant receu ceſte reſponce, apres l'auoir remercié, retourna à ſon logis, où il communiqua à ſa femme ce que le Pape luy auoit dit. Elle fine & ruſée comme nous auons dit, interpreta auſſi toſt en mal ceſte reſponſe. L'exemple

de

de Semei fils de Bocri ſe, repreſenta ſoudain deuant ſes yeux. C'eſtoit vn homme qui fit mille indignitez à Dauid, du temps qu'il fuyoit la perſecution d'Abſalon. Lors que Salomon fut aſſis au throſne de ſon pere, Semei vint implorer ſa grace. Le Roy luy pardonna, mais à condition qu'il ne ſortiroit iamais hors de Ieruſalem ſans congé. Le ſuccez qui en arriua eſt eſcrit en l'hiſtoire des Rois. Ce Pape imitant Salomon en ce faict icy, Saluſte & Flaminie ne voulurent pas attendre qu'on leur ſuſcitaſt quelque accuſation. *Ie voy bien* (diſoit-elle) *mon amy, que ſi nous ne penſons à nos affaires nous ſommes perdus. Ce n'eſtoit que diſſimulation tout ce que ce Pape a pratiqué en noſtre endroict, afin de ne trouuer point d'obſtacle pour paruenir au Sainct Siege. Maintenant qu'il y eſt aſſis, & qu'il ne craint plus perſonne, comme celuy qui peut iuger tout le monde, & n'eſtre iugé d'autre que de Dieu, il exercera toute la cruauté qu'il pourra s'imaginer à l'encontre de nous. Fuyons ie vous prie ſon iuſte courroux, & allons deſormais paſſer le reſte de nos iours en quelque lieu où ſa main vengereſſe ne s'eſtende point.* Ie ne me ſoucie pas tant de ma vie (reſpond Saluſte) que ie ſuis en peine de l'incommodité que vous allés receuoir. Pleuſt à Dieu que ie vous en peuſſe retirer par ma mort. Ie vous teſmoignerois bien toſt que ie n'ay rien de plus cher que voſtre repos. Helas (dit-elle) vous me faictes mourir d'vne mort plus cruelle que la mort meſme, de parler à moy de ces choſes. Ma vie ne depend que de la voſtre.

Si elle eſtoit eſteincte la miẽne finiroit auſſi toſt. Ie vous prie laiſſons ce diſcours, & penſons où nous nous pourrons retirer promptement, pour euiter l'orage qui ſe leue pour nous perdre. Il me ſemble (repart Saluſte) que Veniſe eſt la ville la plus propre pour nous y confiner. I'y ay des parens & des amis, qui nous y aſſiſteront en vn beſoin; joinct que c'eſt vne ville de franchiſe où les Eſtrangers ſont bien recueillis. Ceſte reſolution ſemble fort bonne à Flaminie, de ſorte que le iour meſme ils commencerent à plier bagage, & à prendre les choſes les plus precieuſes qu'ils auoient, & à vendre les meubles qu'ils peurent, & puis le lendemain ils ſortirent de Rome deguiſez, auec Lucie que Flaminie auoit retirée chez elle, & firent tant qu'ils arriuerent à Ancone où ils s'embarquerent, & de là à Veniſe. Le Pape ayant appris leur fuite, fut bien faſché de ne les auoir pas punis cõme ils meritoyent. C'eſtoit vn homme, qu'on eſtimoit auant qu'il fuſt aſſis en la chaire de ſainct Pierre, plus doux qu'vn Agneau: mais l'effect fit bien paroiſtre puis apres du contraire. Il eſtoit ſeuere en ſes iugemens: grand ennemy de la Nobleſſe, à qui il rognoit tous les iours les aiſles, & la contenoit ſi bien en ſon deuoir, qu'elle n'oſoit reſpirer. Il ſçauoit commander, & ſe faire obeyr en temps & lieu, & puniſſoit griefuement les rebelles & les coulpables. On diſoit communement de luy qu'il n'euſt point pardonné à Ieſus-Chriſt. Ce fut luy qui authoriſa la ligue, qui ſoubs le zele de Religion

Religion donna tant de trauerſes à noſtre grand Roy. S'il fit bien ou mal, i'en laiſſe le iugement à la poſterité. En fin ce fut vn grand Pape, qui a fort embelly la ville de Rome, & preſque miſe au luſtre où nous la voyons maintenant, & quand il n'auroit faict que la digne action d'exterminer les bannis d'Italie, ſa memoire doibt eſtre celebrée à iamais. On ne luy peut reprocher que ſa trop grande rigueur, qu'il exerçoit principalement ſur ceux qui l'auoient offensé: mais en recompenſe, il recognoiſſoit, ainſi que nous auons deſia dict, ceux qui luy faiſoyent ſeruice.

Les hommes qu'il eſleua en de ſi hauts & de ſi dignes degrez d'honneur, outre leur attente, teſmoignent ce que ie dis. Saluſte & Flaminie firent bien pour eux de fuyr ſa preſence; mais ils euſſent encores mieux faict, s'ils euſſent peu fuyr celle de Dieu, de qui la Iuſtice regne par tout l'Vniuers. Mais il n'y a lieu de franchiſe qui ſoit exempt d'vne main ſi equitable. Comme ils croyent eſtre en vn port exempt de toute tempeſte, il faut qu'ils rendent contre de leur vie paſſée. La compagnie qu'ils ont ordinairement chez eux, n'empeſche pas que leurs iours ne ſoient fauchez en herbe. L'homme de ſang, & principalement le perfide ne void iamais toutes les années que la Nature luy pourroit donner. Car Saluſte eſt bien tramé de la vie en la fleur de ſes iours apres l'auoit miſerablement fait languir quelques mois, ſans que la charge que les Venitiens luy donnerent

de

de General de leur armée, luy puiſſe ſeruir de garent, ainſi que vous verrez tout maintenant: Et Flaminie meurt de pareille mort qu'elle fit mourir l'innocent Alomont. Mort encores trop douce, & trop honorable pour elle. Il falloit qu'vn bourreau y miſt publiquement la main, pour ſeruir d'exemple à ceux qui violent ainſi le droit Diuin, & humain. Il n'y en a que trop au monde. Ce ſiecle ne produict que trop de ces monſtres abominables, indignes de porter non ſeulement le nom de Chreſtiens: mais encores de conuerſer parmy les Canibales, & parmy les Tygres, & les Ours, puis qu'ō n'y pratique point ces execrables meſchancetez. O cruel ſiecle! le Ciel ne luict qu'à grand tort ſur nous, puis que tu es tout plein de Thieſtes, de Tantales, & d'Atrées.

Ces homicides paſſerent quelques mois à Veniſe auec aſſez d'honneur & de contentement, portans neantmoins touſiours dans leur ame le ver de la conſcience, qui les rongeoit ſans ceſſe. Saluſte qui eſtoit à la verité vn braue & vaillant Caualier, & digne d'honneur s'il ne l'euſt ſoüillé d'vne tache, qu'il ne pouuoit lauer, fut éleu des Venitiens qui recognoiſſoient ſa valeur, & l'experience qu'il auoit aux exploicts de la guerre, pour General de leur armées. Comme il croit eſtre à l'abri & hors de tout orage, ſoubs la protection du Lion Marin il faict ordinairement ſa demeure à Padoüe en vn beau Palais ſitué aux bords de ceſte delicieuſe riuiere que les Anciens nommoient

nommoient Anaſſe, ou Medoaſſe, ſi ie ne me trompe. C'eſt là que Flaminie pour eſtre bien diſcrette, & pour ioüer parfaictement du Luth, comme nous auons deſia dit, eſt viſitée d'vne infinité de Caualiers. Sa maiſon eſt comme vne Academie où la ieune Nobleſſe apprend touſiours quelque choſe. Et ſur tout les François, attirez du bruict qu'elle auoit d'eſtre la plus galante Dame d'Italie, y paſſent les heures deſtinées aux honneſtes loiſirs. Et elle ne manquoit point de charmes, & d'artifices à fin de gaigner l'amitié d'vn chacun, pour s'en ſeruir, ſi la neceſſité l'y contraignoit. Durant que la Lombardie ne parle que de ſes rares qualitez, vn ieune Seigneur que nous nommerons Timante, neueu de Saluſte deuient amoureux de Flaminie. Ceſte amour illicite, qu'il taſche au commencement de bannir, prend vne telle poſſeſſion de ſon ame, qu'elle en chaſſe le iugement & la raiſon. En fin ne pouuant la ſupporter d'auantage ſans mourir, il la deſcouure à ſa Tante. Encores que la beauté, la ieuneſſe, la bonne grace, & la Nobleſſe de ce Gentil-homme, joinctes à tant de belles paroles, accompagnées de ſouſpirs & de larmes fuſſent capables d'eſmouvoir vn roc; elles ne ſont pas neantmoins ſuffiſantes d'induire Flaminie à le contenter. Soit qu'elle ſe repreſentaſt l'enormité du crime, ſoit qu'elle creuſt que Timante le fiſt à deſſein pour la ruïner enuers ſon Oncle, toutes ces recherches ne moiſſonnerent que du vent. Comme il eſt aux peines d'vn cruel deſeſpoir,

poir, voilà que la fortune ſemble le fauoriſer, & luy ouurit vne voye pour paruenir à l'accompliſſement de ſa paſſion. Vne fievre lente qui s'eſtoit inſenſiblement coulée dans l'eſtomach de Saluſte, commence à le miner ſi bien peu à peu, qu'en fin apres auoir beaucoup de langueurs, il eſt contrainct de comparoiſtre deuant le throſne de celuy qui iuge en dernier reſſort.

Apres que Flaminie eut verſé vn torrent de pleurs ſur le corps de ſon mary, qu'elle eut outragé ſon ſein, & ſon viſage, & en arrachant ſes beaux cheueux, appellé par pluſieurs fois la mort, recours des miſerables, le temps qui eſt le medecin de tous maux, adoucit peu à peu ſa douleur. Sa maiſon ne laiſſoit pas d'eſtre comme auparauant, ouverte aux bonnes compagnies, pendant que Timante, qui pour lors auoit ſuccedé aux charges de ſon Oncle, taſche de ſe rendre ſon ſucceſſeur en la poſſeſſion de ceſte femme.

Il y auoit pour lors à Padouë vn ieune Gentil-homme de la marque d'Anconne, doüé d'vne excellente beauté, & accomply en toutes les plus rares perfections, qui peuuent rendre recommandable vn Mortel. Ce Gentil-homme nommé Adonio eſtoit veu de bon œil de Flaminie, auec vn deſplaiſir ſi grand de Timante, qui prenoit garde aux contenances, comme font ordinairement les Amoureux, qu'en fin la peſte de la jalouſie s'emparant de ſon ame, ſon amour ſe change en vne rage deſeſperée.

Les deſdains, les refus, & en fin tous les

mar

martyres de l'Amour, ſont conſolez de l'eſpoir qui flatte touſiours, & qui promet de l'allegement. Mais la jalouſie eſt vne infection de ſi eſtrange & inſupportable gueriſon, que meſme la iouyſſance n'eſt pas aſſez capable de la bannir.

Sera-il dit (diſoit Timante tout tranſporté de ceſte fureur) *que ie recherche vne ingratte, qui me fuit, & qui ſe cache de moy? Dois-ie priſer vne meſchante, qui me deſpriſe? Prieray-ie touſiours vne cruelle, qui ne reſpond iamais, & qui neantmoins ne ceſſe de prier vn autre qui poſſede moins de merite. Souffriray-ie que mon ame viue eſclaue d'vne qui m'a en hayne? Non, non, ie luy veux monſtrer, que ſi iuſques icy i'ay commis vn ſi grand crime que de l'aymer, puis qu'elle en eſtoit tant indigne, ie veux expier ceſt erreur par la punition que i'exerceray ſur vn cœur, qui s'ouvre pour tout le monde, hormis pour moy.* Acheuant ce diſcours, il prend la reſolution d'vn deſeſperé. Auec vingt ou trente de ſes amis, il entre vn iour dedans la maiſon de Flaminie Le temps eſtoit deſia venu, qu'il falloit qu'elle rendiſt compte de la mort de ſon mary. Mais Lucie, qui auoit manié ſes folles amours, fut la premiere executée. Timante qui croyoit qu'elle maniaſt encores les ſecondes paſſiõs de ſa Maiſtreſſe, luy dõna dans l'eſtomach deux ou trois coups d'vne petite dague quarrée qu'il tenoit à la main. La malheureuſe eſtant atteincte mortellement, ietta vn grand cry. Flaminie auoit vn frere qui voulut faire quelque reſiſtan

reſiſtance, quand il apperceut ceſte violence: mais il fut bien toſt porté à terre, & priué de vie. Elle ſortit cependant de ſon cabinet, ayant ouy la rumeur, & alors Timante en l'embraſſant du bras gauche, commença à la careſſer à coups de dagues qu'il enfonçoit dans ſon ſein, & en pouſſant ce petit poignard, il tenoit ce diſcours: *C'eſt maintenant, Madame, qu'auec ceſte pointe ie vous touche ce cœur que la pitié ne peut oncques toucher. C'eſt ores que ie le treuue ſenſible.* La miſerable iette vn grand cry, & auec ſon ſang vomit ſon ame mal-heureuſe.

Lors que ceſte execution eſt faicte, Timante ſort froidement de ce logis auec tous ſes compagnons, & ſe retire au ſien. Ses charges, ſon courage, & la grandeur de ſa maiſon, le rendent ſi bien aſſeuré qu'il meſpriſe & rejette le conſeil que quelques vns de ſes amis luy donnent, de ſortir de la ville. Il croit qu'il n'y a nul qui l'oſaſt regarder de trauers, tant s'en faut qu'on euſt la hardieſſe d'informer à l'encontre de luy.

Mais cependant Padoüe eſt toute remplie d'vne grande rumeur. Le peuple tout ſcandaliſé de ceſt acte extraordinaire, crie tout haut, qu'on ne doict point laiſſer impuni vn tel excés. Qu'il y va de l'honneur, du bien, & auſſi de l'authorité du public: & que ſi l'on ſouffre ceſte meſchanceté, ce ſera tracer vne voye à toutes ſortes d'excés & de deſordres.

La Seigneurie de Veniſe aduertie de ceſte cruauté, aſſemble le Conſeil, & decerne vn adjournement

iournement perſonnel à Timante. Quand on le luy intime, il ne faict que rire, & ſe mocquer des Miniſtres de la Iuſtice, & les menaſſe de les aſſommer : à faute de pouuoir comparoiſtre vn Decret de priſe de corps, il eſt laxé. Commandement eſt faict à la Iuſtice ordinaire de Padoüe, & auſſi à tous autres Officiers de preſter main forte, de ſe ſaiſir, & d'amener ce Gentilhomme deuers la Seigneurie. Comme doncques les Magiſtrats & les Preuoſts le veulent prendre, il ſe retire dans ſon logis, auec trente ou quarante mauvais garçons. On taſche de les forcer : mais ceux qui ſont plus prompts que les autres à commencer l'aſſaut, y refroidiſſent bien toſt leur chaleur. Timante & auſſi tous ſes compagnons rendent des preuues admirables de leur valeur, & auant que le jeu ceſſe, ils en tuënt plus de cent. On n'entend que cris & que lamentations par la ville. Quand on voit qu'il ne peut eſtre forcé, on informe tout incontinent la Seigneurie de tout ce qui ce paſſe : de ſorte qu'elle iuſtement courroucée, & treuvant qu'il y alloit trop de ſon authorité (ſi elle ne chaſtioit vne ſi grande inſolence) commande qu'on mene le Canon, & qu'on foudroye le logis de Timante, s'il ne ſe veut rendre. L'artillerie commence doncques à ioüer auec tant de violence que Timante en fin ſe rend apres auoir perdu la plus grãde partie de ceux qui l'aſſiſtoient, & faict mourir vne infinité de perſonnes. On pẽdit tous ceux qui reſiſterent, & pour luy à cauſe

de la nobleſſe de ſa race, on le fit mourir en priſõ.

C'eſt la fin tragique & funeſte de Flaminie, que le Ciel auoit doüée de beaucoup de perfections. Elle en abuſa follement par ſon impudicité, & encores plus par le meurtre qu'elle fit commettre en la perſonne de ſon mary. Dieu qui iuge, & qui retribuë à chacun ſelon ſes œuures, vueille que la cruauté exercée ſur ſon corps, ſoit l'expiation du vice de ſon ame.

DES HORRIBLES excez, commis par vne ieune Religieuſe, à l'inſtigation du Diable.

HISTOIRE XV.

PVis que i'exerce ma plume à deſcrire les choſes funeſtes & tragiques arriuées en nos iours, ie ne veux point en oublier vne qui merite d'eſtre publiée à la poſterité: pour ſeruir d'exemple à pluſieurs perſonnes, encores qu'elles ſoit aduenuë en vne eſtrange Prouince, & bien eſloignée de nos contrées, toutesfois

ſois puis qu'elle eſt nouuelle i'ay entrepris de la donner au public, afin que par le mal-heur d'autruy, l'on apprenne à fuir ce qui peut faire tomber aux dangers euidents qui en procedent. L'Hiſtoire que ie raconte eſt doncques arriuée en ceſte ſorte.

Au pays des Troglodytes eſt vne Iſle qu'on appelle Meroé, que le renommé fleuue du Nil rend celebre. C'eſt vne terre la plus douce, & la plus fertille, qu'autre qui ſoit en tout le reſte de l'Vniuers. Ceux qui y font leur demeure ſont tous Chreſtiens, & fort deuots. Mais particulierement il y a vne noble maiſon que l'on nomme d'Abila, fort priſée pour la profeſſion qu'elle a touſiours faicte de la Religion Catholique, ſans iamais auoir eſté entachée des hereſies des Abyſſins. Or il n'y a pas long-temps que le chef de ceſte maiſon, braue, & religieux Caualier, s'il y en a en toutes les Prouinces du Midy, eſpouſa vne belle, & ſage Dame, iſſuë de l'illuſtre famille de Merala. Ce Seigneur ſe nommoit Nicandre, & ceſte Dame Gallice. De leur legitime mariage ils eurent ſix fils & dix filles. L'aiſnée que l'on appelloit Meliſſe, fuſt doüée d'vne ſi grande beauté, qu'elle rauiſſoit les yeux de tous ceux qui la regardoient. La Nature l'auoit renduë accomplie de tant de dons exterieurs, qu'à peine ayant atteint l'aâge de douze ans, elle eſtoit recherchée en mariage d'vne infinité de Gentils-hommes, iſſus des meilleures maiſons de la

contrée. La Mere preſta l'oreille particulierement à la pourſuitte d'vn braue Caualier, dont le nom eſtoit aſſez cogneu en ce pays, & auquel elle auoit de l'inclination. Elle fit tant, qu'elle diſpoſa ſon Eſpoux à luy donner leur fille en mariage. Les Nopces en furent celebrées, auec toute la pompe qui s'obſerue parmy des perſonnes de ceſte qualité : & le nouueau marié ſe retira dans peu de iours en vne maiſon de plaiſance, qu'il auoit aupres de Syené. Mais la fortune qui trauerſe ordinairement les plus grandes felicitez du Monde, ne permit pas à Meliſſe de iouyr longuement des embraſſemens de ſon mary. Il fut tué à la chaſſe par vne auanture eſtrange, qu'il n'eſt pas beſoin de raconter. Quand Nicandre eut appris la mort lamentable de ſon gendre, il retira ſa fille, laquelle n'auoit pour lors que treize à à quatorze ans. Ceſte ieune vefue, croiſſant en âge, croiſſoit touſiours en beauté, de ſorte qu'en peu de iours on parla de la remarier. Toutesfois le Pere, qui ſe voyoit chargé de beaucoup d'enfans, eſtoit deſia reſolu, afin de conſeruer ſa maiſon illuſtre, de la mettre en Religion, enſemble quatre autres de ſes ſœurs, & trois de ſes fils. Il ſe repreſentoit que ſi ſon bien eſtoit partagé également entre ſes enfans, ſuiuant les loix des Abyſſins, l'aiſné, qui doit conſeruer le nom, & les armes, ſeroit bien peu de choſe. C'eſt pourquoy pouſſé de ces humaines conſiderations, il contraignit la ieune vefue d'entrer dans vne Abbaye de Dames, nommée de Roche-perſe, fondée par la

la Princeſſe Dorothée, de la maiſon Royalle de Sitim,& femme du vaillant Prince de Saba. Ceſte Abbaye, ſoit qu'on regardaſt la grandeur des baſtimens,& la ſtructure de l'Egliſe, ſoit que l'on conſideraſt les fondations, & les reuenus, reſſentoit fort la magnificence du Fondateur. La ieune vefue Meliſſe n'auoit pas encores quatorze ans, lors quelle y fut conduicte, neantmoins elle qui auoit deſia gouſté du monde, & auoit plus d'inclination à la terre qu'au Ciel, elle aymoit à ſe parer, & à ſe rendre propre. Ses yeux iettoient des regards vagues par tout, & à ſa contenãce l'on iugeoit incontinent qu'vne vie éloignée de la compagnie des hommes ne luy plaiſoit gueres. Toutesfois il faut qu'elle ſe delibere de quitter toutes conuerſations, hormis celles que l'on practique dans l'auſterité. O peres & meres! apprenez à ne forcer point les volontez de vos enfans, & principalement en vne choſe, où il y va du ſalut de l'ame. Quand il eſt queſtion de les enfermer dans vn Monaſtere, il faut qu'ils y ſoient appellez de Dieu, & que leur perſeuerance, leur capacité, & leur aage ſuffiſant, faſſent paroiſtre ceſte vocation. Meliſſe n'eſtoit n'y aſſez aagée, ny aſſez capable de viure ſoubs les reigles d'vn Conuent. Sa volonté y eſtoit encores moins portée. Et de là procedent tant de malheurs : de là tant de larmes. Quand on la fit Religieuſe, elle ne faiſoit que pleurer & que ſouſpirer. Elle accuſoit la cruauté de ſon pere, & de ſa mere, qui la forçoient à vne vie ſi contraire à ſon deſir. Apres

y auoit paſſé deux ou trois ans, ſans vouloir apprendre, n'y à lire, n'y à eſcrire, voila qu'elle ſe vient à repreſenter la douceur paſſée du monde. L'amour impudique commence de s'introduire dans ſon ame. Son imagination eſt portée à la concupiſcence. Si elle auoit le moyen de contenter ſes deſirs, elle les accompliroit ſans reſpect de la maiſon dont elle eſt iſſuë, ny ſans conſideration de ſon honneur.

Le Diable qui eſt touſiours en aguet, & qui comme vn Lyon rugiſſant, nous enuironne de tous coſtez pour nous deuorer, la voyant encline aux deſirs charnels, luy accroiſt ceſte ardeur de telle ſorte, qu'au lieu de prier Dieu, elle n'a d'autre penſée qu'à l'amour. Et cõme ceſte paſſion cõtinuë, & quelle exerce pluſieurs pollutiõs ſur ſon corps, tantoſt en dormant, tantoſt en veillant; Sathan luy apparoiſt vn iour comme elle eſtoit retirée toute ſeule dans ſa chambre, pour mieux entretenir ſes plaiſirs impudiques. Ce malin eſprit par la permiſſion de Dieu, s'eſtoit deſguisé en Ange de lumiere. Il auoit vn accouſtrement blanc comme de la neige. *Bien vous ſoit, Belle Meliſſe* (dit cét aduerſaire) *il y a long-temps que la compaſſion de voſtre mal m'a touché de pitié le courage, & que voſtre beauté m'a rauy le cœur. Ie ſuis venu vers vous à ceſte intention, pour contenter voſtre deſir, & pour vous ſeruir deſormais, ſi vous voulez m'auoüer pour voſtre ſeruiteur.* Meliſſe toute eſtonnée au commencement de ceſte apparition, eut vne grande frayeur : toutesfois s'eſtant vn peu r'aſſeurée,

r'aſſeurée, elle demanda à ceſt eſprit, qui auoit apparence d'homme, qu'il eſtoit.

Sathan qui ne peut ſe deſguiſer, quand on l'interroge de ſon nom, reſpondit en ces termes : *Ie ſuis le Roy de l'Air, & de toute la Terre. Tout ce qu'on vous raconte de moy, n'eſt pas croyable. Ie ſuis plus doux que vous ne penſez pas. Demandez-moy tout ce que vous voudrez, & ie vous l'octroyeray.* Ceſte mal-heureuſe preſtant l'oreille à ceſte Syrene trompereſſe, ſe laiſſe piper aux amorces de ſon chant, de ſorte qu'apres quelques conteſtations, que ie ne veux point eſcrire, elle paſſe des accords auec le Diable, & entr'autres, elle voulut eſtre la plus ſçauante, & la mieux diſante de toutes les Religieuſes, & chanter mieux qu'aucune autre. Voila comme le maling eſprit en la forme que nous auons dicte, habita charnellement auec elle, & ne ceſſoit tous les iours depuis de la voir, tantoſt en la meſme figure, & maintenant en celle d'vn cochon, & en autres formes deteſtables. Ses Compagnes furent eſtonnées de remarquer en elle vn ſi merueilleux changement. Celle qui ne ſçauoit ny lire ny eſcrire, huict iours auparauant, eſtoit deuenuë en vn inſtant bien liſante, bien eſcriuante, & bien parlante de toutes ſortes d'Hiſtoires. On admire ſon eſprit, & on le tient à miracle. Cependant on la voit touſiours parée & attiffée, plus que la Religion ne le permet. Ses diſcours ſont remplis de vanité, de propos mondains, & de traicts laſcifs. Au lieu de ſes Heures, elle a touſiours entre les mains

quelques Amadis de Gaule, ou quelque autre liure traictant de l'Amour deſordonné.

Quelques bonnes Religieuſes l'en reprennent, & luy remonſtrent que cela eſt indigne de ſa profeſſion. Mais elle ne fait que s'en rire & que s'en mocquer. Lors qu'elle eſt auec celles qui ſont ſes plus familieres, on n'entend de ſa bouche que propos diſſolus. Elle ſe vante d'auoir acquis depuis peu de iours vn amoureux, qui la vient voir toutes les nuicts, & qui luy apprend l'art de bien parler. On en fait le rapport à l'Abbeſſe, qui ne pouuant cõprendre ce qu'elle vouloit dire faict neantmoins prendre garde à ſes actions, & la fait coucher accompagnée. Comme elle ſe voit tenuë de court, elle faict ſes plaintes à ſon amoureux, qui l'induit à ſe venger, & à mettre le feu dans le Conuent. L'ennemy luy donne luy meſme le feu, & l'incite à commencer par le plus beau corps de logis de l'Abbaye. Le feu s'eſpand, & ſans qu'on le puiſſe eſteindre, il s'eſlance de chambre en chambre, & rauageant ce bel edifice, qui auoit tant couſté, il court iuſqu'au Temple, où toutes les Religieuſes s'eſtoient retirées comme à vn ſainct Azyle. Mais ô cas deplorable! ſi toſt que ceſt incendiaire ſortoit d'vn coing, la flamme y eſtoit portée, auec tant de violence, qu'en moins de rien ce beau & ſuperbe Vaiſſeau, auec ſes Cloiſtres, ſes Chapitres, ſes Refectoires, & ſes Dortoirs, fut reduit en cendre.

Les pauures Religieuſes furent contrainctes pour ſe ſauuer, d'abandonner tout à la mercy des flammes.

flammes, Elles ſont depuis eſparſes de coſté & d'autre, & vont queſtant de toutes parts, pour la reſtauration de leur edifice, qui ne ſera iamais tel qu'il eſtoit, ſi quelque main Royale ny reſpand ſes liberalitez.

Apres que ceſte enragée eut aſſouuy ce deſir de vengeance, ſes parens l'enfermerent dans vn autre Monaſtere, plein de pieté, & de religion. Son inſolence accouſtumée, ſes paroles desbordées, & la lecture qu'elle faiſoit ordinairement des liures laſcifs, forcerent quelques deuotes Religieuſes de ce Conuent à la reprendre de ſes deportemens. Elles luy remonſtroient à toute heure ſa vanité, & luy mettoient deuant les yeux la crainte de Dieu, & l'obeyſſance. Mais c'eſtoit perdre ſa peine. Au lieu de leur ſçauoir bon gré de ces bons & ſaincts conſeils, elle fit mourir par le moyen du Demon qui couchoit auec elle, trois de ces bonnes Religieuſes d'vne mort ſoudaine. Toutes les autres eſtõnées de ceſte mort, & craignans vn meſme danger, preſenterent requeſte au Prince ſouverain de Meroë, & le firent prier inſtamment, de les deliurer de ceſte peſte. Le Roy ayant appris les deportemens de ceſte fille, cõmanda qu'on la renuoyaſt à Abila chez ſes pere & mere, qui ne pouvoient croire ce qu'on publioit de leur fille, & qui en reſſentoient dans leur ame vn grand creue-cœur. Ils la tindrent quelque temps chez eux, & l'y euſſent retenuë dauantage, n'eſtoit que ces perſonnages craignãs Dieu, faiſans conſcience de retenir au mõde vne

perſonne profeſſe ſe reſolurent de faire baſtir & fonder en l'vne de leurs terres vne petite Abbaye, pour y enfermer Meliſſe. Sa Majeſté meſme promit de contribuer à l'augmẽtation du dot de ceſte Abbaye, mille liures pariſis, qui font quelques ſix cents liures tournoiſes, ou enuiron. Tandis qu'on baſtit ce Monaſtere, le Seigneur, & la Dame d'Abila, prennent garde de plus pres à leur fille. Ils la font coucher en vne chãbre proche de la leur, & luy donnent quelques Damoyſelle d'âge, & de bonnes mœurs, pour l'accõpagner. La meſchante les chaſſoit de ſa chãbre auec iniures, & diſoit, qu'il luy eſtoit impoſſible de repoſer, ſi elle n'eſtoit ſeule. Ceux qui auoient l'oreille tenduë vers ſes actions, l'oyoient les nuicts parler, ſans ſçauoir à qui. Vne voix mal articulée luy reſpondoit, & luy donnoit l'intelligence de ce qu'elle luy demãdoit. Cecy eſt rapporté à ſon pere, & à ſa mere, qui ne pouuans encore adiouſter foy à ces diſcours, entrẽt vn iour à l'impourueuë dans ſa chãbre, afin de la ſurprendre. Mais ô cas hydeux & eſpouvantable ! ils apperçeurent à l'inſtant vn petit pourceau, qui ſe veautroit ſur le ventre de leur execrable fille. Mon intention n'eſt pas icy d'eſcrire, ſi ceſte viſion eſtoit veritable ou illuſoire. I'ay deſia traicté ceſte matiere dans ce volume en autre part. Le Seigneur d'Abila mit la main deſſus pour le chaſſer, lors que ce monſtre gliſſoit vers l'vn & l'autre flanc de Meliſſe, & en fin il diſparut au grand eſtonnemẽt des aſſiſtans. & au grand creue-cœur du pere; mais particulierement

rement de la mere, qui perdant toute patience, & pleurant à chaudes larmes, ſe mit à proferer ces pitoyables paroles : *Ha ! maudite & execrable geniture, faut-il qu'vne maiſon ſi illuſtre, & ſi renommée de tout temps pour ſa pieté, ſoit maintenant deſhonorée par tes horribles meſchancetez? O bon Dieu! eſt-ce cecy l'inſtruction que ie t'ay donnée en ta tendre ieuneſſe, que tu ayes accointance auec l'ennemy de noſtre ſalut ? Quand tu fis profeſſion, & que tu t'enfermas dans vn Cloiſtre, ne renonças-tu point au Monde, au Diable, & à la Chair, & n'eſpouſas-tu pas celuy, qui reſpandit ſon ſang precieux en l'arbre de la Croix, pour nous rachepter de la mort eternelle ? Et maintenant rompant tes vœux, & fauſſant la foy que tu dois à ton Eſpoux, tu prens accointance auec le Prince des tenebres ? Sera-il dit que mon ventre ayt porté vne ſorciere ? Ha ! pluſtoſt la mort termine mes iours, auant que i'oye parler de tel ſcandale : Recommande-toy à ton Dieu, miſerable que tu es, ſupplie ſa bonté qu'elle te deliure de ce malin, & vſe ſouuent des Sacremens qu'il a inſtituez en ſon Egliſe, vrayes armes pour chaſſer ceſt ennemy du genre humain. Ainſi le Fls de Dieu t'aſſiſtera, & te receura en ſa grace.* Telle & ſemblables plaintes & remonſtrances ſortoient de la bouche de ceſte vertueuſe, & nõ iamais aſſez lotiée Dame d'Abila, lors que ſon abominable fille, entieremẽt poſſedée de Sathã, ne faiſoit que rire, & que ſe mocquer de ſes parolcs. Et quoy (reſpondoit-elle) eſt-ce vn ſi grãd cas que de voir vn Demõ amoureux d'vne Damoiſelle? Eſt-ce vne choſe ſi rare, qu'elle

ne

ne ſoit iamais arriuée au monde? Faut-il cõclure que pour parler à vn Eſprit ie me ſois donnée à luy ? Socrates qui a eſté le plus grand homme des ſiecles paſſez, & qui par le teſmoignage de l'oracle, fut eſtimé tres-ſage, n'auoit-il pas vn Demon qui le conſeilloit ? Eſtoit-il pourtant Sorcier, ou Magicien ? Ie ne ſçay pourquoy vous faictes vn ſi grand bruit, pour vne choſe ſi commune. Et que diriez-vous ſi i'eſtois de ces femmes, dont le nõbre eſt infiny, qui font hommage en la partie plus ſale d'vn bouc puant & infect ? Non, non, Sathan n'a point de pouuoir ſur moy. L'Eſprit qui me viſite toutes les nuicts eſt vn bon Demon, qui me conſeille ce que ie dois faire. Si vous l'irritez, vous reſſentirez bien-toſt ſon ire, & ſa vengeãce. Le pere & la mere, apres luy auoir faict d'autres remonſtrances, voyans à leur grand regret, qu'ils perdoyent leur peine, la menacerent de l'enfermer dans vn cachot, ſi elle ne viuoit d'autre ſorte, & de la faire mourir miſerablement. Cependant ils la tindrent encores plus de court que de couſtume, dont elle grommeloit de deſpit, & diſoit tout haut aux Damoiſelles qui eſtoient à l'entour d'elle, qu'en brief l'on verroit de terribles merueilles. Il arriua ſur ces entrefaictes que le Seigneur d'Abila fit vn voyage à Syené pour quelques affaires qui concernoient ſon gouuernement de la ville de Macua. Il penſoit ne faire qu'aller & reuenir auſſi-toſt, à fin de mettre ordre au mal qu'il voyoit naiſtre en ſa maiſon. Quant il fut party, la bonne & vertueuſe Dame

de

de mere, eſtoit touſiours proche de ſa fille. Elle luy repreſentoit ſans ceſſe la crainte & l'amour de Dieu, l'incitoit à ſe confeſſer de ſes pechez, & à crier mercy de ſes fautes : tandis que ceſte execrable ſupportoit auec impatiẽce ces ſainctes admonitions : mais plus encores la garde qu'on faiſoit d'elle la nuict, qui l'empeſchoit de pouvoir librement iouyr de ſon amoureux. En fin ne pouuant plus ſouffrir les ſaincts diſcours de ceſte Dame doüée de pieté & de religion : ſans auoir eſgard au reſpect que l'on doit à ceux qui nous ont mis au monde ; la deteſtable fille à l'inſtigation de Sathan, qui auoit deſia acquis ſur elle vne entiere poſſeſſion, attenta la plus horrible meſchanceté qu'on puiſſe imaginer, & contre qui le grand Legiſlateur Solon ne voulut point eſtablir de peine, parce qu'il ne pouuoit ſe preſuader qu'vn tel crime ſe commit parmy les hommes. C'eſtoit environ ſur les onze heures de la nuict, lors que le tenebres amenent par tout le ſilence, que ceſte fureur infernale ſe leua du lict où elle cõuchoit, & ſortant de ſa chambre entra dans celle de ſa mere, qui dormoit d'vn paiſible ſommeil dans ſa chaſte couche. Le plus ieune de ſes fils, de l'aage de cinq à ſix ans, eſtoit à ſes coſtez. La parricide auec vn grand & large couſteau, s'approche du lict, en donne ſi promptement dans la gorge de celle qui luy auoit donné naiſſance, qu'à peine la pauure Dame peut ietter vn cry. Vne Damoyſelle d'aage couchoit tout aupres, qui ayant ſauté du lict, accourut promptement,

&

& treuuant ſa Maiſtreſſe qui verſoit vne ſource de ſang, ouvrit la feneſtre de la chambre, & ſe mit à crier au ſecours.

Les Domeſtiques du Chaſteau vindrent promptement pour voir que c'eſtoit, & entr'autres le puiſné de la maiſon, qui ayant apperceu ce triſte & ſanglãt ſpectacle, cheut à terre tout éuanouy. Ayant repris ſes ſentimens, il courut à vne chambre prochaine, & y prit vne eſpée pour venger ſur ceſte maudite la mort d'vne ſi bonne mere. L'effect s'en fuſt enſuiuy, s'il n'euſt eſté retenu par les aſſiſtans, qui luy remonſtrerent qu'il falloit proceder en vne affaire de telle conſequẽce, par les voyes ordinaire de la Iuſtice, & qui luy oſterent l'eſpée des mains. Neantmoins la douleur qu'il reſſentoit de la perte qu'il venoit de receuoir par les mains de ceſte Parricide, luy faiſoit vomir tant d'iniures contre elle, & le pouſſoit ſi viuement à vengeance, qu'on ne le peut ſi bien tenir qu'il ne l'empoignaſt vne fois, & ne la defiguraſt toute à belles ongles. Si on ne la luy euſt oſtée, il l'euſt eſtranglée. Ceſte maudite fuſt enfermée ſous vne ſeure garde, attendãt la venuë du miſerable Pere, qui vint trois iours apres.

Mais qui peut dignement exprimer ſa cruelle douleur ? Treuver vne ſi chere compagne, auec qui il auoit veſcu ſi long-temps en paix, & en cõcorde, priuée de vie, par celle à qui elle l'auoit donnée ? *O Dieu!* (diſoit ce doulent Gentil-hõme) *il faut bien que ie vous aye griefuement offensé, puis que vous permettez que tant de malheur arriue en*

ma

ma maiſon. Ie vous ſupplie (Seigneur) d'appaiſer voſtre courroux, ou bien d'exercer voſtre ire ſur mon coulpable chef. Halma pauure femme, comment eſt-ce que i'eus ſi peu de prudẽce que de vous laiſſer ainſi ſeule, ſans premierement m'aduiſer des cruels deſſeins de ceſte furie. Si i'euſſe eſté icy, parauanture ceſte execrable euſt tourné ſa main ſur moy, & ma mort eut garanty voſtre vie, pour qui i'euſſe exposé mille fois la mienne. Cruelle vipere, quelle punition peut-on imaginer, qui ſoit capable de te punir ſelon ton merite?

Ainſi ſe lamentoit ce bon Gentil-homme, ſans toutesfois en vne ſi grande perte, ſortir hors des bornes de la patience. Il reſſembloit le iuſte Iob, qui parmy ſes cruelles & extremes afflictions, ne maudit iamais ſon Createur, ny ne murmura point contre le Ciel. Auſſi les vrays ſeruiteurs de Dieu reçoiuent les aduerſitez qui leur ſont envoyées de la meſme main dont ils recueillent les proſperitez. Cependant il fait mettre entre quatre murailles ſon execrable fille, & informer du crime horrible & execrable par elle perpetré. Le procez fait, il eſt envoyé au Roy de Meroé, & à ſon Conſeil, pour en ordonner ſelon l'equité. Sa Majeſté ayant meurement deliberé ſur ceſte affaire, & treuuant que le fer, le feu & tout autre ſupplice, n'eſtoit que trop leger pour la punition d'vn tel crime, cõdamne celle Parricide à tel gẽre de mort que le Pere voudroit exercer, luy donnant pouuoir d'augmenter, ou diminuër la peine, ſelon qu'il luy plairoit.

Si toſt

Si toſt qu'elle fut condamnee, le Demon l'en aduertit, de ſorte qu'elle ne vouloit ny manger, ny boire, que premierement ceux qui luy apportoient ce qui luy eſtoit neceſſaire, n'en fiſſent l'eſſay. Et perſiſtant touſiours en ſon abominable opiniaſtreté, elle diſoit tout haut : *Ie ne veux point mourir, que ie n'aye acheué la Tragedie. Il faut auparauant que mon Pere, & mon frere aiſné meurent de mes mains.* Pluſieurs bons Religieux venoient peur l'admoneſter, & pour la reduire, mais ils n'y gaignoient rien. Elle vomiſſoit contre eux toutes ſortes d'iniures. Ils auoient beau oppoſer à ſa rage de ſainctes remonſtrances tirées des ſacrées Eſcriptures. Elle n'en vouloit ouyr parler. Quand on luy diſoit, qu'elle eſtoit poſſedée du malin Eſprit, reſpondoit qu'ils mentoient, & qu'elle n'en eſtoit qu'accedée. C'eſt le mot dont elle vſoit pour exprimer les violens accez qui la tranſportoient d'heure à autre, comme vne Pithoneſſe. O quel regret auoit ce bon Seigneur de Pere, reſſentant auec la perte de ſa chere Eſpouſe, celle qu'il voyoit de l'ame de ceſte miſerable, qui s'en alloit eſtre la proye de Sathan. Ceſte iuſte douleur digne d'vn bon Pere, & d'vn bon Chreſtien le forçoit à dilayer le chaſtiment qu'elle meritoit pour la ranger au train de ſalut. Il n'eſpargnoit de rechercher tous les iours les plus ſaincts Religieux, qu'il appelloit de tous coſtez pour cet effect. Celuy qui eut tant de graces de Dieu, que de faire confeſſer à ceſte execrable l'horreur de ſon crime, fut vn de

ces

ces bons Archimandrites qui ſe tiennent en la Thebaïde : mais toutesfois auec beaucoup de peine. Ce fut alors que le diable voyant qu'on luy vouloit rauir ce qu'il penſoit luy eſtre acquis, deſploya toutes ſes ruſes, & toutes ſes fineſſes. Il luy diſoit à l'oreille, qu'auſſi toſt qu'elle aduoüeroit ſa faute, on la feroit cruellement mourir, & qu'il ne failloit pas qu'elle euſt peur qu'il ne l'aydaſt contre la peine qu'on luy vouloit faire ſouffrir, pourueu qu'elle fuſt ferme, luy promettant au reſte de la tranſporter en vn pays eſtranger, où elle receuroit toute ſorte de contentements. En fin par la permiſſion de celuy qui tient la bride à ceſt Aduerſaire, elle preſta l'oreille aux ſaincts diſcours du Religieux. Lors qu'il la vit chanceler, ce fut à l'heure qu'il commença le diſcours de la creation des hommes. Le peché introduict par le Prince des Tenebres : l'Enfer preparé pour ce ſubject aux mortels : l'antidote de noſtre Redemption, par l'entremiſe du Verbe Fils de Dieu, ſeconde perſonne de la Trinité, qui a pris noſtre chair humaine : & ſouffert vne cruelle mort, pour expier la coulpe de nos premiers parens : & les bras tendus & ouverts, qu'il preſente à ceux qui ſe repentent de l'auoir offensé. Ces remonſtrances proferées d'vn zele ardent, & guidées de l'eſprit de Dieu, eurent tant de pouuoir, qu'elles tirerent premierement des larmes des yeux de ceſte miſerable.

Apres ayant navré ſon cœur, ſa bouche profera ces paroles. *Ha ! miſerable que ie ſuis, pour-*

quoy eſt-ce que la terre ne s'ouure pour m'engloutir. Ie ne ſuis pas digne que la lumiere du Soleil m'eſclaire : mais qu'vne eternelle nuict me couure de ſes ombres obſcures, puis que i'ay rompu l'vnion que ie fis auec mon Dieu, lors que ie receus le ſainct Sacrement de Bapteſme, & l'accord paſſé auec le Fils de Dieu, pour m'allier auec l'Eſprit de perdition. Non contente de ce crime, i'ay bruſlé vn des beaux edifices de ce pays, & faict mourir trois Religieuſes, & commis vne autre infinité d'horribles meſchãcetés, i'ay couppé la gorge à ma propre mere. O Ciel! vous auez veu toutes ces meſchancetez, & ne les auez pas punies. Pardon Seigneur (pourſuit-elle en s'agenoüillant & eſleuant les yeux en haut) *ne traictez pas mon ame d'vn auſſi rigoureux ſupplice, que mon corps l'a merité. O Fils de Dieu! ne me refuſez pas vne goutte de ce ſang precieux, qui eſt capable de lauer tous les plus abominables pechez du monde. Arriere de moy, Sathan, ie renonce à ton alliance, & implore deſormais la miſericorde de celuy qui ne la refuſe iamais à ceux qui ſe repentent de leurs tranſgreſſions.*

Tenant ce diſcours, elle baiſoit la terre, en ſigne d'humilité, & de contrition. Le Religieux iugeant que Dieu l'auoit touchée, luy demanda ſi elle ne vouloit point receuoir le Sacrement de Confeſſion auriculaire. Elle luy reſpondit que c'eſtoit non ſeulement ſon deſir, mais encores de publier ſes pechez deuant Dieu & les hommes. S'eſtant confeſſée, elle dit tout haut deuant tous, comme depuis l'aage de quinze ans le Diable auoit

auoit abusé de ſon corps charnellement, ſous diuerſes & horribles formes, & particulierement ſous la figure d'vn petit pourceau. Que parce que les Religieuſes du Conuent où l'on l'auoit miſe, la reprenoient de ſa vanité, il l'auroit induicte à bruſler le Monaſtere. Que ce mauvais Eſprit l'incitoit à la vengeance, luy promettant qu'elle ſortiroit de Religion pour viure au monde ſuyuant ſes plaiſirs. Qu'en ſuitte elle auroit faict mourir les Religieuſes, dont nous auons parlé cy deſſus, & depuis faſchée des remonſtrances que ſa mere luy faiſoit tous les iours, elle luy auroit couppé la gorge. Qu'elle eſtoit deliberée d'en faire autant à ſon pere, & à ſon frere aiſné. Deſquelles horribles & eſpouuantables meſchancetez, elle requeroit humblement pardon & miſericorde à Dieu, & à tous ceux qu'elle auoit offenſez, & ſupplioit qu'õ ne luy deniaſt point le Sacrement de penitence. L'horreur des crimes qu'elle publioit deuant vn grãd nõbre d'aſſiſtans, faiſoit dreſſer les cheueux. Apres qu'elle euſt confeſsé ſes pechez de la ſorte que nous le venons de raconter, on l'enferma entre les quatre murailles, où elle eſtoit auparauãt, & quelques iours apres on la treuua expirée, les bras en croix. On ne ſçait point aſſeurément le genre de ſa mort. Les vns croyent que ce fut de la grãde douleur, & du reſſentiment qu'elle auoit de ſes abominables pechez. Les autres penſent que ce fuſt par faute d'alimẽts ordinaire, dõt elle n'auoit pas à ſuffiſance, ou bien qu'on la priua de vie par poiſon, ou par odeurs d'artifice. Quelques

vns croyent qu'on la ſuffoqua par vn licol. Il n'y a que ceux qui l'auoient ſous leur garde, qui en peuuent rendre raiſon aſſeurée. C'eſt la fin tragique de cette mal-heureuſe Damoiſelle, qui doit ſeruir d'exemple à ceux, & à celles qui eſpouſent vn Cloiſtre, auant que d'eſpreuver s'ils ſont aſſez forts pour reſiſter au Prince de ce monde, & pour ſurmonter les tentations de la chair.

DE LA MORT pitoyable du valeureux Lyſis.

HISTOIRE XVI.

CRVELS deſtins! qui ordonnez de nos iours comme il vous plait, pourquoy permettez-vous que la nature produiſe de ſi dignes fruicts, puis qu'ils ſont de ſi peu de durée. Eſt-ce point que vous auez ordonné du monde en cette ſorte, que les plus belles choſes paſſent touſiours legerement, & qu'vn matin voit naiſtre & mourir les plus belles fleurs. Cette Hiſtoire rend teſmoignage de la iuſtice de ma plainte. Ie ne puis l'eſcrire ſans larmes, voyant toute la

la valeur, & tout le merite de la terre perdre ſi toſt leur lumiere, au poinct de leur Orient.

Lyſis que le Ciel auoit produit au monde pour le plus beau chef-d'œuure des mortels, eſtoit iſſu d'vne des plus nobles & des plus renommées Maiſons de France. A peine auoit-il atteint l'âge de dix-ſept ans, qu'il fit paroiſtre tant de courage & de valeur en deux ſanglantes iournées, qu'au iugement des plus vaillants & ſages Capitaines qui commandoient en l'armée où il combattoit, il acquit le prix par deſſus les plus valeureux Caualiers. Depuis il ſe treuva en tant d'aſſauts, en tant de rencontres, & en tant de ſouſtenemens de places, que ſon renom s'eſpandit par toute l'Europe. Iamais la France (depuis le valeureux Roland) ne porta vn tel Palladin. Si les Dieux luy euſſent accordé plus de iours, il euſt effacé la gloire du Cheualier Bayard. Au reſte, ce n'eſtoit que grace, que beauté, & que courtoiſie. Apres que nos fureurs laſſées, mais non pas aſſouuies d'exercer les armes ciuiles, eurent donné quelque reſpit à la plus floriſſante Monarchie de l'Europe, il vint à la Cour du Prince, qui venoit de quitter vne Couronne eſtrangere, pour receuoir celle qui luy appartenoit par les droits de la loy Salique. Il n'y eut gueres demeuré qu'il y acquit le ſurnom de Caualier ſans pair. Il y eſtoit également chery, & reueté: les plus mauuais garçons qui font eſtat de prendre tous les iours des querelles, pour faire parler de leur vie, n'auoient pas ſujet de ſe vanter en l'attaquant. Il les chaſtioit ſi bien

qu'ils n'auoient iamais plus enuie d'eſpreuuer la force de ſon bras. Et ceux qui le cherchoient d'amitié, treuvoient tant de franchiſe, & tant de douceur en ceſte belle ame, qu'ils en eſtoient auſſi toſt entierement contents & ſatisfaits. Les rares dons dont il eſtoit accomply, luy acquirent tant de part aux bonnes graces du premier Prince du ſang Royal, qu'il eſtoit touſiours aupres de luy. Il le voyoit de ſi bon œil, & faiſoit tant d'eſtime de ſon merite que nul autre n'eſtoit rien à ſa comparaiſon.

Mais l'enuie qui s'attache touſiours à la vertu, comme font les cantarides aux plus belles fleurs, ne pouuant ſupporter la ſplendeur de ſa gloire, cherchoit cependant de le ruïner. Tous les iours elle faiſoit de mauuais rapports à ſa Majeſté de Lyſis, de ſorte qu'elle le voyoit d'auſſi mauvais œil, que l'autre Prince ſon proche parent, faiſoit conte de ſa prouëſſe. Lyſis ſe comportoit neantmoins auec tant d'honneur, & la fortune luy eſtoit ſi fauorable en tous ſes deſſeins, que ſes ennemis, quelque faueur qu'ils euſſent du Roy, ne pouuoient gaigner ſur luy, n'y couvertement, ny ouvertement. Pluſieurs fois on taſcha de l'aſſaſiner: mais il eſchappa touſiours des embuches de ſes aduerſaires, & en mit à mort vn ſi grand nombre, que deſormais on le tint comme vn homme qui ne pouvoit mourir. Durant que les choſes paſſent de la ſorte, ce braue Caualier ne laiſſe pas d'eſtre le plus ſouvent à la Cour, & d'y viure auec tant de reputation, qu'elle obſcurcit

obſcurcit celle de tous les plus braues. Bien ſouvent auſſi il va viſiter les villes de ſon gouuernement. L'Amour n'auoit encores rien peu gaigner ſur ſa liberté. Toutes les beautez du monde luy eſtoient indifferentes. Il paſſoit ſes iours ſans eſtre tourmenté dans les flots de ce petit Dieu, où les pilotes les plus experts deſcouurent tous les iours quelques nouueaux eſcueils, lors que les beaux yeux d'vne Dame luy firent perdre le titre d'inuincible, en vne aſſemblée qui ſe fit dans la maiſon d'vn Iuge, en l'vne des villes dont il eſtoit le Gouuerneur.

Celuy qui n'auoit iamais trouué de hazard aſſez difficile pour arreſter ſon genereux courage, & qui auoit deffié mille fois la mort toute teinte de ſang & d'horreur au milieu de tant de perils, recogneut en vn inſtant l'effort d'vne beauté qui par ſes charmes eut la gloire de le ſurmonter. Il s'efforçoit au commencement d'y faire reſiſtance : mais s'il euſt eu ce pouuoir : il euſt faict plus que tous les Heros tant vantez par l'Antiquité. Ceſte Beauté pour le reſpect que ie dois à ceux à qui elle appartenoit, ſera nommée Syluie. Si Lyſis eſt ſi viuement atteinct de ſon amour, elle n'eſt pas moins amoureuſe de ſon merite, non pas toutesfois pour s'abandonner à luy, puis qu'elle a touſiours fait trop de profeſſion de l'honneur, quelque choſe que la calõnie en ait ſemé par tout: mais ſeulemẽt vne amitié loüable, ſi elle euſt eſté indifferente, veut auoir la gloire d'auoir dompté celuy qu'on croyoit indomtable : ſi bien qu'elle

taſche de l'arreſter du tout à elle, & joignant ſes artifices à la beauté, l'empeſcher de n'en aymer point d'autre. L'Amour eſt vne belle choſe, pourueu qu'elle ne paſſe point les bornes de la raiſon; il eſt impoſſible aux braues & gentils courages de viure & de n'aimer point, à la charge que les Loix du Ciel, & de l'Egliſe, ne ſoient point violées. Cette amitié que ie veux deſcrire, eſtoit illicite & ne ſe pouuoit pratiquer ſans le ſcandale des hommes, encores que Dieu n'y fuſt point offenſé. Il n'eſt point permis à vne femme mariée de quelque condition qu'elle ſoit, de diuiſer ſon cœur, qu'en preſence de Ieſus-Chriſt, & de ſon Egliſe, ſi elle l'a donné à ſon Eſpoux, ny de donner tant de priuautez à vn autre. Cette Dame dont ie vous parle, eſtoit mariée auec vn grand Seigneur, ieune, vaillant, ſage, diſcret, & courtois, s'il y en a au monde: de ſorte qu'auoir de l'amitié ou de l'amour pour vn autre, c'eſt vne choſe digne de blâme. Qu'elle ne m'allegue point le merite de Lyſis, capable d'allumer d'amour impudique les plus publiques. Ce ſont de foibles raiſons, qui ne doiuent iamais eſtre receuës des Chreſtiens. Lyſis à la verité eut tort de ietter les yeux, & de ſe laiſſer prendre par vne perſonne qui eſtoit liée à vne autre. Il ne faut iamais faire à autruy ce que nous ne voudrions qui nous fuſt fait. Mais toutes ces conſiderations n'ont plus de lieu au ſiecle où nous ſommes (& principalement parmy ceux qui ont eſté nourris à la Cour) où le vice eſt aſſis au throſne de la Vertu. Apres que

Lyſis

Lyſis ſe fut follement embarqué en cét amour, où les apparences luy promettoient ce qu'il n'obtiendra iamais, il fit entendre à Syluie le tourment qu'il ſouffroit pour ſa beauté, & elle luy donnoit de petites priuautez, ſans neantmoins luy accorder ce qu'il deſiroit auec tant de paſſion. Elle le careſſoit de la ſorte, en partie pour le bien qu'elle luy vouloit, & en partie pour l'embraſer dauantage à ſon amour, & pour le rendre plus ferme à ſa recherche. Auſſi il n'y a point de doute que rien ne conſerue mieux la flamme de l'Amour que ces priuautez ſans joüyſſance: puis que le chaſſeur pourſuit le lievre au froid, au chaud, par montagnes, & par plaines, & qu'il n'en fait plus de conte, lors qu'il en a fait ſa priſe: qu'il ſe faut donner de garde de ces ieunes mignons qui en vn aage ſi tendre, ont vn viſage ſi delicat, & dont l'ardeur eſt vn feu de paille, qui ſe conſomme auſſi-toſt qu'elle prend naiſſance. C'eſt pourquoy ces petits refus, & toutefois accompagnez d'vn ie ne ſçay quoy qui inuitoit à la pourſuitte, l'engagerent tellement, que depuis il n'eut point de repos. Il paſſoit les iours & les nuicts à ſouſpirer ſon ardeur. O Dieux! (diſoit il) d'où me peut proceder ce nouueau trouble: ô Lyſis! où eſt ton courage? Faut-il que tu te laiſſes dompter par les foibles puiſſances d'vn enfant, toy qui n'as peu eſtre ſurmonté d'aucun autre pouuoir? O doux regards! vous m'eſtes cherement vendus. Mais s'il ſe tourmente d'vn coſté, Syluie n'a pas moins de paſſiõ, quoy qu'elle la diſſimule:

Toutesfois elle eſt autre que celle de ſon Amoureux : car encores qu'elle ne refuſaſt iamais de verſer ſon propre ſang pour luy : ſi eſt-ce pourtant qu'elle mourroit plutoſt de mille morts, que d'offenſer en effect ſon honneur, qu'il noirciſſoit en apparence. Lyſis cependant la voyoit tous les jours, & leurs regards ſe confondent, & ſe meſlent dans leurs ames. En fin ce Caualier ne pouvant plus ſupporter tant de paſſion, ſe delibere de luy eſcrire. La teneur de la lettre eſtoit telle.

SI vous auiez auſſi bien cognoiſſance de ma douleur, comme voſtre beauté eſt recognuë en mon ame, pour la premiere de toutes les autres beautez du monde, ie ſuis aſſeuré (belle Syluie) que voſtre cœur de rocher ſeroit touché de quelque pitié en mon endroit: mais mon mal-heur eſt ſi grand que vous vous figurez, que mes recherches ſont feintes, & que mon amour eſt ſujet au changement. Banniſſez, ie vous ſupplie cette folle croyance de voſtre belle ame, & prenez deſormais compaſſion de celuy à qui la Parque auancera bien toſt la trame de ſes iours, ſi vous ne luy octroyez ce que ſa foy & ſa perſeuerance merite. I'attends auec impatience l'arreſt de ma vie, ou celuy de ma mort, par la reſponce que voſtre courtoiſie ne me peut iuſtement denier, puis que par elle vous ſerez deliurée de mon importunité, ou par la gloire que i'en receuray, ou par la fin de ma vie.

Cette lettre ayant eſté fermée, il la conſigna entre les mains de ce Iuge, que Lyſis auoit gaigné pour luy ſeruir de truchement. Cét homme de Iuſtice,

Iuſtice, ingrat s'il en fut oncques, cõme celuy qui tenoit tout ſon bien & tout ſon honneur de la maiſon du genereux Lyſandre, mary de Syluie, s'eſtant rẽdu le corratier de ces amours, rendit la lettre à ceſte Dame. Apres l'auoir leuë, elle ne ſçauoit ſi elle y deuoit reſpondre, ou bien n'y reſpondre pas. D'vn coſté elle ſe repreſentoit que ſi elle reſpondoit à ſa lettre, ce ſeroit rendre trop content Lyſis, qu'elle le vouloit tenir en attente. D'autre part, la bien-vueillance qu'elle luy porte ne permet pas qu'elle ne ſoulage ſon mal, pour le moins par vn eſpoir méteur. Ainſi balançant entre deux extremitez, elle ſe reſoult à faire vne reſponce autãt irreſoluë que ſon ame. Quelqu'vn penſera peut-eſtre que ces deux lettres ſont de mon inuention : mais il faut qu'il croye autrement. Toutes les lettres qu'on eſcrit à la Cour, ſe voyent, tant la vanité des Courtiſans eſt grande. Ie les ay recouurées d'vn de mes amis, qui en a fait vn fidelle ramas de pluſieurs autres, & qui a eſté curieux de ſçauoir le nom des perſonnes qui les ont eſcrites. Ceſte reſponſe eſtoit doncques telle.

SI les hommes de ce ſiecle eſtoient auſſi fidelles en effect qu'ils le ſont en apparence, i'aurois occaſion de viure heureuſe, & contente, aſſeurée d'auoir faict acquiſition d'vn ſi digne Caualier. Mais les exẽples de leur inconſtance ſont ſi communs, que ie ſuis pluſtoſt tournée à forcer ma volonté & mon inclination. qu'à contenter voſtre deſir. Quand vous m'aurez rendu des preuues de voſtre fidelité, ie me reſoudray

à ce

à ce que ie dois faire. Peut-eſtre qu'alors ceſte perſeuerance me fera recognoiſtre voſtre merite.

Si Lyſis euſt ſuject de ſe plaindre, apres en auoir faict entierement la lecture, ie le laiſſe imaginer à ceux qui ne viuent que de l'eſpoir de l'accompliſſement de leurs deſirs inſenſez. Helas! Madame (diſoit-il tout ſeul retiré dans ſa chambre) quelles marques d'infidelité auez-vous recogneuë pour differer ſi longuement la recompenſe que mon amour extreme a meritée; Voulez-vous que i'eſcriue de mõ propre ſang la promeſſe que i'ay faicte de n'aymer autre que vous: Il n'y a veine en tout mon corps que ie n'eſpuiſe pour ce ſuject. Helas! ſi vous tardez plus longtemps à me ſecourir, vous perdrez le plus fidelle des mortels. Pleuſt à Dieu! que vous peuſſiez auſſi bien voir le fond de mon cœur, comme ie reſſens la bleſſeure que vos beaux yeux y ont faicte: vous me iugeriez auſſi-toſt digne de voſtre bonne grace. Tandis que Lyſis ſe tourmente, & accuſe ſon cruel deſtin, & ſa mauuaiſe fortune, ſa Maiſtreſſe a bien de la peine à ſurmonter d'autre part les aſſauts que tant de rares dons du Ciel livrent contre ſon honneur, aſſiſtez de l'inclination qu'elle a d'aymer Lyſis. Toutesfois elle demeure touſiours ferme comme vn rocher au milieu des vagues pour ce regard: bien qu'en appaxence il n'y ait nul qui ne croye qu'il y a entre eux, d'autre plus eſtroicts liens. Car elle donne le vray moyen à Lyſis de la voir, ſans ſe ſoucier qu'on en parle, pourueu que ſa conſcience la deffende.

fende. Et particulieremẽt ce fut en vn jardin qui eſt à l'vn des faux-bourgs de la ville. Ce lieu fut le teſmoing des plainctes que Lyſis fit à ſa Maiſtreſſe, capables d'arreſter de pitié la courſe du Soleil : mais il n'en retira pourtant que de ſimples baiſers, & de ſemblables faueurs qui ne font qu'aigrir le mal de l'Amour, au lieu de le ſoulager : Tandis qu'ils continuënt à ſe voir dans ce Paradis, pluſieurs qui croyent les actions des hõmes autres qu'elles ne ſont, y prennent garde, & en font vn mauuais iugement. Lyſis, qui comme nous auons deſia dict, auoit beaucoup d'envieux de ſa gloire, ne peut pas ſi ſecrettement pourſuivre l'accompliſſement de ceſte amour, que ceux qui veillent ſur ces actions ne deſcouvrent quelque fumée de ſon ardeur. Ils en parlent ſourdement, & beaucoup de ceux qui ont plus de credit à la Cour, & plus de faueur de leur Prince en donnent ſecrettement des aduis à Lyſandre. Ce Seigneur eſt neantmoins ſi aſſeuré de la fidelité de ſon eſpouſe, qu'il a recogneuë en d'autres occaſions, qu'il croit que ce ſont des impoſtures. Et puis il s'aſſeure que Lyſis l'aymoit trop, pour luy tramer vn tel deshonneur. Toutesfois pour oſter tout ſubiect aux hommes de parler de luy, il prẽd vn iour ſa femme, & ſe retire en vne ſienne maiſon, qu'il a, non gueres eſloignée de la ville. Qui pourra dignement exprimer la douleur de ces deux Amans, lors qu'vne abſence les priva du plaiſir de ſe voir ; Lyſis ſe plaint & ſouſpire, & dict en luy-meſme, qu'il falloit bien que ſon cœur

fuſt

fut vne roche dure, lors que ſa Maiſtreſſe le quitte, puis qu'il ne mourut point à ce depart. Il ne repoſe ny nuict ny iour. Le ſouuenir de ſes lieſſes paſſées l'importune inceſſammẽt ; & ne luy donne point de tréve. Lors que le ſoleil ſe leue, il ſouhaitte la nuict, & deſire la clarté du iour durãt les tenebres. Syluie qui ſent vn pareil deſplaiſir, accuſe cependãt la cruauté de ſon mary, & maudit la rigueur de la loy, qui aſſubiectit les femmes aux loix des hommes. Lors que ſon amitié luy repreſente la beauté, la courtoiſie, & la valeur de ſon Lyſis, elle dit que l'Amour luy auoit faict gouſter tant de fruicts delicieux, non pour la pitié qu'il euſt de ſa ſouffrance : mais pour la traicter plus cruellement, par la memoire d'vne ſi grande perte. En fin leur eſtant interdict de ſe voir, ils ſe viſitent par lettres qu'ils donnẽt àde fidelles Meſſagers, attendans que la fortune leur donne le moyen de reprendre les arremẽs de leurs plaiſirs. Ils ne tarderent gueres d'accomplir leurs violens deſirs. Vn voyage que Lyſandre fit leur en ouvrit le chemin. Ce Seigneur auoit des affaires hors de la Prouince, où il faiſoit pour lors ſa demeure. Pour les terminer, il s'y achemine au grand contentement de Syluie, qui neantmoins contrefaiſoit la dolente à ſon depart, & le ſommoit de revenir le pluſtoſt qu'il luy ſeroit poſſible, tãdis que dans ſon ame elle prioit à Dieu que ſon voyage fut auſſi long que celuy d'Vlyſſe. Si toſt qu'il fuſt party, Syluie ne manque pas d'en aduertir Lyſis, & de luy faire ſçauoir, qu'il la vienne voir le pluſtoſt

toſt qu'il pourra. Lyſis qui mouroit d'amour & d'abſcence, baiſe cent fois le meſſager qui luy apporte de ſi bonnes nouuelles. Lors qu'il arriue au chaſteau, où ſa Belle fait ſa demeure, ceux qui ont la charge de le receuoir, & en qui Syluie a deposé le plus ſecret de ſes affaires l'introduiſent à ſa chambre. Ils ſe baiſent & s'embraſſent eſtroictement à ceſte nouuelle veuë. Leurs ames affollées de plaiſir ſe meſlent par leur bouche, & à peu pres qu'elles ne quittent la demeure de leurs corps. Toutesfois Lyſis ne peut recueillir le fruict qu'il deſire : car l'honneur ne laiſſe pas d'eſtre touſiours le rempart qui deffend toutes ſes attaques. Merueille la plus grande qui ſe lira iamais, qu'vne Dame parmy tant de bien-vueillance n'ait jamais ſuccombé à tant de violens aſſauts. Toutesfois oſté le dernier poinct, il poſſede toutes les plus douces fleurs du jardin des Amours. Mais que ces roſes produiront d'eſpines ! Apres que Lyſis a demeuré deux ou trois iours en ceſte douce vie, il prend congé de Syluie pour retourner à la Cour, auec promeſſe de la reuoir bien ſouuent. Mais ſon cruel deſtin qui veut bientoſt trancher le fil de ſes iours, luy ſuſcite vne grande querelle. Sa valeur, ſa beauté, & ſon courage, luy auoient acquis (comme nous auons deſia dict) les bonnes graces du premier Prince du ſang, qui n'eſtoit pas de trop bonne intelligence auec le Roy. Ceux qui gouvernoyent ſa Majeſté, & qui redoutoient l'eſpée de Lyſis, entretenoyent tous les iours noſtre Monarque de

l'am

l'ambition de ce Cavalier,& luy donnoient à entendre qu'il eſtoit cauſe du mauuais meſnage,qui eſtoit entre luy & le Prince. Que ſa Majeſté y deuoit pourueoir de bonne heure, autrement que ſon inſolence monteroit à telle extremité, qu'elle pourroit attenter à des choſes de plus grande importance. Le Roy encores qu'il euſt aſſez de ſuject de ſe defier, voyant tant de partis contraires à ſa Cour,ne vouloit pas neantmoins traicter indignement Lyſis. Bien qu'on luy donnaſt de mauuaiſes impreſſions, toutesfois ſa douceur accouſtumée,ne pouvoit ſe reſoudre à la perte d'vn ſi braue Caualier.Ces mignons n'eurent pas toutes ces conſiderations : mais dés l'heure meſme ils coniurerent à luy oſter la vie, de ſorte qu'vn ſoir comme Lyſis ſe retiroit, ſept ou huict mauuais garçons l'attaquerent : toutesfois il ſe deffendit ſi bien, qu'auec l'aſſiſtance qu'il receut d'vn valeureux Mareſchal de camp, quatre en demeurerent ſur la place, & les autres gaignerent au pied. Lors que ſes aduerſaires veirent qu'il n'y auoit moyen de le faire mourir de viue force, ils eurent recours à d'autres artifices Ils ſçauoient deſia ſes amours, de ſorte qu'ils firent tant de faux rapports, & donnerent tant de ſiniſtres impreſſions à ſa Majeſté, qu'à leur importunité elle proceda contre Lyſis de la ſorte que nous l'allons eſcrire.

Tandis qu'on ne parle à la Cour que de querelles & de diſſenſions, & que le Monſtre à tant de teſtes, qui paruſt bien-toſt apres, ſe forme,

Lyſan

Lyſandre arriue de ſon voyage, Syluie le reçoit à l'accouſtumée auec mille careſſes. Apres auoir ſeiourné quelques iours à ſa maiſon, il va à la Cour : comme il ſaluë ſa Maieſté, elle qui eſtoit deſia induite à rendre vn mauuais office à Lyſis, veid Lyſandre de mauuais œil, & le tirant à part, luy tient ce langage.

Infame que tu es, eſt-il poſſible qu'eſtant iſſu de ſi noble extraction, tu ſouffres la honte de ta maiſon ? Iuge en quelle eſtime ie peux auoir ton courage, qui n'oſe teſmoigner le iuſte reſſentiment qu'on doit auoir d'vn tel affront ? Pendant que tu es abſent, Lyſis ſoüille ta couche, & tu le ſçais, & tu l'endures ? Va, & ne te preſente iamais deuant ma face que tu n'ayes vengé vne telle iniure. Mes yeux ne ſçauroient voir vn homme qui eſt la fable & la riſée de ma Cour.

Lyſandre fut bien eſtonné de ces paroles. Il reſſemble à celuy qui eſt comme perclus lors que le foudre qui tombe à ſes pieds tuë quelque perſonne qui eſtoit proche de luy, ou qu'il briſe vn grand arbre contre lequel il s'appuyoit : il demeure de meſme tout confus, & ne peut reſpondre vn ſeul mot. La honte qu'il vient de receuoir de ſon Prince, le touche ſi viuement, que lors qu'il a repris ſes ſentimens eſgarez, il part tout morne, & tout penſif, & va vers ſa maiſon pour y executer vne cruelle reſolution. Il y careſſe plus que d'ordinaire ſa femme, afin qu'elle n'entre point en quelque deffiance. Cependant il recouure vn poiſon le plus violent qui ſe puiſſe trouver, & l'ayant detrempé dans vn verre

auec de l'eau, il va treuuer ſa femme qui ſe repoſoit encore dans ſa chambre. Il commanda aux Domeſtiques qui y eſtoiẽt d'en ſortir. Lors qu'il s'y voit ſeul, il ferme la porte, & ouurant les vitres, il eſueille ſa femme, apres il met vne eſcritoire & du papier ſur la table, & tenant de la main gauche le poiſon, & de la main droite vn poignard tout nud, il luy tient ce diſcours. *Encores* (dit-il) *que ton impudicité me deuſt forcer à n'auoir aucune compaſſion de toy, neantmoins ie te veux monſtrer que ie ſuis plus ſoigneux de ta conuerſion, que tu n'es de mon honneur, ny du tien. Fais eſlection de l'vne de ces trois choſes; d'aualer ce poiſon, ou de mourir par ce fer, ou bien d'eſcrire tout preſentement à Lyſis, que ie ſuis abſent, & que tu le coniures par l'amour qu'il te porte de te venir voir.*

Iamais la belle Cypris ne fut plus honteuſe lors que ſon mary l'expoſa toute nuë auec Mars ſon amoureux, aux yeux des immortels. Mais les extremitez où elle ſe void reduite de mourir, ou de trahir celuy qu'elle ayme à la verité, & qui neantmoins ne ſe peut vanter d'auoir reçeu d'elle que des priuautez plus eſtroites en apparence qu'en effet, la rendoit bien plus confuſe. D'vn coſté l'image de la mort, qui eſt communement plus horrible au ſexe feminin, qu'aux hommes, s'offre deuant ſes yeux, & d'autre coſté elle void bien que ſi elle eſcrit la lettre, Lyſis ne peut eſchapper de mourir. Helas Monſieur (dit en fin cette dolente) d'où vous peut venir vn ſi cruel deſſein, de donner la mort à l'innocent? Auez-

vous

vous iamais recogneu en moy tant d'impudicité, que vous me reduiſiez à vn tel precipice? Voulez vous que i'eſcriue à Lyſis vne choſe qui n'eſt pas & qui ne ſera iamais, & que i'aduoüe vn crime que ie n'ay point commis? Que ie meure pluſtoſt de voſtre main, ou que i'auale ce cruel breuuage. Ie voy bien (reſpond Lyſandre) vous taſchez à me tromper encores par vos belles parolles: mais par le Dieu viuant, vous boirez tout preſentement ce poiſon, ou mourrez de ma main, ſi mieux vous n'aymez eſcrire ce que ie deſire. Acheuant ces mots, il luy porte la dague pres de ſon ſein, & faict ſemblant de la vouloir plonger dedans. Helas Monſieur! (pourſuit-elle) ie vous crie mercy. Attendez, & ie feray ce que vous voudrez. Depeſchez vous (dit le mary) autrement vous mourrez. Syluie qui eſtoit deſia morte de la frayeur qu'elle auoit de mourir, prend la plume, & le papier, & puis eſcrit ces paroles que ſon mary luy dicte.

SI vous m'aymez (mon cher Lyſis) comme vous m'en auez touſiours donné des preuues, vous ne manquerez point de venir demain conſoler vne amãte affligée, qui meurt de deſir de vous voir. L'abſence de Lyſandre vous y doit ſemondre. Il ne reuiendra point de quelques iours. Ie vous attens auec autant d'impatience, que vous poſſedez de merites: Bon iour ma chere vie, ne differez point noſtre commun contentement.

Ie m'eſtonne que cette paſſionnée ne mourut de regret en eſcriuant cette lettre, & comme elle eut le pouuoir de l'acheuer. Les larmes qui tomboient deſſus, & les ſouſpirs qu'elle tiroit à peine de ſon eſtomach, rendoient aſſez de teſmoignage de la douleur qu'elle en reſſentoit. Quand elle fut eſcrite, Lyſandre la prend, & puis la baille à vn ieune garçon, qu'il auoit inſtruit à ioüer ſon perſonnage. Le laquay part, & treuue Lyſis, qui ioyeux de receuoir des nouuelles de ſa Maiſtreſſe, que l'arriuée de Lyſandre luy defendoit de voir, & croyant en fin de receuoir d'elle apres tant de faueurs ordinaires, ce que tous les Amoureux recherchent auec tant de paſſion, ſe diſpoſe à l'inſtant de partir accompagné de ce meſſager. Il ſe met en chemin, & faict tant qu'il arriue pres du Chaſteau de Lyſandre. Ha! mal-heureux, tu cours trop volontairement à la fin de tes iours. Retourne au lieu d'où tu es party. Ta valeur qui iuſques icy n'a treuué rien d'inuincible ſera contrainćte de ſuccomber aux pieges que l'on te tend. Ainſi parloit vn bon Ange (ce dit-on) à l'oreille de Lyſis. lors qu'il eſtoit preſt d'entrer dans ce chaſteau. Luy qui n'auoit iamais veu la peur, que ſur le front de ſes ennemis, commença d'entrer en quelque apprehenſion, de ſorte qu'vne fois il s'arreſta tout court à la porte. Allons Monſieur (diſoit celuy qui le menoit) Madema receura vn extreme contentement, lors qu'elle ſçaura voſtre venuë. Mon amy (reſpond Lyſis) ie ne ſçay que i'ay: quelque choſe me dit

que

que ie differe de la voir à vn autre iour. Ie me doute de quelque trahiſon. Cõment Mõſieur (repart l'autre) il ſemble que vous ayez peur : allons ſeulement en aſſeurance. Qu'il ſoit dit que i'aye eu peur (dit Lyſis) pluſtoſt ſouffrirois-ie mille morts, auãt qu'on euſt ceſte opinion de moy. Ce diſant, il pouſſe ſon cheual, & entre dans la Cour du Chaſteau. Si toſt qu'il y fut entré, ceux qui auoient de couſtume de l'y receuoir, luy viẽnent à l'encõtre. L'vn luy prend ſon cheual: l'autre ſon mãteau, l'autre ſon eſpée. Ie ne ſçay pas comme il la quitta. S'il l'euſt euë, il euſt bien vẽgé ſa mort d'autre façon qu'il ne fit. C'eſtoit en la ſaiſon de Iuillet, lors que les chaleurs ſont plus violentes. Il monte vers la chambre de ſa Maiſtreſſe, cõme il auoit de couſtume. Si toſt qu'elle le vit, elle ietta vn haut cry, & tomba ſur ſon lict paſmée. Luy eſtonné de ceſte advanture, veut s'approcher pour luy demander le ſubject de ſon mal, mais à l'inſtant il ſe void enuironné d'vne douzaine d'hommes armez, qui de piſtolets, qui d'eſpées nuës, & qui de hallebardes. Leandre eſt parmy eux, qui luy crie. C'eſt maintenant que tu receuras le ſalaire de la honte que tu as faicte à ma maiſon : Ce diſant, il laſche vn piſtolet, & luy perce vn bras. Les autres le chargent auec leurs halebardes, & auec leurs eſpées. Qui a veu quelquesfois vn puiſsãt ſanglier enuirõné de dogues, & de veneurs, ou bien quelque toreau indompté à qui l'on met les chiẽs à la queuë, dans quelque parc : ſi par fortune les barrieres viennent

à ſe rompre, ce puiſſant animal ſe lance ſur la foule du peuple, & en prend vn, & puis vn autre auec ſes cornes, & eſcarte tout le monde: Qu'il s'imagine de voir le valeureux Lyſis, auec vn eſcabeau qu'il tient en main, donne ſi rudement ſur la teſte de l'vn de ſes aduerſaires, qu'il en fait ſortir la ceruelle. Il en aſſomme encores deux autres: mais que peut-il faire contre tant de gens, & ainſi deſarmé qu'il eſt? Son corps percé comme vn crible, verſe vn grand ruiſſeau de ſang. En fin il ſe iette ſur Lyſandre, & bien que par derriere on luy baille cent coups de poignards, il le prend, & le ſoulẽue, preſt à le ietter du haut en bas d'vne feneſtre; ſi tous les autres enſemble en ſe iettant ſur luy, ne l'en euſſent empeſché. Il les eſcarte encores à coups de poings, & neantmoins il ſe ſent touſiours percer de part en part. Voyant qu'il ne pouuoit eſchaper la mort, il s'approche de la feneſtre, & puis tout ſanglant qu'il eſt, il ſaute legerement en bas. Mais ô mal-heur! il portoit vn accouſtrement decouppé, qui eſt arreſté par le fer d'vn treillis. Ses aduerſaires le voyant ainſi empeſtré comme vn autre Abſalon, luy donnent tant de coups de halebardes, qu'à la fin, ils priuent le monde du plus grand courage, & de la plus grande valeur du ſiecle. O valeureux Lyſis! que ie plains l'iniuſtice de ton ſort. Tu deuois mourir à la teſte de quelque armée, pour la Foy, pour ton Roy, & pour ta patrie. Le bruict de ceſte mort pitoyable, fut bien toſt eſpandu par toute la France. Les vns blaſmoient

la

la cruauté de Lyſandre : les autres loüoient ſon iuſte reſſentiment. Sa mort a eſté neantmoins depuis cher venduë. Elle en attiré pluſieurs autres, & en attire tous les iours. Son corps eſt rendu à ſes parens, qui l'inhument au ſepulchre de ſes Anceſtres. Ils veulent pourſuiure par les voyes de la Iuſtice Lyſandre: mais ſa Maieſté luy donne ſa remiſſion qu'il fait interiner. Tandis que ſes parens, & ſes amis le pleurent, ceux qui le redoutoient à la Cour, en font des feux de ioye. L'on dit qu'à l'heure qu'on l'aſſaſſinoit, vne grande Dame qui l'aymoit fuſt eſueillée par la viſion qu'elle euſt de ſa mort. L'on en fit des vers ſur ce ſubiect, qui ſont aſſez communs, & aſſez paſſables pour le temps d'alors. Ie les inſere icy, parce qu'il eſt à propos, pour apprendre à beaucoup qui les approprient à feu Monſieur de Guiſe, qu'ils ſe trompent grandement.

L'ESPRIT DE LYSIS PARLANT A FLORE.

STANCES.

SVr le poinct que la nuict pliant ſon noir manteau
Pour faire place au iour, r'appelle ſes lumieres,
Et qu'vn profond ſommeil arrozé de ſon eau
Charme de nos ennuis les humaines paupieres.
I'entens pres de mon lict vne dolente voix,
Elle eſtoit à la voix de mon Lyſis pareille,

Ie ſens des bras plus froids que marbre mille fois, (le.
Dont l'vn en me pouſſant l'autre en ſurſaut m'eſueil-
Vn ieune homme couuert de playes, & de ſang
Se proſterne à mes pieds, ma poictrine me glace,
Mon cœur ſaiſi d'effroy, pantele dans mon flanc
Et à ce triſte obiect ie tombe ſur ma face.
Madame (dit-il lors) aſſeurez voſtre peur,
Ie ſuis voſtre Lyſis, qui deuant que deſcendre
Dans le val tenebreux de l'infernale horreur,
Ce funebre deuoir ie vous ſuis venu rendre.
Ie reconnois ſa voix en ouurant mes deux yeux,
Ie reconnois maints traits de ſa beauté premiere:
Lyſis (diſ-ie en pleurant) qu'elle fureur des Dieux
T'a fait ſi toſt quitter noſtre belle lumiere?
Les Dieux ne ſont Autheurs du maſſacre inhumain,
Vn cruel ennemy par vne fauſſe lettre,
Dans ſa propre maiſon l'a commis de ſa main, (ſtre.
Auec pluſieurs bourreaux compagnõs de leur Mai-
Quoy? tant de riches dons dont le Ciel t'honoroit,
Ta force, ta valeur, ta grace, ta faconde,
Et tant d'exploits guerriers que la France admiroit.
Ne te deuoient-il pas rendre amy tout le monde.
Flore vous vous trompez, l'eſclat de ma vertu
Eſt l'inique venin, qui m'a priué de vie.
C'eſt le foudre cruel dont ie ſuis abbatu,
Le rocher de ma nef, la butte de l'enuie.
Ceux qu'on voit à la Cour le premier rang tenir,
Rodomonts de piaffe, & garces de courage,
Ne pouuans de mon los le renom ſouſtenir,
Ont acheué ma mort pour aſſouuir leur rage.
O deteſtables mœurs! ô ſiecle rigoureux!

Forge

Forge de trahiſon, eſchole d'iniuſtice,
Des ſiecles le dernier, & le plus mal-heureux,
Tu eſteins la vertu, pour allumer le vice.
Lyſis mon bien, mon tout, mille & mille treſpas
Me feront chaque iour voir d'Acheron la riue,
Si par tant de malheurs ton ombre ſuit là bas,
La gloire de tes faits reſtera touſiours viue.
I'euſſe bien deſiré mourir au lict d'honneur,
Mettant vn camp en route, ou forçant vne place,
Mais ce qui plus helas! augmente ma douleur,
C'eſt que mourant ie perds les raiz de voſtre face.
Le genre de ta mort teſmoigne ta valeur,
Et de tes ennemis la coüardiſe infame,
Tant qu'en moy reſtera de vie & de chaleur,
Touſiours mon cher Lyſis, tu viuras en mon ame.
Touſiours ie garderay deſſous l'obſcur tombeau
Ta grace, ta vertu, dedans mon ame empraincte,
Et le Lethe oublieux m'abbreuuant de ſon eau,
Ne fera que i'oublie vne amitié ſi ſaincte.
L'exceſſiue douleur ne me permettra pas
De ſuruiure apres toy: les maux qu'amour me liure,
Sont beaucoup plus cruels, que le cruel treſpas!
Tu m'emportes le cœur, ſans qui l'on ne peut viure.
Quiconque veut guerir, eſt ja ſain à demy:
Madame au moins tenez voſtre douleur couuerte,
Que ſi vous ne pouuez oublier voſtre amy,
Songez au bien paſſé, & non pas à la perte.
Puis que la vertu ſeule en aymant ie pourſuis,
Peu me chaut que chacun fondre en larmes me voye
Me ſouuenir de l'vn, de l'autre ie ne puis,
Le dueil entre en nes cœurs plus auant que la joye.

Adieu Madame, adieu, le Meſſager des Dieux
Pour paſſer le noir fleuue inceſſamment m'appelle,
Adieu beaux yeux, plus clairs que les flammes des
Cieux,
D'vn eternel adieu, adieu Flore la Belle.
Lors ie ſaute du lict pour ſa fuyte arreſter,
Mais penſant l'embraſſer, rien que vent ie n'em-
Adieu mon cher Lyſis, l'eternel Iupiter (*braſſe,*
Guerdonnant tes vertus, te reçoiue en ſa grace.

C'eſt la fin Tragique du braue Lyſis, de qui la valeur eſtoit incomparable, iamais le Ciel ne mit dans vn corps tant de beauté, de grace & d'adreſſe, ny vn courage ſi franc & ſi genereux. Si ce cruel mal-heur ne l'euſt ſi toſt rauy d'entre les Mortels, la France ſe pourroit maintenant vanter d'auoir vn Mars auſſi bien que la Thrace. Les Lauriers, & les Palmes puiſſent naiſtre ſur ſa tombe.

DE

DE LA CRVAVTE' d'vne femme, exercée ſur ſon Mary: de ſa fin mal-heureuſe, & de celle de ſon Amoureux.

HISTOIRE XVII.

EST-IL douceur au monde qui ſoit comparable au contentement que recoit vn amoureux, lors qu'il poſſede le bien pour qui il a verſé tant de larmes? Mais y a-il martyre égal à la crainte ou ſoupçon, & au mal tel que donne cette fureur, que l'on nomme Ialo uſie Les dédains, les rigueurs & les refus, & en fin toutes les peines de l'Amour ſont agreables, puis qu'on ſe conſole de l'eſpoir de la jouyſſance. Au contraire ſi cette peſte d'Enfer gaigne vne fois noſtre ame, l'allegreſſe en eſt pour iamais bannie, quelque plaiſir qui arriue. Et de là ſortent puis apres les deffiances, & les cruelles reſolutions dont les effets ſanglants rempliſſent les Theatres, de meurtre & d'infamie. L'Hiſtoire que ie me prepare de vous raconter, teſmoi

teſmoigne que mon dire eſt veritable. Elle eſt ſi bien arriuée en noſtre ſiecle, que mille & mille perſonnes la ſçauent peut eſtre mieux que moy. Or quoy qu'elle ſoit ſi cogneuë, ie ne laiſſeray pas de l'eſcrire en ceſte ſorte.

Les Orages qui auoient battu continuellement la France, l'eſpace de tant de luſtres, cedoient à la bonace que le Ciel luy envoyoit. Henry le Grand, de qui les malheurs ont eſleué la gloire au plus haut throſne de la vertu, venoit de receuoir de ſon peuple de Paris autant de teſmoignanes de fidelité, qu'il auoit receu de marques de rebellion, quand vn zele inconſideré que les boutefeux allumoient en l'ame de toutes ſortes de perſonnes emportoit meſme vne infinité de gens debien à la felõnie. Apres, dis-ie, tant de confuſion que les guerres ciuiles auoient cauſées, il y auoit en la premiere des Citez de l'Europe, vn homme que ie veux nõmer Corneille. Il eſpouſa vne des belles femmes que la Nature ayt iamais produicte. Vn Peintre induſtrieux qui voudroit repreſenter pour plaiſir quelque rare beauté, ne ſçauroit en tirer vne plus excellente. Ses cheueux eſtoient blonds, creſpez, & plus luiſans que fin or. Sa face eſtoit d'vne couleur meſlée de lys & de rozes, & ſon front eſtoit vne large table d'yuoire bien poly. Soubs deux arcs d'hebene on voyoit deux yeux noirs; mais pluſtoſt deux clairs Soleils, doux à les voir, & auares de leurs regards. Il ſembloit que l'Amour voloit tout à l'entour, & que là vuidant toute ſa trouſſe, il en deſ-

roboit

roboit viſiblement tous les cœurs. En fin elle eſtoit ſi belle, que l'enuie meſme n'euſt ſceu qu'y reprendre. Son nom eſtoit Calamite. Corneille s'eſtimoit le plus heureux & le plus content homme du monde, en la poſſeſſion d'vne ſi rare choſe. Il n'auoit pas trop de moyens lors qu'il l'eſpouſa : mais il fut ſi heureux dés la premiere année de ſon mariage, qu'ayant remply pluſieurs magazins de pieces de vin, il y gaigna en vne grande cherté qui ſurvint vne notable ſomme d'argent, & puis il ſceut ſi bien augmenter ſon lucre, que dans deux ans il ſe treuva riche de cét mille eſcus. Se voyant ainſi à ſon ayſe, il quitta le train de la marchandiſe, & ſe mit à viure en Bourgeois, de ſes rentes, & de ſes commoditez que la fortune luy auoit données. Calamite qui auoit de la vanité, comme ont ordinairement toutes les belles femmes, fut celle qui la fit reſoudre à paſſer ſes iours, ſans auoir autre ſoucy que de faire bonne chere, puis qu'ils en auoient le moyen. Cependant elle commença à leuer le front, & à s'habiller plus pompeuſement que de couſtume. Ce n'eſtoient que perles & que brillans qui paroient ſa gorge & ſes cheueux. Ses robbes eſtoient d'vne Princeſſe, & tant d'orgueil aux habits, ioinct à tant de beauté, attiroient les yeux de pluſieurs perſonnes, de qui elle captiuoit inſenſiblement les ames. Il y eut pluſieurs grands de la Cour, qui eſtans abbreuvez du bruict de ſes perfections, ſe ſentoient arracher le cœur par ceſte Calamite, de meſme que le fer eſt attiré par le pierre

pierre d'Aymant. Mais parmy tant d'Amoureux qui ſouſpiroient pour elle, il n'y en eut pas vn qui ſe peuſt vanter d'auoir receu quelque faueur extraordinaire.

Tandis que ceſte Bourgeoiſe a la reputation d'eſtre la plus belle de toutes les plus rares beautez de la ville, & qu'elle n'a d'autre contentement que de plaire aux yeux de ſon mary, ſans ſe ſoucier des plaintes, ny des larmes de ceux qui perdent inutilement le temps à gaigner ſes bonnes graces, vn ieune homme de Gaſcogne vint à Paris, à fin de pourſuiure quelques affaires au Conſeil. Sa fortune, ou pluſtoſt ſon malheur le fait loger aupres du logis de Calamite, & le rend auſſi-toſt eſprits de ſes perfections. Il ſe nommoit Cilandre, homme aagé de vingt-deux à vingt-trois ans. Soudain qu'il apperceut ce beau viſage qui n'auoit point de pareil en toute ceſte grande & peuplée Cité, l'Archer qui a des ailles commença à le bruſler, & à croiſtre de iour en iour ſon feu. Il quitte bien-toſt toutes affaires, & n'a d'autre ſoing que de penſer à la gueriſon de ſon mal. La veuë de celle qui l'a bleſſé, luy eſt neantmoins ſi chere, qu'il ne ceſſe de la contempler par tous les lieux où il a le plaiſir de la regarder. Mais en la conſiderant il s'aueugle en la lumiere de ſes beaux yeux, & ſa bleſſure s'ouvre, & s'enuenime d'autant plus qu'il iette ſur elle ſes regards qui demandent mercy. Calamite n'y prenoit pas garde au commencement; ou ſi elle s'en apperceuoit, elle n'en faiſoit non plus de

conte

conte que de tant d'autres, qui luy eſtoient tous indifferens. Or vn iour cõme elle oyoit la grande Meſſe en ſa paroiſſe, Cilandre s'alla agenoüiller deuant elle, & au lieu de prier Dieu, il ſe mit à ietter ſes regards languiſſans & mourans, capables d'amollir les rochers, ſur cette Beauté qui eſtoit compoſée d'vne matiere plus fragile & plus molle. Elle qui veid vn ieune homme qui auoit des cheveux friſez & dorez, des yeux noirs & brillants, & des ioües qui ne faiſoient que commencer à pouſſer vn premier cotton, & qui eſtoiẽt pareilles à la couleur de la roze qui ſort du bouton, & qui croiſt auec le Soleil leuant, & au reſte fort bien veſtu, prit plaiſir, contre ſa couſtume, à le conſiderer reciproquement, & au meſme inſtant le rempart de ſon ame gardé ſi longuement pour ſon bon mary, ſentit vne cruelle breſche. Elle n'en fit pourtant gueres de ſemblant, & toutesfois elle ne ſceut ſi bien ſe contenir, que Cilandre ne lit en ſes yeux de la bien-vueillance. Si toſt qu'elle fut à ſon logis, au lieu de ſes occupations ordinaires, les penſées, & les deſirs viennent troubler l'aiſe de ſa vie. Si elle veille, l'Amour luy repreſente la beauté, & la bõne grace de ce ieune homme; & ſi elle dort, les ſonges images vaines des choſes que l'on a veuës, & que l'on ſouhaitte, ne luy figuroient pas moins le ſuject de ſa paſſion. Elle s'efforça au cõmencement d'y reſiſter, mais tout cét effort eſtoit trop languiſſant. En telles attaques il faut implorer l'aſſiſtance d'en haut, qui ne refuſe iamais grace à ceux

qui

qui la requierent comme on doit. La pluſpart des rigueurs, & des reſiſtances des Dames de ce ſiecle, ſont ſuiuies de leur conſentement, quelque excuſe qu'elles puiſſent alleguer, en reiettant la coulpe ſur l'Amour, ou ſur le deſtin. Quoy que ce ſoit, Calamite commence d'ouurir ſon cœur aux tentations, & ne ſe ſouuient plus de la promeſſe ſolemnelle qu'elle a faite en vn Sacrement à qui l'Apoſtre donne le ſurnom de Grand. Or comme elle reſve ſur ſa paſſion, elle ouure vn iour vne feneſtre de ſa chambre, & apperçoit Cilandre en vne maiſon prochaine à vne autre feneſtre. Si toſt que ce ieune homme la deſcouure, & qu'il void qu'elle prend plaiſir de le regarder, il luy fait vne grande reuerence, & elle luy rend vn pareil honneur, & en luy iettant des regards capables de faire à meſme temps mourir, & reuiure, elle referme ſa feneſtre. Ce fut alors que l'Amour qui ne commençoit que de naiſtre dans l'ame de Cilandre, s'eſpandit par toutes ſes moüelles : ce fut alors que mille penſers amis & ennemis le flatterent & l'agiterent. Les vns en luy repreſentant cét objet ſi deſirable, enyuroient ſon ame du contentement qu'il venoit de receuoir de ces diuins regards. Et les autres le faiſant ſonger à vne perte qui l'auoit priué de ſon heur, auſſi ſoudain qu'vn eſclair, il eſtoit contraint de ſouſpirer, & de tenir ce langage : *Où fuyez-vous* (diſoit-il) *doux ſuiet de mes vœux. Pourquoy me cachez-vous cette agreable lumiere, dont la priuation me rend tant couuert de tenebres*

tenebres & tout remply de ſoucy. Ne voyez-vous pas que ie ſuis moy-meſme vn vray ſoucy, qui ne fais que mourir & que languir, ſi vous qui eſtes mon ſeul Soleil, ne daignez l'entretenir de vos rayons. Ie me ferme à toute autre clarté, & ma paupiere ne ſçauroit ſupporter la veuë d'vn autre Aſtre. Si ie voulois reciter toutes les paroles & toutes les plaintes que faiſoit Cilandre, il me faudroit reſoudre à faire vn diſcours auſſi long que ces liures d'Amour qui parent la boutique des Libraires du Palais, & dont le Galimatias perpetuel fait donner le plus ſouuent des penſions à ſes Autheurs, par la recommandation des perſonnes qui priſent ce que l'on n'entend pas, pendant que les beaux eſprits qui peuuent arracher des mains des Parques, & de l'eternel oubly le nõ de ceux que la Nature a eſleuez au deſſus des autres, sõt miſerablement reculés. Mais pour reprendre le fil de noſtre Hiſtoire, ie dis qu'apres que nos Amoureux ſe furent pluſieurs iours entretenus auec des regards mutuels, & que Cilandre euſt recogneu que Calamite le voyoit de bon œil, il s'enhardit de luy eſcrire ceſte lettre, que i'inſere icy mot à mot, ſuiuant que ie l'ay recouurée.

Ie ne doute point que vous ne blaſmiez ma temerité, & que vous ne me iugiez digne de chaſtiment ſi toſt que vous receurez cette lettre. Toutes-fois ſi vous regardez aux perfections dont vous eſtes accomplie : i'eſpere (Madame) que vous excuſerez mon crime, & aduoüerez qu'il eſt impoſſible de vous voir ſans vous aymer. Le doux eſpoir qui me conſole

en mon martire , & qui me promet que voſtre beau iugement loüera pluſtoſt mon election , qu'il ne condamnera ma paſſion , me faict auoir recours à voſtre grace , ſans laquelle il m'eſt autant poſſible de viure qu'il eſt aiſé de conſeruer ſa liberté deuant la plus belle choſe du monde. Ma mort, & ma vie ne dependent que de vous.

Cilandre euſt moyen de faire tenir ceſte lettre à ſa Maiſtreſſe, par le moyen de ſon Hoſteſſe à qui il auoit deſia deſcouuert ſa paſſion, & laquelle comme voiſine , cognoiſſoit non ſeulement Calamire , mais parloit ſouuent à elle familierement. Ceſte belle Bougeoiſe , ſe rendoit au cõmencement difficile aux aſſauts de ceſt Amoureux , afin de l'allumer d'auantage de ſon amour, & cependant elle meſme bruſloit toutes dans ſon ame. En fin apres beaucoup de meſſages & de paroles que les bornes de mon Hiſtoire ne ſçauroient contenir, les deux Amants ſe voyent & cueillẽt les fruicts de leurs deſirs. Ces fruicts leurs ſont en ce commencement ſi delicieux, que pour eux ils ne ſe ſoucient deſormais de la gloire du Ciel, qu'ils iugent eſtre moindre que leur felicité. Mais comme telles douceurs ne ſont iamais ſans amertume, tandis qu'ils ſe perdẽt en leurs folies, Corneille prend garde aux priuautez que ſa femme donne à ce ieune homme. Il le treuve ſouuent chez luy , & neantmoins la liberté de la France, le voiſinage, & la fidelité que ſa femme luy auoit touſiours auparauant gardée , ne le portent pas du tout à la jalouſie. Si eſt-ce qu'apres

pres auoir long temps ſupporté toutes ces façons de faire, il croit qu'il y va de ſon honneur ; que ceſt homme parle à toute heure auec ſa femme, qu'il la mene ſous le bras à la pourmenade, & qu'elle le reçoiue auec tant de familiarité. C'eſt pourquoy il luy en faict vne petite reprimende, la preſche de bonne renommée, & la coniure de viure d'autre ſorte. Elle qui voit ſon mary prendre de l'ombrage ; contre ſon naturel, ſe met en colere, & en pleurant luy tient ce diſcours : *D'où vous vient* (dit-elle) *ce ſoudain caprice ? M'auez-vous doncques en reputation d'vne femme desbauchée ? N'eſtes-vous pas vous meſmes celuy qui m'auez touſiours permis de voir toutes ſortes d'honneſtes compagnies ? Auez vous remarqué iamais en moy aucun traict qui vous doiue iuſtement pouſſer à faire vn mauuais iugement de moy ? Ne ſçauez vous pas que ſi i'euſſe voulu fouler aux pieds mon honneur, i'auois moyen de paſſer mon tẽps auec telles perſonnes, que pour leur grandeur, vous ne m'auriez oſé regarder, tant s'en faut que vous euſſiez vſé d'vn tel lãgage ? Oſtez, ie vous ſupplie de voſtre teſte ces nouuelles impreſſions, & croyez que toutes les priuautez que les hommes ont auec moy, ſont autant de rempars pour vous en conſeruer touſiours ce que la Loy de Dieu ne permet pas que ie viole.* Ainſi parloit Calamite à ſon mary, qui ne ſçeut pour lors que reſpõdre à ces belles raiſons. Il ſe reſolut à paſſer deſormais le reſte de ſes iours, ſans ſe mettre plus en peine de la maniere de viure de ſa femme. Auſſi ces Adulteres voguerent quel-

ques mois depuis ſur vne mer ſans orage. Si leur impudence n'euſt eſté extreme, iamais ce mary n'euſt troublé le calme de leurs folles amours. Mais ils paſſerent tellement les limites de la modeſtie, que dés lors ils le faiſoient à porte ouverte. Tout le monde s'en ſcandalizoit, & chacun s'eſtonnoit de la patience d'vn ſi bon homme. Tandis que ces deshonneſtes frequentations cõtinuent, il arriue vn iour que Corneille en reuenant de la ville & entrant dans ſon logis ſurprend Cilandre, qui ſucçoit auec ſes levres le miel de la bouche de ſa femme aſſiſe en vne chaire à la baſſe cour de ſon logis. Ce fut alors que la jalouſie commença de s'allumer plus que iamais, & qu'il entra en vn excés de colere. Il s'approcha de ſa femme, & en preſence de Cilandre luy bailla vn grand ſoufflet. Apres il s'adreſſa à l'adultere,& luy dit qu'il vuidaſt promptement de ſa maiſon;& luy deffendit,s'il eſtoit ſage, n'y mettre plus de ſa vie le pied. Ceux qui ſe plongent ordinairement dans des pareils delices, & qui tout à coup en ſont priuez iugeront de l'ennuy que ceſte defenſe leur apporta. Elle fut encores plus faſcheuſe à Calamite, laquelle ſe voyant bannie de ſes folles amours, & ſe repreſentant à toute heure le coup qu'elle auoit receu, eſtoit toute tranſportée de rage. Ce n'eſtoient que ſouſpirs, que larmes, & qu'iniures qu'elle vomiſſoit contre ſon mary. Doncques (diſoit-elle) cruel que tu es, as-tu bien le courage de me traicter auec tant d'indignité? Tu me veux doncques forcer

cer à viure en Capucine, toy qui m'as ouvert autresfois le chemin de la liberté ; N'eſt-ce pas le vray moyen de deuenir en effet ce que tu es de nom, ſi i'eſtois moins ſoigneuſe de la crainte de Dieu, que tu n'es de ton honneur? Pluſieurs ſemblables diſcours proferoit cette belle & fauſſe femme, capable de renuerſer toute la coulpe ſur ſon mary, s'il n'euſt deſia reconneu que ſes actions eſtoient plus frauduleuſes que celles d'vn vieil renard. Auſſi il luy couppa court, & luy dit que ſi iamais elle parloit ny en bien, ny en mal à cét homme, il luy apprendoit le deuoir qu'il auoit ſur luy.

Cependant que ces amoureux n'ont pas la licence de ſe voir auec tant de priuauté qu'auparauant, ils ſe viſitent par lettres, & ſe donnent des aſſignations, où ils ſe rendent ſans eſtre apperçeus, quelques eſpies que le mary mette en campagne. C'eſt vn abus que de s'ingerer de garder des femmes qui ont enuie de mal faire. Quand leurs maris auroient autant d'yeux que de cheueux, ils ne ſçauroient pourtant euiter leur raiſon. Calamite trõpe ſi bien tous les aguets de Corneille, qu'elle void Cilandre, & ſe mocque de tous ſes ſoins, & de toutes ſes veilles : neantmoins elle ne laiſſe pourtant de ſe plaindre de cette contrainte à ſon amy, qui prenant l'occaſion aux cheueux, & ayant deſia penſé au moyen d'executer vne ſanglante & deteſtable reſolution qu'il auoit priſe, commence de repreſener à Calamite l'amour extreme qu'il luy porte.

Accuſe le Ciel, de ce qu'vn autre a la poſſeſſion entiere d'vne choſe que ſon deſtin luy auroit acquiſe, s'il euſt eſté ſi heureux, que d'en auoir eu pluſtoſt la connoiſſance. Il luy met encores deuant les yeux la profeſſion qu'il fait, & comme il eſt preſt d'auoir vn office en la chambre des Comptes. Au contraire il luy depeinct la rigueur de ſon mary, ſa baſſe condition, & le peu d'experience qu'il auoit aux affaires du monde, qui le rendent touſiours indigne d'vne charge honorable, quelques moyens qu'il poſſede. Et en fin il luy dit qu'elle n'aura iamais d'honneur auec vn tel homme, puis qu'il ne peut eſtre plus qu'il eſt; ny contentement, puis que la jalouſie a perdu ſa raiſon. Calamite chatoüillée de toutes ces belles paroles, reſpond à ſon Amoureux, qu'elle eſt bien faſchée de ſa mauuaiſe fortune. Qu'elle n'en accuſe pas moins à toute heure les Aſtres, comme complice de ſon malheur: & que s'il y auoit moyen de délier vne ſi faſcheuſe chaine, tout ſon ſouhait ne ſeroit iamais autre, que de viure & de mourir auec luy. Cilandre luy repart que cela eſtoit ſi aiſé, pourueu qu'elle s'y vouluſt reſoudre, qu'il ne trouuoit rien de plus facile. Sur cela apres auoir premierement ſouſpiré, pour la captiuité où elle eſtoit detenuë, afin de l'induire mieux au conſentement d'vne execrable meſchanceté, il luy ouurit la voye pour faire mourir ſon mary: & luy allegua que le plaiſir & la felicité de leur vie, ne dependoit que de la fin de ſon Eſpoux. Calamite auoit au commencement de

l'hor

l'horreur à ſe reſoudre en ceſte ſanglante procedure : mais l'excés de ſon amour, la jalouſie de ſon mary, & l'imagination d'vne plus que vaine, & plus que folle vanité , eurent tant de force, que ceſte mauvaiſe femme ſe laiſſe emporter, & ſeduire à ces allechemens. Vne fois ils vouloient que le poiſon en fit l'office mais puis apres Cilandre prit vn autre deſſein, dont il vint à bout comme ie vous reciteray maintenant.

Apres que ceſt execrable ieune homme non content de ſoüiller la couche d'autruy , eut pris cõgé de ſa Maiſtreſſe, pour venir à bout d'vn forfaict que Dieu ne laiſſe iamais impuny, ſuiuãt que les exemples ordinaires le teſmoignent : il eut moyen de parler à deux ſoldats qui alloient en Flandres, où pour lors le valeureux Comte Maurice bornoit & arreſtoit la fortune de ceux qui donnerent tant de trauerſes à noſtre grand Roy. Et comme on ne manque iamais d'Arſacides & de deſeſperez, il ne fut gueres malaisé à Cilãdre de les gaigner par argent , & de les induire à mettre à mort Corneille. Il auoit accouſtumé de s'aller ſouvent promener ſur vn petit cheual en vne ſienne maiſon , eſloignée de quelques deux petites lieuës de la ville. Et touſiours quand il y alloit, il partoit de bon matin, & puis reuenoit ſur le ſoir. Ces deux meurtriers accõpagnez du cruel Cilandre , qui auoit eu aduis de Calamite , que ſon mary iroit le lẽdemain aux champs, ſe cacherent en vn eſtroit paſſage , & ne manquerent pas de donner la mort au mal-heureux Corneille.

Apres qu'ils eurent reſpandu le ſang de l'innocent qui crie de ſa vengeance, & de qui le Ciel ſçaura bien faire rendre compte, à ceux qui en ont empourpré la terre, ils prindrent le corps, & le traiſnerent hors du chemin dans vn foſſé, & puis firent payer incontinent à Cilandre cinquante eſcus, qu'il leur auoit promis. Ayant touché ceſte ſomme, ils luy demanderent, où eſt-ce qu'il faiſoit deſſeing d'aller. Cilandre leur dit qu'il vouloit retourner à Paris : Et nous (repart l'vn des autres) allons gaigner le Pays bas, tandis que vous taſchez de monter ſur vn eſchaffaut. Ce diſant luy & ſon compagnon s'eſcartent legerement, pendant que Cilandre prend vn autre chemin, & reuient à la ville.

Ce meurtre ne demeura gueres ſans eſtre deſcouvert. Quelques vns ayans apperceu du ſang en ce paſſage, & regardé d'vn coſté & d'autre, & treuvé encores des traces rouges, firent vne ſi ſoigneuſe recherche, qu'en fin ils treuvent vn corps tout ſouïllé de ſang & de pouſſiere, & priué de vie. Le bruict vole promptement par toutes les demeures prochaines. Entre pluſieurs perſonnes qui s'aſſemblent à l'entour de ce corps, vn homme le recognoiſt. Soudain il court à Paris, & en porte la nouvelle à ſa femme, qui ſe iette incontinent à terre, arrache ſes blonds cheueux outrage ſon beau viſage, & plombe de coups ſon ſein d'yuoire : O Dieu (diſoit-elle) mon cher Corneille, quelle influance malheureuſe me vient priuer d'vn ſi bon & ſi cher Mary ?

Quel

Quel peché ay ie commis qui merite vne telle rigueur ? Helas ! que dois-ie faire deſormais, ou pluſtoſt que puis-ie faire, ayant perdu celuy ſans lequel il m'eſt impoſſible de viure ? Si au moins i'auois ce contentement d'apprẽdre à ton meurtrier, la vengeance que ie ferois exercer ſur ſon corps, allegeroit peut-eſtre le coup que ie viens de receuoir pour vn tel deſaſtre, & ie m'en irois plus contente te trouver en l'autre monde, ſoit que tu faſſes deſia ta demeure dãs le Ciel, ou aux campagnes Elizées. Ha! Parque inique & cruelle, qui me rauis tout mon bien, pourquoy n'as-tu permis que le cruel Aſſaſſin de mon repos, n'ayt achevé entierement l'homicide ? Ne ſçauois-tu pas que nos iours eſtoient indiuiſibles, & qu'il falloit couper eſgalement la trame de l'vn & de l'autre ? Mais ſi tu l'as fait pour me donner plus de tourment, par le moyen de la malheureuſe vie que tu me laiſſes : tu te trompes bien fort, puis qu'vn iour, qu'vne heure, ny vn moment, ne ſont pas capables de me retenir en ceſte miſere.

A cheuãt ſes plaintes, l'on eut dict qu'elle eſtoit pouſſée de tant de fureur & de rage, qu'elle ſe vouloit dõner d'vn couſteau au trauers du corps. Tous ſes domeſtiques la retiennent, & les voiſins qui arriuent au ſecours, ont bien de la peine à la coucher dans le lict, où elle contrefait ſi bien la dolente, qu'à la voir en ceſte action, on l'eut priſe pour l'image de l'ennuy meſme. Mais cependant toutes ces larmes de Crocodile ne ſont pas ſuffiſantes de tromper. Le Lieutenant Criminel, qui

ſe tranſporte en ſon logis. Ce Magiſtrat, ſage, prudent, & bien aduisé, s'il y en eut iamais au monde, ayant deſia ſourdement appris quelque choſe des amours de Calamite & de Ciládre, & puis conſiderant tant de façons de faire, & tant de larmes, & oyant tant de plaintes, & tant de regrets inutiles, ne doute nullement qu'elle & ſon Amoureux n'ayant commis ce meurtre. Cependant pour le deſcouvrir aiſément, il s'approche du lict de Calamite, & s'eſtant aſſis en vne chaire, il luy tint ce langage : Madame, la compaſſion que i'ay de voſtre malheur, m'a faict venir icy. Ie n'y viens pas afin de vous conſoler ſur la mort de voſtre mary : mais pluſtoſt pour vous aſſiſter de mon conſeil, ſur vne accuſation que le Procureur du Roy va former contre vous. L'on vous accuſe d'auoir vous-meſmes eſté l'Autheur du meurtre, en y ſollicitant ceux qui l'ont executé. Penſez de bonne heure à vos affaires, & ſi vous eſtes vn des complices, regardez promptement à ce que vous voulez que ie faſſe pour vous. Ie porterois vn regret eternel dans mon ame, ſi vne telle Beauté receuoit vn affront.

Qui eut conſideré alors Calamite, eut bien remarqué des mouuemens contraires en ſon ame, par les ſignes differens qui paroiſſoient en ſon viſage. Elle palliſſoit maintenant, & puis rougiſſoit à l'inſtant meſme. La parole qu'elle vouloit proferer pour reſpondre, ſe confondoit dans ſa bouche, & ne pouvoit nullement eſtre exprimée. Toutesfois elle commença à crier, & à ſa plain-

dre

dre plus haut qu'elle n'auoit point encor fait, & à contrefaire la plus affligée perſonne qui fuſt iamais. On euſt peu la comparer à la forcenée Hecube, qui fut changée en rage, lors qu'elle apperceut ſur les bords de la mer, le corps de ſon fils Polydore. Ces plainctes, ny ſes crys n'abuſent pas pourtant ce ſage Magiſtrat. Quand il voit les mouuements de ceſte femme, il pourſuit ſon diſcours en ces termes : I'employe tout ce que ie puis pour vous ſauver & vous ne taſchez qu'à vous perdre. Ie m'efforce de vous tirer en vn port de ſalut, & vous mettez le voile au vent contraire qui vous menace de naufrage. Ie plains voſtre condition, indigne d'vne ſi rare, & ſi parfaict creature. Le Ciel vous deuoit eſtre plus fauorable en l'election que vous auez faite d'vne perſonne qui ſera le ſujet de voſtre perte, ſi vous n'y prenez garde. En fin pour vous le dire en vn mot, i'ay pris Cilandre, ſur vn aduis qu'on m'a donné. A peine a-il comparu deuant moy, qu'il s'eſt jetté à genoux, m'a conté l'hiſtoire de vos amours, & m'a appris que vous auez fait tuër voſtre Mary, par des hommes que vous auez practiquez pour en faire l'execution. Vous ſçauez ce qui eſt du deuoir de ma charge. Ie ſeray contrainct de me ſaiſir de voſtre perſonne, & de vous mener dans vn lieu d'où l'on ne ſort pas en telles preuentiõs, quand on veut. Songés doncques, vous diſ-ie encore à vos affaires, pendant qu'on y peut apporter du remede. Lors que le mal ſe ſera rendu incurable, il ne ſera pas temps de recourir au Medecin.

Comme

Comme les neiges & les torrens glacez ſe fondent ſoudainement aux vents tiedes du Midy, ainſi le cœur de Calamite obſtiné en ſa diſſimulation, commenca de s'ouurir, & de ſe fondre ſi toſt que le Lieutenant Criminel eut proferé ces dernieres paroles. Eſt-il poſſible (dit alors l'impudente) que ce mal-heureux ayt tenu vn tel diſcours? Ha! le meſchant, c'eſt luy-meſme, qui non content de m'auoir ſeduite par ſes douces paroles, a taſché encores de m'induire de conſentir à la mort de mon mary. I'ay fait tout ce que i'ay pû pour le diſtraire de ce deſſein, & il n'a iamais voulu croire aux perſuaſions que i'employois pour l'en deſtourner. I'ay touſiours en moy-meſme (repart le Magiſtrat) fait ce iugement de vous: ie n'ay iamais creu qu'vn Beauté ſi rare fuſt accompagnée de tant de cruauté. Neantmoins habillez-vous, Madame; Il faut que vous ſouſteniez à Cilandre ce que vous venez de dire, afin que vous ſoyez deſchargée de ce crime, que l'on vous pourroit autrement imputer. Voilà comme Calamite ſe prit elle-meſme par ſes propres paroles. Vn Greffier eſcriuit cependant toute cette procedure, & les diſcours qu'elle auoit laſchez luy ſeruirent deſia de condamnation. Tandis le Lieutenant Criminel, qui auoit deſia poſé en ſentinelle des Sergens au deuant du logis de Cilandre, où il eſtoit pour lors, dépeſche vn des ſiens, auec commandement de le prendre, & de le mettre dans le Chaſtelet. Et au lieu de mener Calamite en ſon logis, ainſi qu'il luy auoit promis,

mis, il la fit pareillement enfermer dans vne priſon obſcure, où nous la laiſſerons penſer à ſes pechez, & à pleurer ſon crime deteſtable, & reciterons ce qu'on fit de ſon Adultere.

Le bruict de la mort de Corneille s'eſtant eſpandu par la ville, enſemble de la capture des deux coulpables, tout le monde crioit qu'on en deuoit faire vne punition exemplaire. Ce mary eſtoit ſi homme de bien, qu'il eſtoit aymé de chacun, & l'ingratitude de ceſte femme ſe repreſentant aux yeux du peuple, il euſt ſans doute bientoſt practiqué ſur elle la Loy de Moyſe, s'il l'euſt euë en ſon pouuoir, ſans attendre qu'vn Bourreau y miſt la main. Cilandre eſt cependant ouy, & puis confronté à Calamite, qui s'eſtant deſia aviſée qu'elle auoit trop legerement parlé, vouloit ſe deſdire de ce qu'elle auoit aduoüé. Mais Cilandre d'autre part, ſans attendre par la voye de la queſtion ordinaire, ou extraordinaire d'eſtre forcé à confeſſer le delict, publia deuant tous ſon crime deteſtable : & proteſta que luy ſeul l'auoit premedité, & executé, & que Calamite n'en eſtoit aucunement coulpable : ſi bien que c'eſtoit ſur luy que la Iuſtice deuoit exercer ſa rigueur, & qu'elle deuoit eſtre eſlargie. Comme ceſte femme l'ouyt parler de la ſorte, & autrement que le Lieutenant Criminel ne luy auoit figuré ; alors cognoiſſant qu'elle auoit eſté ſurpriſe, elle ſe mit à l'interrompre, & à tenir ce langage : *Ce malheureux* (diſoit-elle) *pour me ſauuer, veut perdre la vie. Que l'on n'adiouſte point de foy à ſes paroles,*

elles

elles ſont toutes fauſſes & menſongeres. C'eſt moy-meſme, qui ay induit deux ſoldats à couper la gorge à mon mary, parce qu'il me traictoit indignement. Si i'ay mal fait, c'eſt de moy ſeule que la punition ſe doit faire, non de ce ieune homme, qui pouſſé de quelque bien vueillance qu'il me porte, ne ſe ſoucie de perdre l'honneur, la vie, & ſon ame propre, en auouant vn crime que i'ay commis. Elle vouloit pourſuiure: mais elle eſtoit pareillement interrompuë de ſon Amoureux, qui ſupplioit les Iuges de ne vouloir point auoir eſgard à vne femme priuée de ſon bon ſens: Que l'alteration de ſon ame pouvoit clairement paroiſtre à ſon viſage; Et puis (diſoit-il) l'apprehenſion de ſe voir icy deuant des Iuges, rencontrant vn cerueau leger n'eſt que trop capable pour luy broüiller la ceruelle.

Iamais Oreſte & Pylade, ne ſouhaitterét auec tant de paſſion de mourir, pourueu que chacun peuſt ſauver la vie à ſon amy, que ces deux perſonnes complice. Mais la Cour de ce grand, de ce iuſte, & de ceſt aviſé Parlement, qui auoit voulu prendre la cognoiſſance d'vn faict ſi extraordinaire, n'euſt pas tant de peine à iuger de ceſte cauſe, qu'euſt le Roy Thoas à cognoiſtre qui des deux eſtoit Oreſte. Cet Auguſte Senat ayant rendu plus claires que le iour toutes ces fuytes, & ces deſguiſemens, il condamna Cilandre à eſtre rompu tout vif ſur vne rouë, & Calamite à eſtre penduë & eſtranglée. Iuſte iugement, puis qu'il eſtoit raiſonnable que celuy qui auoit briſé

toutes

toutes les Loix Diuines & Humaines, & qui non content d'abuſer de la femme de ſon prochain, & d'aller braue à ſes deſpens, luy auoit encores faict perdre la vie, par la plus' deteſtable trahiſon que l'on puiſſe imaginer ; fut briſé, & rompu luy-meſme à la veuë de tant de peuple qu'il auoit ſcandalizé. La raiſon vouloit auſſi que ceſte belle cauſe qui produiſoit tant d'effects vilains & abominables, fut fleſtrie par vn infame ſpectacle, auant meſmes que l'air luy ſeruiſt de monument, & qu'vne corde la rendiſt le joüet des vents & de la pluye.

Il y eut pluſieurs Grands de la Cour, qui oſerent importuner ſa Majeſté, pour le ſalut de la vie de ceſte femme, non moins belle qu'execrable : mais noſtre grand Monarque, à qui les homicides commis en trahiſon eſtoyent mortellement odieux, ne voulut iamais preſter l'oreille à ceſte grace. Ce fut à la place Maubert, où l'execution en fut faicte. Iamais on ne veid vne telle foule de toutes ſortes de perſõnes. La beauté de Calamite, & la curioſité de voir quelle fin ceſte Belle reſmoigneroit, y attiroit tout le monde. Toute la place eſtoit pleine de gens. Mille eſchaffaux en eſtoient remplis, & les feneſtres & les couvertures des maiſons n'eſtoyent pas capables de contenir tant de perſonnes. Les deux criminels furent menez dans vne meſme charette, l'vn d'vn coſté, & l'autre de l'autre. Calamite fut la premiere qui fut trainée au ſupplice. Les regrets que faiſoit retentir ceſte folle, euſſent eſté

capa

capables d'eſmouuoir les Ours, les Lions, & les Tygres, & d'arreſter de pitié la courſe du Soleil, ils euſſent eſté employez pour vne iuſte cauſe. Ie les inſererois icy, s'ils meritoyent d'y eſtre: Mais puis que toutes ſes plaintes n'eſtoient fondées que ſur la folie de ſes amours, que i'accuſe, & que ie ne deffends pas, ie les paſſe ſoubs ſilence. Lors qu'elle eut finy miſerablement ſes iours par vn infame licol, ſon Amoureux monta ſur le Theatre, où il fit paroiſtre beaucoup de contrition & de repentance. Apres auoir eſté briſé bras & iambes, on le laiſſa viure tout ce qui reſtoit de iour, & ſur la minuict on l'eſtrangla. Or comme il y a des eſprits d'eſtrange humeur, & des hommes qui ſe plaiſent à flatter le vice, & faire honte à la vertu, il y euſt quelqu'vn qui fit à la verité de beaux vers: mais neantmoins indignes de veoir la lumiere du iour, puis qu'ils ſont compoſez à la loüange de ces deux cruels Adulteres, & à la gloire de leurs amours abominables. Vn autre y fit reſponſe, & parce qu'ils ſont aſſez bons, & remplis de pieté, i'ay iugé qu'il eſtoit fort à propos de les donner à la poſterité.

LA

LA CALAMITE' DE CALAMITE.

STANCES.

CE n'eſt pas vne Muſe, ains vne maquerelle
Qui deplore le ſort des fumeſtes Amans;
Dont les crimes punis par vne main borrelle,
Ont bien plus merité que receu de tourmens.
Il ne ſuffiſoit pas à ces ames perfides,
De violer d'Hymen le ſerment & le lict,
Si pour gaigner encor le tiltre d'homicides,
Elles n'euſſent comblé d'vn meurtre ce delict.
Malheureux noſtre ſiecle, où les diables ſont Anges,
Falloit-il que le vice en vertu ſe tournaſt,
Les falloit-il nommer par exces de loüanges
Martyrs de l'Adultere, & de l'aſſaſſinat?
Doit-on nommer d'Amour les furieuſes rages,
Qui ſur tels fondemens baſtiſſent leur bon-heur,
Quand l'aueugle deſir qui pouſſe leurs courages
Leur faict aymer la hõte, & trahir leur honneur?
Croyons pluſtoſt qu'Amour dont la ſainte puiſſance
Conſilia iadis les Elemens diuers,
S'offence extremement, quand il a cognoiſſance,
Qu'on prophane ſon nõ que l'on donne aux peruers.
Que vains ſont les regrets de ceſte beauté vaine,
Qui meſme ſe fleſtrit auant que le cordeau
Eut fermé le paſſage au vent de ſon haleine,
Et que l'air luy ſernit ſeulement de tombeau.

Car eſtant viue encor il eſtoit, raiſonnable (faits
Que pour mieux expier les maux quelle auoit
Elle veid effacer la cauſe abominable.
Qui belle produiſoit tant de ſalles effets.
Et celuy qui honnit la couche coniugale
D'vn qui iuſqu'à la mort il a fait aguetter,
Deuoit eſtre briſé puis que fier Canibale
Il briſa tant de loix qu'il deuoit reſpecter.
Le Soleil ennuyé de preſter ſa lumiere,
A des corps ſi pollus, s'eclipſant triſtement,
Ne vouluſt redonner ſa clarté couſtumiere,
Que pour nous faire voir leur iuſte chaſtiment.
Toy, qui pour les priſer en aſtres les transformes
Engoufre les pluſtoſt dans le fleuue oublieux,
Car voulant releuer leurs crimes plus enormes,
Tu les vas retrainant au ſupplice odieux:
Et ſouhaitte en ton cœur qu'en ſon throſne ſupreme,
Le Iuge Souuerain des viuans, & des morts,
En changeant ſa Iuſtice en ſa Clemence extreme
Traite plus doucement leur ame que leurs corps.

I'acheuois cette Hiſtoire, lors que le bruit de la guerre rempliſſoit de frayeur les plus gens de bien qui apprehendoient les horreurs de nos calamitez paſſées. La Sage Marie, de qui les actions ont touſiours le Soleil pour teſmoin, & à qui la France eſt non moins obligée de ſa conuerſation, que ſa Majeſté eſt redeuable au Ciel qui l'a renduë la plus belle & la plus vertueuſe Princeſſe du monde, taſchoit par toutes ſortes d'accords d'eſteindre les eſtincelles d'vn ſi dangereux embraſement.

Toutes

Toutes ces tumeurs, toutes ces allumettes de ſedition, & tous ces eſcrits pernicieux & dignes de chaſtiment que l'on publioit, debaucherent ma plume, & amuſerent mon eſprit aſſez curieux de luy-meſme à lire les raiſons des vns & des autres. Ie croyois au commencement que le diſcours eſtoit conforme au tiltre: mais ayant veu que la plus part de ces libelles ne tendent qu'à la ſedition, ie ſupplie celuy qui maintient les puiſſances ſouueraines qu'il deſtourne de noſtre chef les mal-heurs qui nous menacent : & que ſi ie dois continuer cét ouvrage, les funeſtes auentures du paſſé m'en fourniſſent la matiere, & non celles qui pourroient bien toſt ſucceder, ſi nous ſortons des bornes que le deuoir & la raiſon nous ont preſcrites.

LA FAVSSE TRAHISON commiſe contre vn Marchand nommé Beliard, ſon innocence recognuë, ſa deliurance du ſupplice, & la punition de l'accuſateur, & des faux teſmoings.

HISTOIRE XVIII.

IL eſt impoſſible qu'entre les plus barbares peuples de la terre, on puiſſe treuuer, qu'il ſe ſoit iamais inuenté vne plus deteſtable meſchanceté, n'y pernitieuſe trahiſon, que celle dont ie vais maintenant deſcrire les particulariteż, bien qu'il fuſt plus ſeant d'en taire le recit, que de le faire voir aux mortels.

La ville de Marſeille, qu'vn chacun ſçait eſtre vne des plus riches & marchandes du fleuriſſant Royaume de France, eſt la premiere & plus renommée du pays de Prouence, pour le grand trafic qu'elle fait d'ordinaire aux terres eſtrangeres, qui faict qu'on y treuue grand'quantité de Marchands, deſquels les richeſſes ſont comme ſans nombre,

nombre, tant en argent, comme en marchandiſes qu'ils debitent par toutes les parties de la terre.

En icelle il y eut n'y a pas long-temps vn riche Marchād, nommé Iean Beliard, qui ne cedoit à nul autre, tant en richeſſes d'argent monnoyé, qu'en obligations & biens terriens.

Or entre ceux qui ſe treuuerent eſtre de ſes debiteurs, il y eut vn ieune homme nommé Gregoire Melue, habitāt de ſaincte Tulle, lequel ſe trouuant en neceſſité d'argent, s'addreſſa audict Iean Beliard, qui luy fit preſt de la ſomme de cinq cens eſcus, ſous la caution d'vn ſien Oncle nommé Eſprit Ventier, habitant de Manoſque, & Notaire Royal ladicte ville, homme de moyens & de commoditez, s'il y en auoit en tout le pays.

Deux ans eſtoient deſia paſſez depuis le preſt de cinq cens eſcus, ſans que Beliard euſt faict aucune pourſuitte, ny demande de ſon argent (qu'il n'auoit preſté que pour le terme d'vn an) lors que deſirant de faire vn voyage au Leuant, ils ſe tranſporta vers ſon principal debiteur Gregoire Melus, lequel comme amy il ſollicita de luy payer ce dont il luy eſtoit redeuable. Melue luy reſpondit, que pour le preſent il ne le pouvoit contenter: mais que s'il pouuoit prendre la peine d'aller auec luy iuſques à Monaſque vers ſon Oncle Ventier. il taſcheroit de le rendre ſatisfait. Beliard luy accorde librement d'y aller, ſans penſer au malheur qui luy deuoit bien toſt arriuer. Mais quoy, il eſt impoſſible de fuyr le malheur de noſtre deſtinée, ny d'empeſcher ce que le Ciel a reſolu.

Eſtans arriuez à Manoſque au logis de Ventier, ils furent receus auec toutes ſortes de courtoiſie. Et eſtant deſia le Soleil plongé dans l'Occident, & la nuict commençant à eſtendre ſon noir manteau ſur la face de la terre. Beliard fut prié par Vétier de ne prendre point d'autre logis, pour ceſte nuict que le ſien, ce qu'il luy accorda apres beaucoup d'importunité, & cependãt qu'on faiſoit les apprez du ſoupper, Ventier les mena promener dans vn beau iardin qu'il auoit au derriere de ſa maiſon, auquel eſtant arriuez, Melue recita à ſon Oncle le ſuiect de ſon voyage, & que Beliard n'eſtoit venu auec luy pour autre ſuject, que pour receuoir la ſomme dont il luy eſtoit caution.

Ventier auquel on ne pouvoit faire plus grand deſplaiſir, que luy demander d'argent reſpondit qu'il n'auoit moyen de contenter ledict Beliard pour lors: mais que s'il le vouloit croire, il treueroit vn bõ expedient pour ſe faire bailler encore du terme, & que s'il ne le vouloit faire, il auoit moyen de l'en faire repentir. Le miſerable dés lors commença à inuenter la plus horrible & inouye meſchanceté dont les hiſtoires ayent iamais faict mention. Apres qu'ils eurent faicts leur complot, ils s'en retournerent treuuer leur homme qui les attendoit en ſe promenant le long du iardin, & apres s'eſtre excuſez de l'auoir tant faict attendre, ils reprindrent le chemin du logis, où ayans treuué le ſouppé preſt, ſe mirent à table: & entre pluſieurs diſcours qu'il tindrent, il ſe delecterent plus à raconter des voyages que ledict Beliard auoit

faict

faict aux terres eſtrangeres. Apres le ſouppé, Vétier dit àBeliard, qu'il ſçauoit biẽ le ſuject de ſon voyage, lequel il auoit appris de ſon Neveu, eſtãt bien marry que pour l'heure, il n'auoit la commodité de le rendre content, qu'il le ſupplioit d'attendre encor vn peu de temps, & que cependãt il trouueroit le moyen de le rendre ſatisfaict, le ſuppliant que pour vne petite ſomme, il ne fit deſplaiſir à ſon Neveu, ny à luy, s'il ne s'en vouloit repentir. Beliard entendant ce diſcours bien eſloigné de ſon attente, voyant qu'on le menaçoit en demandant ſon bien, luy reſpondit comme en cholere, que ce n'eſtoit pas ainſi qu'il le falloit remercier apres leur auoir faict du plaiſir, & qu'il n'eſtoit pas reſolu de s'en retourner ſans auoir ſon argent, & que pour leurs menaces il ne s'en fomaliſoit pas de beaucoup.

Ce fut alors que Ventier prit entiere reſolution de luy faire voir à qui il auoit affaire, & diſſimulant ce qu'il en penſoit, luy dõna le bon ſoir, luy diſant que le lendemain il feroit moyen de le rendre content. Cependant que Beliard ſe retire dans ſa chambre, ſans ſonger au deſieuner qu'on luy appreſtoit, la nuict Ventier en preſence de ſon Neveu & de ſes deux fils qu'il faiſoit teſmoings de ſa meſchanceté, commence de penſer le moyẽ, comment ils pourroient mettre leur homme entre les mains de la Iuſtice pour luy faire cognoiſtre à quelles gens il auoit affaire, ils prennent enſemble pluſieurs reſolutions ſans qu'ils en paiſẽt treuver aucune plus propre à leur dãnable entre-

priſe, que celle qu'ils machinerent ſur l'heure, qui fut que le lendemain ſur les huict heures du matin Ventier luy feroit accroire qu'il auoit treuué vn homme qui luy auoit promis de luy preſter les cinq cens eſcus dont ſon nepueu luy eſtoit redeuable, & par ce moyen il le meine en vne maiſon de la ville, où il acoſteroit trois où quatre teſmoings qui ſouſtiẽdroiẽt audit Beliard, qu'il auoit proferé des paroles execrables & crimes d'impieté cõtre Dieu, la Vierge & les ſaincts, & contre l'authorité du Roy, qu'au meſme inſtant l'ayãt mis entre les mains de la Iuſtice, il ſe porteroit pour partie, comme zelé & affectionné au ſeruice de Dieu, & ialoux de ſon honneur & de celuy de ſon Roy, & ſcandalizé de l'horreur d'vn tel blaſme, eſtant aſſeuré que la iuſtice ne manqueroit d'en faire vne punition exemplaire, & que le moins qu'ils pouuoient auoir de recompence ſeroit la moitié du bien de l'accusé, qu'ils departiroient entre eux par eſgale portion.

Impie & plus que deteſtable trahiſon! O monſtres d'Enfer! ô furies infernalles! comment oſez vous faire vn tel complot deuant la face de Dieu, qui ne laiſſe aucune meſchanceté impunie, & qui veille touſiours pour la conſeruation de l'innocent. Eſt-il poſſible que la terre puiſſe ſupporter de ſi deteſtables Cloaques de meſchancetez, ſans les engloutir au plus profond de ſes entrailles.

En quelle hiſtoire a t'on iamais leu vne plus peruerſe & diabolique tromperie que celle dont s'aduiſe encores Iudas d'obſtination. Quel peuple

ple fut-il le plus barbare de la terre, ayant entẽdu le recit d'vne hiſtoire ſi lamentable n'en aura horreur, & ne blaſmera la miſere de noſtre ſiecle. Pleuſt à Dieu, qu'vne telle aduenture fuſt arriuée en quelque pays ou Royaume eſtranger, où les hommes ignorent la cognoiſſance de Dieu, ou en quelque climat eſloigné de nous, à fin que i'euſſe plus de ſuject d'en deſcrire les particularitez ſans y eſpargner le labeur ny la peine : mais puis que c'eſt la France qui a engendré & produict de tels monſtres, & que ceſt en icelle qu'vne ſi pitoyable hiſtoire eſt arriuée, ie me contenteray d'en eſcrire au bref la verité, pour ſeruir d'exemple à la poſterité du iugement de Dieu, & de la grandeur de ſa miſericorde enuers ceux qui eſperent en ſa bonté.

Apres que ce barbare, plus cruel & ſanguinaire que les Canibales, ou Antropophages eut propoſé le ſuject de ſa trahiſon, & que les coadiuteurs de ſa meſchanceté en eurent dit leurs aduis, ils n'eurent pas grand peine d'en treuver, puis que Ventier en auoit de tous faits & dreſſez à tels badinages, auſſi n'eſtoit-ce pas la premiere trahiſon, que ce miſerable inſtrument de Sathan auoit mis en pratique, ainſi que luy-meſme declara, eſtant preſt de receuoir le digne chaſtiment de ſes meſchancetez.

Ceux deſquels il fit eſlection pour luy ſeruir de faux teſmoings, furent Pierre Lardayret Notaire Royal, Pierre Bremond Praticié, Iean Odoul auſſi Praticien, & Iean Roland vigneron, leſquels

il envoya querir par vn de ces deux fils,& cependant il les attendoit en vne chambre baſſe du logis,où perſonne ne les pouvoit entendre,ny apperceuoir. Et afin qu'ils ne fuſſent apperceus de perſonne,il les fit entrer par le derriere de ſa maiſon,où nul ne paſſoit. Eſtans arrivez dans la chãbre où il les attendoit. Apres leur auoit donné le bon ſoir, il leur dit : Que s'ils vouloient croire ſon conſeil, il auoit treuvé vne bonne occaſion pour ſe faire tous riches:mais que c'eſtoit vne affaire en laquelle il ſe falloit gouverner ſagement, afin de n'eſtre deſcouverts : & que s'ils luy vouloient promettre de faire ce qu'il leur diroit, il leur deſcouvriroit ſon entrepriſe. Eux qui ne demandoient autre choſe que quelque ſuject pour mettre en practique leur ordinaire malice,luy reſpondirent d'vn cõmun conſẽtement que ce n'eſtoit pas la premiere fois qu'il leur auoit deſcouuert ſes ſecrets,& s'eſtoit ſeruy d'eux pour l'execution de ſes deſſeins, & que maintenant il ne doutaſt de leur raconter toute ſon affaire, luy promettãs au reſte d'employer tout leur pouvoir pour le rendre content.Luy ſe voyant aſſeuré de leur bonne volonté,leur deſcouvrit premieremẽt comme Beliard eſtoit venu en ſa maiſon pour receuoir vne certaine ſomme d'argent, dont il luy auoit reſpondu pour ſon neveu là preſent,& que l'ayant ſupplié d'attendre encores vn peu, il n'en auoir rien voulu faire. Apres il leur recita de poinct en poinct toute la trahiſon qu'il auoit cõclud contre luy, ſes richeſſes, & le grand profit qu'ils

qu'ils pourroient faire, s'ils venoient au deſſus de leur entrepriſe, & pour leur bailler meilleur courage, leur fit promeſſe de leur donner à chacun la ſomme de dix eſcus qu'il vouloit advancer de ſes propres deniers. Iamais les Syrenes que les Poëtes feignent faire leur demeurance au deſtroict de la mer Eleſpontique ne charmerent ſi bien les oreilles des mariniers que la ſeule promeſſe de gaigner de l'argent charma celles de ces miſerables, qui ayans entendu ce qu'il leur falloit faire, pour l'execution de leur entrepriſe, & receu chacun dans vn papier l'inſtruction comme il ſe falloit gouverner tant en leur depoſition qu'en tout le reſte de l'affaire, afin de ſe cõduire ſi couvertemẽt, que perſonne ne ſe doutaſt de leur trahiſon.

Apres leur auoir recommandé le ſilence, & de n'en dire mot à perſonne, il les fit ſortir par le meſme lieu qu'ils eſtoient entrez iuſques au lendemain ſur les ſept heures du matin qu'il leur bailla pour aſſignation de le venir trouver dans ſon logis, & de ſe gouverner ſelon le billet qu'vn chacun auoit receu en particulier, le lendemain ils ne manquerent de venir à ſon logis, où ils le trouverent parlant auec Beliard, le traiſtre les ayãt apperceu, faiſant ſemblant de ne ſçauoir rien de leur venuë, s'enquiſt d'eux quel bon vent les cõduiſoit là ſi matin, Lardayret luy reſpõdit que c'eſtoit Pierre Bremond, & Iean Hodoul qu'auoient ce matin fait eſchange de terre enſemble, & qu'il y auoit vn eſcu de bon, & n'eſtoient venu là pour autre ſujet que pour le convier d'en alle manger

ſa

ſa part : qu'ils faiſoient appreſter le deſieuner en la maiſon de Ieanne Perronet. Le traiſtre Iudas voyant vn ſi bon commencement en ſa conſpiration leur dit, qu'il ne le refuſoit pas, qu'ils ſe miſſent deuant, & qu'il y ſeroit auſſi-toſt comme eux auec Monſieur Beliard que voila, dit-il alors à ceux qui l'auoient conuié, qui nous fera l'honneur d'eſtre de la partie. Si-toſt qu'ils furent ſortis, Ventier pria ledit Beliard de luy faire l'honneur de l'accompagner, & qu'apres auoir deſieuné, il ne faudroit à le contenter, pour ne luy faire retarder ſon voyage. Par ces belles paroles, ce malheureux diſſimulé conduiſoit ce pauure Agneau à la boucherie, ſans qu'il ſe doutaſt nullement d'vne telle trahiſon. Eſtans arriuez au logis où les autres les attendoient, ils trouuerent que tout eſtoit preſt, & qu'on n'attendoit plus que leur venuë. Lardayret leur vint au deuãt, leur diſant qu'ils eſtoient les bien venus, & leurs ayant fait poſer les manteaux, & lauer les mains, ils s'aſſirent à table. Et à fin qu'il n'y eut perſonne dans le logis qui leur empeſchaſt de paracheuer le cõplot qu'ils auoient commencé, Bremond enuoya la maiſtreſſe de la maiſon pour querir vne bouteille de vin à ſon logis, diſãt que c'eſtoit le meilleur qui fut en toute la ville. Et lors qu'ils virent que perſonne ne pouuoit deſcouurir leur impie meſchanceté, s'eſtãt faict vn ſigne qui leur deuoit ſeruir de mot pour ſe ſaiſir de Beliard, & luy impoſer des faux crimes. Apres le mot, ils ſe iettent d'vn coup ſur le pauvre innocent. L'vn l'appellant

lant blaſphemateur execrable. L'autre Antechriſt. Ainſi chacun luy diſant ſa ratelée, ils le lierent, comme ſi c'euſt eſté quelque voleur, ſans qu'aucunes de ſes excuſes luy peuſſent ſeruir de iuſtification. Le pauure affligé ſe voyant reduit en telle extremité, & ne treuuant aucune douceur entre ces barbares, tournant ſa parole vers Ventier, qui faiſant l'eſtonné, ne s'eſtoit encor leué de ſa place, auquel il dit: Et quoy Monſieur, permettez vous que ces gens icy me traittent ſi rudement en voſtre compagnie, meſme voyãt que c'eſt vne trahiſon faite exprés, & de laquelle ie ne ſuis nullement coulpable: le maudit déloyal luy reſpondit, tirant vn traiſtre ſouſpir de l'eſtomac: Et qui euſt iamais penſé, dit-il, Monſieur Beliard, que de la bouche d'vn ſi homme de bien, comme vous auez touſiours eſté eſtimé, fuſſent ſorties des paroles ſi impies & execrables que celles que vous venez tout preſentement de proferer. I'en tremble, & ne peux croire ce que ie viens d'entendre. Si c'eſtoit autre crime que celuy dont vous eſtes coulpable, ie taſcherois de vous ſecourir ſelon mon poſſible: mais ſi ie m'employois pour vous en vne affaire ſi digne de punition, ie craindrois que Dieu ne m'en punit tout le premier, pour auoir ſouſtenu l'horreur d'vne telle meſchanceté. Le pauure Beliard entendant les paroles ſi fauſſes & calomnieuſes, veid bien que c'eſtoit l'accompliſſement de la menace que Ventier luy auoit fait le iour auparauant dans ſa maiſon, & que les cinq cens eſcus eſtoient cauſe de ſa perte, & ne trouuan

uant aucune pitié parmy ces traiſtres barbares ſe mit du tout entre les mains de Dieu, le ſuppliant de vouloir ſouſtenir le droit de ſon innocence, puis que les hommes la vouloient conuertir en crime. Ie ne ſçay ſi l'antiquité nous pourra produire vn acte ſi execrable, & digne de punition que celuy que ces partiſans de Satan forgerent contre l'innocence d'vn homme, dont la vie auoit eſté vrayement Chreſtienne & ſans reproche. Apres qu'ils l'eurent aſſez iniurié & mocqué, ils le conduirent en la priſon de ladite ville, & au meſme inſtant vont faire leurs plaintes aux Iuges ordinaires du lieu, & ayans dreſſé leurs accuſations criminelles contre l'accuſé, les pieces du procez furent miſes entre les mains du Greffier criminel du Seneſchal, Ventier s'eſtant porté partie contre Beliard. Pendant que ces choſes ſe paſſent à Manoſque, le vent porte les nouuelles à Marſeille d'vne ſi triſte aduenture. Tout le monde plaint le deſaſtre & infortune de ce pauure homme. Quelques-vns qui eſtoient plus iudicieux que le commun n'eſtoit pas, ſe douterent bien que c'eſtoit vne fourbe pour perdre ce pauure infortuné. Ses parens ſe tranſportent auec diligence à Aix, obtiennent vne commiſſion pour faire conduire le priſonnier aux priſons de la Conciergerie du Palais, & deffences expreſſement faites à la Iuſtice de Manoſque, de ne pourſuiure en aucune façon le procez: & luy fait commandement de tranſporter les pieces d'iceluy entre les mains du Greffier Criminel de la Cour, vn Commiſſaire eſt deputé

puté du Parlement, pour entendre la depoſition des teſmoins & de l'accuſé, lequel eſt conduit aux priſons d'Aix ſous bonne & ſeure garde, & mis aux profonds cachots d'icelle. La Cour deputa vn autre Commiſſaire à Marſeille, pour s'enquerir de la vie de l'accusé. Yeſtant arriué, il n'entend autres choſes que plaintes lamentables que font les habitans de la ville ſur la mal-heureuſe infortune de leur pauure concitoyen, il eſt contraint de s'en retourner à Aix, ſans auoir pû découvrir la moindre malverſation en la vie du priſonnier: au contraire vn chacun le tient pour vn homme de bonne vie, & qui n'auoit iamais porté aucun dommage à perſonne. Cependant qu'on s'enquiert de ſa vie à Marſeille, il eſt ouy & confronté auec la depoſition des teſmoins, contre leſquels il ne ſe peut deffendre qu'auec des larmes & ſouſpirs qui conſecutiuement les vns apres les autres ſortoient en abondance de ſa bouche, & de ſes yeux.

La Cour conſiderant l'horrible impieté & hereſie contenuë és paroles dont il eſtoit accuſé, voyant que c'eſtoit vn crime dont les hommes, ny meſmes les Roys ne pouuoient octroyer aucune grace ny pardon, s'aſſemblent en robbe rouge le propre iour de noſtre Dame de Septembre, mil ſix cents dix-neuf. Choſe non iamais vſitée dans aucune Cour ſouueraine de Frãce: mais l'horreur d'vn tel crime les incitoit d'en faire iuſtice remarquable. La Cour eſtant aſſemblée, on confronte la depoſition des teſmoins auec l'accuſé, qui ne

peut

peut ſouſtenir ſon innocence contre l'accuſation de ſon aduerſaire qui depoſoit cõtre luy. La Cour les iugeant coulpables des crimes à luy impoſez, le declara par vn Arreſt ſolemnel digne veritablement de chaſtiment & expiation d'vne telle meſchanceté, pour reparation de laquelle il eſt condamné à eſtre liuré entre les mains de l'executeur, & conduit par toutes les ruës & carrefours de la ville d'Aix, & puis à l'Egliſe Metropolitaine de S. Sauueur, pour y faire amande honorable, la hart au col, tenãt vn flãbeau ardant au poing de deux liures, & là à genoux crier mercy à Dieu, au Roy, & à Iuſtice : & de là conduit à la place des Peres Preſcheurs de la ville, où la langue luy ſeroit coupée & iettée au feu : & ſeroit ledit Beliard ars & bruſlé tout vif auec ſon procez, & ſes cendres iettées au vent, tous ſes biens confiſquez au Roy, deſquels ſeroit tiré la ſomme de cinq cens liures applicables pour chacun des teſmoins, & deux mille liures pour Eſprit Ventier ; tant pour les frais faits à la pourſuite du procez, que pour recompenſe de ſes peines. Quelle patience n'euſt eſté ſurmontée par vn tel iugement. Quel cœur, fuſt-il le plus conſtant, dont les hiſtoires ayent iamais fait mention, reſſentant vn ſi furieux & chãgeant effet de la fortune, n'euſt eſté contraint de s'affliger, & confeſſer l'imbecillité de la vie humaine, & le peu de ſujet que nous auons de nous aſſeurer ſur de ſi foibles fondemens, qui ſont les aiſes du monde, puis que comme dit le Prouerbe, pour vn plaiſir mille douleurs.

L'Arreſt

L'Arreſt de la mort eſtant conclud, preſt à eſtre prononcé, ſes amys & parens preſentent vne requeſte à la Cour, pour auoir permiſſion de ſouſtenir ſa cauſe, s'offrant de ſouſtenir ſon innocence, s'il plaiſoit à la Cour d'octroyer leur requeſte, & apres pluſieurs deliberations & concluſions, la Cour leur octroya huict iours de terme, pendant leſquels il fut ordonné que les teſmoings comparoiſtront en perſonne au premier iour pour eſtre confrontez auec le priſonnier. Ses parens prenans ſa cauſe en main, pourſuiuirent diligemment l'aſſignation faicte contre les teſmoings, qui comparurent tous au iour aſſigné, excepté Iean Roland, qui ſe treuua grandement incommodé de maladie, & Gregoire Melue qui craignant ce qui aduint, fit dire par ſes domeſtiques, qu'il eſtoit allé en quelque voyage, iuſques, à vingt lieuës de Manoſque. Ceſte equitable Cour, ayant eſtably deux Commiſſaires, pour entendre & auoir cognoiſſance des depoſitions & confrontations des teſmoings auec l'accusé. Ils les interrogent & oyent leurs confeſſions, leſquelles ils treuvent ſemblables à leur premiere depoſition.

Ils ſont confrontez deuant Beliard, qui pour toute deffence n'a autre recours qu'à celuy qui cognoit les ſecrets des hommes, auquel il remet l'entiere innocence de ſa cauſe. Cependant que Beliard eſt priſonnier & que ſes ennemys taſchent de le perdre, pour le rendre la fable du monde, Dieu qui veille ſouſiours pour la conſeruation

des innocens, luy deſcouvroit vne voye extraordinaire pour deſcouvrir ſon innocence.

I'ay dict cy-deſſus comme Iean Roland eſtoit detenu malade, Dieu le permettant ainſi, à fin de deſcouvrir toute la tromperie. Le malade ſe voyant reduict à l'article de la mort, commença d'auoir apprehenſion de ſes pechez, & de craindre le iugement de Dieu, deuant lequel il luy falloit bien toſt rendre compte de toute ſa vie, & pour deſcharger ſa conſcience, il fit venir vn Pere de l'Ordre des Carmes qui ont vn Conuent dans Manoſque. Le Pere eſtant arriué, entre autres choſes qu'il luy dict en ſa confeſſion, il declara les méchancetez qu'il auoit fauſſement teſmoignées contre Beliard, & le pria qu'apres ſa mort, il fiſt le rapport à la Cour de toute ſa confeſſion, & que cela ſeruiroit beaucoup pour prouuer l'innocence de l'accuſé. Le Religieux luy reſpondit, qu'il ne pouvoit deſcouurir ſa confeſſion ſur peine de grande punition ; mais que s'il vouloit declarer tout deuant des teſmoings, cela ſeroit vne grande œuure de miſericorde, & que par ce moyen il ſe rendroit incoulpable deuant Dieu du ſuject d'vne telle trahiſon. Le Notaire luy dict qu'il ne pouvoit declarer la confeſſion deuant des teſmoings, de peur que reuenant en conualeſcence ils ne teſmoignaſſent contre luy, & ne le fiſſent perdre. Tout ce que ie feray (dit-il), c'eſt de declarer le tout deuant vn Notaire, ſans teſmoings, afin qu'apres ma mort, ſi tant eſt que ie vienne à mourir, il puiſſe apres produire

deuant

deuant la Cour ma confeſſion, & par icelle taſcher de ſauver vne perſonne innocente. Le Pere Carme entendant quelle eſtoit ſon intention, & le but où tendoit ſon deſſein, va luy meſme auſſitoſt querir vn Notaire, deuant lequel, en preſence d'vn Moyne, il declara toute l'accuſation qu'il auoit faicte contre l'innocent Beliard, ſans rien oublier. Il leur fit vne ample confeſſion du tout. Ce Notaire le fit ſigner au bas de la confeſſion, y fait ſigner le Moyne, & puis l'ayãt bien fermée, faignant que c'eſtoit vn teſtament, met sõ ſigne au deſſus du cachet, faisãt ſigner deſſous deux ou trois teſmoings, afin que leur faict fuſt mieux aſſeuré. Le Pere Carme s'en eſtant rendu entierement depoſitaire par la propre & pure volonté, & en fin par le conſentement du malade promet de n'en faire iamais aucune ouverture ny recit qu'apres la mort, qui fut bientoſt apres, au grand contentement de ce bon Religieux, à qui il tardoit deſia de paracheuer vn œuvre ſi bien commencée. Il demande congé à ſon Superieur, qui luy octroye, apres auoir ſçeu le ſuject de ſon voyage. Eſtant arriué au Cõuent dudict Aix, il demande vn frere pour luy tenir compagnie & luy ayder à faire les affaires. Comme il ſort du Conuent, il va droit au Palais en intention de produire ſa depoſition deuant la Cour.

Mais ainſi qu'il entroit dedans la ſalle, il apperceut l'innocent Beliard, qui venoit d'eſtre confronté deuant les teſmoings pour la ſeconde

fois. Ne le recognoiſſant point, il s'enquiſt du Procureur qui ſe treuua preſent, quel homme c'eſtoit qu'on conduiſoit dans la priſon. C'eſt, dict le Procureur, vn nommé Beliard qu'on doit executer demain. S'il y meurt, dict le Religieux, on le faict mourir innocent. Et comment le ſçauez vous, dict le Procureur qui s'eſtonnoit d'entendre ces paroles, ie vous le feray voir, dict le Pere Carme, ſi vous me voulez introduire dans le lieu, où Meſſieurs de la Cour ſont aſſemblez. L'autre luy dict, qui le ſuiuiſt ſeulement, & qu'il le feroit parler à Meſſieurs, & de ce pas le conduict en l'auditoire où Meſſieurs eſtoient aſſemblez. Vn Huiſſier luy demanda, que c'eſtoit qu'il demandoit, l'ay dit-il, à deſcouurir deuant Meſſieurs, la plus grande & la plus inouye trahiſon que iamais la malice aye inuenté parmy les mortels, & là deſſus il baille à l'Huiſſier la declaration de Iean Roland, laquelle il preſenta à vn des Conſeillers qui l'ouvrit, l'ayant communiqué à la Cour, la lecture de la depoſition eſtans faicte, la Cour interrogea le Moyne, qui deſcouurit toute la trahiſon que Iean Roland luy auoit faicte, & de plus la grande priere qu'il luy auoit faite d'en aduertir la Cour apres ſa mort. La Cour oyant le recit d'vne telle meſchanceté fait arreſter priſonnier Ventier auec ces complices dans la Conciergerie du Palais. Bremond & Hodoul ſont appliquez à la queſtion pour tirer la verité de leur bouche. Hodoul ſans vouloir aucunement ſouffrir la torture confeſſe le tout, & eſtant confronté

té à Bremond Lardairet & Ventier, leur ſouſtient que ſon dire eſtoit veritable, & que leur depoſition eſtoit fauſſe & controuuée pour ruiner ce pauure Beliard, qui eſtant ouy ſur la depoſition de Iean Hodoul, dict la meſme choſe que luy, ſur la fauceté de ſon accuſation. On enuoya querir le Notaire à Manoſque, qui auoit eſcrit la depoſition de Iean Roland, qui confeſſa le tout eſtre ainſi que le Pere auoit rapporté. La Cour conſiderant l'horrible meſchanceté des faux teſmoings à l'encontre dudict Beliard, bailla quatre Arreſts differents ſur le meſme ſuject. Le premier fut en faueur de Beliard qui fut declaré innocent des crimes à luy impoſez, & mis hors de Cour & de procez ſans deſpens. Le ſecond fut contre Ventier, lequel fut condamné à la meſme punition, qu'auoit eſté auparauant l'innocent Beliard, ſon bien confiſqué au Roy, reſerué la ſomme de dix mil-livres appliquables audict Beliard. Lors qu'il fut preſt d'auoir la lãgue coupée, il pria la Cour de luy permettre de faire vn bref diſcours des meſchancetez qu'il auoit commiſes durant ſa vie, & par le moyen deſquels il auoit acquis ſi grand nombre de richeſſes, que ſon bien valoit plus cinquante mil eſcus.

Le troiſieſme Arreſt fuſt baillé contre les faux teſmoings. Les deux qui n'auoient voulu recognoiſtre leur faute, furent roüez tout vif, & Iean Hodoul qui s'eſtoit recogneu, & auoit confeſſé le tout, fut pendu & eſtranglé.

Le quatrieſme Arreſt fut prononcé contre

Gregoire Melue abſent, lequel fut condamné d'eſtre roüé en effigie dans la ville de ſaincte Tulle, & contre les deux fils de Ventier. L'aiſné fut pour touſiours banny du pays de Prouence. Et le puiſné fut abſous & declaré entierement incoulpable, à cauſe de ſa ieuneſſe.

Admirables effects de la diuine Iuſtice, laquelle deſcouure les plus occultes & plus cachées trahiſons qui ſe commettent parmy les mortels, comme les actions de ceſte Tragedie nous le demonſtrent par la iuſte & equitable punition de ces traiſtres concitoyens de Sathan.

Voila la fin tragique de ceſte hiſtoire, que ma plume bacillante vous a deſcrite, digne veritablement d'eſtre miſe au nombre des prodiges de ce temps, puis que ſes moindres parties ſont prodigieuſes & eſmerueillables, pour l'horreur d'vne telle & ſi deteſtable meſchanceté.

Dieu vueille par ſa ſaincte grace priuer de la France tels monſtres de malice & d'impieté, & en faire perdre la ſouuenance dans le fleuve d'oubly, faiſant que iamais ſemblables Canibales ne naiſſent en la France En fin par le recit de ceſte hiſtoire tragique, ie prie Dieu que les meſchans en puiſſent faire leur profit & ſe recognoiſtre, afin de venir à amandement, voyans de ſi eſmerueillables effects de la puiſſance diuine, à laquelle nous ne ſçaurions trop rendre de graces & de loüanges.

DES

DES GRANDES VOLERIES & subtilitez de Guillery, & de sa fin lamentable.

HISTOIRE XIX.

GVillery estoit natif de la basse Bretagne issu de noble race. Son premier exercice d'enfance, fut à l'estude des lettres, où il profita si biẽ, qu'il se fit admirer d'vn chacũ pour la gentillesse de son esprit. Son Pere l'ayant enuoyé à Renes pour paracheuer le cours de ses estudes, ayant atteint le dix-huictiesme an de son aage il se rendit si redouté parmy les Escholiers, qui sont en grand nombre dans ceste ville, qu'il n'y auoit nul qui ne craignoit & redoutast grandement de luy faire desplaisir. Quand il se faisoit quelque meurtre ou batterie la nuict par la ville, tout le monde l'en accusoit, disant qu'autre que luy ne l'auoit commis, puis qu'il n'y auoit aucune compagnie pernitieuse en laquelle il n'eust touſiours le premier rang.

Son Pere estant aduerty de ses deportemens par quelques vns de ses amys qui tenoient l'œil

ſur ſes actions, luy eſcriuit vne lettre, par laquelle il l'exhortoit de changer de vie, ou autrement qu'il luy bailleroit ſuject de le deſauoüer & de ne le tenir plus pour ſon fils. Ceſte lettre luy fut portée par vn de ſes parens, qui auoit charge de ſon Pere de luy faire des reprimandes de bouche, & de luy eſcrire ſouuent de ſes nouvelles.

Dés qu'il euſt receu ceſte lettre, & qu'il euſt cogneu que ſon pere eſtoit informé de ſa vie, au lieu de ſe corriger & viure plus ſagement à l'aduenir pour bailler quelque conſolation à celuy qui l'auoit mis au monde, il ſe corrompoit tous les iours de plus en plus, ſe mocquant de ceux qui luy faiſoient quelque remonſtrance de la part de ſon pere, leur diſant: qu'il eſtoit aſſez ſage pour ſe gouverner, ſans qu'ils ſe meſlaſſent de ſes actions, ſon courage luy faiſant proferer ces paroles & pluſieurs autres qu'il diſoit en ſe mocquant de ſon pere, & de ceux qui ne procuroient que ſon bien.

En ce temps noſtre grand Henry, d'heureuſe memoire, s'eſtant reſolu d'auoir raiſon du tort que luy faiſoit le Duc de Savoye luy detenant ſon pays, auoit fait leuer vne belle armée en pluſieurs endroits de ſon Royaume, qu'il vouloit mener en Sauoye. Le ieune Guillery en ayant eu le vent quitte ſes eſtudes, & s'enroole pour ſimple ſoldat en vne compagnie, qui bien toſt apres le rendit à l'armée, où il ſignala ſon courage en pluſieurs rencontres qui ſe firent ſur l'ennemy, deſquelles il ſortit touſiours chargé de palmes

&

& de lauriers qu'il acqueroit au prix de ſon ſang.

Son courage luy ayant acquis le cõmandement d'vne compagnie, il s'en acquitta auec tant de generoſité, qu'vn chacun l'admiroit, & le iugeoit deuoir eſtre vn iour quelque choſe de grand.

L'accord & traicté de paix eſtant faict entre le Roy, & le Duc de Savoye, l'armée fut congediée auec commandement à vn chacun de ſe retirer en ſa maiſon. Gueillery voyant que la paix luy empeſchoit l'exercice des armes, & de s'entretenir parmy les Grands, pour le peu de revenu qu'il auoit, ayant vn iour aſſemblé vne quarantaine des plus reſolus, & mauvais garçons qui fuſſent en ſa compagnie, leur remonſtre comme la paix les empeſchoit de faire leur profit, & que par ainſi ils ſeroient tous contraints de faire eſlection de quelque autre experience pour gaigner leur miſerable vie.

Ces Soldats qui ne demandoient autre choſe, que d'eſtre employez en quelque entrepriſe, luy demanderent quel deſſein il auoit, qui luy fiſt tenir ce langage, & que s'il y auoit quelque choſe à gaigner, il s'aſſeuraſt qu'ils ne luy manqueroient iamais. Guillery leur reſpondit, que ſon deſſeing eſtoit de ne poſer point les armes, & que pluſtoſt il ſe rendroit en quelque foreſt pour deſtrouſſer les paſſans, & par ce moyẽ acquerir dequoy s'entretenir le reſte de ſa vie. Ses compagnons à qui on ne pouvoit faire plus grand plaiſir que de leur parler de quelque gain, s'offrirent de le ſuivre par tout où il voudroit, ſans le laiſſer iamais iuſques

la mort, & luy ayant tous iurez foy & fidelité, ils commencerent a detrouſſer, & voler tous ceux qui par infortune ſe rencontrerent deuant eux en leur chemin.

Sa retraicte fut en Xaintonge & pays circonuoiſins, où il n'euſt long-tẽps exercé ſon meſtier de pillage, que les nouvelles en furent eſpanduës par toute la France. Pluſieurs qui l'auoient cogneu aux gueres dernieres, s'eſtonnoient d'vn tel changement, voyans que de braue Capitaine, il s'eſtoit rendu miſerable voleur. Son Pere eſtant aduerty qu'il menoit vne vie ſi malheureuſe en mourut de triſteſſe dans peu de iours, ne laiſſant qu'vn autre fils aagé de dix-neuf ans, qui apres la mort de ſon pere, ſe vint retirer auec ſon frere, où il apprint la vie de guetteur de chemins.

Si ie voulois entreprendre de deſcrire toutes les meſchancetez qu'il fit pendant neuf ou dix ans qu'il exerça vne ſi deteſtable vie, il me faudroit en faire vn gros volume, au lieu que ie me ſuis proposé de n'en dreſſer qu'vn petit diſcours. Ie me contenteray donc de reciter briefuement les plus remarquables ſubtilitez qu'il a executé, pendant qu'il a exercé la vie de voleur.

Vn iour qu'il ſe pourmenoit dans le grãd chemin qui va de Niort à la Rochelle, il rencontra vn payſan qui s'en alloit pour plaider à vn Seneſchal qui eſt eſtably dãs ladite ville. Guillery l'ayãt accoſté, luy demanda où il alloit. L'autre luy reſpondit qu'il alleit à la Rochelle. Et bien, dit-il, nous irons donc de compagnie: car ie m'y en vay auſſi,

aussi, cheminant il s'enquist du paysant, quels affaires le menoient à la Rochelle. L'autre luy respondit que c'estoit pour plaider. Vous auez donc de l'argent, repart Guillery. L'autre luy respond, qu'il n'en auoit point. Guillery luy dict qu'ils estoient donc bien ensemble, puis que l'vn ny l'autre n'en auoit. Mais sçauez-vous que nous ferons, dit le larron qui se doutoit bien qu'il n'estoit pas sans argent, & que voulez-vous que nous fassions, dit le paysant. C'est qu'il faut prier Dieu, dit-il, afin qu'il nous en envoye, & aussitost il se met à-genoux, disant au paysant qu'il fist comme luy. Ce que le pauvre Diable fist auec beaucoup de regret, se doutant bien qu'il ne sortiroit pas d'entre les mains de ce Loup d'auarice, sans y laisser vne partie de sa peau. Pour le faire court, ils se mettent trois ou quatre fois à genoux, sans que Dieu eut envoyé aucun argent au pauure paysant, qui ne prioit Dieu pour autre sujet, sinon qu'il luy ostast ce diable de sa presence. Guillery au contraire toutes les fois qu'il se fouïlloit, treuvoit que Dieu luy envoyoit tousiours quelque chose. La premiere fois cinq sols : la seconde dix : & la troisiesme vn escu, qu'il partissoit en deux, & en bailloit la moitié au paysant, & luy dict qu'il regardast en sa pochette, pour veoir s'il n'en auoit point dauantage, ce que le pauvre homme ne vouluſt faire, disant : qu'il estoit content de ce qu'il s'estoit trouué. Il faut donc que ie regarde sur vous, dit Guillery, pour voir si Dieu ne vous en a point

envoyé

envoyé auſſi biẽ qu'à moy, & là deſſus il le foüille par tout iuſques à ce qu'il luy euſt trouvé ſa bourſe, où il y auoit cent cinquante eſcus d'or, qu'il miſt en deux parts, baillant l'vne au payſant, & retenant l'autre pour ſoy, luy diſant: prenez la moitié de ce que Dieu vous a envoyé. Ie cognois qu'il vous aime bien, puis qu'il vous envoye tant d'argent à la fois, & ainſi il prit congé du pauvre deſolé, qui fut bien aiſe d'eſtre ſorty à ſi bon marché d'entre ſes mains.

Vne autre fois qu'il ſe pourmenoit dans le bois de la Chaſteniere, où il faiſoit ordinairement ſa retraicte auec ſes camarades, il rencontre vn Meſſager de Monſieur de la Rocheboiſſeau, Prevoſt de Niort, qu'il envoyoit à la Rochelle devers le grand Prevoſt de la ville pour le ſupplier de l'aller treuver en vn ſien Chaſteau à ſix lieuës de la Rochelle, pour aller bailler la chaſſe à Guillery, qui eſtoit aſſeurément dans le bois meſme de la Chaſteniere, tout ainſi qu'il auoit eſté certifié par des gens qui l'auoient veu. Guillery ayant pris ledit Meſſager, & luy ayant fait confeſſer le ſuject de ſon voyage, prend luy-meſme ſes lettres, ſe deſguiſe en habit de Meſſager, & s'en va à la Rochellè porter le pacquet au Prevoſt, qui l'ayant receu, & leu la lettre qui eſtoit dedans, monte tout auſſi toſt à cheval auec dix ou douze de ſes Archers, & ſe met en chemin auec le Meſſager, qui les deuoit conduire au lieu de l'aſſignation. Or faut-il entendre, qu'auparauant que Guillery ſe mit en chemin pour aller à la Rochelle, il auoit baillé

baillé charge à ſes hommes de s'embuſcher & cacher dans le bois tous armez, & qu'auſſi toſt qu'ils le verroient venir auec le Prevoſt, qu'ils ſortiſſent de leur embuſche, & l'enfermaſſent ſi bien, qu'il n'euſt moyen de ſe ſauver, ny pas vn de ſes gens, ſans toutesfois les offencer aucunement. Comme il auoit pourpensé, il luy arriua: car ayant conduit le Prevoſt auec ſes Archers au plus eſpais du bois, en vn ſentier où ils ne ſe pouvoient deffendre. Ses gens ſortirent ſi à l'improuiſte qu'il eurent pluſtoſt ſaiſy ces pauvres Archers, qu'ils n'eurent le moyen de mettre la main à l'eſpée, ny à la carrabine pour ſe deffendre. Auſſi toſt qu'ils les eurent ſaiſis, Guilery les fiſt deſpoüiller de leurs Caſaques, & fit veſtir autant de ſes hommes, attachans ces pauvres preneurs qui s'eſtoient laiſſez prendre à des arbres ſans leur faire aucun mal, & eſtans montez ſur les chevaux de leurs priſonniers, Guillery ſe reſolut d'attraper auſſi le Prevoſt de Niort: mais auant qu'executer ſon deſſein il ſe tranſporte en vn Chaſteau à demy lieuë de là, qu'il ſçauoit eſtre plein de richeſſes, que par pluſieurs fois il auoit taſché de deſrober, ſans en eſtre iamais venu à bout, à cauſe que ceux de dedans faiſoient trop bonne garde ſur luy. Y eſtant arriué auec ſes gens, on luy ouvrit incontinent les portes, croyant que ce fut le Prevoſt, à cauſe des caſaques que ces gens auoient veſtuës. Entrez qu'ils furent, ny trouvans que les ſeruiteurs, ils prindrent ce qui leur agreoit le plus, ſans que perſonne oſaſt leur faire quelque empeſchement,

chement, & apres s'eſtre chargez de meubles & d'argent, ils abandonnerent le Chaſteau, & porterent leur priſe où ils eſtoient accouſtumez de cacher leurs voleries, & de là allerent où Rocheboiſſeau les attẽdoit. Y eſtans arriuez, ils ne voulurent mettre pied à terre, de peur d'eſtre recogneus, mais dirent au Prevoſt, qu'il ſe haſtaſt de monter à cheval, à fin d'aller ſurprendre Guillery, qui pour lors eſtoit dans vne maiſon à l'iſſuë du bois de la Chaſteniere auec deux ou trois de ſes hommes. Ils montent à cheval, & vont de compagnie au lieu où le Prevoſt de la Rochelle eſtoit attaché, & gardé par neuf ou dix voleurs. Ils n'y furent pas pluſtoſt arrivez, que Guillery & ſes gens leur mettent la main ſur le collet, ne leur donnans loiſir de ſe deffendre. Eſtans pris, ils furent liez à la meſme ſorte que les autres. Penſez de quel eſtonnement furent ſaiſis ces miſerables priſonniers, qui penſoient attraper celuy qui les attrapa. Iamais homme ne fut plus ſaiſi d'eſtonnement qu'ils eſtoient, ne ſçachans comme eſchapper des mains de ce voleur.

Guillery apres les auoit bien mocquez, les fiſt deſtacher, leur faiſant rendre tout ce qui leur appartenoit, ſans leur retenir aucune choſe, & ainſi les renvoya, leur diſant qu'ils ſe gardaſſent vne autre fois de ſes mains : que s'ils y retournoient ils n'en ſortiroient pas à ſi bon compte, comme ils auoient faicts.

Vne autre fois habillé en Hermite, il rencontra le Prevoſt de Fontenay, qui s'en alloit à la Rochel

Rochelle. Apres qu'il l'euſt ſalüé, il le pria de luy faire vn plaiſir. Et quel plaiſir voulez-vous que ie vous faſſe, dit le Prevoſt; Ceſt, dit l'hermite d'aller prendre Guillery, qui eſt à vn quart de lieuë d'icy, en vne maiſon où il diſne auec trois ou quatre de ſes hommes. Et comment le ſçauez-vous, luy dict le Prevoſt. Comment ie le ſçay, dit l'hermite. Parce qu'il m'a pris deux piſtoles, ainſi que ie m'eſtois arreſté pour diſner dans le logis où il eſt à preſent.

Le Prevoſt qui croyoit deſia tenir Guillery entre ſes mains, le prie de le conduire où il eſtoit. Ce que l'hermite fit, l'abuſant ſi bien auec ſes paroles, qu'il l'enferma au lieu où ſes gens l'attendoient, qui mirent auſſi-toſt les mains ſur le Prevoſt & ſur ſes gens, & leur ayans deſpoüillez leurs caſaques, les renvoyerent de la ſorte, ſans leur faire aucun deſplaiſir.

Or comme la fortune luy auoit touſiours monſtré bon viſage, elle luy voulut faire voir vn tour de ſon accouſtumée inconſtance. Or vous auez entendu les affronts qu'il auoit faict aux Prevoſts de la Rochelle, & de Niort, & iceux cherchans l'occaſion de ſe venger de luy, & ſçachans le lieu où il eſtoit auec dix ou douze de ſes gens, le vindrent ſurprendre, enuironnant la maiſon de telle ſorte auec l'ayde des gens qu'ils auoient menez auec eux, qu'il eſtoit impoſſible que ny Guillery ny ſes gens ſe peuſſent ſauver ſans vn euident peril de leur vie. Mais Guillery qui ignoroit quelle choſe c'eſtoit que de la peur, ayant

ayant exhorté ſes gens à la deffence, ſortit le premier monté ſur vn cheval, le piſtolet en main, fauſſant genereuſement la preſſe des ennemis ſe ſauva ſans aucun danger de ſa perſonne. Deux ou trois de ſes hommes qui eſtoient d'vn courage plus genereux que les autres ſont pris auec ſon frere, duquel le cheval fut tüé entre ſes jambes, & menez à Xainctes, où ils furent rompus ſur vne rouë, ſon frere fut rompu tout vif, ſa teſte, ſes membres mis en pluſieurs lieux de paſſage, pour ſeruir d'exemple aux autres.

Guillery aduerty de la mort de ſon frere, ſes plaintes commencerent à ſortir du plus profond de ſon eſtomac, & euſſent eſté capables d'émouvoir vn Tygre à pitié, il ſe fuſt donné la mort de ſes mains, ſans le reconfort de ſes gens. Il deteſtoit le Ciel, & maudiſſoit ſon malheur. Dés-lors ſa conſcience commença de luy ronger le cœur, luy repreſentant qu'il luy faudroit vn iour faire vne ſemblable mort que ſon frere, s'il ne venoit à amandement de vie. Il ſe mit dés lors ſur ſes gardes, ne ſe mettant plus en hazard d'eſtre pris cõme auparauant. La mort ſe repreſentoit à tout moment deuant ſes yeux, & la crainte d'eſtre pris ne l'abandonnoit iamais. Il ne ſongeoit qu'au moyen de ſe retirer en quelque lieu incogneu, pour y paſſer le reſte de ſes iours auec la crainte de Dieu. Si ie me voulois eſtendre à deſcrire les ruſes & ſubtilitez qu'il fit, durant qu'il menoit la vie de voleur, il faudroit vn volume entier.

Pluſieurs ont eſprouvez ſa courtoiſie. Ceux qu'il

qu'il rencontroit qui n'auoient point d'argent, il les en aydoit : & aux autres qui en auoient il leur en prenoit la moitié.

Il eſtoit ennemy mortel des meurtriers. Si quelqu'vn de ſes hommes auoit faict quelque meurtre, il les chaſtioit aigrement. Ses ruſes eſtoient ſi ſubtiles, que iamais les cauteles des plus dreſſez Preuoſts ne furent capables de treuuer aucune inuention pour le ſurprendre : au contraire il les ſurprenoit le plus ſouvent, & s'eſtant mocqué d'eux les laiſſoit aller. Pluſieurs tiennent qu'il auoit vn eſprit familier, qui le conduiſoit en ſes entrepriſes. I'en laiſſe le iugement à leur diſcretion, & me tais ſur ce ſuject.

Ie me contenteray de ce que i'ay eſcrit de ſa vie, afin de n'eſtre trop prolixe. Seulement ie deſcriray ſa fin lamentable, qu'il deuoit pluſtoſt terminer en quelque bataille au ſeruice de ſon Roy, à la teſte de quelque genereux exercice, & non ſur vne roüe pour ſeruir d'exemple à ſes ſemblables. De tous ceux que Guillery auoit premierement, commençant de mener la vie de voleur, il ne luy en reſtoit plus que quinze ou ſeize, leſquels ayant vn iour aſſemblé en vn lieu ordinaire & deſtiné pour conſulter ſur leurs affaires. Vous n'ignorez pas dit-il, mes amys, la vie que nous auons menez depuis neuf ou dix ans que nous ſommes dans ces bois, & que par le moyen d'icelle nous meritons vn chaſtiment exemplaire, qui ne nous peut fuyr, ſi nous continuons d'auantage nos deportemens, puis que

Dieu ne laiſſe aucune meſchanceté impunie, bien qu'il attende ſouuent le pecheur pour voir s'il ſe conuertira. Ce n'eſt pas d'auiourd'huy que nous auons veu des exemples remarquables de ſes iugemens : Mon frere nous doit ſeruir d'exemple pour conſiderer nos actions. Ie deplore grandement le deſaſtre de ſa ieuneſſe. Conſiderez le peril où nous ſommes. Le Roy eſt aduerty de nos mauvais deportements. Sa iuſte fureur ne nous laiſſera iamais eſchapper, ſans punition condigne à nos merites. Croyez moy, nous auons aſſez de moyens pour paſſer le reſte de nos iours en quelque pays où nous ne ſoyons point cogneus, & ce faiſans, euiterons le chaſtiment qui nous menace. Ses compagnons ſaiſis d'autant ou plus de peur que luy, firent reſponſe qu'ils eſtoient preſts de faire tout ce qu'il voudroit. Entendant leur bonne volonté. Il les remercia & leur bailla à chacun vne bonne ſomme de deniers, & les enuoya les vns d'vn coſté, les autres d'vn autre, n'en retenant que deux auec ſoy auſquels il ſe fioit le plus. Quand à luy, il prit ſon chemin vers Bourdeaux, deguisé en Gentil-homme. Il paſſe outre, iuſques à ce qu'il arriua à S. Iuſtin & s'y eſtant arreſté quelques iours, il iugea qu'il ne pouuoit treuuer lieu plus commode pour ſa retraicte que ceſte ville, qui eſtoit aſſez eſcartée du monde, & en vn lieu des plus deſerts de France. Il n'y euſt ſejourné longuement que toute la Nobleſſe du pays ne luy fit cognoiſſance, luy teſmoignant beaucoup d'affection pour les bonnes

bonnes qualitez qui eſtoient en luy, & des rares perfections dont il eſtoit doüé. D'autre part qu'il ſe diſoit eſtre iſſu de noble maiſõ. Ce qu'on croyoit de tant plus qu'il eſtoit liberal & courtois. Tandis que la fortune luy fuſt fauorable, il ne manqua iamais de compagnie. Mais dés que la fortune commença de luy tourner les eſpaules, il n'y eut perſonne qui s'employaſt pour luy, ny qui fit vn pas pour ſon ſeruice.

Pendant qu'il ſe fait cognoiſtre par ſes liberalitez & courtoiſies, la fortune luy preſenta vn beau party pour ſon aduancement. Vne ieune vefue deuint amoureuſe de luy, luy deſcouvrit ſa paſſion & le pria de la viſiter ſouuent, puiſque ſa preſence luy eſtoit plus agreable que choſe du monde. Lors qu'il vit que ceſte vefue l'aymoit entierement, & iugeant que s'il la pouuoit eſpouſer, c'eſtoit l'aſſeuré moyen pour viure à ſon aiſe: mais le miſerable infortuné contoit ſans ſon hoſte, comme dit le Prouerbe, car au lieu de ſon profit, ce fut ſon entiere ruine. Il commença à ſe faire paroiſtre plus que iamais pour complaire à ſa Maitreſſe, & pour mieux paruenir à ſon deſſein, il pria quelques Gentils-hommes ſes amys de parler au Pere de la vefue touchant la reſolution de ſon mariage, ils s'employerent ſi bien pour ſon affaire que le mariage fut conclud auec la vefue, les nopces ſe font auec beaucoup de pompe & de magnificence. On n'y eſpargne aucuns deſpends ny frais pour honorer ſon mariage. Le voilà eſleué à l'vn des plus

hauts degrez de la fortune. Il ſe baignoit dans ſon aiſe, croyant que iamais perſonne ne ſe douteroit de luy : mais le miſerable ne conſideroit pas que Dieu ſçauoit tous ſes deſſeins, & penetroit au plus profond de ſes ſecrets.

Il auoit iouy trois ou quatre ans du doux fruict de ſon mariage, mais ſa retraicte n'auoit pas eſté ſi bien couverte, que pluſieurs ne fuſſent informez du lieu de ſa demeure. Entre autres vn Marchand de Bourdeaux, à qui il auoit autresfois volé deux ou trois mille francs. Ce Marchand aſſeuré du lieu de ſa retraicte, preſente requeſte au Preuoſt, le ſupplie de preſter main forte pour prendre vn voleur qui s'eſtoit retiré à ſainct Iuſtin, & qui l'auoit autrefois volé prez de la Rochelle. Le Preuoſt meſme s'y achemine auec quinze ou ſeize de ſes Archers bien-armez, il arriue à la porte du Chaſteau, où Guillery faiſoit ſa demeure. C'eſtoit au mois de May ſur les quatre heures du matin, que le iour ne commençoit qu'à poindre. Il heurte à la porte, & demande à parler au maiſtre du logis, qui entendant qu'on le demandoit ſaute du lict en chemiſe, & prenant vn piſtolet à la main, deſcend au portail de la maiſon, l'ouvre & demanda qui s'eſtoit qui le demandoit. Le Preuoſt auoit fait cacher ſes hommes au derriere d'vne vieille muraille, qui eſtoit ioignant la porte du Chaſteau, n'eſtant demeuré qu'auec vn ſien homme, qui comme il vit que Guillery auoit ouvert la porte, s'approcha le priant de ſortir : diſant qu'il auoit

vn

vn mot à luy dire. Le pauvre malheureux qui ne ſe doutoit de la fourbe qu'on luy auoit dreſſé, ſort hors de la porte & s'approche du Preuoſt, qui diſſimulant d'auoir vne choſe de conſequence à luy dire le pria de s'approcher de luy, & cependant il faict ſigne à ſes gens de s'aduancer & de coupper chemin à leur homme, à fin qu'il ne peuſt r'entrer au logis. Comme il ſe vid enfermé de tous coſtez, il commence à ioüer des talons, droit à vn bois diſtant de quelques deux mille pas du Chaſteau. Le Preuoſt qui eſtoit à cheual ſe met à le ſuiure à grand galop, pendant que ſes gens qui s'eſtoient mis à pied, remontoient à cheual. Guillery pourſuiuy de ſi prez retourne & deſcharge ſon piſtolet ſi à propos qu'il dõne dans la teſte du cheual de celuy qui le pourſuiuoit, qui cheut incontinent entre les iambes de ſon maiſtre, & par ce moyen il eut le loiſir de ſe ſauuer au bois prochain. Le Preuoſt ſe voyãt ſans cheual, le pourſuit à pied, pendant que ſes gens arriuerent, qui le voyans à pied, le remonterent ſur vn de leurs cheuaux afin de reprendre le chemin de Bourdeaux, puis qu'ils auoient manquez leur priſe. Cependant qu'ils s'en vont, Guillery ſe ſauue au plus eſpais du bois. Comme il ſe vid aſſeuré, il commença, à ſe lamenter. Il ſe voyoit en chemiſe deniüé de moyens. Il n'oſoit retourner à ſon logis, de peur que le Preuoſt ne s'en fut ſaiſy. Il ne ſçait où aller. Toutes places luy ſont ſuſpectes. Il craint qu'on ne le ſuiue par tout. Apres qu'il eut aſſez tournoyé par les hayes

& buiſſons, il ſe treuve en fin à l'iſſuë du bois, en vn lieu aſſez eſloigné des maiſons & lieux habitables. Se voyant là, il ne ſçauoit à quelle choſe ſe reſoudre. En fin il ſe reſſouvient d'vne cache qu'il auoit laiſſé dans le bois de la Chaſteniere, lors qu'il en partiſt pour ſe retirer à Sainct Iuſtin. Il prend reſolution d'y aller voir, ſi elle y eſtoit encores, pour s'en accommoder, & ſe retirer en quelque lieu hors du Royaume, eſtant arriué à Bordeaux, il s'embarqua dans vn baſteau pour paſſer à Blaye. Eſtant dans iceluy il fut recogneu par vn Marchand de Xainctes, qui l'auoit autres fois veu en pluſieurs lieux. Du commencement il ne pouvoit croire que ce fut Guillery, il s'approcha tout exprés de luy pour le mieux recognoiſtre. Eſtant aſſeuré que ceſtoit ſon homme, il ne dict mot. Ayãt pris terre à Royan, il remarqua le lieu où ledict Guillery s'alla retirer, & l'ayant veu entrer à l'hoſpital, il s'en alla aduertir le Preuoſt de la ville, qui s'y trãſporta incontinent pour ſe ſaiſir de luy. Eſtant arriué il s'enquiſt où eſtoit ce pauure qui eſtoit entré depuis peu là dedans, le maiſtre de l'hoſpital luy ayant monſtré, le Preuoſt luy demanda d'où il venoit. Ie viens dit-il de Bordeaux, & où allez-vous, demanda le Preuoſt, ie m'en vay à la Rochelle pour chercher quelque maiſtre. Le Preuoſt luy demanda quel eſtat il faiſoit. Guillery ſe voyant enquis ſi auant de ſes affaires, dit qu'il eſtoit iardinier. Et bien, dict le Preuoſt, i'ay vn iardin à cultiuer. Ie vous prends donc pour le gouuerner, puis que vous

eſtes

eſtes de l'eſtat, & ainſi il le conduiſit de l'hoſpital droict à la priſon, & comme il paſſoit par vne petite ruë eſtroicte, voilà qu'vn homme ſe iette ſur le iardinier diſant : ha voleur ! ceſt maintenant que tu me rendras les quatres vingts eſcus que tu me prins vne fois ſur le chemin de la Rochelle. Le miſerable ſe voyant deſcouvert ne ſçauoit qu'elle contenance tenir. Le Preuoſt s'enquiſt de c'eſt homme, que c'eſtoit qu'il auoit cõtre c'eſt eſtranger. C'eſt vn voleur, dit-il, qui m'a deſrobé autresfois quatre vingts eſcus. Et ſi vous ne le cognoiſſez pas, ie vous aſſeure que ceſt Guillery. Ouy dit Guillery, ie ne le peux nier, car ie vois bien que Dieu me veut chaſtier de mes fautes. Le Preuoſt oyant ces paroles, & ne demandant autre preuue, le conduict aux priſons de la ville, & de là deux iours apres à la Rochelle, où ſon procez eſtant fait, il fut rompu tout vif, pour chaſtiement des voleries & pillages qu'il auoit exercez durant ſa deteſtable vie.

Voilà la fin lamentable de ce malheureux, qui croyoit euiter les iuſtes iugemens de Dieu par ſa fuitte : mais il fallut à la fin payer le tribut de ſa meſchanceté.

D'VN HOMME QVI apres auoir demeuré vingt ans aux Galeres eſt reconneu par ſon fils ; de ce qui en aduint, & autres choſes dignes de remarque.

HISTOIRE XX.

IE nommeray en ceſte Hiſtoire de leur propre nom les perſonnes dont ie vous veux parler, contre les proteſtations que i'ay cy deuant faites. Leur condition vile & abjecte m'en diſpenſera : au lieu que le ſang illuſtre de ceux de qui ie traicte quelque fois particulierement, m'oblige à la diſcretion. Les accidens arriuez en ceſte aduenture ſont ſi remarquables, qu'ils meritent d'eſtre ſçeus de tout le monde. Ie l'ay appriſe par des teſmoins irreprochables, & ſuyuant leurs memoires ie l'ay eſcrit en ces termes.

Il n'y a pas long-temps qu'à Paris habitoit vn homme nommé Iean Vaumorin, tailleur d'habits fort

fort renommé pour ſon meſtier. Les plus galants de la Cour ſe ſeruoient de luy, lors qu'il eſtoit queſtion de ſe bien habiller : & les autres tailleurs ſe formoient à ſon modele, pour contenter les bonnes maiſons dont ils auoient l'entrée.

Apres que cét homme eut paſſé à la Cour quelques années en garçon, il luy prit fantaſie de ſe marier auec Ieanne Perrot, fille d'vn autre tailleur de la meſme ville de Paris. Ils eurẽt de ce mariage vn beau fils qu'ils appellerent Michel. Le Pere ayant touſiours la vogue d'eſtre vn des premiers Maiſtres, continuoit à trauailler, & commençoit à bien faire ſes affaires. Mais comme les meilleurs Maiſtres, & principalement de cét art ne ſont pas touſiours les plus gens de bien, il arriua que cét hõme fut accusé d'auoir adheré aux larcins d'vn qui fut pendu pour auoir volé de la vaiſſelle d'argent à la maiſon, d'vn grand Seigneur. Et d'effect ayant eſté conuaincu par le vol, dont il fut treuué ſaiſi, il eut fait le ſaut auſſi bien que l'autre, ſi beaucoup de perſonnes de qualité ne ſe fuſſent employées pour luy. A leurs prieres les Iuges moderẽrent la peine, & le cõdamnerent aux Galeres perpetuelles. Henry II. marioit en ce temps Marguerite de France (ceſte rare perle de prix, à qui les Muſes demeurent eternellement obligées) auec le Duc de Sauoye. Le Roy entre autres dons conferez en faueur de ce mariage, fit preſent au Duc d'vne Gallere, qu'on equippa à Marſeille. Ce fut là que Iean Vaumorin auec d'autres forçats fut mené, & attaché. D'eſcrire les plaintes & les

regrets de ſa femme, qu'il laiſſoit auec leur fils qui n'auoit que deux ans, il n'eſt pas à propos. Le recit que i'entreprés de faire en ſeroit trop long. La Galere ayant eſté conduicte iuſques à Nice, elle demeura quelque temps au pouvoir de ſon Alteſſe, iuſques à ce qu'vn Capitaine de la Marine du Roy d'Eſpagne l'achepta, & la fit voguer à Naples. Pluſieurs ans ſe paſſent, ſans que Ieanne Perrot ait nouvelles de ſon mary. Cependant ſon fils devient grand, & cõme il s'informe quelques fois de ſon Pere, elle pour couvrir leur infamie, luy fait entendre qu'il eſt mort. A meſure que ce garçon croiſt en aage, il taſche auſſi d'apprendre quelque meſtier, pour s'en ſervir à paſſer le cours de ceſte vie. Son inclination le porte à chanter : de ſorte qu'en peu de temps ayant formé ſa voix qu'il auoit fort bonne, par le moyen de la Muſique, il s'introduit en vne bonne maiſon. Ayant atteint l'aage de vingt-deux ans, le deſir de veoir les Nations eſtrãgeres, luy fit prendre l'envie d'aller à Rome. Vne commodité s'offre, au voyage qu'vn Prelat y faiſoit. Il ſe mit à ſa ſuyte, & auant que partir il prend congé de ſa mere : laquelle, pour le long-temps qu'elle n'auoit ouy nouvelles de ſon mary, & croyant que veritablement il fuſt mort, s'eſtoit remariée à vn Eſcrivain. Ceſte femme pleurant à chaudes larmes l'embraſſa mille fois, & le conjura d'vn brief retour. Michel Vaumorin eſtant arrivé à Rome, y treuva bien toſt vne honneſte condition chez vn Cardinal, qui pour l'excellence de ſa voix le

retint

retint à ſon ſeruice, Mais cõme les François ſont impatients, & curieux de voir ; il demanda congé à ſon Maiſtre quelque temps apres, & l'ayant à grande peine obtenu, il s'en alla à Naples. Comme il euſt employé quelques iours à contempler la gentilleſſe de la ville, il s'achemina au Port, pour y voir les Galeres, & pour s'informer par curioſité, s'il n'y auoit point de Forçats qui fuſſent François.

Le premier qu'il rencontra eſtoit vn homme tout blanc de vieilleſſe, qui portoit des marques de forçat : mais qui neantmoins auoit plus de liberté que les autres. Si toſt que Michel Vaumorin l'apperçeut, il s'approcha de luy, & le ſaluë en ces termes ; *Dieu vous gard mon Pere*, L'autre luy reſpondit: *Dieu vous gard Monſieur*, A ce que ie vois (dit le ieune homme) vous eſtes François? Ie le ſuis vrayement (repart le vieillard) mais il y a ſi long-temps que ie ſuis exilé de mõ pays qu'il ne m'en ſouuient preſque plus. Et combien de temps (pourſuit l'autre) y a il que vous eſtes icy? Il y a plus de vingt ans, reſpond-il.

Ce bon homme, proferant ces paroles, regardoit fixemẽt Michel Vaumorin, & tiroit des ſouſpirs du profond de ſon cœur : de ſorte que l'autre fut contrainct à s'enquerir de luy pourquoy il ſouſpiroit de la ſorte. Ce n'eſt pas ſans raiſon (dit le vieillard) ſi ie ſouſpire. L'eſtat de ma vie preſente, & le ſouvenir du paſsé m'en donnent aſſez de ſujet, mais particulierement la memoire d'vn fils que ie laiſſay à Paris, d'où ie ſuis nay, en l'aage

de

de deux ans, dont vous m'auez faict tamenteuoir. Il me ſemble de le voir, quand ie vous vois, encores qu'il fut ſi ieune lors que mon deſaſtre me ſepara de mes plus proches. Et comment ſe nommoit ce fils dont vous parlez, reſpond le ieune homme. Il s'appelloit Michel Vaumorin, dict le veillard. Et ſur ce ſuject il commença à faire vn brief diſcours de ſa vie & de ſa condition: nomma ſa femme, deſigna le lieu où ii habitoit, & repreſenta tant d'autres circonſtãces que Michel Vaumorin croyoit au commencement que c'eſtoit vn Diable, qui luy apparuſt pour le tenter. Il eſtoit ſi eſtõné qu'il ne ſçauoit que dire, neantmoins pour s'eſclaircir plus à loiſir de ceſt affaire, il prit congé de ce bon homme, & luy dit que le lendemain il viendroit le treuver auec vn boccal de vin pour deſieuner auec luy. Ils ſe ſeparent doncques, & le fils ne fit toute la nuict que ruminer aux diſcours que l'autre luy auoit tenus. Il ne ſçauoit qu'en dire. D'vn coſté il ſe reſſouvenoit que ſa mere l'auoit ſouvent aſſeuré de la mort de ſon Pere: d'autre coſté il voyoit tant de veritez apparentes, qu'il eſtoit forcé à croire, que ſon Pere n'eſtoit pas mort, & que ſa mere luy auoit celé ceſte infortune. Il ne máqua pas le lendemain de ſe retreuver ſur le port. Ce vieillard l'attendoit deſia, & incontinant qu'il l'apperçeut il ſe mit à pleurer, & à luy tenir ce langage: *Il m'eſt impoſſible* (dit-il) *de contenir mes larmes. Tant plus ie vous conſidere, tant plus vous me ramenteuez les traicts de mon fils Michel Vaumorin.* A ces mots le

le ieune homme ne ſe peut plus contenir. La nature s'ouurit, le ſang s'eſmeut, & les affections qu'vn fils porte à ceux qui l'ont engendré, operans leurs fonctions, firent qu'il courut les bras ouverts vers ſon Pere. Il l'embraſſe eſtroictemẽt, & le baiſant il luy arroſe ſa barbe blanche de ſes larmes, & puis il luy tient ce diſcours : Ie ſuis Michel Vaumorin voſtre fils. Ie loüe Dieu de ce qu'il m'a fait la grace de trouuer ce que ie ne cherchois pas, & que ie deuois rechercher plus que toutes les choſes du monde. Ie ſuis pourtant excuſable, puis que la croyance que i'auois de voſtre mort, m'exemptoit de prendre ceſte peine. Le vieillard ſaiſi d'eſtonnement, non moins que ſon fils, ietta vn grand cry de reſiouyſſance, & verſant vn ruiſſeau de larmes de ioye, profera ces paroles : moy (ô mon cher fils) qui ay ſujet de loüer Dieu, de la faueur que ie reçois de reuoir ce que ie n'eſperois pas. Ie ne me ſoucie pas maintenant de mourir, puis que i'ay ce contentement. Apres pluſieurs careſſes reciproques, ils entrerent dans la Galere, & deſiunerent enſemble. Cependant le Pere dit à ſon fils que ce n'eſtoit pas le tout : mais qu'il falloit trouuer encores vn moyen pour le retirer de captiuité. Le fils qui deſiroit la liberté de ſon Pere plus que luy-meſme s'offre d'y contribuer ſa peine, ſes moyés & ſa vie. Il s'achemine à l'inſtant vers le Capitaine de la Galere, & ſe iettant à ſes pieds, il luy tient ce langage. Ie vous ſupplie Monſieur, de prendre pitié d'vn miſerable vieillard, & d'vn

pau

ſorte, qu'ayants compaſſion de la pieté de ce ieune homme, le Duc parla à luy en ces termes: Mon amy, ie ne puis de puiſſance abſoluë tirer ton Pere de captiuité. Ie n'ay plus de pouvoir ſur ce que i'ay vendu. La liberté de ton Pere dépend d'vn autre. Tout ce que ie puis faire, c'eſt de t'octroyer la lettre de faveur que tu me demandes. Ie te la feray expedier ce iour meſme, & te donneray encores quelque choſe, pour te ſubuenir à ſa delivrance. Michel Vaumorin remercia la courtoyſie de ce genereux Prince, qui luy fit à l'inſtant depeſcher vne lettre qu'il eſcriuit à ce Capitaine, telle que l'autre la demandoit, & auec cela il luy donna cinquante eſcus. La Ducheſſe luy en donna autant. Auec ceſte ſomme il reprend le chemin de Naples, & paſſant par Rome, il viſite certains amis qu'il y auoit, auſquels il racompte encores ſon infortune. Chacun eſmeu de pitié, contribuoit de quelque piece d'argent, ſi bien qu'il fit encores vingt eſcus. Quand il fut à Naples, il alla treuver le Capitaine, & luy preſenta la lettre de ſon Alteſſe. Ceſt homme, qui iuſques alors auoit eſté inſenſible à la compaſſion, en fut aucunement touché. Conſiderant ſa perſeuerance & ſa pieté, il ne le receut point ſi inhumainement que de couſtume. Il luy demanda ſeulement s'il n'auoit point d'argent, I'ay (reſpond l'autre) quelques trente eſcus, Baille-les moy, dit le Capitaine, & va-t'en auec ton Pere là où tu voudras. Luy bien ayſe de ces paroles, tire de ſa bourſe trente eſcus, & les luy baille. Auant qu'vn homme

homme ſorte des galeres où il a eſté condamné, il faut qu'il paye certains droicts reduicts à certaine ſomme d'argent. Il n'y euſt pas vn de ceux à qui ces droicts appartiennent, qui ne les luy quittaſt, tant la pieté eſt recommandable, meſmes parmy les perſonnes qui menent vne vie ſauuage, & deſnaturée. Ayant deliuré ſon Pere, ils s'en vont tous deux dans la ville de Naples, en reſolution de reuoir bien toſt leur patrie, & de s'y acheminer dés le lendemain meſmes. Ils logerent ce ſoir dans vn cabaret, & y firent ſi bonne chere, que ce vieillard ayant pris du vin plus que de couſtume, commença à faire le plus grand vacarme du monde. Il injuria l'hoſte & l'hoſteſſe. Il vouloit tout battre. Son propre fils eut bien de la peine à s'empécher luy meſme à n'eſtre point frotté. Si l'hoſte ſe fuſt addreſſé tout à l'inſtant à la Iuſtice, cét yurongne qui venoit tout freſchement de recouurer ſa liberté, eſtoit en grand danger d'en faire encores perte. Auſſi ſon fils, ſupplioit l'hoſte d'excuſer le bon Bacchus. A la fin on le fit coucher pour digerer ſon vin.

Quand il fut iour, Michel Vaumorin prit congé de l'hoſte, & partit auec ſon Pere pour reuenir en France. Mais ô choſe eſtrange de la mauuaiſe nature de l'homme. Il eſt bien impoſſible de la chãger: ſi ce n'eſt par vne grace particuliere du Ciel, que les Payens ignorans le vray Dieu, attribuoient à l'eſtude de la Philoſophie. L'exemple de ce grand perſonnage Socrates en fait foy.

hauts degrez de la fortune. Il ſe baignoit dans ſon aiſe, croyant que iamais perſonne ne ſe douteroit de luy : mais le miſerable ne conſideroit pas que Dieu ſçauoit tous ſes deſſeins, & penetroit au plus profond de ſes ſecrets.

Il auoit iouy trois ou quatre ans du doux fruict de ſon mariage, mais ſa retraicte n'auoit pas eſté ſi bien couverte, que pluſieurs ne fuſſent informez du lieu de ſa demeure. Entre autres vn Marchand de Bourdeaux, à qui il auoit autresfois volé deux ou trois mille francs. Ce Marchand aſſeuré du lieu de ſa retraicte, preſente requeſte au Preuoſt, le ſupplie de preſter main forte pour prendre vn voleur qui s'eſtoit retiré à ſainct Iuſtin, & qui l'auoit autrefois volé prez de la Rochelle. Le Preuoſt meſme s'y achemine auec quinze ou ſeize de ſes Archers bien armez, il arriue à la porte du Chaſteau, où Guillery faiſoit ſa demeure. C'eſtoit au mois de May ſur les quatre heures du matin, que le iour ne commençoit qu'à poindre. Il heurte à la porte, & demande à parler au maiſtre du logis, qui entendant qu'on le demandoit ſaute du lict en chemiſe, & prenant vn piſtolet à la main, deſcend au portail de la maiſon, l'ouvre & demanda qui s'eſtoit qui le demandoit. Le Preuoſt auoit fait cacher ſes hommes au derriere d'vne vieille muraille, qui eſtoit ioignant la porte du Chaſteau, n'eſtant demeuré qu'auec vn ſien homme, qui comme il vit que Guillery auoit ouvert la porte, s'approcha le priant de ſortir : diſant qu'il auoit

vn

vn mot à luy dire. Le pauvre malheureux qui ne ſe doutoit de la fourbe qu'on luy auoit dreſſé, ſort hors de la porte & s'approche du Preuoſt, qui diſſimulant d'auoir vne choſe de conſequence à luy dire le pria de s'approcher de luy, & cependant il faict ſigne à ſes gens de s'aduancer & de coupper chemin à leur homme, à fin qu'il ne peuſt r'entrer au logis. Comme il ſe vid enfermé de tous coſtez, il commence à ioüer des talons, droit à vn bois diſtant de quelques deux mille pas du Chaſteau. Le Preuoſt qui eſtoit à cheual ſe met à le ſuiure à grand galop, pendant que ſes gens qui s'eſtoient mis à pied, remontoient à cheual. Guillery pourſuiuy de ſi prez retourne & deſcharge ſon piſtolet ſi à propos qu'il dõne dans la teſte du cheual de celuy qui le pourſuiuoit, qui cheut incontinent entre les iambes de ſon maiſtre, & par ce moyen il eut le loiſir de ſe ſauuer au bois prochain. Le Preuoſt ſe voyãt ſans cheual, le pourſuit à pied, pendant que ſes gens arriuerent, qui le voyans à pied, le remonterent ſur vn de leurs cheuaux afin de reprendre le chemin de Bourdeaux, puis qu'ils auoient manquez leur priſe. Cependant qu'ils s'en vont, Guillery ſe ſauue au plus eſpais du bois. Comme il ſe vid aſſeuré, il commença, à ſe lamenter. Il ſe voyoit en chemiſe denüé de moyens. Il n'oſoit retourner à ſon logis, de peur que le Preuoſt ne s'en fut ſaiſy. Il ne ſçait où aller. Toutes places luy ſont ſuſpectes. Il craint qu'on ne le ſuiue par tout. Apres qu'il eut aſſez tournoyé par les hayes,

& buiſſons, il ſe treuve en fin à l'iſſuë du bois, en vn lieu aſſez eſloigné des maiſons & lieux habitables. Se voyant là, il ne ſçauoit à quelle choſe ſe reſoudre. En fin il ſe reſſouvient d'vne cache qu'il auoit laiſſé dans le bois de la Chaſteniere, lors qu'il en partiſt pour ſe retirer à Sainct Iuſtin. Il prend reſolution d'y aller voir, ſi elle y eſtoit encores, pour s'en accommoder, & ſe retirer en quelque lieu hors du Royaume, eſtant arriué à Bordeaux, il s'embarqua dans vn baſteau pour paſſer à Blaye. Eſtant dans iceluy il fut recogneu par vn Marchand de Xainctes, qui l'auoit autres fois veu en pluſieurs lieux. Du commencement il ne pouvoit croire que ce fut Guillery, il s'approcha tout exprés de luy pour le mieux recognoiſtre. Eſtant aſſeuré que ceſtoit ſon homme, il ne dict mot. Ayãt pris terre à Royan, il remarqua le lieu où ledict Guillery s'alla retirer, & l'ayant veu entrer à l'hoſpital, il s'en alla aduertir le Preuoſt de la ville, qui s'y trãſporta incontinent pour ſe ſaiſir de luy. Eſtant arriué il s'enquiſt où eſtoit ce pauure qui eſtoit entré depuis peu là dedans, le maiſtre de l'hoſpital luy ayant monſtré, le Preuoſt luy demanda d'où il venoit. Ie viens dit-il de Bordeaux, & où allez-vous, demanda le Preuoſt, ie m'en vay à la Rochelle pour chercher quelque maiſtre. Le Preuoſt luy demanda quel eſtat il faiſoit. Guillery ſe voyant enquis ſi auant de ſes affaires, dit qu'il eſtoit iardinier. Et bien, dict le Preuoſt, i'ay vn iardin à cultiuer. Ie vous prends donc pour le gouuerner, puis que vous

eſtes

eſtes de l'eſtat, & ainſi il le conduiſit de l'hoſpital droict à la priſon, & comme il paſſoit par vne petite ruë eſtroicte, voilà qu'vn homme ſe iette ſur le iardinier diſant : ha voleur ! ceſt maintenant que tu me rendras les quatres vingts eſcus que tu me prins vne fois ſur le chemin de la Rochelle. Le miſerable ſe voyant deſcouvert ne ſçauoit qu'elle contenance tenir. Le Preuoſt s'enquiſt de c'eſt homme, que c'eſtoit qu'il auoit cõtre c'eſt eſtranger. C'eſt vn voleur, dit-il, qui m'a deſrobé autresfois quatre vingts eſcus. Et ſi vous ne le cognoiſſez pas, ie vous aſſeure que ceſt Guillery. Ouy dit Guillery, ie ne le peux nier, car ie vois bien que Dieu me veut chaſtier de mes fautes. Le Preuoſt oyant ces paroles, & ne demandant autre preuue, le conduict aux priſons de la ville, & de là deux iours apres à la Rochelle, où ſon procez eſtant fait, il fut rompu tout vif, pour chaſtiement des voleries & pillages qu'il auoit exercez durant ſa deteſtable vie.

Voilà la fin lamentable de ce malheureux, qui croyoit euiter les iuſtes iugemens de Dieu par ſa fuitte : mais il fallut à la fin payer le tribut de ſa meſchanceté.

D'VN HOMME QVI apres auoir demeuré vingt ans aux Galeres eſt reconneu par ſon fils ; de ce qui en aduint, & autres choſes dignes de remarque.

HISTOIRE XX.

IE nommeray en ceſte Hiſtoire de leur propre nom les perſonnes dont ie vous veux parler, contre les proteſtations que i'ay cy deuant faites. Leur condition vile & abiecte m'en diſpenſera : au lieu que le ſang illuſtre de ceux de qui ie traicte quelque fois particulierement, m'oblige à la diſcretion. Les accidens arriuez en ceſte aduenture ſont ſi remarquables, qu'ils meritent d'eſtre ſçeus de tout le monde. Ie l'ay appriſe par des teſmoins irreprochables, & ſuyuant leurs memoires ie l'ay eſcrit en ces termes.

Il n'y a pas long-temps qu'à Paris habitoit vn homme nommé Iean Vaumorin, tailleur d'habits fort

fort renommé pour ſon meſtier. Les plus galants de la Cour ſe ſeruoient de luy, lors qu'il eſtoit queſtion de ſe bien habiller : & les autres tailleurs ſe formoient à ſon modele, pour contenter les bonnes maiſons dont ils auoient l'entrée.

Apres que cét homme eut paſſé à la Cour quelques années en garçon, il luy prit fantaſie de ſe marier auec Ieanne Perrot, fille d'vn autre tailleur de la meſme ville de Paris. Ils eurẽt de ce mariage vn beau fils qu'ils appellerent Michel. Le Pere ayant touſiours la vogue d'eſtre vn des premiers Maiſtres, continuoit à trauailler, & commençoit à bien faire ſes affaires. Mais comme les meilleurs Maiſtres, & principalement de cet art ne ſont pas touſiours les plus gens de bien, il arriua que cét hõme fut accusé d'auoir adheré aux larcins d'vn qui fut pendu pour auoir volé de la vaiſſelle d'argent à la maiſon, d'vn grand Seigneur. Et d'effect ayant eſté conuaincu par le vol, dont il fut treuvé ſaiſi, il eut fait le ſaut auſſi bien que l'autre, ſi beaucoup de perſonnes de qualité ne ſe fuſſent employées pour luy. A leurs prieres les Iuges moderent la peine, & le cõdamnerent aux Galeres perpetuelles. Henry II. marioit en ce temps Marguerite de France (ceſte rare perle de prix, à qui les Muſes demeurent eternellement obligées) auec le Duc de Sauoye. Le Roy entre autres dons conferez en faueur de ce mariage, fit preſent au Duc d'vne Gallere, qu'on equippa à Marſeille. Ce fut là que Iean Vaumorin auec d'autres forçats fut mené, & attaché. D'eſcrire les plaintes & les

regrets de ſa femme, qu'il laiſſoit auec leur fils qui n'auoit que deux ans, il n'eſt pas à propos. Le recit que i'entreprẽs de faire en ſeroit trop long. La Galere ayant eſté conduicte iuſques à Nice, elle demeura quelque temps au pouvoir de ſon Alteſſe, iuſques à ce qu'vn Capitaine de la Marine du Roy d'Eſpagne l'achepta, & la fit voguer à Naples. Pluſieurs ans ſe paſſent, ſans que Ieanne Perrot ait nouvelles de ſon mary. Cependant ſon fils devient grand, & cõme il s'informe quelques fois de ſon Pere, elle pour couvrir leur infamie, luy fait entendre qu'il eſt mort. A meſure que ce garçon croiſt en aage, il taſche auſſi d'apprendre quelque meſtier, pour s'en ſervir à paſſer le cours de ceſte vie. Son inclination le porte à chanter : de ſorte qu'en peu de temps ayant formé ſa voix qu'il auoit fort bonne, par le moyen de la Muſique, il s'introduit en vne bonne maiſon. Ayant atteint l'aage de vingt-deux ans, le deſir de veoir les Nations eſtrãgeres, luy fit prendre l'envie d'aller à Rome. Vne commodité s'offre, au voyage qu'vn Prelat y faiſoit. Il ſe mit à ſa ſuyte, & auant que partir il prend congé de ſa mere : laquelle, pour le long-temps qu'elle n'auoit ouy nouvelles de ſon mary, & croyant que veritablement il fuſt mort, s'eſtoit remariée à vn Eſcrivain. Ceſte femme pleurant à chaudes larmes l'embraſſa mille fois, & le conjura d'vn brief retour. Michel Vaumorin eſtant arrivé à Rome, y treuva bien toſt vne honneſte condition chez vn Cardinal, qui pour l'excellence de ſa voix le

retint

retint à ſon ſeruice, Mais cõme les François ſont impatients, & curieux de voir ; il demanda congé à ſon Maiſtre quelque temps apres, & l'ayant à grande peine obtenu, il s'en alla à Naples. Comme il euſt employé quelques iours à contempler la gentilleſſe de la ville, il s'achemina au Port, pour y voir les Galeres, & pour s'informer par curioſité, s'il n'y auoit point de Forçats qui fuſſent François.

Le premier qu'il rencontra eſtoit vn homme tout blanc de vieilleſſe, qui portoit des marques de forçat : mais qui neantmoins auoit plus de liberté que les autres. Si toſt que Michel Vaumorin l'apperçeut, il s'approcha de luy, & le ſaluà en ces termes ; *Dieu vous gard mon Pere*, L'autre luy reſpondit: *Dieu vous gard Monſieur*, A ce que ie vois (dit le ieune homme) vous eſtes François? Ie le ſuis vrayement (repart le vieillard) mais il y a ſi long-temps que ie ſuis exilé de mõ pays qu'il ne m'en ſouuient preſque plus. Et combien de temps (pourſuit l'autre) y a il que vous eſtes icy? Il y a plus de vingt ans, reſpond-il.

Ce bon homme, proferant ces paroles, regardoit fixemẽt Michel Vaumorin, & tirdit des ſouſpirs du profond de ſon cœur : de ſorte que l'autre fut contrainct à s'enquerir de luy pourquoy il ſouſpiroit de la ſorte. Ce n'eſt pas ſans raiſon (dit le vieillard) ſi ie ſouſpire. L'eſtat de ma vie preſente, & le ſouvenir du paſsé m'en donnent aſſez de ſujet, mais particulierement la memoire d'vn fils que ie laiſſay à Paris, d'où ie ſuis nay, en l'aage

de

de deux ans, dont vous m'auez fait tamenteuoir. Il me ſemble de le voir, quand ie vous vois, encores qu'il fut ſi ieune lors que mon deſaſtre me ſepara de mes plus proches. Et comment ſe nommoit ce fils dont vous parlez, reſpond le ieune homme. Il s'appelloit Michel Vaumorin, dict le veillard. Et ſur ce ſuject il commença à faire vn brief diſcours de ſa vie & de ſa condition: nomma ſa femme, deſigna le lieu où ii habitoit, & repreſenta tant d'autres circonſtãces que Michel Vaumorin croyoit au commencement que c'eſtoit vn Diable, qui luy apparuſt pour le tenter. Il eſtoit ſi eſtõné qu'il ne ſçauoit que dire, neantmoins pour s'eſclaircir plus à loiſir de ceſt affaire, il prit congé de ce bon homme, & luy dit que le lendemain il viendroit le treuver auec vn boccal de vin pour deſieuner auec luy. Ils ſe ſeparent doncques, & le fils ne fit toute la nuict que ruminer aux diſcours que l'autre luy auoit tenus. Il ne ſçauoit qu'en dire. D'vn coſté il ſe reſſouvenoit que ſa mere l'auoit ſouvent aſſeuré de la mort de ſon Pere: d'autre coſté il voyoit tant de veritez apparentes, qu'il eſtoit forcé à croire, que ſon Pere n'eſtoit pas mort, & que ſa mere luy auoit celé ceſte infortune. Il ne máqua pas le lendemain de ſe retreuver ſur le port. Ce vieillard l'attendoit deſia, & incontinant qu'il l'apperçeut il ſe mit à pleurer, & à luy tenir ce langage: *Il m'eſt impoſſible* (dit-il) *de contenir mes larmes. Tant plus ie vous conſidere, tant plus vous me ramenteuez les traicts de mon fils Michel Vaumorin.* A ces mots le

le ieune homme ne ſe peut plus contenir. La nature s'ouurit, le ſang s'eſmeut, & les affections qu'vn fils porte à ceux qui l'ont engendré, operans leurs fonctions, firent qu'il courut les bras ouverts vers ſon Pere. Il l'embraſſe eſtroictemẽt, & le baiſant il luy arroſe ſa barbe blanche de ſes larmes, & puis il luy tient ce diſcours : Ie ſuis Michel Vaumorin voſtre fils. Ie loüe Dieu de ce qu'il m'a fait la grace de trouuer ce que ie ne cherchois pas, & que ie deuois rechercher plus que toutes les choſes du monde. Ie ſuis pourtant excuſable, puis que la croyance que i'auois de voſtre mort, m'exemptoit de prendre ceſte peine. Le vieillard ſaiſi d'eſtonnement, non moins que ſon fils, ietta vn grand cry de reſiouyſſance, & verſant vn ruiſſeau de larmes de ioye, profera ces paroles : moy (ô mon cher fils) qui ay ſujet de loüer Dieu, de la faueur que ie reçois de reuoir ce que ie n'eſperois pas. Ie ne me ſoucie pas maintenant de mourir, puis que i'ay ce contentement. Apres pluſieurs careſſes reciproques, ils entrerent dans la Galere, & deſiunerent enſemble. Cependant le Pere dit à ſon fils que ce n'eſtoit pas le tout : mais qu'il falloit trouuer encores vn moyen pour le retirer de captiuité. Le fils qui deſiroit la liberté de ſon Pere plus que luy-meſme s'offre d'y contribuer ſa peine, ſes moyés & ſa vie. Il s'achemine à l'inſtant vers le Capitaine de la Galere, & ſe ietrant à ſes pieds, il luy tient ce langage. Ie vous ſupplie Monſieur, de prendre pitié d'vn miſerable vieilliard, & d'vn

pau

ſorte, qu'ayants compaſſion de la pieté de ce ieune homme, le Duc parla à luy en ces termes: Mon amy, ie ne puis de puiſſance abſoluë tirer ton Pere de captiuité. Ie n'ay plus de pouvoir ſur ce que i'ay vendu. La liberté de ton Pere dépend d'vn autre. Tout ce que ie puis faire, c'eſt de t'octroyer la lettre de faveur que tu me demandes. Ie te la feray expedier ce iour meſme, & te donneray encores quelque choſe, pour te ſubuenir à ſa delivrance. Michel Vaumorin remercia la courtoyſie de ce genereux Prince, qui luy fit à l'inſtant depeſcher vne lettre qu'il eſcriuit à ce Capitaine, telle que l'autre la demandoit, & auec cela il luy donna cinquante eſcus. La Ducheſſe luy en donna autant. Auec ceſte ſomme il reprend le chemin de Naples, & paſſant par Rome, il viſite certains amis qu'il y auoit, auſquels il racompte encores ſon infortune. Chacun eſmeu de pitié, contribuoit de quelque piece d'argent, ſi bien qu'il fit encores vingt eſcus. Quand il fut à Naples, il alla treuver le Capitaine, & luy preſenta la lettre de ſon Alteſſe. Ceſt homme, qui iuſques alors auoit eſté inſenſible à la compaſſion, en fut aucunement touché. Conſiderant ſa perſeuerance & ſa pieté, il ne le receut point ſi inhumainement que de couſtume. Il luy demanda ſeulement s'il n'auoit point d'argent, I'ay (reſpond l'autre) quelques trente eſcus, Baille-les moy, dit le Capitaine, & va-t'en auec ton Pere là où tu voudras. Luy bien ayſe de ces paroles, tire de ſa bourſe trente eſcus, & les luy baille. Auant qu'vn homme

homme ſorte des galeres où il a eſté condamné, il faut qu'il paye certains droicts reduicts à certaine ſomme d'argent. Il n'y euſt pas vn de ceux à qui ces droicts appartiennent, qui ne les luy quittaſt, tant la pieté eſt recommandable, meſmes parmy les perſonnes qui menent vne vie ſauuage, & deſnaturée. Ayant deliuré ſon Pere, ils s'en vont tous deux dans la ville de Naples, en reſolution de reuoir bien toſt leur patrie, & de s'y acheminer dés le lendemain meſmes. Ils logerent ce ſoir dans vn cabaret, & y firent ſi bonne chere, que ce vieillard ayant pris du vin plus que de couſtume, commença à faire le plus grand vacarme du monde. Il injuria l'hoſte & l'hoſteſſe. Il vouloit tout battre. Son propre fils eut bien de la peine à s'empécher luy meſme à n'eſtre point frotté. Si l'hoſte ſe fuſt addreſſé tout à l'inſtant à la Iuſtice, cét yurongne qui venoit tout freſchement de recouvrer ſa liberté, eſtoit en grand danger d'en faire encores perte. Auſſi ſon fils, ſupplioit l'hoſte d'excuſer le bon Bacchus. A la fin on le fit coucher pour digerer ſon vin.

Quand il fut iour, Michel Vaumorin prit congé de l'hoſte, & partit auec ſon Pere pour reuenir en France. Mais ô choſe eſtrange de la mauvaiſe nature de l'homme. Il eſt bien impoſſible de la chãger: ſi ce n'eſt par vne grace particuliere du Ciel, que les Payens ignorans le vray Dieu, attribuoient à l'eſtude de la Philoſophie. L'exemple de ce grand perſonnage Socrates en fait foy.

Vn Phiſionomiſte contemploit vn iour ce Philoſophe auec grande admiration, & diſoit tout haut, que c'eſtoit le plus meſchant, & le plus execrable homme que l'on ſçeuſt trouver. Tout le peuple ayant ouy ſes paroles, ſe mocquoit de luy comme d'vn menteur & d'vn ignorant : lors que Socrattes leur dict: Il a raiſon de tenir le diſcours qu'il tient de moy. Ses paroles ſont veritables. Mon inclination me portoit à la meſchanceté: mais i'ay corrigé les deffauts de ma Nature, par le moyen de ma Philoſophie.

Le Pere de Michel Vaumorin, n'auoit pas corrigé les ſiens aux Galeres. Le tourment qu'il y auoit receu, ne l'auoit pas rendu plus homme de bien qu'il eſtoit auparauant. Il eſtoit tellement enclin de ſon naturel au larcin, qu'il n'eut pas cheminé deux iournées auec ſon fils, qu'il ſe leuoit la nuict pour foüiller en ſes pochettes cependant qu'il dormoit, & pour luy deſrober ſon argent.

Ce pauvre ieune homme qui s'en apperceut, auoit bien de la peine à le cacher en quelque lieu, où il ne le trouvaſt pas ſi librement. Il laiſſoit neantmoins quelque monnoye à ſes chauſſes, à fin d'en faire plus d'experience, & neantmoins il ne luy en diſoit iamais mot, parce qu'il craignoit de le faſcher.

Ce miſerable, à chaſque fois iuroit & blaſphemoit le nom de Dieu, & injurioit ſon fils, & le maudiſſoit de ce qu'il l'auoit tiré des Galeres, pour luy faire prendre tant de peine par les chemins.

mins Ce pauvre ieune homme ſupportoit le tout patiemment, & le prioit d'auoir bon courage, puis qu'en peu de temps, ils arriueroient en France. Apres beaucoup de mal ils y arriuerent. Eſtans preſts d'entrer dans Paris, Michel diſt à ſon Pere qu'il failloit qu'il l'attendit en quelque lieu, iuſques à tant qu'il euſt parlé à ſa Mere.

L'autre qui ne s'eſtoit encores informé de ſa femme, luy demanda ſi elle eſtoit viuante. Michel luy reſpondit, qu'il l'auoit laiſſée en aſſez bonne diſpoſition, lors qu'il partit de Paris: mais qu'elle s'eſtoit remariée auec vn Eſcriuain, croyãt qu'il fuſt mort, & qu'ils demeuroient à la ruë des Carmes.

Le Pere oyant ceſte nouvelle, commença à ſe mettre en colere, & à proferer mille iniures contre ſa femme, jurant qu'il l'aſſommeroit de coups, pour s'eſtre ainſi remariée, ſans ſçauoir aſſeurement s'il eſtoit mort. Auec ce courroux il entre à la ville auec ſon fils par la porte S. Victor, & vont droict à l'Egliſe des Carmes, où Michel Vaumorin prie ſon Pere de l'attendre iuſques à ce qu'il reuienne, apres qu'il aura apprins les nouvelles de ſa venuë à ſa mere. Il quitte doncques ſon pere, & entre au logis où elle ſe tenoit. Quand elle le vit, elle courut l'embraſſer eſtroictement, & verſe en abondance des pleurs de joye. Mon fils (diſoit-elle) eſt il poſſible que tu ayes peu demeurer deux ans ſans auoir iamais faict ſçauoir de l'eſtat de tes affaires à ta pauure mere, qui a fait tous les iours à Dieu mille vœux

pour ton retour ? Puis que ie te tiens maintenant, ie ne te laiſſeray pas eſchapper ſi aiſément vne autrefois. Auſſi ne dois-tu pas deſormais t'eſloigner de moy de la ſorte: mais cõſiderer que n'ayãt d'autre enfant que toy, tu dois eſtre mon baſton de vieilleſſe, & tout mon confort. Michel interrompant les plaintes maternelles, parla à elle en ces termes : Ma mere, ie loüe Dieu de ce que ie vous reuois en bonne diſpoſition. C'eſtoit vn de mes plus grands ſouhaits durant mon abſence. Mais il y a bien d'autres nouvelles, dont parauẽture vous ſerez bien eſtonnée. Vous m'auez ſouuent fait entendre que mon pere eſtoit mort, Ie vous apprens qu'il eſt plein de vie, & qu'il n'eſt gueres loing d'icy. Ie me treuue bien empeſché pour vous conſeiller de ce que vous deuez faire, eſtant remariée comme vous eſtes. Ceſte femme fut bien esbahie d'ouyr parler ſon fils de la ſorte: mais elle le fut encores plus, quand elle vit entrer ſon mary tout blanc de vieilleſſe, qui ayant ſuiuy ſon fils de loing, & impatient de bien frotter ſa femme, eſtoit entré dans le logis, & monté à ſa chambre. Si toſt qu'il vit ſa femme, il commença à tenir ce diſcours : Vous eſtes doncques remariée, chienne putain de voirie. Par le Dieu qui m'a crée, ie ne ſouffriray iamais vn tel affront, mais ie vous battray tant que vous mourrez. Ce diſant il ſe ruë ſur elle à coups de poings. Sans le ſecours de ſon fils qui le retenoit, il l'euſt ſans doute mal accommodée. Ceſte femme cependãt crioit au ſecours, & ſon ſecond mary qui eſtoit

en

en vne chambre plus haute auec ſes eſcol[illegible] à qui il faiſoit la leçon, deſcendit promptement au cry. Voyant ſa femme eſcheuelée, il ſe iette ſur Iean Vaumorin, & l'autre ſur luy, & à coups de pieds & de poings ils s'eſtrillent à bon eſcient. Michel qui ne pouvoit pas tout ſeul les ſeparer. crie à l'aide. Les voiſins accourent, & ont bien de la peine à ſe mettre entre deux. L'vn dict à l'autre qu'il payera le tort qu'il luy a faict de battre ſa femme. L'autre reſpõd que c'eſt ſa femme & non la ſienne, & qu'il eſt vn meſchant de la luy auoir debauchée durant ſon abſence. Le Commiſſaire arriue qui les fait tous deux priſonniers. Apres les auoir ouys, ils ſont eſlargis, & gros procez eſt par eux intenté. Il y a appel en la Cour de Parlement. Les Aduocats plaident la cauſe, & remonſtrent chacun leur faict, & alleguent de belles raiſons d'vn coſté & d'autre, que nous n'inſerons point icy, pour eſtre trop prolixes. En fin ce iuſte & equitable Senat ordonne par vn Arreſt deffinitif, que Ieanne Perrot demeurera à Iean Vaumorin, & les meubles qui eſtoient communs entre elle & ſon ſecond mary appartiendroient à cet Eſcriuain. Il faut donc qu'il ſe pourueoye d'vne autre femme, & peut eſtre eſt-il bien aiſe de s'eſtre deffaict d'vne ſi peſante charge : la pourſuitte qu'il faiſoit n'eſtant que pour auoir les meubles. Ceux qui ont gouſté du mariage, aſſeurent preſques tous que les mariez n'ont que deux bons iours. Celuy des nopces, & le iour des funerailles de la femme. Ie m'en rapporte à la

verité, ie n'en parle que par ouy dire. Le peu d'enuie que i'ay de me ſoubmettre ſous la tyrannie d'vne telle loy, me faict pluſtoſt croire ce qu'on en dict, que ne le croire pas. Tant y a que Iean Vaumorin eſtant poſſeſſeur de ſa femme, ſe retire auec elle, & auec ſon fils dans vn meſme logis. Il recommence de nouueau à racouſtrer pour les vns & pour les autres des vieux habits. Le long-temps qu'il auoit demeuré ſans exercer ſon meſtier, le luy auoit faict preſque oublier, & puis la façon de la Cour qui chãge tous les iours, depuis que les nations eſtrangeres s'y ſont introduites, luy eſtoit fort eſtrange. Son aage meſme luy auoit diminué de la veuë, & rendu ſes mains engourdies au trauail, mais non pas aux larcins, ainſi que nous verrons maintenant. Ie diſois cy deſſus qu'il eſt bien aiſé de corriger les defauts de la Nature. Celuy qui de ſa ieuneſſe eſt addonné au vin, ſe reſſent tout le temps de ſa vie de la contagion de ce vice. Nous liſons que l'Empereur Tibere, fut ſeuré par ſa Nourrice, auec du pain trempé dans du vin, & qu'elle continua à le nourrir de la ſorte vn long temps. Auſſi fut-il vn ſi grand yurongne, que quelques vns pour ſe mocquer de luy, le nommoient Bibere, au lieu de Tibere. Caligula, Neron, Domitian, & autres pareils Monſtres cruels, & infames, auoient eſté nourris au ſang dés leur ieuneſſe. On leur faiſoit tuër des beſtes & puis lauer leurs mains de leur ſang. Il en firent vne telle habitude, qu'eſtants montez puis apres au ſouuerain degré de pouuoir, ils faiſoient auſſi

auſſi peu d'eſtat de reſpandre le ſang humain, que celuy des animaux. Leurs plus proches parens, comme leurs freres, leurs ſœurs, leurs femmes, & leurs propres meres n'en eſtoient pas exemptes. Autant en pouvons-nous dire de ceux, qui dés leur ieuneſſe ſe ſont addonnez aux larcins. Combien d'hommes, autrement recommandables, ſoit pour leur valeur, ſoit pour leur ſçauoir, ont eſté attaincts & conuaincus de ce defaut, pour n'en auoir pas pris la correction en leur bas age. Noſtre ſiecle eſt tout remply de ces exemples, ſans qu'il ſoit beſoin de mandier l'antiquité. Vn grand que ie cognois, diſoit vn iour que ſes yeux n'apperceuoient iamais quelque ioyau, ou quelque autre choſe precieuſe, que les mains ne deſiraſſét auſſi toſt de s'en ſaiſir. Dieu ſçait auſſi comme durant les guerres ils exercent de pillages, & combien ils s'approprient des deſpoüilles, par droict de bien ſceance. Mais pour reprendre noſtre diſcours Iean Vaumorin n'eut pas acheué l'année depuis ſon retour des galeres auec ſa femme, qu'il ne fut ſoupçonné d'eſtre touſiours larron. Quand il tailloit quelque habit, il failloit auoir touſiours l'œil ſur ſes mains, autrement la piece leur en demeuroit. Miſerable homme, que les rigueurs d'vne mort ciuile n'auoient peu rendre homme de bien! Apres tant de perſeuerance au mal, le Ciel ſe faſche, & permet que nous ſoyons punis ſuiuant que nous le meritons. Dieu eſt prompt au pardon, & lent à la peine: mais en fin il paye auec vſure le meſpris que nous faiſons de

ſa miſericorde. Iean Vaumorin le teſmoigne, ayãt eſté toute ſa vie larron ; & n'ayant peu, ou plutoſt voulu ſe faire ſage à ſes deſpens, il receut à la fin le chaſtiment qu'il auoit deſeruy. Vn homme de ſa cognoiſſance vint à ſe marier. Luy & ſa femme ſont inuitez à la nopce. La couſtume ordinaire du peuple de Paris, eſt d'en celebrer la feſte en des ſalles que des Bourgeois loüent, & qui ſont particulierement deſtinées pour ce ſujet. L'on y danſe au ſon des inſtruments, l'on y rit, on y fait bonne chere, & chacun des inuitez contribuë au baſſin, à l'entrée & à la fin du repas, la piece d'or ou d'argent à ſa diſcretion, & ſuyuant ſes commoditez. Cét homme ſe trouuant doncques en vne pareille aſſemblée, y trouble toute la ioye. Quãd on veut leuer la nappe, & recueillir la vaiſſelle, vn gobelet d'argent ſe trouue perdu. Vn bruict confus ſe fait parmy ce ramas de peuple & chacun accuſe le larron. En fin le maiſtre du logis, qui ne veut point perdre ſon bien, requiert qu'on vienne à foüiller tout le monde. Pluſieurs qui ſçauent le mauuais naturel de Iean Vaumorin, auoient ſecrettement aduerty le maiſtre du logis de le foüiller tout le premier. Il le fait, & le vol eſt trouué ſur luy. Les aſſiſtans ſe jettent ſur luy, & ſont preſts de l'aſſommer, ſans vn Cõmiſſaire qui eſtoit de la nopce, qui d'office luy met la main ſur le collet, & l'emmene aux priſons du Chaſtelet. Son procez eſtant inſtruict, & appel eſtant interjetté ſur quelque incident, la Cour retient la cognoiſſance de la cauſe, & apres auoir

meure

meurement exageré le fait, & conſideré la perſeuerance au mal de ce miſerable, elle le condãne iuſtement à eſtre pendu & eſtranglé à la place Maubert. C'eſt arreſt fut executé, tout le peuple couroit, non tant pour le ſupplice, dont l'eſpece eſt ſi commune dans ceſte grande ville, que pour la curioſité de voir celuy, de qui la mauuaiſe nature eſtoit autant reſtée, que la pieté de ſon fils recommandée. Ainſi finit miſerablement ſa vie cét homme par vn licol, apres l'auoir ſi ſouuent eſchappé, & apres meſmes auoir demeuré plus de vingt ans aux galeres pour ſes malefices. Cette Hiſtoire doit ſeruir d'exemple à ceux qui ne reçoiuent point d'amendemẽt en leur vie. Elle leur doit repreſenter le iuſte chaſtiment de Dieu, qui attrape ou toſt, ou tard les meſchans. Bien rarement euitent-ils (comme parlent les Theologiens) la peine du peché. Elle nous teſmoigne auſſi l'amour & la pieté que nous deuons à nos parens, encore que pour leurs vices ils ſoient indignes de compaſſion. La Nature nous y oblige, & la loy nous le commande. Michel Vaumorin eſt recommandable pour ceſte vertu: encor que la peine qu'il prit pour retirer ſon Pere de ſeruage, ne luy ſeruit que pour le conduire au gibet. Mais il ne penſoit pas que cela luy deuſt arriuer. La Iuſtice Diuine n'eſtoit pas aſſez ſatisfaicte. Il falloit vn autre ſupplice pour expier ſon obſtination. Le Ciel vueille amender les meſchans, & maintenir les gens de bien.

DV BARON DE Guemadeuc, Gouuerneur pour le Roy en la ville & chasteau de Fougeres en Bretagne.

HISTOIRE XXI.

LA charge de Gouuerneur de quelque ville, place ou Chasteau, dans vne Prouince, est vne chose tellement sacrée, que comme le Prince tesmoigne la grande confiance qu'il a en la foy & loyauté de celuy auquel il l'a confie, & la donne comme en depost : aussi le plus grand crime, & le plus digne de mort, est celuy de la perfidie & de l'infidelité qui se trouue au Gouverneur, qui veut se rendre maistre des places du Prince : de maniere qu'il n'y a sorte de chastiment qui en puisse reparer la faute, d'autant que telles entrepriſes n'ont pour but que la reuolte, & mette la vie de telles personnes à couuert, apres auoir commis quantité de crimes.

Monsieur Thomas, Baron de Guemadeuc, Gouverneur pour le Roy de la ville & Chasteau de Fougeres, en Bretagne, fut accusé d'auoir tüé

tüé à Renes, durant la tenuë des Eſtats du pays, le Baron de Nevet : & eſtant chargé de pluſieurs autres crimes, il ſe vit contraint de venir à Paris, & remettre le Chaſteau de Fougeres entre les mains d'vn Exempt des Gardes que le Roy y envoya, pour y exercer la charge de Gouverneur, pendant qu'il ſeroit à Paris, & chercheroit moyẽs de ſe iuſtifier des crimes à luy impoſez à la Cour de Parlement : Mais ſe deffiant de ſa cauſe, ſoit qu'il doutaſt du ſuccez de ſa iuſtification, ou pour quelqu'autre deſſein, au mois de Iuin l'an 1617. il partit de Paris, ſe rendit en diligence en Bretagne, & alla ſurprendre le Chaſteau de Fougeres, duquel il ſe rendit Maiſtre, & en chaſſa l'Exempt des Gardes qui le tenoit pour le Roy, en intention de s'y enfermer, & de n'y ſouffrir l'authorité de ſa Majeſté, (action hardie & tres-mauvaiſe) qui ne fut pas ſans punition : car ſi toſt que ſa Majeſté eut receu nouvelle de ceſte ſurpriſe, le Duc de Vendoſme Gouverneur de Bretagne, & le Mareſchal de Virry eurent commandement de faire tant par leur diligence, qu'ils peuſſent eſtre à Fougeres auant que le ſieur de Guemadeuc y fuſt recogneu : Ils executerent le commandement du Roy auec tant d'affection, qu'ils trouverent le ſieur de Guemadeuc, ſongeãt plus à ce qu'il auoit fait, qu'à ce qu'il deuoit faire : il leur fit mille excuſes ſur ceſte ſurpriſe du Chaſteau de Fougeres, & leur dit tant de raiſons, pour colorer ceſte faute, que leſdits Seigneurs, Duc & Mareſchal, luy firent promeſſes de s'em-

ployer

ployer pour luy aupres du Roy, afin qu'il r'entraſt en grace.

Ils ne laiſſerent pas de ſe ſaiſir de ſa perſonne, & fut amené par la Normãdie à Paris, & mis à la Conciergerie, où par commandement du Roy, le Parlement trauailla à ſon procez, en la Chambre des Vacations, laquelle ayant veu le procez criminel commencé à faire de l'Ordonnance du Parlement de Bretagne, par l'vn des Preſidents & deux Conſeillers de ce Parlement, & depuis renvoyé par le Roy, par ſes lettres patentes, à la Cour de Parlement de Paris, & parachevé d'inſtruire par deux Conſeillers d'icelle, à la requeſte du Procureur General demandeur en crime de leze-Majeſté, contre Thomas de Guemadeuc, & Mondain Narſault, dit Montargis, priſonniers en la Conciergerie du Palais, informations, interrogatoires, confrontations de teſmoins: autre procez criminel faict au Parlement de Bretagne à la Requeſte d'Olivier de Seruande, Seneſchal de Chaſtillon, & conſors, demandeurs en excez, crimes & delicts contre ledict de Guemadeuc, & complices, informations, interrogatoires, recollement & confrontations de teſmoins. Autre procez criminel faict au meſme Parlement de Bretagne, à la requeſte de Dame Françoiſe Detreal, vefve du feu ſieur Baron de Neuet, contre ledit Guemadeuc & autres complices, informations, interrogatoires de teſmoings faictes tant audit Parlement de Bretagne par deux Conſeillers dudit Parlement, que par deux Conſeillers

da

du Parlement de Paris : Concluſions ciuiles, tant de ladite Dame de Neuet, que dudit Seruande, & leurs productions, deffenſes par attenuation & productions de l'accusé, trois Requeſtes preſentées par ledit Guemadeuc, les 22. & 27. Septembre miſes au ſac ; Concluſions du Procureur General du Roy, ouys & interrogez en ladite Chambre, ledit de Guemadeuc & Marſault, dit Montargis, priſonniers, ſur les cas à eux impoſez & contenus au procez, & tout conſideré ; Ladicte Chambre declara ledit Guemadeuc criminel de leze Majeſté, pour reparation duquel, & autres cas mentionnez au procez, fut condamné à auoir la teſte trenchée, & icelle portée en la ville de Fougeres, plantée au bout d'vne lance, & fichée ſur le principal portail du Chaſteau de Fougeres, ſon corps porté à Montfaulcon, tous & chacuns ſes biens acquis & confiſquez au Roy, ſur iceux prealablement pris la ſomme de trente-deux mille liures pariſis, le tiers à la veufve, les deux tiers aux enfans, pour reparation ciuile, quatre mille liures pariſis à Seruande & ſes conſors, ſeize mille liures pariſis d'amende applicable, dont dix mille aux neceſſitez de la Cour, & ſix mille liures paraſis applicables aux reparatiõs de l'Hoſpital de la Trinité, & trois mille liures employez à la fondation d'vn ſeruice, pour faire prier Dieu pour l'ame du deffunct Neuet, en l'Egliſe en laquelle ſon corps eſt enterré, & condamné en tous les deſpens, tant enuers la Dame vefve de Neuet, que

que ledit de Seruande. Cet Arreſt fut prononcé au ſieur de Guemadeuc le 27. Septembre, & le meſme iour il euſt la teſte trenchée en Greve.

Pour toutes les ſupplications de ſes amis & de ſa femme, qui s'alla jetter aux pieds du Roy dés quelle ſceut ſon Arreſt, demandant miſericorde, elle n'euſt autre reſponſe de ſa Majeſté, ſinon: *C'eſt la Iuſtice qui faict regner les Roys, ie la dois à mes ſuiects, & en cet endroict ie dois preferer la Iuſtice à la miſericorde: pour ſes biens qui me ſont confiſquez, ie vous les donne.* Le ſieur de Guemadeuc eſtant decapité, ſon corps fut enterré en l'Egliſe des Cordeliers de Paris.

Il ne fut pas ſeulement convaincu du crime de leze-Majeſté, mais encores des aſſaſſins commis és perſonnes du ſieur Baron de Neuet, & du Seneſchal de Chaſtillon en Vendelais, ſous pretexte de luy demander Iuſtice, & d'auoir faict par deux fois deterrer le corps mort de deffuncte Damoyſelle Dubé, Dame de la Villorée, mere dudict Seneſchal de Chaſtillon, & iceluy jetter dans vn eſtang, pour le priver de la ſepulture deuë aux Chreſtiens.

RELA

RELATION VERITABLE de tout ce qui s'eſt paſſé en la priſe de Monſieur le Duc de Montmorency, iuſques à ſa mort.

Enſemble les reſponſes qu'il fit, ſur les interrogations qui luy furent faictes, &c.

HISTOIRE XXII.

LE vingt-ſeptiéme Octobre, 1632. Monſieur de Montmorency arriua à Thoulouſe ſur le midy, & fut mené dans la Maiſon de Ville, & liuré par Monſieur le Marquis de Brezé à Monſieur de Louvay, Lieutenant des Gardes du Corps. Les ruës & les places publicques, qui ſont depuis la porte iuſques à l'Hoſtel de Ville, eſtoient bordées de Soldats des Gardes & des

& des Suiſſes, par tout ailleurs dans la Ville, il y auoit des corps de Gardes, ce qu'on auoit commencé de faire le 22. que ſa Majeſté commanda aux Capitous de bailler les clefs, de la porte de la Ville à ſes Capitaines des Gardes. Outre ceſte Infanterie, le Carroſſe de M. de Montmorency eſtoit au milieu des Mouſquetaires à cheval, & de ſix cents Maiſtres armez de toutes pieces.

Trois heures apres que M. de Montmorency fut arrivé, les deux Commiſſaires le furent interroger ſur les charges & informations, on luy confronta ſept teſmoings, à ſçauoir, trois Capitaines du Regiment des Gardes, vn Lieutenant, deux Sergents, & le Greffier des eſtats du Languedoc, nommé Guillemet La Commiſſion que le Parlement auoit de luy faire ſon Procez luy fut leuë, & il dit, que quoy qu'il ne deuſt eſtre iugé qu'au Parlement de Paris, pour le rang qu'il tenoit en France, ſon affaire neantmoins eſtant de telle nature, que ſi le Roy ne luy faiſoit grace, il n'y auoit point de Iuge qui ſe peuſt empeſcher de le condamner : qu'il eſtoit tres-content, d'auoir pour ſes Iuges Meſſieurs du Parlement de Thouloufe, qu'il auoit touſiours fort honoré, & qu'il les eſtimoit gens de bien.

Les Commiſſaires s'aſſirent au bout de la table, & firent aſſeoir M. de Montmorency à leur main gauche, & les teſmoings venoient parler à luy, la table entre-deux. Il aduoüa tout ce que les Officiers du Regiment des Gardes depoſerent ſur la journée de Caſtelnau-d'Arry. Vn d'eux, qu'on

qu'on dit eſtre M. de Guittaut, eſtant interrogé s'il auoit cogneu M. de Montmorency, dans le combat. Il reſpondit en pleurant, que le voyant tout couvert de feu & de fumée, il euſt de la peine à le cognoiſtre : mais qu'en fin luy ayant veu rompre ſix de leurs rangs, & tué des ſoldats dans le ſeptieſme, il iugea bien que ce ne pouuoit eſtre autre que luy : ce qu'il ſceut certainement lors que ſon cheual eſtant mort ſous luy, il demeura au milieu de ſes Compagnons. Les Commiſſaires luy ayant demandé s'il auoit ſigné la deliberation des Eſtats du Languedoc du 22. Iuillet, dans laquelle ils appelloient M. le Duc d'Orleans à leur protection, & promettoient de fournir de l'argent pour l'entretenement de ſon party, & de ne iamais ſe départir de ſes intereſts: il nia qu'il l'euſt ſignée, & le Greffier Guillemet luy ayant eſté confronté, & ſa ſignature preſentée, il ſe mit en grand colere contre le Greffier, l'appella fauſſaire, & luy dict qu'il auoit ſuppoſé ſon ſeing.

Le 28. toute la Cour fut occupée à faire des prieres à Dieu, & au Roy, pour la grace de M. de Montmorency : Meſſieurs le Cardinal de la Vallette, le Nonce du Pape, les Ducs de Chevreuſe, & d'Eſpernon, M. le Premier, & de S. Preüil en ſupplierent ſa Majeſté, & tous les Officiers du Regiment des Gardes auoient reſolu d'en faire de meſme. Les penitents blancs firent vne Proceſſion, en laquelle ſe meſla grand nombre des perſonnes de la Cour, laquelle alla viſiter les corps des SS. Simon & Iude, dont on faiſoit ce

iour là, la feſte, qui ſont dans l'Abbaye S. Sernin, où l'on chanta la Meſſe, & où le nombre des Communians fut fort grand, dont la pluſpart diſoient qu'ils auoient faict leurs deuotions à l'intention de M. de Montmorency. Ce meſme iour Madame la Princeſſe qui auoit reculé d'Vzen, & de S. Iory, alla à noſtre Dame de Briere, qui eſt vne Chappelle de grande deuotion à deux lieuës de Thoulouſe, conduicte par les Iacobins reformés. M. le Cardinal de la Valette Communia à la Meſſe que diſt M. l'Eueſque de Pauiers dans l'Abbaye S. Sernin : le matin du meſme iour 28. M. de Montmorency demanda le Pere Arnoulx, duquel il ouyt la Meſſe, & à qui il dict l'auoir appellé pour ſe diſpoſer à mourir, & que ſon intention eſtoit de commencer par vne Confeſſion generale, à quoy il s'appliqua dés l'heure, & y employa le reſte de la iournée, & le lẽdemain. 29.

Le 29. Auquel iour M. d'Eſpernon partit de Thoulouſe apres auoir demandé vne ſeconde fois la grace, M. le Garde des Seaux fut au Parlement accompagné de ſix Maiſtres des Requeſtes, vn Preſident, & deux Conſeillers luy furent faire des complimens à la porte de la grande Salle de l'audience, en laquelle les Chambres s'aſſemblerent, cependant qu'il faiſoit ſa Confeſſion generale, & receuoir le S. Sacrement dans la Chapelle de l'Hoſtel de Ville, ſur le ſoir dudict iour & enuiron les neuf heures vn Gentil-homme enuoyé par Monſieur fut demander la grace de M. de Montmorency, il ſe ietta trois fois à genoux

aux

aux pieds de ſa Majeſté, & il euſt pour toute reſponce, que M. de Montmorency eſtoit entre les mains du Parlement.

La nuict du 29. tous les gens de guerre qui eſtoient és environs de Thoulouſe entrerent dans la ville, & ſe mirent en bataille par toutes les places & carrefours. Le nombre eſtoit iuſques à douze cents hommes de pied, les Gardes du corps du Roy, ſe ſaiſirent de toutes les portes du Palais, auquel iour il y auoit bien deux mille hommes en armes.

Le 30. dés les deux heures du matin, on entendit battre le tambour dans toutes les ruës, & on diſpoſa l'Armée depuis la porte de la maiſon de Ville iuſques au Palais. Entre ſept & huict heures, M. le Comte de Charlun fut à la maiſon de Ville prendre M. de Montmorency, qu'il mena au Palais dans ſon Carroſſe; on a remarqué que les cheuaux eſtoient ſi meſchans qu'ils ne le pouvoient trainer, les mantelets eſtoient abbatus, & les portieres eſtoient bordées de gardes Eſcoſſoiſes de ſa Majeſté: eſtant arrivé au Palais, Monſieur le Garde des Seaux eſtant aſſis & l'ayant mis ſur la Sellette, l'entendit dans la ſale des manteaux. La Sellette eſtoit placée au milieu du Parquet, & l'auoit-on extraordinairement leuée en ſorte qu'elle eſtoit quaſi à la hauteur des ſieges des Iuges. M. le Garde des Seaux, fit les interrogations ordinaires de formalité, qu'il eſtoit, comment il s'appelloit, quel âge il auoit, s'il eſtoit marié, s'il auoit des enfans, & en

ſuitte luy demanda s'il auoit ſigné la deliberation des Eſtats, il reſpondit qu'apres y auoir bien ſongé, il s'eſtoit ſouvenu de l'auoir ſignée. On luy demanda s'il auoit appellé M. le Duc d'Orleans dans ſon Gouvernement: il dit que non, adiouſtant que mondict Seigneur eſtant entré dans le Royaume, les eſtats l'auoient prié de prendre la protection de leurs priuileges.

Il fut interrogé ſi Monſieur luy auoit faict prendre les armes, il dict qu'il ne vouloit point chercher d'excuſes ſur Monſieur.

Fuſt interrogé du nom de ceux qui l'auoient ſuiuy au combat, reſpondit qu'il eſtoit demeuré d'accord auec les teſmoings de ce qui s'eſtoit paſſé en iceluy.

Plus interrogé s'il auoit intelligence auec les Eſtrangers pour la Frontiere, il le nia abſolument & ſouſtint qu'il n'auoit eu intention de nuire à l'Eſtat.

Il reſpondit à tout ce qu'on luy demanda auec tant de moderation & ciuilité, d'vn ton de voix ſi charmant, que les Iuges ont aduoüé qu'ils en ont eu grand mal au cœur. Ils baiſſerent tous les yeux lors qu'il entra dans la Salle, & la pluſpart tenoient leurs mouchoirs au viſage, comme s'ils euſſent voulu cacher les larmes qu'ils ne pouvoient faire paroiſtre auec bien ſceance. Il eſtoit ſur la Sellette nud teſte, ſans eſtre lié ny des pieds ny des mains, quoy que l'vſage du Parlement de Thoulouſe ſoit cõtraire à cela, veu que perſonne ne paroiſt ſur la Sellette que les fers aux pieds.

A la

A la fin de l'interrogatoire M. le Garde des Seaux luy demanda s'il ne cognoiſſoit point auoir extremement failly, & s'il ne meritoit pas pour la reparation de ſa faute qu'on le condamnaſt à la mort, il reſpondit qu'il la meritoit au delà de tout ce qu'il en pouvoit dire. Et en outre il excuſa le Greffier des Eſtats qu'il auoit chargé le iour precedant, il dict l'auoir obligé à ſigner la deliberation, outre ſon ſentiment. Il fut ramené à la maiſon de Ville par M. le Comte de Chatlun, en la meſme façon qu'on l'auoit conduit au Palais.

Cependant qu'il eſtoit au Palais M. le Cardinal de la Valette qui n'a oublié aucune act.ō d'vn parfaict amy, eſtoit dans S. Sernin, oyant Meſſe, & Cōmuniant à ſon intention: d'où il ſortit pour l'aller viſiter par la permiſſion du Roy. Ils furent vne bonne heure enſemble, & la ſeparation fut auec ſouſpirs & larmes eſtranges. M. de Montmorency, qui durant ſa priſon auoit vn Chirurgien & vn valet de chambre, il le pria de luy enuoyer cent piſtoles pour l'vn & pour l'autre, ce qu'il fit, & s'en alla dés l'heure à ſon Abbaye de grād Selue. Durant ce tēps là, le Parlement eſtoit aux opiniōs auec M. de Lōg, l'vn des Cōmiſſaires.

Et à la premiere opinion formal'aduis de mort, ſur laquelle il apporta tout ce que le droict Romain & François a ordonné ſur les crimes de leze Majeſté. On remarqua qu'en finiſſant ils auoient tous les larmes aux yeux: toute la compagnie du bonnet opina, ſans dire ny pour, ny contre, vne ſeule parole, M. le Garde des Seaux

conclud de meſme, fit dreſſer & ſigner l'Arreſt auant que ſortir du Palais, ce qu'il fit enuiron les onze heures, & lors que les Iuges allerent à grande haſte en leurs maiſons pour donner liberté aux ſouſpirs & aux larmes qu'ils auoient retenu dans le Palais par ceremonie. On fit aduertir le Roy de l'Arreſt, & qui portoit que l'excution deuoit eſtre faicte dans la place du Palais, & ſes biens confiſquez à ſa Majeſté laquelle teſmoigna par ſes larmes qu'en ceſte action, ſes autres vertus auoient de la peine de ceder à ſa iuſtice.

Le Roy commanda au Comte de Charlun de luy aller demander l'Ordre du S. Eſprit, & le Baſton de Mareſchal de France. Il donna deux lettres, vne du grand ſeau, & l'autre du cachet; la premiere changeoit le lieu de l'execution, & ordonnoit qu'elle ſe feroit à huys clos dans la maiſon de Ville: l'autre donnoit permiſſion à M. de Montmorency de diſpoſer de ſes biens, ce qu'il fit par ſon teſtament lequel il donna à M. de S. Preüil pour preſenter à ſa Majeſté, le priant de luy demander pardon de ſa part.

Il le chargea auſſi de preſenter à M. le Cardinal vn tableau de S. François, pour marque qu'il mouroit ſon ſeruiteur, & qu'il l'auoit touſiours fort honoré.

Sur le midy du 30. les deux Commiſſaires & le Greffier Criminel furent dans la Chappelle de l'Hoſtel de Ville, où ils firent venir M. de Montmorency lequel ſe mit à genoux aupres de l'Autel, & ayant les yeux ſur vn Crucifix grand comme

me le naturel qui eſt peint dedans. Il ouyſt prononcer ſon Arreſt, à la fin duquel il ſe leua, & dit à toute la compagnie (Meſſieurs) priés Dieu qu'il me faſſe la grace de ſouffrir Chreſtiennement l'execution de ce qu'on me vient de lire. Les Commiſſaires le laiſſerét entre les mains du Pere Arnoulx, & l'vn dit nous allons faire ce que vous nous auez commandé, & prions Dieu qui vous conſole.

Eſtant reſté dans la Chappelle auec le Pere Arnoulx, & trois autres Ieſuites, hauſſant tout à coup les yeux vers le Crucifix, puis les baiſſans ſur ſes habits qui eſtoient fort beaux ce iour là: ozeray-ie bien (dit-il) eſtant criminel, comme ie ſuis aller à la mort, eſtant veſtu auec tant de vanité, cependant que mon Sauueur innocent meurt tout nud à la Croix? (mon Pere) dit-il, au Pere Arnoulx. Il faut que ie me mette en chemiſe pour faire amande-honorable deuant Dieu, pour les grandes fautes que i'ay commis contre luy.

Comme il eſtoit ſur ce propos le Comte de Charlun luy vint demander ſon Ordre & ſon Baſton. Il employa le temps qu'il euſt depuis midy iuſques à deux heures à faire des actes de contrition, baiſans ſans ceſſe vn Crucifix qu'il auoit dans les mains. Il demanda à quelle heure il falloit aller: on luy reſpondit que l'ordinaire eſtoit ſur les cinq heures, à quoy il repartit, s'il ne pouuoit pas mourir pluſtoſt, & enuiron l'heure que Ieſus-Chriſt mourut en Croix, & cela luy ayant eſté à ſon chois, il dit mourons donc, que l'on me coupe les cheueux, qu'on me des habille:

cependant il quitta ſon pourpoint, & ſon Chirurgien luy couppa les cheueux : Il ſe mit en caneſſon & apres les deux heures il demanda encores vne fois ſi tout eſtoit preſt : luy ayant eſté reſpondu que ouy ; allons donc: mais plutoſt que l'on me donne vne plume & du papier, & il eſcriuit à Madame de Montmorency la lettre qui eſt ſuiuante.

LETTRE A MADAME DE MONTMORENCY.

MON COEVR,

Ie vous dis le dernier Adieu, auec la meſme affection qui a touſiours eſté entre nous. Ie vous coniure par le repos de mon ame, & par celuy que i'eſpere bien toſt voir dans le Ciel, de moderer vos ſentimens. I'ay receu tant de grace de mon doux Sauueur, que vous auez tout ſujet de conſolation. Adieu encor vne fois, mon cœur.

De Thoulouſe, ce 30. Octobre 1632.

MONTMORENCY.

Il eſcriuit encores deux lettres, l'vne à Madame la Princeſſe, l'autre à M. le Cardinal de la Valette. Il pria le Pere Arnoulx de les faire rendre,

dre, & de donner à Madamoiſelle de Bourbon ſa niepce vne bague qu'il portoit, & vn Reliquaire à Madame la Princeſſe ſa ſœur.

La Reyne Mere auoit eſcrit quelques iours auparauant au Roy, en ces termes; Si vous ne donnez la vie à mon Nepveu le Duc de Montmorency, vous me deſobligerez à iamais.

Le Mardy enſuiuãt 26. dudit, Madame la Princeſſe de Condé arriua à la porte de la Ville de Thoulouſe, eſperant y entrer, & voir ſa Majeſté, pour la ſupplier faire grace à ſon frere: mais le Roy manda tout auſſi-toſt qu'elle ſe retiraſt, & qu'il ne la vouloit voir pour ceſte fois: de ſorte qu'elle fit ſa retraicte à la meſme heure au bourg de S. George, à deux lieuës de Thoulouſe.

Les Venitiens eſcriuirent vne lettre fort ample, auec quantité de prieres, ſupplians le Roy, de leur donner le Duc de Montmorency, pour les ſeruir en leurs armées, ſe ſentans fort honorez que leur Pays luy ſeruiſt d'exil. Leſquels furent de meſme refuſez.

Monſieur le Prince de Condé auoit auſſi eſcrit vne lettre à Monſieur le Cardinal, & entr'autres luy mandoit ſes mots: Souuenez-vous que ie ſuis Prince du Sang, que i'ay des enfans, & que Monſieur de Montmorency eſt mon beau frere.

Monſieur d'Eſpernon eſtant arriué à Thoulouſe, alla trouuer ſa Majeſté, & ſe jetta à ſes genoux: la ſuppliant de vouloir pardonner audict ſieur de Montmorency, & ſe voyant refuſé, il prit congé, & s'en alla dés le meſme iour, enſemble

pluſieurs autres Seigneurs, Gentil-hommes, afin de ne voir ce triſte ſpectacle.

Monſieur le Cardinal, ayant eu aduis que la Reyne vouloit joindre ſes prieres à celles de tous ſes Seigneurs, pour obtenir ceſte grace, la fut trouver, & luy dit: Madame, l'on m'a dit que vous voulez demander au Roy la grace pour le Duc de Montmorency? ſi vous le faictes, il vous l'octroyera: mais vous luy cauſerez la mort. Car vous ſçauez bien qu'il eſt touſiours malade à l'extremité, quand on le prie de faire quelque choſe contre ſa volonté, tellement que la Reyne n'en parla point.

Sortant de ſa chambre, où il eſtoit mõté vn peu apres que l'on eut leu ſon Arreſt, ſon valet de chãbre luy jetta ſa robbe ſur ſes eſpaules; & il dit n'en faut point, nous irons tous blãcs en Paradis; puis traverſant vne allée qui conduit dans la Cour de l'Hoſtel de ville, il rencontra les Gardes qui le ſaluërent ſur ſon paſſage, & ayant paſsé l'allée, il trouua tout à l'entrée de la Cour l'eſchaffaut de quatre pieds de hauteur, ſur lequel il monta accompagné du P. Arnoulx, & de ſon Chirurgien, auquel il donna vne paire de braſſelets, qui furent eſtimez mille eſcus, apres avoir demandé à Monſieur de Cadillac s'il n'y auoit point de grace, lequel luy reſpõdit auec vne voix triſte que nenny, & que tous ſes amis s'y eſtoiẽt portez auec toute ſorte de ſupplication: Il ſaliia toute la Compagnie qui n'eſtoit en tout que du Greffier du Parlemẽt, du grand Prevoſt & de ſes Gardes, des Capitoux,

Offi

Officiers & Capitaine de la ville qui auoient eu commandement de s'y trouver, & les pria tous de teſmoigner au Roy, qu'il mouroit ſon treſ-humble ſubiect, & auec vn regret extreme de l'auoir offensé, dont il luy demandoit pardon, comme auſſi à toute ceſte compagnie.

Il appella ſon Chirurgien, qui en luy coupant les cheveux avoit pris vn cordon de poil dont ſa mouſtache eſtoit attachée, s'en voulut ſeruir pour le lier. M. de Montmorency ſe tourna vers l'Executeur, & luy dit c'eſt voſtre meſtier faictes-le, l'Executeur le lia, & M. de Montmorency luy demanda, ſuis-ie bien, l'Executeur luy reſpondit qu'on ne luy auoit pas coupé les cheveux aſſez prés. Coupe les donc à ton gré, dit-il, & ſon Chirurgien y voulant mettre la main, il ſe retira de luy, diſant qu'vn grand pecheur cõme il eſtoit, ne ſçauroit mourir auec trop d'ignominie, & que Ieſus-Chriſt auoit eſté non ſeulement battu, mais ſeruy par des bourreaux. L'Executeur luy coupa donc les cheveux, & rompit ſa chemiſe au tour de ſon col pour ne pas le deſpoüiller à demy corps, comme on a acouſtumé de faire aux autres.

En fin il ſe mit à genoux deuant le pouteau, ſur lequel il ſe meſura pour prendre poſture, en laquelle ces bleſſeures, dõt il n'eſtoit pas guery ne le jettaſſent point en impatience. Il receut la derniere abſolution du Pere Arnoulx, il ſalüa la Compagnie, baiſa le Crucifix, recita ſon (*In manus*,) ſe fit bander les yeux de ſon mouchoir, aduertit l'Executeur de ne point frap-

per

per qu'il ne luy eut dit, il mit ſon col ſur le pouteau, & ſes bleſſeures l'empeſchant de demeurer ainſi, il ſe mit de coſté, puis il dit à l'Executeur, frappe ſoudain. Apres il dit (mon Sauveur, recevez mon ame.) L'Executeur fit ſon office, & d'vn coup luy abbatit la teſte, dés qu'il fut ſur le pouteau, la Compagnie deſtourna les yeux, pour ne point voir le coup : tous pleuroient, & les Gardes jettoient les plus grands ſouſpis, ayants leur viſage tous en larmes.

Le grand Prevoſt commanda qu'on ouvrit les portes, le peuple entre en foule pour voir le corps ſeparé de la teſte, ſe preſſe d'approcher de l'eſchaffaut pour cueillir le ſang eſpanché, les vns le mettent dans leurs mouchoirs, pluſieurs en boivent, tous pleurent : & ceſte piece de chemiſe que l'Executeur auoit coupée d'alentour du col, fut diuiſée en cent autres pieces, tous s'efforçoient d'y auoir part.

Au ſortir, ceux qui ont veu ce ſpectacle louërent ſa vertu Chreſtienne, les autres ſa generoſité, & ſont tous d'accord, qu'on ne veid iamais tant de pieté, & tant de courage.

Le Dimanche 31. dudict, arriva vn Courrier de la part de la Reyne d'Angleterre, auec lettres au Roy, pour obtenir la grace dudict ſieur de Montmorency : mais trop tard, & apres l'execution : l'on tient que ſi alors ce Seigneur eut eſté en vie, il euſt heu grace, pour la bonne affection que le Roy porte à ſa Sœur.

Ainſi mourut Héry Duc de Montmorency, Pair, Marel

Mareſchal, & autresfois Admiral de France, petit Fils de quatre Cõneſtables, & de ſix Mareſchaux, premier Baron de France, beau-frere du premier Prince du Sang, Oncle de deux de nos Princes. Apres auoir gaigné deux batailles, l'vne naualle contre les Heretiques, l'autre par terre cõtre l'Empire, l'Italie, & l'Eſpagne. En l'vne il dompta les Mers, en l'autre il força les Alpes: celle-là diſpoſa la priſe de la Rochelle: celle-cy la deliurance de Caſal. Depuis la Monarchie, il n'eſt point de Seigneur en France, à qui la nature & la fortune ayent fait des plus rares preſens. Il naſquit il y a trente-huict, le plus riche, le plus beau, & le plus noble Seigneur du Royaume.

Sa conuerſation eſtoit rauiſſante, ſon viſage aymable, ſa parole charmãte, vniuerſellemẽt aymé, touſiours dans la proſperité, & eſleué en vne reputation nompareille parmy les Eſtrangers. Bref, qui oſtera de ſa vie le 22. Iuillet, le 1. de Septembre, & le 30. d'Octobre 1632. trouvera qu'elle eſt toute pleine de ſageſſe, de bon-heur & de gloire.

Dés que l'execution fut faite, deux Eccleſiaſtiques, Officiers de M. le Cardinal de la Valette furent prendre le corps, & le porterent dans la Chapelle de la maiſon Abbatiale de S. Sernin, où la teſte fut recouſuë, le corps embaumé, mis dans vn cercueil de plomb, les portes ouvertes au peuple. Le Chapitre de S. Sernin, les Cordeliers, & les Iacobins y furent dire leurs obſeques. Le corps demeura dans ceſte Chapelle qui eſtoit tenduë de dueil iuſques à 9. heures du ſoir, qu'il fut enterré dans

dans l'Egliſe S. Sernin, laquelle depuis Charlemagne, qui y apporta les corps des SS. Apoſtres, n'auoit iamais receu dans ſa terre, que ceux des Martyrs, & Canoniſez. En telle ſorte que les Comtes de Thouloufe n'ont peu auoir ce Priuilege, & leurs ſepultures ſont dans vn Cimetiere, qui tient à l'Egliſe. L'endroit où il a eſté enterré eſt dedié à S. Exupere, Eueſque de Thouloufe, que S. Hieroſme loüe ſi fort, & qui eſt le Patron de la Ville. De ſorte que dans vn meſme lieu la terre cache le corps d'vn Gouuerneur que la Ville a parfaitement aymé, & l'Autel porte celuy d'vn Patron qu'elle honore d'vn reſpect nompareil.

Le 30. dés les quatre heures du matin, on dit la Meſſe pour le repos de ſon ame, dans ceſte Chapelle qui eſtoit ornée ſelon les ceremonies qu'on fait aux perſonnes de ſa qualité. Meſſieurs les Eueſques de Pauiers & Cominges y furent dite la Meſſe. Et en ſuitte beaucoup d'Eccleſiaſtiques en firent de meſme. Meſſieurs du Parlement y ſont allez en diuerſes trouppes ; & le iour de Touſſaincts & des Morts, on abandonnoit les Parroiſſes pour aller jetter d'eau beniſte ſur ſon tombeau. En fin chacun le regrette. Ceux qui plaignent ſa mort, blaſment ſa faute.

Les Grands voyent icy vn exemple à leur perſuader que les plus hautes fortunes de la terre ; ſont ſujettes aux plus grands malheurs, & que ſi on regarde les hommes au viſage, que la grace leur donne, il n'y en a point qu'on doiue eſtimer affranchis des miſeres.

SVR

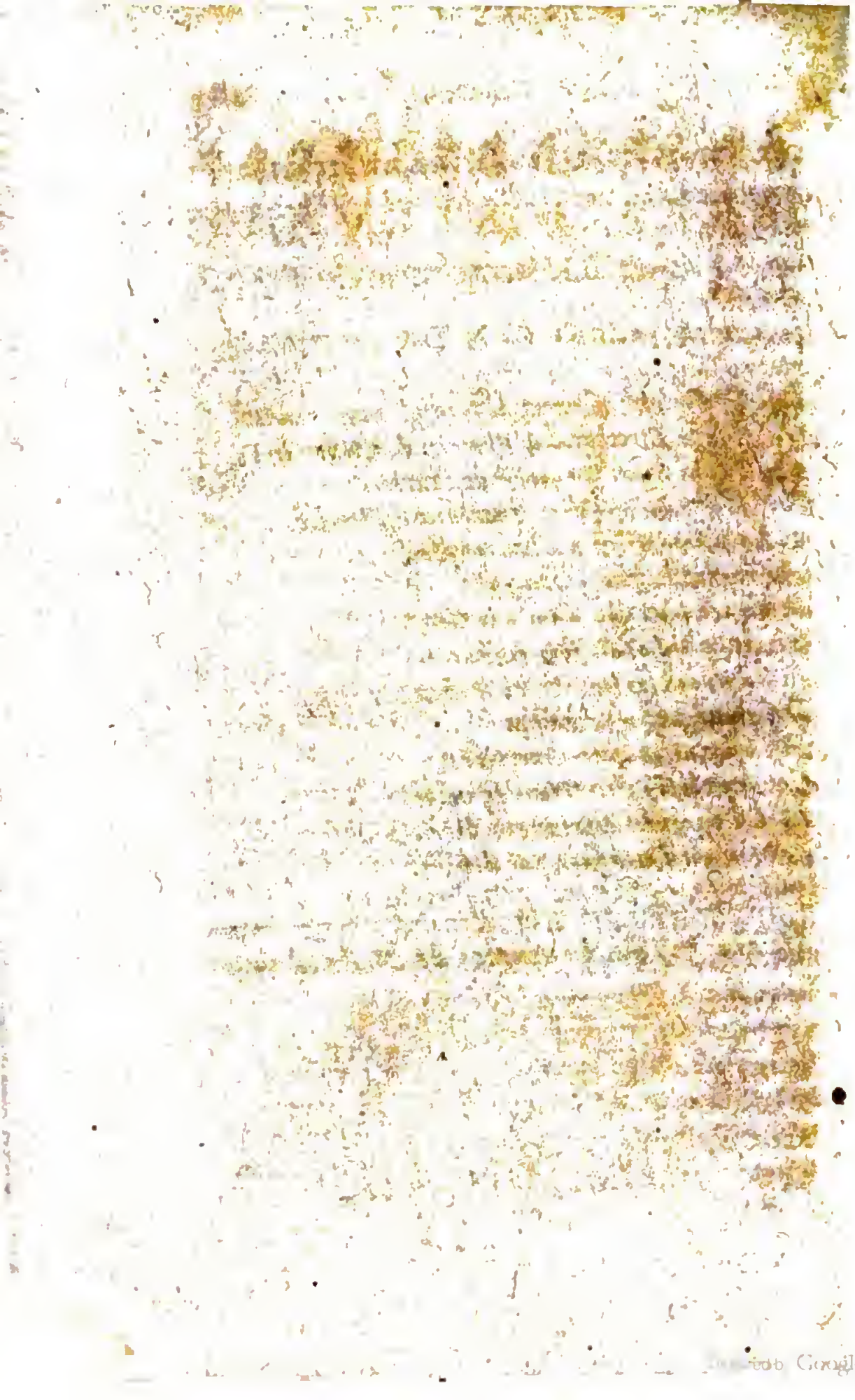
SVR LA MORT DV DVC de Montmorency.

SONNET.

MArs eſt mort, il n'eſt plus que poudre,
Et ce grand Phœnix des Guerriers,
Sous vne foreſt de lauriers
N'a ſçeu ſe guarentir du foudre.
Sa trame vient d'eſtre coupée,
Au regret de tout l'Vniuers:
Il ne vit plus que dans nos vers,
Ou de ce qu'a fait ſon eſpée.
Toy, qui les lis, & ne ſçais pas,
De quelle façon le treſpas
Attaqua cette ame Guerriere,
Ces deux vers t'en feront ſçauant:
,, La parque l'a prins par derriere,
,, N'oſant l'attaquer par deuant.

Sizain 31. des Centuries de Noſtradamus.

Celuy qui a le hazard ſurmonté,
Qui fer, feu, & eau n'a iamais redouté,
Et du pays bien proche du baſacle,
D'vn coup de fer, tout le monde eſtonné,
Par Cocodrille eſtrangement donné,
Peuple rauy, de voir vn tel ſpectacle.



PARTICVLARITEZ remarquées en la mort de Meſsieurs de Cinq-Mars, & de Thou, à Lyon, le Vendredy 12. Septembre 1642.

HISTOIRE XXIII.

LA ſemaine paſſée nous fuſmes icy ſpectateurs du dernier Acte d'vne eſtrange Tragedie. Nous viſmes mourir en place publique deux perſonnes qui deuoient viure plus long temps, ſi leur crime ne les euſt precipité dans vn malheur qu'ils n'ont pû euiter. Nous auons veu le fauory du plus Grand, & du plus Iuſte des Roys, laiſſer ſa teſte ſur vn échafaut en l'âge de vingt-deux ans, mais auec vne conſtance qui treuuera à peine ſa pareille dans toutes nos Hiſtoires. Nous auons veu vn Conſeiller d'Eſtat mourir comme vn Sainct, apres vn crime que les hommes ne peuuent pardonner auec

Iuſtice. Il n'y a perſonne au monde qui ſçachant leurs conſpirations contre l'Eſtat, ne les iuge dignes de mort: & il y aura peu de gens, qui ayans connoiſſance de leur condition, & de leurs belles qualitez naturelles, ne plaignent leur mal-heur. Voicy vne Relation tres-fidele & ſans fard de leurs dernieres paroles & actions, que i'ay tirées toutes de ceux qui les ont veuës & ouïes, ayant moy-meſme eſté teſmoin occulaire, & de fort pres des principales. On peut ſans faire tort à la Iuſtice deteſter leur crime, & loüer leur penitence.

Le Vendredy 12. Septembre 1642. Monſieur le Chancellier entra dans le Palais du Preſidial de Lyon ſur les ſept heures du matin, accompagné de Meſſieurs les Commiſſaires deputez par le Roy pour le procez de Meſſieurs de Cinq-Mars, & de Thou, au nombre de quatorze. Sçauoir, Monſieur le Chancelier: Monſieur le premier Preſident du Parlement de Grenoble, auec vn autre Preſident du meſme Parlement: Quatre Conſeillers d'Eſtat: Vn Maiſtre des Requeſtes: Et ſix Conſeillers dudit Parlement de Dauphiné.

Monſieur le Procureur general du Roy audit Parlement faiſoit icy la charge de Procureur du Roy.

Comme ils furent dans la Chambre du Conſeil, le Cheualier du Guet fut enuoyé auec ſa Compagnie au Chaſteau de Pierre-Cize, pour faire venir Monſieur de Cinq-Mars, lequel fut amené

amené au Palais ſur les 8. heures dans vn carroſſe de loüage. Entrant dans le Palais il demanda : *Où ſommes-nous* ? On luy dit, qu'il eſtoit au Palais, dequoy il ſe contenta,& monta l'eſcalier auec beaucoup de reſolution.

Il fut appellé dans la chambre du Conſeil deuant les Iuges, où il demeura enuiron vne heure & vn quart : en eſtant ſorty, il témoigna quelque agitation d'eſprit, regardant d'vn coſté & d'autre, & ſaluant tous ceux qu'il rencontroit à ſon paſſage. Il fit trois ou quatre tours, ſe pourmenant depuis la grande ſale de l'Audience, iuſqu'à la chambre qui eſt vis à vis de cette ſale regardant ſur la riuiere. Le Lieutenant des Gardes du Corps qui auoit la charge de ſa perſonne, l'ayant prié de ne point ſortir de la grande ſale, il dit : *Et bien, il y faut donc demeurer.* Il s'y pourmena quelque temps à grands pas, ſouſpirant quelquefois, & leuant les yeux en haut.

Enuiron les 9. heures, Monſieur le Chancelier enuoya le Cheualier du Guet querir Monſieur de Thou au méme Chaſteau de Pierre-Cize,& dans le meſme carroſſe de loüage. Pendant quoy Monſieur le Grand eſtant vne ſeconde fois apellé pour entrer deuant ſes Iuges, il dit en y allant: *Mon Dieu, ne ſera-ce iamais fait* ? Quand il en ſortit, il témoigna vne plus grande fermeté d'eſprit qu'auparauant. Quelque temps apres Monſieur de Thou eſtant arriué, demanda vn doigt de vin, & puis entra dans la Chambre, y eſtant appellé. On dit qu'eſtant interrogé s'il n'auoit

point ſceu la conſpiration de Monſieur Desfiat, il reſpondit en ce cens :

Meſſieurs, ie ne vous puis nier abſolument que ie l'aye ſceuë, & il n'eſt pas en voſtre pouuoir de me conuaincre de faux, puiſque Monſieur de Cinq-mars ſeul le peut teſmoigner ; car ie n'en ay ny parlé, ny eſcrit à homme du monde : Or Monſieur de Cinq-mars eſtant accuſé & complice ne peut pas eſtre vn bon teſmoin, ny ſuffiſant pour me conuaincre, puiſqu'il en faut deux irreprochables pour condamner vn homme. Et ainſi vous voyez que ma vie & ma mort, ma condamnation, ou abſolution, ſelon les Loix & la Iuſtice, dependent de moy : Pourtant Meſſieurs, ie l'aduoüe, & ie confeſſe que i'ay ſceu cette conſpiration, & en ſuitte ie me rens coupable, & ce pour deux raiſons.

La premiere eſt, parce que durant les trois mois de ma priſon i'ay eſtudié la mort, & ay conſideré de pres la vie ; & i'ay conneu tres-clairement, que de quelque vie dont ie puiſſe iamais iouyr en ce monde, elle ſera touſiours malheureuſe : le viſage de la mort m'a ſemblé plus beau, & ie l'ay treuuée plus aduantageuſe, & l'ay embraſſée, comme vne grande preuue de ma predeſtination : & i'ay creu que Dieu me faiſant tant de graces, i'aurois peut-eſtre quelque iour regret d'auoir laiſſé échapper cette belle occaſion, de laquelle ie me veux ſeruir pour mon ſalut.

La ſeconde raiſon qui me porte à me vouloir

cond am

condamner moy-meſme, c'eſt que ſi l'on conſidere mon crime d'vn certain biais, il ne paroitra ny ſi noir, ny ſi énorme, ny ſi eſtrange comme il ſemble d'abord : Il eſt vray, i'ay ſceu cette conſpiration : mais i'ay fait tout ce que i'ay pû pour la diſſuader : Il m'a creu ſon amy & fidel, & peut-eſtre vnique : il m'a tout confié : ie ne l'ay point voulu trahir : Et pour celà, ie merite la mort, ie me condamne moy-meſme.

On r'appella dans la chambre Monſ. le Grand, pour eſtre confronté à Monſieur de Thou, où ils demeurerent plus d'vne heure. Monſieur le Grand en ſortit le premier, & quelque temps apres Monſieur de Thou.

Vne heure apres ou enuiron, Monſieur de Laubardemont Conſeiller d'Eſtat (qui eſtoit le Rapporteur) & Monſieur Robert de S. Germain Conſeiller au Parlement de Grenoble, ſortirent de la chambre pour diſpoſer les Priſonniers à la lecture de leur Arreſt, & les reſoudre à la mort. ce qu'il firent, les exhortans de r'appeller toutes les forces de leur eſprit & de leur courage, pour teſmoigner de la reſolution dans vne occaſion qui eſtonne les plus conſtans. A cette nouuelle ils affermirent leur eſprit, & témoignerent vne reſolution extraordinaire, aduoüans eux meſmes que veritablement ils eſtoient coupables, & meritoient la mort, à laquelle ils eſtoient bien reſolus. Icy Monſieur de Thou dit à Monſieur de Cinq-mars en ſouſriant : Et bien Monſieur, humainement ie pourrois me plaindre de vous :

vous m'auez accuſé, vous me faites mourir : mais Dieu ſçait cõbien ie vous en ayme: mourons Monſieur, mourons courageuſement, & gaignons le Paradis. Ils s'embraſſerent l'vn l'autre d'vne grande tendreſſe s'entrediſans, que puis qu'ils auoient eſté ſi bons amis durant leur vie, ce leur ſeroit vne grande conſolation de mourir enſemble.

Apres ils remercierent ces Meſſieurs les Commiſſaires, leſquels Monſieur de Thou embraſſa, & les aſſeurerent qu'ils n'auoient aucun regret de mourir, & qu'ils eſperoient que cette mort ſeroit le commencement de leur bon-heur. En ſuitte on appella Palerne, Greffier Criminel du Preſidial de Lyon, pour leur prononcer leur Arreſt, lequel s'approchant, Monſieur de Thou s'écria : *Quam ſpecioſi pedes euangelizantium pacem, euangelizantium bona* ! & s'eſtans mis tous deux à genoux, teſtenuë, l'Arreſt leur fut ptononcé en ces mots.

ENTRE le Procureur general du Roy, Demandeur en cas de Crime de leze Majeſté, d'vne part,

Et Meſſire HENRY DESFIAT DE CINQ-MARS, Grand Eſcuyer de France: & FRANCOIS AVGVSTE DE THOV, Conſeiller du Roy en ſon Conſeil d'Eſtat, Priſonniers au Chaſteau de Pierre-Cize de Lyon, Deffendeurs & Accuſez d'autre.

VEV

VEV le Procés extraordinairement fait à la Requeſte dudict Procureur general du Roy, à l'encontre deſdits Desfiat & de Thou, Informations, Interrogatoires, Confeſſions, Denegations, & Confrontations, Coppies reconnuës du Traité fait auec l'Eſpagne, & de la Contrelettre faite enſuitte dudit Traité, en date du 13. Mars dernier, Arreſt du 6. de ce mois de Septembre, & pieces contenuës en iceluy, & tout ce que le Procureur general du Roy a produit & remis : Ledit Desfiat ouy & interrogé en la Chambre du Conſeil du Preſidial de Lyon, ſur les cas à luy impoſez, ſa Declaration, Reconnoiſſance, Confeſſion, & Confrontation dudit Desfiat audit de Thou, contenant auſſi l'adueu, reconnoiſſance, & confeſſion d'iceluy de Thou : Ledit de Thou pareillement ouy & interrogé en ladite Chambre, Concluſions dudit Procureur general du Roy ; & tout conſideré :

LES COMMISSAIRES Deputez par ſa Majeſté, auſquels Monſieur le Chancelier a preſidé, faiſant droict ſur les Concluſions dudit Procureur general : *ONT DECLARE'* ledit Desfiat, & de Thou attains & conuaincus du crime de leze Majeſté ; ſçauoir ledit Desfiat pour les conſpirations & entrepriſes, proditions, ligues, & traitez, faites par luy auec les eſtrangers contre l'Eſtat : ledit de Thou pour auoir eu connoiſſance & participation deſdites conſpirations, entrepriſes, proditions, ligues, & traitez : Pour reparation deſquels crimes, les

ont priuez de tous eſtats, honneurs & dignitez, & les ont condamnez & condamnent d'auoir la teſte tranchée ſur vn échafaut, qui pour cét effect ſera dreſſé en la place des Terreaux de cette ville : Ont declaré & declarent tous & chacun leurs biens meubles, generalement quelconques, en quel lieu qu'ils ſoient ſituez, acquis & confiſquez au Roy, & ceux par eux tenus immediatement de la Couronne, reunis au Domaine d'icelle; Sur prealablement priſe & leuée la ſomme de ſoixante mil liures, applicable à œuures pies. Et neantmoins ordonnent que ledit Desfiat, auant l'execution ſera appliqué à la queſtion ordinaire, & extraordinaire, pour auoir plus ample reuelation de ſes complices.

Prononcé le 12. iour du mois de Septembre, 1642.

Apres la prononciation de l'Arreſt, Monſieur de Thou dit d'vn grand ſentiment, Dieu ſoit beny, Dieu ſoit loüé, & dit en ſuitte pluſieurs belles paroles d'vne ferueur incroyable qui luy dura iuſques à la mort.

Monſieur de Cinq-mars apres la lecture s'eſtant leué dit : La mort ne m'eſtonne point, mais il faut aduoüer que l'infamie de cette queſtion choque puiſſamment mon eſprit. Ouy Meſſieurs, ie trouue ceſte queſtion tout à fait extraordinaire à vn homme de ma condition & de mon âge, ie croy que les Loix m'en diſpenſent, au moins ie l'ay ouy dire. La mort ne me fait point de peur, mais Meſſieurs i'auouë ma foibleſſe,

foibleſſe, i'ay de la peine à digerer cette queſtion.

Ils demanderent chacun leur Confeſſeur; ſçauoir, Monſieur de Cinq-mars le P. Malaualette, Ieſuite, & Monſieur de Thou le P. Mambrun, auſſi Ieſuite. Celuy qui iuſqu'alors auoit eu la charge de les garder, les remit par l'ordre de Monſieur le Chancelier entre les mains du Sieur Thomé Preuoſt general des Mareſchaux de Lyonnois, puis prit congé d'eux, & en ſuitte tous leurs Gardes, tous les larmes aux yeux. Monſieur de Cinq-mars les remercia, & leur dit: mes amis ne pleurez point, les larmes ſont inutiles, priez Dieu pour moy, & aſſeurez-vous que la mort ne me fit iamais peur. Monſieur de Thou les baiſa & embraſſa tous. Ils ſortirent du Palais les yeux baignez de larmes, ſe couurans le viſage de leurs manteaux. Apres quoy les condamnez allerent embraſſer Monſieur Thomé & luy firent compliment.

Le P. Malaualette venu, Monſieur de Cinq-mars l'alla embraſſer, & luy dit: Mon Pere, on me veut donner la queſtion, i'ay bien de la peine à m'y reſoudre. Le Pere le conſola & fortifia ſon eſprit autant qu'il pût dans ce faſcheux rencontre. Il ſe reſolut en fin, & comme Monſieur de Laubardemont & le Greffier le vindrent prendre pour le mener dans la chambre de la geſne, il ſe r'aſſeura, & paſſant prés de Monſieur de Thou, il luy dit froidement: Monſieur, nous ſommes tous deux condamnez à mourir; mais ie ſuis bien

plus

plus malheureux que vous, car outre la mort ie dois ſouffrir la queſtion ordinaire & extraordinaire.

On le mena en la chambre de la geſne, & paſſant par vne chambre des Priſonniers, il dit: *Mon Dieu, où me menez-vous.* Et puis: *Ah! qu'il ſent mauuais icy.* Il fut enuiron vne demy heure dans la chambre de la geſne, puis on le ramena ſans auoir eſté tiré, d'autant que par le *Retentum* de l'Arreſt, il auoit eſté dit, qu'il ſeroit ſeulement preſenté à la queſtion.

Au retour ſon Raporteur luy dit adieu dans la ſale de l'Audience les larmes aux yeux, apres auoir parlé quelque temps enſemble.

Apres quoy Monſieur de Thou l'alla embraſſer, l'exhortant de vouloir mourir conſtãment, & de ne point apprehender la mort: Il luy repartit qu'il ne l'auoit iamais apprehendée, & quelque mine qu'il euſt faite depuis ſa priſe, il auoit touſiours crû qu'il n'en eſchapperoit pas. Ils demeurerent enſemble enuiron vn petit quart d'heure, pendant lequel temps ils s'embraſſerent deux ou trois fois, & ſe demanderent pardon l'vn & l'autre, auec des demonſtrations d'amitié tres-parfaite. Leur conference finit par ces mots de Monſieur de Cinq-mars: *Il eſt temps de mettre ordre à noſtre ſalut.*

Quittant Monſieur de Thou, il demanda vne chambre à part pour ſe confeſſer, qu'il eut peine d'obtenir. Il fit vne confeſſion generale de toute ſa vie, auec grande repentance de ſes pechez,

&

beaucoup de ſentimens d'auoir offenſé Dieu. Il pria ſon Confeſſeur de témoigner au Roy, & à Monſeigneur le Cardinal, les regrets qu'il auoit de ſa faute, & comme il leur en demandoit treshumblement pardon.

Sa confeſſion dura enuiron vne heure, à la fin de laquelle il dit au Pere, qu'il n'auoit rien pris il y auoit 24. heures. Ce qui obligea le Pere de faire apporter des œufs frais & du vin, mais il ne prit qu'vn morceau de pain, & vn peu de vin trempé d'eau, duquel il ne fit que ſe lauer ſa bouche. Il témoigna à ce Pere que rien ne l'auoit tant eſtonné que de ſe voir abandonné de tous ſes amis; ce qu'il n'auroit iamais crû, & luy dit que depuis qu'il auoit eu l'honneur des bonnes graces du Roy, il auoit touſiours taſché à faire des amis, & qu'il s'eſtoit perſuadé d'y auoir reuſſi: mais qu'il connoiſſoit enfin qu'il ne s'y falloit pas fier, & que toutes les amitiez de Cour n'eſtoient que diſſimulation. Le Pere luy reſpondit: que telle auoit touſiours eſté l'humeur du monde, qu'il ne s'en falloit point eſtonner: Et en ſuitte il luy cita ce vieux diſtique d'Ouide.

Donec eris felix, multos numerabis amicos:
Tempora ſi fuerint nubila, ſolus eris.

Il ſe le fit repeter deux ou trois fois, tant il le trouua à ſon gré, & l'ayant appris par cœur, le repeta quelquefois.

Il demanda du papier & d'ancre pour écrire, comme il fit, à Madame la Mareſchale ſa mere, qu'il

qu'il prioit entr'autres choſes de vouloir payer quelques ſiennes debtes, dont il luy enuoya les memoires, qu'il remit au Pere, pour faire voir le tout à Mr. le Chancelier. Le principal ſujeƈt de ſes Lettres fut la priere qu'il fit de faire dire quantité de Meſſes pour le ſalut de ſon ame; il les finit ainſi : Au reſte Madame, autant de pas que ie vay faire, ce ſont autant de pas qui me portent à la mort.

Cependant Mr. de Thou eſtoit en la ſale de l'Audience auec ſon Confeſſeur dans des tranſports diuins difficiles à exprimer. D'abord qu'il vit ſon Confeſſeur il courut l'embraſſer auec ces paroles : Mon Pere, ie ſuis hors de peine, nous ſommes condamnez à mort. & vous venez pour me mener dans le Ciel : Ah ! qu'il y a peu de diſtance de la vie à la mort : Que c'eſt vn chemin bien court. Allons mon Pere, allons à la mort, allons au Ciel, allons à la vraye gloire. Helas ! quel bien puiſ-je auoir fait en ma vie qui m'ait pû obtenir la faueur que ie reçois auiourd'huy, de ſouffrir vne mort ignominieuſe, pour arriuer plutoſt à la vie eternellement glorieuſe ? Ie me ſeruiray icy de la relation naïue de ce bon Pere qui nous a fait part de ce qu'il en a remarqué. Voicy comme il parle.

Mr. de Thou me voyant pres de ſoy en la ſale de l'Audience, il m'embraſſa, & me dit qu'il eſtoit condamné à mort, qu'il falloit bien employer le de temps qui luy reſtoit de vie, & me pria de ne le point quitter, & de l'aſſiſter iuſqu'à la fin. Il me dit encor :

encor : Mon Pere , depuis qu'on m'a prononcé ma ſentence , ie ſuis plus content & plus tranquile qu'auparauant : l'attente de ce qu'on ordonneroit, & de l'yſſuë de cét affaire , me tenoit en perplexité & inquietude , maintenant ie ne veux plus penſer aux choſes de ce monde: mais au Paradis, & me diſpoſer à la mort. Ie n'ay aucune amertume ny mal-veillance contre perſonne. Mes Iuges m'ont iugé en gens de bien , équitablement, & ſelon les Loix : Dieu s'eſt voulu ſeruir d'eux pour me mettre en ſon Paradis , & m'a voulu prendre en ce temps auquel par ſa bonté & miſericorde ie croy eſtre bien diſpoſé à la mort. Ie ne peux rien de moy-méme , cette conſtance & ce peu de courage que i'ay, prouient de ſa grace.

Apres il ſe mit à faire des actes d'amour de Dieu , de contrition, & repentance de ſes pechez, & pluſieurs Oraiſons iaculatoires.

Il faut icy remarquer que durant les trois mois de ſa priſon , il s'eſtoit diſpoſé à la mort par la frequentation des Sacremens , par l'Oraiſon, meditation , & conſideration des myſteres Diuins, par la communication auec ſes Peres ſpirituels, & lecture des liures de deuotion , particulierement du liure de Bellarmin ſur les Pſeaumes & du liuret *De arte bene moriende* du meſme Autheur.

Il choiſiſſoit pendant ce temps certains verſets Pſeaumes pour faire ſes Oraiſons iaculatoires & éleuations d'eſprit , qu'il diſoit & repetoit ſouuent fort deuotement , & me diſoit qu'il entendoit & penetroit beaucoup mieux , & auec plus de

de reſſentiment en cette ſienne affliction ces ſentences de la ſainte Eſcriture qu'auparauant.

Il rendoit graces à Dieu, & admiroit ſa diuine bonté & prouidence, qui luy donnoit tant de cõmoditez, & vn temps ſi propre pour ſe diſpoſer à la mort ; qui n'auoit pas permis qu'il mouruſt lors qu'il eſtoit en peché mortel & en mauuais eſtat, & deux ou trois fois ſe recommanda à mes prieres (ce fut le Mecredy 10. de ce mois) & me pria de demander à Dieu, non pas qu'il fuſt deliuré de ce danger preſent de la mort auquel il ſe voyoit, mais que la volonté de Dieu fuſt faite & accomplie en luy.

Il recitoit ſouuent beaucoup de reſſentiment le Pſalme 115. *Credidi propter quod locutus ſum, ego autem humiliatus ſum nimis* : Et particulierement ce verſet. *Dirupiſti vincula mea, tibi ſacrificabo hoſtiam laudis, & nomen Domini inuocabo* Rendant graces à Dieu fort affectueuſement de ce que par ſa miſericorde il auoit rompu les liens qui le tenoient attaché à la terre & à cette vie.

Il diſoit auſſi & reïtiroit ſouuent quelqu'autres paſſages de la ſaincte Eſcriture, auec des grands ſentimens de deuotion & ferueur d'eſprit, particulierement ceux icy tirez du Chapitre 4. de la ſeconde Epiſtre de Sainct Paul aux Corinthiens.

Id enim quod in præſenti eſt momentaneum & leue tribulationis noſtræ, ſupra modum in ſublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis ; non contemplantibus nobis quæ videntur, ſed quæ non videntur :

dentur: Quæ enim videntur temporalia ſunt, quæ autem non videntur, æterna ſunt.

Comme auſſi ces beaux mots du Chapitre 8. de l'Epiſtre aux Romains: *Quis ergo nos ſuperabit à charitate Chriſti? tribulatio, an anguſtia? an fames? an nuditas? an periculum? an perſecutio? an gladius? ſicut ſcriptum eſt: quia propter te mortificamur tota die, æſtimati ſumus ſicut oues occiſionis: ſed in his omnibus ſuperamus propter eum qui dilexit nos.* Il repetoit auſſi ſouuent ce verſet du Pſal. 50. *Sacrificium Deo ſpiritus contribulatus: cor contritum & humiliatum Deus non deſpicies.*

Ces meſmes verſets de l'Eſcriture luy ſeruoient d'entretien dans la ſale de l'Audience, apres la prononciation de ſon Arreſt: il les proferoit auec de grands ſentimens d'amour de Dieu, & auec vn grand mépris de toutes les vanitez du monde.

Il ſaluoit tous ceux qu'il voyoit en cette ſale où nous eſtions, ſe recommandoit à leurs prieres, leur témoignoit qu'il mouroit content, & que ſes Iuges l'auoient iugé equitablement, & ſelon les formes & ordres des Loix.

Voyant venir Monſieur de Laubardemont qui auoit eſté le Raporteur du procés, il alla au deuant de luy, l'embraſſa, & le remercia de ſon Iugement, luy diſant: *Vous m'auez iugé en homme de bien*, Et ce auec tant de tendreſſe & de cordialité, qu'il tira les larmes non ſeulement des yeux des aſſiſtans & de ſes Gardes, mais encor de ſon Rapporteur, qui pleuroit à chaudes

des larmes en l'embraſſant.

Vn homme enuoyé de la part de Madame de Pontac ſa Sœur, luy vint dire ſes derniers adieux: Monſieur de Thou croyant que ce fuſt l'executeur de la Iuſtice, courut à luy, & l'embraſſa, luy diſant : c'eſt toy qui me dois auiourd'huy enuoyer dans le Ciel : Mais ayant eſté aduerty que c'eſtoit vn homme enuoyé de la part de Madame ſa Sœur : Il luy dit, mon amy ie te demande pardon, il y a ſi long-temps que ie ne t'auois veu que ie te meſconnoiſſois : Dis à ma Sœur que ie la prie de continuer en ſes deuotions, comme elle a fait iuſqu'à preſent, que ie connois maintenant mieux que iamais que ce monde n'eſt que menſonge & vanité, & que ie meurs tres content & en bon Chreſtien, qu'elle prie Dieu pour moy, & qu'elle ne me plaigne point, puiſque i'eſpère de treuuer mon ſalut en ma mort. Adieu. Cét homme ſe retira ſans pouuoir dire vne ſeule parole.

Il ſentoit vne force & vn courage ſi extraordinaire à bien ſouffrir cette mort, qu'il craignoit qu'il n'y euſt de la vanité : & ſe tournant vers moy, me dit : Mon Pere, ny a-il point de vanité en celà ? Mon Dieu ! ie proteſte deuant voſtre diuine Majeſté, que moy-meſme ie ne puis rien, & que toute ma force vient tellement de voſtre bonté & miſericorde, que ſi vous me delaiſſiez ie tomberois à chaque pas.

Il ſe confeſſa à moy au bout de la Sale, apres ſa Confeſſion il continua ſes éleuations d'eſprit

en

en Dieu, & diſcours ſpirituels auec vn grand ſoin de bien employer le temps qui luy reſtoit.

Iuſques icy ſont les paroles du P. Mambrun Confeſſeur de Mr. de Thou. Son Compagnon remarqua que comme il ſe pourmenoit dans la Sale de l'Audience, il dit: Hé bien, on dira que ie ſuis vn poltron & vn eſtourdy, que ie n'ay point eu de conduite, que ie n'ay pas ſceu menager mes affaires: Et c'eſt ce que ie deſire: Ie veux bien qu'on ait cette opinion là de moy, qu'on me mépriſe, & qu'on me blaſme, ie le ſouhaitte pour l'amour de Dieu.

Apres ſa Confeſſion, il fut viſité par le P. Iean Terraſſe, Gardien du Conuent de l'Obſeruance de S. François de Taraſcon, qui l'auoit aſſiſté & conſolé durant ſa priſon de Taraſcon. Il fut bien aiſe de le voir; ſe pourmena auec luy & ſon Confeſſeur quelque temps dans vn entretien ſpirituel. Ce Pere eſtoit venu à l'occaſion d'vn vœu que Monſieur de Thou auoit fait à Taraſcon pour ſa deliurance, qui eſtoit de fonder vne Chapelle de trois cens liures de rente annuelle dans l'Egliſe des Peres Cordeliers de cette ville de Taraſcon. Il donna ordre pour cette fondation, voulant s'acquitter de ſon vœu, puiſque Dieu (diſoit-il) le déliuroit non ſeulement d'vne priſon de pierre, mais encor de la priſon de ſon corps: Demanda de l'encre & du papier, & eſcriuit iudicieuſement cette belle inſcription, qu'il voulut eſtre miſe en cette Chappelle.

CHRISTO LIBERATORI

Votum in carcere pro libertate conceptum.

FRANC. AVGVST. THVANVS.
è Carcere vitæ iam iam liberandus meritò ſoluit.

XII. Septemb. M. DC. XLII.

Confitebor tibi Domine quoniam exaudiſti me, & factus es mihi in ſalutem.

Cette inſcription fera admirer la preſence & la netteté de ſon eſprit, & fera admirer à ceux qui la conſidereront que l'apprehenſion de la mort n'auoit pas eu le pouuoir de luy cauſer aucun trouble. Il ptia Mr. Tomé de faire compliment de ſa part à Mr. le Cardinal de Lyon, & luy témoigna que s'il euſt pleu à Dieu de le ſortir de ce peril, il auoit deſſein de quitter le monde, & ſe donner entierement au ſeruice de Dieu.

Il eſcriuit deux Lettres, qui furent portées ouuertes à Monſ. le Chancellier, & puis remiſes entre les mains de ſon Confeſſeur pour les faire tenir. Ces Lettres eſtans fermées il dit : *Voilà la derniere penſée que ie veux auoir pour le Monde, parlons du Paradis* : Et deſlors il reprit ſans interruption, auec la méme ferueur d'eſprit ſes diſcours ſpirituels, & ſe confeſſa vne ſeconde fois. Il demandoit par fois, ſi l'heure de partir pour aller au ſupplice approchoit, quand on les deuoit liet

&

& prioit que l'on l'aduertiſt quand l'executeur de la Iuſtice ſeroit là, afin de l'embraſſer, mais il ne le vid point que ſur l'échafaut.

Sur les trois heures apres midy, quatre Compagnies de Bourgeois de Lyon (qu'ils appellent Penonnages) faiſans enuiron douze cens hommes, furent rangées au milieu de la place des Terreaux en ſorte qu'elles enfermoient vn eſpace quarré d'enuiron quatre vingts pas de chaque coſté; dans lequel on ne laiſſoit entrer perſonne, que ceux qui eſtoient neceſſaires.

Au milieu de cét eſpace fut dreſſé vn échaffaut de ſept pieds de hauteur, & enuiron neuf pieds en quarré: au milieu duquel vn peu plus ſur le deuant, s'éleuoit vn poteau de la hauteur de trois pieds, ou enuiron; deuant lequel on coucha vn bloc de la hauteur d'vn demy pied; ſi que la principale face, ou le deuant de l'échafaut regardoit vers la boucherie des Terreaux du coſté de la Saone: contre lequel échafaut on dreſſa vne petite eſchele de huict eſchelons, du coſté des Dames de S. Pierre. Toutes les maiſons de ceſte place, toutes les feneſtres, murailles, toicts, échafauts dreſſez, & generalement toutes les éminences qui ont veuë ſur cette place, quoy que fort éloignées, eſtoient chargées de perſonnes de toutes conditions, âges, & ſexes.

Enuiron les cinq heures du ſoir, les Officiers prierent le Compagnon du P. Malauaiette de le vouloir aduertir qu'il eſtoit temps de partir. Monſieur de Cinq-Mars voyant ce Frere qui parloit à

l'oreille de ſon Confeſſeur, iugea bien ce qu'il vouloit : On nous preſſe, dit-il, il s'en faut aller. Pourtant vn des Officiers l'entretint encor quelque temps dans cette chambre, d'où ſortant, le valet de chambre qui l'auoit ſeruy depuis Montpellier, ſe preſenta à luy, luy demandant quelque recompenſe de ſes ſeruices : Ie n'ay plus rien, luy dit-il, i'ay tout donné. De là il vint vers Mr. de Thou en la ſale de l'Audience, diſant : *Allons Monſieur, Allons il eſt temps.* Mr. de Thou alors s'écria : *Lætatus ſum in his quæ dicta ſunt mihi, in domum Domini ibimus.* Là deſſus ils s'embraſſerent, puis ſortirent.

Mr. de Cinq-mars marchoit le premier tenant le P. Malaualette par la main iuſques ſur le Perron, où il ſalua auec tant de bonne grace, & de douceur tout le peuple, qu'il tira les larmes des yeux d'vn chacun : luy ſeul demeura ferme ſans s'émouuoir, & garda cette fermeté d'eſprit tout le lon du chemin, iuſques là que voyant ſon Confeſſeur ſurpris d'vn ſentiment de tendreſſe à la veüe des larmes de quelques perſonnes : Qu'eſt-ce à dire cecy mon Pere, luy dit-il, vous eſtes plus ſenſible à mes interreſts que moy.

Monſ. Tomé Preuoſt de Lyon, auec les Archers de Robecourte & le Cheualier du Guet auec ſa Compagnie, eurent ordre de les mener au ſupplice.

Sur les degrez du Palais Mr. de Thou voyant vn carroſſe qui les attendoit, dit à M. de Cinq-mars : *Quoy Monſieur, on nous meine en carroſſe,*

va-

va on comme cela en Paradis ? Ie m'attendois bien d'eſtre lié & traiſné ſur vn tombereau, ces Meſſieurs nous traittent auec grande ciuilité de ne nous point lier, & de nous mener en carroſſe. Comme il y entroit il dit à deux Soldats du Guet: Voyez mes amis, on nous meine au Ciel en Carroſſe.

Mr. de Cinq-Mars eſtoit veſtu d'vn bel habit de drap d'Hollande fort brun, couuert de dentelles d'or, larges de deux doigts, vn chapeau noir retrouſſé à la Catalane, des bas de ſoye verds, & par deſſus vn bas blanc auec de la dentelle, & vn manteau d'écarlatte.

Mr. de Thou eſtoit veſtu d'vn habit de dueil de drap l'Eſpagne ou d'Hollande, auec vn manteau court.

Ils ſe mirent tous deux au fond du Caroſſe ſur le derriere, Mr. de Thou éſtant à droite de M. de Cinq-mars, y ayant deux Ieſuiſtes à chaque portiere; Sçauoir, leurs deux Confeſſeurs auec leurs Freres. Il n'y auoit perſonne ſur le deuant du carroſſe.

L'executeur ſuiuoit à pied, qui eſtoit vn portefaix (qu'ils apellent à Lyon Gagnedeniers) homme âgé, fort mal fait, veſtu comme vn manouurier qui ſert les maſſons, qui iamais n'auoit fait aucune execution ſinon de donner la geſne, duquel il fallut ſe ſeruir, parce qu'il n'y auoit point d'autre executeur, celuy de Lyon ſe trouuant auoit la jambe rompue.

Dans le carroſſe ils reciterent auec leurs Con-

feſſeurs les Litanies de N. Dame, le *Miſerere*, & autres Prieres & Oraiſons jaculatoires, firent pluſieurs Actes de contrition, & d'amour de Dieu, tindrent pluſieurs diſcours de l'Eternité, de la conſtance des Martyrs, & des tourmens qu'ils auoient ſoufferts. Ils ſaluoient fort ciuilement de temps en temps le peuple qui rempliſſoit les ruës par où ils paſſoient. Mr. de Thou demanda encor vne fois pardon à Mr. de Cinq-mars auec humilité, luy diſant : Mr. ie vous demande tres humblement pardon ſi i'ay eſté ſi maheureux que de vous auoir offenſé en quoy que ce ſoit. Helas Mr. c'eſt moy, reſpondit Mr. de Cinq-mars, qui vous ay offenſé, & ie vous en demande pardon, & là deſſus ils ſe embraſſerent tendrement.

Quelque temps apres Mr. de Thou dit à Mr. de Cinq-mars, Mr. il ſemble que vous deuez auoir plus de regret de mourir que moy, vous eſtiez plus jeune, vous eſtiez plus grand dans le monde, vous auiez de plus grandes eſperances, vous eſtiez le fauory d'vn grand Roy : mais ie vous aſſeure pourtant Mr. que vous ne deuez point regretter tout celà, qui n'eſt que du vent, car aſſeurément nous nous allions perdre, nous nous fuſſions damnez, & Dieu nous veut ſauuer. Ie tiens noſtre mort pour vne marque infaillible de noſtre predeſtination, pour laquelle nous auons beaucoup plus d'obligation à Dieu, que s'il nous auoit donné tous les biens du monde, nous ne le ſçaurions iamais aſſez remercier. Ces paroles

les émeurent Mr. de Cinq-mars preſque iuſqu'aux larmes.

Apres il continua : Monſieur mon cher amy, qu'auons nous fait de ſi agreable à Dieu durant noſtre vie, qui l'ait obligé de nous faire cette grace de mourir enſemble, de mourir comme ſon fils, d'effacer tous nos pechez par vn peu d'infamie, de conquerir le Ciel par vn peu de honte: Ah ! n'eſt-il pas vray que nous n'auons rien faict pour luy ? Fondons nos cœuts, épuiſons nos forces en Actions de graces : Receuons la mort auec toutes les affections de nos ames. Mr. de Cinq-Mars reſpondoit à tout cecy par des diuers actes de vertu, de foy, de contrition, d'amour de Dieu, de reſignation, & autres.

Ils demandoient de temps en temps s'ils eſtoiét encores bien loing de l'échafaut ; Sur quoy le P. Malaualette prit occaſion de demander à Mr. de Cinq-Mars, s'il craignoit point la mort : Point du tout, mon Pere, reſpondit-il: Et c'eſt ce qui me donne de l'apprehenſion de voir que ie n'en ay point. Helas ! ie ne crains rien que mes pechez. Cette crainte l'auoit fortement touché depuis ſa confeſſion generale.

Et comme le Pere l'euſt aſſeuré ſur la bonté de Dieu, & ſur la paſſion du Sauueur, luy diſant de plus, qu'acceptant de bon cœur cette mort ignominieuſe, il pouuoit eſtre certain d'entrer bien auant dans la gloire. O que Dieu eſt bon ! dit-il pluſieurs fois, de me vouloir receuoir en ſa grace apres l'auoir tant & tant offencé. Mais mon Pere,

dit-il, comme puiſ-je meriter par cette mort, qui n'eſt point à mon choix ? car il eſtoit au choix des martyrs de ne pas mourir. Le Pere luy ayant reſpondu qu'il la pouuoit rendre meritoire en acceptant volontairement, & offrant à Dieu par amour ce ſupplice infame, celuy des Martyrs eſtant honorable, il offrit à Dieu ſon ſupplice tant de fois par le chemin que ſon Confeſſeur n'en remarqua pas le nombre.

Comme ils approchoient de la place des Terreaux, le Pere Mambrun aduertit Mr. de Thou de ſe ſouuenir ſur l'échaffaut de gaigner l'Indulgence pleniere, par le moyen d'vne medaille qu'il luy auoit donnée diſant trois fois IESVS. Lors Mr. de Cinq-mars entendant cecy dit à Mr. de Thou : Monſieur, puiſque ie dois mourir le premier, donnez-moy voſtre medaille pour la ioindre aux miennes, afin que ie m'en ſerue le premier, & puis on les vous conſeruera. Et en ſuite ils conteſtoient eux deux à qui mourroit le premier : Mr. de Cinq Mars diſant que c'eſtoit à luy, cõme eſtant le plus coupable, & le premier iugé : adiouſtant que cẽ ſeroit le faire mourir deux fois s'il mouroit le dernier. Mr. de Thou demandant ce droit, comme plus âgé : le P. Malaualette prit la parole, & dit à Mr. de Thou : Il eſt vray, Monſieur, que vous eſtes le plus vieux, & vous deuez eſtre auſſi le plus genereux : Ce que Mr. de Cinq-mars ayant confirmé : Bien Mr. repartit Mr. de Thou, vous voulez m'ouurir le chemin à la gloire Ah ! dit Mr. de Cinq-Mars, ie vous ay ouuert le precipice : mais

mais precipitons-nous dans la mort pour ſurgir à la vie eternelle. Le P. Malaualette termina leur different en faueur de Mr. de Cinq-mars, iugeant qu'il eſtoit plus à propos qu'il mouruſt le premier.

Eſtans proches de l'eſchafaut, on remarqua que Mr. de Thou s'eſtant baiſſé & ayant veu l'eſchafaut, eſtendit ſes bras, & puis frappa des mains l'vne contre l'autre, d'vne action viue & d'vn viſage ioyeux, comme s'il ſe fuſt reſioüy à cette veüe, & dit à Mr. de Cinq-Mars : Monſieur, c'eſt d'icy, c'eſt d'icy Mr. que nous deuons aller en Paradis, & ſe tournant à ſon Confeſſeur: Mon Pere, eſt-il bien poſſible qu'vne creature ſi chetiue comme moy doiue aujourd'huy prendre poſſeſſion d'vne eternité bien-heureuſe?

Le Carroſſe s'arreſta au pied de l'eſchafaut, & le Preuoſt eſtant venu dire à Monſieur de Cinq-Mars que c'eſtoit à luy de monter le premier, il dit Adieu à Monſieur de Thou, & ſe congedierent d'vne grande affection, diſans qu'ils ſe reuerroient bien toſt en l'autre Monde, où ils ſeroient eternellement vnis auec Dieu. Ainſi Monſieur de Cinq-Mars deſcendit du Carroſſe, & parut la teſte leuée & d'vn viſage gay. Vn Archer du Preuoſt s'eſtant preſenté pour luy prendre ſon manteau, diſant qu'il leur appartenoit, ſon Confeſſeur l'en empeſcha, & demanda au Sr. Preuoſt ſi les Archers y auoient droit; luy ayant dit que non, le Pere dit à Monſieur de Cinq-Mars qu'il diſpoſaſt de ſon manteau comme il luy plairoit: lors il le donna au Ieſuite qui accompagnoit ſon

Confeſſeur, diſant qu'il le donnoit pour faire prier Dieu pour luy.

Icy apres les trois ſons de trompette ordinaire, Palerne Greffier Criminel de Lyon, eſtant à cheual aſſez pres de l'eſchafaut, lût leur Arreſt, que n'y l'vn n'y l'autre n'eſcouterent. Pendant quoy on abbatit le mantelet de la portiere du carroſſe qui regardoit l'eſchafaut, afin d'en oſter la veuë à Monſieur de Thou, qui demeura dans le carroſſe auec ſon Confeſſeur & ſon compagnon.

Monſieur de Cinq-Mars ayant ſalué ceux qui eſtoient prés de l'eſchafaut ſe couurit, & monta gayement l'eſchelle. Au ſecond échelon vn Archer du Preuoſt s'auança à cheual, & luy oſta par derriere ſon chapeau de deſſus la teſte : lors il s'arreſta tout court, & ſe tournant dit : *Laiſſez moy mon chapeau.* Le Preuoſt qui eſtoit pres, ſe faſcha contre ſon Archer qui luy remit en meſme temps ſon chapeau ſur la teſte, qu'il accommoda comme mieux luy ſembloit, puis acheua de monter courageuſement.

Il fit vn tour ſur l'echafaut comme s'il euſt fait vne demarche de bonne grace ſur vn theatre, puis il s'arreſta, & ſalua tous ceux qui eſtoient à ſa veüe d'vn viſage riant, apres s'eſtant couuert, il ſe mit en vne fort belle poſture, ayant auancé vn pied, & mis la main au coſté, il conſidera haut & bas toute cette grande aſſemblée d'vn viſage aſſeuré, & qui ne témoignoit aucune peur, & fit encor deux ou trois belles demarches.

Son Confeſſeur eſtant monté il le ſalua, puis ietta ſon

ta ſon chapeau deuant luy ſur l'echafaut, & baiſant la main la preſenta à ſon Confeſſeur, puis il embraſſa eſtroittement ce Pere, qui pendant cét embraſſement l'exhorta d'vne voix baſſe de produire quelques actes d'amour de Dieu (à ce qu'il m'a dit) ce qu'il fit d'vne grande ardeur parlant bas, tenant ſon bras gauche preſque ſur l'épaule droite de ſon Confeſſeur, eſtendu droit en bas le long de ſon manteau. Il demeura aſſez long-temps en cette poſture, tenant le plus ſouuent les yeux leuez au Ciel, vn viſage touſiours riant, pendant que ſon Confeſſeur luy parloit fort bas à l'oreille, ie luy entendis pluſieurs fois repeter ces paroles: *Ouy mon Pere, & de tout mon cœur, vn million de fois*, & autres ſemblables. Puis de la main droite il prit vn Crucifix que le compagnon du Confeſſeur luy offrit, le baiſa auec ardeur aux pieds, & le luy rendit en meſme temps.

De là il ſe mit à genoux aux pieds de ſon Confeſſeur, qui luy donna la derniere abſolution, laquelle ayant receüe auec humilité, il ſe leua & s'alla mettre à genoux ſur le bloc & demanda: Eſt-ce icy mon Pere où il me faudra mettre? & comme il ſceut que c'eſtoit là il y eſſaya ſon col, l'appliquant ſur le poteau: Puis s'eſtant releué il demanda s'il falloit oſter ſon pourpoint, & comme on luy eut dit qu'ouy, il ſe mit en deuoir de ſe deshabiller, & dit: *Mon Pere, ie vous prie aidez moy.* Lors le Pere & ſon cõpagnon luy aiderent à le deboutonner, & luy oſter ſon pourpoint. Il garda touſiours ſes gans aux mains que l'executeur luy oſta apres ſa mort.

Si toſt qu'il eut mis bas ſon pourpoint, il s'approcha du poteau auec allegreſſe, & tout debout eſſaya ſi ſon col iroit bien ſur le poteau par deux fois; puis s'en eſtant vn peu éloigné, il prit le Crucifix, le baiſa aux pieds & le rendit: & eſtendant ſes bras, il s'alla ietter de bonne grace à genoux ſur le bloc, embraſſa le poteau, mit ſon col deſſus, leua les yeux au Ciel, & demanda au Confeſſeur: *Mon Pere ſeray-ie bien ainſi?* S'eſtãt releué l'executeur s'approcha auec des ciſeaux, que Monſieur de Cinq Mars luy oſta des mains, ne voulant pas qu'il le touchaſt, & les ayant baiſé, les preſenta au Pere, diſant: *Mon Pere, ie vous prie, rendez moy ce dernier ſeruice, coupez moy mes cheueux.* Le Pere les donna à ſon compagnon pour les luy couper, ce qu'il fit. Cependant il regardoit doucement ceux qui eſtoient proches de l'eſchafaut, & dit au frere, *coupez les moy bien pres, ie vous prie.* Puis éleuant les yeux vers le Ciel, dit: *Ah mon, Dieu qu'eſt-ce de ce monde!* Apres qu'ils furent coupez, il porta les deux mains à ſa teſte, comme pour accommoder ceux qui reſtoient à coſté. Le Bourreau s'eſtant auancé preſque à coſté de luy, il luy fit ſigne de la main qu'il ſe retiraſt. Il fit le meſme deux ou trois fois. Il prit encor le Crucifix, & le baiſa, puis l'ayant rendu, il s'agenouïlla derechef ſur le bloc deuant le poteau qu'il embraſſa; & voyant en bas deuant ſoy vn homme qui eſtoit à Monſieur le Grand Maiſtre, il le ſalüa & luy dit: *Ie vous prie d'aſſeurer Monſieur de la Melleraye, que ie ſuis*

ſon

ſon tres-humble ſeruiteur. Puis s'arreſta vn peu, & continua : *Dites luy que ie le prie de faire prier Dieu pour moy.* Ce ſont ſes propres mots.

De là l'executeur vint par derriere auec ſes ciſeaux pour découdre ſon collet qui eſtoit attaché à ſa chemiſe, ce qu'ayãt faict, il le luy oſta, le faiſant paſſer par deſſus ſa teſte. Puis luy-meſme ayant ouuert ſa poictrine pour abbaiſſer ſa chemiſe, & découurir mieux ſon col : ayant les mains jointes deſſus le poteau, qui luy ſeruoit comme d'vn accoudoir : dit auec grande ſentiment ces paroles.

Mon Dieu, ie vous conſacre ma vie, & vous offre mon ſupplice en ſatisfaction de tous mes pechez. Si i'auois à viure plus long temps, ie ſerois tout autre que ie n'ay pas eſté : mais, mon Dieu, puis qu'il vous plaiſt que ie meure, ie vous offre ma mort & mon ſang pour l'expiation de mes fautes, & de tout mon cœur.

A ces mots on luy preſenta le Crucifix qu'il prit de la main droite ; tenant le poteau embraſſé de la gauche, le baiſa, le rendit, & demanda ſes Medailles au compagnon de ſon Confeſſeur, leſquelles il baiſa, & dit trois fois *Ieſus*, apres il les luy remit. Et ſe tournant hardiment vers l'executeur qui eſtoit là debout, & n'auoit pas encore tiré ſon couperet d'vn meſchant ſac qu'il auoit apporté ſur l'eſchafaut, luy dit : *Que fais tu là ? Qu'attens-tu ?* Son Confeſſeur s'eſtant deſia retiré ſur l'eſchelle, il le r'appella & luy dit : *Mon Pere, venez moy aider à prier Dieu.* Il ſe r'approcha & s'agenouïlla aupres de luy, lequel recita lors d'vne grãde affection le *Salue Regina*, d'vne voix intelligible

ble, ſans heſiter, peſant toutes ces belles paroles: & particulierement eſtant arriué à ces mots : *Et Ieſum benedictum fructum ventris tui nobis poſt hoc exilium oſtende*: & le reſte, il ſe baiſſoit & leuoit les yeux au Ciel auec vne deuotion, & vne façon toute rauiſſante. Apres, ſon Confeſſeur priant de ſa part ceux qui eſtoient preſens de dire pour luy vn *Pater noſter* & vn *Aue Maria*, luy fit dire ces paroles: *Maria mater gratiæ, Mater miſericordiæ, Tu nos ab hoſte protege, Et hora mortis ſuſcipe.* Et enſuite; *In manus tuas Domine, &c.* pendant quoy l'executeur tira de ſon ſac ſon couperet (qui eſtoit fait comme celuy des bouchers, mais plus gros & quarré.) En fin ayant leué d'vne grande reſolution les yeux au Ciel, il dit : Allons, il faut mourir. Mon Dieu, ayez pitié de moy : puis d'vne conſtance incroyable, ſans eſtre bandé, poſa fort proprement ſon col ſur le poteau, tenant le viſage droit tourné vers le deuant de l'eſchafaut ; & embraſſant fortement de ſes deux bras le poteau ; il ferma les yeux & la bouche, & attendit le coup, que l'executeur luy vint donner aſſez lentement & peſamment, s'eſtant mis à ſa gauche, & tenant ſon couperet des deux mains. En receuant le coup il pouſſa vne voix forte comme *Ah*, qui fut étouffée dans ſon ſang : il leua les genoux de deſſus le bloc, comme pour ſe leuer, & retomba en la meſme aſſiete qu'il eſtoit. La Teſte n'eſtant pas entierement ſeparée du corps par ce coup, l'executeur paſſa à ſa droite par derriere, & prenant la teſte par les cheueux de la main droite, de la gauche il

ſcia

ſcia auec ſon couperet vne partie de la Trachée artere, la peau du col, qui n'eſtoit pas coupée, apres quoy il ietta la teſte ſur l'eſchafaut qui de là bondit à terre, où l'on remarqua ſoigneuſement qu'elle fit encor vn demy tour, & palpita aſſez long temps. Elle auoit le viſage tourné vers les Religieuſes de S. Pierre, & le deſſus de la teſte vers l'eſchafaut, les yeux ouuerts.

Son corps demeura droict contre le poteau qu'il tenoit touſiours embraſſé, tant que l'executeur le tira de là pour le dépouïller, ce qu'il fit, & puis il le couurit d'vn drap, & mit ſon manteau par deſſus. La teſte ayant eſté renduë ſur l'eſchafaut, elle fut miſe aupres du corps ſous le meſme drap.

C'eſt vne merueille incroyable qu'il ne teſmoigna iamais aucune peur, ny trouble, ny aucune émotion, ains parut touſiours gay, aſſeuré, inébranlable, & teſmoigna vne ſi grande fermeté d'eſprit que tous ceux qui le virent, en ſont encores dans l'eſtonnement.

Monſieur de Cinq-mars eſtant mort on leua la portiere du carroſſe, d'où Monſ. de Thou ſortit d'vn viſage riant, lequel ayant ſalué fort ciuilement ceux qui eſtoient là aupres, monta aſſez vite & genereuſement ſur l'échafaut, tenant ſon manteau plié ſur le bras droit, où d'abord iettant ſon manteau, d'vne face allaigre, courut les bras eſtendus vers l'executeur qu'il embraſſa & baiſa, en diſant: *Ah? mon frere, mon cher amy, que ie t'ayme, il faut que ie t'embraſſe, puiſque tu me dois auiourd'huy cauſer vn bon-heur eternel: Tu me dois*

mettre

mettre dans le Paradis. Puis ſe tournât ſur le deuant de l'échafaut, il ſe découurit, ſalua le monde & ietta ſon chappeau derriere ſoy, qui tomba ſur les pieds de Mr. de Cinq-Mars. De là ſe retournant vers ſon Confeſſeur, dit d'vne grande ardeur, Mon Pere : *Spectaculum facti ſumus mundo, & Angelis, & hominibus :* Et en ſuite : *Vias tuas Domine demonſtra mihi, & ſemitas tuas edoce me.* Mon Dieu enſeignez moy vos voyes, monſtrez moy le chemin que ie dois tenir pour aller au Ciel.

Le Pere luy ayant dit quelques paroles de deuotion qu'il écoutoit fort attentiuement, il luy dit, qu'il auoit encores quelque choſe à dire touchant ſa conſcience, ſe mit à genoux, luy declara ce que c'eſtoit, & receut la derniere abſolution, s'inclinant fort bas. Laquelle ayant receuë, il oſta ſon pourpoint, puis ſe mit à genoux, & commença le Pſalme 115. qu'il recita par cœur, & paraphraſa en François preſque tout le long, d'vne voix aſſez haute, & d'vne action vigoureuſe, auec vne ferueur indicible, qui paroiſſoit ſur ſon viſage, meſlée d'vne ſaincte ioye, incroyable à ceux qui ne l'auroient pas veu. Voicy le Paraphraſe qu'il en fit ; que ie voudrois pouuoir accompagner de l'action auec laquelle il l'animoit. I'ay taſché de retenir ces propres mots autant qu'il m'a eſté poſſible.

Credidi, propter quod locutus ſum.

Mon Dieu *Credidi*, ie l'ay creu, & ie le crois fermement, que vous eſtes mon Createur, & mon bon Pere, que vous auez ſouffert pour moy, que

que vous m'auez rachepté, qu'au prix de voſtre ſang vous m'auez ouuert le Paradis. *Credidi*, Ie vous demande mon Dieu, *vn grain*, *vn petit grain* de cette foy viue qui enflammoit le cœur des premiers Chreſtiens. *Credidi propter quod locutus ſum*: Faites mon Dieu, *que ie ne vous parle pas ſeulement des leures, mais que mon cœur s'accorde à toutes mes paroles, & que ma volonté ne dementе point ma bouche. Credidi, Ie ne vous adore pas mon Dieu de la langue, ie ne ſuis point aſſez éloquent, mais ie vous adore d'eſprit, ouy d'eſprit*, Mon Dieu, ie vous adore en eſprit & en verité Ah! *Credidi*, Ie me ſuis fié en vous mon Dieu, & me ſuis abandonné à voſtre miſericorde, apres tant de graces que vous m'auez faicte, *propter quod locutus ſum*, Et dans cette confiance, i'ay parlé, i'ay tout dit: Ie me ſuis accuſé.

Ego autem humiliatus ſum nimis Il, eſt vray Seigneur, me voilà extrémement humilié, mais non pas encores tant comme ie le merite.

Ego dixi in exceſſu meo: omnis homo mendax: Ah! qu'il n'eſt que trop veritable, que tout ce Monde n'eſt que menſonge, que folie, que vanité. Ah! qu'il eſt vray: *Omnis homo mendax.*

Quid retribuam Domino, Mon Pere, *quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?* Il repetoit cecy d'vne grande vehemence: *Calicem ſalutaris accipiam.* Mon Pere il le faut boire couragement ce calice de la mort: Ouy, ie le reçois d'vn grand cœur, & ie ſuis preſt de le boire tout entier.

Et nomen Domini invocabo. Vous m'aiderez mon

Pere, à inuoquer l'aſſiſtance diuine, afin qu'il plaiſe à Dieu de fortifier ma foibleſſe, & me donner du courage autant qu'il en faut pour aualer ce calice que le bon Dieu a preparé pour mon ſalut.

Il paſſa les deux verſets qui ſuiuent dans ce Pſalme, & s'écria d'vne voix forte & animée, *Dirupiſti Domine vincula mea*, Ah ! mon Dieu que vous auez faict vn grand coup : Vous auez brizé ces liens qui me tenoient ſi fort attaché au monde : Il falloit vne puiſſance diuine pour m'en degager : *Dirupiſti Domine vincula mea*, Voicy les propres mots qu'il dit icy :

Que ceux qui m'ont amené icy m'ont faict vn grand plaiſir, que ie leur ay d'obligation : Ah ! qu'ils m'on faict vn grand bien, puiſque ils m'on tiré de ce monde pour me loger dans le Ciel.

Icy ſon Confeſſeur luy dit, qu'il falloit oublier, qu'il ne falloit point auoir de reſſentiment contr'eux : A ces paroles il ſe retourna vers le Pere, tout à genoux, comme il eſtoit, & d'vne belle action : Quoy, mon Pere, dit-il, des reſſentimens ? Ah ! Dieu le ſçait : Dieu le ſçait : Dieu m'eſt témoin que ie les aime de tout mon cœur, Ouy Dieu le ſçait que ie les ayme de tout mon cœur, & qu'il n'y a dans mon ame aucune auerſion pour qui que ce ſoit au monde. *Dirupiſti vincula mea : tibi ſacrificabo hoſtiam laudis.* La voilà l'hoſtie, Seigneur, ſe monſtrant ſoy méme, la voilà cette hoſtie qui vous doit eſtre immolée maintenant. *Tibi ſacrificabo hoſtiam laudis, & nomen Domini innocabo.*

Vota

Vota mea Domino reddam (eſtandant les deux bras, & la veuë de tous coſtez d'vn agreable mouuement, le viſage riant & enflammé) *In conſpectu omnis populi eius* (hauſſant vn peu ſa voix) *in conſpectu omnis populi eius.* Ouy Seigneur, ie veux vous rendre mes vœux, mon ame, ma vie, *in conſpectu omnis populi eius*, deuant tout ce peuple, deuant toute cette aſſemblée: *in atriis domus Domini, in medio tui Ieruſalem. In atriis domus Domini* : Nous voicy à l'entrée de la maiſon du Seigneur: Ouy c'eſt d'icy, c'eſt de Lyon, de Lyon qu'il faut monter l'à-haut (leuant les bras vers le Ciel) Lyon, que ie t'ay bien plus d'obligation qu'au lieu de ma propre naiſſance, qui m'a ſeulement donné vne vie miſerable, & tu me donne auiourd'huy vne vie eternelle : *In medio tui Ieruſalem.*

Il eſt vray que i'ay trop de paſſion pour cette mort : N'y a-il point de mal mon Pere (dit-il plus bas en ſouſriant, ſe tournant à coſté vers le Pere) i'ay trop d'aiſe : n'y a-il point de vanité ? pour moy ie n'en veux point

Tout celà fut accompagné d'vne action ſi viue, ſi gaye, & ſi forte, que pluſieurs de ceux qui eſtoient éloignez, penſoient qu'il fuſt dans des impatiences, & qu'il declamoit contre ceux qui eſtoient cauſe de ſa mort.

Apres ce Pſalme, eſtant encores à genoux, il tourna ſa veuë à main droite, & voyant vn homme qu'il auoit embraſſé dans le Palais, parce qu'il le rencontra auec vn Huiſſier du Conſeil, qu'il connoiſſoit, il le ſalua de la teſte & du corps

& luy dit gayement : *Monſieur Ie ſuis voſtre tres-humble ſeruiteur.*

Il ſe leua, & l'executeur s'approchant pour luy coupper les cheueux ; le Pere luy oſta les cizeaux pour les donner à ſon Compagnon : Ce que Mr. de Thou voyant, il les luy prit des mains, diſant: *Quoy, mon Pere, croyez vous que ie le craigne : N'auez vous pas bien veu que ie l'ay embraſſé : Ie le baiſe, cét homme là, ie le baiſe.* Tien mon amy, fais ton deuoir, coupe moy mes cheueux. Ce qu'il commença de faire, mais comme il eſtoit lourd, & mal adroit, le Pere luy oſta les ciſeaux,& les fit couper par ſon compagnon ; Pendant quoy il regardoit d'vn viſage aſſeuré & riant ceux qui eſtoient les plus proches ; leuoit quelquefois amoureuſement les yeux au Ciel, & s'eſtant teu quelque peu de temps, il profera cette belle Sentence de Sainct Paul :

Non contemplantibus nobis quæ videntur, ſed quæ non videntur: Quæ enim videntur, temporalia ſunt: quæ autem non videntur, æterna.

Ses cheueux coupez, il ſe mit à genoux ſur le bloc, & fit vne offrande de ſoy-méme à Dieu, auec des paroles, & des ſentimens que ie ne puis exprimer. Il s'auoüa le plus grand pecheur & le plus criminel de tous les hommes, mais que Dieu luy donnoit vne ſi grande confiance en ſa bonté, qu'il craignoit qu'il n'y euſt de l'excez, teſmoigna vn grand regret de ſa vie paſſée, diſant que ſi on luy euſt laiſſé la vie, il croyoit qu'il l'euſt employée tout autrement qu'il n'auoit pas fait: Demanda à

tous

tous vn *Pater* & vn *Aue Maria* auec des paroles qui perçoient le cœur de tous ceux qui l'entendoient, baiſa le Crucifix auec grand ſentiment d'amour & de ioye : demanda les medailles pour gaigner l'Indulgence, puis dit :

Mon Pere, ne me veut on point bander? Et comme le P. luy reſpondit que cela dependoit de luy, il dit : *Ouy mon Pere, il me faut bander* : & en ſouſriant & regardant ceux qui eſtoiẽt les plus proches dit : *Meſſieurs, ie l'auoue : Ie ſuis poltron, ie crain de mourir.* Quand ie penſe à la mort ie tremble, ie fremis, les cheueux me heriſſent, & ſi vous voyez quelque peu de conſtance en moy, attribuez celà à Noſtre Seigneur, qui fait vn miracle pour me ſauuer ; car effectiuement pour bien mourir en l'eſtat où ie ſuis, il faut de la reſolution : Ie n'en ay point, mais Dieu m'en donne, & me fortifie puiſſam ment.

Puis mit les mains dans ſes pochettes pour chercher ſon mouchoir, à fin de ſe bander, & l'ayant tiré à moitié, il le reſſerra, ſi qu'on ne le vit point, ſinon ceux qui eſtoient prés de luy ſur léchafaut ; & pria de fort bonne grace ceux qui eſtoient en bas de luy jetter vn mouchoir : auſſi toſt on luy en jetta deux outrois : il en prit vn, & fit grade ciuilité, à ceux qui luy auoient jetté, les remerciant auec affection, promettant de prier Dieu pour eux au Ciel 'n, eſtant pas en ſon pouuoir de leur rendre ce ſeruice en ce monde. L'Executeur vint pour le bander de ce mouchoir, mais comme il le faiſoit fort mal, mettant les coins du mouchoir

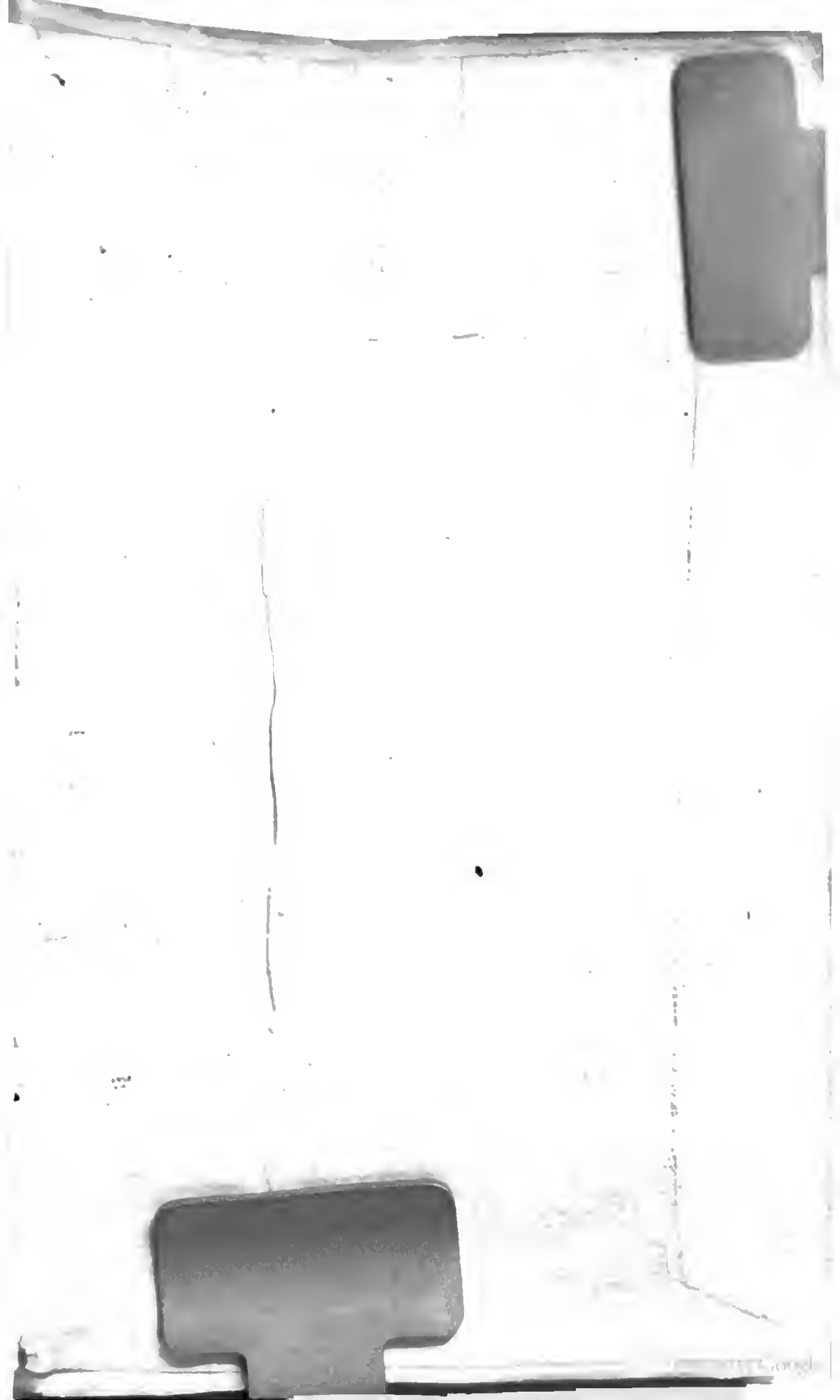
en bas qui couuroient ſa bouche, il le retrouſſa & s'accommoda mieux.

Apres il mit ſon col ſur le poteau (qu'vn Frere Ieſuite auoit torché de ſon mouchoir, par ce qu'il eſtoit tout moite de ſang), & demanda à ce frere, s'il eſtoit bien; qui luy dit, qu'il falloit qu'il auançaſt vn peu dauantage ſa teſte ſur le deuant : ce qu'il fit. En meſme temps l'executeur s'appercеuant que les cordons de ſa chemiſe n'eſtoient point deliez, & qu'ils luy tenoient le col ſerré; luy porta la main au col pour les denoüer : Ce qu'ayant ſenti, il demanda *Qui a t'il ? faut il encor oſter la chemiſe* & ſe diſpoſoit deſia à l'oſter. On luy dit que non, qu'il falloit ſeulement denoüer les cordons : Ce qu'ayant mis ſa teſte ſur le poteau, il prononça ſes dernieres paroles, qui furent : *Maria mater gratiæ, Mater miſericordiæ, tu nos ab hoſte protege, & hora mortis ſuſcipe*; puis, *In manus tuas*, &c. & lors ſes bras commencerent à tremblotter en attendant le coup, qui luy fut donné tout au haut du col, trop prés de la teſte, duquel coup ſon col n'eſtant coupé qu'à demy, le corps tomba a coſté gauche du poteau, à la renuerſe, le viſage contre le Ciel, remuant les iambes & les pieds & hauſſant foiblement les mains. Le Bourreau le voulut renuerſer pour acheuer par où il auoit commencé, mais effrayé des cris que l'on faiſoit contre luy donna trois ou quatre coups ſur la gorge, & ainſi luy coupa la teſte, qui demeura ſur l'eſchafaut.

L'executeur l'ayant depoüillé porta ſon corps couuert

couuert d'vn drap dans le Carroſſe qui les auoit amenez, puis il y mit auſſi celuy de Monſieur de Cinq-Mars, & leurs teſtes, qui auoient encore toutes deux les yeux ouuerts, particulierement celle de Monſieur de Thou, qui ſembloit eſtre viuante. De là ils furent portez aux Fueillans, où Monſieur de Cinq-Mars fut enterré deuant le Maitre Autel: Monſieur de Thou a eſté embaumé & mis dans vn cercueil de plomb pour eſtre tranſporté en ſa ſepulture.

Telle fut la fin de ces deux perſonnes, qui certes deuoient laiſſer à la poſterité vne autre memoire que celle de leur mort. Ie laiſſe à chacun d'en faire tel iugement qu'il luy plaira, & me contente de dire, que ce nous eſt grande leçon de l'inconſtance de la Fortune, de l'incertitude des choſes de ce monde, & de la fragilité de noſtre nature. Ie me ſouuins, lors que ie vis à terre la teſte de Monſieur de Cinq-Mars, d'vn Epitaphe graué ſur vne ſepulture de marbre en l'Egliſe de Saincte Marie de la Chapelle à Naples, qui contient ſeulement ces mots:

Ecce ſuperbientis naturæ qualis ſit mox futurus caſus.

O quelle cheute! O quel changement!
Ah qu'eſt-ce de ce Monde.